

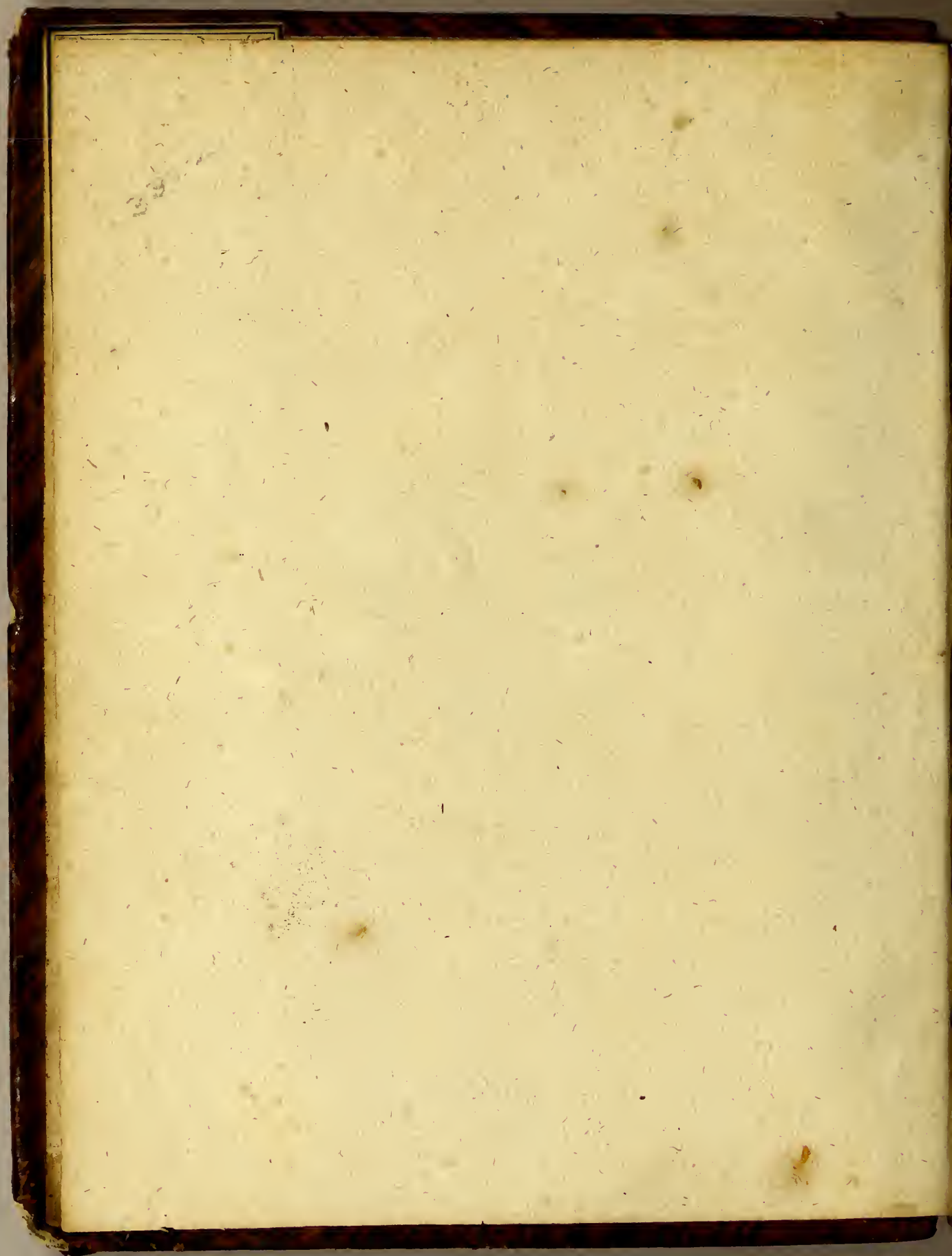
EX LIBRIS
D.D. LE TELLIER
DE COURTANVAUX.

N^o 173

412.04



John Carter Broton.



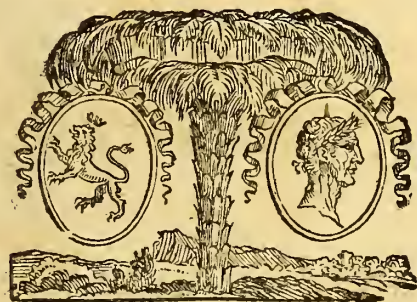
HISTOIRE GENERALE DES

ANTILLES HABITEES PAR LES FRANCOIS.

TOME II. CONTENANT L'HISTOIRE NATURELLE,

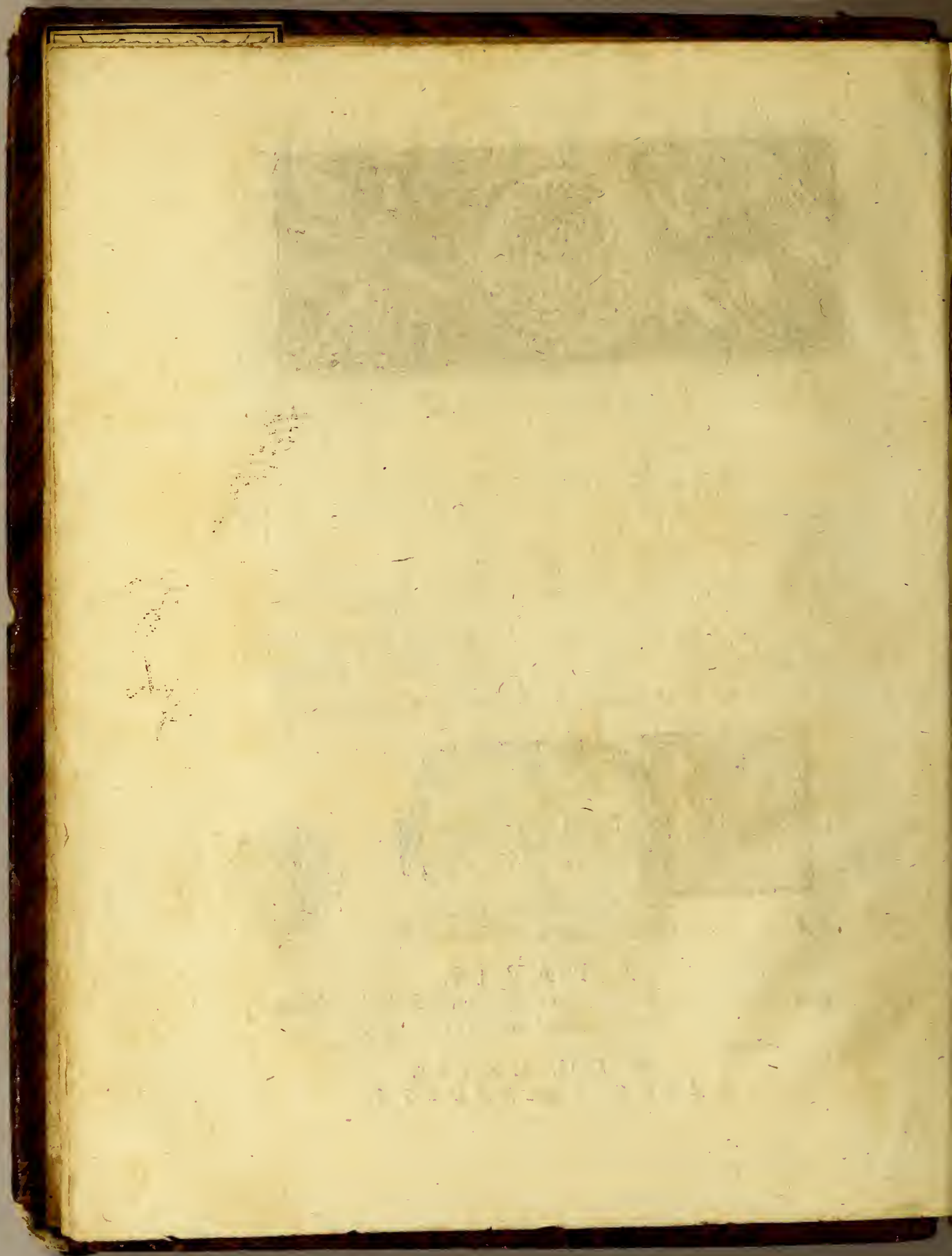
Enrichy de Cartes & de Figures.

*Par le R. P. DV TERTRE, de l'Ordre des FF. Prescheurs,
de la Congregation de S. Louis, Missionnaire Apostolique
dans les Antilles.*



A PARIS,
Chez THOMAS IOLLY, au Palais, en la Salle des Merciers,
à la Palme, & aux Armes d'Hollande.

M. DC. LXVII.
AVEC PRIVILEGE,





A
MONSIEUR
ACHILLE
DE HARLAY,
CONSEILLER D'ESTAT.

*Manuscrit
de la
Bibliothèque
de la
Ville de Paris*



MONSIEUR,

Les grandes obligations que j'ay, à Monseigneur vostre Pere, m'engagent à de si grandes reconnoissances envers vostre Illustre Maison, que

à ij

E P I S T R E.

tous mes respects & tout ce qui peut partir de mon
 peu d'esprit, ne m'en peuvent pas acquiter. C'est ce
 qui m'a fait chercher avec beaucoup de Zele, quoy
 qu'assez inutilement les occasions de vous tesmoi-
 gner au moins mes desirs & mon impuissance; Et
 c'est encore ce qui fait que ie m'estime heureux, de
 pouvoir avant ma mort vous offrir ce petit tesmoi-
 gnage, du ressentiment que j'ay des bonteZ & des
 faueurs de Monseigneur le Procureur General.
 Vous auez veu, Monsieur, le projet des deux Li-
 vres que ie mets presentement au iour; & il me sou-
 uient que vous le receustes fauorablement, que
 vous le l'eustes avec quelque plaisir, & que vous
 en parlastes plus auantageusement, que ie ne le de-
 uois attendre d'un ouurage aussi imparfait que
 celui-là: C'est pourquoy on ne s'étonnera pas,
 Monsieur, si ie me flate aujourd'huy du bon ac-
 cueil que vous ferez à l'ouurage entiere, puis que
 le voici dans la meilleure forme que j'ay pû lui
 donner; car il est non seulement enrichi de quanti-
 té de belles Figures qui n'ont pas encore paru, ou
 qui ont esté donnée fort imparfaite, mais aus-
 si augmenté de toutes les plus belles & les
 plus curieuses Remarques qui se puissent fai-
 re dans les Antilles, qui font la matiere de mon
 Liure.

E P I S S R E.

Je m'assure que Monseigneur le Procureur General, n'improvera pas la diuision que ie fais de ses deux Volumes, bien qu'ils lui soient également deus; Et qu'apres lui auoir consacré le premier, ie vous dédie le second, parce que ie suis persuadé que l'amour qu'il a pour vous lui fera reputer les sousmissions Et les respects que ie vous rend, comme estant fait à sa propre personne. Cette separation ne scauroit partager sa gloire, puisque c'est en vous qu'elle se reünit avec des auantages qui vous font admirer dans le plus Auguste Parlement du monde, Et qui font reputer Monseigneur le Procureur General: Heureux d'auoir un fils duquel il est vray de dire, Gloria Patris, Filius sapiens.

Cette Sagesse qui est reseruée aux personnes qui ont passé toute leur vie dans les affaires Et dans les emplois s'est fait paroître en vous dès vostre plus tendre ieunesse, Et aussi l'on peut assurer que l'on trouuera en vostre personne, un modele acheué de toutes les grandes qualitez que l'on peut desirer à un parfait Magistrat: l'on scait la passion que vous auez pour le seruice de nostre grand Monarque, Et la fidelité qui vous est hereditaire, l'ardeur sans pareille pour le bien de l'Estat, Et vostre Zele pour la Iustice; toutes ces

EPISTRE.

rare perfection m'inuitent à vous presenter ce
Livre, à faire des vœux pour vostre prosperité,
Et à vous supplier de croire que ie suis,

MONSIEUR,

Vostre tres-humble & tres-obligé
seruiteur. F. I. BAPTISTE DV TEATRE,
de l'Ordre des FF. Prescheurs.



TABLE

DES TRAITÉZ, CHAPITRES ET
Paragrapbes, contenus en cette seconde Partie, qui
est l'Histoire Naturelle des Antilles de l'Amerique,
habitées par les François.



Ant-propos.

TRAITE' I.

Description des Antilles
habitées par les François.

CHAP. 1. Description de l'Isle de
S. Christophe, Capitale de toutes
les Antilles, & la demeure du Lieu-
tenant General pour le Roy. §. 1. 3

§. 2. Description de l'Isle de la
Guadeloupe. 10

§. 3. Description de l'Isle de la
Martinique habitée par M. d'E-
nambuc en l'année 1635. 23

§. 4. Description de l'Isle de la
Tortuë, peuplée par le sieur le Vas-
seur en l'année 1639. 30

§. 5. Description de l'Isle de saint
Martin, peuplée en l'année 1648.
par les François & les Hollandois;
où le sieur de la Tour fut establi
Gouverneur pour les François, &
le sieur Martin Thomas pour les
Hollandois. 32

§. 6. Description de l'Isle de S.
Barthelemy, peuplée par l'ordre de
M. de Poincy en l'année 1648. où
le sieur le Gendre fut establi pre-

mier Gouverneur.

§. 7. Description des Isles, qu'on
appelle les Xaintes, habitées par
le sieur du Mé en l'année 1648. 33

§. 8. Description de l'Isle de Ma-
rie-Galande, habitée par l'ordre
de M. Houël en l'année 1648. 34

§. 9. Description de l'Isle de sainte
Alouë, ou sainte Lucie, habitée
par l'ordre de M. Du-Parquet en
l'année 1650. où il establi le sieur
de Rouffelan. 35

§. 10. Description de l'Isle de Ste
Croix, conquise par le sieur de Vau-
galan en l'année 1650. sous M. de
Poincy, qui y mit le sieur Auger
pour Gouverneur. 36

§. 11. Description de l'Isle de la
Grenade, achetée des Sauvages par
M. Du-Parquet, & peuplée en l'an-
née 1651. par le sieur le Comte son
Cousin. 40

TRAITE' II.

De mes voyages aux Antilles de l'A-
merique & de mes retours en France:
Du flux & reflux de la mer : De la

Table des Traitez,

<i>temperature de l'air: Des Pierrieres & des Mineraux des Antilles.</i>		§. 4. D'une plante dont les femmes Sauvages se servent pour devenir fecondes, & d'une autre qui facilite leur accouchement, 89
CHAP. I. De ce qui se passe dans les Navires. 43		§. 5. De trois plantes, dont la premiere guerit les blessures des fleches; la seconde les morsures des serpens; & la troisieme la dissenterie, 90
§. 1. Mon Premier voyage aux Antilles. 44		§. 6. De deux plantes qui guerissent le mal de dents; de celle que Piso appelle Paiomirioba, & de l'herbe nommée Sargasso, 92
§. 2. De mes retours en France. 50		§. 7. Du Piment & du Gingembre, 94
§. 3. Mon Second voyage aux Antilles, & descente en l'Isle de Madagascar, 57		§. 8. De la fausse racine de Chine qui croist dans les Isles: Des Choux Karaïbes, & de la Serpentine, 96
§. 4. Du flux & reflux de la mer, 61		§. 9. Du Petun, 99
CHAP. 2. De la Temperature, de l'air des Antilles, 63		§. 10. De plusieurs sortes d'herbes sensitives, du Ricinus, & d'un Titimal Americain, 101
§. 1. Eclaircissement sur la temperature de l'air de la Zone Torride, 64		§. 11. Du Luca, des Pites, & des Karatas, 104
§. 2. De la diversité des saisons, 67		§. 12. De l'Indigo, & de la maniere de le faire, 107
§. 3. Des vents, & differentes agitations de l'air, 70		§. 13. De deux sortes de fleurs que nos habitans appellent Lys. De l'herbe au Musc, du Violier, & du Pavot, 110
CHAP. 3. Des Mineraux, Pierrieres, & Matereaux que produit la terre des Antilles Françoises, 74		§. 14. Du Manyoc, 112
§. 1. Remarque sur les Mineraux, <i>ibid.</i>		La façon de faire le pain, & la boisson ordinaire avec le Manyoc, 115
§. 2. Des Pierrieres, 77		§. 15. Des Patates, Ygniames, & Pistaches, 118
§. 3. Des Materiaux, comme pierres de taille, Briques, Thuilles, Plâtre, pierres à faire la chaux, & pierres de Ponce, 80		§. 16. Des Cannes de sucre, & de la maniere qu'on le fait, 122
TRAITE III.		§. 17. Des autres Cannes qui croissent dans les Isles: Des Baliziers: ou Solaman, ou herbe aux Hebechets, 125
<i>Des plantes & des Arbres des Antilles.</i> 82		CHAP. 2. Des plantes qui portent des
CHAP. I. Des plantes dont les fruits ne sont pas plus considerables, que les pois & les fèves, 83		
§. 1. Des plantes communes apportées de l'Europe, <i>ibid.</i>		
§. 2. Des Fèves & des pois, tant de l'Europe que des Isles, 85		
§. 3. De quelques Capillaires, Scopopendre & Feugeres, qui se trouvent dans les Isles, 88		

Chapitres & Paragraphes.

des fruits,	127	§. 4. De deux sortes d'Acajou qui ne portent point de fruit,	159
§. 1. De l'Ananas, & des Karatas à fruit,	<i>ibid.</i>	§. 5. De deux sortes de Gommiers,	160
§. 2. Du Chardon épineux. Du Figuier d'Inde, ou Raquette. Du Cierge épineux: du Melocarduus, & des Groseilles,	130	§. 6. Du Bois de Rose ou Cypre,	161
§. 3. De la fleur de la Passion, & de la Grenadille : de la pomme de Lyanne,	133	§. 7. Du bois verd, & de ceux qu'on nomme à petites feuilles,	162
§. 4. De la Vigne,	136	§. 8. Des Bois qu'on appelle communement bois Rouges : des bois de fer, & du Courrouça,	163
§. 5. De toute sorte de Citrouilles, Callebasses, Melons, Concombres, & Meiongenes,	137	§. 9. De l'Arbre qui porte des Savonnettes,	165
§. 6. Des Banannes & Figues de l'Amerique,	138	§. 10. Du Figuier admirable de l'Amerique, & du Paretuvier,	166
CHAP. 3. Des Arbres Sauvages, & sans fruit,	141	§. 11. De toutes les sortes de Palmistes que j'ay veu dans les Isles,	168
§. 1. Du Pignon d'Inde,	<i>ibid.</i>	§. 12. Du Latanier,	171
§. 2. D'un Arbrisseau que quelques habitans appellent Arbre de Baûme, & de la Sauge arborecente,	143	§. 13. Du bois de Couleuvres,	172
§. 3. Du Poyvre long,	144	CHAP. 5. De tous les arbres qui portent des fruits, tant ceux que l'on mange, que ceux qui sont un peu considerables,	173
§. 4. De la Cannelle qui se trouve dans la grande terre de la Guadeloupe,	145	§. 1. Des arbres fruitiers semblables à ceux de l'Europe,	<i>ibid.</i>
§. 5. Du bois de Sandal & de Gayac,	146	§. 2. De deux sortes de Cassiers ou Canesciers,	175
§. 6. Du bois de Chandelle,	148	§. 3. Du Corosol, & des Momins,	171
§. 7. Du Roucou,	149	§. 4. De deux sortes de Cachimas,	178
§. 8. Du Cotonnier,	150	§. 5. Des prunes de Momins,	179
§. 9. De l'Arbre à enyvrer les poissous,	151	§. 6. De l'Acajou,	180
§. 10. Du Mahot & des Crocs de Chien,	152	§. 7. Des Gouyaves,	181
§. 11. De l'Arbre laiçteux,	153	§. 8. D'un Arbrisseau qui porte de petites cerises,	182
§. 12. Du Iasmin,	154	§. 9. Du Coudrier,	183
CHAP. 4. Des bois à bastir,	155	§. 10. Du Cacau,	184
§. 1. De quatre sortes de bois épineux,	<i>ibid.</i>	§. 11. Du Cocos,	185
§. 2. Du bois d'Inde ou Laurier Aromaticque,	157	§. 12. Du Raisinier,	186
§. 3. De trois sortes d'Acomas,	158	§. 13. De deux sortes de Papayers,	187

Table des Traitez,

§. 14. Des Callebassiers,	188	Pilote,	223
§. 15. Du Courbaril,	189	§. 21. De la Galere,	225
§. 16. Du Genipa,	190	§. 22. De trois sortes de Tortuës,	
§. 17. Des pommes de Mancenille,	191	sçavoir la Tortuë franche; le Car-	
§. 18. Des pennaches marines, du		ret, & la Kaoüanne ;	227
Corail & des Rochers,	193	§. 23. De la Kaoüanne,	228
T R A I T E' I V.		§. 24. Du Caret,	229
Des Poissons.		De la façon de pescher les Tor-	
CHAP. I. Des Poissons de la mer,		tuës,	230
195		CHAP. 2. Des poissons couverts	
§. 1. Des Balcines,	196	d'écaillés & de croutes, & des co-	
§. 2. Des Soufleurs,	198	quillages des Antilles,	234
§. 3. Du Lamantin ou Manaty,		§. 1. Des Crabes ou Cancres de	
199		mer,	<i>ibid.</i>
§. 4. Du Requiem,	202	§. 2. Des Homars,	236
§. 5. De la Becune, & autres pois-		§. 3. Des Huîtres & des Moules,	
sons dangereux,	204		237
§. 6. Du Tassarr,	206	§. 4. Des Lembis, des Casques, &	
§. 7. De la Zygene,	207	des Trompettes de mer,	238
§. 8. Du poisson appellé Sie, & de		§. 5. De deux sortes de Burgaux,	
l'Espadon,	208		239
§. 9. Du poisson Armé,	209	§. 6. Des porcelaines, & de quel-	
§. 10. Des Cochons de mer,		ques autres petits Coquillages des	
211		Isles,	240
§. 11. Des poissons Volants, & de		§. 7. Des Loups marins,	242
la Dorades,	212	CHAP. 3. Des poissons de Rivie-	
§. 12. De la Bonite,	214	re,	243
§. 13. Des Caranques & des Lu-		§. 1. Du petit Tytiri,	<i>ibid.</i>
nes,	215	§. 2. Des Grondeurs, & de quel-	
§. 14. Des Capitaines & des gran-		ques poissons qui ont du rapport	
des Ecaillés,	216	avec ceux de France,	244
§. 15. Des Rayes extraordinaires		T R A I T E' V.	
qui se voyent dans les Isles,	217	Des Animaux de l'air.	
§. 16. De l'Eguille de mer, de l'Or-		CHAP. I. Des Oyseaux,	246
phie, & du Balaou,	218	§. 1. De l'Arras,	247
§. 17. Des Perroquets de mer,		§. 2. Des Perroquets,	250
& des autres poissons de Roche,		§. 3. Des Perriquets,	251
219		§. 4. Du Mans-feny,	252
§. 18. Des Murenes & des Con-		§. 5. Du pescheur,	253
gres,	220	§. 6. De l'Emerillon Gri-gri,	
§. 19. De la Remore,	222	<i>ibid.</i>	
§. 20. Du petit poisson appellé		§. 7. Des Perdrix,	254
		§. 8. Des Faïsans,	255

Chapitres & Paragraphes.

§. 9. Des Ramiers,	256	TRAITE' VI.	
§. 10. De l'Oyseau appelé diable,	257	Des Animaux de la terre.	
§. 11. De la Pie des Antilles,	259	CHAP. I. Des Animaux à quatre	
§. 12. Des Herondelles,	259	pieds,	289
§. 13. Des Griues, des gros becs, & du bout de petun,	260	§. 1. Des bestes de Labour,	<i>ibid.</i>
§. 14. Des Serins, du Chadonne- ret, & du Rossignol des Isles,	261	§. 2. Des porcs qui se rencontrent dans toutes ces Isles. Agreeable des- cription de la chasse de ces ani- maux,	291
§. 15. Du Colibri.	262	§. 3. De l'Acourty,	296
§. 16. Des Oyseaux domestiques, comme Poules d'inde, poules com- munes & pigeons,	266	§. 4. Des Lapins,	297
CHAP. 2. Des Oyseaux de mer & de marests,	267	§. 5. Du Tatou, ou Armadille,	298
§. 1. Du Flambant ou Flaman, <i>ib.</i>	269	§. 6. Du Manitou de la Grenade,	301
§. 2. De la Fregate,	271	§. 7. Des Piloris ou Rats mus- quez,	302
§. 3. Du grand Gofier,	273	§. 8. Des Rats communs,	303
§. 4. Des Herons des Antilles, & des Crabiers,	273	§. 9. Des Souris,	305
§. 5. Des Mauues,	274	§. 10. Des Chats,	306
§. 6. De deux sortes de foux,	275	§. 11. Des Chiens,	<i>ibid.</i>
§. 7. Du Festu en cul, ou l'oyseau du Tropique,	276	CHAP. 2. De tous les Reptiles, amphibies, & vermines,	308
§. 8. Des Vigeons & de tous les Oyseaux de Riviere & de Marests,	277	§. 1. Des Lezards,	<i>ibid.</i>
§. 9. Des Chauvans que l'on appelle dans les Isles Canots, & des Chauues-fouris,	278	§. 2. Des Auolis,	312
CHAP. 3. Des Mouches,	279	§. 3. Des Gobbe-mouches,	313
§. 1. Des Abeilles,	<i>ibid.</i>	§. 4. Des Roquets,	<i>ibid.</i>
§. 2. Des Mouches luisantes,	280	§. 5. Des Scines qui se trouvent dans les Isles Frongoises,	314
§. 3. Des Mouches cornuës,	282	§. 6. Des Maboyas,	315
§. 4. Des Guespes,	284	§. 7. Des Couleuvres & autres serpens qui ne sont point nuisi- bles,	316
§. 5. Des Maringoins & des Mou- stiques,	286	§. 8. Des Couleuvres de la Marti- nique & de sainte Aloufie,	318
§. 6. De quelques autres especes de mouches qui ne se voyent point dans l'Europe, & des mouches com- munes,	287	Remedes contre les morsures de toutes sortes de serpens,	323
		CHAP. 3. De toutes les sortes de Crables ou Cancellles qui se trou- vent dans les Antilles,	328
		§. 1. Des Crabes violettes,	329
		§. 2. Des Crabes blanches,	335
		§. 3. Des Turlourous & de quelques	

Table des Traitez,

particularitez qui conuiennent à toutes les Crabes.	336	des Sauvages, & du bon traitement qu'ils font à ceux qui les vont visiter,	388
§. 4. Des foldats ou Cancelles,	337	§. 9. Des ornemens des Sauvages,	391
CHAP. 4. De quelques Insectes nuisibles des Antilles,	340	§. 10. Des Carbets, Cafes, Lits, Piroques & Canots des Sauvages,	395
§. 1. Des Scorpions,	<i>ibid.</i>	§. 11. De tout ce qui se passe dās les guerres des Sauvages, & des armes dont ils se seruent,	399
§. 2. Des araignées qui se voyent communement aux Antilles,	341	§. 12. Des maladies, de la mort, & des funerailles des Sauvages,	408
§. 3. D'une forte d'araignée monstreuſe qui ne se voit pas dans la pluspart des Antilles,	342	§. 13. Des obstacles qui se rencontrent à la conuerſion des Sauvages,	413
§. 4. Des Fourmis,	343	CHAP. 2. De l'estat des Colonies Françoises dans les Antilles de l'Amerique,	419
§. 5. Des Pous de bois,	345	§. 1. De la Religion des Antilles Françoises, des Miſſionnaires qui travaillent à l'inſtruction des François, des Sauvages & des Nègres. Refutation des calomnies de M. Biet contre les Miſſionnaires,	421
§. 6. Des Langouſtes ou Sauterelles des Antilles,	347	§. 2. Du Gouvernement,	439
§. 7. Des Scolopendres ou cent pieds des Antilles,	349	§. 3. De la Juſtice,	444
§. 8. Des Chenilles,	<i>ibid.</i>	§. 4. Des baſtimens, tant publics que particuliers,	449
§. 9. Des Raretz,	350	§. 3. Des familles qui compoſent les Colonies,	452
§. 10. Des vermines, comme poux & puceſ,	352	§. 6. Du Trafic,	460
§. 11. Des Chiques,	353	§. 7. Des Artisans,	468
T R A I T E' V I I.		§. 8. Des mœurs des habitans des Colonies,	471
<i>Des habitans des Antilles.</i>		§. 9. Des maladies auxquelles les habitans de nos Iſles ſont ſujets,	477
CHAP. 1. Des habitans naturels des Antilles de l'Amerique, appelez Sauvages,	356	T R A I T E' V I I I.	
§. 1. Des Sauvages en general,	<i>ib.</i>	<i>Des Eſclaves des Antilles de l'Amerique.</i>	483
§. 2. De l'origine des Sauvages de nos Iſles,	360	CHAP. 1. Des eſclaves Sauvages,	484
§. 3. De la Religion des Sauvages,	364	§. 1. Des eſclaves Aroüagues,	486
§. 4. De la naiſſance, de l'education, & des mariages des enfans des Sauvages,	372	§. 2. Des eſclaves Braſiliens,	488
§. 5. De l'exercice des Sauvages,	380		
§. 6. Du commerce des Sauvages,	383		
§. 7. Des reſſoiſſances, tant generales que particulieres des Sauvages,	386		
§. 7. De la nourriture ordinaire			

Chapitres & Paragraphes.

<p>CHAP. 2. Des esclaves Nègres, vulgairement appelez Mores en France, 493</p> <p>§. 1. Du pays des Nègres, de la maniere qu'on achete chez eux, & qu'ils viennent aux Isles, <i>ibid.</i></p> <p>§. 2. De l'humeur des Nègres, & de leur adresse à ce qu'ils font, 496</p> <p>§. 3. De la Conuersion à la Religion Catholique, & du zeile qu'ils y font paroistre quand ils l'ont embrassée, 501</p> <p>§. 4. Du Mariage des Nègres, & de la tendresse qu'ils ont pour leurs enfans, 504</p> <p>§. 5. De la naissance honteuse des Mulâtres, & de leur condition, 511</p> <p>§. 6. De la maniere dont on nourrit les Nègres, 513</p> <p>§. 7. Des Cases des Nègres, & du</p>	<p>petit ménage qu'ils font pour s'entretenir, 517</p> <p>§. 8. De la façon qu'on habille les Nègres, & des ornemens dont ils se parent, 520</p> <p>§. 9. Du travail qu'on exige des Nègres, 523</p> <p>§. 10. Des recreations des Nègres, 526</p> <p>§. 11. Des chastimens dont on punit les fautes des Nègres. 529</p> <p>§. 12. Des motifs qui obligent les Nègres à se rendre Marons, c'est à dire, de fuir de chez leurs Maistres: & de la façon qu'ils vivent dans les bois, 534</p> <p>§. 13. Des maladies des Nègres, de leur mort, & de leurs funerailles, 537</p>
---	---

F I N.



PRIVILEGE DV ROY,



NOUS PAR LA GRACE DE
DIEU, ROY DE FRANCE
ET DE NAVARRE : A nos
Améz & Feaux Conseillers, les Maistres
des Requestes ordinaires de nostre Hostel,
Gens tenans nos Cours de Parlemens,
Baillifs, Seneschaux, Prevosts & leurs
Lieutenans, & tous autres nos Iusticiers & Officiers qu'il
appartiendra : Salut. Nostre cher & bien-aymé le PERE
JEAN BAPTISTE DV TERTRE, Prestre, Reli-
gieux Profez de la Congregation de saint Louïs, de l'Or-
dre des Freres Prescheurs, Nous a fait remonstrer qu'il au-
roit cy-devant composé & imprimé un Livre intitulé,
*L'Histoire Generale des Isles de saint Christophe, Guadeloupe,
Martinique, & autres de l'Amerique, &c.* enrichy de plusieurs
Cartes, Figures & Images, lequel Livre il auroit depuis re-
ueu, corrigé & augmenté de plus de la moitié, & enrichy
de plusieurs Titres, Originaux, Lettres, Remarques &
Observations qu'il a faites au dernier voyage qu'il a fait
ausdites Isles de l'Amerique, & recouvrées depuis ladite
Edition, lequel il desireroit ainsi r'imprimer & mettre en
lumiere avec lesdites augmentations & corrections, s'il
nous plaisoit luy accorder nos Lettres sur ce necessaires ; A
CES CAUSES, Nous luy auons permis & octroyé,
& par ces presentes, permettons & octroyons audit PE-
RE JEAN BAPTISTE DV TERTRE, de faire impri-
mer, vendre & debiter ledit Livre, avec lesdites Augmen-

tations, Corrections, Cartes, Figures & Images necessai-
res, en taille Douce ou autrement, comme il auisera bon
estre, par tel Imprimeur, Graueur, & Libraire qu'il voudra
choisir, en un ou plusieurs Volumes, en telle forme, gran-
deur, marges & caracteres, & autant de fois que bon luy
semblera, durant l'espace de dix années, à compter du iour
qu'il sera achevé d'imprimer pour la premiere fois : durant
lequel temps Nous faisons tres-expresses inhibitions & dé-
fenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes de
quelque qualité ou condition qu'elles soient, d'imprimer
ou faire imprimer, vendre & debiter ledit Livre en aucun
lieu de nostre obeyssance, en quelque sorte & maniere que
ce soit, sans le consentement de l'Expôsant, ou de ceux qui
auront son droit, à peine de deux mille livres d'amande,
payables par chacun des contrevenans, confiscations des
Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages &
interests, à la charge toutefois qu'avant qu'exposer ledit Li-
vre en vente, il en sera mis deux Exemplaires en nôtre Biblio-
theque publique, & un en celle de nôtre Château du Louvre,
vulgairement appelé le Cabinet de nos Livres, & un en
celle de nostre tres-cher & Feal le Sieur Seguier, Cheva-
lier Chancelier de France, à peine de nullité des presentes:
Si vous mandons, & à chacun de vous enjoignons que
nostre present Privilege & Permission, & du contenu cy-
dessus, vous fassiez & souffriez jouyr plainement & paisible-
ment ledit Exposant, & ceux qui auront droit de luy, sans
qu'il leur soit donné aucun empeschement : VOV LONS
en outre qu'aux Copies ou Extrait des Presentes, mis à la fin
ou au commencement des Exemplaires, soit ajoustée foy cõ-
me à l'Original : Commandons au premier nostre Huissier
ou Sergent sur ce requis faire pour l'execution des presen-
tes, tous Exploits necessaires, sans demander autre permis-
sion: CAR tel est nostre plaisir. Donné à Paris le vingt-deu-
xiesme iour du mois d'Avril, l'an de Grace mil six cens soi-
xante-six, & de nostre Regne le vingt-trois.

Par le Roy en son Conseil.

BOUCHET.

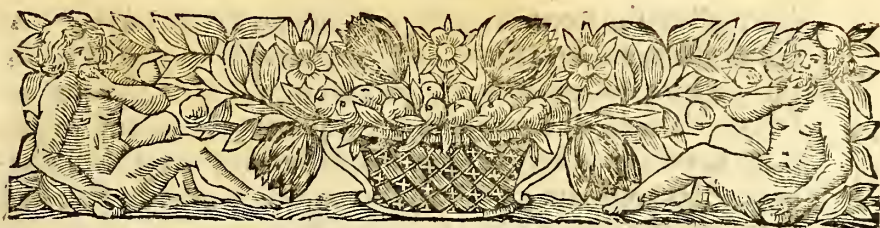
Registré sur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires de Paris, suivant l'Arrest du Parlement, en date du 8. Avril 1653. Fait à Paris ce 4. Septembre 1666. S. PIGET, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le dernier
Fevrier 1667.

Et ledit R. P. JEAN BAPTISTE DV TERTRE, a cédé le droit
de son present Privilege à THOMAS LOLLY, Marchand Li-
braire à Paris, pour par luy en jouir suivant l'accord fait en-
tr'eux.



HISTOIRE



HISTOIRE NATVRELLE

DES ANTILLES DE L'AMERIQUE,
Habitées par les François.

SECONDE PARTIE.

AVANT-PROPOS.



Je ne satisferois pas entierement le public, apres luy avoir donné dans la premiere Partie de ce Livre, tout ce qu'il y a eu de plus remarquable dans l'establissement des Colonies Françoises aux Isles de l'Amerique, & ce qui s'y est passé jusques à present de plus considerable, soit en paix, soit en guerre; si ie ne luy faisois connoistre dans le détail & en particulier, tout ce qui regarde les terres qui ont servy comme de theatre à tous les événemens dont i'ay fait le recit. C'est ce qui m'oblige de donner maintenant les descriptions de ces Isles, de traiter de tout ce qui se passe dans les voyages que l'on y fait, de parler des eaux qui les arrosent, de celles

A

dont elles sont environnées, & des autres qui servent au rétablissement de la santé, & à la conservation de la vie. Je suis encore obligé de dire, quel air on y respire, de quelles saisons l'année est composée, ce que ces terres enferment dans leurs entrailles, les plantes & les arbres qu'elles portent, & les animaux qu'elles nourrissent. Il faut de plus que je traite des oiseaux de l'air, des poissons de la mer, des rivières & des estangs, & que je fasse connoître leur différence d'avec les oiseaux & les poissons de l'Europe. Enfin, il faut que je fasse voir quels estoient les habitans de ces Isles, avant que les François les occupassent: leur Religion, leurs loix, leurs occupations, leurs mœurs, & leurs façons de faire: comment ils se comportent pendant la paix, & la manière dont ils font la guerre; & que je n'obmette rien de ce qui est venu à ma connoissance.

Je ne m'arrêteray pas pourtant à apporter les raisons, pour lesquelles ces endroits de terre sont nommez Antilles: non seulement, parce que plusieurs Auteurs ont traité amplement de cette matière: mais aussi parce qu'il y a peu de personnes qui ne sçachent, que c'est parce qu'elles sont rencontrées les premières par ceux qui font le voyage de l'Amerique, & que composant avec les autres, parmy lesquelles elles sont mêlées; comme une barrière oblique, elles couvrent l'estenduë de ce vaste golfe du Mexique.

Mais afin de donner quelque ordre à tant de matières différentes, dont j'ay à traiter dans cette seconde Partie; je la diviseray en huit Traitez, que je distingueray par Chapitres, & par Paragraphes.

Dans le premier, je feray les descriptions de toutes les Isles habitées par nos François, selon l'ordre des temps ausquels il en ont pris possession. Quelque soin pourtant que je prenne pour donner ces descriptions exactes, je ne peux rien promettre de fidel que les plans & les situations, & ce qui appartient proprement à la terre: Car pour ce qui dépend de la culture des habitans, tout est tellement changé depuis quarante ans, & change si fort tous les iours, que je ne crois

pas qu'il y ayt vingt habitans dans saint Christophe , qui voyant le partage que Messieurs d'Enambuc & Vvaërnart firent de cette Isle , puissent en reconnoître les bornes , par les noms dont ces Messieurs se servirent.

Dans le second i'y placeray le Chapitre de mes voyages & retours en France , ne luy ayant pû commodément donner place ailleurs; i'y traiteray en suite du flux & reflux de la mer qui environne nos Isles, de la temperature, & des diverses agitations de l'air des Antilles: & en suite des Pierreries & des Mineraux qui s'y rencontrent.

Le troisiéme Traité représentera ces Isles revestues de leurs propres plantes, parées de leurs fleurs, & ornées de leurs arbres, tant fruitiers, propres à bastir, que des autres qui servent à la tincture: Je n'oublieray pas aussi ceux qui sont, ou nuisibles, ou inutiles. Et ie puis asseurer le Lecteur, que ie ne décriray rien, dont mes yeux, mes mains, & mon goust, n'ayent esté les veritables témoins.

Le quatriéme Traité contiendra les remarques que i'ay faites, tant des poissons de la mer, que de ceux des rivières, & de quelques coquillages.

Au cinquiéme, ie feray la description des oiseaux propres & particuliers de ces Isles, & le Lecteur verra dans les figures que ie donne, combien le sieur de Rochefort s'est trompé, faisant paroître un monstre au lieu du Flamand, en luy donnant un bec de l'oiseau appellé *Spatule*: celui que i'ay fait représenter est tiré sur l'oiseau mesme, qui est conservé dans le cabinet de Monsieur de Harlay, Procureur General au Parlement de Paris.

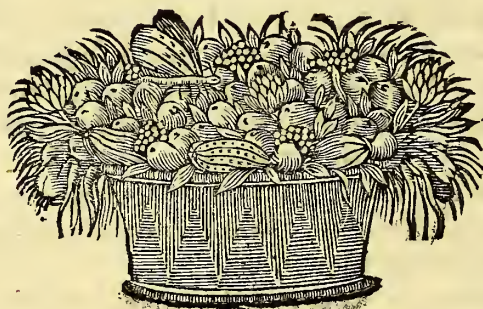
Au sixiéme, ie décriray tous les Animaux de la terre, & la maniere de faire la pêche & la chasse dans ces Isles, & le Lecteur y pourra aussi observer plusieurs remarques assez curieuses.

Je croyois renfermer dans ce septiéme Traité tout ce que j'avois à dire des mœurs des Sauvages naturels de nos Antilles: Et en mesme temps traiter de l'estat des Colonies Françoises, aussi bien que des Esclaves; mais ces derniera

4

Avant-propos.

comprenans diverses Nations ; l'ay esté contraint d'en faire vn particulier, qui sera le huitième, dans lequel ie traiteray fort curieusement de tout ce qui se peut dire de ces Esclaves, & ie croy que le Lecteur y trouvera de la satisfaction en le lisant.





HISTOIRE NATURELLE

DES ANTILLES DE L'AMERIQUE,
Habitées par les François.

TRAITE' I.

DESCRIPTION DES ANTILLES
Habitées par les François.

CHAPITRE I.

*Description de l'Isle de S.^t Christophe, Capitale de
toutes les Isles, & la demeure du Lieutenant
General pour le Roy.*

S. I.



'Avois dessein de tracer le plan de cette Isle;
en l'état qu'elle étoit à la descente de M^r d'E-
nambuc, mais elle me sembla pour lors cōme ces
moles informes tellement hideuse, n'y ayant en-
cor ny chemins, ny cases, ny forts, ny rien de tout
ce qui en fait aujourd'huy la grace & la beauté, que j'appre-

A. liij.

hënday d'en donner plustost de l'horreur, & du dégoust, que de l'admiration. J'ay attendu que les habitans nous en ayent decouvert les auantages par leur trauail, pour vous en faire la description.

Cette Isle est située sous le dix-septième degré & trente minutes de Latitude Septentrionale ; d'où vient que s'approchant davantage du Nord, elle se ressent moins des ardeurs de la ligne, que la Martinique & la Guadeloupe ; & c'est ce qui l'a fait appeller de quelques-vns l'Isle douce, mais elle est en recompense bien plus tourmentée des Hou-ragâs que les autres. Les Sauvages l'appellent dans leur langage Carai-be *Liamai-ga*. La commune opinion est, que Christophe Colomb, cet illustre Argonaute qui l'a decouverte luy a imposé son nom : quoy qu'on ayt voulu persuader aux simples qu'on luy a imposé le nom de saint Christophe, à cause qu'on apperçoit au milieu de cette Isle vne petite montagne sur la croupe d'une des plus hautes, & qu'on diroit qu'elle la porte sur son dos, comme les Peintres representent Iesus-Christ sur les épaules gigantines de saint Christophe ; mais ceux qui debitent ces resveries au peuple assez credule, ne sont pas mieux fondez, que ceux qui se forgent mille differentes chimeres dans les nuës.

Elle a tout au plus vingt lieuës de circuit ; au milieu de l'Isle il y a cinq ou six lieuës de pays qu'on croyt inhabitable, à cause des rochers & des hautes montagnes, qui sont separées les unes des autres par des precipices épouventables.

Quelques habitans que la curiosité a porté sur le sommet de ces hautes montagnes, m'ont asseuré que la plupart des arbres qui y croissent, sont semblables à nos Bouleaux de Frâce, & qu'il y a des eaux chaudes & des montagnes d'Alun : c'est sans doute avec cet Alun, que feu Monsieur le General de Poincy faisoit accommoder & corroyer ses cuirs, faute de Tan ; car j'ay appris de quelques Tanneurs fort habiles, que l'Alun y est presque aussi bon que le Tan.

Presque tout le reste du pays s'étend doucement vers la

mer, & fait montre d'un assez agreable paysage, qui ne laisse pas d'estre coupé de quelques ravines & montagnes, qui n'empeschent pas pourtant qu'on ne fasse le tour de l'Isle à cheval. Ce beau vert naissant du Tabac planté au cordeau, le jaune passe des canes de sucre qui sont en maturité; Et le verd brun du Gingembre, & des Patates que Monsieur de Rochefort represente avec un si charmant émail ne sont plus de saison, il y a plus de dix ans qu'il est deffendu de faire du Tabac à saint Christophe, on a interrompu d'y faire du Gingembre, parce qu'il n'a plus de prix, l'on n'y plante plus que des Manjocs, des Patates & des canes, le reste est mis en savannes pour nourrir le bétail, si bien que quand on a coupé les canes, & qu'on y a mis le feu, il n'y a rien au monde de plus horrible à voir.

Huit ou dix rivières coulent des montagnes, & fournissent de tres-bonnes eaux en plusieurs endroits de cette Isle; Nos François n'en sont pas si abondamment pourvus, que les Anglois qui ont les plus grandes rivières dans leur partage, quoy qu'en écrive Monsieur de Rochefort, & c'est une des plus grandes peines que souffrent les François, particulièrement au quartier de la Basseterre, où presque tout le bestail mourroit dans le temps de la seicheresse, sans l'interissable fontaine du Chateau, où j'ay veu pendant mon séjour chez Monsieur le General, qu'on venoit de tous costez abreuver les chevaux & les bœufs.

Feu Monsieur de Poincy témoigne assez cette necessité à Monsieur le President Fouquet dans sa lettre du 16. Octobre 1639. où il luy écrit en ces termes: Vn des ouvrages le plus utile sera de faire conduire l'eau de nostre riviere jus-
qu'à la mer; par ce moyen, outre la generale commodité des habitans, on obligera les Maistres des Navires de s'ar-
rester à nos Rades, s'ils avoient cette commodité de l'eau, qu'ils vont faire chez les Anglois, avec qui ils ne traitent pas si volontiers qu'avec nous; & cette seule cause que nous n'avons point d'eau, les contraint d'aller ailleurs.
“

Toute la terre qui reste au-dessous de ces fourcilleuses montagnes est tres-bonne, & produit les mesmes choses que nous voyons dedans les autres Isles. Il est vray que ce n'est plus avec tant de facilité, parce qu'elle est comme usée & qu'on ne la fume jamais.

Sur la pointe qui regarde le SVD^{EST}, vis à vis d'un grand fein, que l'on nomme communément au langage des Isles, *Cul-de-sac*, est la petite saline, & un peu plus bas tirant à la pointe de cette terre, est la grande saline : si abondante en sel, qu'on en a veu quelquefois charger vingt-cinq ou trente vaisseaux, apres que les deux Nations en avoient fait une ample provision.

Cette Isle est occupée par les François & par les Anglois, & chaque Nation y avoit deux quartiers principaux, suivant le partage duquel j'ay parlé au paragraphe 4. du Chapitre 1. Dans tous ces quatre quartiers il y a des Forts & des Corps de garde, iusqu'à present ces forts ont esté bastis à la mode du pays, c'est à dire, de quelques pallissades & terrasses : quelques-uns ont des fossez, les autres n'en ont point, mais tous les forts qui commandent les Rades, ont du canon. Dans la premiere édition de mon histoire, j'avois parlé d'une espèce de Citadelle, que feu Monsieur le Commandeur de Poincy avoit fait bastir au quartier de la pointe de SABLE; mais quand j'y passay à mon retour des Isles en 1656. la terre estoit tellement éboulée & remplie de haziers, que ie n'en pus distinguer ny forme ny apparence.

Bien qu'il n'y ayt point encore de forme de Bourg, ny de Ville close, non plus que dans les autres Isles, il y a neantmoins proche du fort, un petit canton, qu'on appelle les Magazins, où l'on trouve plusieurs cases; les unes sont faites de brique, d'autres de charpenterie, couvertes de thuilles; & les troisièmes sont couvertes de fucilles, de canes, ou de palmistes; c'est là que les Marchands vendent leurs denrées. La grande Case qu'on appelle le Magasin de Monsieur est fort proprement accommodée; elle servoit de salle du Conseil à feu Monsieur le General de Poincy, & il s'y repositoit quand

Des Antilles habitées par les François. 9

quand il descendoit au fort. Plusieurs artisans aussi & quelques Gargotiers qui y tiennent une espece de Taverne, se sont placez en cet endroit, si bien qu'avec le temps l'on y pourra former un Bourg.

Mais ce que i'y ay remarqué de particulier, & qui n'est point encore estably dans les autres Isles; c'est une boutique où l'on vend tous les jours de la viande fraiche; & il est d'autant plus facile au Boucher d'en fournir l'Isle avec abondance, qu'il est obligé de tuër souvent du bétail en grande quantité, parce qu'il multiplie extremement, & qu'il y a peu de pasturage dans le pays, la plupart des terres estant occupées par ces cannes de sucre.

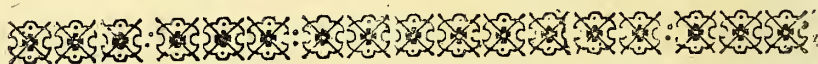
Il y a quatre Eglises ou Chappelles dans les deux quartiers des François: ces Eglises ont esté desservies avec beaucoup d'édification par les Reverends Peres Capucins, jusqu'en l'année 1646. qu'ils en furent chassés en la maniere que i'ay dit dans la premiere Partie.

Les Peres Iesuites remplirent la place des Peres Capucins apres leur sortie, & quelque temps apres nos Superieurs n'ayant pû accorder à Monsieur le General de Poincy les Religieux qu'il demandoit, il y fit venir des Carmes Reformez de la Congregation de Bretagne. Les Peres Iesuites n'ont qu'une Eglise à la Basse-terre, les Peres Carmes en ont trois, sçavoir deux à la Capsterre, & une à la Basse-terre: outre ces Eglises il y a deux Chappelles, l'une au Chasteau, l'autre à Cayonne, qui sont desservies par un Aumônier, & l'Hôpital pour les pauvres malades qui a esté bâty des liberalitez de Monsieur de Poincy qui donna 50. Esclaves, pour les secourir du revenu de leur travail.

Le Chasteau qui fût basti en 1640. par M^r le General de Poincy, est sans contredit la plus belle maison des Isles; mais il n'est pastelque le sieur de Rochefort nous l'a dépeint dans son histoire. Il est composé de quatre estages de sept ou huit toises de largeur, surmontez d'une plate-forme à la mode d'Italie; & du rez de chaussée en haut il y a trente-six pieds. L'on void dans la basse-cour le petit Arsenal basti de brique,

& quelques petits bâtimens qui servent à loger les domestiques ; la Chappelle n'est que de Charpenterie, c'estoit le logis de Monsieur Denambuc & de Monsieur de Poincy, mesme avant que le Château fût basti. Le quartier des Nègres appellé la Ville d'Angole, est à l'un des costez du Château : & un peu au-dessus il y a plusieurs maisons de pierres & de briques, où Monsieur de Poincy entretenoit quantité d'artisans, comme Corroyeurs, Serruriers, Massons, Tailleurs & autres.

Le bois y est maintenant aussi rare, qu'il y a esté autrefois en abondance ; & il apporte aujourd'huy autant de profit qu'il caufoit d'incommodité, lors que les habitans estoient obligez de le couper, pour estendre & pour cultiver leurs places. Dès l'année 1658. quelques-uns estoient obligez d'en envoyer querir avec des chaloupes dans l'Isle de Saba : & je ne doute point qu'ils ne souffrent beaucoup à l'avenir par la disette du bois, dont l'on a fait de si prodigieux dégasts dans les commencemens. Il est vray que l'on se sert maintenant des cânes de sucre, apres qu'elles ont passé par le moulin, pour faire boüillir les deux premieres chaudieres ; mais comme la troisieme a besoin d'un feu plus vif, le bois y est absolument necessaire.



Description de l'Isle de la Guadeloupe.

§. I I.

L'Isle que les Sauvages appelloient *Karuktra*, & que les Européens nomment *Guadeloupe*, à cause de la beauté, & de la bonté de ses eaux ; prend son étymologie (à ce que quelques-uns nous veulent persuader) d'un commun Proverbe des Espagnols, qui pour exprimer une chose excellente, luy donnent le nom d'un ancien & fameux Auteur, appellé *Lopez* ; de sorte que *L'agua de Lopez*, vaut autant à dire, que les meilleures eaux qui se puissent trouver.

& en effet , toutes les flotes d'Espagne en allant aux Indes, estoient obligées par Arrest du Cōseil General des Indes, de prendre des eaux dans cette Isle , & l'ont tousiours fait jusqu'à ce qu'elle ayt esté habitée par les François. Quelques Auteurs disent, & peut-estre plus vray-semblablement, que les Espagnols l'ont ainsi nommée à raison de sa ressemblance, avec les montagnes de Nostre-Dame de la Guadeloupe en Espagne.

Cette Isle est située à seize degrez de la ligne Equinoctiale, tirant vers le Nort, elle a besoin d'une double division pour estre bien décrite : car elle est divisée en deux, par vn petit bras de mer que l'on nomme la riviere *Salé*, qui faisant vne communication de la mer qui regarde l'Orient de cette Isle, avec celle qui regarde l'Occident, separe toute la Guadeloupe en deux terres, dont vne partie s'appelle la *Grande terre*, de laquelle, ie me contente de vous donner le plan, parce qu'elle n'a esté cultivée que de fort peu de François & seulement pour en conserver la possession : outre que ie diray dans le cours de cette histoire plusieurs choses que j'y ay remarquées, qui la feront assez connoistre.

La seconde partie qui est proprement appelée la Guadeloupe, est celle que ie vais décrire; & ie puis commencer, en disant, qu'elle est à mon iugement, la plus belle, la plus grande, & la meilleure de toutes nos Antilles.

Son estenduë, depuis le Fort Royal, qui est à la pointe du costé du Midy, jusqu'à la pointe du petit Fort, qui regarde le Nord, est d'environ vingt lieuës, & de cette pointe iusqu'au Fort de sainte Marie, qui est la partie Orientale de l'Isle, il y a treize ou quatorze lieuës au plus, & dix ou onze jusques au Fort Royal, qui tout ensemble luy donnent quarante-quatre ou quarante-cinq lieuës de circonference.

Pour achever de décrire cette terre avec quelque ordre, il se faut servir de cette seconde diuisiō ordinaire à toutes les Isles, de *Cabsterre* & de *Basseterre*. Cabsterre, c'est cōme qui diroit, *caput terre*, la teste de la terre; car cōme le vent tire tousiours de l'Orient à l'Occident, cette partie de la terre qui fait face au vent, est appelée *Cabsterre*, & celle qui est au-

dessous du vent , *Basseterre* ; quoy que pour l'ordinaire elle
 soit plus haute & plus montagneuse que les autres , comme
 l'on peut reconnoître dans la Guadeloupe , où la Cabiterre
 fait montre d'une belle terre , plate & vnie , longue de sept
 à 8. lieues , large de trois en divers endroits , & habitable par
 tout. Cela tient depuis le fond du *petit Cul-de-sac* , iusqu'au
trou au chat. Depuis là iusqu'à la *riviere du petit Carbet* , c'est
 vne terre que je crois inhabitable , à cause d'un certain pi-
 ton en forme de pain de sucre , qui se leve iusques au dessus
 des nuës , & duquel , entre ces deux rivières , qui n'ont qu'u-
 ne bonne lieuë de distance , coulent treize ravines , accom-
 pagnées de presque autant de mornes & petites montagnes ,
 dont quelques-unes sont assez hautes & difficiles à monter.
 Entre la riviere du *petit Carbet* , & la riviere du *trou aux*
chiens , il y a vne lieuë de pays habitable assez vny , & qui
 contient plusieurs estages d'habitations , où il se rencontre
 pourtant quelques bancs de roches : Quand ie parle
d'estages , cela veut dire , l'étenduë de terre que l'on donne
 ordinairement pour vne habitation , qui est de cent pas de
 large , & mille de long ; & cette longueur c'est ce que l'on ap-
 pelle *Chasse*. De cette riviere iusqu'à la *grande Ance* , on peut
 prendre de costé & d'autre plusieurs belles habitations ; mais
 je ne crois pas qu'il y ait plus de deux estages , & mesme dans
 la *grande Ance* , il y a plusieurs habitations qui n'ont pas leur
 chasse entiere de mille pas ; d'autant qu'elles sont bornées des
 rochers ou des montagnes. Tout le reste iusqu'au Fort royal ,
 est un pays fort couvert de mornes , & où il faut tousiours
 monter & descendre : C'est pourquoy , nos habitans , qui
 sont assez delicats en fait d'habitations , l'ont negligé jusques
 à present. Je croy que tout cela est presentement occupé , il y
 a dans le quartier du Fort Royal quelques habitations sur les
 groupés des montagnes , dont la terre est excellente & de
 grand rapport : mais depuis ce Fort iusqu'à la riviere salée , il
 n'y a presque pas un poulce de terre habitable. Ce sont tou-
 tes montagnes hautes à perte de veü en forme de creste de
 coq , & escarpées de toutes parts. Depuis cette riviere salée
 iusqu'à la *riviere des Gallions* , il y a mille ou douze cens pas

de tres-bonne terre, sur laquelle a esté bastie la belle maison du sieur Auber ; au dessus de cette habitation est la montagne de *Tourfous*, où l'on peut prendre trois ou quatre estages dans un pays fort uny. Tout le reste jusqu'à la seconde *riviere des Peres*, est un tres-beau pays, qui n'est pas tout à fait uny; mais entremeslé de quelques petites collines qui le rendent plus agreable. Au dessus des premiers & seconds estages sont les montagnes de *Belle veüe*, & de *Beau Soleil*, où il y a deux ou trois estages de belles habitations. De cette riviere qui se nommoit autrefois *la riviere du Baillif*, où Messieurs de Boissieret ont fait construire vn Fort regulier ; je ne trouve que fort peu de terre commode à faire des habitations : mais depuis *la riviere Duplestis*, jusqu'à celle *des vieux habitans*, toutes les habitations des premiers estages sont incommodes & coupées de diverses montagnes. Au dessus de ces premiers estages, il y a une lieuë de tres-beau & de tres-bon pays. Tout le fond des vieux habitans, est un pays plat, fort agreable, & où il y a en divers endroits, deux ou trois estages d'habitations à prendre. Depuis *l'Ance à la barque*, jusques vers les *fontaines boüillantes*, ce ne sont que montagnes, rochers, & precipices assez dangereux : il y a pourtant quelques habitations environ à la moitié du chemin, qui sont assez incommodes. Depuis les *Fontaines boüillantes* jusqu'au *petit Islet aux Gonyaves*, tout cela est habité ; mais c'est le pays le plus fascheux de toute l'Isle : car toutes les habitations, où il n'y a qu'un seul estage, sont prises sur le penchant des montagnes, & en sortant de la pluspart des cases, on voit devant soy de quoy se rompre le col.

Voila tout ce qui estoit habité dans la Guadeloupe, en l'année 1645. & je ne doute pas que tout cela n'ayt changé de face ; car en l'année 1656. je vis en passant par cette Isle une grande partie de toute cette coste découverte & cultivée : ie ne puis rien icy écrire du reste, principalement depuis *l'Islet aux Gonyaves*, sinon par des conjectures, & ce que j'en ay pû connoître voguant le long de la coste. Il me

semble que ce ne sont que montagnes à perte de veuë ; & quoy qu'il y puisse avoir quelques habitations à prendre, cōme dans *la plaine des Roseaux* , ce n'est pas chose que l'on doive beaucoup estimer : mais en tirant vers le vieux Fort, & mesme iusqu'à la grande *riviere aux Gouyaves*, cela fait montre de huit ou dix lieuës d'un tres-beau pays ; qui mesmes, au recit des Chasseurs, est une des belles parties de l'Isle : mais tout le fond des deux *Culs-de-sac* , presque une lieuë dans les terres, avec la *Savane* (qui est ce qui borne la grande riviere salée, & est environnée de petites montagnes) est un país perdu par les eaux, & tout à fait inhabitable.

Tout le cœur de l'Isle que ie n'ay pas décrit, n'est composé que de tres-hautes & sourcilleuses montagnes, de rochers affreux , & de tres-épouvantables precipices. Je n'ay veu que les moindres entre lesquels , j'en ay remarqué un particulierement , où un homme criant à plaine voix du fond du precipice , ne pouvoit estre entendu de ceux qui estoient en haut. Au milieu de l'isle, tirant un peu vers le midy, est la celebre montagne de *la souphriere* , dont le pied foule le sommet des autres , & qui s'éleve fort haut dans la moyenne region de l'air ; de forte que si on estoit sur le haut de cette montagne , on auroit le plaisir de voir former les nuës , & d'ouïr gronder les tonnerres sous ses pieds. Cette montagne est presque ronde ; au dessus de la plate-forme s'élevent deux petites éminences, comme deux petites pointes de roches , distantes de vingt ou trente pas : Une du costé du Sud , & l'autre du costé du Nord ; celle-cy semble estre une gueulle d'Enfer , ou une cheminée du Montgibel , fumante comme une fournaise enflammée, & dans les nuits les plus seraines , on voit cette fumée entremeslée de petites flâmes de feu.

Les Carmes & les Iesuites se sont establis dans cette Isle, environ l'an 1650. proche de *la riviere aux Herbes* contre les Magasins , où on commence une forme de bourgade.

Il faut dire icy quelque chose des deux *Culs de sac* de l'Isle de la Guadeloupe , que vous voyez marquez dans la

Carte ; qui sont comme les deux mammelles de cette Isle, desquelles tous les habitans tirent le lait de leur nourriture ; ou plustost comme deux magasins , où tout ce qu'il y a de beau , de bon & de riche dans la Guadeloupe , est enfermé.

Le plus grand se prend depuis la pointe du *Fort saint Pierre* , jusqu'à la pointe d'*Antigoa* ; de façon qu'il y peut avoir huit ou dix lieues de large , & cinq ou six de long. Le petit n'en a que quatre de largeur , & autant de longueur : l'un & l'autre sont tres-richement ornez d'un grand nombre de petits Islets de grandeur & forme differente, distans les vns des autres de cent, de deux cent, de cinq cent, ou de six cent pas, plus ou moins : ils sont tous couverts , jusques dans la mer, de tres-beaux arbres verdoyans à fucilles de laurier ; en sorte qu'il semble que ce soient autant de cantons de forests flottans sur la mer.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans ces Islets , & que j'ay tres-curieusement observé, est qu'il n'y en a pas un seul qui n'ait quelque chose de particulier, qui n'est pas commun aux autres. L'*Islet aux Fregates* sert de repaire aux *Fregates* : Un autre aux *Grands Gossiers*, un autre aux *Mauves* ; dans un autre se trouve des *Lezars*, dans un autre des *Anolis*, dans un autre des *Soldats*, un autre portera des *Crables* blanches, un autre des *Crables* violettes ; & ainsi des autres.

Mais ce qui est plus à remarquer est un Islet, que j'ay nommé *Cancalle* (je ne sçay si ce nom luy aura demeuré) à raison de ce qu'il est tout environné d'arbres chargez jusqu'à rompre, de tres-bonnes huîtres. Je ne veux pas faire croire que les arbres les produisent , quoy qu'elles croissent & se nourrissent sur eux : mais ie crois que cela vient de ce que les ondes de la mer venant à frapper les branches de ces arbres , la semence des huîtres s'y attache & s'y forme en huîtres , lesquelles venant à se grossir , font baisser les branches jusques dans la mer : de sorte que deux fois le jour, elles sont rafraichies par son flux & par son reflux. Je ne feray pas une plus longue description du reste des Islets. Ceux qui sont sur les lieux , & qui seront assez curieux pour y ailer , y trouveront

dequoy se satisfaire agreablement. Comme la mer est extrêmement paisible dans ces deux Culs de sac, & que la mer n'y est pas profonde ; on ne scauroit croire combien les *Lamentins*, les *Tortues*, & tous les autres poissons se plaisent autour de ces Islets, il semble que la grande mer s'en épuise pour les en remplir : car ie suis tres-certain que pendant les dix premieres années que l'Isle a esté habitée, on a tiré chaque année plus de trois ou quatre mille *Tortues*, & un tres-grand nombre de *Lamentins*, & l'on en tire encore tous les jours quantité, & il s'en tirera jusques à la fin du monde, sans les épuiser. C'est aussi aux environs de ces Culs-de sac que se retirent les *Porcs sauvages*, à cause du pays marescageux qui les environne. Enfin, qui veut trouver quelque chose de beau, comme de belles porcelaines, de beaux coquillages, & de beaux rochers, il les doit chercher dans ces Culs de sac.

Bien que toute la coste de cette Isle soit si saine & si seure pour la navigation, qu'il n'y ait à l'entour d'elle aucun banc, ny escueil, ny rochers, contre lesquels un nauiere tant soit peu bien conduit puisse faire naufrage : si est-ce qu'il y a quantité de lieux, où les barques, les chaloupes, & les canots peuvent estre brisez contre les Kayes & rochers, & emplis d'eau par des *moutons* ; comme aussi des passages tres-difficiles, où ils sont bien souvent contrains d'estre longtemps arretez, de relascher, ou de s'y perdre. C'est pourquoy, j'ay jugé à propos d'en faire une exacte recherche, tournoyant tout autour de l'Isle & en passant, afin de ne point perdre de temps, ie remarqueray les rades & les mouillages.

Quand ie parle icy de *mouton*, il faut entendre que c'est un certain contre-temps de deux lames, vagues, ou ondes de mer, dont la premiere ayant heurté la rive, ou contre un banc de roc, ou de sable, retourne à la rencontre de la seconde, qui trouvant de la resistance, se leve quelquefois dans l'air de la hauteur d'une picque ; & cela peut renverser les chaloupes, les barques, & les canots, ou au moins les remplir d'eau, & les mettre au danger de se perdre.

A com-

Des Antilles habitées par les François. 17

Le grand mouillage ou la Rade la plus seure & la plus fréquentée de toute la Basseterre, commence depuis les montagnes du Fort Royal, jusques à la belle maison de Monsieur Hoüel, qui pour s'en rendre absolument le maistre avoit fait fortifier une montagne de Roche, que l'on avoit crû jusques alors inaccessible; il la fit appeller Hoüelmont, & sur quelque bruit qu'il eut qu'en France l'on avoit formé le dessein de le faire sortir de l'Isle, il y fit monter plusieurs belles pieces de canon, & y fit travailler les habitans avec tant d'empressement, qu'ils furent sur le point de se revolter contre luy. Je croy que la trop grande hauteur de cette roche, rend l'effet du canon inutile, & qu'elle est maintenant abandonnée. Monsieur de Poincy m'en parlant à saint Christophe, m'en fit une raillerie, disant qu'il n'avoit fait mettre toutes ces belles pieces de canon sur cette roche, que pour empêcher les Ramiers de passer, & de venir jusqu'à l'Isle de saint Christophe: Et depuis cette Rade jusqu'à *l'Ance à la barque*, on trouve un beau fond de sable, où l'on mouille par tout avec assurance, quoy qu'on n'y soit pas tant à l'abry que dans la grande Rade. En tout ce canton de pays, qui tient environ trois bonnes lieues & de mie, il n'y a aucune chose à craindre, mesme pour les barques & pour les canots, qui rangent la coste: si ce n'est en passant par la pointe des vieux habitans, où l'on rencontre vn banc de sable, sur lequel se leve quelquefois un mouton assez dangereux, lors que le vent est à l'Oüest. Ce fut sur ce banc que se perdit le navire du Capitaine le Sage, l'an mil six cens quarante-six, pour avoir un peu trop rangé la coste. *L'Ance à la barque* est un Cul-de sac, ou plustost un Havre naturel où les navires se peuvent crener, & radouben en toute assurance. (*Crener*, c'est faire coucher un navire sur le costé, en sorte que montrant le quille, il puisse recevoir par tout le Radoub;) pourveu qu'il ne fasse point de vent d'Oüest; car il n'est nullement à couvert de ce costé là. Depuis l'Ance à la barque jusqu'à my-chemin des fontaines bouillantes, il fait assez seur, & quoy que toute la coste ne soit que de roc, le fond est par tout de sable pur. Au milieu de ce chemin l'on

voit une pointe, ou plustost une barriere de roches, qui avancement plus de deux portées de mousquet dans la mer, & laissent dix à douze pieds de distance entre deux pointes. Les deux ou trois plus proches de la terre paroissent à découvert; & les deux autres ne paroissent que quand les ondes viennent à briser dessus; toutes les autres ne se découvrent point du tout. Les canots peuvent passer entre ces deux pointes; mais il n'y fait pas bon pour les barques & pour les chaloupes.

La Baye des fontaines boüillantes seroit une des bonnes rades de l'isle, sans une roche qui est dans le milieu, au fond de la mer, laquelle coupe les cables des navires. Depuis ces fontaines boüillantes jusqu'au petit cul-de sac, il n'y a rien à craindre, si ce n'est en passant le gros morne, où il y a un certain contre-temps de marée, & une rencontre de deux vents differens, qui excitent un clabottement d'eau, difficile, incommode & dangereux pour les canots, & qui donne bien de la peine à ceux qui rament: c'est ce qui a fait nommer ce passage, le *Cap enragé*. Quand il fait quelque peu de vent, on est contraint d'attendre le calme pour passer outre.

Tous les endroits où vous voyez des ancrs marquées sur la Carte, ce sont de tres bonnes rades; mais très-peu fréquentées, parce que le pays n'est pas habité. Entre l'Islet à la Rose, & l'islet à la Fortune, il y a un mouion assez perilleux, & un autre au dessus de l'Islet aux Fregates: mais sur tout le passage de l'homme est le plus difficile & le plus dangereux; car le vent qui souffle toujours du costé de l'Est ou Estnord-est, s'engouffrant dans ce détroit, pousse les ondes devant soy, lesquelles estant resserrées & comme contraintes entre ces deux bancs de roche, que l'on voit marquez sur la Carte, se levent effroyablement dans l'air, & se brisent avec tant d'imperuosité, qu'il faut estre fort adroit pour s'en deffendre: de sorte que pour faire ce trajet, il est necessaire en quittant la pointe des rochers, de presenter le bout du canot au vent, jusques dans le milieu, & de là arriver tout à coup, tournant adroitement entre deux lames, se donnant bien de garde

qu'une de ces vagues ne prenne le canot par le costé ; car il courroït hazard d'estre comblé d'eau & de se perdre. Il y a en ce lieu un tres-beau Havre , d'une belle & facile entrée, mais d'une tres difficile sortie. Au reste depuis le fort de *sainte Marie*, jusqu'à la Basseterre, il n'y a aucun danger, si ce n'est un *mouton* à la pointe du petit Carbet , & une roche proche du premier morne de la grande Ance , qui ne se découvre point.

Il faut avouer ingenuëment qu'il n'y a point de terre dans le monde qui soit plus utilement , plus richement & plus agreablement arrousee de belles & bonnes eaux , comme l'Isle de la Guadeloupe: car dans le peu qu'elle a de circonférence, il y a plus de cinquante rivières qui se dégorgent dans la mer, desquelles plusieurs, principalement celles qui sont dans les *culs de sac*, peuvent porter batteau une lieuë, deux lieuës , & jusqu'à trois lieuës dans les terres. La grande rivière aux *Gonyaves* l'emporte par-dessus toutes les autres , en largeur & en profondeur; car bien que son emboucheure soit un peu difficile , on y peut pourtant monter jusqu'à trois lieuës dans les terres avec une chaloupe. Je ne parleray point icy de mille belles fontaines qui coulent des rochers, sourdissent de la terre ; & aptes l'avoir agreablement serpentée en mille endroits, se vont perdre dans les plus grandes rivières: car comme cette isle est extrêmement haute dans son milieu , la plus grande partie des rivières ne sont à proprement parler que des torrens qui se precipitent avec impetuosité dans la mer; & c'est une chose épouventable de les voir dans leurs débordemens , lors qu'il se fait de grandes avalasses d'eaux, car on les entend descendre d'une bonne lieuë grondant comme des tonnerres ; elles s'enflent en un moment de plus d'une picque de hauteur, fument, broüent, & écument de toutes parts ; elles entraînent les plus gros arbres des forêts, & roulent une si grande quantité de roches, qu'elles en font de petites montagnes , qui paroissent dans la mer à leur emboucheure. J'ay mesuré une de ces roches qu'elles roulent, laquelle avoit six pieds en carré. Au reste, ce roulement

& ce choquement de roche, font un tintamarre & un bruit si estrange, qu'encor bien qu'il tonne effroyablement, on n'entend point les coups de tonnerre.

Je confesse que ie n'ay point gousté de delices plus agreables dans la Guadeloupe, que celle de se reposer à la fraicheur sous les arbres, le long de ces belles rivieres: car comme elles laissent apres ces débordemens, des millions de roches en confusion, vous entendez outre le murmure agreable du grand canal, mille petits gazouillemens differens, qui en verité charment plus agreablement l'ouye que les plus excellentes musiques. Il n'y a rien aussi qui contente plus la veüe, que de considerer ces petits ruisseaux d'une eau plus claire que le crystal, s'entrelasser au travers de toutes ces roches. L'on ne scauroit faire cent pas dans une de ces rivieres, sans trouver quantité de beaux bassins au naturel, où l'on se peut baigner à l'ombre, dans de tres-belles eaux. Pour ce qui regarde leur goust, il suffiroit de dire que ce sont des eaux de roches: mais i'adjouste encherissant là-dessus, que i'ay pris garde, qu'on en peut boire tant qu'on voudra sans jamais s'en trouver mal, ny en ressentir aucune incommodité. En un mot, ces rivieres sont autant de petits Paradis, où tous les sens goustent innocemment les plus delicieux plaisirs, dont ils sont capables, dans leur pureté.

Je crois asseurement que la riviere de Duplessis passe au travers d'une mine de vitriol ou de fer. Son goust est fort altringent, & toutes les roches qui s'y rencontrent sont comme rouillées & teintes en fer: elle est fort aperitive, & quand on en auroit beu un seau, en une lieuë de chemin tout se vuide par les vrines. Il y a une petite riviere dans un plat pays, presque vis à vis du petit islet aux *Gonyaves*, laquelle de temps en temps devient blanche comme du lait. Je crois qu'elle passe au travers d'une mine d'argent, ou tout au moins de talc.

Quant à ce qui regarde la grande riviere salée, qui separe les deux terres, ce n'est autre chose qu'un bras de mer, ou une communication de la mer de l'Est, avec celle de l'Oüest.

Il a quinze ou seize pas de large , & deux bonnes lieues de longueur. Son flux & son reflux est réglé comme celui des mers de nos costes. Il ne peut porter que des barques de vingt à vingt-cinq tonneaux au plus; & mesme ses entrées & ses sorties sont tres difficiles. Au milieu de cette riviere à main gauche , en allant du petit cul-de sac au grand , il y a une fontaine qui se fait assez clairement entendre par le bruit de sa cheute, elle est d'une eau claire, fraische, & excellente. C'est une tres-grande commodité pour les habitans, qui quelquefois souffrent beaucoup par la soif en ces endroits, & c'est ce qui la fait nommer *la Belle hôteffe*.

Si les fontaines d'eau bouillante , estoient plus proches de la soulfriere qu'elles ne sont , ie croirois que le feu qui est enfermé dans cette montagne, seroit la cause de cette chaleur. Mais en étant éloignées de six à sept lieues pour le moins , il faut tenir pour assuré qu'il y a des mines de soulfre enflammées dans le creux des montagnes qui les avoisinent, au travers desquelles ces eaux venant à passer , s'échauffent jusqu'à bouillir extraordinairement; car que les Philosophes disent tout ce qu'ils voudront, je ne me puis persuader que le seul mouvement des eaux qui passent au travers des mines, qui ne sont pas enflammées , les puissent échauffer jusqu'à communiquer leur chaleur aux terres voisines , & les faire mesme bouillir malgré les ondes de la mer qui les couvrent: puisque la plus grande de toutes ces fontaines , quand la mer est dans son plein, est couverte de plus de deux pieds d'eau de mer, & nonobstant la fraischeur de cette eau, on voit monter les gros bouillons jusqu'à la superficie de l'eau: & quand la mer est retirée, elle fume si fort, qu'on en voit la fumée d'une bonne lieue, & fait un certain murmure confus que l'on entend de plus de trente pas, faisant rejallir ses bouillons de plus de deux pieds de hauteur.

A cent pas ou environ de cette grande fontaine, tirant vers la riviere, à trois ou quatre pas de la mer, est une certaine mare, large de sept à huit pieds, & longue de trente-cinq ou quarante. Ce n'est qu'un receptacle d'un grand nombre de petites fontaines bouillantes qui sont autour d'elle. Trois

ou quatre pas à l'entour de cette mare, la terre y est chaude comme du feu, & il ne faut que donner un coup ou deux de besche pour voir fumer, entendre brouir, & saillir une fontaine d'eau toute bouillante.

Cette mare est extrêmement commode, & on peut en se baignant prendre l'eau en tel degré de chaleur qu'on le souhaite, selon que l'on s'esloigne, ou que l'on s'approche davantage des sources. Et quoy que cette eau soit un peu vilaine, puante, & boüeuse, elle ne laisse pas d'estre tres-salutaire. J'en ay fait les épreuves, lors que Monsieur de Bonnefoy Gentil-homme de Monsieur de Poincy, s'y fit porter pour trouver du soulagement à un mal de ratte, duquel enfin il est mort. Je l'y accompagnay, & incontinent quantité de malades febricitans, hydropiques, & perclus de leurs membres, vinrent à moy de tous les quartiers de l'Isle; lesquels au troisième ou quatrième bain, y receurent de grands soulagemens. Mais cōme ie n'auois ny linge, ny case, ny lits pour les faire suër, ie m'advisey de faire un grand trou, comme une barique, sur une petite plate-forme, vis à vis de la grande *Fontaine bouillante*. Nous n'eûmes pas creusé trois pieds, que la terre fumoit & estoit chaude comme du feu. Nous fîmes un petit *Ajoupa*, en forme de cloche par dessus ce trou, dans lequel on faisoit suër les malades tous les jours au matin, autant qu'ils le pouvoient endurer, & le soir on les faisoit baigner dans la mare. La pluspart s'en retournerent au bout de huit iours chez eux sains & gaillards, & tous les autres extrêmement soulagez. Plusieurs personnes travaillées de diverses maladies, y ont esté gueries. Un jour ie pris plaisir à faire évaporer de cette eau dans un plat d'étain, avec un feu lent, laquelle estant toute exhalée, il demeura au fond du plat, l'espoisseur d'une feuille de papier, de soulfhre vif, auquel ayant mis le feu, il brussa tout aussi-tost.

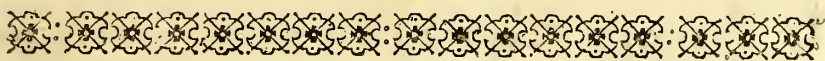
L'on trouve en plusieurs endroits de la Guadeloupe, plusieurs beaux estangs, entre lesquels celuy de la pointe des vieux habitans me semble exceller; il a environ trente ou 40. pas de large, & plus de cinq cens de long, il est fort creux & bien peuplé de poissons, ausquels il ne faut point faire de

fausse avant que de les tenir; car ils sont tres-difficiles à prendre. Les deux rives de cet estang sont bordées de certains grands arbres verdoyans, qui y font une perspective obscure, tres-plaisante & tres-agreable, & qui fait assez paroître les avantages que la nature a par dessus l'art, quand elle se veut jouer dans ses ouvrages.

Voila tout ce que ie puis dire des eaux douces, qui se rencontrent dans la terre habitée. Quant aux autres qui se pourroient trouver en celle qui n'est pas habitée, excepté les trois rivières qui sont sur la Carte: ce ne sont que des estangs ou des mareils d'eaux croupies, desquelles ie n'ay jamais beu qu'à contre-cœur. Et ie crois, bien que ie n'aye jamais veu de mauvais effets, qu'elles sont tres-dangereuses, d'autant qu'il y a un si grand nombre de Mancenilles autour de ces estangs, que les eaux sont toutes couvertes de ces mauvaises pommes qui tombent des arbres.

Il faut conclure, en disant que cette Isle est sans contredit une des plus peuplées de toutes les Isles: les manufactures de sucre, d'indigo, & de coton, s'y font avec autant d'utilité, & d'abondance que dans toutes les autres Isles: & ie m'étonne avec sujet, que le petun de cette Isle soit si décrié; car de mon temps il valloit plus que celui de toutes les autres Isles, il faut que ce soit la faute des habitans, qui ne veulent pas prendre la peine de le bien travailler.

L'on m'a fait esperer de me donner les plans des forts qu'on y'a bastis depuis mon départ; si ie les ay, ie leur donneray place dans les figures que ie feray graver.



*Description de l'Isle de la Martinique, habitée
par Monsieur Desnambuc en 1635.*

§. III.

LA Martinique que les Sauvages nommoient *Madani-na*, est située à quatorze degrez trente minutes de La-

itude Septentrionale : on luy donne communément seize lieues de longueur , & quarante-cinq de circuit : mais ces lieues m'ont semblé si longues , que ie ne crois pas luy faire tort de luy en donner au moins dix-huit, & plus de cinquante de circuit, à cause des Caps qui s'avancent en quelques endroits deux & trois lieues dans la mer.

Elle a les plus beaux Culs-de sacs de toutes les Antilles , le sieur d'Orange qui les visita l'an 1657. lors que feu Mr Du-parquet fit la paix avec les Sauvages , a plusieurs fois assuré au R. P. Fueillet, qui estoit pour lors à la Martinique, qu'il n'avoit rien vu dans ceux de la Guadeloupe, qui en approchât en beauté & bonté; quoy qu'il les eut crû luy-même les plus excellens qui fussent dans les Isles: mais depuis l'an 1658. que les François ont entièrement chassé les Sauvages de la Capsterre , ils en découvrent tous les jours les avantages & les beautez. Le pays y est fort vny, & avec un peu de travail on a rendu le chemin facile pour y aller.

Madame la Generale du Parquet y a donné une place à nostre Ordre , sur laquelle nous avons une Eglise , que le R. P. Jean de Boulogne consacra à l'Apostre saint Iacques, en memoire des estroites obligations que nous avons à feu Monsieur le General , Messire Iacques Diel, Seigneur du Parquet : ce bon Pere y fit bastir en mesme temps une Case à la mode du pays, proche de laquelle les habitans se retirerent au commencement qu'ils furent en ce quartier. Nos Religieux y estoient seuls pour administrer les Sacremens au peuple. Mr de la Garenne qui estoit Capitaine d'une Compagnie du Fort saint Pierre, y commandoit sous la mesme qualité , ayant esté choisi pour premier Capitaine , à cause de sa grande experience.

Ces belles descriptions que Monsieur de Rochefort nous „ fait de Vallées & affreuses solitudes qu'on avoit tenu jus-
 „ qu'alors pour un mur impenetrable , qui séparoit les terres
 „ de ces deux Nations , font assez voir qu'il en est mal
 informé; car les François & les Sauvages ont de tout tēps pe-
 netré , & penetrēt encore tous les jours dans les Isles habi-
 tées ces murs impenetrables , puisque nos François les ont
 passé

passé pour leur porter la guerre jusques dans leurs Caribets.

Aux environs de ces Cul-de-sac de la Cap-terre, on voit en plusieurs endroits des langues de terre, ou peninsules, larges de demy lieuë, & qui avancent dans la mer environ une lieuë, les unes plus, les autres moins; ce sera une commodité admirable pour nourrir du bestail, si on les veut fermer.

La Basse-terre est fort coupée de Mornes & de montagnes, sur lesquelles les habitans ne laissent pas de demeurer, & d'y avoir de bonnes places, qui pour estre un peu incommodés, leur produisent en recompense d'excellent petun: on trouve en quelques endroits de petites plaines, & certains cantons de pays plat, & de tres-beaux fonds le long des rivières, où les habitans sont plus à leur aise que sur ces Mornes & montagnes.

Presque tout le sol de cette Isle est graveleux, comme de la pierre de pōce écrasée, & il est si sec, que la plupart de ceux qui y arrivent de Frâce, en font ordinairement vn jugement fort contraire à la verité: car lors que la terre est une fois imbibée de la pluye, la fraischeur s'y conserve bien plus longtemps que dans une terre plus forte, & tout ce qui s'y plante estend ses racines plus loin, & tire plus de nourriture.

Bien qu'il y ayt des habitations presque tout le long de la Basse-terre, elles se rapportent toutes à quatre quartiers principaux, à sçavoir le *Prescheur*, le *Fort saint Pierre*, le *Carbet*, & la *Casse Pilote*. Je ne sçay sur quels memoires Monsieur de Rochefort a écrit, mais ie puis asseurer avec verité comme témoin oculaire, qu'à ce pretendu quartier de la *Casse Capot*, dont il parle, il n'y a ny fort, ny Eglise, ny poids, ny magazins, ce que nous voyons dans tous les quatre autres où il y a Paroisse, Corps de garde, magazins, & un lieu destiné où on tient le poids.

Il met l'*Islet du Diamant*, entre la *Casse Pilote*, & le *Cul-de-sac des Salines*, aussi bien que le *Crenage*, qu'il place de mesme costé de ce *Diamant*. Il n'avoit qu'à se regler sur la carte, & il

eût trouvé que le diamant est proche d'une pointe, éloignée de plus de quatre grandes lieuës du *Cul-de-sac des Salines* : & que le *crenage* est dans le *Cul-de-sac Royal*, a plus de six lieuës de la place où il le met.

Toute l'Isle est arroulée non de dix Rivières, comme escrit Monsieur de Rochefort, mais de plus de quarante, dont l'eau est excellente. Quelques-unes de ces rivières qui sont à la Cap-terre, sont estimées navigables fort avant dans les terres.

Le quartier du *Fort saint Pierre* est le principal, il y a une assez belle Eglise Parroissiale dédiée aux saints Apôtres S. Pierre & saint Paul. A quelque cinquante pas de l'Eglise est la maison des R.R. Peres Iesuites, leur Chapelle & leur habitation, qui est des plus belles de l'Isle, & sur laquelle on a bâty le premier moulin à sucre.

Le Fort est de bonne maçonnerie, il a quelque chose de regulier, & une bonne batterie de neuf ou dix pieces de canon, partie de fonte, & partie de fer, cette batterie commande à la rade, qui est excellente, excepté vers le milieu, où il y a une roche au fond de la mer, qu'on ne peut découvrir, & qui coupe les Cables, si l'on ne s'en donne de garde.

Vis à vis de la Rade est nostre petite Chappelle, & nostre Case. Nostre habitation a cinquante pas de large, sur cinquans de haut : à cinquante pas de nous chez le sieur Dorange, il y a une merueilleuse fontaine, qui jette incessamment de l'eau de la grosseur du poulce, elle sort d'un Rocher qui est au bas d'une haute montagne, l'eau en est excellente ; & quoy qu'estant sur la place dudit sieur Dorange, elle luy appartienne sans servitude, il a la charité de la rendre commune pour l'utilité du public.

Dans la place du Fort il y a un fort bel Auditoire où on plaide, & où Monsieur le General Duparquet tenoit son Conseil une fois le mois. Il y a un poids Royal, & plusieurs magazins bien bastis, qui composent une espee de bourgade.

Il y a plus de quinze ans que feu Monsieur le Gouverneur

a quitté le *Fort saint Pierre*, pour aller demeurer à trois quarts de lieuë plus haut, sur une agreable montagne, qu'il a fait défricher avec d'excessives dépenses. Il y a fait bastir une fort belle maison, qui d'abord n'estoit que de charpente & de menuiserie: mais qu'il a faite depuis de fortes pierres de taille, ayant decouvert une carrière à trois cent pas de là. Cette maison est accompagnée de deux belles Cours, d'un grand Corps de garde, d'une Chapelle, & de toutes les offices qui peuvent rendre la maison d'un Gouverneur commode & considerable: environ à trente pas de sa maison, il y a aux deux costez deux petits pavillons, dans lesquels on fait garde toutes les nuits, & où il avoit aussi fait mettre une piece de canon de fonte d'environ trois ou quatre livres de balle.

Au quartier du *Prescheur*, (ainsi appellé à cause, que vers cette pointe il y a une Roche en mer, sur laquelle on en voit une seconde plus élevée, qui represente de loin la figure d'un Predicateur en chaire) est la Parroisse de saint Ioseph, que j'ay administrée long-temps, à la priere du R. P. Chemel Iesuite, qui ne pouvant supporter luy seul le pesant fardeau de cette mission, me pria d'avoir soin de ce quartier, pendant le sejour que ie ferois dans l'Isle, ce que ie fis avec bien de la joye. Ce quartier est le plus montagneux de l'Isle, excepté un fonds de pays vny, où j'ay veu trois ou quatre assez belles habitatiōs: il y a Corps de garde, magazins, & poid Royal.

Le quartier du *Carbet*, (qu'on appelle aussi quelquefois le quartier de *Monsieur*, parce que Monsieur Duparquet qui estoit Gouverneur de cette Isle y a fait sa demeure) est aussi fort borné de montagnes. Il y passe une fort belle riviere, qui se separe dās le fonds en deux bras, qui formēt une petite Isle, dans laquelle Monsieur Duparquet avoit fait bastir pour luy une maison de briques, il y a demeuré quelque temps: mais ayant pris la resolution de demeurer au *Port saint Pierre*, il en fit present aux RR. Peres Iesuites, non pas depuis deux ans, comme porte la Relation du sieur de Rochefort, mais depuis plus de dix-sept. Ce grand nombre d'Esclaves noirs dont il parle, se reduit à huit ou neuf: ces beaux jar-

dans bordez d'arbres fructiers, & embellis de toutes les raretez & curiositez du pays, sont des chimeres; il n'y a autre chose que du pétun & des manyocs. La Parroisse de ce quartier est dédiée à S. Jacques. La Compagnie de ce quartier est la Compagnie Colonelle, de laquelle feu M^r Du-parquet estoit Capitaine.

Le quartier de la *Café Pilote*, a une Eglise dédiée à la tres-sainte Vierge, assez proche de laquelle il y a un Corps de garde, plusieurs magazins, & un poids Royal pour peser les pétuns. Il y a vis à vis la rade de ce quartier un tres-beau fonds de pays uny: Monsieur de la Vallée a succédé à feu son frere à la charge de Capitaine. Monsieur son frere & luy ont esté les premiers qui ont planté des Canificiers, & qui ont donné cours à cette marchandise; si les habitans n'en eussent pas fait une si prodigieuse quantité qui l'a rendu mesprisable, elle eut enrichy l'Isle; car elle est aussi bonne, & mesme on la trouve plus pleine que celle du Levant.

Entre la *Café Capot* & la *Café Pilote*, on trouve une spacieuse *Sauane*, (c'est une prairie qui tient près de deux lieues sur le dos d'une montagne,) feu M^r Du-parquet avoit eu la bonté de permettre à tous les habitans d'y eslever du bestail, Bœufs, Vaches, & Cabrits. Il y avoit quelques personnes destinées à les garder, & l'on ne scauroit croire cōme ils y multiplient, & le grand bien que cette commodité apportera quelque iour à l'Isle, soit pour la nourriture des habitans, soit pour les sucreries.

Depuis que l'Isle a esté un peu découverte, on va aisément à cheval par tous les quartiers, ce qu'on avoit crû impossible: & mesme depuis mon retour j'ay appris de quelques habitans qu'on va à cheval à la Capsterre.

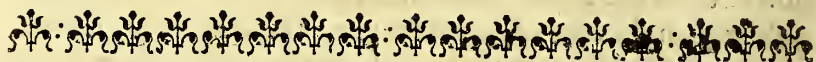
Dans le *Cul-de-sac Royal*, du costé de la *Café Capot*, & non pas de celui de l'*Islet au D'amant*, comme écrit le sieur de Rochefort, est ce fameux *Crenage*, si renommé chez toutes les Nations qui frequentent les Isles, mais particulièrement des Holandois, qui ont un ordre exprès de Messieurs les Estats (comme deux Capitaines de cette nation m'ont assuré) de s'y retirer les mois de Juin, Juillet & Aoust, pour évi-

ter la fureur des Oüragans , qui arrivent ordinairement dans l'un de ces trois mois. On ne ſçauroit exprimer l'utilité de ce beau Havre , que par la perte des marchandises, & par le nombre des vaiſſeaux qui ont eſté briſez aux coſtes, en divers temps , par la violence de ces orages , qui furent ſi grands en l'année 1650. que 28. vaiſſeaux furent briſez à la rade de S. Chriſtophe, les Matelots noyez, & les marchandises perduës, M. Ruyter ſeul aujourd'huy Admiral des Eſtats, ayant evité ce mal-heur. Mais depuis que Monsieur du-Parquet a convié les Capitaines de Navire de ſ'y venir retirer, & que par ſa generoſité naturelle, il l'a rendu cōmun à toutes les Nations , ſans avoir iamais rien exigé pour cela; il ne ſe perd plus de vaiſſeaux par la violence des Oüragans, ſi ce n'eſt par l'opiniaſtreté des Capitaines, qui negligent de ſ'y mettre à l'abry. C'eſt de qui penſa arriver au Capitaine du Pré, qui commandoit, le Soleil , l'un des beaux Navires de Nantes : car bien qu'il vit tous les jours paſſer quantité de vaiſſeaux qui alloient au Crenage des Iſles de ſaint Chriſtophe, de la Guadeloupe, de ſaint Eſtache, des Nieuves & de ſaint Martin , il ne ſe mit point en peine de ſ'y retirer, ſi bien que pour avoir trop differé, il fut ſurpris d'une petite branche de l'Oüragan, de ſorte que ſon Navire eut toutes les peines du monde à ſe tenir ſur ſes quatre anchres: la mer eſtoit ſi groſſe, que luy qui eſtoit à terre, ne put jamais aller à bord, & ſon vaiſſeau eût infailliblement pery ſans un Sauvage que nous luy preſtaſmes , qui fut à la nage porter un ordre à ſon Lieutenant, pour lever l'anchre ſi toſt qu'il verroit la mer un peu adoucie. Iamais homme ne fut plus empeſché de ſa perſonne; & avec ſujet , parce que ſi l'Oüragan eut eſté entier , il eût infailliblement veu perir ſon vaiſſeau par ſa faute. Monsieur du-Parquet pour la ſeureté des Navires, avoit eſtably Mathieu Michel Pilote pour les y conduire: & comme il ſçavoit parfaitement la coſte, il a rendu de grands ſervices à tous les Eſtrangers.

La Martinique a un avantage par deſſus les autres , qui contribué beaucoup à ſon augmentation; c'eſt que tous les Navires de France y abordent pour paſſer aux autres Iſles:

c'est par elle qu'ils commencent à débarquer les hommes & les marchandises : & comme les peuples tenoient ie ne sçay quoy de la generosité, & de la bonté de Monsieur du Parquet leur Seigneur, ils recevoient de si bonne grace tous ceux qui passoient, que j'en ay veu plusieurs s'y arrester, qui estoient partis de France pour la Guadeloupe, & à qui j'avois entendu dire bien du mal de la Martinique, à cause des Serpents qui font l'horreur de cette Isle, & dont l'apprehension a destourné plusieurs de s'y habiter. Elle est extrêmement peuplée, non pas au nombre de dix mille habitans & d'autant d'Esclaves, comme dit le Sr de Rochefort: mais bien de la moitié, qui est assurément beaucoup, si l'on considere que tout ce peuple, n'y a été attiré que par la reputation du gouvernement doux & paternel de feu M^r du-Parquet, Seigneur & Lieutenant General pour le Roy en cette Isle.

Elle a un second avantage que j'estime beaucoup, c'est qu'elle est fort peu sujette aux Oüragans; il y a plus de quinze ans qu'elle n'en a point souffert, & les habitans y jouyssent souvent d'une agreable tranquillité, pendant que les Isles voisines sont dans la desolation. Je crois que la Guadeloupe eût pery de faim en l'année 1657. sans le secours de vivres qu'elle receut de la Martinique; l'Oüragan avoit tout arraché les vivres, & produit certaines chenilles extraordinaires, qui broutoient les fèves, les manyocs & les pois apres cette tempeste, si tost qu'ils sortoient de terre.



*Description de l'Isle de la Tortuë, peuplée par le
sieur le Vasseur en l'année 1639.*

§. I V.

L'Isle de la Tortuë est située sous le vingt-vnième degré dix minutes, au deça de la ligne: elle est au Nord de la

grand' Isle de saint Domingue , & n'en est éloignée que de trois quarts de lieuë : cet avantage n'est pas peu considerable , à cause des commoditez qu'elle en tire , particulièrement pour les viandes , que les habitans des autres Isles sont contraincts d'acheter des Marchands François & Holandois dans les magasins : ou ceux qui habitent celle cy, n'ont que ce petit trajet à faire, pour avoir des bœufs, des moutons, des chevres & des porcs, dont cette Isle est toute remplie. Elle est nommée *Tortuë*, parce que de loin le sommet des montagnes dont elle est presque toute remplie, représente la figure d'une Tortuë. Je ne trouve personne qui en ait encore fait la description; mais j'apprends de Monsieur Hotman, pere du Chevalier de Fontenay, qu'elle a plus de trente lieuës de circuit.

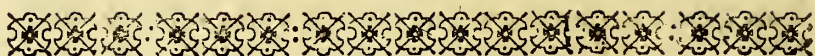
Elle a cinq ou six lieuës de pays, fort vny. & fort agreable, où les François se sont establis, & y ont fait cette forteresse estimée la plus forte de toutes les Isles Françoises. Je l'ay si amplement décrite au §. 1. du Chapitre 6. de la premiere Partie, que ie me contente de vous en donner icy le plan, tel que Monsieur Hotman a pris la peine de le tracer luy-mesme.

Elle a plusieurs beaux Havres, & celui qui est commandé par le Fort est si spacieux, qu'il peut contenir des flottes tres-considerables.

Le sol en est excellent, & tout ce qu'il produit a quelque avantage par dessus ce qui croist dans les autres Isles. Son tabac est autant estimé par les Holandois, que celui de *Vérine*, & les cannes de sucre y viennent la moitié plus grosses qu'ailleurs.

Elle est arrosée de quantité de belles rivières & sources d'eaux vives, dõt celle qui sort du pied de la forteresse, peut dès sa sortie faire moudre un moulin à sucre. Le Chevalier de Fontenay avoit dessein de s'en servir à cet effet, lors qu'il fut contrainct d'en sortir.

Comme elle est plus élevée vers le Nord, la temperature de l'air en est estimée plus douce: voila tout ce que j'en puis dire de plus certain.



Description del' Isle de saint Martin, peuplée en l'année 1648. par les François & les Holandois: Où le sieur de la Tour est estably Gouverneur pour les François, & le sieur Martin Thomas pour les Holandois.

§. V.

LA situation de cette Isle est sous le dix-huitième degré seize minutes, au nord de la ligne équinoxiale, elle a environ seize lieues de circuit, quatre de large, & six de long. Le S^r de Rochefort s'est un peu méconté, quand il a écrit dans la seconde édition de son livre, parlant de l'Espagnol: Il y a environ neuf ans qu'il démolit le Fort & abandonna l'Isle; puisque cette démolition se fit en 1648. la même année en laquelle y fut Michel Ruyter.

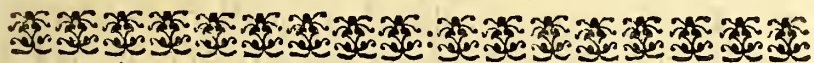
Le terroir de cette Isle est fort sec, & jusques icy il ne s'y est fait que du petun & de l'indigo, qui n'y peut pas estre bien bon, à cause qu'elle est destituée des bonnes eaux, qui sont absolument nécessaires pour en faire de bon: il n'y a ny rivières ny fontaines, & les habitans ont esté contraincts d'y faire des cisternes, sans lesquelles ils n'y auroient pû subsister.

La seule chose qui rend cette Isle considérable, sont les plus belles salines qui soient dans toutes les Isles, où régulièrement tous les ans on voit un pied de sel dans toute l'étendue de la saline.

Quelques-uns luy donnent de grandes sinuositez & *Culs de sac* qui avancent fort avant dans la terre, & sont le repaire de quantité de Lamentins, de Tortuës, & autres poissons qui fournissent les vivres aux habitans.

Les

Les deux tiers de la terre de cette Isle sont demeurez aux François, par le partage qui a esté fait entr'eux & les Holandois, qui y sont pourtant en plus grand nombre: car du temps de M^r de Poincy, il n'y a jamais eu plus de 150. François; mais qui se sont augmentez sous Monsieur de Salles jusques à trois cens. Messieurs de Malte y avoient une tres-belle habitation, sur laquelle il avoit mis plusieurs esclaves, quantité de bœufs & de moutons: Je ne sçay pass'il y a eu quelque establisement de Religieux, mais en l'année 1664. les Religieux missionnaires de saint Christophe & des autres Isles, y alloient de temps en temps, faire les fonctions nécessaires à la conduite spirituelle des habitans François.



*Description de l' Isle de saint Barthelemy, peuplée
par l'ordre de Monsieur de Poincy, en l'année
1648. où le sieur le Gendre fut estably premier
Gouverneur.*

§. VI.

Cette petite Isle est située sous le dix-septiesme degré au Nord de la ligne équinoxiale, elle est à quatre lieuës au Nord-est de S. Martin; elle n'a que 7. ou huit lieuës de tour, & n'estoit pas digne de porter une colonie sans le beau havre qu'elle contient, & qui seul la fait estimer.

Ce havre entre plus d'un quart de lieuë dans la terre, son entrée est de cinquante pas de largeur, où les plus grands Navires peuvent entrer en tout temps & sans aucun danger, il a en quelques endroits plus de trois cens pas de large, & au plus estroit deux cens.

Jusques icy l'on n'y a fait que du petun, & ie ne croy pas qu'on y fasse jamais autre chose.



Description des Isles, qu'on appelle les Saints, habitées par le sieur du Mé en 1648.

§. V I I.

LEs trois petites Isles des Saints sont situées sous la hauteur du seiziesme degré, au deça de la ligne équinoxiale, tirant vers le Nord, entre la Guadeloupe & la Dominique. Elles sont tellement disposées, qu'elles laissent au milieu d'elles une espace qui forme une des plus belles Rades, qu'il y ayt dans toutes les Isles. Mais c'est aussi une retraite fort commode pour des Forbans, s'il s'en rencontroit dans les Isles: Je croy, qu'il y a fort peu de lieux où une forteresse fût plus necessaire, que dans l'une de ces 3. Isles; parce qu'elles sont au passage de tous les Navires. Le terroir en est estimé bon pour le petun & pour les vivres: mais comme elles sont dépourveuës de rivières & de fontaines, & qu'elles sont les plus petites de toutes les Isles habitées par les François, ce sont celles dont on doit le moins esperer.





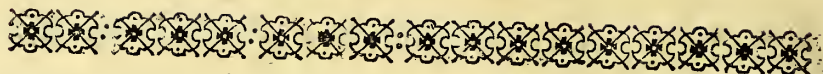
*Description de l'Isle de Marie Galande, habitée
par l'ordre de Monsieur Hoüel en 1648.*

S. V I I I.

LA hauteur de cette Isle est sous le quinzième degré quarante minutes au deça de la ligne : elle est à sept lieues de la Guadeloupe, & au vent de toutes les Isles habitées par les François, ce qui n'est pas un petit avantage. Elle peut avoir six ou sept lieues de long, sur trois ou quatre de large, & environ dix-sept ou dix-huit de circuit : elle paroît de loin toute plate, & comme si c'estoit une Isle flottante, les arbres semblent flotter : mais quand l'on range la coste de près, on découvre qu'elle est fort coupée de petites montagnes. Elle parut si agréable aux Espagnols, qu'ils la nommerent *Marie Galande* ; l'on a crû fort long-temps qu'il n'y avoit point de rivières : mais depuis qu'elle est habitée, il s'y en est trouvé une tres-belle & tres-bonne, le long de laquelle l'on a fait plusieurs belles habitations ; & même l'on m'a assuré qu'il y a desia plusieurs belles sucreries.

Toute l'Isle est habitable, parce que les montagnes ne sont pas trop hautes. Ses arbres, ses plantes, & ses animaux, sont semblables à ceux de toutes les autres Isles ; l'on ne scauroit donner une marque plus évidente de la bonté de cette terre, qu'en disant que les Sauvages l'ont toujours fort estimée : & qu'encore qu'ils n'y eussent point de résidence actuelle, ils y ont pourtant toujours entretenu de grands jardins pleins de vivres & de coton ; ils l'ont aussi courageusement deffenduë contre les Anglois, lors qu'ils s'en sont voulu emparer.

Toute la coste de la Basseterre est si saine, & a si bon fond, que les vaisseaux y peuvent mouïller l'ancre en toute sûreté.



*Description de l'Isle de sainte Lucie, ou sainte
Aloufie, habitée par l'ordre de Monsieur Du-
Parquet en l'année mil six cent cinquante, où
il establit Gouverneur le Sieur de Rouffe-
lan.*

S. I X.

LA situation de cette Isle est sous le treizième degré cin-
quante minutes au Nord de la ligne équinoxiale : Son
estenduë est d'environ vingt-cinq lieues de circuit, selon les
observations que j'en ay fait les deux fois que j'y ay
esté.

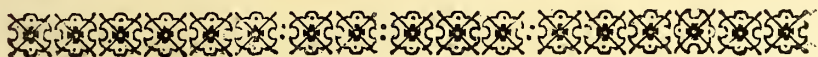
Son terroir est graveleux, & presque semblable à celui
de la Martinique : Il est estimé fort bon, & capable de tout
ce que les autres Isles peuvent produire : Il y a au Nord de
cette Isle deux hautes montagnes en forme de pain de sucre,
qui s'appellent les *Pitons de sainte Aloufie*, qui s'élèvent jus-
ques dans la moyenne region de l'air, & qui la font reconnoi-
tre de fort loin ; il semble lors que l'on est au pied de ces
deux montagnes, qu'elles se renversent sur ceux qui les re-
gardent, & cela cause vne frayeur extrême à ceux qui n'y
sont pas accoustumés.

Il s'y rencontre des serpens comme dans l'Isle de la Marti-
nique, mais ils n'y sont pas si dangereux.

Il y en a une espece que l'on nomme teste de chien, à cau-
se que leur teste a quelque rapport à celle de cet animal ; ils
mordent plus frequemment que les autres, mais leur venin
n'est pas si subtil, ny si mal faisant, que celui des serpens de
la Martinique : mais les piqueures des Scorpiôs qui s'y trou-
vent en abondance font plus de mal, & sont plus difficiles à

guerir ; il y a plusieurs belles rivières , dont les eaux sont excellentes.

M^r Du-Parquet y fit bastir un Fort de pallissades , où il fit mettre du canon, & quelques *ranbarges* ou pièces de fonte ; il estoit situé à la pointe du Sud, sur une Baye qui faisoit une tres-belle & tres-bonne rade. Je le vis en l'année 1656. peut-estre que les choses ont changé depuis ce temps-là. M^r du-Parquet n'y entretenoit que vingt hommes au plus , pour empêcher les Anglois de s'en emparer.



Description de l'Isle de sainte Croix, conquise par le sieur de Vaugalan, en l'année 1650. sous Monsieur de Poincy , qui y mit le sieur Angé pour Gouverneur.

§. X.

L'Isle de sainte Croix ; que les anciens Sauvages nommoient *Ay-ay*, est située selon Laët sous le dix-septiesme degré & quinze minutes au deça de la ligne , & selon quelques autres sous le dix-huitiesme degré ; elle est à dix ou douze lieues de saint Jean de Porterie au Sudest , & à trente lieues de l'Isle de saint Christophe. Le sieur de Rochefort ne luy donne que neuf ou dix lieues de long, & presque autant de large : mais la Relation qui a esté imprimée à Paris depuis qu'elle est conquise, dit en termes exprés, que l'on y en peut faire vingt-deux en droite ligne, exceptant les extremités : outre que si elle avoit autant de large que de long , elle seroit ronde ou quarée ; & tous les Geographes la font quatre fois plus longue que large. Cette mesme Relation assure aussi qu'elle est la plus vnie de toutes celles que nous possedons, & par consequent la plus belle & la plus agreable, apres la Guadeloupe & la Martinique.

Toute la terre de cette Isle est excellente , & tout ce qui croist dans les autres Isles y vient en abondance.

Il y a un tres-grand nombre de belles rivières & fontaines qui coulent à la mer : mais comme cette Isle est platte, les eaux n'ayant pas assez de pente , il se forme aux embouchures des rivières de fort beaux & grâds estangs tres-poissonneux, qui dans certaines saisons rendent l'Isle mal saine, par les vapeurs qui s'en élèvent : & il ne faut point chercher d'autre raison de l'impureté de l'air de cette Isle , qui a fait tant perir de monde , aussi bien que de la corruption des eaux, qui ne pouvant pas couler aisément à la mer , crouissent dans les lieux où elles sont retenues , & se corrompent, & en suite exhallent des vapeurs qui infectent l'air, & les personnes qui le respirent.

Si les beaux ports rendent une terre considerable , celle-cy en a trois où les vaisseaux se peuvent arrester en toute seureté : il y en a deux à la bande du Nord , & un à la Lande du midy ; le premier du costé du Nord est celuy qui se nomme le port de saint Jean , qui est beau & spacieux ; mais le second qui est à l'embouchure de la rivière salée, distant de trois lieuës de ce premier , excelle par dessus les deux autres : car les vaisseaux de cent & six vingt tonneaux peuvent monter jusques à une demy lieuë dans la rivière, & la Rade qui est à l'embouchure est si spacieuse, que cinq cens des plus grands vaisseaux du monde y peuvent tenir à l'anchre , sans s'incommoder l'un l'autre : outre que le fonds de cette Rade estant de sable pur , sous lequel il y a du potin , les anchres y ont une tres-bonne tenue.

Le troisieme port qui est du costé du midy, est encore un tres-beau port , qui a un fort bon fond , & est assez spacieux pour contenir un tres-grand nombre de navires : mais comme il y a peu d'habitations en ce quartier là , il est fort peu frequenté.

Il m'est tombé entre les mains un estat de toutes les Isles, appartenantes à Messieurs les Chevaliers de Malte, envoyé depuis trois ans à Monsieur le Commandeur de Souvré,

Ambassadeur de cette Religion à la Cour de France, dans lequel il est ainsi parlé de l'Isle de sainte Croix.

A dix-huit lieues de S. Martin est la belle Isle de sainte Croix, apres la Geomayque la plus belle & la plus grande de toutes les Isles habitées par les François & Anglois dans l'Amerique. Il y auoit lors du decez de Monsieur le Baillif de Poincy, environ 600. hommes & 8. Nègres sur la place, n'ayant pas pû rencontrer le rolle de cette année là: A présent il y a 822. personnes, dont 400. sont payans droits, lesquels droits se montent à 47000. l. de tabac par an, dont le Sieur du Bois, comme Commandant a le tiers. Et lors que l'Isle s'augmentera bien considerablement, on le pourra regler à tant l'année. Depuis ledit decez: il a esté bâti sur la place de l'ordre une maison bien raisonnable de bonne maçonnerie pour la demeure du Commandant, & une sucrerie à 4. chaudières avec ses appartenances, comme vinaigrerie & refinerie, fournie de bestail, scauoir, 13. chevaux ou cavalles, quatorze bœufs ou vaches, quatre brebis: Il y a aussi trente Nègres, tant grands que petits, dont 19. ont esté envoyés en cette Isle de sainte Christophe depuis deux ans & huit mois: ladite sucrerie estoit louée au sieur du Bois pour 30000. livres de sucre; il est vray qu'il luy fut donné vingt François engagez, mais pour luy ayder à supporter la dépence qu'un Commandeur est obligé de faire la moitié du prix dudit bail luy a esté rabatüe: Il s'y va bastir vingt sucreries par des particuliers, qui ont planté des cannes pour cet effet, dont les RR. PP. Iacobins qui ont esté establis pour servir cette Isle en ont une: ce sera la fleur de toutes les Isles Françaises, avant 8. ou dix années, pourveu qu'on y apporte un peu de soin.



Description de l'Isle de la Grenade , achetée des Sauvages par Monsieur DuParquet , & peuplée en l'année 1651. par le sieur le Comte son Cousin.

§. X I.

LA situation de cette Isle est au douziesme degré seize minutes de la ligne, tirant vers le Nord: c'est la premiere qui commence du costé du midy, le demy cercle des Antilles Canibales ou Camercanes , quelques-uns ne luy donnent que sept lieuës sur une largeur inégale : mais lors que j'en ay fait le tour, elle m'a semblé un tiers plus grande que celle de saint Christophe , ses extremittez entre le midy & le Couchant font une forme de Croissant: & derriere la premiere pointe du costé du Nord est cette belle Baye, l'une des belles & bonnes rades des Isles : Dans le coin est le port capable de tenir un tres-grand nombre de Navires , qui n'ont point besoin de mouïller l'anchre, pouvant y estre arrestez par les seuls grapins; j'ay fait sonder ce Havre par tout en ma presence , & l'ay trouvé fort sain, de bon fonds & sans aucune roche.

Il y a à ce costé du Havre un fort bel estang , qui n'en est separé que par une digue de sable , laquelle estant coupée, ce qui se peut faire avec peu de travail , cet estang pourroit contenir autant de Navires que le havre. Tout le reste de la Basseterre a bon fonds , & les Navires y peuvent mouïller leurs anchres en toute seureté.

Son terroir est fort coupé de montagnes du costé de la Basseterre , & particulierement proche du havre ; en quelques endroits la terre y est seiche , & pleine de petites pierres, qui semblent des *Marcaßites* ; mais tout le reste de l'Isle est

est un tres beau pais & tres-fertile: où les arbres croissent plus hauts & plus gros, que dans tous les autres Isles: & quoy que la terre soit un peu coupée par les rivières & les montagnes, je crois pourtant que les chevaux & les charettes iront par tout lors qu'elle sera découverte.

L'on ne scauroit faire une lieue de chemin dedans cette Isle, que l'on ne trouue, une, deux, & quelquefois trois rivières, ou fontaines d'eau vive, coulantes à la mer, si ce n'est vers le quartier des salines; où les habitans qui s'y sont placez ont fait des puits, dont l'eau n'est pas mauvaise.

La chasse & la pesche de cette Isle vaut mieux que celle de toutes les autres; & c'est une chose estonnante de voir la quantité de gibier, de Lamentins, de Tortuës, & de toute sorte de poisson qui s'y rencontre: il y a aussi une grande quantité d'armadyles, dont la viande vaut celle du cochon de lait, & une autre sorte d'animal appelé *Manitou*, dont je parleray ailleurs.

Le Fort que j'y trouvay en l'année 1656. n'estoit qu'un grand pavillon quarré fait de charpente, & clos de planches, environné à 8. ou dix pieds de distance d'une pallissade, de gros pieux fichez en terre, & bien chevillez, avec plusieurs pieces de canon.

Il y avoit une Eglise bastie à la mode du pays, & un de nos Peres nommé Benin Bresson, Docteur en Theologie, faisoit les fonctions de Missionnaire.

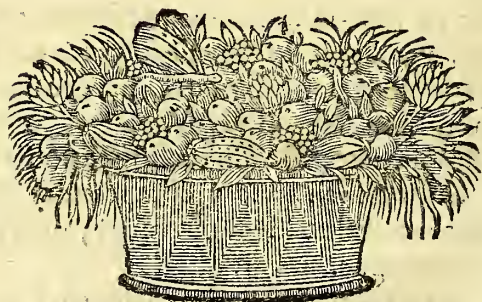
Il y avoit en ce tēps-là trois cens personnes commandées par le sieur de Vauminier. Presque toutes les cases des habitans estoient autant de petits forts de charpente, capables de resister aux incursions des Sauvages.

Il y a au Nord de cette Isle dix ou douze petits islets, que l'on nomme Grenadins, sans y comprendre *Bequia*, que M^r de Poincy contestoit à M^r Duparquet, qui la mettoit au nombre des Grenadins.

La plus belle de toutes ces petites Isles est *Kayroyacou*, où j'ay arresté assez long-temps, pour en remarquer les particularitez. C'est une tres-belle & bonne Isle, capable de souste-

nir une colonie, elle a en viron huit ou neuf lieues de circuit, & à la bande du Nord elle a une tres-belle Baye en demy rond, & au Nord de cette Baye, il y a un gros rocher qui couvre un des beaux havres que j'aye veu dās les Isles. Assez proche du havre, il y a un estang d'eau *Chomache*, c'est à dire, à demy salée, ce qui ne peut estre autre chose que quelque riviere ou fontaine d'eau douce, qui se vient perdre dans l'eau salée qui est au bord de la mer. La couleur de cette eau estoit rouge comme du sang, & mesme les Crables qui en sortoient en estoient colorés, le fonds estoit pourtant de sable blanc, couvert de limon rouge : ce qui me fait croire, que cette eau passe au trauers de quelque mine *d'ocre*.

Le sol en est noir, & a toutes les apparences d'une terre tres-fertile. J'y vis de toute sorte de gibier en abondance, mais particulièrement une espece de faisans, qui y font des cris confus, plus forts & plus importuns que celui de plusieurs poules qui viennent de pondre : Il y a encore entre ces Grenadins cinq ou six petites Isles, dont les plus grandes n'ont qu'une lieue ou deux au plus ; quelques-unes n'ont point de bois, mais elles sont couvertes d'herbes, semblables à nos joncs marins.





TRAITE II.

DE MES VOYAGES AVX ANTILLES
de l'Amerique, & de mes retours en France: Du flux & reflux de la mer: De la température de l'air: Des pierreries, & des minéraux des Isles.

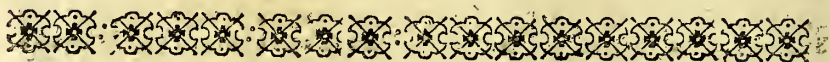
CHAPITRE I.

De ce qui se passe dans les Navires.



IEN qu'apres tant d'Autheurs qui ont donné leurs voyages au public: je pusse me dispenser de parler des miens: ie ne l'ay pourtât osé refuser à mes amis, qui m'ont témoigné, que ie ne le pouvois faire sans priver le public de quelques particularitez assez curieuses que j'y ay remarquées. Mais parce que ie ne m'attache pas à décrire jour pour jour tout ce qui est arrivé, soit en allât aux Antilles, soit en retournant; afin que ce 2. traité ayt du rapport avec les autres; ie le grossiray de ce que j'ay pû remarquer du flux & du reflux de la mer, de la température de l'air, des pierres precieuses, & des minéraux qui se trouvent dans les Isles, dont ayant peu de choses à dire, j'ay crû que ie ne le pouvois mieux placer qu'icy, puisque toutes ces choses (excepté quelques particula-

ritez de ce qui se passe dans les vaisseaux, en allant & en revenant des Antilles) regarde l'histoire naturelle.



Premier voyage aux Antilles.

§. I.

NOUS fîmes voile le dix-septiesme Janvier mil six cens quarante, dans un vaisseau de cent ou six vingt tonneaux, si remply de marchandise, auparavant que sortir du Havre de Dieppe, qu'à peine pouvoit-on trouver place pour se coucher de son long. Il y avoit plus de deux-cens personnes, tant hommes que femmes, de tous âges, de diverses nations, & de Religion differente. Le Capitaine qui estoit un heretique tres-obstiné, nous fit beaucoup souffrir pendant le voyage, à l'occasion de quelques Huguenots, auxquels nous fîmes abjurer l'heresie.

Je ne m'arreste pas icy à vous décrire les vomissemens & les autres maux de la mer; l'infection insupportable des navires remplis de malades, couchez les uns sur les autres, parmi la fange & l'ordure: sur tout le fascheux embarras des femmes, les mauvais repas qu'on y fait, la corruption des eaux, desquelles assez souvent, quoy qu'infectes & puantes, on n'a pas suffisamment pour étancher l'importune ardeur d'une soif insupportable: Les uns pour y remedier tiennent des bales de plomb dans leurs bouches, ou y mettent de temps en temps un grain ou deux de sel de Saturne, pour la tenir fraische; & les autres par le moyen du tabac qu'ils fument, y attirent de la pituite ou salive à mesme dessein: mais tous ces remedes n'ostant pas les deux principales causes de cette soif, sçavoir les salines qui servent de nourriture, & la chaleur excessive & inevitable dans les voyages de l'Amerique, on ne laisse pas de souffrir au delà de ce qui se peut exprimer.

L'esperance qu'un Gentil homme nous donna en mon troisieme voyage, de trouver de l'eau douce au milieu de la mer, s'évanoüit, presqu'en mesme temps qu'elle fut conceüe. Car sur ce qu'il soustenoit, que le Pere Fournier dans son Hydrographie, tient qu'il n'y a que la superficie de l'eau de la mer qui soit salée; & qu'au dessous de quinze ou seize toises, elle est douce, nous en voulûmes faire l'experience: & à cet effet ayant pris une bouteille de verre fort épais, comme on les fait en Angleterre, apres l'avoir bien bouchée avec un morceau de liege, attaché par une ficelle, nous prîmes l'occasion d'un temps fort calme, & par le moyen de deux ou trois boulets de canon attachez à cette bouteille, nous la descendîmes dans la mer, à la profondeur de plus de cent toises; puis ayant tiré la ficelle, à laquelle le bouchon estoit attaché, elle se remplit d'eau, qui s'estant trouvée aussi salée que le reste de l'eau de la mer, nostre esperance se trouva vaine, & nostre joye se dissipa.

L'incommodité que cause la vermine n'est gueres moins fâcheuse, que celle qui est causée par la soif; car la plus grande partie des passagers estans de pauvres engagez pour trois ans, qui n'ont pour l'ordinaire qu'une ou deux chemises, qu'ils ne sçauroient laver qu'avec l'eau de la mer, cette eau engendrant la vermine, dans fort peu de temps ils en sont tous couverts, & la communiquent aux autres, qui quelque diligence qu'ils y apportent, ne s'en sçauroient garantir: & il s'en trouve enfin une si prodigieuse quantité, que les cordages mesmes en sont remplis, & on les y void monter à milliers comme des matelots.

Je ne sçaurois omettre l'accident estrange qui arriva à trois ou quatre jeunes hommes de nostre vaisseau; lesquels s'estant mouillé les pieds dans de l'eau froide en s'embarquant, pour avoir manqué à se déchauffer avant que de dormir, trouverent à leur réveil leurs pieds tellement engourdis & sans sentiment, que nonobstant tous les remedes qu'on y apporta, les doigts leur en tomberent par pieces.

Je passe sous silence plusieurs autres incommoditez qu'on se peut assez imaginer, & me contenteray de remarquer en

core trois choses assez curieuses qui se trouvent dans ces voyages.

La première est, qu'arrivant vers le Tropique du cancer, & quelquefois même dès les Canaries, vous faites rencontre des vents que les Mariniers appellent, *Alises* : Ces vents (entre les deux Tropiques) suivent perpétuellement le cours du premier mobile (qui est de l'Orient à l'Occident) soufflant toujours en poupe ; & cela avec tant de douceur, & une si grande température de la mer & de l'air, que c'est un continuel & agréable passe-temps de voguer sur cette mer, qu'on pourroit à bon droit appeler pacifique. Et ie me persuade que si tout l'Océan tuy ressembloit, les plus délicates Dames deviendroient marinières, & aymeroient beaucoup mieux faire leurs voyages par mer dans des vaisseaux, que par terre dans leurs carrosses. D'où vient qu'allant aux Indes, on ne cueille que des roses, dont les épines se font cruellement sentir au retour.

La seconde chose remarquable est, qu'au deçà des Canaries jusqu'aux Indes, on voit des troupes de petits poissons voler en bande, comme des aloüettes, aux environs des navires : Mais comme ie me reserve à en traiter bien au long dans le traité des poissons, j'y renvoye le Lecteur pour en voir la description, & la chasse que leur donnent les Dorades & les oyseaux.

La troisième chose, est une coustume autant ancienne qu'elle est ridicule & plaisante, qui se pratique à l'endroit de ceux qui font de longs voyages sur mer. C'est qu'arrivant sous la ligne du Tropique du cancer (où deux fois l'année on a le Soleil verticalement opposé, sans qu'à midy il puisse faire ombre à une chose droite,) On fait de grands préparatifs, comme pour célébrer quelque feste, ou plustost quelque Bacchanale. Tous les officiers du navire s'habillent le plus grotesquement, & le plus bouffonnement qu'ils peuvent. La plupart sont armez de tridents, de harpons, & d'autres instrumens de marine : les autres courent aux poiles, broches, chaudrons, leschevrites, & semblables ustensilles de cuisine ; ils se barbouillent le visage avec le noir

qu'ils prennent au dessous des marmites, & se rendent si hideux & si laids, qu'on les estimeroit de veritables Demons. Le Pilote les met tous en rang, & marche à la teste, tenant d'une main une petite carte marine, & de l'autre un Astrolabe, ou baston de Jacob, qui sont les marques de sa dignité. Cependant, les tambours & les trompetes sonnent en grande allegresse, & cette bouffonne compagnie tressaut de joye, pendant que ceux qui n'ont pas encore passé le tropique, se dépouillent & se disposent à estre baignez: elle fait deux ou trois tours en ce mascarade équipage, apres lesquels le Pilote prend seance sur la dunette, d'où il depêche incontinent deux de ses officiers, habillez comme ie l'ay décrit, vers le plus apparent de ceux qui doivent estre lauez; & le contraignent & tous les autres pareillement, à venir prester serment sur la carte, qu'ils feront observer les mesmes choses à ceux qui passeront en leur compagnie; ce qu'ayant tous juré, on leur fait promettre de donner quelque aumône aux pauvres, & de contribuer à la bonne chere de deux jours, par quelque bouteille de vin, langue de bœuf, jambon, ou autres raffraichissemens. Ce qu'estant fait, on commence à baigner.

Nous fusmes traittez fort courtoisement, & avec plus de civilité que nous n'en attendions de gens de mer, ils nous verserent seulement un verre d'eau sur la teste: mais tous les autres passagers, hommes, femmes, & enfans, furent tant lavez, qu'en verité ils me faisoient pitié. On les plongeoit trois ou quatre fois dans de grandes cuves pleines d'eau de mer, où on les laissoit assez de temps pour y perdre l'haleine: Au sortir de là, on leur jettoit une telle quantité d'eau sur la teste, qu'ils estoient un quart-d'heure sans se pouvoir reconnoistre; les petits garçons de huit ou neuf ans estoient mis sous de grandes mannes d'ozier fort clair, sur lesquelles deux matelots jettoient autant d'eau qu'ils en pouvoient puiser en l'espace d'un *Miserere*, pendant lequel la frayeur les faisoit crier, comme si on les eût écorchez tous vifs: Enfin toute cette ceremonie se termine par des réjouissances & des débauches excessives.

Je me suis fort curieusement enquis de plusieurs gens de marine, pour apprendre quelque chose de l'institution de cette ceremonie, sans en avoir jamais pû tirer une bonne raison. Les Holandois tiennent, que c'est pour se garentir de plusieurs maladies, qu'on pourroit contracter par ce grand changement de climat: c'est pourquoy ils se baignent presque tous dans la mer, tant ceux qui y ont desja passé, que les autres. Mais cette raison me semble fort foible; puis qu'il n'est pas vray que ceux qui ne se baignent point soient plus incommodés que les autres: mon sentiment est, que cela vient de ce que ceux qui furent assez hardis pour pousser leurs voiles jusques dans les Zones torrides, qui jusques alors avoient esté tenuës par saint Augustin, & beaucoup d'autres pour inhabitables, se voyans entrer comme dans un autre monde firent une sorte d'allusion au baptême, que l'on donne aux Chrestiens apres leur naissance; & en effet on se sert encore du mot de baptiser sous le tropic, pour exprimer cette ceremonie.

Après que nous eusmes vogué assez heureusement l'espace de 2. mois, sans avoir pris terre en aucun endroit, & sans voir d'autre Isle que celle de la Palme, nous aperceusmes l'Isle de la Martinique. Je ne vous scaurois exprimer la joye que receurent alors tous nos passagers: à ce seul mot de terre tous les malades sortirent du fond du vaisseau, comme des morts qui resuscitent de leurs tombeaux: ceux qui une heure auparavant n'eussent pas levé la teste pour prendre un bouillon, montoient allégrement à la hune, afin de voir la terre, qu'ils desiroient comme un souverain bien, & le terme où se devoient terminer tous les maux du voyage: le Capitaine abandonna les eaux, desquelles on avoit eu à grande peine de quoy se rafraischir la bouche tout le long du chemin, & toutes puantes qu'elles estoient, on ne laissa pas d'en faire débauche.

La terre ayant esté bien reconnuë on chanta le *Te Deum*, en action de grace, & incontinent tous les passagers se mirent à faire voler toutes les vieilles guenilles de la traversée, plus dru que mouches dans la mer, & en suite à se peigner, se

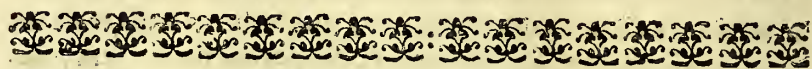
se laver, se polir, s'ajuster, & faire parade de tout ce qu'ils avoient de plus beau pour aller à terre, comme s'ils eussent esté aux nopces, & l'on vit, & cela se void en tous les voyages, un hospital changé en une cour, & une troupe de gueux en apparence, ennoblis en un moment.

Après avoir mouillé l'ancre, nous fumes visiter Monsieur du-Parquet, Gouverneur de la Martinique, & rendre graces à Dieu dans sa petite Chapelle, bastie à la mode du pays, c'est à dire, de fourches & de roseaux: il nous receut aussi bien que tous les passagers, fort courtoisement, & nous regala tous avec toute la magnificence possible, pour lors, dans le pays; les mets estoient des tortuës, des lezars, & plusieurs sortes de poissons, pour nous qui faisons maigre, & de volailles d'indes & communes; & de perroquets, aras, ramiers, tourterelles, & ortolâs pour tous les autres; & tout cela estoit si agreablement diversifié, qu'il y avoit de quoy traiter un Prince: le dessert fut composé des fruits les plus exquis du pays.

Après trois jours de repos & de rafraichissement, que les miseres du passé nous avoient fait goustier comme un petit paradis, nous fîmes voile pour la Guadeloupe: en passant par l'Isle de la Dominique, nous fûmes arrestez par un calme assez ordinaire au dessous du vent de cette Isle, à cause de ses hautes montagnes: on vit incontinent plusieurs poissons monstrueux d'une grandeur prodigieuse: les matelots dirent aussi-tost que c'estoient des *requiems*, & coururent promptement aux *tridents*, aux *harpons* & aux *gassés*, instrumens propres à la pêche de semblables animaux, ils leur jetterent aussi des hameçons proportionnez à leur grandeur, couverts de grandes pieces de lard, & cette invention leur réussit; car d'abord ils en prirent sept, mais le huitiesme nous mit tous au repentir de luy avoir jetté l'hameçon; car après que dix hommes se furent long-temps efforcez sur un *palan* de navire pour le tirer hors de l'eau, il leur fut impossible, & les plus forts furent contraints de leur ayder & de leur prêter la main; il ne fut pas plustost sur le tillac, qu'il commença à fraper si rudement de sa queue, que l'on craignoit avec

sujet qu'il ne l'enfondraſt, & il l'auroit fait, ſans un matelôt qui le frapa ſi à propos d'une hache de charpentier, proche de la queue qu'il luy coupa les vertebres, auſquels conſiſte la force de cet animal; ſe ſentant frappé il ſe mit à ſouffler & à écumer comme un taureau enragé, ouvrant une geule capable d'engloutir un homme tout entier, & qui faiſoit voir quatre rangs d'horribles dents; mais j'en feray ailleurs la deſcription.

Pendant que nous eſtions occupez à cette pêche, il ſe leva un petit vent, qui en ſix heures termina noſtre voyage, & nous mit à la Guadeloupe.



De mes retours en France.

§. I I.

LEs affaires de noſtre miſſion ayant obligé nos Supérieurs d'envoyer quelqu'un de nos Religieux en France; ie fûs choiſi pour ce ſujet; & dans ce deſſein ie paſſay à ſaint Chriſtophe pour y prendre un vaiſſeau; où ayant eſté tres bien receu de Monſieur le General de Poincy, il me fit encore la faueur de me donner paſſage, dans une petite fregate qu'il y envoyoit, ſous la conduite du Capitaine des Parquers, excellent homme de mer. Nous fiſmes voile le quatorzième d'Avril 1642. ſur les trois heures apres midy, au bruit du canon de tous les vaiſſeaux qui eſtoient à la rade; dont les Capitaines n'épargnerent rien pour témoigner leur complaiſance à Monſieur de Poincy, qui eſtoit ſur la rive.

Sur les huit heures du ſoir, il ſe fit une grande éclipse de Lune, qui donna de l'effroy à pluſieurs des noſtres, & le Pilote meſme en tiroit de tres-ſinſtres conſequences.

Cette fregate n'eſtoit qu'un petit navire de cinquante ou ſoixante tōneaux, mais l'un des meilleurs voilliers de la mer.

il estoit pourtant si vieil, que plusieurs l'estimoient incapable de faire le voyage; & peut-estre que c'estoit ce qui faisoit tirer ces conséquences funestes.

Nous débouquâmes assez heureusement, & apres avoir vogué jusques au 28. du mesme mois, tousiours à vent contraire, élevant le plus que nous pouvions vers le Nord, pour rencontrer les vents que nous appellons d'aval, nous nous trouvâmes sous la hauteur de la *vermude*, qui est au trente-quatrième du Nord de la ligne, l'endroit le plus redouté par les mariniers, à cause des horribles tempestes qui y sont ordinaires. Nous eusmes ce iour là trois ou quatre heures de calme, & un vent d'Oüest ayant commencé tout d'un coup à nous souffler en poupe, nous faisoit esperer que la traversée seroit heureuse, mais dés la nuit le calme nous ayant repris, le Ciel devint obscur, & se mit à éclairer si fort, qu'on ne voyoit que du feu. Sur les neuf heures du soir, un Puchot prit inopinément nostre navire par le Beau-pré, & le coucha sur le costé, de sorte que nous crûmes tous estre perdus; mais comme il eut peu de prise sur cet endroit, il passa incontinent, & le navire se releva peu à peu. Ce tourbillon emporta avec soy en passant tout les horribles blasphèmes de nostre navire, sur lesquels mes frequentes remonstrances n'avoient pû rien gagner. Je ne sçay si ce vent estoit du saint Esprit; mais ie suis certain qu'en un moment, il fit de plusieurs blasphemateurs, impies, lubriques, & déterminez, une troupe de penitens qui n'avoient plus que le *peccaut*, & le *Misereere* en bouche, chacun se doutant bien que ce puchot portoit en croupe une tempeste, de laquelle nous aurions beaucoup de peine à nous tirer.

En effet, apres quelques coups de tonnerre, le vent se prit à souffler avec tant d'impetuosité, que l'on fut contraint de mettre à la *cappe*, nous n'y fusmes pas plus de deux heures, que toutes les voiles furent mises en pieces, & nous fusmes contrains de pouer à mast & à cordes le reste de la nuit, nous deffendant tousiours du mieux qu'il estoit possible des coups de mer. En peu de temps, le vent devint si violent, la mer si horriblement émeüe, & l'air si obscur & si vilain, qu'en

plein iour on ne voyoit pas un homme d'un bout du navire à l'autre : Tout le monde perdoit courage & le soin de se soulager, pour se disposer à la mort, excepté trois Portugais habiles hommes en fait de marine, & sans lesquels nous eussions mille fois pery. On déchargea le navire de tout ce que l'on pût, iusqu'à jeter deux pieces de canon, & la chaloupe dans la mer : mais la tempeste augmentant de moment en moment, elle crût iusqu'à tel point, qu'il ne me souvient pas d'en avoir jamais veu une semblable. Vn de ces Portugais se tint l'espace de 18. heures au gouvernail, apres lesquelles tout abbatu de travail, il succomba, & en donna la charge à un autre ; & au mesme instant un *fortunal*, ou coup de mer, donnant contre l'arriere du navire, enfonça la Chambre, rompit le gouvernail en deux pieces, & passant par dessus le navire, l'emplit & le combla d'eau; dont la pesanteur l'ayant arresté tout court entre deux ondes de mer, hautes comme des montagnes; celle qui la suivoit en queue, le devoit infailliblement engloutir.

Le ne me flate point, mais dans la connoissance que j'ay de la mer, il est constant qu'humainement parlant, nous ne deuions pas demeurer un moment sur l'eau : J'ay imputé nostre salut aux vœux que nous avions tous vnanimement faits à la sainte Vierge le mesme iour au matin. Cependant, les matelots qui estoient à demy-morts (car c'estoit le troisieme iour que nous passions sans boire, sans manger & sans dormir) voyans qu'il falloit perir, se prirent tous à faire leurs derniers efforts, comme des personnes qui agonisent, contre la mort. Iamais ie ne vis de plus prompts & de plus fervens ouvriers : en un moment, tous les hauts bans & cordages du grand mast, furent mis en pieces, & un Charpentier, adroit & vaillant garçon, en trois ou quatre coups de haches jettale grand mast dans la mer, qui en tombant rompit & emporta avec soy, le mast d'artimon. Le navire estant déchargé d'un si grand fardeau, commença à se soulever, à voguer, & à estre le jouet des flots, comme il avoit esté auparavant. Il est vray que par bon-heure le Tillac estant bien estanché, il entra fort peu d'eau dans le fond de cale, si bien que nous

eûmes le temps de la vüider toute avec des seaux. On raccommoda en suite avec beaucoup de peine le gouvernail, le mieux qu'il fut possible, l'on ne sçauroit dire combien *un meulatre*, c'est à dire, un demy-blanc, servit en cette rencontre: car il se fit lier & devaler avec une corde par l'arrière du navire jusqu'au gouvernail; & lors que les vagues venoient à frapper contre le vaisseau il se roidissoit, appuyant ses pieds contre les planches, & presentant la teste il laissoit passer la *lame* par dessus luy, & quelquefois par dessus le navire; & aussi-tost prenant un coup d'eau de vie, il continuoit son travail. Cela fait, chacun prit courage, & se résolut de résister jusqu'à la fin, & de se roidir contre la mort, les perils & les desastres, dans lesquels nous estions comme enfevelis: & dés-là, il n'y eut plus de paresseux dans le vaisseau; les malades qui sembloient avoir la mort sur les lèvres, estoient des premiers au travail, & un coup de sifflet faisoit courir trente hommes où il n'en falloit qu'un: cette diligence nous servit infiniment, car quoy que la tempeste continuât avec la mesme violence jusqu'au lendemain matin, nous ne receûmes aucun coup de mer qui passast par dessus le navire.

La mesme nuit l'air devint serein, & l'on vit des Estoiles, ce qui nous consola merveilleusement; car c'est une maxime infailible des Pilotes, que lors qu'on voit des estoiles la nuit, on voit infailiblement le Soleil le iour suivant. Le matin le vent s'appaisa tout à coup, & se mit à l'Oüest, qui estoit le vent propre pour faire nostre route: mais comme les ondes qui avoient esté excessivement émeuës par le vent de Nord, rouloient encore grosses & hautes comme des montagnes, avec impetuositè contre le vent, le navire se prit à *tanguer*, c'est à dire, heurter si rudement à la rencontre des ondes, qu'à tous momens nous estions dans l'apprehension qu'il se separast en deux pieces, & que nous trouvassions dans le beau temps, le naufrage que nous avions heureusement échapé au plus fort de la tempeste. Cela dura environ six heures, apres lesquelles tout s'appaisa.

Or comme ie ne diray rien de mon second retour en France, il faut que ie mette icy deux choses tres-remarquables qui nous arriverent au mesme endroit, où nous avions esté si mal menez de la tempeste. La premiere, c'est qu'un iour que la chaleur avoit esté excessive, nous vismes sur les trois heures apres midy, comme aux quatre coins de l'horizon, quatre grosses nuës, espaisës & fort obscures, lesquelles jetoient feu & flammes de tous costez, & dans chacune d'icelles grondoit un tonnerre different. Toutes quatre montoient vers le Zenit, comme poussées par quatre vents contraires, & en montant entreprenoient toute la hauteur de l'horizon. Dieu sçait de quelle apprehension j'estois alors faisi; quoy que ie n'en fisse aucun semblant, ie m'attendois de n'en avoir pas meilleur marché que la premiere fois, nous n'eusmes pourtant que la peur. La nuit venue, les quatre nuës & les quatre tonnerres s'entreioignirent, & des quatre n'en firent qu'un, qui faisoit autant de bruit tout seul, que tous les quatre ensemble. Sur les dix heures, le tonnerre se prit à éclater effroyablement dix ou douze coups de suite, à la fin desquels il tomba dans nostre navire, coupa la grande voile en deux pieces par le travers, brisa quelques cordages, & passa sans faire tort à personne, laissant pourtant apres soy une odeur de souffre si infecte, qu'elle faisoit bondir le cœur. Cela passé nous continuâmes nôtre route avec quelques autres tempestes, desquelles ie ne diray rien, puisque c'est une chose ordinaire dans le retour des Indes.

Ce n'est pas qu'il n'y ayt eu des équipages assez heureux, pour avoir eu du beau-temps, & passé à la veuë de la *Vermude*, sans avoir eu aucune tempeste, cela est neantmoins ordinaire: & Monsieur Hotman m'a dit qu'en ce mesme lieu, le vaisseau où il estoit fut batu d'une semblable tempeste, & que le vent avoit quelque chose de si veneneux, que les yeux leurs enflerent gros comme des œufs, qui sembloient deux apostumes qui leur sortoient de la teste; & que le pus mesme qui en couloit avoit une odeur tres-infecte & tres-puante.

La seconde, c'est qu'au mesme endroit, apres cette rude

tempête, la mer étant devenuë calme, elle nous parut plus terrible que durant l'orage : car nous la vîmes couverte d'herbe comme un pré à demy noyé : de sorte, que le navire avoit de la peine à avancer, à cause de la grande quantité de ces herbes qui s'amassoient au devant du Beau-pré. Cela nous dura plus de 50. lieues. Je ne diray rien davantage de cette herbe, parce que j'en parleray en son lieu sous le nom de *Sargasso*.

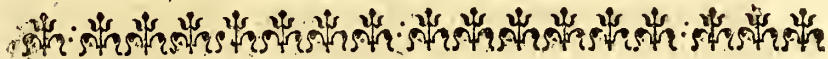
Je ne veux pas aussi omettre une remarque, qui me semble assez curieuse, c'est que durant toute cette grande traversée de dix-huit cens lieues, il ne se passa pas un seul jour que je ne visse des oyseaux : car depuis les Isles Canibales, jusques au trente-six ou trente-septième degré, l'on voit toujours certains oyseaux appelez *Fregates*, & *Fous*, & une espece de Mauve, que l'on nomme *Festu-en-cul* : quelques-uns l'appellent oyseau du tropic, parce qu'il ne se voit guere qu'entre les deux tropics : & depuis là, jusques à cent lieues des terres de l'Europe, il y a des Arondelles marines qui se voyent tous les jours, & qui sont un presage de tempeste, lors qu'elles paroissent en grand nombre, à l'arriere du navire proche du gouvernail; queques autres les nomment *Alcions* : si tost que l'on approche des terres de l'Europe, l'on commence à voir des oyseaux de proye, des Aloüettes, des Chardonnerets, & autres semblables, qui estans emportez par les vents perdent la veüe de la terre, & sont contrains de se venir percher sur les masts & sur les cordages des navires.

Retournons chercher nostre pauvre Fregate, qui n'a encore fait que cinq cens lieues, & est à treize cens lieues du port où elle doit arriver. Cependant desmastée de deux masts, toute brisée de coups de mer, un gouvernail rompu, qui ne tient qu'à deux méchantes planches chevillées : Nous voila-tous dans une grande perplexité, de relâcher aux Isles, il y a cinq cens lieues, & le vent est contraire; d'aller à Madere, on se détourne de deux cens lieues : Neantmoins tous les passagers, qui apres une si ru-

de secousse de mer, ne demandoient que la terre, crioient tous d'une voix qu'il falloit aller à Madere, parce qu'il y avoit trop peu de vivres dans le navire, pour aller jusqu'en France avec un mast. Mais le Capitaine qui craignoit que tout son monde ne le quittast, se resolut de plustost perir en mer, que de prendre terre en aucun lieu. Nous avions sauvé de nostre débris, la grande vergue du grand mast, de laquelle on fit un mast, sur lequel on ajusta au mieux que l'on pust une grande voile, qui sans doute nous auroit beaucoup servy, n'eut esté qu'à trois jours de là, un tourbillon de vent prit le mast, la voile & les cordages, & les emporta dans la mer. Ce tourbillon fut suivi d'une autre tempeste non pas si violente que la premiere, ny de si longue durée; mais qui ne laissa pas de nous donner bien de la peine.

Enfin, nous achevasmes nostre voyage, qui dura en tout quarante-deux jours, pendant lesquels nous experimentasmes tant de maux, & tismes des jeûnes si rigides, qu'à nostre arrivée, les habitans de la Rochelle virent dans nos personnes de vives images de leur ancienne misere: car nous n'avions que la peau sur les os, le plus fort d'entre nous avoit de la peine à se soustenir, & dix ou douze moururent peu de temps apres.





*Second voyage aux Antilles, & descente en
l'Isle de Madere.*

§. I I I.

LEs affaires que j'estois venu traiter à Paris estant expédiées, j'en partis avec le P. Armand de la Paix au mois de Decembre 1642. pour aller à Dieppe, où apres avoir attendu le vent prez de trois mois, nous nous embarquâmes dans le mesme navire, qui m'avoit mené la premiere fois, & fîsmes voile vers la fin du mois de Mars; mais le vent s'estant changé trois jours apres, nous fûsmes obligés de relâcher au Havre, d'où estans partis le lendemain, nous fîsmes une navigation assez heureuse durant quinze jours, jusqu'à la hauteur du cap de Fine-terre sur les mers d'Espagne, où nous rencontrâmes treize navires Turcs, qui nous ayant donné la chasse durant trois heures, un grand broüillards accompagné d'un vent impetueux, nous separa si bien de ces Corsaires, que nous ne les revîsmes plus: nous continuâmes nostre voyage, & au bout d'un mois ou environ, nous descendîmes à Fonzal, la ville Capitale & le siege Episcopal de l'Isle de Madere, l'une des Canaries, située au 34. degré aunord de la ligne.

L'Evêque qui gouvernoit lors cette Eglise, & que l'on disoit parent du Roy de Portugal, ayant apris nostre arrivée, nous envoya le fils du Consul des François, avec deux officiers de sa maison, pour nous inviter de venir dâs son Palais Episcopal. Nous receûmes cette civilité de la maniere qu'il falloit, & leur témoignâmes que nous estions dans l'impatience de nous acquiter de nos devoirs, & que nous n'attendions qu'apres deux PP. Iesuites, qui en qualité d'inquisiteurs devoient faire quelque visite dans le Navi-

re , avant que l'on descendist à terre.

Ils y vinrent presqu'en mesme temps , & nostre Capitaine qui estoit le plus franc Huguenot qui fut dans Dieppe, alla au devant d'eux avec un gros chapelet à la main. Ils ne trouverent rien que de fort Catholique dans tout l'équipage , car il avoit caché tous ses livres , & n'avoit rien laissé qui leur pût donner le moindre soupçon , qu'il ne fût tres-devot & tres-religieux. Apres quelques civilitez rendues de part & d'autre , & qu'ils eurent visité le navire ; il les mena dans sa chambre , où il leur avoit préparé une magnifique collation , pendant laquelle nous descendîmes à terre , où nous trouvâmes trois ou quatre mille personnes vestus de soutanes , & de grands manteaux noirs, comme des Prestres, dont une grande partie avoit de grandes épées qui relevoient le manteau par derriere , & un gros Chapelet à la main appuyée sur le pommeau de l'épée.

Nous entraâmes dans la ville , où tout le petit peuple estoit à genoux des deux costez des rues , ausquels les officiers de l'Evêque nous vouloient obliger de donner la benediction , disant que c'estoit la coustume des Religieux du pays : nous estions suivis de plus de cent François fort lestement vestus , qui nous accompagnerent dans le devoir que nous rendîmes à M^r l'Evêque.

Nous le trouvâmes dans une grande gallerie, qui luy servoit de Bibliotheque , sous un beau daiz de velours violet frangé d'or , assis dans un fauteuil posé sur un tapis de pied , où il y avoit deux grands carreaux de mesme parure que le daiz , les deux costez de la gallerie estoient bordeés de Chanoines revestus de tres-beaux surplis à dentelle.

Apres que nous eûmes receu à genoux la benediction , & que nous luy eûmes fait nos complimens , il me demanda des nouvelles du Roy de France , & luy ayant répondu qu'il estoit malade , & qu'au grand regret de toute la France, les Medecins n'en attendoient que la mort , il se prit à soupirer & versa quelques larmes , en nous disant que c'estoit

un bon-Roy, & repeta deux ou 3. fois, ces mots, *verè pius, verè iustus.* Apres cela il me demanda comme se portoit le Cardinal de Richelieu, à quoy luy ayant répondu qu'il estoit mort, il se leva brusquement, & joignant les mains, il fit plusieurs exclamations, & dit cent choses à l'avantage de ce grand homme, & entr'autres que Dieu ne l'avoit fait naître que pour restablir le Roy Dom Iean, dans le Royaume de ses Ancestres.

Apres qu'il eut receu le salut de tous nos François les uns apres les autres, & qu'il nous eut entretenu une bonne heure, il nous demanda si nous voulions loger dans l'Evêché, ou bien dans le Convent des PP. Cordeliers, où il envoyeroit de quoy nous défrayer, tout le temps que nous serions dans l'Isle. Nous luy répondismes que s'il plaisoit à sa grandeur, nous nous retirerions au Convent des PP. Cordeliers, comme plus conforme à nostre condition. Ces bons Peres nous receurent comme des Anges, & avec tant de charité, que nous en estions confus : les chambres où ils nous logerent estoient lambrissées, les rayettes des oreilliers de linge fin, & plissées d'une façon admirable, représentant divers animaux, & les lits & les tables estoient tous couverts de fleurs d'orange.

Nous vîmes dans ce Convent, qui est un des beaux que j'aye veu de ma vie, un fort grand Dortoir tres-clair, où il y avoit plus de mille cages pleins de fereins, qui faisoient un bruit si importun, que les Religieux mêmes s'en plaignoient; nous nous enquismes d'où venoient ces oyseaux, & ils nous répondirent qu'ils estoient de cette Isle & des autres voisines, & qu'ils appartennoient à des marchands de leurs amis, qui les devoient porter en l'Europe.

Entre les Religieux qui nous firent le plus de caresses dans ce Convent, il y en eut un particulierement qui se disoit sorty d'un Gentil-homme François nommé Bérencourt, qui ayant enlevé vne jeune Damoiselle qu'il aymoît, estoit venu en cette Isle, & avoit esté le premier qui y avoit establi une colonie Chrestienne: Ce bon pere & ses parens qui sont

des plus confiderez du pays, font encore gloire de porter le nom de Bétencourt.

Ce bon Pere nous fit voir toutes les raretez de la Ville, mais particulièrement l'Eglise Cathedrale, qui est fort grande, tres-claire, & magnifiquement reuestuë d'or & d'azur, depuis le bas jusqu'en haut; nous vismes dans la Sacristie tant d'orfèvrerie qu'il seroit tres-difficile de tout décrire: ce que nous y vismes de plus particulier fut un calice d'argent, dont la façon n'est pas commune: Car il a plus de dix-huit poudes de hauteur, & autour de la coupe qui est fort grande, il y a quatre ou cinq petites clochettes pendantes, aussi grosses que celles dont on se sert à la consecration de la Messe; & ces petites cloches font un bruit qui se fait entendre par toute l'Eglise.

Vn jour auant nostre départ, ayant appris que le papier estoit si rare dans toute l'Isle, que Monsieur l'Euêque mesme en manquoit, comme nous en auions fait bonne provision à Rouën, nous luy en fismes present de deux Rames, qu'il receut avec autant de remerciemens, que si c'eût esté un present de grande valeur. Nous prîmes congé de luy le lendemain, & nous fusmes fort surpris, de nous voir suivis de quatre grands Esclaves, qui portoient sur leurs testes chacun un grand bassin de deux pieds de diametre, remply en pyramide de diuerses sortes de confitures seiches, de grandes escorces de citron, de marmelade ambrée, de fleurs d'orange, & autres choses semblables, qui nous servirent infiniment dans les estranges maladies, dont ie parleray tout maintenant.

Pendant les trois ou quatre jours que nous demeurâmes dans cette Isle, tous nos passagers firent débauche des vins les plus forts & les plus delicieux du monde; que cette Isle produit, & s'échaufferent si bien le sang & le cerueau, que ie ne sçay si ie dois imputer les maux qui nous arriverent à leurs excès, ou à l'intemperie du climat de la costé d'Afrique, qui au recit de ceux qui l'ont frequenté est en certaines saisons tres-dangereuse aux Europeens: car nous

n'eufmes pas fait cent lieuës, que les mieux fenſez d'entre nous commencerent à perdre l'eſprit, & à devenir hypocondriaques, ſans qu'il parût aucune fièvre. Tout noſtre pauvre équipage eſtoit pour lors un objet digne de riſée & de compaſſion tout enſemble : les uns ſ'imaginoient auoir la mort ſur les eſpaules, & ſ'efforçoient les jours & les nuits entieres à ſe décharger de cet importun fardeau : d'autres ſ'occupoient à rouler des barils ſur le tillac : d'autres ſe perſuadoient qu'ils eſtoient Roys, & traitoient tous les autres d'Ambaſſadeurs & de Princes; enfin chacun faiſoit un métier différent. Cette eſtrange maladie dura trois ſemaines, pendant leſquelles il n'y eut jamais que deux ou trois perſonnes raiſonnables dans le navire, que Dieu y conſerva ſans doute pour empêcher les autres de ſe precipiter dans la mer, & pour tenir la barre du gouvernail : car ſans cela le moindre coup de vent nous auroit infailliblement fait périr; ſi l'on nous auoit rencontré dans ce pitoyable état, on auroit crû que ç'auroit eſté une tranſmigration de l'Hôſpital des petites maiſons de Paris, aux Indes.

Onze perſonnes en moururent, & tous ceux qui auoient eſté frapés de cette épouventable phreneſie, furent plus de trois mois ſans pouvoir ſe remettre; & ie croy que ſi ie ne me fuſſe auifé de les faire ſeigner au front par le Chirurgien (qui par une grace de Dieu particulière fut exempt de ce mal) la plus grande partie auroit perdu la vie.



Du flux & reflux de la mer.

§. I V.

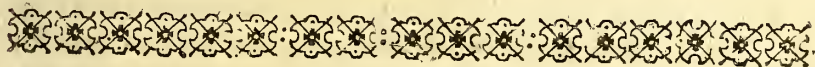
O Vi vouldroit entreprendre de rechercher la cauſe du flux & du reflux de la mer, & les différentes courſes des marées le long des terres, il faudroit faire des Epheme-

rides toutes entieres, éplucher avec beaucoup de soin & de travail les diverses mutations de la Lune, & de toutes les autres Planettes: Il faudroit de plus remarquer fort diligemment les situations des terres, toutes les pointes qui avancent en mer, tous les culs-de-sacs, & toutes les sinuosités de la terre, lesquelles causent autant de differentes routes de marées, qu'elles sont differemment establies, & mesme apres tout cela, il y auroit encore juste sujet de craindre, ie ne dis pas de se precipiter dans la mer pour estre compris par elle, ne pouuant comprendre son flux & son reflux, comme on dit qu'il arriva à Aristote: mais au moins de ne pouvoir pleinement satisfaire les esprits curieux sur ce sujet: outre que ce n'est pas mon dessein de traiter toutes ces matieres à fonds; mais seulement de coucher icy ce que j'ay reconnu de plus remarquable.

J'ay d'oc observé que depuis le Tropique du Cancer, le flux ordinaire de la marée tire droit de l'Oriēt à l'Occident, aussi bien que les vės desquels nous auons parlé, & cela avec d'autāt plus de rapidité, que la mer s'approche d'avātage des terres: ce qui est fort aisément remarqué des bons Pilotes, par le calcul exact qu'ils font de leur route, dans lequel ils peuvent reconnoître que voguant d'un vent égal, ils font plus de chemin en s'approchant des terres, qu'ils ne faisoient en pleine mer. On reconnoist encore cela fort particulièrement aux bras de mer qui font les separations des Isles, & sur tout entre les Saintes, & la Guadeloupe, où il y a un si grand flux & rapidité de marée vers l'Oüest, que si en arrivant on ne serre le vent de bien près dans ce petit trajet, qui n'est que de trois lieuës au plus, la marée vous emporte & vous fait dériver quatre ou cinq lieuës auant le vent; de sorte qu'un navire est contraint de louvoier quelquefois cinq ou six iours de temps pour aborder la terre, laquelle on eût aisément atteint en deux ou trois heures au plus, si on s'estoit donné de garde de cette marée.

Le flux & le reflux sont aussi bien reglez tout le long de ces costes, comme dans l'Europe: mais cela paroist fort peu, à cause que les mers sont creuses & profondes; mais dans les

lieux où les terres sont plates, & où il y a de hauts fonds, on voit la mer se retirer deux fois le jour, aussi bien que dans la France. Ma pensée est qu'il en est de mesme de la mer Méditerranée, dans laquelle pour estre extrêmement profonde, on ne remarque presque point de flux & de reflux; & que c'est une pure rêverie de croire & de vouloir persuader aux autres qu'il y ayt des mers, dans lesquelles elles ont tât soit peu de communication avec l'Océan, le flux & le reflux ne se rencontrét point. Il faut aussi remarquer, que tant dans la rapidité & la vîtesse des marées, que dans l'augmentation ou la diminution des flots, il se trouve du plus, ou du moins, selon l'accroissement ou la deffaillance de la Lune, tout de mesme que dans nos costes.



CHAPITRE II.

*De la Temperature, & des diverses agitations de
l'air des Antilles.*

L'Air est sujet à tant d'alterations, il s'y forme tant de météores, il est grossi de tant de nûées, & agité de tant de vens, que pour parler de tout en particulier, il faudroit composer des volumes entiers, & quitter la qualité d'Histo-rien pour prendre celle de Météorologiste: c'est pourquoy renvoyant le Lecteur curieux, à ceux qui ont traité exprez de toutes ces matieres, ie me contenteray de parler en ce Chapitre de ce qui est particulier aux Antilles, & de donner quelque éclaircissement sur la temperature de l'air de la Zone torride, sous laquelle elles sont situées, de la diversité des saisons qui s'y rencontrent, des vens principaux qui y soufflent, & de quelques agitations de l'air qui sont propres de ces pays, & afin que ie ne laisse rien, avant que de décrire les plantes & les arbres qui paroissent sur la terre, ie diray:

quelque chose des minéraux & des pierres , que le Soleil produit dans ses entrailles.



*Eclaircissement sur la temperature de l'air de
la Zone torride.*

S. I .

C E n'est pas sans raison , que les anciens Geographes fai-
sans cette belle division du Ciel, & de la Terre, en cinq
Zones, par les cinq cercles, desquels ils environnent la Sphe-
re , ont crû non seulement que les regions situées sous les
Zones extrêmes, c'est à dire, sous les poles Arctique & An-
tartique, estoient tout à fait inhabitables ; mais encore tou-
tes celles qui sont sous la Zone moyenne , communément
appelée Torride, qui est depuis le Tropique du Cancer, jus-
qu'au Tropique du Capricorne , ne laissant pour demeure
aux habitans de la terre , que les deux Zones tempérées :
croyant que les glaces & les froidures continuelles causées
par l'éloignement du Soleil , rendoient ces premieres inha-
bitables ; & que les secondes recevoient la mesme disgrâce
par la presence continuelle de cet Astre , qui par les dévo-
rantes ardeurs de ses rayons, brulle & desseiche, à ce qu'ils
disent, tellement la terre , qu'elle est non seulement incapa-
ble d'entretenir des habitans , ny des animaux : mais mesme
ne peut porter ny arbre ny plante.

Les raisons qu'ils ont eu de faire ce jugement sont si ap-
parentes , qu'il n'y a point de bon esprit qui ne s'en laissât
persuader , puisque l'experience nous apprend, que dans les
Zones où nous sommes , nous ne ressentons du chaud & du
froid qu'à proportion que le Soleil s'approche ou s'éloigne
de nous ; & que lors qu'il est au tropic du Capricorne, les
neiges, les glaces, & les frimats nous gélent : & tout au con-
traire,

traire, lors qu'il s'approche de nous, & qu'il est parvenu au Tropique du Cancer, nous pasmons & estoufons de chaleur, qui quelquefois arrive à tel point, qu'on n'en sçauroit souffrir davantage sans mourir. Quelle conjecture donc peut-on faire des lieux sur lesquels il passe deux fois l'année, & où il darde ses rayons à ligne perpendiculaire, puis qu'il cause de si estranges effets sur la France, qui en est éloigné de plus de six cens lieuës. Cette opinion a eu une infinité de Partisans tres-fameux, entr'autres, Aristote *au 2. Livre des Meteoires*, Ciceron, Philon Iuif, Pline, le Venerable Bede, & l'Ange de l'Ecole nostre S. Thomas, dans *la 1. Partie de sa Somme, quest. 102. art. 2.*

L'autorité de ces grands hommes n'a pas pourtant empesché, que plusieurs autres n'ayent suiuy l'opinion contraire, & soutenu que la Zone Torride estoit habitable, que la chaleur y estoit agreablement temperée, & qu'on y respiroit un air sain & delicieux. Albert le Grand a suiuy en cela Polybe, Ptolomée, Avicenne, & Averroës.

La suite des temps a fait connoistre la verité de cette doctrine, & a obligé ses plus grands ennemis à se declarer les Sectateurs d'une opinion, qu'ils avoient combatuë avec des raisons si apparentes: car l'experience a fait voir dans la decouverte de ce nouveau monde, que toutes les regions situées sous la Zone Torride, tant au deçà, qu'au de-là, de la ligne équinoxiale, sont les plus benignes, les plus saines, & les plus temperées de toutes les regions du monde: d'où vient que plusieurs Theologiens ont tenu que la terre d'Edem, ou le Paradis terrestre, estoit situé sous l'Equinoxe, comme au lieu le plus agreable de toute la terre.

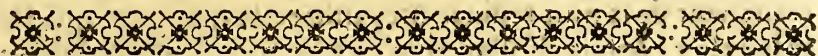
Je trouve trois bonnes raisons de cecy: La premiere se peut tirer à mon jugement, de la route ordinaire du Soleil, qui sous l'Equinoxe ne paroist jamais plus de douze à 14. heures; de sorte qu'égalant les jours avec les nuits, le peu de temps qu'il a eu pour échauffer l'air par sa presence pendant le jour, est suffisamment temperé durant autant de temps de son absence, par les fraischeurs de la nuit.

J'ay aussi obserué que le Soleil ne se levant qu'environ

sur les six heures , il est pour l'ordinaire plus de dix heures avant qu'on ressent l'importunité de la chaleur : depuis dix jusqu'à trois la chaleur est grande , auquel temps elle decline peu à peu. Les Portugais & les Espagnols en ces regions ne sortent jamais pendant cette chaleur ; ils dînent de bonne heure , puis se mettent au lit , jusqu'à ce qu'elle soit un peu passée. Mais quelque chaleur qu'il fasse pour lors , elle n'est jamais plus excessive que celle qu'on experimente en France au fort de l'Esté.

La seconde raison se peut prendre , de ce que toutes ces regions sont environnées, & s'il faut ainsi dire, lavées & rafraîchies des eaux de l'Océan : Or comme il est veritable, que les eaux de la mer rafraîchissent les regions qu'elles environnent, comme il paroît dans l'Europe, où les costes de la mer sont tousiours plus froides que les terres qui en sont éloignées ; il en faut tirer cette consequence, que les rafraîcheurs de la mer contribuent beaucoup à cette temperature. J'ay pris garde particulièrement dans la Guadeloupe, qu'il se leve durant la nuit non seulement de la mer , mais encor des rivières (desquelles elle est avantageusement fournie) certains froids picquans capables de temperer l'ardeur du jour , & qui mesme bien souvent contraignent ceux qui sont proches des rivières, de s'approcher du feu, comme s'ils estoient en France.

La troisième raison se prend des thresors de la Divine providence, qui outre les vents Alifés, desquels ie parleray bientôt , ne manque jamais de faire lever un petit vent le plus agreable du monde, qui trois fois le jour, au matin, à midy, & sur le soir, se glissant & comme folastrant le long & à fleur de la terre, rafraîchit toutes ces contrées. Les habitans du pais appellent ce vent, la Brise , & il est attendu d'eux tous les jours , comme une benediction toute particuliere de Dieu, qui est non seulement utile aux hommes & aux animaux ; mais encore qui rend la terre fertile, & luy sert beaucoup à la production de ses biens.



De la diversité des saisons.

§. I I.

ENcor que les glaces n'endurcissent jamais les eaux, que les neiges ne blanchissent jamais les montagnes de nos Isles; neantmoins le Soleil venant à s'absenter tirant vers le tropique du Capricorne, on remarque tant en son absence, qu'en son retour quelque diversité de saisons: mais quelque diligence qu'ayent pû faire les habitans du pays, ils ne les ont pû diviser qu'en deux: sçavoir, en Esté & en Hyver, sans pouvoir trouver un temps en toute l'année, pour donner un lieu arresté au Printemps ny à l'Automne, puisque ce qui se fait pendant ces deux saisons dans l'Europe, se fait dans ces lieux presqu'en toutes les parties de l'année.

Il faut pourtât observer que l'Hyver & l'Esté de ce pays-là, sont tres-differens de ceux de l'Europe, soit dans leurs causes, soit dans leurs effets: car l'Esté qui est icy causé par la presence du Soleil, est là causé par son éloignement: & au contraire, sa presence fait l'Hyver. De sorte que cét Astre venant à s'éloigner de la ligne, & tirer vers le tropique du Capricorne, tout le téps qu'il y a jusqu'à son retour au deçà de la ligne (ce qui dure pour l'ordinaire depuis le mois de Novébre, jusqu'au mois d'Avril) il ne paroist quasi point de nuages dans l'air, & il ne se leve que fort peu de vapeurs & d'exhalaisons. L'air demeure tellement espuré, si sec & si serain, que l'on peut non seulement regarder tres-long-temps le Soleil couchant & levant, les yeux fixes & ouverts: mais encore voir le déclin de la Lune, & le Croissant en mesme jour; que si les jours sont chauds, les nuits sont froides & humides à proportion; si le Soleil par sa cha-

leur a ouvert les pores de tout ce qui est sur la terre, cette fraischeur de la nuit resserre & épaissit tellement l'air, qu'elle le refoud & fait distiller en rosée tres-abondante, & si subtile, que trouvant les pores ouverts de tout ce qui est sur la terre, elle s'insinue & penetre fort avant, & de là vient la corruption & le peu de durée de toutes les choses qui sont sous la Zone torride : c'est ce qui engendre les vers dans les bois, & une infinité de petites bestiolles & insectes, qui font une partie des incommoditez des Isles : C'est ce qui engendre toutes ces corruptions, dont ie parleray en divers endroits de ce livre; & enfin, c'est ce qui rouille le fer des épées dans les fourreaux, les estuis & les montres dans les pochettes.

Si les jours pendant toute cette saison jouissent d'une si grande pureté, les nuits ne sont pas moins claires & serai-
nes, puisque l'on peut dès le premier quartier de la Lune lire jusque aux mediocres caracteres.

Pendant tout ce beau-temps, il ne pleut presque point dans toutes les Basseterres des Isles, & c'est ce qui fait nommer cette saison Eité, quoy qu'il cause beaucoup d'effets quasi semblables à ceux, que cause l'Hyver dans l'Europe: car cette grande seicheresse fait que la pluspart des arbres qui ont les feuilles tant soit peu tendres, se dépouillent de leur verdure: toutes les herbes seichent, & sont comme grillées sur la terre, les fleurs baissent la teste & se flétrissent: En vn mot, si la pluspart des arbres n'avoient les feuilles d'une nature forte, comme le laurier, l'oranger, le buys, ou le liou; & qui par consequent demeurent tousiours verdoyantes malgré les injures des temps, sans doute le pays deviendrait aussi triste que la France dans le cœur de l'Hyver.

Davantage les animaux, particulièrement les insectes & amphibies, comme les lézards, crabes, soldats, qui sont les vivres les plus communs du pays, abhorrent & fuyent cette aridité, gagnent le haut des montagnes, se cachent dans le creux des arbres, sous des rochers & dans les precipices, re-

connoissans ces lieux plus humides & plus avantageux à la conservation de leur vie. D'où vient que les habitans appellent ce temps, l'arrière saison, d'autant que s'ils ne sont secourus des rafraichissemens qu'on leur apporte de l'Europe, ils ont bien de la peine à chercher de quoy vivre, & mangent bien souvent leur pain sec. La Brize, dont j'ay parlé cy-devant, est plus réglée & se fait plus agreablement ressentir dans cette saison que dans l'hyuer, d'où vient qu'elle est beaucoup plus saine.

Mais quand le Soleil a repassé la ligne, & qu'il commence à s'approcher du Tropique du Cancer, dardant ses rayons plus à plomb, il fait lever tant de la mer que des lieux marécageux, une grande quantité de vapeurs, dans lesquels il se forme de grands & effroyables éclats de tonnerre, qui font pour l'ordinaire plus de bruit & plus de peur que de mal : car les sept premières années que j'ay demeuré dans la Guadeloupe, ie n'ay jamais ouï dire qu'il eût fait aucun dommage, ny aux hommes ny aux animaux : il est vray que depuis ce temps, il est tombé deux fois dans l'habitation de Monsieur Houël, & y a fait du desordre. Le tonnerre venant à cesser, le temps se met tout à fait à la pluie, qui dure quelquefois, huit, dix, douze, & quinze jours sans aucune interruption. Ces pluies refroidissent tout le pays, & c'est ce qui fait appeller cette saison, hyver : car pendant sept mois, à peine se passe-t-il une semaine sans avoir de la pluie.

Ce pluvieux hyuer excité dans son commencement grand nombre de maladies, principalement des fièvres, des catarrhes, des douleurs de dents, des apostumes, des ulceres, & autres semblables incommoditez : C'est dans ce temps-là que nous avons plus de peine auprès des malades, d'autant qu'ils sont en grand nombre par toutes les Isles.

Les effets de cet hyuer sont bien differens de ceux que cause l'hyuer dans l'Europe car dès les premières pluies, qui sont tant soit peu abondantes, tous les arbres se revêtent de

leur premiere verdure & beauté , & poussent toutes leurs fleurs dehors : toutes les forests sont remplies d'odeurs si suaves & si ravissantes , qu'elles pourroient égaler les meilleurs parfums de l'Europe : Les prez reverdissent, les fleurs embellissent la terre ; enfin , cet hyver a le même effet que le Printemps dans la France. Tous les animaux descendent de la montagne ; les Homars , les Escrevisses, les Crables, & d'autres especes de Cancres changent de coquille. Les Lézards, les Serpens, les Couleuvres, & les autres reptiles quittent la vieille peau, pour se revêtir d'une nouvelle. Les poissons , qui pendant la secheresse gagnent le plein de la mer, se rapprochent des costes & entrent dedans les rivières ; de sorte qu'il n'y a que les paresseux & les mal-adroits à la pêche qui en peuvent avoir disette. La tortuë, le caret , & la caouïanne , terrissent en si grande abondance , qu'après en avoir fait bonne chete pendant l'hyver , on en peut faire bonne provision pour l'arriere saison.

Des vents & différentes agitations de l'air.

§. I I I.

Q Voy que j'aye assez amplement discoursu de la temperature del'air au deux paragraphes precedens , j'ay crû qu'il estoit necessaire pour ne rien omettre, & pour l'entiere satisfaction du Lecteur curieux , de traiter icy non seulement des vents principaux, & dominans dans la Zone torride, mais encore de quelques agitations de l'air assez estranges.

Ces vents principaux & dominans dont nous devons traiter, sont les vents Alisez , qui dans la Zone torride soufflent presque tousiours de l'Est à l'Oüest, c'est à dire, de l'Orient à l'Occident ; car encore bien que durant l'hyver pluvieux du pays , on les voye tourner au midy , cela ne se fait gue-

res que le long des terres, & encore assez rarement.

J'ay leu plusieurs Autheurs sur cette matiere, & tout ce que j'y ay pû trouver de solide est fondé sur ce que les Astrologues disent, qu'il y a quatre vents capitaux : le Nord, le Sud, l'Est, & l'Oüest, dominez par quatre planettes différentes. Le vent de Nord qui est extrêmement froid & sec, est dominé par Jupiter : celui du Sud qui est chaud & humide par Mars ; celui d'Oüest qui est froid & humide par la Lune ; & celui de l'Est qui est modérément chaud & sec par le Soleil, & est appelé pour cette raison, *subsolannus ventus* ; d'où vient que toutes ces regions qui sont situées sous la Zone torride, estant gouvernées par le Soleil, ne respirent ordinairement que le vent qui symbolise avec luy par ses qualitez de chaud & sec.

Je ne me puis empescher de dire la pensée que j'ay là-dessus, parce qu'elle me semble probable : car ie croy que tout ainsi que le premier mobile attirant tous les autres, eux apres soy, leur fait tenir une route semblable à la sienne : de mesme les vents tiendroient par tout un mesme chemin, s'ils n'en estoient empêchez par les vapeurs frequentes & trop grossieres, qui s'élevent dans les extrêmes parties du monde ; ce qui ne se trouvant pas sous la Zone torride, au contraire l'air y estant plus pur, plus subtil & moins remply de vapeurs, cette agitation de l'air ne trouvant pas ces obstacles, suit sans difficulté le cours & le brânle du premier mobile.

Les Ouragans sont de tres-horribles & tres-violentes tempêtes, qu'on pourroit nommer de vrayes images de l'incendie finale, & de la destruction generale du monde : ils n'arrivoient autrefois que de sept ans en sept ans, ou de cinq ans en cinq ans, mais ils sont devenus bien plus frequens depuis que les Antilles sont habitées ; car il y en eut un en 1651. un autre en 1652. deux en 1653. & 2. en 1656. & presque tousiours sur la fin de l'hyuer, c'est à dire depuis la fin de Juillet, jusques à la my-Septembre : voicy comme ils se forment.

On voit pour l'ordinaire, la mer devenir tout à coup calme, & unie comme une glace, sans faire paroître le moindre petit soulèvement de ses Ondes sur sa surface : puis tout incontinent l'air s'obscurcit, se remplit de nuages épais, & s'entreprend de toutes parts : apres quoy il s'enflamme & s'entr'ouvre de tous costez par d'effroyables esclairs, qui durent assez long-temps ; il se fait en suite de si estranges coups de tonnerre, qu'il semble que le Ciel tombe par pieces, & que le monde vüille prendre fin. La terre tremble en plusieurs endroits, & le vent souffle avec tant d'impetuosité, qu'il déracine les plus beaux & les plus grands arbres des forests, abbat presque toutes les maisons, arrache tous les vivres, ruine tout ce qui paroist sur la terre, & contraint bien souvent les hommes de se tenir, pendant cette épouventable tempeste, à des souches d'arbres, afin de se garantir d'estre emportez par les vents : Mais ce qu'il y a de plus dangereux, & qui cause de plus grands dommages, est qu'en vingt-quatre heures, & quelquefois en moins de temps, il fait tout le tour du Compas, ne laissant ny Rade, ny Havre à l'abry de ses orageuses impetuositez ; de sorte que tous les navires qui sont pour lors à la coste, perissent malheureusement, sans qu'aucun de ceux qui sont dedans puisse se sauver.

Cette bourasque passée, on apperçoit le plus triste spectacle qu'on se puisse imaginer. On void les pans & les pieces des montagnes croüllées & fonduës par les tremblemens de terre, les forests renversées, & les maisons abbatuës par la violence des vents ; quantité de pauvres familles ruinées par la perte des biens de la terre, & des marchadises qu'elles avoient dans leurs cases, desquelles ils sauvent tres peu de chose. On voit grand nombre de beaux vaisseaux brisez & fracassez contre les escüeils, tous les pauvres matelots noyez, les uns roulans dans les ondes, les autres à moitié enfouis dans le sable de la rive : en un mot, c'est une chose si triste & si déplorable, que si ce desordre arrivoit souvent, ie ne sçay qui auroit le cœur & le courage d'aller aux Indes.

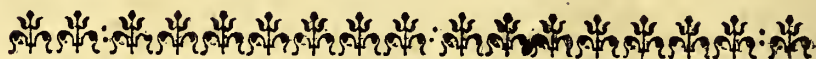
Quelques

Quelques habitans du pays croient que les Sauvages s'en apperçoivent long-temps auparavant , & qu'ils en sont avertis par leurs *Rioches* ou *Maboyas* ; d'autant que depuis que les Isles sont habitées , il n'est point arrivé d'Oûragan , que les Sauvages n'ayent predit. Pour moy, ie crois que ce sont pures fables ; car les Sauvages ne manquent iamais de nous les predire tous les ans , quoy que pourtant leur Almanach se trouue faux : mais il est impossible que les predisant toutes les années , ils ne disent quelquefois la verité quand ils arrivent. La pluye d'eau salée en est un infallible pronostique.

Le Puchot est un certain tourbillon de vent , qui se forme dans une nuë opaque , trop ardemment échauffée par les rayons du Soleil. On voit sortir de cette nuë comme une corne d'abondance ; composée de la matiere de la mesme nuë , dans laquelle ce tourbillon est enfermé. Or cette corne descend en tournoyant , sans toutefois quitter la nuë, jusqu'à tremper son extremité dans la mer : & elle aspire & enleve , ie ne sçay par quelle vertu , plus gros qu'une maison d'eau , & la porte si haut dans l'air , que si à sa recheute, elle rencontroit un navire sous elle , quelque grand qu'il pût estre , il seroit en danger de perir. Ce tourbillon est tellement apprehendé des matelots, que si tost qu'ils le voyent prendre sa route vers eux , ils brouillent toutes les voiles, s'arrestent tout court, & attendent qu'il soit passé ; il est ordinairement un signe de grandes pluies.

Les Rafalles sont de certaines bouffées de vent , qui s'engendrent dans les lieux marescageux ; & comme ie croy des froides vapeurs qui s'élèvent du creux des vallées , lesquelles estant repoussées par la chaleur de l'air, se roulent deçà & de-là avec impetuosité : & enfin , se precipitent du haut des montagnes sur la mer , & appuyent si rudement sur les voiles des navires , que si l'on n'est bien diligent à baisser les huniers & larguer & les écoute, on est en danger de perdre des mats ou de sombrer sous les voiles. Ces rafalles sont fort frequentes aux avenues des terres qui sont montagneuses, le long de la mer : les Pilotes experts les sçavent bien re-

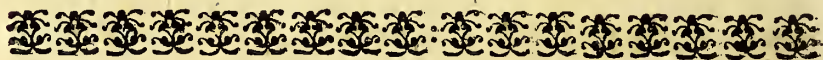
connoître , & ils s'en donnent de garde fort diligemment.



CHAPITRE II.

Des mineraux , pierreries, & materiaux , que produit la terre des Antilles Françoises.

J'Avois resolu apres le traité que ie viens de donner , où j'ay parlé de plusieurs choses differentes, tant de ce qui se remarque dans les voyages de l'Amerique , que de ce qui concerne le climat de nos Antilles, d'entrer d'abord dans la description des plantes qui y croissent , & des animaux qui s'y nourrissent ; mais parce que ie me suis engagé de donner quelque connoissance , tant des mineraux qui se forment dans les entrailles de ces terres , des pierreries qui s'y trouvent , que des materiaux qui peuvent servir dans les bastimens , & que difficilement pourrois-je trouver un endroit plus propre pour en traiter que celuy-cy : c'est ce qui m'oblige de mettre maintenant, les remarques que j'ay faites sur toutes ces choses.



Remarques sur les mineraux.

§. I.

L'On ne scauroit douter qu'il n'y ayt des mines d'or & d'argent dans la plupart de nos Antilles , & les conjectures que j'en ay ont tant de vray-semblance, que j'en suis tout persuadé. En effet, j'ay trouvé autrefois à la Capsterre de la Guadeloupe, dans une grande riviere appelée la Ri-

viere des Peres, certains petits bassins d'eau dormante, dont la superficie estoit toute dorée : l'apperceus que cette matiere couloit au fonds, en guise de petits filets d'or presque imperceptibles, & qu'elle se perdoit dans le sable ; cela m'ayant obligé d'en prendre avec la pointe d'un couteau, j'en ramassay aussi gros qu'une bale de pistolet, qui s'estant ternie & devenuë sèblable à de la litarge: comme elle estoit fort pesante, ie crus que c'estoit veritablement de la litarge, ce qui fit que ie negligey cela; neâtmoins estant retourné une autre fois au mesme endroit, & ayant trouvé la mesme chose, j'appliquay quelques morceaux de papier sur cette eau, d'où ie les tiray tous dorez, comme si l'on y eût appliqué une fûeille d'or.

Ie fis faire une autre experience sur une livre de mine qui me fut apportée de l'endroit où Monsieur Hoüel faisoit travailler, & d'où quelques uns assez mal à propos à mon avis, ont dit qu'il a tant tiré d'or. Ie donnay cette mine à un homme fort entendu dans la chymie, lequel l'ayant reduite en poudre, & y ayant jetté du vif argent, l'ayant veu salir & charger, m'assura qu'il y avoit de l'or, & qu'il en falloit tirer le regule : ce qu'ayant fait suivant la methode des Chymiques, la flamme jaunit de vray, & dora les lames de cuivre qu'il avoit mis dessus, mais tout s'évapora ; d'où il conclut, qu'encore qu'il y eût de l'or, neantmoins la matiere estoit remplie d'un souffre si volatil, que pour en avoir il cousteroit le double de ce que l'on en pourroit tirer.

Les habitans de la Guadeloupe lors que j'y demeurois, estoient persuadez qu'il y avoit dans leur Isle deux mines d'argent; l'on m'en apporta deux differens morceaux, le premier qui estoit gros comme le poing, estoit une terre grasse & pesante de couleur de gris cendré, comme de la *Tutie*: mais toute meslée de petites pailles luisantes comme de l'argent, ou comme de l'estain de glace, l'ayant mis au feu, tout se reduisit en chaux, ce qui me fit croire que ce n'estoit que du talc: l'autre morceau qui venoit de la pleine des roseaux estoit plus blanc que le premier, dont les petites pailles qui y paroissoient resisterent au feu.

Je croy que cette mine d'argent , qui est dans le quartier des Anglois à la Basseterre de saint Christophe , est semblable à celles que ie viens de décrire : car il est certain que si les Anglois en avoient esperé quelque profit, ils ne l'auroient pas negligé comme ils ont fait.

J'ay trouvé dans la Guadeloupe, & mesme dans les autres Isles , plusieurs grandes *Ances* ou rivages , dans lesquels se trouve un sable de couleur d'ardoise tres-fin , luisant & pesant comme du plomb, d'ont l'on a fait des espréuves, & tiré de tres-beau & tres-bon fer , aussi maniable que le meilleur fer d'Espagne , ce qui me fait dire , que si l'on y vouloit travailler , la commodité des bois feroit qu'on en retireroit de grands profits.

Cette grande montagne de la Guadeloupe, qui se nomme la *Souffriere* , est toute remplie de soufre ; l'on voit mesme quelquefois la trace comme d'une petite riviere de soufre, qui s'est écoulée le long de la montagne, & Monsieur Houël en a tiré une infinité. Il y a des souffrieres dans l'Isle de saint Christophe, qui ne sont pas moins abondantes, que celle de la Guadeloupe, & les eaux sulfurées & vitriolées, qui se rencontrent presque dans toutes les Isles, font assez voir qu'elles abondent en ces sortes de mines.

Il y a dans la Guadeloupe un certain canton de terre grasse, jaspée de bleu, de blanc & de rouge, comme du savon d'Allicant, adherante aux doigts ainsi que du suif, qui fait mousser l'eau, dégraisse le linge, & vaut mieux que plusieurs mauvais savons, dont on se sert en France: si bien que lors qu'elle est coupée en brique, il n'y a personne qui ne la prenne pour du savon de Marseille : plusieurs habitans s'en servent , & ce leur est une tres-grande commodité.

J'ay aussi remarqué en creusant la terre en divers endroits de ces Isles , & particulièrement au quartier des fontaines bouillantes de la Guadeloupe, des veines de terre sigelée, & quantité de bol tres-fin.



Des Pierreries.

§. II.

IL ne faut pas aller dans toutes ces Isles pour se faire riche en pierreries : Ien'en ay pû remarquer que deux ou trois qui meritent d'estre estimées, encore n'est-ce pas grande chose. Il n'y a que les pierres vertes, & les pierres aux yeux qui soient considerables, tout le reste est assez commun, mesme dans l'Europe. Ces pierres aux yeux, sont ce que quelques Auteurs ont appelé *Umbilicus Marinus*, elles ont toutes la forme & la grandeur d'un petit grain de lentille : mais celles qui se trouvent dans la Guadeloupe sur les Ances du fort saint Pierre seulement, & en plusieurs endroits dans toutes les autres Isles, sont bien differentes de celles que j'ay veu en France, qui avoient esté apportées du Levant; car elles estoient rousses, au lieu que les nostres tiennent de la perle, & sont d'une couleur argentée, vive & esclatante, qui exposées à divers jours, changent de couleur cōme l'opale. Le sieur de Rochefort a dit, pour ne se pas servir de mes termes, qu'elles ont de petites veines rouges ou violettes, ce qui est une fausseté. On s'en sert pour en tirer les bubes qui entrent dans les yeux, car posant la pierre dans le coin de l'œil, elle y fait insensiblement tant de tours, qu'en fin elle attrape l'ordure, & sort incontinent avec elle. On tient pour assuré que les héronnelles s'en servent aussi bien que de la chélidoine, pour redonner la veüe à leurs petits. Il s'en trouve de larges comme le petit doigt & plus grossieres, desquelles on se sert pour les chevaux & les mulets.

. Pour ce qui regarde les pierres vertes, quoy que nous en ayons beaucoup dans cette Isle, ce n'est pas pourtant où elles se trouvent : ce sont les Sauvages qui nous les apportent de

la terre ferme , & quelques personnes tres-curieuses m'ont assuré, que ces pierres ne sont autre chose qu'un certain limon , qu'ils vont pescher en se plongeant au fond d'une riviere de la terre ferme , que ie crois estre entre le cap de Nord, & la riviere des Amazones. Ils forment de ce limon telle figure que bon leur semble , & l'exposent à l'air, où il devient si dur, qu'une des bonnes preuves de cette pierre, est, qu'il faut qu'elle endure les coups de marteaux sur une enclume sans se rompre. Ce qui me fait adjouster foy à ces personnes , est que j'ay veu une de ces pierres qui avoit la forme d'une grenouille : Or il est tres-certain que les Sauvages n'ont ny l'industrie , ny les outils pour tailler une telle figure dans une pierre si dure ; si bien qu'il faut qu'ils ayent pris la matiere de cette pierre dans le temps qu'elle estoit mole, maniable, & capable de recevoir la figure qu'ils luy vouloient donner. Ces pierres penduës au col empeschent de tomber du haut mal, j'en ay fait l'experience sur plusieurs personnes tourmētées de ce mal, avec un assez heureux succez. Les Espagnols & les Portugais ont si bien appris à les contrefaire avec du verre , que c'est une chose assez rare d'en trouver de bonnes ; & quoy que ie me sois fort curieusement estudié à reconnoistre ce qui distingue les veritables d'avec les fausses, il y en a de si bien contrefaites, que ie ne scaurois bien exprimer en quoy consiste cette difference, sinon en disant qu'elles sont un peu plus polies, & qu'elles ne s'écaillent point, comme le verre, lors que l'on frappe dessus avec le dos d'un cousteau: elles ont aussi un son plus fort & plus éclatant, que celui du verre en masse, & approchant de celui d'une cloche: on leur attribué encore cette propriété remarquable, de soulager beaucoup, les femmes qui sont en travail d'enfant.

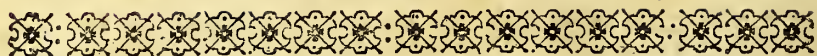
On trouve en plusieurs endroits de la Capsterre de la Guadeloupe , & principalement au territoire de la grande Ance, des habitations dont la terre est toute meslée de petites pierres de crystal , grosses comme des testes d'espingles, & quelquefois grosses comme des petits pois: de sorte qu'après les grands ravages d'eau, le Soleil dardant ses rayons sur

la terre, elle brille & éclate de toutes parts, comme si elle estoit semée de diamans. Et quoy que cette petite pierre coupe le verre ainsi que le diamant, il faut pourtant que nos habitans se détrompent, qui croient que c'en soit de véritable: car en ayant trouvé un jour une piece grosse comme un pois dans une fontaine, qui brilloit & éclatoit avec tant de vivacité qu'elle m'ébloüissoit la veüe, j'en fis present à un Gentil-homme de mes amis, qui l'ayant envoyé en France à un lapidaire de Paris, pour sçavoir ce que c'estoit: Son rapport fut que ce n'estoit que du cristal de roche & de peu de valeur, si ce n'estoit qu'on en püst trouver de plus grandes pieces.

La plus prochaine riviere, de la grande riviere salée dans le petit cul-de-sac de la Guadeloupe, jette sur la rive une quantité de gros sable blanc, clair, lucide, & diaphane, & qui se fond en un feu lent comme du métal, mais se brusle & calcine dans un feu violent. Ce n'est autre chose que du cristal, duquel sans doute on pourroit faire de tres-beaux ouvrages.

Il y a dans la grande terre de la Guadeloupe, dans la Martinique, dans la Grenade, & quelques autres Isles, de tres-belles salines, où le sel se forme sans aucun artifice: mais comme elles sont negligées, s'il s'y en forme une année, il se passera quelquefois trois ou quatre ans sans qu'il s'y en fasse un grain. Ce qui vient de ce qu'il y a quantité de rivières d'eau douce qui s'écoulent dedans, quand il pleut en abondance, lesquelles on pourroit destourner à peu de frais.

Proche de l'Ance à la barque dans la Guadeloupe, il y a aussi un étang salé, où j'ay veu plusieurs fois le sel tout formé: & avec fort peu de travail, on pourroit en faire une saline assez profitable. J'ay remarqué que tout le sel qui se fait dans ces Isles, est extrêmement corrosif, qu'il desseiche la viande qui en est salée, qu'il en mange la graisse, & ne sale pas tant que celui de l'Europe. L'alun est encore une autre espece de sel mineral, dont il y a des montagnes toutes entieres dans l'Isle de saint Christophe.



*Des materiaux , comme pierres de taille, briques,
tuïlles, plastre, pierres à faire la chaux,
& pierres de ponce.*

§. I I I.

ENcor que la pluspart des bastimens de ces Isles ne soient construits que de bois & de roseaux, & couverts de fûeilles & d'essentes, c'est plustost faite de bons ouvriers que de materiaux : car presque dans toutes les parties de ces Isles, il y a quantité de roches & de rochers d'une certaine pierre bise, qui se taille aisément. Les massons & tailleurs de pierres l'estiment beaucoup. On en trouve en plusieurs endroits de l'Isle de la Guadeloupe, & particulièrement au fort Royal, & vers l'islet aux *Goüyanes*, qui se levent par tables espaissses d'un pied, toutes taillées des deux côtez: ce qui avance beaucoup les ouvriers.

Il y a aussi dans plusieurs quartiers de toutes les Isles, de la terre, non seulement à faire des briques & des tuïlles, mais encore de la poterie : de sorte que si les pauvres habitans mangent dans des calebasses, & dans des *couys*, ce n'est que faite de potiers de terre.

On apporta à la Guadeloupe l'an mil six cens quarante-six, de tres-bon plastre, qu'on disoit venir des Saintes: ie le vis mettre en œuvre par Monsieur de Moüy, qui a eu autrefois la conduite d'une partie des bâtimens du Louvre; & il fut trouvé tres-bon, & ne differoit en rien de celui duquel on se sert en France. L'on y fait de la chaux d'une pierre marine blanche, qui est naturellemēt toute gravée de quelques petites rustiques assez agreables: quelques curieux qui en ont dans leurs cabinets m'ont voulu persuader, que c'estoient des champignons petrifiez. Cette chaux ne cede en rien à celle

celle de l'Europe. On voit aussi quantité de pierres de ponce en plusieurs endroits de la Guadeloupe; mais principalement dans la grande riviere aux *Gouyaves*, on la voit flotter sur l'eau comme du bois : mais il n'y en a pas la centième partie de ce qui s'en rencontre dans la Martinique. Avant que j'eusse composé mon premier livre, ie n'avois jamais vu dans les Isles aucuns cailloux ny pierres à feu; mais depuis, j'ay vu une certaine pierre rouge qui se trouve dans les culs de sacs de la Martinique, & en quelques endroits de la Guadeloupe, qui jette plus de feu que nos cailloux, dure davantage, & rend plus de service.





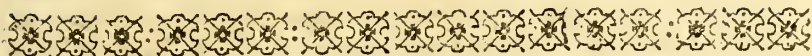
TRAITE III.

DES PLANTES ET DES ARBRES des Antilles.



I j'estois mieux versé dans la connoissance des simples que ie ne suis, le Lecteur auroit sujet d'esperer vne entiere satisfaction de ce traité, puis qu'il y a des thresors de merveilles, cachés dans les plantes de ces Isles, qu'un homme consommé dans cette science descouvriroit, au grãd profit & satisfaction d'un chacun. I'espere pourtant qu'il me fera la faveur de se contenter des remarques que ie donneray, puisque ce sont les fruiçts de mes travaux & de mes soins. Au reste, ie l'avertis que dans cette matiere, non plus que dans toutes les autres, dont ie parleray en cette seconde partie, ie ne pretens point à la qualité de Medecin, de Philosophe, ou de Naturaliste, mais seulement de faire une relation simple & naïve des choses que j'ay remarquées pendant mon séjour dans les Isles, & de faire connoistre au Lecteur, le pays que ie décris tel que ie le connois.

Ie traiteray pour cela au premier Chapitre, des legumes les plus communes, & qui ne sont pas plus considerables que les pois & les fèves: Ie mettray au second toutes les plantes qui portent des fruiçts: le troisieme contiendra les descriptions, tant des arbrisseaux qui servent à la medecine, & dont l'on peut tirer quelque vtilité, que des arbres propres à bastir, & qui peuvent estre vtils à divers besoins des habitans: & le 4. traitera des arbres fruiçtiers.



Des Plantes, dont les fruits ne sont pas plus considérables que les pois & les fèves.

CHAPITRE I.

Des Plantes communes apportées de l'Europe.

§. I.

LEs plantes qui croissent dans l'Europe sont si communes, & si bien connues de tout le monde, que ie croirois perdre le temps de m'arrester à en parler: c'est pourquoy ie di'ay seulement ce que j'en ay remarqué de particulier dans les Isles. Pour commencer par les plus communes, il est certain que toutes sortes de legumes viennent dans les Isles avec bien de la facilité, avec cette seule difference, que quelques-unes portent des graines qui profitent dans le pays, d'autres en portent qui ne profitent point du tout, & il y en a qui n'en portent aucune. Entre celles qui portent de bonnes graines, lesquelles estant semées produisent leurs semblables, sont le pourpier, qui graine & se resème de soy-mesme dans les habitations, & dégénere en pourpier sauvage, qui croît en si grande abondance, qu'il passe pour l'herbe la plus fascheuse & la plus importune de tout le pays. Toute sorte de chicorée & de laitues, le cresson alenois, la corne de cerf, les épinars, carotes, panets, bêtes-raves, falsifies, chervis, asperges, la moutarde; & sur tout les pois & les fèves y croissent en si grande abondance, qu'estant une foisourny de toutes ces graines, il n'est plus besoin d'avoir recours à la France.

I'en ay veu d'autres qui portent des graines, mais qui ne viennent jamais à perfection, entre celles-là sont les raves;

car quoy que les raves qui ont esté produites par des semences apportées de l'Europe, viennent parfaitement belles, & portent de tres-belles semences, neantmoins si on sème cette graine, elle ne produira que des filets. Les oignons viennent avec peine, fleurissent & grainent; mais tout ce qu'on peut avoir de la graine, c'est au plus, de meschantes petites ciboules. Il est vray qu'on s'est advisé d'une invention qui supplée à ce deffaut, sçavoir de plier la tige, & de couvrir de terre cette touffe de graine qui croist au bout de la tige, & cela produit plusieurs oignons, qui pourtant ne viennent jamais bien gros. Il peut y avoir d'autres graines de cette sorte, mais ces deux exemples suffisent.

Entre celles qui ne grainent point du tout, sont toutes sortes de choux. Au deffaut de la graine, on se sert des rejettons ou des cimettes des choux, lesquelles on plante dans la terre par un temps de pluye, & cela produit un chou de la même espece, que celui dont il a esté tiré. C'est bien la meilleure invention du monde, car il n'en manque pas un, & ils viennent plus beaux & en moins de temps, que s'ils estoient produits de graines.

Jusqu'à present nous n'avons pas veu grainer l'ozeille, mais on marcote la racine, ou plustost on la multiplie en la divisant; de sorte qu'il n'en faut qu'une plante pour en peupler un jardin. Dans le dernier voyage que j'ay fait aux Isles, j'ay remarqué que les habitans de l'Isle de la Grenade, se servoient au lieu d'ozeille, d'une plante dont les fûcilles & les fleurs estoient semblables à cette petite plante, que nous appellons *Alleluya*, ou *pain de coucou*; mais la tige faisoit comme un petit arbrisseau d'un pied & demy de haut, ces fûcilles donnoient une aigreur fort agreable aux potages & aux autres mets où on la mesloit.

Si on me demande pourquoy quelques-unes de ces plantes grainent, & que la graine n'en vaut rien; & au contraire, pourquoy les autres ne grainent aucunement: ie diray icy simplement ma pensée, que ie ne veux pas pourrant faire passer pour autorité; ie crois donc que cela vient, de ce que la terre est trop chaude, & qu'ainsi elle haste la racine avant

Des Antilles habitées par les François. 85

qu'elle soit affermie, & qu'elle ayt pris pied dans la terre; si bien qu'elle s'épuise entierement de sa sève, de sa force, & de sa vigueur qu'elle envoie aux fûcilles, qui par-apres luy manque, lors qu'elle en a besoin pour produire son fruit, ou pour le conduire à maturité. L'on ne s'est pas encore mis en peine de semer du bled dans ces Isles; d'autant que le *manioc* dont on fait le pain, vient avec beaucoup de facilité, & est une assez bonne nourriture comme ie diray cy-apres. Mais toute sorte de millet y croist comme dans son lieu naturel, & durant toutes les saisons de l'année; comme aussi le ris que l'on commence à cultiver depuis quelque temps. Ceux qui voudront sçavoir quelque chose d'avantage de ces plantes, n'ont qu'à lire Discoride, d'Ale-champs, & les autres qui en ont dit tout ce qu'on en peut souhaiter.

Le reste des plantes naturelles de l'Europe que j'y ay veües, ne portant point de fruiçts, sont toute sorte de basilic, la mente, la saulge, l'hysope, la sariette, le tin, la marjoleine, le cœq, la tanesie, l'avrogne, l'absynthe, le fenicle, la prunelle, la primevere à fleur rouge, la betoine aquatique, l'hépatique, le plantin, & l'ortie: quoy qu'elle ne me semble pas commune, & qu'elle ait la coste des fûcilles & la tige, rouge comme du sang; l'Eliotrope, ou fleur du Soleil, l'amaranthe tricolor, toutes sortes de gramen, de saint foin & de luzerne.



Des Fèves & des pois, tant de l'Europe que des Isles.

§. I I.

LEs grosses fèves de l'Europe que l'on porte aux Isles, produisent leurs tiges & leurs fleurs avec assez de vi-

L. iij.

gueur : mais il y a ie ne sçay quoy qui leur manque, quand la cosse & le fruit vient à se former ; car bien que ie les aye fait arrester comme l'on fait en France, ie ne les ay jamais veu porter plus d'une cosse ou deux, remplie de leurs fruits.

Toutes les fèves de bresil ou aricots, que nos habitans des Isles comprennent sous le nom de pois, y viennent tout le long de l'année en si grande abondance, que c'est une de leur principale nourriture. Les pois de l'Europe produisent leurs fruits meurs en six semaines, ou deux mois au plus ; le sieur de Rochefort se trompe, quand il dit qu'on ne voit point en France ces pois, auxquels on donne un vilain nom, & les autres qui sont diversifiez de differente couleur ; car les uns & les autres nous sont fort communs, aussi bien en France qu'en Hollande.

Il y en a encore une autre sorte, dont les siliques ou cosses sont remplies de fèves plates, cōme un double & bigarrées de diverses couleurs ; elles deviennent fort molles lors qu'elles sont cuites, & sont de tres-bon gooust : les fèves de sept ans leurs sont toutes semblables, mais elles sont bien de plus longue durée.

Nous avons deux sortes de pois d'Angole dans les Isles ; mais bien qu'ils soient ainsi nommez ; ie ne veux pas pourtant asseurer qu'ils viennent de l'Afrique : car quoy qu'on ayt veu cultiver les premiers par des Nègres d'Angole, il se peut faire qu'ils les avoient eu de quelques Esclaves Espagnols de la terre ferme, ou mesme des Sauvages qui en ont dans toutes leurs habitations.

Les premiers dont j'ay vescu, aussi bien que les autres Religieux de nostre Ordre, dans les premieres années que j'ay demeuré à la Guadeloupe, ont les fûcilles trois à trois, & de mesme grandeur que les autres pois, mais plus fortes & plus dures : leur tige se divise en divers sarmens, aussi forts que ceux de la vigne de Virginie, & se levent jusqu'au sommet des plus hauts arbres, & lors qu'ils ne trouvent point d'arbres pour leur servir d'appuy, ils rampent, & un seul pied, couvrira plus de trente pas de terre en quarré. Leurs fleurs

sont blanches & ajustées , quelquefois vingt ou trente autour d'une petite verge , longue d'un demy-pied : ces fleurs sont suivies de presque autant de petites gousses larges d'un pouce , & longues de trois , remplies de fruits assez semblables à nos-lupins ; mais d'un goût plus savoureux sans beurre , que les nostres ne le sont avec leur saulce. Le pied en est vivasse , & j'en ay laissé dans la Guadeloupe de fort vigoureux , sur lesquels j'avois cueilly des fruits six ans auparavant.

Il se trouve une autre sorte de pois qui portent le mesme nom , mais ils sont bien differens dans leur tige ; car ils croissent en arbrisseaux , dont les branches se serrent le long de la maistresse tige , & s'élevent jusqu'à dix ou douze pieds de haut , leurs fûcilles sont larges d'un pouce , longues de deux , & triplent sur chaque queue , qui exhale une odeur assez suave :

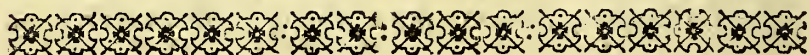
Ils portent de petites fleurs jaunes , auxquelles succedent de petites gousses remplies de petits pois de couleur de chair , picotez de noir , & pas plus gros que les plus petits grains de coriandre : ils sont d'assez bon goût , mais si difficiles à escorser , qu'un homme n'en sçauroit avoir fait un plat en deux heures : comme cét arbrisseau est fort agreable & de bonne odeur , l'on en fait des hayes & de fort belles allées.

L'on cultive encore dans nos Isles deux sortes de pois Anglois , ainsi appelez , parce que les Anglois nous les ont communiquez : ils sont ou blancs ou tannés , tous deux ont les fûcilles semblables à nos pois communs , mais un peu plus fortes : leurs pieds se divisent dez leur sortie de terre , en dix ou douze petites tiges , qui portent chacune une cosse , grosse comme le tuyau d'une plume d'oye , longue d'un pied , & remplie de quinze ou vingt petits pois languets , qui sont plus délicats & de bien meilleur goût que les nostres.

Il se rencontre encore plusieurs sortes de pois ou faséoles qui sont naturelles dans le pays ; il y en a une sorte qui rāpe ordinairement dans les sables du bord de la mer , dont les

feuilles quoy que semblables à celles de nos pois en leur forme , sont néanmoins trois fois plus épaisses : leurs cosses sont longues d'un pied & larges d'un bon pouce , remplies de sept ou huit fèves rondes & plates , de couleur brune , & qui sont estimées très-dangereuses , d'où vient que l'on les laisse perdre sans les cueillir.

Il y en a deux autres sortes , que l'on nomme pois à faire gratter , parce qu'il y a dans leur cosse du poil argenté , qui se réduit en poudre , qui étant mise sur la chair , cause les mêmes démangeaisons que l'Alun de plume : tous deux rampent sur les hayes , & il y en a un dont les cosses sont toute hérissées , d'un poil aussi fascheux que celui qui est au dedans : elles sont longues de 3. pouces , & larges d'un pouce & demy , & contiennent trois ou quatre pois , gros comme des œufs de pigeons , mais un peu applatis : ils sont gris & ont un demy cercle noir , qui environne les deux tiers du fruit , qui se polit aisément. Jusques icy ie n'ay point veu que l'on s'en serve à rien , si ce n'est à faire des petites boites à mettre du tabac.



*De quelques capillaires , scolopendre & feugeres ,
qui se trouvent dans les Isles.*

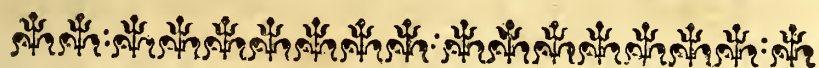
§. I I I.

I'Avois dit dans ma premiere edition , que ie croyois qu'il n'y avoit point de terre au monde , où il y eut plus de capillaires que dans l'Isle de la Guadeloupe : mais j'ay depuis remarqué la mesme chose dans toutes les autres Isles habitées par les François ; car non seulement j'y ay trouvé toutes celles que nos Herboristes ont décrites ; mais plusieurs autres dont ils n'ont jamais parlé. Entre toutes , j'ay fait rencontre d'un Polytric , d'une Scolopendre , & de quelques feugeres , qui me semblent bien extraordinaires. Les plan-
tes

res du Polytric que j'ay trouvé le long d'une rivière, pouf-
soient hors de terre, dix ou 12. petites verges noires, polies,
qui n'estoient pas plus grosses que des éguilles, & hautes d'une
paulme, sans aucunes fûcilles: mais à la pointe de chacu-
ne de ces verges, il y avoit sept belles branches de Poly-
tric, qui s'escartant en rond, faisoient comme vne façon d'é-
toile.

La Scolopendre dont il est question, sans faire mention
de plusieurs autres qui ne sont pas communes; croist dans
les marets, sur le bord des estangs, & mesme dans l'eau.
On voit lever de chaque grosse touffe, quinze ou vingt
tiges, hautes d'une demie picque & plus; & aux deux costez
de chaque tige trente ou quarante belles fûcilles de Scolo-
pendre.

I'y ay aussi remarqué toutes les fougères qui se trouvent
dâs l'Europe, mais il y en croist une autre sorte tout à fait ad-
mirable. Son tronc est gros comme le bras, & composé de di-
verses escorces, les unes sur les autres, qui sont toutes noires,
& plus dures que l'ébène, & toutes découpées par carreaux,
larges de quatre doigts, dans lesquelles il y a des treillis com-
me des jalousies: ses branches qui ont plus de quinze pieds,
sont toute espineuses, mais tout le reste est semblable à nos
fougères communes.



*D'une plante dont les femmes Sauvages se servent
pour devenir fécondes, & d'une autre qui fa-
cilité leur accouchement.*

§. I V.

Les femmes Sauvages se trouvant stériles, & pour ce
sujet étant tres-mal traitées de leurs maris, se servent
d'une plante pour se rendre fécondes. Cette plante à propre-
ment parler est un petit champignon renversé, fait comme

M

une petite couppe , capable de contenir seulement un grain de lentille. Au milieu de cette coupe, il y a trois petits grains semblables à ceux qui croissent dans le fond de la rose, mais extrêmement durs. Toute la plante est grize cendrée , & croist sur des bastons de bois pourry , dans les bois & dans les lieux humides. Les femmes mettent seicher cette plante , puis elles la reduisent en poudre , & en prennent à chaque fois une petite pincée , qui peut faire environ le poids d'un escu, & elles assurent que cela réussit infailliblement.

Les Sauvages nous ont apporté vne espece de jonc , semblable à ceux de nos rivières , & assez rare dans la Guadeloupe. Sa racine est composée de certaines bulbes en forme de boutons, grosses comme le bout des doigts, lesquelles estant desseichées & mises en poudre , exhalent une odeur fort aromatique, & qui témoigne assez les excellentes vertus de cette plante. C'est un thresor inestimable pour les femmes mariées; car comme il y a peu de Sages-femmes dans ces Isles , quelque rude travail qu'elles puissent avoir , le poids d'un escu, ou quelque peu davantage de cette racine pulvérisée & prise dans du vin blanc, les fait délivrer sur le champ avec beaucoup de facilité.



De trois plantes , dont la premiere guerit les blessures des flèches ; la seconde, les morsures des serpens , & la troisième la dissenterie.

§. V.

AV commencement de la paix , que Monsieur Aubert fit avec les Sauvages , ils luy apporterent une plante qu'ils appelloient en leur langue, l'herbe aux flèches (ie n'ay pû retenir le mot Sauvage.) les fucilles de cette plante sont

Bois de Couleur
173



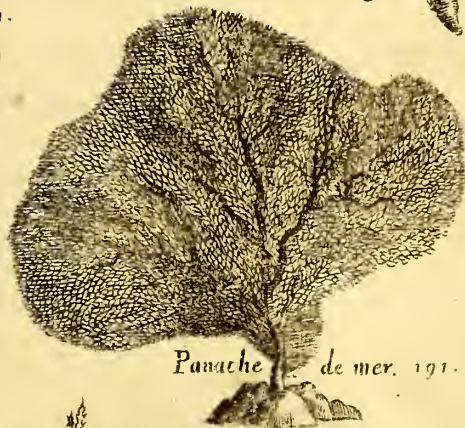
Sensitive. 101



Mangoc. 112



Pignon d'Inde 141.



Panache de mer. 191.

Colubry



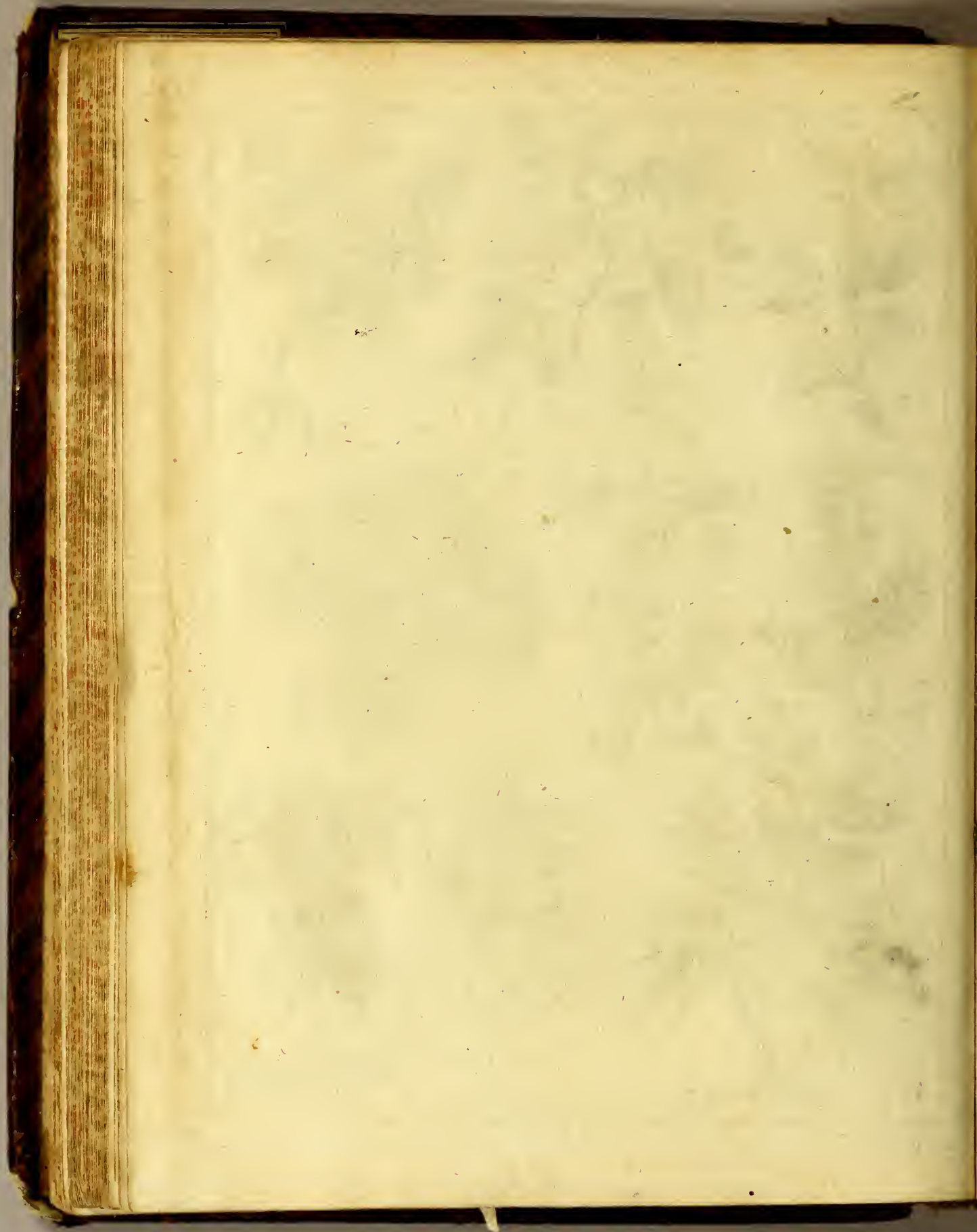
Petun. 99



Sargasso 92.



Piment.



longues d'une paulme, larges de trois poulces, d'un vert gay, licées, polies, & douces comme du satin : elle porte de petites fleurs longuettes, comme celles du lizet, mais à fûcilles séparées : elles sont violettes par dehors & blanches par dedans, fermées de jour, & ouvertes de nuit. Les Sauvages font grande estime de cette plante, & non sans beaucoup de raison ; car nous découvrons tous les jours par experience les rares & admirables qualitez dont elle est dotée : sa racine pilée & appliquée sur les playes des flèches, empoisonnées de Mancenille, amortit entierement le venin, & mesme arreste la gangrene commencée, oste toute sorte d'inflammation, comme aussi les enfleures que cause l'aiguillon des Guespes de la Guadeloupe, lequel est assez dangereux.

Il croît dans toutes les habitations de ces Isles, une herbe qui a quelque rapport avec la parietaire, mais elle est plus trappe & plus basse, ses fûcilles sont petites, dentelées, veluës, d'un vert naissant, & deux à deux le long de leurs petites branches : entre deux fûcilles il croît un petit umbel de petites fleurs vertes & rouges, toutes veluës ; & c'est ce qui luy a fait donner un vilain nom ; les plus discrets l'appellent poil de chat, d'autres l'appellent la mal nommée : elle se sème de soy-mesme, & perd entierement les jardins, si l'on n'est soigneux de la sarcler : c'est un thresor qui n'a esté que trop long-temps caché, particulierement aux habitans de la Martinique, dont plusieurs sont peris faute de secours, foulant tous les jours aux pieds l'Antidote contre le venin qui les faisoit mourir : car cette plante est toute remplie d'un lait qui coule à la rupture de ses branches, & qui tue les serpens. Le R. Pere Feuillet m'a asseuré qu'il en avoit veu faire l'épreuve sur un petit serpent, qu'une seule goutte de ce lait fit mourir à l'instant, la plante broyée & appliquée avec son suc sur la morsure, attire le venin & guerit absolument la playe ; & si le cœur estoit atteint du venin, un peu de poudre de cette plante seiche, le fortifie, & luy rend les forces qu'il a perduës par le venin.

Nous avons encore une autre plante, qui est fort com-

mune le long des lisieres des habitations, que nos habitans appellent cousin, à cause que la graine qui n'est pas plus grosse qu'un grain de coriande, est toute herissée, & s'attache opiniastrement aux habits & aux cheveux des passans. Ses feuilles sont comme de petits écussions, & sa tige qui est ligneuse, s'élève quelquefois jusques à trois ou quatre pieds de haut; on s'en sert heureusement contre toute sorte de dissenterie, prenant dans la boisson ordinaire le pois d'un escu de ses feuilles sèches, & si cela ne réussit pas pour la premiere fois, il faut doubler la dose.



De deux plantes qui guerissent le mal de dents. De celle que Piso appelle Paiomiriba, & de l'herbe nommée Sargaço.

§. V I.

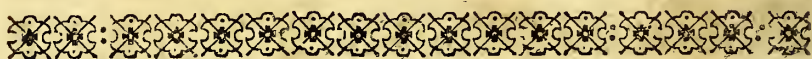
LA necessité est une bonne maistresse, & qui nous découvre souvent les secrets les plus cachez. Les insupportables tourmens, que les dents m'ont fait endurer pendant quelques années, dans l'Isle de la Guadeloupe, m'ont donné occasion d'apprendre, tant des Sauvages, que des Nègres, quantité de tres-bons remedes pour ce mal importun, & pour lequel on a si peu de compassion. Vn jour un Sauvage me voyant travaillé, jusqu'à l'extremité de cette douleur enragée, m'apporta deux plantes toutes entieres, c'est à dire, la racine & les feuilles. La premiere estoit une espece de *Solanum* fort petit, ayant les feuilles assez semblables à la Morelle, mais plus petites & veluës; au haut de la tige il y avoit de petites fleurs blanches, & quelques petits grains rouges assez semblables à des groseilles rouges. L'autre estoit vne plante plus forte, & dont la tige estoit ligneuse: ses feuilles estoient semblables à la Mercuriale,

mais un peu plus rondes & plus fortes, avec une queue au-dessus de la tige comme l'agrimoine, environnée de petites fleurs blanches. J'ay reconnu depuis que cette plante est la mesme que les Arboristes nomment *Circea*, ou qu'il y a fort peu de difference. Il m'ordonna de prendre de l'une ou de l'autre racine, de la presser, & de la tenir long-temps sur la dent qui me faisoit mal; j'experimentay que toutes deux avoient le mesme effet: car à l'instant cela me fit cesser la douleur; mais aussi il engourdit non seulement la gencive, mais encor la moitié de la teste, du costé où il estoit appliqué. Je crois que c'est un poison qui pourroit causer quelque paralysie, ou quelque autre accident à ceux qui en useroient souvent. Je ne sçay si le *Circea* a le mesme effet en France, mais il est certain que dans les Isles ces deux plantes sont dangereuses.

Ayant remarqué que cette plante que Piso nomme *Paio-mirioba*, se rencontre abondamment dans toutes les terres sabloneuses de nos Isles: j'ay crû estre obligé d'en donner la figure, & d'en faire connoître les belles qualitez, ie l'ay fait marquer par A, dans la planche de la sucrerie: Cet Auteur assure, que sa racine est souveraine contre les venins, que ses feuilles ostent l'inflammation & mondifient les playes; & sur tout que c'est un vray Antidote contre ce vilain mal du fondement, qui arrive à ceux qui mangent trop d'oranges douces.

J'ay parlé au paragraphe 2. du Chapitre premier de cette seconde partie, d'une petite herbe, dont la mer est toute couverte, aux environs du trente-quatre ou 35. mesme degré de la ligne tirant vers le Nord. Cette plante croist sans doute sur des rochers qui sont au fond de la mer, d'où les flots arrachant la plus petite: elle vient dessus l'eau, par tas & par gros pelotons, qui couvrent toute la superficie de la mer, & la remplissent si fort, que les vaisseaux en sont notablement retardez. Acosta l'a parfaitement bien décrite sous le nom de *Sargazo*, disant qu'elle a les branches menuës & entortillées les unes dans les autres, que ses feuilles sont minces, estroites, & toutes dentelées, de la longueur d'un demy ponce; & qu'à l'extremité de chaque feuille, il y

a un grain attaché qui est creux & gros comme un grain de poivre. La couleur de cette plante tire à la couleur de fûcille-morte, & est toute semblable aux herbes que nous voyons croistre sur les rochers qui sont couverts d'eau de mer. Or quoy que cet Auteur tiennne que le goust fade de cette plante ne luy soit point naturel, & qu'il luy est communiqué par l'eau salée : il est neantmoins tres-certain, que toutes les herbes qui croissent dans la mer ont le mesme goust. Plusieurs assurent qu'elle fait jetter le gravier des reins, & qu'elle facilite les urines.



Du Piment & du Gingembre.

§. V I I.

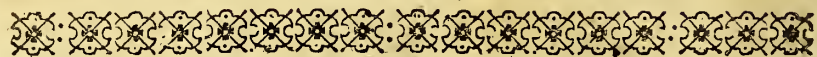
LE Piment, poyvre d'Inde, ou poyvre du Bresil, que les Arboristes nomment *Capsicum*, a esté de tout temps la principale Epicerie, tant des Sauvages que des habitans François. Outre les douze sortes, dont le Docteur Piso nous a donné les figures dans son Livre : l'en ay veu encore une autre sorte dans le jardin du feu sieur Morin, laquelle avoir les cosses ou filiques fourchuës ; & c'est peu connoistre le pays, que de le reduire à trois sortes de piment, comme fait le sieur de Rochefort. Nos Sauvages sont tous grands mangeurs de piment, ils le mettent à pleine poignées dans toutes les choses qu'il font cuyre pour leur nourriture, & il se trouve tres-peu de François qui puissét manger ce qu'ils ont appresté pour eux : nous nous en servons pourtant aussi bien qu'eux, & l'on trouve que l'usage moderé excite l'appetit, contribué à la santé, & donne fort bon goust aux sauces : mais tous les Medecins conviennent en ce point, que l'excez en est tres-dangereux. Sa graine sechée & mise sur les charbons ardens jette une fumée, qui ayant une fois gagné les narines, trouble tout le corps, blesse la poitrine, &

excite une toux si fascheuse , que l'on perdroit la vie , si l'on ne sortoit promptement de la chambre, ou si l'on ne se servoit de ce remede , que j'ay appris d'un Portugais ; car il n'y a qu'à mouïller son mouchoir dans de bon vinaigre , & l'appliquer aux narines, pour empescher le mauvais effet de cette fumée. Cette plante est si connuë dans l'Amerique & dans l'Europe , que ie ne crois pas en devoir dire davantage.

L'on m'a asseuré que les Sauvages s'en servent pour guerir la fièvre , mais d'une terrible façon ; car ils prennent du petit piment rond , qui est le plus fort & le plus brulant de tous , & apres en avoir frotté un filet , ils ouvrent par force avec les doigts les yeux du malade , & luy passent plusieurs fois ce filet sur la prunelle des yeux : Or s'il est vray qu'un grand mal en fasse oublier un moindre, il ne se faut pas estonner si ceux sur qui on applique ce medicament perdent la fièvre , car ie ne croy pas qu'il se puisse rien endurer de plus fascheux.

Quelque temps apres que nous avons esté dans les Isles, l'on a commencé à cultiver du gingembre , dont les pattes ou racines sont si connuës en France , qu'elles n'ont point besoin de description. La tige de cette plante ne s'éleve que de la hauteur de deux ou trois pieds au plus , & ses fûcilles sont assez semblables à celles des roseaux , mais un peu plus larges & plus douces au maniement. Bien que la plante porte quelques graines, l'on ne s'en sert point pour la cultiver ; mais l'on replante les petites racines, & quand l'on n'en n'a pas assez , l'on divise la grosse patte, ou maïstresse racine, & on replante les morceaux par rangs dans de petites rigoles , que l'on couvre par-apres de terre , & en trois mois il vient à maturité. Cette marchandise a eu quelque cours jusques à la guerre des Holandois avec les Suedois , qui ayant interrompu le commerce de la mer Baltique , elle vint à si vil prix , que les habitans n'y trouvant plus leur compte , desisterent entierement d'en faire : & lors que j'y passay en l'année 1656. il y en avoit des piles aussi hautes que

des cazes que l'on auroit volontiers donné à deux liards la livre.



De la fausse racine de Chine, qui croist dans les Isles. Des Chous Karaïbes & de la Serpentine.

§. V I I I.

TOUS les Autheurs qui ont fait la description de la racine de Chine, en ont parlé si diversement, qu'ils font assez cōnoître qu'ils n'ont vu que la seule racine & non pas la plante. Garcie dit, que cette plante a trois ou quatre coudées de haut, les tiges minces, que ses fûeilles sont semblables aux jeunes citroniers, & que sa racine a la longueur d'une palme. Monard dit, qu'elle croist aux lieux maritimes en forme de Canne, ou de Roseau. Acosta dit qu'elle a plusieurs branches menües en façon de sarment épineux, & semblables à celles du lifet, & que ses fûeilles sont grandes comme du plantin à larges fûeilles. Pour moy, ie croirois que cette description seroit la veritable, si tous les Autheurs n'estoient d'accord en ce point, que la Chine, dont nous vsons en Europe, est une racine; car j'ay vu en plusieurs endroits de la Guadeloupe, une plante que les habitans appellent Ronce verte, à laquelle cette description convient en toutes ses parties, & j'aurois crû que çauroit esté la veritable Chine, si ce n'estoit que de ses branches (lesquelles comme dit Acosta, rampent sur les arbres, ainsi que du sarment) pendent certains fruits raboteux, longs comme la main, de diuerse forme, de couleur de chair dedans & dehors, insipides au goust, & si semblables à une racine, que si ie ne les avois veus attachez aux branches, j'aurois dit qu'on les auroit arrachez de terre.

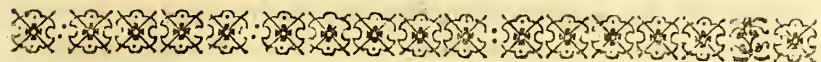
Au

Au reste, il se trouve dans la Guadeloupe, & presque dans toutes les autres Isles, une certaine plante, dont les fûcilles servent pour enveloper les cuisses & les jambes des hydro-piques, lors qu'estant excessivement enflées, on est contraint de scarifier la peau, pour en faire sortir les sérositez. Cette fûcille attire beaucoup, & j'en ay veu plusieurs qui en ont esté soulagez : mais il faut que les habitans se détrompent de la croyance qu'ils ont que c'est la veritable Chine. Elle se plaît fort aux lieux humides, le long des rivières, & dans les montagnes, où il pleut beaucoup, plus qu'au long du rivage de la mer. La racine est quelquefois grosse comme la jambe, longue de deux pieds au plus : elle est toute raboteuse, & percée comme si elle avoit esté picotée avec un poinçon : elle est couverte d'une escorce fort mince, tannée, & verdâtre en quelques endroits. Cette racine est attachée aux troncs des arbres, avec les filamens que l'on y voit pendre ; de sorte qu'ils embrassent & environnent l'arbre, comme si on les y avoit liez par divertissement & avec dessein. Outre ceux qui la lient à l'arbre, il y en a d'autres qui pendent de la cime des plus hauts arbres, où elle croist, jusqu'à terre, & qui quelquefois s'y enracinent. Ils sont gros comme le tuyau d'une plume, quelquefois plus, quelquefois moins ; ils sont aussi gros en bas comme en haut, & il semble que ce soient de veritables cordes. Ces filets, ou cordes, ont une odeur forte, & qui rapporte à l'odeur de l'ail : mais la grosse racine ne sent rien. Du gros bout de cette racine sortent dix ou douze tuyaux gros comme le poulce, & longs comme le bras, chacun desquels porte une fûcille semblable à la langue du serpent, large de deux pieds, & longue de trois. Cette fûcille est polie & lécée comme du lierre : ie ne l'ay jamais veüe fleurie ; elle tombe quelquefois des arbres à terre, & ne laisse pas d'y croistre & d'y prendre racine ; elle se plaît naturellement sur les plus hauts arbres, quoy qu'elle semble n'avoir d'autre nourriture que celle qu'elle tire de l'escorce des arbres où elle est attachée. En voila assez pour mon sujet, on peut voir les Auteurs pour ce qui regarde ses vertus & ses qualitez.

Des quatre sortes de choux Karaïbes que Pifo nous a décrits, nous ne nous servons communément dans nos Isles que des deux premiers, dont les racines sont grosses comme la teste, rondes, massives, & non bulbeuses comme ie l'avois dit dans la 1. edition de mon livre: Ces racines sont de couleur de chair par dehors, & jaunes par dedans, & l'odeur en est suave comme celle des violettes: elles poussent des tiges & des fûcilles qui sont fort semblables à la grande serpentine, de la rupture desquelles aussi bien que des racines, sort un lait assez doux: l'on se sert des fûcilles au lieu de choux dans le potage, & elle se fondent & s'attendrissent au premier bouillon comme de l'ozeille. Les racines que l'on met aussi dans le pot s'amolissent & rendent le potage espais, comme si l'on y avoit mis une poignée de farine, & tiennent le ventre libre.

Il s'en trouve une autre espece que nos habitans appellent choux poivrés, qui ne different des deux premiers qu'en la forme de leurs fûcilles, qui sont un peu plus longues, & qui portent une petite fleur blanche; il est très-difficile de les discerner, & les plus habilles habitans y sont trompez, & les mettent souvent dans le potage au lieu des autres; d'où il arrive, quoy qu'ils ne s'en apperçoivent pas en les mangeant, qu'ils brulent la bouche & le gosier, comme la racine d'*Azun*, & mesme, si l'on en mange beaucoup ils donnent le flux de bouche.

Cette troisieme sorte que j'ay fait graver dans la planche de la sucrerie, à cause de sa figure assez extraordinaire, se trouve dans les ravines de toutes nos Isles, mais ie n'en ay pas encore veu manger à personne: comme toutes ces plâtes ont quelque rapport avec la serpentine de l'Europe, ie suis obligé de dire, que j'ay veu plusieurs endroits marescageux des Isles, & des champs entiers remplis d'une espece de serpentine espineuse, qui croist de la hauteur d'un homme, & dont les grosses racines sont beaucoup plus caustiques, que celles que nous avons en France.



Du Petun.

§. I X.

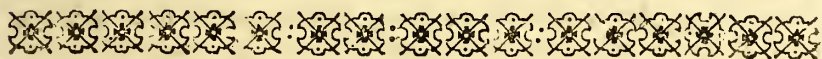
IE ne décris pas icy toutes les belles qualitez de cette plante : le Lecteur curieux peut les voir chez les Auteurs , & y remarquer tous ses avantages. Il suffit de dire icy, que les habitans cultivent communément quatre sortes de petun : à sçavoir, le grand petun vert, le petun à langue, le petun d'Amazone , & le petun de verine ou petun musqué. Les Sauvages appellent toutes ces especes de peruns, sans faire aucune distinction, *Toly*. Le petun vert est le plus beau , & de plus belle apparence. Ses fûeilles ont un bon pied de large , & deux de long : mais pour l'ordinaire il déchoit beaucoup à la pente , & n'est jamais de grand rapport. Le petun à la langue, (appelé ainsi, à cause que sa fûeille estant longue de deux pieds, & large d'une paulme, semble avoir la forme d'une langue) est de tres-grand rapport, & ne déchoit nullement à la pente. Ces deux premiers sont ceux desquels on fait le plus commun debit. Le petun de verine est plus petit que les deux precedens : ses fûeilles sont un peu plus rudes , plus ridées & plus pointuës par le bout que celles des autres, il rapporte le moins de tous, & déchoit le plus à la pente : mais il est le plus estimé & le plus cher, parce que non seulement sa fûeille sent le musc; mais mesme la fumée, quand on le brusle en est tres-agreable, ou celle des autres est tout à fait insupportable à la pluspart du monde. On a remarqué de plus qu'une seule plante de ce petun communique sa qualité à quatre autres , & les fait passer pour petuns de verine , c'est ce qui se pratique communément dans les Isles , autrement on n'y trouveroit pas son compte. Pour le petun des amazones , il est plus large que tous les autres, sa fûeille est arondie par le bout , & non en

pointe comme les autres ; & les petites costes ou nerveures qui sont des deux costez de la fûeille, ne biaisent pas vers la pointe ; mais elles la traversent de droit fil. Ce petun est de grand rapport, mais estant nouveau fait, il est mal-faisant, fade au goust, & fait vomir sur le champ ceux qui en prennent ; mais à mesure qu'il vieillit, cela se corrige, & il devient tres-excellent au bout de deux ans.

Or quoy que la maniere de cultiver & de faire le petun, soit commune aux habitans des Isles, elle ne l'est pas à plusieurs personnes curieuses de l'Europe, pour la satisfaction desquelles ie la décriray icy le plus succinctement qu'il me sera possible.

On sème premierement la graine, que l'on mesle avec cinq ou six fois autant de cendre que de graine, afin de la semer p'us claire. Si-tost qu'elle commence à lever, on la couvre tous les matins de branchages, pour la garantir des ardeurs du Soleil qui la brusleroit entierement. Pendant le temps qu'elle est à atteindre sa perfection convenable pour la replanter, on prepare le jardin où on doit faire sa levée, c'est à dire, sa recolte, en défrichant, coupant, & bruslant les bois qui sont sur la terre, ce qui n'est pas un petit travail ; ou bien si l'on veut faire sa levée dans une terre déjà découverte, on la purge, & on la nettoye entierement de toutes sortes d'herbes. Le jardin estant bien préparé, on leve la plante en un temps de pluye, afin qu'elle reprenne avec plus de facilité, puis on les plante toutes à la ligne ; l'ordre que l'on tient en les plantant, est tel qu'il faut qu'il y ayt trois pieds de distance entre deux plantes, & autant entre deux rangs : de sorte qu'un jardin de cent pas en quarré, doit tenir 10000. plantes de petun. Chaque personne doit tout au moins entretenir & cultiver trois mille plantes de petun, & avec cela cultiver ses vivres, ce qui luy peut apporter environ mille ou quinze cent livres de petun. Estant planté, il faut avoir soin d'y passer de temps en temps, & d'empêcher qu'il n'y croisse de mauvaises herbes. Lors que la plante est preste à fleurir, on l'arreste tout court, la coupant à la hauteur du genoüil, puis on oste les fûeilles d'en-bas qui traissent à terre, & on ne

laisse que dix ou douze fûcilles de perun sur la tige, laquelle on esmonde soigneusement tous les huit jours, de tous les re-jettons qu'elle pousse autour des fûcilles; de sorte que ces dix ou douze fûcilles se nourrissent merveilleusement, & viennent espaisées comme un cuyr. Pour voir s'il est meur, on plie la fuëille, laquelle, si elle se casse en la pliant, il est temps de la couper: étant coupée on la laisse fanner sur la terre, puis on l'attache avec certaines liasses de *mahot*, qu'on enfle dans de petites verges; de sorte que les plantes ne se touchent point, & on les laisse seicher à l'air, quinze jours ou trois semaines. Cela fait on arrache toutes les fuëilles de la tige, puis on tire la coste qui est au milieu de la fuëille, & l'ayant un peu arroufée d'eau de mer, on la tord en corde, & puis on la met en rouleaux.



*De plusieurs sortes d'herbes sensitives, du Ricinus
& d'un Titimal Ameriquain.*

§ X.

SI la plâtesensitive est celle que tous les Autheurs ont décrite: ie suis bien assuré qu'elle n'est pas dans la Guadeloupe, ny mesme comme ie crois, en pas une de ces Isles, au moins ie ne l'ay jamais veüe, quoy que ie l'aye curieusement cherchée. Et n'estoit les quatre petites fleurs que les Autheurs luy donnent, ie dirois qu'ils ne l'ont veüe que dans sa naissance; car celle qui croist dans les savanes ou prairies de ces Isles, que nous appellons sensitive sauvage, est toute semblable, quand elle est petite, excepté ces quatre petites fleurs qu'ils y ont adjoustées: & en peu de temps croist en arbrisseau, qui se divise en plusieurs branches toutes chargées de fûcilles semblables à celles qu'ils ont dépeintes. La cime des branches est toute environnée de petites fleurs jaunes semblables à celles du genest: mais un peu plus peti-

tes, à la cheute desquelles succedent de petites gouffes, larges comme un fer d'éguillette, & toutes plates, dans lesquelles la graine est enfermée. Elle n'est nullement en vſage parmy les Sauvages, & meſme ils ne la connoiſſent pas. Je l'ay montrée à pluſieurs qui l'admiroient avec grand eſtonnement.

Les deux veritables ſenſitives ne ſont point communes dans toutes nos Iſles, ie n'y en avois jamais veu avant l'année 1656. que ie les trouvaſ toutes deux dans l'Iſle de ſaint Chriſtophe, dans le jardin de Monſieur de Montmagny, au quartier de Cayonne; la racine de cette plante pouſſe une tige verte haute de deux pieds, ligneuſe; mais fort mince, fragile, & moileuſe: cette tige ſe diviſe en divers rameaux, dont les branches pouſſent deux petites verges longues de huit à dix poudes, & touſiours oppoſées l'une à l'autre, & aux deux coſtez de ces petites verges, il y a quantité de petites ſüeilles de la longueur d'un grain d'orge, mais plus eſtroites, & ſi proche l'une de l'autre, qu'elles ſe touchēt Leur couleur eſt d'un verd fort brun, & picoté de rouge. Outre la ſeparation du rameau d'avec la tige, il y croiſt un vmbel ou roſe de petites fleurs d'un bleu purpurin, auſquelles ſuccedent une ou deux petites gouffes ou ſiliques, qui contiennent de petites graines plates, noires & luiſantes. Voila la plus exacte deſcription que j'en puiſſe donner, par laquelle l'on pourra voir combien celle qu'a donnée le ſieur de Rochefort, eſt peu conforme à cette plante.

Je tais toutes les reſveries qu'en ont rapporté les Auteurs, comme de dire qu'elle eſt bonne pour ſe faire aymer, & autres choſes ſemblables. C'eſt aſſez de dire que cette plante a une telle averſion de quelque attouchement que ce ſoit; qu'aſſi-toſt qu'elle eſt touchée, elle reſſerre toutes ſes petites ſüeilles le long de ſes branches, & demeure toute flétrie comme une plante qui ſe meurt. A un moment de là, elle ſ'épanouit, & revient aſſi belle qu'auparavant. Piſo aſſeure que ſes ſüeilles ſont un poiſon ſi dangereux, qu'il n'a aucun contre-poiſon, ny Antidote, que ſa propre racine.

Il y en a encore une autre qui luy est toute semblable, excepté que la tige est plus brune, & herissée de petites épines.

Plusieurs Auteurs, & sur tous Bonard, ont dit des merveilles du *Ricinus* Ameriquain, *Palma Christi*, ou figuier d'enfer; mais m'en estant seruy plusieurs fois contre les fluxions froides, & pour purger les hydropiques suivant ce qu'il en a écrit, ie n'en ay jamais veu aucun bon succez, ce qui me donne sujet, de douter de toutes les belles qualitez qu'on luy attribue. Il croist en grande quantité dans tous les endroits de ces Isles: mais personne n'en use, que les Nègres, qui en font de l'huile, de laquelle ils se graissent le corps pour le rendre plus beau, & la teste pour se garantir de la vermine. Il est tout semblable au *Palma Christi* de nostre France, mais il croist beaucoup plus grand.

En plusieurs endroits de la Guadeloupe, principalement dans les lieux secs, & parmy les roches, j'ay veu cette mesme plante que Rauwolf décrit, & qu'il nomme l'herbe lacteuse; mais comme il ne l'a veüe que dépoüillée de ses feuilles & de ses fleurs, ce qui luy arrive tous les ans vers le mois de Novembre, il faut que ie dise ce que j'en ay reconnu de plus que luy. Ses feuilles sont semblables à la Peruvénche; un peu plus grandes, & espaisles comme un quart d'escu: elles sont fort claires, & à peine en trouve-t-on douze sur une plante: il croist à la pointe de chacun de ses rameaux trois ou quatre fleurs rouges, semblables à celle de l'épurgé, mais un peu plus grandes. Cette plante est si pleine de lait, que de la rupture d'un de ses simples rameaux, il en sort quatre ou cinq cuëillerées, ce lait est extrêmement caustic, & comme ie crois, dangereux. J'en ay gousté, mais il fait plus de peine que la Laureole, & c'est le seul *titimal* que j'ay veu dans l'Amerique.





Du Iuca, des Pites & des Karatas.

§. X I.

I'Ay trouvé à mon arrivée en France une plante appelée *Iuca*, qu'il faut nécessairement mettre au nombre des *Pites Sauvages*, d'autant que l'on tire de chacune de ses feuilles un bel escheveau de fil, deslié comme de la soye. Cette plante approche de la forme de l'*Ananas*; mais ses feuilles ne sont pas dentelées, ny le quart si grandes, & elles sont plus pointuës. J'en ay tiré du fil depuis que j'ay esté à Paris, en presence de plusieurs personnes fort curieuses.

Nous avons dans ces Isles outre le *Iuca*, quatre sortes de *Pites*: deux domestiques qui croissent dans les jardins, & deux Sauvages qui croissent dans les bois. La premiere (qui est la plus petite) est celle qui croist sur les branches des arbres, & s'y attache comme la *Chine* par de petits filamens, desquels elle entortille les branches, & s'y attache estroitement. Je ne sçay de quoy elle se nourrit; car elle n'a aucune substance, que celle qu'elle peut tirer de la superficie de l'écorce de l'arbre où elle est attachée. Elle a les feuilles toutes rondes, grosses au plus comme le petit doigt, longues d'un pied & demy au plus, & toutes canelées: elle porte une tige fort menuë & haute de deux pieds, laquelle se separe en rameaux, qui portent de petites fleurs jaunes, toutes picotées de noir. Ces fleurs ont quasi la forme d'un casque timbré, l'on tire de cette plante la pite, ou le fil, qui n'est pas dans le milieu de la feuille, comme dans les autres, mais dans sa superficie: de sorte, qu'on n'a qu'à rompre le petit bout d'en-haut, & le tirer en bas pour lever le fil, qui est beaucoup plus deslié que celui des autres *Pites*.

La seconde espece, a la feuille large de quatre doigts
loongue

longue de deux pieds , & une tige haute d'un pied & demy , environnée de petites fleurs blanches comme un *Saty-
rion* : le fil de ces deux Pites n'est pas en vſage, parce qu'il est trop court , & n'est pas si fort que les autres Pites domestiques.

Ces deux dernieres especes de Pites, portent du fruit , & j'aurois réservé à en parler au Chapitre suivant , si ce n'estoit qu'il faut mettre les especes sous la Categorie du genre auquel elles se rapportent. Elles sont toutes deux semblables à l'*Ananas*, excepté qu'elles ont les fuëilles plus estroites , & deux fois plus longues , & que leur fruit n'est pas plus gros que le poing. L'une de ces deux sortes de Pites n'a point de petits picquans aux fuëilles comme l'*Ananas*.

Ce sont ces deux especes de Pites qui fournissent de chãvre & de lin (s'il faut ainsi dire) à toute l'Amerique : car on cuëille premierement les fuëilles , & apres les avoir un peu laissé fanner, on fait un las coulant d'une petite corde, qu'on attache à la branche d'un arbre , & apres avoir bien ferré la fuëille par le milieu dans le las coulant , tout d'un coup on la tire avec force , & elle se dépoüille de toute sa verdure; puis on en fait autant de l'autre costé , & il vous demeure à la main un escheveau de fil blanc , fin & fort comme de la soye, de la longueur de la fuëille. Les Sauvages en font les cordes de leurs arcs, les rubans de leurs liëts, & leurs lignes à pescher. J'ay veu un navire tout équipé de cordages de Pites. Les Espagnols en font des bas, & autres tres-beaux ouvrages; mais cette marchandise est de contrebande en France, d'autant qu'on la messe parmy la soye. C'est une des plus grandes commoditez des Isles.

Outre toutes ces especes de Pites, que la Providence a fait croître dans nos Isles , & mesme dans toute l'Amerique, pour suppléer au défaut du lin & de la chanvre ; il y croist encore de deux ou trois sortes de *Karatas* sauvages , dont nous tirons les mesmes vtilitez. La principale est, cette grande plante si commune dans les terres sabloneuses, & mesme sur les rochers de toutes ces Isles , laquelle j'ay pris au commencement pour l'Aloës de l'Amerique , à cause de la res-

semblance de ses fuëilles. Sa racine ressemble à vn gros oignon filasseux, ses fuëilles croissent en rond comme celle de l'Ananas ou de l'Aloës, mais elles se terminent toutes en pointes triangulaires, & sont piquantes comme des éguilles. Au bout de deux ou 3. ans la plante pousse du milieu de ses fuëilles (lesquelles occupent quelquefois dix ou douze pieds de terre en rondeur) une tige droite comme une flèche, plus grosse que la jambe, & haute de vingt à vingt-cinq pieds, sur laquelle il y a par-cy par-là quelques petites fuëilles triangulaires: le haut de cette tige se divise en plusieurs petits rameaux, qui portent de petits boutons qui s'épanouissent en fleurs blanches estoilées.

Avant que les boutons de ces fleurs soient ouverts, ils sont remplis d'un fort beau & bon coton, dont l'on se peut servir vtilement: apres que l'on a fait bouillir les fuëilles l'on en tire du fil, dont l'on se sert en plusieurs endroits de l'Amerique, non seulement à faire des toilles, mais encore à faire des rets à prendre le poisson, & à faire des liets pendans.

La racine & les fuëilles de cette plante broyées & lavées dans une riviere, jettent un suc qui estourdit si fort le poisson, qu'il se laisse prendre à la main: ce grand tronc qui est tout spongieux estant seché, brulle comme une meche ensouffrée, & froté rudement avec un bois plus dur, s'enflâme & se consume.

J'en ay veu une autre espee plus rare, sur les rochers des Grenadins, dont les fuëilles estoient deux fois plus grandes & plus longues, toutes armées de piquans sur les bords, desquelles l'on peut encore tirer du fil, aussi bon que celuy des premieres: mais comme cette plante croist pour l'ordinaire dās des deserts pierreux, où il ne se trouve guere d'eau douce, les passans travaillez de la soif y courent, parce que ces fuëilles sont tellement disposées, qu'elles se ferment en bas cōme un verre, où on trouve quelquefois une pinte d'eau fraîche, claire, & tres-saine, & cela a sauvé la vie à plusieurs, qui sans cela seroient morts de soif.



I. Figuier d'Inde
ou Raquette. 130

2. Genipa. 190.

3. Rocou, et les
Negres qui le pillent. 149.

4. Cierge
Espineux 130.

5. Bois de
Trompette.

INDIGOTERIE.

6. Bassin.

9. le Reposoir

12 Plante

13. Negres portant
l'Indigo aux caissons
pour le secher.

14 Negres com-
portants l'Indigo.
107.

7. la Trempoire.

8. La Batterie. Ségoute l'Indigo.

10. Chaussés ou

11. Negres portant



De l'Indigo & de la maniere de le faire.

§. XII.

Cette plante porte le nom d'une pretieuse marchandise dont il y a de deux sortes. Le premier qui se nomme *Gatimalo*, est le plus beau, le plus fin, & le plus cher; celui-cy se fait aux Indes Orientales. Le second qui s'appelle *Indeplate*, se fabrique dans les Indes Occidentales, dont nos Isles font une partie.

Cette plante est à mon iugement une espece de saint foin, ou de Luzerne, dont le tronc vient assez gros, & croist en arbrisseau, lors que l'on ne le coupe pas. Elle se divise en divers rameaux qui sont tous chargez de petites fuëilles, grandes comme l'ongle du petit doigt, espaißes, de couleur d'un verd fort brun par dessus, & argentées par dessous; elle fleurit rouge, porte de petites goußes grosses & longues comme un fer d'esguillettes, & toutes remplies d'une graine de couleur d'olive.

Pour cultiver cette plante, il faut premierement bien nettoyer la terre, & puis semer dans de petits trous à un pied l'un de l'autre une pincée de cette graine, & la couvrir de deux doigts de terre; & si c'est par un temps de pluye, qui est le plus propre pour cela, elle leve en quatre jours, & au bout de trois mois elle est en estat d'estre coupée; & de donner cette teinture dont se fait l'Indigo.

En suite de cette premiere coupe, la souche pousse de nouveau, mais bien plus abondamment, parce que d'un seul pied il en sort plusieurs rameaux, qui dans six semaines sont encore prests à estre coupés; il faut soigneusement prendre garde de ne pas laisser passer le temps de sa maturité: car autrement toutes les fuëilles tomberoient, & il faudroit attendre six semaines pour en avoir d'autres.

Ce qui est plus à craindre pour cette plante, c'est vne certaine espece de chenille que l'on a veu quelquesfois dans saint Christophe s'engendrer en une nuit, & ruiner toutes les belles esperances des habitans. Ils y remedient pourtant en coupant promptement toute la plante, & la mettant dans les cuves, ils y mettent mesme les chenilles, & ce qu'elles rendent ne laisse pas de servir : les autres remedient à ce mal-heur en faisant une grande ouverture, entre ce qu'elles ont mangé, & le reste, où elles n'ont pas encore touché : ce desordre neantmoins ne s'est pas encore veu dans la Martinique.

Quand cette plante a atteint sa maturité, c'est à dire, avant qu'elle soit en fleur, on la coupe avec des coûteaux faits en forme de faucilles, & on la met en faisceaux : & s'il y en a de trop courte on la met dans des sacs de toile, & en suite on la jette dans la cuve, que l'on appelle la trempoire, où on l'arrange, & foule avec les pieds; apres cela on met de grands chassis par dessus, qu'on arrete avec une grosse piece de bois, qui est au travers de la cuve, afin que l'eau que l'on doit mettre dedans surnage : cela fait on ouvre le robinet du bassin, & on laisse couler l'eau dans la trempoire, jusqu'à la superficie de l'herbe, qui se fermente, qui s'échauffe & fait bouillir l'eau, comme fait le raisin dans la cuve, & c'est par cette ebullition que l'eau tire cette teinture visqueuse, dont se fait l'Indigo, & non pas de la substance de la feuille, comme ie l'avois dit dans la premiere edition de mon Livre. Il y a un certain point qui ne m'est pas connu, auquel il faut promptement déboucher le robinet de la trempoire, pour faire couler cette teinture dans la batterie; au dessus de laquelle batterie, il y a un gros rouleau de bois à six faces, des deux bouts duquel sortent deux pointes de fer, posées sur deux moutons de mesme matiere : à deux des faces de dessous, de ce rouleau, sont attachez six sceaux en pyramides, percés de trous de terriers, & un homme remue continuellement ce rouleau, en sorte que quand les sceaux se levent d'un costé, les autres se baissent, & cela continuellement jusques à ce que l'eau change de couleur, & devienne

d'un beau bleu celeste, car pour lors il se faut arrester.

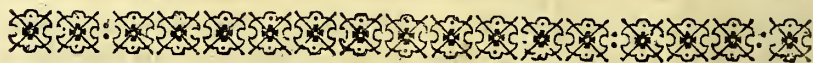
En battant cette liqueur, l'on jette quelques cuillerées d'huile dedans l'eau, pour l'empescher de broüer & mousser; car autrement il seroit impossible d'en venir à bout. Si l'on ne prend bien le temps que l'eau change de couleur, & que le grain se forme, l'on perd sur la quantité & sur la qualité; car si l'on cesse trop tôt de battre, le grain qui n'est pas formé demeure dans l'eau, & il s'en perd beaucoup; & si on le bat trop long-temps, le grain se dissoud & se remesse: & la marchandise, qui doit avoir une couleur bleuë, devient noire comme du charbon; à quoy les plus habiles sont bien souvent trompez. La trempoire ou batterie ayant esté bien faite, on void en un quart-d'heure couler tout l'Indigo au fond de la batterie, comme de la lie de vin, & tout estant bien reposé, on laisse couler l'eau par deux ou trois canelles, les vnes sur les autres; & lors que l'on voit l'eau se mesler & se noircir, on la reçoit dans des baquets, & on la vüide dans des sacs de toile faits en forme de chausse à clarifier, & l'eau s'estant toute escoulée, l'Indigo demeure seul dans les sacs.

Lors que les sacs ne dégoutent plus, il faut vüider l'Indigo dans de petits caissons de bois quarréz, d'un pouce de bord, pour le faire sécher: & si tost que l'on void qu'il est pris, & qu'il commence à se fendre, on le taille en tablettes; lors qu'il se détache de soy-mesme du quaißon, on le retourne pour le faire sécher de l'autre costé; s'il reste encore quelque humidité quand il sort du quaißon, il le faut laisser sécher au grenier, où on le garde en monceaux comme du bled. L'eau la plus douce & la plus legere est la meilleure pour faire de bon Indigo.

Il faut qu'il y aye dans les grandes indigoteries cinq vaisseaux ou cuves; le *bassin*, deux *trempoires*, une *batterie*, & un *reposoir* pour dégager la batterie; afin qu'elle puisse recevoir la décharge de la seconde tremperie. Toutes les cuves doivent estre de pierres bien massonnées à chaux & à ciment. Quelques-uns en ont voulu faire de bois, mais elles n'ont pu résister à la force de cette plante, qui penetre tout, lors

qu'elle bout. Au reste cette plante exhale une si mauvaise odeur qu'elle a fait mourir des François & des Nègres, avant qu'ils y fussent accoustumez.

Le bon Indigo doit flotter sur l'eau comme le bois : celui qui nâge entre deux eaux n'est pas si bon, il ne laisse pas neantmoins d'estre bien vendu : mais celui qui va au fond ne vaut rien, ou bien il y a de la terre mêlée dedans.



*De deux sortes de fleurs que nos habitans appellent
lys. De l'herbe au musc. Du violier,
& du Pavot.*

§. X I I I.

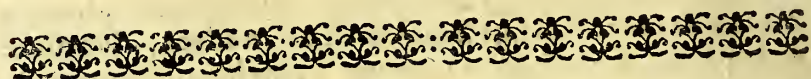
L Il croist en plusieurs endroits de cette Isle deux sortes de lys, un blanc, & un orangé. Pour ce qui regarde le lys blanc, quoy qu'il ait l'oignon & la feuille, semblable aux lys de France, il n'a jamais passé dans mon esprit que pour le véritable Nareisse de Constantinople, de Mathiole, dont les feuilles sont toutes semblables ; l'oignon pousse au milieu de ses feuilles une tige verte, creuse, & haute d'un pied & demy, chargée de cinq ou six petites fleurs blanches, languettes, fort délicates, & qui jusqu'au haut de la fleur ont assez de rapport, avec celles de nos Narcisses ; mais la coupe ou tuyau du milieu, qui est environné de cinq petites feuilles, se divise en pareil nombre d'autres, fort estroites & longues comme le doigt. Du milieu de ces fleurs, dont l'odeur n'est pas moins suave que celle de la Tubereuse, sortent quelques petits filets blancs, longs comme le doigt, & qui ont de petites languettes jaunes. Ce que nous appellons lys rouge dans les Isles, est encore une autre espece de Narcisse, qui a

l'oignon, les feuilles & la tige presque toute semblable; il porte au haut de sa tige cinq ou six belles fleurs comme des petites tulipes de couleur orangé, pâle; à fond blanc par dedans; les feuilles de celui-cy sont beaucoup plus minces & plus délicates que celles de nos tulipes; ils ont cinq petits filers à languettes jaunes, mais ils n'ont point de bouton, comme la tulipe; cette fleur est fort belle, mais elle n'a point d'odeur.

On rencontre par toutes ces Isles, une plante qui a les feuilles assez semblables à la Mauve, mais un peu plus rudes: elle porte une tige haute de deux coudées, à la pointe de laquelle, & mesme sur plusieurs branches qui sortent de la mesme tige, il y a plusieurs fleurs jaunes, qui ressemblent assez aux fleurs des mauves, mais elles sont quatre fois plus grandes, à la cheute desquelles croist un bouton gros comme un œuf de pigeon, long en triangle comme le petit doigt, & qui se termine en pointe par le haut. Avant qu'il soit meur, il est vert & remply de petites graines blanches, qui ne sentent encore que le vert: mais enfin il se meurit, se desseiche, devient gris, & a la graine noire. Et pour lors, si on frotte cette plante dans les mains, elle exhale une odeur aussi suave que le musc. Je l'ay veu levé dans Paris, je ne sçay pas si elle y fleurit; mais sa graine n'y vient jamais en maturité, on apporte de ces graines en France; & elles y conservent leur bonne odeur. Les confituriers s'en servent pour faire leurs dragées, & cela les rend musquées.

J'ay trouvé dans les montagnes de la Guadeloupe une sorte de Violier, tout semblable aux nôtres quant à la feuille: mais cette plante porte une petite tige, grosse & longue comme un fer d'éguillette, au sommet de laquelle croissent trois belles petites fleurs blanches comme neige, qui ont chacune cinq feuilles en forme d'étoile. A la cheute de ces fleurs succedent trois petits fruits ronds, & gros comme des grains d'asperges, & rouges comme du Corail: & dans ces fruits il y a trois petites graines noires. Il est assez commun dans les montagnes & dans les lieux humides.

Je n'ay trouvé que dans un seul endroit de la Guadeloupe, une sorte de pavot qui n'est pas commun dans l'Europe, bien que ce soit le seul que j'aye vu dans l'Amerique. La plante en est fort petite, ses feuilles sont semblables à nos pavots rouges, qui croissent dans les bleds, mais la fleur est toute semblable à ces petites anemones blanches, que l'on trouve dans les forets, excepté que le petit bouton ou teste qui contient la graine, est comme le bouton d'un pavot.



Du Manyoc.

§. X I V.

TOut le monde s'estonne dans la France, de ce que dans toutes ces Isles, il ne croist point de bled, & admire en mesme temps comme les hommes peuvent vivre d'un pain de racine, dont le suc est un poison qui tuë un homme d'une seule cueillerée : & les Sauvages au contraire estiment les François mal-heureux, parce qu'en leur pays il n'y a point de manyoc. Cependant, les uns & les autres se trompent lourdement, puisque la mesme Providence qui a donné pour nourriture aux habitans de l'Europe le froment, le remplissant des qualitez necessaires à cet effet ; a donné aux habitans de ces Isles la Cassave faite de manyoc, qu'elle n'a pas privé de ces mesmes qualitez. Pour moy, ie ne fus jamais de ces délicats, qui augmentent leur foiblesse par la force de leur imagination. Je me suis si bien accoustumé à la bonne Cassave, que ie l'ay tousiours preferée au pain qu'on nous apporte de l'Europe. Plusieurs sont de mon sentiment en ce point, pourveu qu'elle soit fraische, faite de bon manyoc, & dont la farine ayt esté passée par un *hébéchet* bien fin.

La plante de laquelle on fait le pain, que les habitans

ans appellent *Cassave*, & la boisson ordinaire, qu'ils nomment *Oiiycon*, est un arbrisseau fort tortu, tout remply de nœuds ou petites excroissances, grosses comme des fèves de bresil : ces nœuds viennent aux endroits d'où les feuilles sont tombées ; car il faut remarquer, que cet arbrisseau ne se dépoüille pas de ses feuilles tout à la fois, mais à mesure qu'il croist, & que les feuilles d'en-bas vieillissent, & tombent, en mesme temps, il en croist d'autres en haut, si bien qu'il est toujours vert. Il jette plusieurs branches éparpillées, qui sont toutes chargées de feuilles, non semblables à celles qui sont designées dans Alechamps, & dans les autres Auteurs, mais à celles de l'*Agnus Castus*. Il croist communément de trois ou quatre coudées de haut, plus ou moins, selon la diversité du terroir, ou des saisons, & du temps auquel on le plante. Le bois de cét arbrisseau est fort tendre, & d'un seul coup de baston on brise & on casse toutes ses branches. Le Manyoc porte de la graine, laquelle estant semée pousse du bois ; mais presque sans racine, & si peu qu'elle en pousse, elle ne vaut rien, mais ce bois qu'elle produit est tres-bon pour estre planté, & pousse de belles racines.

Il y en a de six ou sept sortes, que les habitans distinguent par la couleur des queueës, des costes des feuilles, ou de l'escorce de la racine. Le manyoc violet a une escorce sur sa racine, de l'épaisseur d'un quart-d'escu, d'un violet fort brun : mais le dedans est blanc comme neige. Celuy-cy fait le pain de meilleur goust, & dure davantage en terre que les autres. Le manyoc gris a l'escorce du bois & de la racine grise, & est fort inégal : car quelquefois il rapporte beaucoup, quelquefois fort peu ; le pain n'en est pas mauvais. Le manyoc vert, appelé ainsi à cause de la verdure de ses feuilles, qui sont plus druës & plus vertes que les autres, rapporte beaucoup, il n'est jamais dix mois à estre bon, & fait d'excellent pain ; mais il ne se conserve pas long-temps en terre. Le manyoc blanc a l'escorce du bois blanchâtre, celle de sa racine, avec le dedans, est jaune. Il vient en six ou sept mois, il rapporte beaucoup de racines, mais elles se resolvent toutes en eau : de sorte qu'encore que le pain en soit jaune comme de l'or,

& de tres-bon goust, on n'y trouve pas son compte, & peu de personnes en font, il n'y a que ceux qui sont pressés, & qui n'ont point de manyoc planté, qui plantent de celui-cy, pour en avoir bien-tôt. Il y a une autre sorte de manyoc assez rare, que l'on appelle *Kamanioc*: il est si semblable au manyoc blanc, qu'on ne les sçauroit distinguer qu'avec peine. On le fait cuire tout entier comme des patates, & on le mange sans exprimer son suc, & sans qu'il fasse aucun mal, comme feroient indubitablement tous les autres manyocs, qui donneroient la mort à l'instant mesme qu'on en auroit mangé. J'ay appris depuis la 1.^e édition de mon livre, que les esclaves tant Sauvages que les Nègres, qu'on nous a amenés du Bresil arrachent le manyoc, & sans le grater le mettent dans un baril plein d'eau, où ils le laissent tremper une semaine entiere, puis le font sécher au Soleil, & l'écorce s'ostant d'elle mesme, ils pillent ce manyoc dans un mortier, pour le reduire en farine, qu'ils mangent sans autre cuisson.

Pour planter le manyoc, on observe fort exactement le decours de la Lune: & les habitans tiennent qu'estant planté en ce temps-là, il pousse davantage en racines. On remue premierement la terre avec des houës, & on en compose des mottes larges de deux pieds & demy, ou trois pieds, & longues environ de cinq. Les habitans appellent cela, des fosses de manyoc, d'autant qu'elles ressemblent aux fosses dans lesquelles on enterre les morts. On fait une raye tout du long de cette fosse par le milieu, & on fiche dans cette raye à droit & à gauche, trois ou quatre tronçons du bois de manyoc, longs d'un pied au plus: & on remplit les Campagnes de ces fosses, sur lesquelles on plante du manyoc qui croist en arbrisseau, & pousse merveilleusement en racines, desquelles la pluspart, quand il est beau, sont grosses comme la cuisse, de sorte qu'un seul arpent de terre planté de manyoc, nourrit plus de monde, que six arpens des meilleures terres de France semées de bled, ne sçauroient faire.

*La façon de faire le pain & la boisson ordinaire,
avec le Manyoc.*

POur faire la Cassave , qui est le pain ordinaire du pays, apres avoir arraché le manyoc , on ratisse ses racines, comme on fait les naveaux , lors qu'on les veut mettre au pot, puis on esgruge toutes ses racines sur des rapes de cuivre percées , comme les rapes avec lesquelles on esgruge le sucre.

Ces rapes ont un pied & demy de haut , & huit ou dix pouces de large , & sont attachées sur des planches, dont on met le bas dans un vaisseau , & appuyant le haut contre l'estomac, l'on frotte à deux mains la racine dessus la rape, & tout le marc tombe dans le vaisseau.

On a trouvé depuis quelque temps l'invention d'avoir de grandes roties toutes couvertes de grages , de sorte que trois Nègres en une heure font plus de farine que dix autres , il y en a deux qui tournent , & un qui fournit de racines , ainsi que vous les voyez dépeints. Quand tout est égrugé ou rappé, on le met à la presse dans des sacs de toile, & on en exprime tout le suc , en sorte qu'il ne demeure que la farine toute seiche.

Mais comme les sacs de toile coustent beaucoup , & s'v-sent bien tost , on se sert à present dans la plupart des Cases d'un canot de bois, d'environ quatre pieds de long , & deux & demy de large , & de quelques trois pieds de profondeur, trouié de tous les costez , dans lequel on met la farine sur laquelle on met quelques planches proportionnées à la grandeur de ce canot, sur lesquelles on met quelques roches, & la fourche pour presser; si bien qu'au lieu de sept ou huit jours , qu'il falloit pour faire sécher la farine , & en exprimer le suc cela se fait maintenant en une heure.

Le suc qui en sort est estimé du poison par tous les habi-

tans, & mesme par tous les Autheurs qui en ont écrit; autant que le quart d'un verre fait mourir un homme en moins d'une heure, si on n'y apporte un prompt remede. Pour moy, j'ay une opinion toute particuliere, que ie ne mets pas icy pour la faire passer comme infailible & asseurée, mais afin que l'on en juge. Car ie crois que tout ce qu'il y a de malin dans ce suc, & mesme dans cette racine, n'est qu'une trop grande abondance de nourriture, de laquelle l'estomach humain n'est pas capable; car quoy que son effet soit à la verité mortel, il opere neantmoins tout d'une autre façon que tous les autres poisons, qui causent des ardeurs estranges, s'ils sont chauds; ou des assoupissemens, s'ils sont froids: ce qu'on ne remarque point du tout en ceux qui ont pris de ce suc, ou mangé de cette racine; mais seulement une repletion d'estomach qui les suffoque, & qui les fait mourir. De plus, on ne trouve aucune des parties nobles des animaux qui en sont morts, endommagée, mais seulement leur estomach enflé.

On peut adjouster que les Sauvages ne font presque rien cuire, qu'ils n'y mettent de l'eau de manyoc en abondance, sans qu'il leur fasse aucun mal, lors qu'elle est cuite. Et le Pere Raymond Breton qui blasme cette opinion dans son Dictionnaire, me donne de quoy l'appuyer en la page 52. „où il dit, que le manyoc ne fait aucun tort à ceux qui y „sont habituez, comme aux rats, aux acoutys: & qu'il a veu „des vaches en mourir, d'autres en manger petit à petit, & „en faire par-apres de grands dégats, sans en estre endommagées.

A quoy j'adjouste, que nous avons veu mourir des personnes, qui durant la famine, avoient trop mangé de bled qui n'estoit pas encor meur, & que les chevaux mesme qui boivent apres avoir mangé leur saoul de froment, en sont suffoquez: & cependant il n'est jamais tombé dans la pensée des hommes, que le froment ayt rien de veneneux; mais seulement une si grande abondance de nourriture, que si l'on en use indiscrettement, il cause des effets aussi dangereux que le poison.

Pour revêchir à la maniere de faire la Cassave : cette farine estant bien seiche , on la passe à travers d'un *Hebéchet*, qui est une façon de crible à petits trous quarrez & fort drus, que les Sauvages font avec l'escorce du *Solaman* , ou de queuës de *Lataniers*. Après cela , on fait du feu sous une platine de fer fondu, ronde, & espaisse d'un demy doigt. Les Sauvages se servent de platines de terre cuite. Quand la platine est bien chaude , on estend sur toute sa largeur l'espaisseur d'un doigt de farine : laquelle venant à s'eschauffer, se lie & se cuit comme un de ces crepaux, qu'on fait dans la poëlle au Mardy gras. Lors qu'elle est cuite d'un costé , on la retourne de l'autre , estant tout à fait cuite, on la retire de dessus la platine , & pour lors elle donne de l'appetit aux plus dégoustez: après on la fait seicher au Soleil pour la garder.

Les Espagnols & les Portugais font seicher cette farine dans le four , & la gardent deux ou trois ans : ils en font des provisions dans leurs fortereffes, & en avictuaillent leurs navires. Voila de quoy manger, il faut maintenant donner de quoy boire.

La boisson ordinaire que l'on appelle Oüycou , se fait dans de grands vaisseaux de terre, qui tiennent environ un demy poinçon. Les Sauvages les font eux-mesmes, & les appellent à l'imitation des Espagnols, *Canary*. Après avoir remply ces vaisseaux d'eau , on met dedans dix ou douze bonnes Cassaves routes chaudes, & on égruge 5. ou six patates, quel'on mesle dedans l'eau, puis on les couvre & on les estanche bien, & en une nuit cela s'échauffe, & bout cōme le vin dans la cuve: & pour marque qu'il a bouilly, tout le marc de la Cassave monte au dessus , & il s'y fait une crouste espaisse de quatre doigts. Alors on le coule à travers d'un *Hebéchet*, & on le met rasseoir, & éclaircir dans un baril. Cette boisson estant bien faite , est aussi bonne que la meilleure biere. Il y en a qui font pourrir la Cassave pour faire le Oüycou plus fort, les Sauvages le pratiquent, mais ie crois que ce la n'est pas sain.

Ce n'est pas assez pourtant d'avoir fait voir les mauvais ef-

fets du manyoc, & d'avoir dit que son suc aussi bié que sa racine cruë fait mourir ceux qui en mâgent, il faut aussi qu'en mesme temps ie tasche de donner quelque remede à ce mal. l'en laisseray à part plusieurs que quelques Autheurs ont donné, & que tout le monde ne peut pas pratiquer, ny mesme connoistre: & me cōtenteray d'en donner trois, qui sont aussi aisés qu'il sont communs & familiers à tous les habitans des Isles: le premier que j'ay veu pratiquer heureusement, c'est de boire de l'huile d'oliue avec de l'eau tiede, ce qui fait vomir tout ce qu'on a pris: le second qui est tres-assuré, est de boire quantité de suc d'Ananas, avec quelques gouttes de jus de citron, mais sur tous les remedes, le suc de l'herbe aux couleuvres, dont tous les arbres de ces Isles sont revêtus, est le souverain Antidote, non seulement contre ce mal, mais encore contre toute sorte de venin.



Des Patates, Igniames, & Pistaches.

§. XV.

SI dans l'Europe le bled vient à manquer, on est assuré de jeufner: mais quand il n'y auroit pas une racine de manyoc dans toutel' Amerique, les Patates peuvent servir de pain & de nourriture aux hommes, & à tous les animaux, sans en excepter aucun; & mesme dès à present j'ose bien assurer qu'il y a la moitié des habitans des Isles, principalement parmy les Anglois, qui ne vivent d'autre chose. Lors que les Oûragans ont tant de fois ravagé les *manyocs* de nos Isles, on a tousiours eu recours aux Patates, sans lesquelles bien du monde auroit pery de faim. Je crois assurément qu'il n'y a personne qui ayt esté dans l'Amerique, qui n'avouë que la Patate est la meilleure nourriture du pays. Pour marque de cela, on a tousiours observé que ceux qui en sent

ordinairement, sont gras, en bon point, & se portent merveilleusement bien.

Pour cultiver cette racine, on fait des trous dans la terre de demy-pied de profondeur, le plus dru, & près à près qu'il est possible; & dans un temps de pluie on met dans chaque trou, deux ou trois brins de ces tiges rampantes, que les habitants appellent, *bois de Patates*, puis on les couvre de terre: & ces tiges ayant repris, poussent des racines, & rampent sur la terre, laquelle ils couvrent entierement. Dans chaque trou, il y vient cinq ou six racines de toutes formes, rondes, longues, en poyre, & autres façons, & de toute grosseur. Il y en a quelquefois de grosses comme la teste. I'en ay veu qui pesoient plus de vingt livres, ce qui est assez ordinaire quand elles sont plantées dans une terre legere ou sabloneuse, où elles se plaisent plus que dans une terre grasse. Toutes ces racines en trois ou quatre mois, atteignent leur perfection.

Il y en a de huit ou dix sortes differentes, en gouff, en couleur, & en fuëilles. Pour ce qui regarde les fuëilles, la difference en est petite; car elles ont presque toutes la forme de cœur. Leurs tiges ou sarmens qui rampent deçà, de là, & couvrent toute la terre cōme si c'estoit un pré, servent de pâture aux bestes, qu'on ne laisse pourtant pas aller dedans, mais l'on en coupe de grandes brassées que l'on donne aux chevaux, aux bœufs, & aux porcs, pour leur nourriture ordinaire. L'on coupe aussi les extremités des tiges, que l'on lie en petits paquets pour les faire cuire, & manger en guise d'Asperges.

Ce seroit une chose ennuyeuse de distinguer toutes les differentes sortes de Patates; il suffit d'en nommer les plus communes, qui sont les *Patates vertes*, les *Patates à l'oignon*, les *Patates marbrées*, les *Patates blanches*, les *Patates rouges*, les *Patates orangées*, les *Patates à suif*, les *Patates souffrées*, & les autres qui ne me reviennent pas à la memoire.

Tous les matins, c'est une coustume generale par toutes les Isles, de faire cuire plein une chaudiere de Patates pour

déjeûner. On l'emplit desorte, qu'on ne met de l'eau dedans, que pour empêcher que les marmites ne brûlent ; car si on les pouvoit faire cuire sans cette eau, elles en feroient beaucoup meilleures. De plus, on bouche la chaudiere avec quelques linges, ou avec des fuëilles de *Bananiers*. Quand elles sont cuites, elles deviennent moles comme des chataignes bouliës, & ont presque le même goût; mais elles sont beaucoup meilleures, & ne chargent nullement l'estomach. La sauce ordinaire dans laquelle on les trempe avant que de les manger, est la *Pimentade*, qui se compose de jus de citron, & d'huile d'olive, avec cinq ou six grains de piment écaché.

Au reste, deux chaudières de Patates toutes chaudes, détrempées dans un baril d'eau, font une boisson excellente, que nous avons fait boire aux plus déniaisez pour du vin de Ré. On la peut aussi faire passer pour du vin clair, car deux ou trois Patates rouges luy donnent une couleur de ruby, aussi belle que le plus beau vin de France; on appelle cette boisson *Maby*. Il faut que cette liqueur boüille d'elle-même, aussi bien que le *Oüicoü* de Calsave: & lors que l'une ou l'autre ne se haste pas assez de boüillir, l'on égruge deux ou trois patates cuites que l'on jette dedans, ce qui fait monter tout le marc un quart-d'heure apres, au-dessus du baril ou du canary.

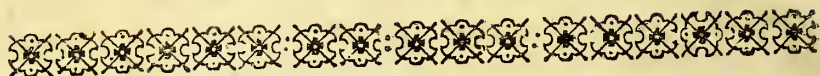
Les femmes Sauvages en font d'une autre sorte, qu'elles font boire assez souvent à leurs maris : elles machent les Patates desia cuites, & les recrachent dans un *Coüy*, c'est à dire, la moitié d'unealebasse, où cela s'estant aigry, il se fait une sorte de levain, dont elles prennent gros comme un œuf, & le dissoudent dans une bonne chopine d'eau, & cela fait sur le champ, une boisson capable d'enivrer.

Les *Igniames* ou *Iuhames*, sont une autre espèce de Patates, dont les tiges sont beaucoup plus fortes que celles des Patates, elles sont quarrées & rampent non seulement sur la terre, mais encore sur les hayes, & mesmes s'attachent aux arbres

arbres comme le houblon en France. Leurs fuëilles qui viennent deux à deux sur des petites queuës quarrées, laissant toujours une grande distance, entr'elles, & celles qui suivent, sont plus fortes & plus grandes que celles des Patates, & d'un verd plus brun, & plus luisant, en forme de cœur; leurs tiges poussent vne façon d'épy de fleurs jaunatres, qui portent quelque graine.

Leurs racines croissent incomparablement plus grosses que celles des patates, & poussent de la grosse masse, des chevelures de petites racines. Leurs tiges se repliant cõtre la terre, y prennent & produisent des racines qui sont de couleur cendrée tirant sur le jaune, lesquelles servent de nourriture aux Nègres, qui en font autant de cas que des Patates, quoy qu'elles ne soient pas si bonnes. Lors que l'on coupe leurs tiges, elles pleurent fort long-temps comme la vigne, mais plus abondamment.

Nous avons encore une autre plante, dont les fruits croissent dans la terre, comme celle des Patates, mais qui en est bien différente: on l'appelle *Pistache*, à cause de sa forme & de son goust, c'est une petite plante qui rampe sur la terre, & pousse de ses petites tiges qui sont fort desliées, rousses & veluës, de petites queuës fort drües, qui portent chacune quatre petites fuëilles assez semblables à celles du *Mélilot*; il sort de la jointure de ces rameaux de petites fleurs jaunes & rougissantes par le haut, comme celles de *Citrus*: cette plante produit sous la terre de petites gouffes grises, qui font du bruit lors qu'on les casse: elles contiennent chacune deux ou trois fruits gros comme des Avelaines, l'escorce en est rouge, & le dedans en est blanc, oléagineux & de mesme goust que nos Pistaches de l'Europe; on les presente au dessert, mais ils font mal à la tête de ceux qui en mangét trop; l'on en fait des cataplasmes qui guerissent les morsures des serpens &, l'huile que l'on en tire est estimée comme l'huile d'amande douce.



Des Cannes de Sucre : & de la maniere qu'on le fait.

§. X V I.

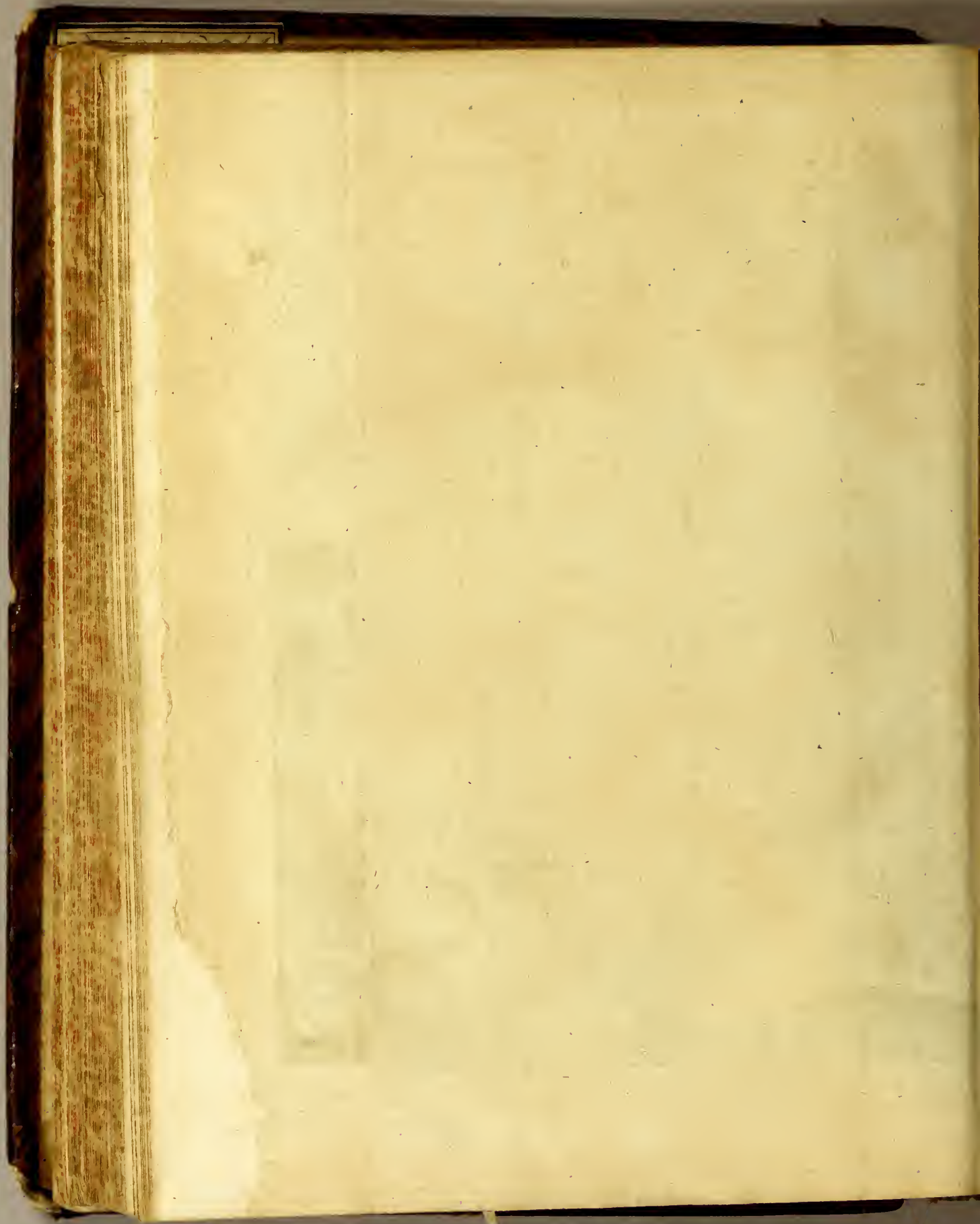
LEs Cannes de Sucre qui croissent , tant dans le Bresil qu'en toutes ces Isles , desquelles on fait le sucre en abondance, sont toutes semblables aux grands roseaux d'Espagne , hormis qu'elles ont les nœuds plus courts, les fuëilles plus drües , & qu'elles sont plus basses de moitié ; elles portent un pennache comme les autres roseaux , dans lequel la graine est enfermée. Il y a encore cette difference, que la Canne n'est pas creuse comme le roseau : mais elle est remplie d'une certaine moëlle spongieuse , toute imbibée d'une eau blanchastre, & cette eau est la liqueur dont on fait le sucre.

Ces Cannes croissent dans toute l'Amerique , aussi grosses que les plus gros roseaux , & mesme il s'en trouve de plus grosses que le bras. Celles de l'Isle de Madere au contraire, ne sont pas plus grosses que deux pouces. Je ne sçay si cela vient du terroir , ou du défaut de pluyes ; quoy qu'il en soit , le sucre ne laisse pas d'en estre beaucoup plus fort. On plante les Cannes, tant dans l'Amerique dans les Canaries, non des yeux, ou des rejettons , comme dit d'Alchamps ; mais bien des tronçons de la Canne, fîchez dans la terre bien labourée. Il y en a qui font des rigoles d'un demy-pied de profondeur , dans lesquelles ils mettent une Canne de trois pieds ou environ , & la font chevaucher d'un pied par chaque bout, par deux autres Cannes, & continuent ainsi tout le long du champ.

Elles sont pour l'ordinaire six ou sept mois à atteindre leur parfaite maturité , c'est à dire , avant qu'elles fleurissent , ou qu'elles poussent la verge qui porte le pennache , où la grai-



1. Moulin. 2. Fourneaux et Chaudières. 3. Formes. 4. Vinaigrierie. 5. Canes de Sucre. 6. Gros Cocos. 7. Latanir. 8. Pajomirioba. 9. Choux Caraïbes. 10. Cafes de Negres. 11. Figuir. 12. SUCRERIE. p. 135. p. 138. p. 132.



ne & la fleur sont enfermées. En ce temps-là, elles sont jaunes comme de l'or ; & c'est alors qu'on coupe les Canes, & apres les avoir émondées de leur feüilles, on les applique au moulin, lequel est composé de trois rouleaux égaux en grosfeur, & également revestus de lames de fer, au lieu où passent les Canes. Celuy du milieu est beaucoup plus élevé, afin que les deux arbres qui le tiennent par le haut, & auxquels les bœufs sont attelés, puissent tourner sans estre empeschez par la machine : le grand rouleau du milieu, est environné d'un hériflon, dont les dents s'emboîtent dans des hoches ou arets faits à ce sujet, dans les deux autres qui sont tous proches ; & les faisant tourner ils serrent, écrasent & font passer les Canes de l'autre costé, lesquelles demeurent toutes seiches & épuisées de leur suc, qui tombe dans un vaisseau qui est dessous le moulin. Ce suc ainsi tiré, coule par un petit canal dans la premiere chaudiere, qui tient environ deux muids, les deux autres vont en diminuant ; en sorte que la troisieme ne tient au plus qu'un tiers de la premiere: le suc est échaufé dans celle-cy à feu lent, & ne fait que fremir, & pousser en haut son ordure, que l'õ écume fort soigneusement ; & cette premiere écume ne sert qu'à mettre dans la mangeaille des animaux.

L'on transporte le suc incôtinent apres dans la 2. chaudiere, où l'on luy dône un feu plus violent, en sorte qu'il bout à gros boüillons, pèdant qu'un Nègre l'écume toujours, & pour l'aider à se purifier & jeter toute son écume, l'on y jette de tēps en temps quelques cüeillerées d'une lessive si forte, qu'elle cauterise la langue quand on la met dessus: estât ainsi bien escumé, on le met dans la troisieme chaudiere, où l'on luy en fait autant ; & dans les sucreries où il n'y en a que deux, on le laisse davantage dans cette seconde. Apres cela on le passe par un drap, ou par un linge, & on le verse dans les petites chaudiere de bronze, où l'on ne se sert plus de lessive ; mais comme ces chaudiere sont fort basses, & que le sucre qui est en consistance de sirop, y bout extraordinairement : l'on y jette de temps en temps avec un aspersoir, quelques gouttes d'huile d'olive, pour l'empêcher de les surmonter & de se répandre.

Les Nègres l'écument continuellement , & l'élevont avec leurs grandes écumoirs en l'air , & le laissent retomber de fort haut ; & quand il a atteint sa parfaite cuisson , ce que le sucrier reconnoît au bouillon , & en jettant quelque peu en l'air , comme font les confiseurs , pour connoître si leur sucre est bien cuit : alors on le met dans le refrigeratoire, où on le remue continuellement avec une espée de bois , jusqu'à ce que le grain paroisse dans le sirop, comme du sable blanc , & tout aussi tost on le verse dans les formes qui sont quelquefois de terre; mais pour l'ordinaire on les fait de bois, quarrées & en pyramide. Elles sont posées sur de grands tréteaux, & il y a dessous des canots, pour recevoir ce qu'elles dégoutent. Lors que le sucre est figé, on met dessus de la terre grasse délayée avec de l'eau , qui le blanchit & le purifie. A l'extrémité de ces formes il y a un petit trou , dans lequel l'on foure une petite verge de fer ou de bois, autant que l'on peut , jusqu'à ce qu'elle n'y puisse plus entrer , que le sucre se soit entierement purgé, & aye rendu toute cette melace rouge, qui le rendoit obscur; en suite de cela on le fait seicher au Soleil dans des quaissons.

Les Cannes brisées & épuisées de leur suc , aussi bien que les écumes, ne sont pas inutiles ; car pour les écumes des secondes & troisièmes chaudières , & tout ce qui se répand en le remuant, tombe sur le glaci des fourneaux, & coule dans un canot, où il est réservé pour en faire l'eau de vie, les Nègres en font des boissons qui enyvrent , & dont l'on a un assez bon débit dans les Isles, le sirop melace , ou composé, est encore une assez bonne marchandise, dont l'on fait les pains d'épice dans l'Europe. J'en ay veu mettre dans du Oüycou , ce qui le faisoit bouillir , & le rendoit aussi fort que la meilleure biere de Flandres. Pour les Cannes brisées, elles servent à engraisser les pores, ce qui en rend le lard & la viande excellente. Le suc des Cannes qui n'ayant pas esté mis assez promptement dans les chaudières, devient aigre , estant méllé avec de l'eau, bout & fait une boisson , que l'on appelle *Vezoü*, qui se debite fort bien dans les Isles, & tous ces pe-

ris ménages doivent deffrayer toute la famille d'une sucrerie bien réglée.

Il faut remarquer qu'il faut necessairement laver tres-souvent le vaisseau qui reçoit le suc, & le canal par où il passe, de peur qu'il ne contracte quelque acrimonie, & n'empêche le sucre de se faire : & pareillement que si l'on jettoit tant soit peu d'huile dans les grandes chaudieres, ou tant soit peu de lessive dans les petites, il ne s'y feroit point de sucre. Il y a encore certaines choses qui estant jettées dans les chaudieres, empêcheroient d'y faire jamais de sucre, si l'on ne les repassoit par le feu : mais l'on sçait assez de mal, & il n'est pas necessaire que j'en aprenne.



*Des autres Cannes qui croissent dans les Isles. Des
BaliZiers. Du Solaman, ou herbe aux
Hébéchers.*

§. X V I I.

LEs grands roseaux que l'on appelle communément en France, Roseaux d'Espagne, croissent dans toutes ces Isles en tres-grande quantité le long de la mer, & dans les lieux humides & marecageux. On ne sçauroit exprimer l'utilité que les habitans tirent de ces roseaux : car non seulement ils servent de lattes & de couverture, mais aussi de matériaux pour faire les murailles des maisons. Pour cet effet, on lie les roseaux de demy-pied en demy-pied sur les chevrons, avec des éguillettes de *mahot*, & on les couvre des feuilles des mesmes roseaux, comme l'on couvre de chaume les pauvres maisons des champs dans l'Europe. Pour ce qui regarde les murailles des Cases, on ne fait que ficher des roseaux en terre si près à près qu'ils s'entretouchent, & les lier par le travers avec d'autres roseaux fendus, de sorte que

ces murailles ne sont autre chose que des clayes de roseaux, d'où vient que rarement on fait des fenestres aux Cases, parce que le iour penetre aisément à travers des murailles.

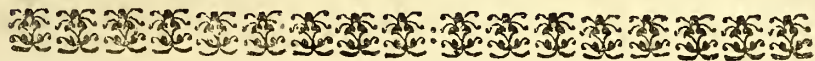
Les Sauvages se servent de la cendre de ces roseaux, quand ils veulent guerir un malade de la verolle ou de l'*escpian*, en luy en frottant tout le corps. Je n'ay pû apprendre d'eux ce que cela operoit sur le malade, & ie crois que cela ne fait pas grand chose; car ils ne guerissent jamais parfaitement.

Nous avons dans la Guadeloupe cinq sortes de Balisiers. Je ne diray rien des deux petits, puisque les Auteurs en ont suffisamment écrit, sous le nom de Canne d'inde, & de *flos cancri*. Ils portent tous deux des fleurs jaunes & rouges assez jolies, & on fait de petits chapelets de leur graine, qui sont fort beaux. Vous pouvez voir là-dessus d'Alechamps, & les autres Auteurs.

Outre ces deux petits Balisiers, il y en a deux grands qui ne different de ces deux-cy qu'en grandeur, & en la façon de leurs fleurs. Ces plates jettent des tiges grosses comme le bras, & quelquefois plus. Elles croissent hautes cōme une demy-picque, & portēt plusieurs fuëilles larges de deux pieds, & longues de sept à huit, polies, mais toutes marquées de rayes traversantes, comme si on les avoit plissées par plaisir. Du milieu de leur tige sort une fleur longue cōme le bras, & double rang de petits bassins, qui s'emboîtent l'un dans l'autre, jusqu'au bout. Cette fleur est quelquefois large comme les deux mains. Il y en a une espece de rouge, & une espece de jaune; & les fuëilles, tant de l'une que de l'autre espece, servent aux Sauvages non seulement à emballer leur farine, leur pain, & tout le reste de leurs victuailles, & mesme tout leur petit bagage, quand ils vont aux champs; mais encore à couvrir leurs *Ajoupas*, ou petits Auvents, où ils se mettent à couvert, quand ils sont arrivez quelque part, où il n'y a point de logement.

Le Solamā est la plante la plus vtile qu'ayent les Sauvages dās toutes ces Isles, pour ce qui est du ménage: elle pousse plu-

seurs tiges rondes, grosses comme le pouce, hautes de dix ou de douze pieds, droites comme des flèches : l'écorce ou superficie de ces tiges est verte, polie, & extrêmement dure. Il vient au haut de chacune de ces tiges, cinq ou six feuilles toutes semblables à celles du Balisier, mais plus courtes de moitié. Les Sauvages levent cette escorce par petites lames fort estroites, minces comme du papier, & tout de la longueur de la tige : cela leur sert comme d'ozier pour faire leurs petits paniers, *Matoutou, Catoly, Hébéchets*, leurs *Coulevres*, qui est une façon de chausse tressée, dans laquelle ils pressent le *manyoc*, & beaucoup d'autres petits ouvrages. Cette plante croît dans les marais, & n'est pas commune par tout; car j'ay esté six ans dans la Guadeloupe, sans en avoir pû recouvrer une plante: enfin j'en trouvay une grande quantité dans les marais de la Basseterre.



Des plantes qui portent des fruits.

CHAPITRE II.

De l'Ananas, & des Karatas à fruits.

§. I.

IE peux à tres-juste titre appeller l'Ananas, le Roy des fruits, parce qu'il est le plus beau, & le meilleur de tous ceux qui sont sur la terre. C'est sans doute pour cette raison, que le Roy des Roys luy a mis une couronne sur la teste, qui est comme une marque essentielle de sa Royauté, puis qu'à la cheute du pere, il produit un ieune Roy qui luy succede en toutes ses admirables qualitez : Il est vray qu'il y a encore d'autres rejettons au dessous du fruit, & mesme au dessous de la tige qui produisent des Ananas en bien

moins de temps , & mesme avec plus de facilité que celuy qui luy sert de couronne, mais il est aussi veritable que le fruit produit par celuy-cy, est incomparablement plus beau que les autres.

Ce fruit croist sur une tige ronde, grosse de deux pouces, & haute d'un pied & demy , laquelle sort du milieu de la plante, comme l'artichaux du milieu de ses feuilles : elles sont longues environ de trois pieds, larges de quatre doigts, canelées à guise de petits canaux , & toutes herissées sur le bord, de petites pointes picquantes, & finissent en aboutissant à une petite pointe qui pique comme une éguille.

Au commencement ce fruit n'est pas si gros que le poing, & le bouquet de feuilles, où est la petite couronne qu'il porte sur la tete, est rouge comme du feu ; de chacune des escailles de l'escorce du fruit (dont la figure , & non la substance, est fort semblable aux pommes de pin) sort une petite fleur purpurine , qui tombe & se fanne à mesure que le fruit grossit.

Nos habitans en distinguent de trois sortes , auxquelles se peuvent rapporter toutes les autres : à sçavoir le gros Ananas blanc, le pain de sucre , & la pomme de rai-
nette.

Le premier a quelquefois huit ou dix pouces de diametre, & quinze ou seize pouces de haut. Sa chair est blanche & fibreuse , mais son escorce devient jaune comme de l'or, quand il est meur. Il exhale une odeur ravissante, qui tire fort à celle de nos coings, mais beaucoup plus suave. Quoy qu'il soit plus gros & plus beau que les autres, son goust n'est pas si excellent, aussi n'est-il pas tant estimé ; il agace plustost les dents , & fait plustost saigner les gençives que les autres.

Le second porte le nom de sa forme , parce qu'il est tout semblable à un pain de sucre : il a les feuilles un peu plus longues & plus estroites que le premier, & ne jaunit pas tant. Son goust est meilleur, mais il fait aussi saigner les gençives de ceux qui en mangent beaucoup. J'ay trouvé dans celuy-cy de la graine semblable à la graine du *Cresson Aleinois*; quoy que

que pourtant ce soit une opinion generale, quel Ananas ne graine iamais.

Le troisieme est le plus petit, mais c'est le plus excellent, & est appelé pomme de rainette, à cause que son goust a cela de particulier, qu'il tire à l'odeur & au goust de ce fruit : Il n'agace presque point les dents, & ne fait point saigner la bouche, si ce n'est quand on en mange excessivement.

Voila ce qu'ils ont de particulier, mais tous conviennent en ce qu'ils croissent d'une mesme façon, portent tous le bouquet de feuilles ou la couronne sur la tete, & ont l'escorce en forme de pommes de pin, laquelle se leue pourtant, & se coupe comme celle d'un melon : & bien que la chair, tant des uns que des autres soit fibreuse, elle se fond toute en eau dans la bouche, & est si savoureuse que ie ne le scaurois mieux exprimer, sinon en disant qu'elle a le goust de la Pêche, de la Pomme, du Coing & du Muscader tout ensemble.

Quelques uns pour luy oster cette qualité qui fait saigner les gencives, & enflâme la gorge de ceux qui en mangent beaucoup, ou le mangent avant qu'il soit meur; apres l'avoir dépoüillé de son escorce, & coupé par roüelles, le laissent un peu de temps tremper dans le vin d'Espagne, & non seulement l'Ananas quitte ce qu'il a de malin, mais il communique au vin, un goust & une odeur fort agreable.

On fait un vin de son suc, qui vaut presque de la Malvoisie, & qui enivre aussi bien que le plus fort vin que nous ayons en France. Si on conserve ce vin plus de trois semaines, il se tourne, & semble estre entierement gasté: mais si on se donne patience encor autant de temps, il revient dans son entier, & mesme est plus fort & plus fumeux qu'auparavant. Lors qu'on en use modérément, il récréé le cœur, réveille les esprits engourdis, & arreste les nausées de l'estomach, il est bon aux suppressions des vrines, & est un contrepoison à ceux qui ont beu de l'eau de manyoc: il faut pourtant que les femmes qui sont enceintes se gardent bien d'user de ce vin, & mesme de manger l'Ananas en quantité, car cela les feroit aussi-tost avorter.

Il se trouve une plante dans tous les bois de ces Isles, que les habitans aussi bien que les Sauvages appellent *Karatas*. Elle a ses feuilles assez semblables à celles de l'Ananas; mais trois ou quatre fois plus longues, plus minces, plus seiches, & armées des deux costez, de petits crocs épineux. Son fruit est gros & long comme le doigt, fait en pyramide à triangle; en forme d'un gros cloud; l'escorce en est blanche & veluë; mais veneneuse: car elle brusle & fait élever la bouche. La chair du fruit est blanche comme celle d'une pomme, mais un peu plus tendre. Il y a dans le milieu du fruit cinq ou six petites graines, comme de petites lentilles, blanches dans leur commencement: mais rouges quand elles sont meures, ou plustost quand le fruit est meur. Son goust est semblable à celui d'une pomme de rainette, relevé pourtant par une petite aigreur, qui le rend fort agreable.

Il en croît quelquesfois trois ou quatre cens dans le cœur d'une seule plante, tout contre-terre, serrez & pressez l'un contre l'autre, la pointe en bas. Ils fleurissent violet: on en fait des confitures excellentes, apres toutefois l'avoir dépouillé de son escorce: il desaltère & raffraichit beaucoup. Une cueillerée de son suc meslée avec un peu de sucre fait vüider les vers, mais il est autant dangereux aux femmes enceintes comme le suc de l'Ananas.



Du Chardon épineux. Du Figuier d'Inde, ou Raquettes. Du cierge épineux. Du Melocarduus, & des Groselles.

§. II.

CE seroit une chose assez difficile, de décrire toutes les especes des chardons épineux, ou figuiers d'Inde, qui

croissent dans nos Isles, parce qu'il y en a une si grande quantité, & ils changent si souvent de formes selon les temps & les lieux où ils croissent, que l'on a bien de la peine à les reconnoître : c'est ce qui m'oblige de n'en décrire que trois, auxquels on pourra rapporter tous les autres.

Le premier est le chardon espineux que j'avois décrit dans la 1. édition de mon livre; c'est une plante tres-particuliere, tant dans sa façon de croistre que dans sa forme; car elle naît sur les branches des arbres, auxquels elle s'attache par de petits filamens de racines, qui ne prennent nourriture que de la crasse, de l'humidité, ou de la substance de l'écorce à laquelle elle s'attache: elle rampe bien loin sur les rochers & sur les arbrisseaux, & n'a aucunes feuilles que ses tiges ou branches, qui naissent l'une de l'autre confusément. Elles sont à trois quaires, & chaque quaire est large d'un pouce: de substance d'*Anacarde*, ou de *Toubarde*, toutes pleines d'un suc visqueux & insipide, & toutes parsemées de petites estoiles menuës & picquantes, comme des éguilles. De l'extrémité de ses branches, & quelquefois du milieu, naît une fleur blanche plus grosse que celle du *Nymphaea*, ou *Nenuphar*, qui croît dans les eaux. Par dessus cette fleur il y a quantité d'autres petites feuilles blanches & vertes, fort étroites, longues deux fois comme la fleur, qui l'environnent entièrement. A la cheute de cette fleur dont l'odeur est tres-suave, il croît un fruit, qui par succession de temps vient gros comme un œuf d'oye. Son escorce est de couleur de pourpre, épaisse, & forte quasi comme un cuir, sur laquelle paroissent de petites excressances vertes, en façon de feuilles. Il est tout remply d'une chair blanche comme neige, si ce n'est proche de l'écorce, de la couleur de laquelle elle tient un peu, & cette chair est toute meslée de petites graines noires, comme celle du pourpier. C'est un des plus excellens fruits du pays; il rafraîchit extrêmement; il fleurit environ le mois d'Avril, & n'est qu'un mois pour atteindre sa perfection.

Le figuier d'Inde, & ce que nous appellons *Raquettes* dās nos Isles, est une plâte admirable qui produit des Rameaux de ses

propres rameaux, des feuilles de ses propres feuilles, & des fleurs & des fruits de ces mêmes feuilles. Vne seule feuille qui est quelquefois large cômme vne raquette, épaisse d'un pouce, & toute herissée de petites éguilles, plantée dans la terre, en produit deux autres semblables qui en poussent chacune deux autres, & s'étendent ainsi au moins dans nos Isles, jusqu'à couvrir plus de dix pieds de terre en quarré. A costé de l'extrémité des feuilles croissent de petites fleurs jaunes, qui sont suivies de fruits qui ont quelque rapport avec nos figues, mais elles sont rouges mêlées de verd, & espineuses, & ces petites épines sont tellement disposées, qu'elles s'enfoncent toujours dans le lieu où elles sont entrées. L'en ay mangé qui m'ont semblé fades; d'autres m'ont paru aigrettes & assez agreables; mais une heure apres, l'vrine que l'on rend est rouge comme l'écarlate, c'est ce qui m'a obligé d'en donner la figure dans la planche de l'Indigoterie, croyant qu'elle pourroit servir à la teinture.

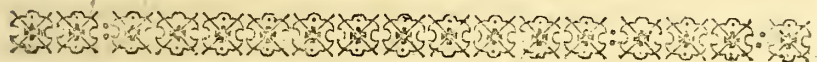
Le Cierge épineux est encore une autre sorte de plante non moins admirable: car sa racine pousse une seule feuille grosse comme le bras, à huit angles ou quarrés, toutes chargées de petites estoiles, comme celle du chardon estoilé; & cette feuille qui croist cinq ou six pieds de haut toute droite, pousse à ses costez une ou deux autres feuilles toutes semblables, & celles-cy d'autres, & font ainsi un arbrisseau, qui parce qu'il est fort droit, est appelé *Cierge épineux*: il porte un fruit violet brun, qui teint les mains, & est d'un goust fort fade.

La plante que nos herboristes appellent *Melocardus echinatus*, est fort commune dans l'Isle de la Grenade: c'est une plante qui croist tout contre terre, qui n'a ny branche ny feuille, mais une masse plus grosse que la teste, ronde comme une toupie, à quinze ou seize quarrés ou angles, l'escorce en est verte, & sur chaque angle il y a six ou sept grandes estoiles composées de dix ou douze éguillons, durs comme de la corne & recourbez, de sorte que l'on ne sçait par où prendre cette plante. La chair de ce fruit est blanche, plus molle que celle du melon, d'un goust assez fade, neantmoins un peu

aigrelet, c'est ce que j'en ay pû remarquer.

Le groselier a les tiges jaunes, rondes, deux fois grosses comme le pouce, & herissées de petites estoiles picquantes, comme le chardon que ie viens de décrire : mais si près à près, qu'il est quasi impossible de les prendre sans s'offenser les mains.

Il a en quelques endroits des feuilles assez petites, & larges comme celles du Philyrea; mais un peu plus longues, & deux fois plus espaisées. Au haut de ces tiges croissent des bouquets de fleurs blanches comme neige, toutes semblables aux roses de Gueldres; à leur cheute succedent des fruits gros comme des œufs de pigeon, de couleur de grosses groffelles, quand elles sont bien meures. Il sort de l'escorce du fruit cinq ou six petites feuilles pointuës & fort estroites. Le dedans du fruit est comme les groffelles bien meures, & le goust ne s'en esloigne pas beaucoup. Plusieurs en mangent, ie ne l'ay jamais trouvé bon, aussi n'en fait-on pas grand cas.



De la fleur de la Passion & de la Grenadille.

De la pomme de Lianne.

§. I I I.

Cette plante est la mesme qui porte le fruit, que l'Escluse appelle *Granadilla* : mais comme il en a dit peu de chose, & que sans doute il a esté mal informé de ceux qui luy en ont fait le rapport, qui ne luy ont fait voir que le fruit sec : & que d'ailleurs les deux especes de fleurs de la Passion que j'ay veu en France, ne sont pas celles qui portent le fruit, j'en feray icy la description la plus exacte que ie pourray.

L'Escluse dit bien que cette plante rampe comme le Lierre, mais il ne parle point de la feuille, qui est semblable à celle de la *folle vigne*, à cinq feuilles, & non à trois comme celle que j'ay veu dans Paris. Sa fleur est composée d'une petite coupe, comme celle d'un calice, contenant environ un demy-verre. Du haut de cette coupe, environ à l'épaisseur d'un quart-d'escu de la bordure, sortent cinq ou six petites feuilles blanches larges d'un pouce, lesquelles se terminent en pointe, & immédiatement au-dessus de ces feuilles, tout autour de la coupe, il y a une couronne de petites pointes de la même substance de la fleur, longues comme des fers d'éguillettes, blanches, toutes rayées, & comme foitées de couleur de pourpre. Au milieu de la fleur se leve une petite colonne, aussi bien faite, voire mieux, que si elle avoit esté tournée autour. Sur cette colonne il y a vne petite massüe qu'on appelle le marteau de la fleur : sur le haut de ce marteau, il y a trois clouds parfaitement bien-faits. Du fond de cette coupe autour de la petite colonne, se levent cinq pointes blanches, qui portent cinq petites languettes dorées, semblables à celles qui naissent au milieu de nos lys; c'est ce que l'on compare aux cinq playes sacrées de nôtre Sauveur.

Cette fleur exhale une odeur si ravissante par tout où elle croist, qu'elle embaûme tout l'air voisin : de sorte qu'on la sent de plus de trente pas. Celle qu'on m'a fait voir au jardin du Roy à Paris, n'avoit aucune odeur. La fleur venant à se flectir, il se forme un fruit du marteau, ou de la petite massüe, qui en deux mois atteint sa perfection, & devient gros comme un gros œuf, & de la forme d'une poyre : mais si bien fait & si poly, qu'il semble que l'on l'ayt fait au tour. Son escorce est espaisse comme un escu d'argent, & si dure, qu'à peine la peut-on rompre avec les mains. Au milieu du fruit, il y a environ une centaine de petites graines qui approchent fort de la forme du cœur humain, lesquelles sont grosses comme les pepins d'une pomme. Elles sont si dures, qu'à peine les peut-on casser sous la dent. Chacune de ces graines est enclose dans une petite bourse faite d'une

peau fort délicate: & ces bourses (qui sont assez grandes pour contenir quatre ou cinq de ces graines) sont remplies d'une liqueur fort aigre avant que le fruit soit meur, mais fort agreable quand il l'est.

J'ay observé que ceux qui mangent la premiere fois de ce fruit, en sont rebutez & dégouttez, à cause de son aigreur: & que ceux qui ne s'en rebutent point, & continuent à en manger, nonobstant cette repugnance, en deviennent si friands qu'ils ne s'en peuvent quasi passer: cela m'est arrivé aussi bien qu'à plusieurs personnes de ma connoissance.

Nous avons trouvé il y a fort long-temps dans la grande riviere des Peres, de la Capsterre de la Guadeloupe, un certain fruit gros deux fois comme une chataigne, & qui luy est assez semblable, excepté que l'écorce en est noire, & a beaucoup de rapport à celle qui couvre le Pignon d'Inde. Tout le dedans de ce fruit est blanc & solide comme les Avelaines, & est de mesme goust, & encore meilleur. J'ay cherché fort long-temps l'arbre qui portoit ce fruit sans le pouvoir trouver: mais en fin, ie fis rencontre d'une certaine plante ligneuse, & rampante par dessus les autres arbres, qui avoit quelques feuilles vertes & polies comme celles du Laurier, mais deux fois aussi longues: de cette plante pendoient des pommes jaunes, grosses comme des pommes de rambour, ces pommes sont nommées dans les Isles pommes de *Lianne*, dans le milieu de chacune desquelles, il y avoit quatre de ces fruits, enclos chacun dans une cellule particuliere, faite de la substance de cette pomme, qui n'est autre qu'une chair spongieuse & insipide.

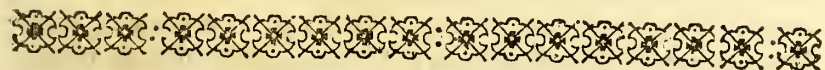


*De la Vigne.*

§. I V.

Sil n'y a point de vin dans les Indes, ce deffaut ne vient point de la vigne: car c'est une chose prodigieuse de voir comme elle est feconde & abondante en fruit dans toutes ces Isles; & qui se voudroit rendre soigneux à la cultiver, pourroit voir tout au long de l'année, des fuëilles, des fleurs, & des fruits sur un mesme cep: car apres avoir cueilly aujourd'huy une grappe meure, & coupé à mesme temps le sarment, en huit jours de temps, s'il fait tant soit peu d'humidité, vous voyez pousser le bourgeon & la fleur, & en moins de deux mois, le raisin devient parfaitement meur.

Il faut remarquer que la grappe ne meurit pas également pour l'ordinaire, & qu'il y a tousiours une partie des grains qui ne sont que du verjus, quand la plus grande partie est meure. Ce n'est pas là le plus grand mal, car s'il y avoit dans ces Isles, des vigneronns qui sçussent gouverner la vigne, on remedieroit facilement à cet inconvenient: mais les Grives & les petits Oyseaux pendant le jour, & les Rats pendant la nuit, font une telle guerre au raisin, que quiconque voudroit faire du vin en quantité, il faudroit avoir de jour & de nuit autant de Messiers que de ceps. C'est le mal que les habitans regrettent le plus dans tout ce pays; car quoy qu'il n'y ayt point de lieu au monde, où il y ayt moins de vin que dans les Indes: Je suis bien asseuré qu'il n'y a point de Region où il soit plus aymé, & où on en fasse plus de dégast, quand il y en arrive. Il faut aussi remarquer que quoy que la vigne vienne si bien aux Indes, cela se fait sans aucune culture.



De toutes sortes de Citrouilles , Callebasses , Melons , Concombres, & Melongenes.

§. V.

Toutes sortes de Citrouilles , Potyrons , Concombres, & Callebasses d'herbes , croissent dans toutes ces Isles beaucoup mieux que dans l'Europe; & ont de plus cét avantage qu'elles ne meurent pas , apres avoir porté leur fruit, mais se provignent d'elles-mêmes : de sorte qu'apres en avoir une fois semé dans un jardin , on ne s'en scauroit défaire. Elles fleurissent & portent du fruit dans tous les mois de l'année , si ce n'est que la seicheresse les en empesche.

C'est une chose merveilleuse, de voir avec combien de facilité les Melons de France, d'Italie , les Sucrins , & autres, croissent dans ces Indes Occidentales : car on n'y sçait ce que c'est que de couche, ny de fumier. On ne fait que jeter de la graine dans un trou , & la couvrir de terre avec le pied, & sans autre façon , en six semaines ou deux mois, vous avez des melons en quantité, qui excèdent incomparablement en grandeur & en bonté , ceux que nous avons dans l'Europe. En un mot, c'est le vray pays des melons. Sur tout celuy qui est le naturel melon du pays , & que les habitans appellent le Melon d'eau , l'emporte par dessus tous les autres ; puis qu'il est veritablement le soulagement des voyageurs , l'ambrosie des alterez , & l'unique refuge & consolation des febricitans.

Il y en a de deux sortes , de ronds & de longs , & tant des vns que des autres, il y en a qui ont le dedans du fruit blanc, & les autres de couleur de chair. Les ronds viennent presque deux fois aussi gros que la teste : & les longs , comme nos moyennes Citrouilles. L'escorce des vns & des autres est

verte, & si dure, que l'ongle n'y sçauroit entrer quand il est meur. Ils sont pleins comme un œuf, & non creux comme les autres Melons, où il n'y a presque qu'un pouce de chair à manger. Toute la chair de ce fruit semble n'estre qu'une eau gelée, qui se fond & se liquéfie entierement dans la bouche, & vous donne plus à boire (qu'à manger) d'une eau sucrée, aussi douce & aussi agreable, que le suc des Grenades. Au reste, c'est le fruit le plus rafraischissant, le plus sain & le moins mal-faisant du pays, quand mesme on en mangeroit par excez.

Plusieurs habitans cultivent dans leurs jardins une grande plâte qu'ils appellent Melongene, ou Bélengene, qui a de grandes fuëilles larges comme la main, elle croist de la hauteur de deux pieds, & porte des fruits gros comme le poing en forme de poyre, ces fruits sont lissez, blanc & violet. Leur chair à la reserve de l'espaisseur d'un doigt, est toute pleine de petite graine plate comme celle du piment. Nos habitans apres avoir pelé ce fruit, le font boüillir, & l'ayant coupé par quartiers, le mangent avec del'huile & du poyvre, bien que ce manger soit assez insipide; ce fruit est froid, venteux & indigeste.



Des Bannanes & Figes de l' Amerique.

§. V I.

IE m'estonne de ce que tous les Autheurs qui ont traité de cette plante, & mesme Acofta qui en a mieux escrit que tous les autres, l'ayent rangé sous le nombre des arbres: car ie ne vis jamais d'arbre qui n'eust du bois & des branches, ce qui ne se rencontre nullement dans cette plante, comme vous verrez dans la description que j'en vâ faire.

La racine de cette plante est une grosse bulbe ronde, maffi-

five, & blanche, tirant un peu à la couleur de chair, de laquelle sort un tronc vert, poly, & lissé, haut de seize à dix-huit paumes, droit comme une flèche, gros comme la cuisse, & sans aucune feuille, jusqu'à sa racine. Ce tronc est composé, non de plusieurs escorces (comme dit Acosta) couchées les unes sur les autres, mais d'une seule escorce poreuse, fibreuse, & quasi de même substance que l'oignon, roulée jusqu'à sa parfaite grosseur : ce qui se voit clairement à la figure du Limaçon, qui paroît à la coupure de ce tronc, d'où il est aisé de juger, combien il est ridicule d'appeler cette plante Roseau ; ainsi qu'a fait le sieur de Rochefort. A la cime de ce même tronc viennent quinze ou vingt feuilles, de sept à huit pieds de long, & d'un pied & demy de large, & il y a une grosse coste ou nerveure tout au milieu de la feuille, qui va depuis un bout jusqu'à l'autre : ces feuilles sont rayées par le travers, comme celles des *Balisiers* ; mais si tendres & si fresles, que le vent les découpe toutes de travers par éguillettes, jusqu'à la coste du milieu. J'ay plusieurs fois ensevely des morts avec deux de ses feuilles : elles servent aussi de napes à la plupart des habitans, faute de linge.

De la cime de ce tronc, & du milieu de toutes ses feuilles, croist une façon de tige, plus dure & plus forte que tout le reste de la plante, grosse comme le bras, & longue de cinq ou six pieds, toute en compartimens par divers endroits. Sur les huit ou dix des plus gros & plus prochains nœuds de la plante, il y a plusieurs figures, quelquefois jusqu'au nombre de deux cens ; sur la tige qui se termine à un pied & demy du fruit, il y a une grosse masse de petites fleurs blanches, arrangées fort près à près, & à double rang ; & chaque rangée de fleurs, est couverte d'une grande feuille violette, faite comme une coquille un peu pointuë. Ces fleurs ne viennent jamais en fruit, & ne servent à rien, sinon à confire en vinaigre, comme des Capres. Les habitans appellent cette tige chargée de son fruit, un *Regime* de figues.

Ces figues sont grosses comme un œuf, à six quarres, & longues de quatre ou cinq pouces au plus. Elles sont vertes

avant que d'estre meures, & jaunes comme de l'or, quand elles ont atteint leur parfaite maturité. La chair de ce fruit est fort délicate ; & plus molle que celle des Abricots bien meurs. Son goust est excellent, mais le fruit est un peu venteux. Quand on le coupe, on voit une belle Croix imprimée sur chaque tronçon : c'est ce qui a fait croire à plusieurs, que ce fruit est le mesme qu'Adam mangea dans le Paradis terrestre ; & qu'au mesme instant il vit dans la cause de son mal-heur & du nostre, le signe de nostre redemption.

Cette mesme description peut servir pour les *Bananes*, avec cette difference, que celles-cy sont plus longues, & pour l'ordinaire plus grosses. Il y en a de grosses comme le bras, & longues d'un grand pied, un peu courbées comme les cornes de vaches. La chair en est plus ferme, de meilleur goust, & estimée plus saine de quantité de personnes. Les Bananes rosties ont le mesme goust que la poyre de bon Chrestien, cuite sous la braize. On en fait des confitures sans sucre, les fendant en quatre, & les faisant seicher au four, ou sur une claye au Soleil : car pour lors elles portent leur sucre, & ne cedent en rien à nos figues de Provence. Le tronc ne porte qu'un *regime* de figues ou de Bananes, & seiche sur le pied quand le fruit est cueilly : mais pour un que l'on coupe, la racine en pousse six autres ; de sorte qu'on en peut avoir pendant toute l'année en grande abondance. Le suc de cette plante fait une vilaine tache sur le linge, laquelle on ne peut jamais ôter quelque forte que soit la lessive où vous le mêterés. L'eau, dont le tronc spongieux de cette plante est rempli, est extrêmement froide ; & l'on s'en sert avec succez contre toutes sortes d'inflammations. Je prie le Lecteur de remarquer par la figure de cette plante que j'ay fait graver ; combien celle que le sieur de Rochefort a donnée dans son Livre, est éloignée de la veritable ressemblance.



C H A P I T R E I I I .

Des Arbres Sauvages & sans Fruicts.

Q Vand ie parle icy d'arbres sans fruicts , ie n'entens parler que de ceux qui ne portent point de fruits bons à manger , ou dont les fruits sont peu considerables ; & ainsi ie n'exclus pas par là ceux qui portent des Bayes, des glands, & d'autres semblables graines, autrement ce seroit une confusion notable , puis qu'à peine se trouve-t-il un arbre qui de cette maniere, ne porte quelque sorte de fruit.

§. I.

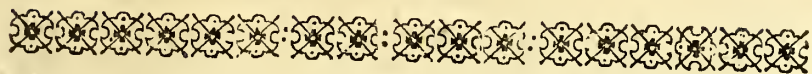
Du Pignon d'Inde.

L croist dans toutes ces Isles deux arbrisseaux , qui portent de petites noix ou pignons purgatifs , qui sont tres-vtiles aux habitans, qui en sçavent bien vser, & qui causent quelquefois de tres-grands accidens à ceux qui s'en servent sans discretion.

Le premier & le plus commun , est celuy dont on fait la plupart des hayes le long des chemins. Les habitans l'appellent, arbre aux noix de Medecine. Si on le laisse croistre sans le couper, & plier, pour faire des hayes, comme l'on fait ordinairement , il vient gros comme la cuisse , & haut comme nos moyens abricotiers , il est fort branchu, & fait grand ombre à cause de ses fuëilles, qu'il a fort druës, & toutes semblables aux grandes fuëilles de Mauves ; mais plus grasses, lissées, & de couleur de vert naissant. Le tronc & les branches de l'arbre sont tendres comme un tronc de chou , & revêtus d'une escorce verte , espaisse , & remplie d'un suc visqueux , & qui tache le linge comme celuy des *Bananiers*, &

Figuiers. Il porte de petits bouquets de fleurs jaunes , à la cheute desquelles succedent de petites pommes de la mesme couleur , grosses comme des œufs de pigeon , dans chacune desquelles il y a quatre pignons ou petites noix , grosses comme le petit bout du doigt , & longues comme nos pignons communs : l'escorce en est noire , mince , seiche , & qui se casse aisément. Le dedans est blanc comme neige , & d'un goust semblable à celuy des noisettes. Il purge violemment par haut & par bas , il fait vomir quantité de bile , & vüider les eaux aux hydropiques. La doze ordinaire dans le pays est de trois jusqu'à six , selon la force de ceux qui en vsent. Il faut soigneusement se donner de garde de manger une petite fuëille blanche , qui separe le pignon par la moitié , & en est comme le germe : car autrement il en arriveroit de tres-grands accidens. Et avec tout cela , ie crois que l'on n'y sçauroit apporter trop de precaution , & que l'on n'en doit jamais vser qu'elles n'ayent trempé dans le vin.

Depuis quelque temps , on nous en a apporté de la terre ferme une autre sorte , qui porte des pignons doüez des mesmes qualitez , & assez semblables en leur forme , en leur couleur , & en leur goust ; mais l'arbrisseau est tout à fait different , car il a les fuëilles fort semblables au *Napellus* , ou *Aconite* ; mais elles sont d'une couleur plus brune , plus espais , plus découpées , & plus polies. Ses fleurs semblent estre un bouquet de plusieurs branches de corail , dont les extremittez s'épanouissent en petites fleurs , aussi rouges que les branches : & pour l'ordinaire il n'y a qu'une ou deux de ces fleurs qui reüssissent , & portent une petite pomme aussi grosse que les precedentes , mais en triangle , dans laquelle il n'y a que trois pignons , qu'on estime beaucoup plus que les autres , d'autant qu'ils purgent plus doucement. On se sert aussi de ses fleurs seichées , mises en poudre , & prises dans un bouillon , le poids de demy escu , ce qui purge & fait évacuer les eaux aux hydropiques. Quelques habitans appellent cét arbrisseau Coraline , à cause de ses fleurs.



D'un arbrisseau que quelques habitans appellent
arbre de Baûme, & de la Sauge
arborescente.

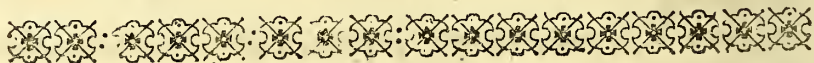
§. I I.

Avant que de faire la description de cét arbrisseau, j'avertis par précaution qu'en plusieurs endroits de cette Isle, il croist des arbrisseaux de sauge, qui sont quelquefois aussi gros que le bras, & hauts de sept à huit pieds, desquels les fleurs sont comme de petites roses, ou Ombels, composés de plusieurs petites fleurs violettes de tres-bonne odeur, & que ce n'est pas de celuy dont ie pretens parler icy.

L'arbrisseau de Baûme a les fuëilles fort semblables à celles de la sauge, & elles ne different qu'en ce qu'elles sont un peu plus jaunes, plus espais, plus farineuses, & qu'elles n'ont point d'odeur. Il porte vne petite queue recourbée, semblable à celle du *Scorpioides*; il y a sur cette feüille dix ou douze petites graines rudes, & de la couleur des fuëilles. A chaque fuëille qu'on arrache de l'arbre, il sort de l'arbre & de la queue de la feüille, une goutte d'une liqueur visqueuse, toutefois transparente, jaune comme de l'ambre, & sans aucune odeur, un peu amere, & astringente au goust. Cette liqueur en vingt-quatre heures, & quelquefois en moins de temps, guerit toutes les playes recentes, sans qu'elles viennent à suppuration: de plus elle nettoye & guerit en peu de temps les vieilles vlceres. Quelques-uns amassent le plus qu'ils peuvent de cette liqueur, qui se conserve dans de petites phiolles, & l'on assure qu'il vaut le baûme du Perou, & qu'il n'y a que l'odeur seule qui luy manque, c'est tout ce que j'ay remarqué de cét arbrisseau; mais ie crois qu'il est doüé de

plusieurs belles qualitez , qu'on pourra remarquer avec le temps.

J'ay trouvé dans le plat pays, qui est depuis la montagne du fort de l'Isle de la Grenade, une prodigieuse quantité de ces arbrisseaux plus grands & plus beaux, que ceux que j'ay veu ailleurs , & il seroit fort aisé d'y en amasser une bonne quantité.



Du Poyvre long.

§. III.

ON neglige une infinité de choses tres-vtiles , & de grand prix, faute de les connoistre. Il y a une si grande quantité de poyvre long, dans toutes ces Isles, que quiconque voudroit prendre la peine de le cueillir, en chargeroit un navire tous les ans. Cependant, personne ne s'en est jamais avisé. C'est un arbrisseau qui croist haut de sept à huit pieds au plus, ses feuilles sont larges comme les grandes feuilles du Plantin, en forme de cœur: elles sont minces, seiches, & d'une odeur forte & aromatique. Ses branches sont menuës & nouées de demy-pied en demy-pied, ou quelque peu davantage. Le bois en est fort tendre & moëlleux, d'où vient que les habitans l'appellent sureau: Quand on le coupe de travers, il marque de petites rosettes ou rayons comme le guy de chesne.

C'est ce bois qui supplée au deffaut des cailloux & pierres à feu; car les Sauvages en font de tres-bons fusils, avec lesquels ils allument du feu quand bon leur semble, en cette façon. Ils prennent un morceau de ce bois bien sec, long d'un pied ou environ, & font un petit trou au travers, un peu plus estroit en bas qu'en haut, & comme pour fourrer un petit pois; puis ils font une petite verge grosse comme le petit doigt, un peu pointuë par le bas; en sorte qu'elle s'ajuste à

la forme du trou, & ne passe de gueres par dessous. Il n'importe de quel bois soit cette verge, pourueu qu'il soit bien dur. Cela fait, ils serrent ce morceau de bois par les deux bouts entre les genoux, puis en frottant avec les deux mains la petite verge, la font tourner si viste, que la violence de la friction, fait tomber au dessous de ce trou, de petites bluëttes de feu, qui estant receuës dans le coton, l'allument à l'instant.

Ce n'est pas pourtant la seule vtilité qu'on en retire, son vsage est bien plus considerable dans la medecine; car la decoction de ses racines & de ses rejettons, qui sont de tres-bonne odeur, prises avec un peu de sucre, dissipent les humeurs grossieres du corps, & guerissent les hydropiques. Ses feuilles appliquées sur les vieilles vlceres, qui sont assez communes dans nos Isles, les guerissent sans aucune autre emplastre, & l'on fait des bains chauds, où l'on mesle de ces mesmes feuilles qui guerissent les fluxions froides. Sa graine donne bon goust aux viandes, avec lesquelles on la fait cuire.



*De la Cannelle qui se trouue dans la grande terre
de la Guadeloupe.*

S. I V.

EN l'année mil six cens quarante-cinq, ie fis un voyage dans la grande terre de la Guadeloupe pour assister, & administrer les Sacremens à un grand nombre de François, qui depuis peu s'y estoient retirez. Mais comme la residence que ie fis dans cette terre, fut plus longue que ie ne l'esperois, j'employay le temps que j'eus de reste, à rechercher fort curieusement tout ce que j'y pourrois rencontrer de plus remarquable. Entre plusieurs choses, ie trouvay au quartier des grandes salines (qui est un lieu sec,

pierreux, & où il pleut rarement) un tres-grand nombre de beaux arbres de Cannelle, & en si grande quantité, que dans une seule habitation on en avoit coupé & mis au feu, plus de cent.

Cét arbre croist quelquefois gros comme la cuisse, d'une moyenne hauteur, comme nos poyriers ou pruniers de France. Il a les branches menuës, hautes, droites, & fort garnies de feuilles, semblables à celle de *Laureola*: mais plus délicates, plus souples, de couleur de vert de mer, & d'une tres-bonne odeur. Son escorce est deux fois plus espaisse que toutes les Cannelles qu'on apporte en France; la superficie en est rude & de couleur de gris cendré, & mesme toute la substance de l'escorce est grise & meslée comme la Rubarbe, qui se ternit. Mais ce qui la fait mépriser de tous les habitants (quoy qu'elle ayt une odeur fort aromatique) est qu'elle a plustost le goust de Gingembre que de Cannelle; & qu'elle est un peu amere. Pour moy, ie crois fermement que c'est le veritable Cinnammome: dautant que tout ce que les Auteurs ont dit du Cinnamome, luy convient entierement. Je n'ay point veu le fruit de cet arbre, il n'estoit pas mesme en fleur, lors que ie fus dans cette terre: mais les habitants m'ont assuré qu'il estoit rouge, & gros comme le bout du doigt. Il y a quelques années que j'en vis chez quelques Droguistes à Paris, qui me dirent qu'elle s'appelloit escorce d'Inde, qu'on la mesloit parmy les especes battues, & qu'elle valloit vingt sols la livre..



Du bois de Sandal & de Gayac.

S. V.

IL croist tout le long de la Basseterre de l'Isle de la Guadeloupe, dans les lieux les plus arides, une grande quantité de bois de sandal, que ie crois estre le Sandal citrin; car con-

frontant l'un avec l'autre , ie ne scaurois reconnoistre aucune difference. Cét arbre croist gros & haut , comme celui de la Cannelle que ie viens de décrire : Je parle des plus grands , car pour l'ordinaire il n'est pas plus gros que la jambe , & haut comme un petit abricotier ; l'escorce de l'arbre est rude , grize , & comme tachée de blanc en plusieurs endroits : il a quantité de branches menües , esparfes en rond , & toutes chargées de petites feüilles , deux fois larges comme l'ongle , lissées , & d'un vert gay , fort agreable : elles sont trois à trois sur chaque petite queue. Il porte de petites fleurs blanches , & par-apres de petites graines noires , & grosses comme des grains de poyvre. Il y a apparence que cet arbre ne dure pas long-temps ; car par tout où il croist , on ne voit autre chose que de ces arbres secs , renversez & couchez par terre. Estant tombé , tout l'aubier se pourrit , en sorte qu'il ne demeure plus que le cœur de l'arbre ; qui est blanc , tirant un peu sur le jaune , quasi comme le buys ; & pour lors l'odeur en est beaucoup meilleure , que quand il est vert. Il brusse comme des allumettes , & en brussant il exhale une tres-bonne odeur. Les habitans s'en servent pour faire cuire leur Cassave , parce qu'il brusse fort clair. On en fait aussi des flambeaux pour se conduire la nuit ; & parce qu'il est fort droit , plusieurs en font des bâtons , sur lesquels ils montent le petun en rouleau.

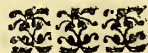
Il y a plusieurs Isles toutes pleines de bois de Gayac : mais dans la terre habitée de la Guadeloupe , il ne s'en trouve point du tout , mais bien dans la grande terre vers la pointe d'Antigoa. L'Isle de saint Eustache en estoit toute remplie , lors que j'y passay en l'année 1648. & si l'on avoit voulu en charger un navire , on l'auroit fait aisément , de ce que j'en vis brusser pendant un mois que j'y demeuray.

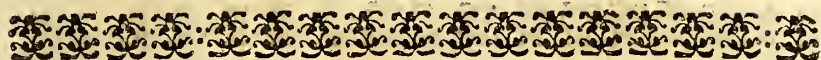


Du bois de Chandelle.

§. V I.

IL se trouve dans l'Isle de la Guadeloupe un arbrisseau, que ie n'ay veu qu'à la Capsterre, & dans quelques petits islets du petit Cul de-sac. Il croist gros & haut comme un coignassier: son escorce est noire & rude, & ses branches tortuës, nouëuses & fort mal disposées: ses fuëilles sont deux fois aussi larges que celles du laurier, plus espais-ses, plus grasses & arondies par le haut. Il fleurit, & graine tout de mesme que le bois de sandal. Il a tousiours quelques-unes de ses branches, & quelquefois la moitié de l'arbre tout pourry, le reste demeurant verdoyant, & le cœur incorruptible, & de tres-bonne odeur. Tout cét arbrisseau est remply d'une gomme grasse, qui le fait brusler comme une chandelle, d'où vient qu'il en a pris le nom; estant allumé la gomme brusle comme de l'huile, & exhale une odeur fort suave. Plus le bois est vieil, & plus il sent bon; l'aubier n'est jamais de si bonne odeur que le cœur. Quoy qu'on neglige cét arbrisseau, & qu'on ne s'en serve dans le pays qu'à faire des flambeaux: j'ay tousiours crû que c'estoit une espeece de bois d'aloës. Il est rare, ne croist que le long de la mer, & tousiours dans des haziers. Les Sauvages expriment le suc de la seconde écorce de cét arbrisseau, & le retiennent dans du coton, puis le distillent dans les yeux enflammez & chassieux, & les guerissent infailliblement.





Du Roucou.

§. V I I.

LE Roucou est un arbrisseau , qui dès sa racine pousse plusieurs branches qui croissent en arbrisseaux, & se divisent en plusieurs autres petites branches. Ses feuilles sont fort semblables à celles du Lilac. Il porte deux fois l'année plusieurs bouquets de fleurs blanches , mêlées de rouge, & semblables en leur forme, à celles de l'*Elebore* noir. Ses fleurs sont remplies d'une infinité de petites étamines jaunes , à pointes rouges. A la cheute de ces fleurs croissent des boutons tannez , tout herissiez de petites pointes brunes , délicates, & qui ne picquent point. Quand ils sont meurs , il y a dans le milieu deux doubles rangs de petits grains ou pepins , tout environnez d'un certain vermillon ou peinture rouge liquide , que les Sauvages appellent *Roucou*. C'est de cette peinture qu'ils se peignent , lors qu'ils font voyage : mais auparavant ils la dissolvent avec de certaines huiles , qu'ils font exprez de quelques graines. Les Européens l'accommodent avec des huiles de lin , la battant dans un mortier avec cette huile, & apres l'avoir reduite en masse ils l'envoient en France , où l'on s'en sert pour donner couleur à la cire jaune , lors qu'elle est trop pâle. L'on s'en sert aussi pour donner couleur à la chocolate, il y en a qui se contentent de la battre dans le mortier sans huile, & de la reduire en masse ou en tablettes, lesquelles étant dissoutes avec de l'urine , font vne teinture rouge, qui tient aussi fort que les meilleures teintures de l'Europe : c'est encore une assez bonne marchandise. Au reste, cet arbrisseau est celuy dont Scaliger fait mention , & qu'il nomme *Arbor finium regundorum*, arbre limitant les possessions.



Du Coton.

§. . . V T I I.

AV commencement que nos Isles furent habitées par les François, j'ay veu des habitans qui remplissoient leurs habitations de Cotonniers, dans l'esperance d'en faire quelque profit par le commerce; mais la plupart des Marchands ne s'en voulant point charger, à cause qu'il tient trop de place, qu'il pese peu, & est dangereux pour le feu, ils ont esté contrains de l'arracher, & n'en laisser que le long des lisieres des habitations.

Cet arbrisseau croist en buisson, & les rameaux qui s'étendent au large sont fort chargez de feuilles, un peu plus petites que celles du Sicomore, & presque de même figure; il pousse quantité de belles fleurs jaunes plus grandes que celles de la manne musquée; le fond de cette fleur est de couleur de pourpre, & elle en est toutë rayée par le dedans; il y a un bouton ovale qui paroist au milieu, & qui croist avec le temps aussi gros qu'un œuf de pigeon, quand il est meur, il devient noir, & se divisant en trois par le haut, le Coton paroist blanc comme de la neige. Dans ce flocon qui se gonfle à la chaleur, jusqu'à la grosseur d'un œuf de pouille, il y a sept grains noirs aussi gros que des lupins, attachés ensemble, le dedans en est blanc, oléagineux & de bon goust.

Le coton vient en grande abondance dans toutes ces Isles, & les Sauvages prennent vn grand soin de le cultiver, comme vne chose qui leur est fort ytile pour faire leurs lits. J'ay remarqué une chose de la fleur du coton, que les Auteurs n'ont pas connue, ou au moins ne l'ont point écrite. C'est que ses fleurs envelopées dans les feuilles du même arbre, cuites sous la braize, rendent vne huile rousse & vis-

Des Antilles habitées par les François. 151

queueuse, qui guerit en peu de temps les vieilles vlceres. Je l'ay souvent experimenté avec de tres-heureux succez. La graine de cét arbrisseau enyvre les Perroquets : mais elle est vtilement employée contre les flux de sang, & mesme contre les venins.



De l'arbre à enyurer les poissons.

§. I X.

Cet arbre n'a point d'autre nom que celui qu'il emprunte de son effet, qui est veritablement admirable, comme vous verrez quand j'en auray fait la description. Il croist gros & haut comme vn grand poirier. Il est tout tortu & mal basti, il a l'escorce grize, & assez rude : le bois en est jaune & assez dur, duquel on ne se sert pas beaucoup à bastir, à cause qu'il est trop tortu. Il est fort chargé de fuëilles, lesquelles sont presque semblables à celles des pois communs, aussi larges, & trois à trois sur chaque queue; mais elles sont plus espais, veloutées, & d'un verd de mer.

On fouille dans la terre pour en avoir la racine, laquelle on dépouille de son escorce, qui est fort espaisse; & apres l'avoir bien pilée, jusqu'à ce qu'elle devienne comme du Tan moulu, on la met dans des sacs, lesquels par-apres on lave dans des rivières, en sorte que l'eau en devienne tannée; & à un moment de là vous voyez tous les poissons de la riviere, où cette eau passe, gagner le rivage, & sauter à terre, comme des rats, qui se sauvent d'un moulin qui brusle. Si tost qu'ils ont gousté de l'eau roussie de ce suc, ils viennent sur l'eau, mettent la teste à l'air; & comme si cette eau les brusloit, ils font tout ce qu'ils peuvent pour en sortir. C'est un agreable passe-temps de les voir nager sur le dos, sur le ventre, de costé & de travers, & faire mille caracoles confus, jusqu'à ce qu'en fin ils expirent. Cela ne dépeuple point les rivières; car tous

les poissons qui sont dedans, descendent des bassins qui sont aux montagnes, ou viennent de la mer. l'ay veu faire la mesme chose dans quelques Bayes de la mer, où l'on prenoit une tres-grande quantité de poissons, grands & petits, & même des tortuës.



Du Mahot, & des Crocs de Chien.

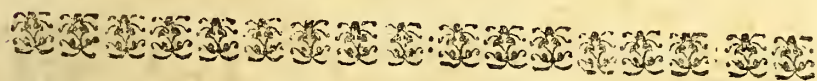
§. X.

LE Mahot est un arbrisseau rampant, qui croist dans les marests parmy les roseaux, & pousse une infinité de branches qui se traînent, deçà delà, en confusion, & s'embarassent tellement, qu'il est impossible d'y faire un pas, sans se faire un chemin à coups de serpes. Il a quantité de feuilles rondes, larges comme le fond d'une assiette, lissées, & douces au manient. Ses fleurs sont jaunes, & presque semblables à celles des Mauves musquées; & les feuilles aussi bien que les fleurs, servent de nourriture ordinaire aux grands Lezars.

On tire l'escorce de cet arbre, laquelle se leve fort facilement, puis on la coupe par longues éguillettes, & cela sert de cordes à tous les habitans, qui sont beaucoup plus fortes que l'escorce du Bouleau, que nous avons en France. Il est si vtile & si necessaire aux habitans pour monter le petun, & attacher les roseaux sur les chevrons pour couvrir les cases, & pour une infinité d'autres choses; que la livre en vaut à present dans l'Isle de saint Christophe, une livre de petun. Les Espagnols en font de la méche. Il y a encore un autre arbrisseau plus droit, & dont les feuilles sont plus longues, duquel on tire une sorte de Mahot, que l'on appelle Mahot d'herbe; mais il n'est pas si fort, & pourrit incontinent.

Nous avons encore un autre arbre assez vtile aux habitans,

rans, qu'ils appellent, *Crocs de chien*, à cause qu'il accroche les chiens quand ils vont à la chasse ; & les arreste tout court. Celuy-cy ne croist pas la moitié si gros que le mahot ; mais ses branches se traifnent jusques dessus les plus hauts arbres de l'Isle : il est tout armé de petites épines faites en forme de crochets, & a peu de petites fuëilles, assez semblables à celles du prunier : il porte des fruiçts jaunes, gros comme de petites prunelles ; il jette une gome semblable à la gome gutte, mais plus dure & plus rouge ; il n'y avoit de mon temps que ce seul bois dans les Isles, dont l'on se servit à faire des cerceaux, peut-estre, que l'on en aura trouvé d'autre.



De l'Arbre laiçteux.

§. XI.

IL croist en plusieurs endroits, principalement sur les roches & dans les lieux secs & pierreux, un arbre si tendre, qu'en le branlant, on fait casser ses branches : & d'un coup de baston on les fait toutes sauter en pieces. Il croist haut de deux picques, gros comme la jambe, & égal ; c'est à dire, aussi gros en haut qu'en bas : il a l'extremité de ses branches (qui sont fort courtes) plus grosses que le milieu. Il porte au bout de chaque branche une vingtaine de fleurs blanches, d'assez bonne odeur, qui ressemblent à celles du jasmin ; mais elles sont beaucoup plus grandes : ie croy qu'il ne porte ny fruiçt ny graine. A la cheute de ces fleurs, & au même endroit, croissent quinze ou vingt fuëilles, longues de 2. pieds, & larges de 4. doigts, qui finissent en pointe, en sorte qu'il semble que ce soient des lames de poignards. Qui voudroit inciser cét arbre en plusieurs endroits, il rendroit plus de laiçt qu'une bonne vache ; mais ie crois qu'il est caustic & dangereux.



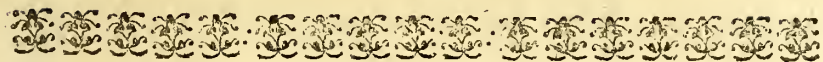
Du Jasmin.

§. X I I.

LE long des rivières & dans les lieux humides , il croist une sorte de jasmin , qui ne s'accorde avec celuy que nous avons en France, qu'en son odeur & en la façon de ses fleurs : car pour ce qui regarde l'arbrisseau, il est plus gros que le bras , haut d'une picque , & a les feuilles semblables à l'Oranger. Aux extremittez de ses branches, il y a de petits cyons longs comme le bras, à guise de petits joncs recourbez.

Il y a encore un autre arbrisseau, qui porte de petites fleurs estoilées, blanches, & qui sentent parfaitement bon , d'où vient que les habitans l'appellent jasmin commun ; mais il n'y a guere de rapport.

Il faut conclure ce Chapitre par ce bel arbrisseau , que quelques-uns nomment *Poincyllane*, à cause de Monsieur de Poincy , auquel il fut apporté de l'Isle de saint Martin : ce qui fait qu'on l'appelle aussi la fleur de saint Martin. C'est une espece d'Acacia épineux, qui ne croist gueres plus haut qu'un homme ; mais il a cela de particulier, qu'il est presque tousiours chargé de grands pennaches, ou bouquets de fleurs orangées, marquetées de pourpre ; & de chacune de ces fleurs sort une touffe de filets , gros & longs comme le doigt , qui semble estre un gros écheveau de soye rouge cramoisy : c'est à mon jugement la plus belle fleur qui soit dans toutes nos Isles. J'en ay apporté de la graine en France, qui poussa un petit arbre haut comme le doigt, mais qui mourut à la premiere froidure.



Des bois à bastir.

CHAPITRE IV.

De quatre sort. s de bois épineux.

§. I.

IL y a dans ces Isles quatre sortes de bois épineux , deux blancs & deux jaunes. Il y en peut avoir encore quelques autres , mais ie ne les ay pas remarqués : on appelle ces bois épineux , à cause que leurs escorces sont toutes armées, & environnées de certaines excroissances larges d'un pouce, ou environ, hautes de mesme, & qui se terminent en de petites pointes aiguës, comme des éguilles.

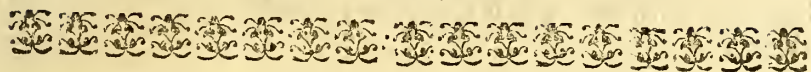
Le premier & le plus grand de tous est appelé des habitants *fromage de Hollande* , à cause que son bois est le plus tendre de tous les bois qui soient dans les Isles. Je crois qu'il n'y a point d'arbre au monde qui croisse & grossisse si promptement , ny qui vienne avec plus de facilité ; car que l'on fiche aujourd'huy un baston gros comme le bras dans une bonne terre, dans trois ou quatre ans il deviendra plus haut, que le plus haut chesne qui soit en France , & si gros que deux hommes ne le scauroient embrasser. Son écorce est verte & épaisse, & a les epines plus druës que toutes les autres: il est fort branchu & fait grande ombre, à raison de la quantité de ses fuëilles , lesquelles sont fort semblables à celles du manyoc : il se dépoille tous les ans de ses fuëilles , & avant qu'il en ayt poussé aucune , il porte son fruit, qui est une sorte de petite calebasse grosse comme un œuf , & longue comme le doigt , qui est toute remplie de coton gris brun , & doux comme de la soye. Quoy qu'on le neglige, ie

crois qu'on s'en pourroit servir , au moins à faire des matelats. Le suc des excroissances épineuses de cét arbre, guérit les inflammations des yeux , fortifie la veuë , & arreste les larmes involontaires.

Le second croist fort haut , fort droit , & ne devient jamais plus gros que le corps d'un homme : il a les feuilles comme le pelcher, un peu plus larges & plus courtes : il n'est pas si épineux que le précédent: son escorce est grise, seiche, & mince, & le bois en est blanc comme celui du pin: on en fait des rames pour les chaloupes & pour les canots. Quelques uns s'en servent aussi à baltir, mais il ne dure pas long-temps sans estre tout remply de vers.

Des deux sortes de bois épineux jaunes , il y en a un qui croist gros & haut comme un chesne: il a les feuilles comme le second que ie viens de décrire, avec cette difference qu'il y a sous la feuille deux ou trois petites épines , qui entrent dans les pieds nuds des passans: il a l'escorce fort bize & assez rude , & moins épineuse que les autres : le bois est jaune, & presque aussi dur que le buys. C'est un des beaux & bons arbres à baltir qu'il y ayt dans le pays , il s'en trouve pourtant peu qui ayent le cœur sain.

Le second bois épineux jaune , est le plus petit de tous, il ne croist guère plus haut & plus gros qu'un prunier : il est plus épineux que tous les autres , mais ses épines sont plus petites & plus aiguës : l'escorce est noirastre au dehors , mais jaune au dedans comme de l'or, & teint en jaune comme du Saphrâ, ou de la Rubarbe: elle est amere comme fiel. Les Sauvages s'en servent pour guerir les vieilles vlcères de la vérole, & c'est un tres-bon remede ; car il les soulage beaucoup. Cét arbre a tres-assurément de belles qualitez , qui ne sont pas encore connues, & qu'un bon Medecin pourroit découvrir.



Du bois d'Inde, ou Laurier aromatique.

§. I I.

CEt arbre est une espece de Laurier, qui croist pourtant excessivement gros, quand il est en bonne terre & dans des lieux humides : il a l'escorce jaunastre, & si polie, qu'il semble que ce soit le bois dépouillé de son escorce : elle est mince, fort seiche & astringente au goust. Ses fuëilles sont presque semblables à celles du laurier, mais un peu plus souples & plus rondes, elles sentent le cloud de girofle, & ont un goust de canelle, picquant, astringent, & qui laisse dans la bouche une petite amertume qui n'est pas desagréable. Les habitans, & mesme les Sauvages en usent dans toutes leurs fausses. Ce bois est le plus dur, le plus plein, le plus massif, & le plus pesant de tous les bois du pays; d'où vient qu'il coule à fond comme du plomb. L'aubier est de couleur de chair, & le cœur de l'arbre est tout violet, il se polit comme du marbre en le travaillant, & ne pourrit jamais. La decoction de ses fuëilles est fort nervale, soulage beaucoup les paralytiques, & fait desenfler les hydropiques.

* Monsieur Robin, l'un des plus habiles hommes de son siecle pour la Botanique, qui gouvernoit le jardin du Roy en l'an 1640. m'en fit voir un petit, haut de deux pieds, qui luy avoit esté apporté des Isles, auquel il avoit donné le nom de laurier aromatique: & comme j'ay depuis persuadé aux Chirurgiens & aux habitans de l'appeller laurier aromatique, ie croy que ce nō luy est demeuré. Le Sr de Rochefort se trompe, lorsqu'il escrit qu'il va de pair avec le bois de rose; car il y a moins de rapport du hoïx au poirier de Frāce, qu'il n'y en a du bois d'Inde au bois de Rose. C'est un veritable laurier, & toutes ses Bayes ou graines qui sont toutes semblables au

laurier, aussi bien que ses feuilles, en sont une preuve évidente.



De trois sortes d'Acomas.

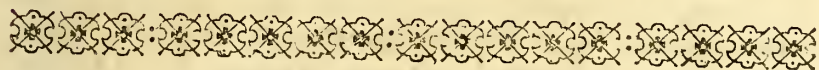
§. III.

L'Acomas franc est un des plus gros & plus hauts arbres du pays, & le meilleur de tous pour les bastimens : ses feuilles sont longues & larges comme celle du bois épineux, mais lissées & séparées, par le milieu d'une petite costé blanche. Il porte vn fruit semblable à une olive, jaune comme de l'or, dans lequel il y a un noyau plus gros que celui des olives : les Ramiers en sont fort friands, quoy qu'il soit amer & desagréable : l'escorce de cet arbre est grise & tachée de blanc en plusieurs endroits, & espaisée comme l'escorce du chesne. Vn Nègre libre me guerit un jour d'un grand mal de dents, me frottant les tempes & le derriere des oreilles, avec du lait qu'il avoit tiré de l'escorce de cet arbre. Ce lait s'épaissit & devient comme de la gomme adragant. Le bois de cet arbre est beau & jaune, comme le buys nouvellement travaillé : mais il se ternit & devient blanchâtre avec le temps : il est plein, dur, pesant, & coule à fond. On remarque que fort long-temps apres estre coupé, le cœur en est aussi sain, humide, & plein de sève, que si on le venoit de mettre par terre. J'ay veu des poutres d'Acomas de 18. pouces en quarré, & de soixante pieds de longueur. Celuy-là ne croît guères que dans les terres sabloneuses.

Il en croist une autre sorte à la Capsterre de la Guadeloupe, qu'on appelle, *Acomas Bastard*. Il ne vient jamais, ny si beau, ny si haut que le precedent, & n'est pas si bon à bastir.

Le troisieme qui croist aux environs de la grande An-

ce, outre ce qu'il convient en tout avec le premier : à cela de particulier, que le cœur en est rouge comme du bois de bresil.



De deux sortes d'Acajou, qui ne portent point de fruits.

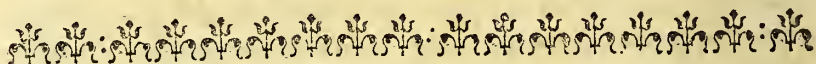
§. I V.

LE premier est l'*Acajou* rouge, que les Hollandois & les Anglois appellent tres mal à propos *Cedre*; & d'autres avec aussi peu de raison *Sassafras*; & c'est sans doute ce qui a trompé Monsieur de Rochefort, assurant en tant d'endroits de son livre, qu'il y a du *Sassafras* dans nos Isles: il a l'escorce comme celle du chefne, & les fuëilles quasi toutes semblables à celles du fresne. Il porte de grands bouquets de fleurs ligneuses, au milieu desquelles il y a un bouton gris, ou plutôt une façon de gland canelé, dont les Perroquets se nourrissent, & quand ils mangent de cette graine, leur chair a le goût de l'ail: son bois est rouge, sans aubier, & il est plus tendre que le sapin; mais il n'est pas moins utile & de moins longue durée. Le ver n'y dōne jamais, il résiste mesme long tēps dans l'eau sans se pourrir; d'où vient qu'on en fait de l'esbête ou bardeau, pour couvrir les maisons, au lieu de tui: les: il a une odeur approchante de celle du *Sassafras*. Il est léger & ne coule pas au fond de l'eau, comme la plupart des bois de l'Amerique. Au reste, il croist si prodigieusement grand, que l'on tire communément de son tronc des canots, ou petites barques toutes d'une piece, qui ont cinq à six pieds de large, & plus de quarante de long. L'on peut juger de là quel arbre ce doit estre, puis qu'on tire une telle piece de son cœur. Quand on incise son escorce en temps sec, il jette de la gomme toute semblable à la gomme Arabique, en si grande quantité, que j'en ay tiré en vne année plus de 6. livres.

d'un arbre gros comme la cuisse. Il y a une grande quantité de ces arbres par toutes les Isles.

Le ver marin de l'Amerique, qui ronge & gaste tellement tous les navires par dessous, que l'on est presque obligé de leur donner un radoub à chaque voyage, ne touche point ceux qu'on double de planches d'Acajou. Les Capitaines des vaisseaux en apportent en France de grandes planches, dont l'on fait des violles, & des coffres, dans lesquels les hardes ne sont point endommagées de la vermine, & mesme retiennent la bonne odeur de ce bois.

La seconde espece d'Acajou est celui qu'on appelle *Acajou blanc*. Il a les feuilles toutes semblables à celles de l'*Acajou rouge*; le bois en est blanc, & fort tendre quand on le coupe; mais il devient si dur quand il est sec, qu'à grande peine y peut-on faire entrer un clou à force de coups de marteau. Il est pourtant sujet aux vers, & ne dure pas tant que le rouge. Je n'en ay jamais vu de plus gros que le corps d'un homme, & il ne croît guères que dans les lieux humides.



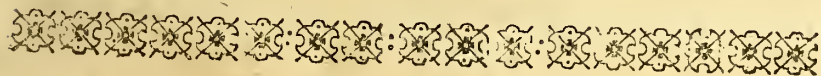
De deux sortes de Gommiers.

§. V.

LE Gommier blanc est encore un des plus hauts & plus gros arbres de la Guadeloupe: il a les feuilles fort semblables au laurier, mais deux fois plus grosses: son bois est blanc, gommeux, dur, fort, traversé, & par consequent tres-difficile à mettre en œuvre. On en fait des Canots aussi beaux & aussi grands que ceux d'*Acajou*. La gomme *Elemy*, coule, & distille de cet arbre, en si grande abondance, que j'ay vu des arbres aux pieds desquels il y en avoit plus de vingt livres. Elle est blanche comme neige, & quoy qu'on n'en tienne pas grand compte, plusieurs habitans de la Guadeloupe la brulent, au lieu d'huile: l'on s'en sert aussi au lieu de *mastic*, pour en faire de petites

tes emplâstres, que l'on applique toutes chaudes sur les tempes, pour guerir le mal de dents.

Le Gommier rouge est un arbre tout à fait inutile, il a les feuilles assez semblables à celles de l'Acajou: son escorce est rouge, & distille une gomme semblable à la Terebentine. Jusqu'à présent on n'a point remarqué qu'elle serve à aucune chose: son bois est extrêmement tendre, & se pourrit en peu de temps.

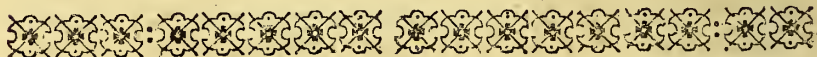


Du bois de Rose, ou Cypre.

§. V I.

C E que nous appellons bois de rose dans la Guadeloupe, est proprement ce que les habitans de la Martinique appellent bois de *Cypre*. Il est tres-certain qu'il y a de deux sortes de bois de rose, que nous confondons sous ce nom, sans nous servir de celui de Cypre, d'autant que les deux arbres se ressembloient si fort, en leur hauteur, en leur grosseur, en leur escorce, en leurs feuilles, en leurs fleurs, & en leur odeur, que la plupart des habitans n'y mettent aucune distinction. J'ay pourtant veu dans la Guadeloupe quelques curieux, qui appelloient ce bois que les habitans de la Martinique appellent bois de rose, *bois marbré*; à cause que le cœur de l'arbre est comme aspié de blanc, de noir, & de jaune: & c'est la seule distinction que j'y ay pû remarquer. Cét arbre croist fort haut & fort droit: il a les feuilles longues comme celles du chataigner, mais plus souples, veluës, & blanchâtres: il porte de gros bouquets de petites fleurs blanches, & par apres de petites grâines noires, & lissées. Les plus gros ne sçautoient avoir guères plus d'un pied quarré. L'escorce de ce bois est blanchâtre, & presque semblable à celle des jeunes chesnes: & il a tant de rapport au noyer, quand il est mis en œuvre, qu'on auroit de la peine

à le distinguer. En le travaillant il exhale une odeur si suave, que celle des roses n'est rien en comparaison : il est vray qu'elle se dissipe avec le temps, mais elle se renouvelle quand on coupe où que l'on frote bien fort le bois. Il est tres-bon pour bastir.



Du bois Verd, & de ceux qu'on nomme bois à petites feuilles.

§. VII.

LE bois verd croist pour l'ordinaire en buisson, comme les grosses épines blanches, il est fort chargé de petites feuilles vertes & lissées, assez semblables à celles du buis, mais un peu plus grandes : son escorce est grosse & polie. On n'en voit guère de plus gros que la cuisse : il a tousiours un pouce ou deux d'aubier blanc, & tout le cœur du bois est verd, fort brun, & mesme plus noir que verd : meslé de quelques veines jaunes. Il se polit comme de l'ébène, & noircit si bien avec le temps, que les Ebenistes le font souvent passer pour de vraye ébène. Les Teinturiers s'en servent pour teindre en vert naissant : c'est une assez bonne marchandise, que les Holandois recherchent. Il y en a une grande quantité dans la Guadeloupe, & cependant on n'en fait aucune estime.

Il se trouve dans les lieux humides, & dans les terres grasses de toutes ces Isles une sorte d'arbre, que nos habitans appellent bois à petites feuilles, à cause que ces arbres sont chargez de petites feuilles assez semblables à celles du buis, qui sont attachées à de petites queue's si menuës, qu'au moindre vent toutes ces feuilles tremblēt : l'écorce de ces arbres, est jaspée comme celle du bois d'Inde ; mais de temps en temps la petite escorce se leve & se roule comme de la canelle, & il ne luy en manque que le goust & l'odeur. Com-

me tous ces arbres sont gros, hauts, droits, pleins & massifs, ceux qui bastissent dans les lieux où il s'en rencontre, sont des bastimens qui sont de longue durée.



*Des bois que l'on appelle communément bois
Rouges. Des bois de fer, & du
courrouça.*

§. VIII.

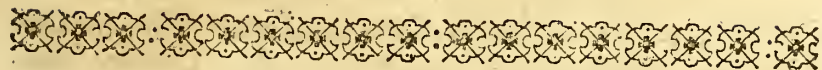
IEn'aurois jamais fait, si ie voulois décrire toutes les sortes de bois rouges, qui se rencontrent dans ces Isles. Il suffit pour mon dessein, de dire que chaque quartier, c'est à dire, de deux lieuës en deux lieuës, produit ces arbres de bois rouge, differens, desquels la pluspart ne cedent point à celuy du bresil en beauté. Tous ces bois rouges sont pleins, massifs, pesans, & coulent à fond, desquels on pourroit faire de tres-belles menuiseries; car plusieurs sont incorruptibles.

Ie ne sçay si l'arbre que ie veux décrire, & que nos habitans appellent, *bois de fer*, à cause de sa grande dureré, n'est point celuy qui suivant Scaliger, croist en la grande *Iana*, & que l'on assure avoir de la moëlle de fer. Pour moy, ie crois que s'il en avoit un peu plus amplement discouru, nous trouverions que c'est la mesme chose; cét arbre croist jusqu'à une picque & demie de hauteur, gros comme le corps d'un homme: son escorce est presque semblable à celle de l'*Era-ble*; mais plus dure & un peu plus grise. Il est fort chargé de quantité de petites fuëilles, & porte un grand nombre de beaux bouquets de fleurs, semblables à celles du Lilac, & même plus belles, mais en si grande abondance, qu'il semble qu'il n'y ayt que des fleurs sur l'arbre. Tout l'aubier est jaune & fort dur, jusques vers le cœur, qu'il a fort petit, & de

couleur de fer rouillé, mais si dur, que les haches de la meilleure trempe rebroussent dessus quand on le frappe. Cét arbre tout dur qu'il est ne vaut rien à bastir. Comme nous bastissions nous mesmes nos petites Cases, ie coupay avec beaucoup de travail, vne douzaine des plus beaux de ces arbres que ie pûs rencontrer : Et comme nous fûmes divertis du dessein de bastir par de plus serieuses occupations, au bout de deux mois, ie fus visiter mes arbres, lesquels ie trouvay mangez de vers jusques dans le cœur.

Les habitans de la Guadeloupe disent, que ce fut un Gascon qui donna le nom de *courrouça* à cet arbre; car l'ayant trouvé si dur, qu'il fit rebrousser sa hache; il la jeta au pied de l'arbre, & dit qu'il estoit *courrouça*, nom qui luy est demeuré depuis. Quoy qu'il en soit, c'est un puissant arbre, gros, droit, & fort haut : son escorce est noire, l'aubier en est rouge, & le cœur de l'arbre est d'un violet si brun, qu'il semble quasi noir comme de l'ébène. Il me semble qu'il a les feuilles comme celles du bois jaune épineux, mais ie ne m'en souviens pas assurément : ie n'ay pû voir sa fleur, parce qu'il croist fort haut, & se mesle parmy les autres arbres. Il y a au bout de ses branches, comme des grapes composées de certaines gousses rondes, dans chacune desquelles est emboîté un fruit presque rond, moitié rouge & moitié noir, gros comme une balle de mousquet, Les Aras & les Perroquets sont fort friands de ce fruit quand il est verd; car quand il est sec, il devient un peu trop dur. Le bois de cet arbre est excellent à bastir, & l'on en peut faire de belles menuiseries.





De l'arbre qui porte les savonnettes.

§. I X.

L'Arbre qui porte les savonnettes croist dans toutes ces Isles en abondance le long de la mer, dans les lieux les plus secs & les plus arides. Il pousse un gros tronc, qui pour l'ordinaire a deux ou trois pieds. Dès sa racine il se fourche, il se separe, & divise en plusieurs branches, grosses comme la cuisse, chacune desquelles fait un assez bel arbre, au plus haut d'une picque, ou d'une picque & demie. S^{on} escorce est grize & rude, le bois en est blanc & dur comme du fer. Pour ce qui regarde ses feuilles, ie m'estonne comme Monard, l'Escluse & les autres qui en ont escrit, n'ont point trouvé de comparaison plus propre que les feuilles de la Fougere; car elles sont toutes semblables à celles du pescher. Il porte des grapes de plusieurs fruits jaunes, gros & ronds comme des Cerises. La substance de ce fruit est claire & gluante comme de la gomme Arabique, qui n'est pas encore figée. Le noyau de ce fruit est noir, rond, & gros comme une moyenne balle de pistolet, d'un goust meilleur que celuy des Avelaines: on en fait des chapelets, qui l'emportent en beauté par dessus l'ébène. Ce fruit est si amer, que pas un oyseau n'en mange. On s'en sert au lieu de savon, parce qu'il dégraisse, & blanchit le linge, fait broüer & écumer l'eau comme s'il s'en estoit; mais il n'en faut pas user souvent, car il gaste & brusle le linge.



*Du Figuier admirable de l'Amerique, & du
Parétunier.*

§. X.

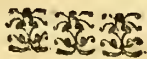
CEt arbre si fameux, que l'on nomme figuier dans nos Isles, est si particulier & si prodigieux, qu'il donne de l'admiration à tous ceux qui le regardent, ou qui en entendent parler: son tronc est quelquesfois plus gros qu'un muid, & s'élève plus haut que nos ormeaux de l'Europe: ses branches qui sont tres-grosses, & s'étendent fort loin, se chargent d'une infinité de feuilles vertes, lissées, & beaucoup plus grandes que celles des Noyers; de sorte que cela fait un ombre merveilleux, où plus de cinq cens hommes se peuvent non seulement mettre à l'ombre du Soleil, mais mesme à couvert de la pluye. Ses fruits sont semblables à nos figues qui ne meurrissent point; & il naît dans chacune de ces figues, deux ou trois petites mouches, qui en estant sorties par un petit trou, picquent les autres & les font meurir; mais quelques meures qu'elles puissent être, elles sont si fades, que personne n'en veut manger.

Il sort de quelques unes de ces branches certains filets ou racines, grosses comme des fers d'éguillettes: d'autres comme le doigt, & qui ressemblent à des cordes bien vnies: ces filets pendent jusqu'à terre, y prennent racine, & quelquefois s'y fortifient & croissent en arbres, qui non seulement soutiennent les branches qui les ont produites, mais s'élèvent par dessus: & c'est sans doute ce qui a fait que plusieurs Auteurs ont attribué à cet arbre, ce que nous allons décrire du *Parétunier*, confondant dans la description de cet arbre, ce qui n'appartient qu'à l'autre.

Mais ce qui paroît comme un prodige dans cet arbre, sont certaines excroissances, ou arcs-boutés épais d'un demi-

pied, qui prenant du haut de l'arbre jusqu'en bas, comme les aîlles d'une lance, s'élargissent en descendant, & s'étendent jusqu'à s'éloigner de vingt, trente & 40. pieds du trou. Il en sort cinq ou six tout à l'entour de l'arbre, lesquelles gardent des distances irregulieres, & elles feroient autant de cellules fort grandes, si elles estoient couvertes. Ce fut ce qui donna l'envie au Pere de la Mare, de faire un Convent vivant d'un de ces arbres, il y avoit desia marqué tous les endroits où devoient estre les Cellules & le Refectoir, & mesme entre les deux plus grandes une Chapelle; mais ayant trouvé qu'il faisoit trop humide entre ces racines, l'entreprise fut abandonnée.

Le Parétuvier est un arbre qui croist tousiours dans l'eau, douce ou salée, & pour l'ordinaire dans les lieux perdus & inondés de la mer; il croist fort haut, ses feuilles sont beaucoup plus grandes que celles du laurier, mais sans odeur, ses fruits que les Perroquets mangent ordinairement, sont plats & larges, comme une piece de trente sols, insipides, & dont personne ne mange; ses branches poussent en bas quelques rejettons qui prennent racines, & croissent en arbres comme le figuier; mais ce qu'il y a de particulier, & que le figuier ne fait pas, c'est que du pied de ces arbres, il sort des rejettons, à deux ou trois pieds de haut hors de l'eau, dont les uns sont plus, les autres moins gros que le pouce, plus forts & plus durs que les branches de chesne; ils sont tous courbez en arcades, & d'un seul il en naist plusieurs qui se courbent tout de mesme dans l'eau, & y prennent racine, il y en a un nombre infiny confusément meslez les uns dans les autres, en sorte que cela occupe autant de marests & de pays perdus qu'il en rencontre, car il ne croist point ailleurs.





De toutes les sortes de Palmistes, que j'ay veu dans les Isles.

§. X I.

ENtre tous les Palmistes qui se rencontrent dans ces Isles, i'en ay pas veu un seul semblable à ceux qui se trouvent dans le Levant, supposé que les Autheurs les ayent bien décrits. Il y en a de quatre sorte dans toutes nos Isles.

Le premier que nous appellons *Palmiste franc*, se plaist dans les hautes montagnes & lieux humides. Le pied de l'arbre est une certaine motte grosse comme un baril, composée d'une milliasse de petites racines confusément entremêlées, ce qui luy sert comme de pied d'estal pour le soutenir; car il a fort peu de pied & de racines en terre. Son tronc se leve de cette motte de la grosseur d'un gros pommier, rond, droit comme une flèche, & haut de deux picques sans aucunes branches, & sans escorce. Cét arbre n'a qu'un bon pouce de bois, en rond; mais fort traversé, noir, & si dur qu'il n'y a point de hache qui ne rebrousse à l'encontre. Tout le dedans de l'arbre n'est qu'une moëlle fillasseuse, spongieuse, & du tout inutile.

Du haut de l'arbre, (qui est toujours un tiers plus gros que le pied) sortent comme de dedans un baril, 30. ou quarante branches vertes, lissées, dures, droites & longues d'une pique ou environ, aux deux costez desquelles il y a deux rangs de fuëilles larges d'un pouce, ou d'un pouce & demy, & longues environ de deux pieds. Il y a pour le moins deux cens fuëilles, sur chaque branche; de sorte que la pesanteur de ces fuëilles le font un peu courber vers la terre.

Du milieu de ces branches, il y en a toujours trois jeunes, qui se levent droites comme des flèches, desquelles les fuëil-
les

les ne sont pas épanouies, & sont encore couchées, & comme collées le long d'icelles. La plus haute a quinze ou seize pieds, la seconde dix, & la troisième environ cinq. Je crois que c'est ce que l'Espouse au Cantique des Cantiques, appelle *elate palmarum*. Nous en portons à la Procession le iour des Rameaux, & cela est véritablement magnifique. Les feuilles de ces ieunes palmes sont blanches comme neige, & semblent estre des rubans satinez. Plusieurs en font des galands qui trompent mesme les plus avisez.

Du cœur de ce tronc sort encore une façon d'estuy, gros comme la cuisse, long de deux pieds, & presque en forme d'Ovale, mais fort pointu par les deux bouts. La peau de cette gouffe, ou estuy, est espaisse deux fois comme une piece d'un escu, dure comme du cuyr bouilly, rayée ou plustost canelée, & verte par dehors : mais jaune comme de l'or par dedans, & si polie qu'on s'y pourroit mirer. Là dedans, il y a une certaine grappe, ou plustost vne façon d'épy en pennache, chargé d'un nombre innombrable de petites fleurs étoilées & jaunes, comme un épy de bled meur. Cela venant à grossir l'estuy se fend, s'ouvre de bout en bout, & donne lieu de sortir à ce pennache. Par succession de temps toutes ces petites fleurs tombent, & il ne reste plus que les petites queues qui les ont portées, attachées à la tige de ce pennache, qui est gros comme le bras, & au dessous de ces queues naissent des fruits gros comme des balles, desquelles on joue à la longue paume. Ce fruit est environné d'une petite écorce grisâtre, mince, & tendre, qui se fane & tombe avec le temps : mais tout le dedans du fruit est dur comme de la corne, blanc comme neige, & fort agreablement diversifié par de petites veines rouges. Il y a dans le milieu un petit noyau rond, un peu plus tendre que le fruit que l'on mange, mais il faut avoir de bonnes dents, & à l'épreuve, pour le casser.

Immédiatement au dessous de ces feuilles dans le gros de l'arbre, on trouve la moëlle ou cervelle, que les habitans appellent *chou palmiste*, qui n'est autre chose que le germe des feuilles, ou plustost les feuilles nouvellement formées dans

le tronc. Je ne vis jamais rien de plus blanc ny de plus tendre, & cela a le mesme goust que les Avelaines; mais à en manger quantité, je trouve qu'il charge l'estomach, & constipe beaucoup.

Quelques habitans en tirent du vin, qui ne merite pas veritablement d'en porter le nom, car il ne vaut pas la picquette des vigneron. On se sert des feuilles de Palmiste franc, apres les avoir treffées, pour couvrir les Cases, & cela fait vne belle & bonne couverture.

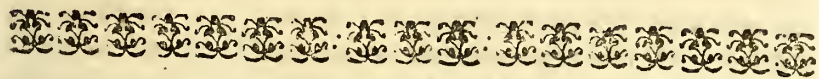
On fend aussi l'arbre de bout en bout par la moitié, & apres en avoir tiré le cœur, qui est fort tendre & filasseux, on en fait des goutieres. Les Sauvages font des Arcs & des *Boutous* de ce bois, ils en ferment aussi leurs flèches; & cela est si dur, qu'une flèche bien décochée perceroit un corcelet de fer.

Le second est celuy qui porte la graine, dont on fait ces beaux chapelets marbrez. Il ne differe d'avec l'autre, qu'en ce qu'il n'est pas si gros, & que le fruit en est plus petit.

Les deux autres sont espineux: dont le premier est gros & haut comme le Palmiste franc, & croist tout de la mesme façon; mais il differe d'avec luy, en ce que le tronc de l'arbre est tout armé d'épines tres-dangereuses, longues comme le doigt, grosses comme des fers d'éguillettes, mais plates, aiguës comme des éguilles, noires, & polies comme du jayet. Ses feuilles sont aussi un peu plus estroites & plus éloignées les unes des autres: c'est pourquoy on ne s'en sert pas à couvrir, les branches où elles sont attachées sont aussi épineuses. De plus, la gouffe, ou l'estuy dans lequel la fleur est encluse est comme velüe, espineuse & de couleur tannée. Le fruit a l'escorce semblable à celle de l'autre, mais le dedans est noir. On en fait des chapelets qui sont de prix, & sont plus beaux que ceux du jayet.

Le second Palmiste épineux croist tout de mesme que les autres, mais il n'est jamais plus gros que la jambe: ses épines ne sont pas plus grosses que des éguilles à coudre, mais deux fois plus longues: elles sont si drües sur le tronc, qu'on ne scauroit mettre le doigt entre deux. Le fruit n'est pas plus gros

que le bout du doigt, rond & rouge comme une cerise. Le dedans est un beau *Coco* de couleur d'olive fort brune, qui sans doute seroit bien vendu en France.



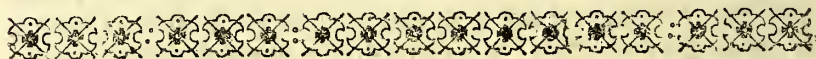
Du Latanier.

§. V I I I.

Q Voy que ie fasse un paragraphe à part pour le Latanier, on le pourroit avec beaucoup de raison ranger au nombre des Palmistes : car il fort d'une grosse motte de racines comme les Palmistes. Il n'est jamais plus gros que la jambe, il est presque par tout égal, & se leve droit comme une flèche, quelquefois jusqu'à la hauteur de quarante ou cinquante pieds; il a tout autour un doigt d'épaisseur, d'un bois dur comme du fer, & tout le reste est filasseux comme le cœur des Palmistes. Il a environ deux pieds de l'extrémité de l'arbre en haut, enveloppez de trois ou quatre doubles d'un certain canevas naturel, qui semble avoir esté filé & tissé de mains d'hommes. De cette enveloppe sortent quinze ou vingt queuës, longues de cinq à six pieds, vertes & dures, comme les branches des Palmistes, & toutes semblables à des lames d'estocades. Chacune de ces queües porte vne feuille, qui dans son commencement est toute plissée comme les éventails des Damoiselles de l'Europe, & celle qui sort du tronc, (car elles viennent l'une apres l'autre) a environ deux pieds de long. Avec le temps cette feuille s'ouvre, & s'estend en rond : & à vn demy-pied prez de l'extrémité, tous les plis s'entreséparent, & font autant de pointes ou de rayons, qu'il y a de plis dans la feuille; de sorte que la feuille a la figure d'un Soleil rayonnant. Toutes les figures que j'ay veües dans tous les Autheurs, n'ont jamais bien exprimé la forme de cette feuille; & ie puis asseurer que celle que ie donne est la plus accomplie de toutes celles qui ont

esté faites jusqu'à présent. On couvre les Cases de ces fûcilles. Les femmes Sauvages en font des parapluies & des parasols, & nos Dames Françoises s'en servent aussi bien qu'elles à faute d'autres. Les Sauvages levent la peau ou l'écorce des queuës, des fûcilles de Latanier, pour en faire des *Hébéchets*, de petits paniers, des *Matoutous*, & autres semblables petits ouvrages. Au reste, le bois de cet arbre est le plus commode, & le meilleur bois de toutes les Isles pour bastir des Cases: On s'en sert aussi (apres les avoir vüidez) à faire des canaux pour conduire les eaux des fontaines.

J'en ay veu vne autre espece d'as plusieurs en droits des Isles, dont la pluspart estoient une fois plus gros que ce premier, & le plus haut ne passoit pas la hauteur d'une picque; mais leurs fûcilles estoient deux fois plus grandes, & plus fortes que les autres, & par consequent bien plus recherchées, parce qu'elles couvrent davantage, & qu'elles durent bien plus long temps.

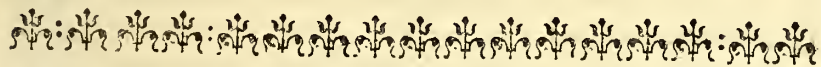


Du bois de Couleuvres.

§. I X.

LE bois de Couleuvre est si utile dans ces Isles, à cause de la quantité des Serpens, que ie ne puis fermer ce Chapitre sans en parler. La pluspart des arbres que ie viens de décrire luy servent d'appuy, comme le chesne fait au lierre: cette plante se plaît dans les lieux humides, & lors qu'elle y récontre des arbres, elle s'y attache par des petites chevelures de racines, & s'élève en serpentant jusqu'au haut. Son bois qui n'a pour l'ordinaire qu'un ponce ou deux de grosseur, est verd en quelques endroits; en d'autres il est gris-meslé de noir, tortu, & si semblable à une couleuvre, que ses tronçons jettez dans un lieu obscur font peur, parce qu'on les prend pour des Serpens. Ses fûcilles sont grandes com-

me celles de la serpentine. Elles n'ont au commencement aucune découpure ; mais il s'y fait de petites cicatrices, comme si on les avoit percées d'un couteau, lesquelles venant à s'augmenter, divisent les bords de la feuille: les Autheurs assurent qu'elle est tres-souveraine contre les morsures des serpens, & que son seul attouchement les fait mourir. En effet, il me souvient d'avoir vu au pied d'un arbre, tout couvert de cette plante, sur le bord de la riviere du fort saint Pierre, dans l'Isle de la Martinique, sept ou huit serpens de differentes grandeurs, dont quelques-uns estoient aussi gros que le bras, morts sur les tiges de cette plante. Ce que je fis voir à un Chirurgien, nommé l'Auvergnat, & à quelques autres personnes, qui depuis en ont fait telle estime, que non seulement ils en conservoient à leur maison ; mais mesme en portoient tousiours sur eux, pour s'en servir au besoin.



DE TOVS LES ARBRES
qui portent des fruits, tant ceux que l'on
mange, que ceux qui sont un peu conside-
rables.

CHAPITRE V.

*Des Arbres fructifiers semblables à ceux
de l'Europe.*

§. I.

Ces Isles sont le veritable pays des Grenadiers, des Citroniers, des Limoniers, & des Orangers. Les Grenadiers ne s'y dépouillent jamais de leurs feuilles, comme ils font dans l'Europe: ils portent en abondance, quand toutefois on a soin de les émonder ; car autrement ils poussent

tant en bois & en verd, qu'ils s'épuisent de leur sève, & ne portent guères de fruit.

Les Citroniers portent au bout de dix-huit mois qu'ils sont plantez, & sont en toute l'année chargez de fruits, de feuilles, & de fleurs. Toutes les sortes de Citroniers & Limoniers, qui se trouvent dans l'Europe, y croissent en si grande quantité, qu'on en fait aussi peu d'estime, que des moindres pommes sauvages.

Il y a aussi une sorte de petits Citroniers, que ie n'ay point veu dans l'Europe, qui portent de petits citrons qui ne sont guères plus gros que des œufs de pigeons: ils ont l'écorce fort mince, & sont tres-abondans en suc sont fort feuillus & épineux. La feuille en est petite cōme celle du phylirea. On en fait des hayes & des berceaux, que l'on tond de 3. mois en trois mois, ce qui est tres-agreable: & l'on remarque dans la Martinique, que tous les serpens fuyent ces hayes, & l'odeur de ces petits citrons.

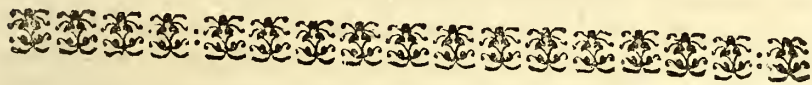
Toute sorte d'Orangers y sont aussi communs que les Citroniers: ils y croissent gros & hauts comme des Abricotiers, & portent en tout temps. On remarque que les graines d'Orangers, avant que de paroistre, sont autant dans la terre que les poussins sont sous la poule avant que d'esclore de sorte que mettant aujourd'huy une poule sur ses œufs, & semant de la graine d'Orangers dans la terre, le 23. jour en suivant, les poussins sortent de la cocque, & les Orangers de la terre.

Ceux qui sont friands d'oranges douces, seront avertis que c'est une chose dangereuse d'en faire ordinaire, d'autant que cela fait des vlceres dans le fondement, où par-apres les vers s'engendrent; & quand ils y sont une fois, il faut mourir, si on ne sçait le secret que j'ay appris d'un Bresilien, qui est de donner de petits lavemens au malade avec de l'eau de mer, & du suc de petun verd. J'ay depuis decouvert la plante que Piso appelle *Paio miriba*, que j'ay décrite à la page 92. de cette seconde Partie, & que j'ay fait dépeindre; afin que si quelqu'un estoit surpris de ce mal, il s'en puisse servir comme d'un remede infallible.

Des Antilles habitées par les François. 175

Les figuiers de la France y viennent aussi bien que dans la Provence, & portent tout du long de l'année. J'y ay veu quelques Datiers, mais qui n'avoient pas encore porté de fruit.

Dans le dernier voyage que j'ay fait aux Isles, j'ay veu dans le jardin de Monsieur Du. Parquet, des pommiers, des pruniers, & des cerisiers chargez de fruits.



De deux sortes de Cassiers ou Caneficiers.

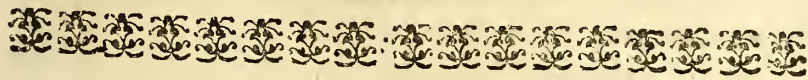
§. I I.

ANostre arrivée dans la Guadeloupe, nous avons trouvé un grand nombre de Caneficiers, ou Cassiers, qui sans doute estoient naturels au pays. Ce sont de beaux & puissans arbres, qui ont les feuilles presque semblables à celles de l'*Acacia*, que nous avons en France; mais deux fois plus grandes, plus pointuës, plus fortes, & plus écartées, & il faut n'avoir jamais veu de Cassiers ou Caneficiers, pour dire (comme fait le Sieur de Rochefort) qu'ils sont semblables aux Peschers; car il y a moins de difference d'un fresne à un pomier, que d'un cassier à un pescher. Sa description est impertinente, car ne parlant que du Cassier de l'Amerique, dont toutes les plaines de saint Domingue sont remplies comme il le dit, il luy donne des fleurs jaunes, des tuyaux, long d'un pied & demy, & gros d'un pouce, ce qui ne convient qu'au Cassier du Levant; car celui de l'Amerique fleurit gris de lin, ou couleur de fleurs de pescher, & ses tuyaux sont longs de deux pieds, & deux ou trois fois aussi gros que les autres. Quand il est dépouillé de ses feuilles (ce qui luy arrive tous les ans vne fois) il se couvre entierement de grands bouquets de fleurs, longs d'un bon pied, en forme de pennache, de couleur de fleurs de pescher; sur chaque bouquet il croist tout au plus un ou deux bastons.

de casse. Ces bastons ont la forme de ceux du Levant, mais ils sont longs de deux grands pieds, & presque gros comme le bras : l'écorce en est bazanée, rude, & fort difficile à rompre. Les petites separations qui sont dedans, sont aussi extrêmement dures ; de sorte qu'il y a bien de la peine à la monder & à en tirer la moëlle. Quand elle est recente, elle ressemble fort à celle du Levant, soit à la couleur: qui est pourtant moins noire, soit au goust : qui est vn peu gras & douçastre, à peu près comme les pruneaux ; soit à l'effet purgatif, si ce n'est que causant des trenchées, elle ne purge pas si aisément, car elle ne passe pas par le ventre, sans douleur & travail extraordinaire.

Depuis quelques années, plusieurs habitans reconnoissant qu'elle estoit inferieure à celle du Levant, ont planté des graines de celle-cy, avec succez & avec profit. Ces arbres ne croissent pas si haut que les autres, mais ils ont les fuëilles plus longues & plus polies, fleurissent & se dépouillent comme eux; ils portent vn grand pennache revêtu de plusieurs fleurs jaunes, assez ressemblantes à celles du pied d'aloüette ; mais un peu plus grandes, d'une odeur qui a quelque rapport à celle de la giroflée jaune. Le bois de ces Caneficiers, est si fragile & si cassant, qu'une branche grosse comme la jambe, ne pourroit porter vn homme sans risque de rompre, ce qui fait qu'on n'en tient compte dans le país. J'en ay veu couper plus de deux cens pieds en vne année, sur nostre place de la Basseterre. Enfin, comme la casse s'est renduë fort commune dans nos Isles, elle est devenuë à si vil prix depuis huit ans, que ceux qui en cultivoient à la Martinique, voyant qu'on estoit obligé d'en donner la moitié pour le fret, en ont coupé par le pied la plupart des arbres. Depuis ce temps-là l'industrie des habitans s'est étudiée de rendre par divers moyens, ce medicament aussi agreable qu'utile; quelques vns en confisent les fleurs, & d'autres les petites filiques encore toutes vertes, & tendres, avant que l'écorce s'endurcisse; & les autres pour leur usage, gardent dans des pots la moëlle tirée des bastons meurs, & confite avec de bon sucre. Ainsi l'on pourroit faire de ces fleurs de casse

casse d'agrees conserves, tablettes, & sirops, dont la délicatesse des Dames & des enfans les plus dégoustées, ne se rebutteroit pas à le purger.



Du Corosol, & des Momins.

§. I I I.

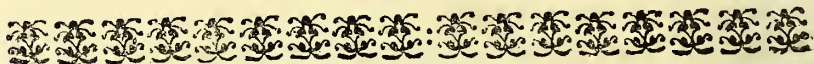
LE Corosol n'a point d'autre nom parmy nous, que celui d'une Isle habitée par les Holandois, de laquelle il nous a esté apporté depuis quelque temps. L'arbrisseau qui le porte est tout semblable au laurier, tant pour sa grandeur, que pour ses feuilles. Le fruit est gros comme un melon, un peu pointu, & recourbé par le bout d'en-bas: il a l'escorce verte, lissée, & de l'épaisseur d'un telton: & il semble qu'on ayt pris plaisir à figurer & à tracer avec une plume & de l'encre, de petites écailles dessus. Ce fruit croist d'une façon merveilleuse, car il est attaché au tronc, aussi bien qu'aux branches, comme les Callebasses du pays. Au milieu de chacune de ces écailles, il y a une petite pointe de mesme matière que l'escorce. Toute la chair en est blanche comme neige; quoy qu'elle soit un peu filasseuse. Elle se fond dans la bouche, & se refond en une eau, qui a le goust de pesche, relevé par une petite aigreur fort agreable, & qui rafraischit extrêmement. Il y a plusieurs graines, noires, lissées, & marquées de petites veines d'or, grosses & longues comme des fleurs du bresil. C'est un des plus excellens fruits que nous ayons dans ces Isles.

Il se trouve encore deux autres sortes de fruits, que les habitans appellent *Momins*, qui sont sans doute d'un mesme genre que le *Corosol*; car l'arbre & le fruit sont presque semblables, hormis qu'il est un peu plus rond, & qu'il a l'escorce & le dedans jaune, comme sa graine qui est plus large & plus plate: Il s'en faut beaucoup qu'ils ne soient aussi bons

que le *Corosol* ; & mesme les habitans en font si peu de cas, qu'ils n'en mangent que par pure necessité. Le plus gros est de la grosseur de la teste d'un enfant , & l'autre comme un gros œuf d'oye. Ils croissent en abondance dans les lieux humides, & parmy les roseaux.

Comme ces fruiçts viennent en abondance , & que peu de personnes en mangent , les porcs , les acoutys , le tatous , les crables , & les oyseaux s'en engraisent, & la chair de tous les animaux qui en vivent est excellente.

Le sieur de Rochefort se trompe lourdement, confondant le *Corosol* , & les deux *Cachimas*, avec le *Momin*, & disant que ces arbres portent des fruiçts, qui ont le goust & la blancheur de la crème ; puis qu'au contraire il est jaune aussi bien par dedans que par dehors ; & si fade , qu'il y a fort peu d'habitans qui en mangent. Il est bien vray que le *Corosol* a la chair blanche , mais elle est fillasseuse , & d'un goust bien esloigné de celui de la crème, puis qu'il est aigre & relevé : ie m'assure que tous les habitans des Isles tomberont d'accord avec moy, que le seul *Cachimas* en a le goût, la blancheur & la consistance ; & que cet *Escrivain* n'est pas moins ridicule , lors qu'il attache à cet arbre une grappe de raisin au lieu de fruit.



De deux sortes de Cachimas.

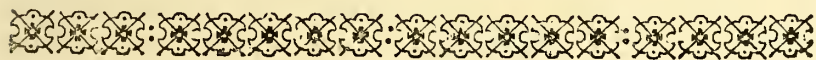
§. I V.

LE *Cachimentier* franc, est un arbre, qui en sa façon de croistre, a assez de rapport avec le pescher : mais il croist deux fois plus grand , & a ses feuilles semblables à celles du chastaigner , son fruiçt devient gros comme une grosse pomme de rambour ; il est rond & a l'escorce espaisse d'un teston, qui est grize dans son commencement ; mais quand il est meur, elle devient rouge par les endroits où le Soleil a don-

né. Il a plusieurs graines comme le *Corosol*; mais quand il est bien meur, tout le dedans du fruit est blanc comme neige, liquide comme de la crème, & a le goût de crème mêlée avec du sucre; de sorte que quand on en a ôté l'écorce & la graine, & qu'on l'a mise dans un plat, il n'y a personne qui n'en mange pour de la véritable crème.

Le second est le *Cachimas espineux*, qui ne diffère du premier qu'en la façon de son fruit: car il ne croît guère plus gros que le poing. L'écorce en est toujours verte, & la peau relevée en plusieurs endroits, de petites bosses, taillées comme en pointe de diamant. Tout le dedans du fruit est semblable au précédent, mais il n'est pas si bon.

Ce fruit est chaud & sec, & nourrit fort, il fait suer, & provoque les urines; mais si l'on en mange trop, il enflamme le foye & le sang, & cause des rougeurs au visage, qui excitent une telle démangeaison, que l'on est contraint de se gratter continuellement.



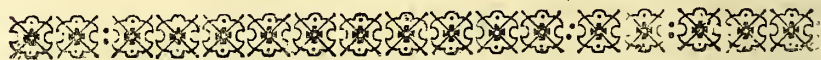
Des prunes de Momins.

§. V.

L'Arbre qui porte les prunes de *Momins*, croît aussi gros & aussi haut, qu'un des plus puissans chesnes de l'Europe. L'écorce de l'arbre est extrêmement raboteuse, grize par dehors, rouge par dedans, gommeuse & de bonne odeur. Le bois de l'arbre est blanc, fort tendre, & fort sujet à pourriture. Les feuilles ont beaucoup de rapport à celles du frêne: elle sont pourtant un peu plus larges, & tombent tous les ans. Après que l'arbre s'en est revêtu, il se charge de grands rameaux de fleurs blanches & jaunes, d'une odeur fort suave, à la cheute desquelles paroissent les fruits, en grappes, comme les Cormes: ils sont jaunes, picotés de rouge, pleins d'un suc, qui avec son acidité conserve ie ne sçay

quoy de fade & de sauvageon : ce qui est commun presqu'à tous les fruits des Isles, avant que l'on s'y soit accoustumé. Lors que ces fruits sont meurs, ils tombent tous à terre, la couvrent, & exhallent une odeur assez agreable, qui se fait sentir à plus de cent pas : il y a dans le fruit un noyau filasseux, & tout percé à jour, qu'on estime estre poison. Sa cendre est fort caustique, & l'on s'en sert pour faire manger la chair morte.

Quelques-uns font du Oüycou de ce fruit, qui estant conservé huit ou dix jours, enivre comme du vin. L'on mange les bourgeons de cet arbre en salade ; & si on les broye, il en sort vne écume qui oste l'inflammation des yeux, clarifie la veüe, & dissipe les taches qui sont encore tendres : mais bien que cette escume fasse un peu de mal au commencement, il se dissipe aussi-tost : ce fruit est souverain contre les flux de sang.

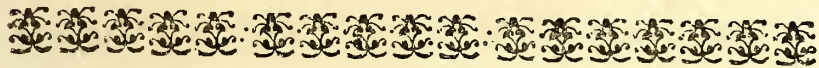


De l'Acajou.

§. V I.

L'Acajou est un petit arbre, dont les rameaux panchent un peu vers la terre, & sont chargez de grandes feuilles, assez semblables à celles du Noyer ; mais plus larges, plus rondes, plus fortes, plus luisantes, & de meilleure odeur. Il porte des ombels ou bouquets de petites fleurs purpurines, dont l'odeur ravissante remplit toutes les forests, lors qu'elles s'ouvrent le matin. De plus de cent fleurs qu'il y a quelquefois sur un bouquet, il n'y en a que trois ou quatre qui reüssissent, & portent un fruit le plus fantasque que j'aye jamais veu. Il vient gros comme un œuf, en façon d'une petite poire : son escorce est fort délicate, jaune & rouge comme une cerise, par les endroits où le Soleil a donné. Tout le dedans du fruit n'est qu'une filasse spongieuse, toute remplie

d'un suc si acre & si astringent (quand il est verd) qu'il prend à la gorge; mais il est tres-agreable & tres-delicieux, quand il est meur. Ce fruit n'a aucune graine au dedàs; mais au bout du fruit il y a une noix de la figure & grosseur d'un roignon de lievre, de couleur de gris cendré, & couverte d'une double écorce, dont l'entre-deux est une matiere poreuse, pleine d'une huile caustique, de laquelle on se sert pour guerir les dartres, & pour faire tomber les corps des pieds. Il y a dans cette noix un noyau gros comme vne amande, & mesme meilleur que l'amande, qui fortifie beaucoup l'estomach, quand on le mange à jeun. Ceux qui ont abondance de ce fruit, en font du vin qui est tres-delicieux, & bon pour le mal de ratte. Lors que ce suc est recent, il est blanc comme du lait, & si astringent, qu'il prend à la gorge; mais apres avoir un peu bouilly de soy-mesme dans le vaisseau, il s'éclaircit, & devient tres-agreable. Ce suc qui sort du fruit, lors qu'il est verd, fait une tache sur le linge, qui ne peut estre ostée que lors que l'arbre pousse de nouvelles fleurs; car alors elle se dissipe d'elle-mesme.



Des Goüyanes.

§. V I I.

L'Arbre qui porte les *Goüyanes*, semble n'avoir point d'écorce. Si on n'a le soin d'émonder & couper les syons & rejetons qu'il pousse de son pied, il croist plus en buisson qu'en arbre. Il a les branches fort éparfes, fait grand ombre, & occupe beaucoup de place. Ses fuëilles approchent de celles du laurier, mais elles ne sont ny si vertes, ny si seiches, elles sont un peu cotoneuses par dessous, & traversées de petites veines. Cét arbre porte de petites fleurs blanches qui sont d'assez bonne odeur, & en suite une grande quantité de fruits, qui meurent en une nuit, & qu'il faut cueillir.

le mesme jour qu'il est meur ; car deux jours apres il se passe. Les plus gros n'arrivent jamais à la grosseur d'un œuf d'oye : il porte vne petite couronne comme la Grenade , avant qu'il soit meur il est fort astringent ; mais lors qu'il est meur , il est jaune comme de l'or , & de couleur de rose par dedans. La chair de ce fruit est encore plus molle que celle de la pesche bien meure, & toute remplie de graine semblable à la *maniguette* , mais extrêmement dure. Il s'en trouve qui ont la chair blanche, qui sont plus petites, & de meilleur goust que les autres. Il y en a aussi de surs, de douces, & d'aigres , comme les pommes ; plus on mange de ce fruit , plus on le trouve excellent.

Quand ce fruit est verd , il sert au flux de sang , & reserre le ventre : & au contraire quand il est meur, il lasche : sans excez toutefois : car l'on en peut manger son saoul sans en estre incommodé. Les fomentations de ses feuilles bouillies , font desenfler les jambes des hydropiques. On fait aussi un sirop des jeunes rejets , qui est merveilleux pour les dysenteries.



D'un arbrisseau qui porte de petites cerises.

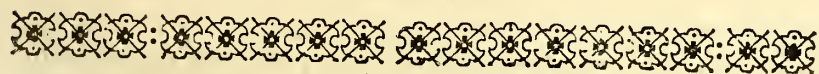
§. VIII.

IL se trouve dans toutes les Basseterres des Isles un arbrisseau tout semblable au buis , excepté qu'il n'a pas les feuilles si druës , qu'il croist un peu plus haut , & que le bois de l'arbre n'est pas si jaune, ny si massif. Aux premieres pluyes qui arrivent dans l'année, il pousse quantité de petites fleurs blanches, qui semblent estre de petites houpes de soye, faites à plaisir, & qui exhalent une odeur plus soüëve & plus douce que celle du jasmin. A la cheute de ces fleurs , il y vient de petites cerises noires , assez semblables aux merises de l'Europe. Dans le milieu du fruit, il y a trois petits noyaux assez

Des Antilles habitées par les François. 183

tendres. Si elles ne sont bien meures, elles sont ameres, & lachent le ventre.

Le Docteur Pifo met sans doute cét arbrisseau au nombre des mirthes, à cause que les fleurs & les fruits ont quelque ressemblance avec les fleurs & les fruits des mirthes; mais l'arbre en est fort different.

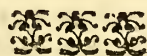


Du Coudrier.

§. I X.

Les habitans de l'Isle de la Guadeloupe, ont nommé cét arbre *Coudrier*, à cause qu'il jette dès sa racine plusieurs branches, qui s'estendent tout de mesme que celles du *Coudrier*. Ses feuilles sont semblables à celles du laurier pin, rudes par dessous, & lissées par dessus. A l'extremité de ses branches, il porte de petites queueës, longues comme les doigts, fort menuës & toutes environnées de petits fruits blancs & rouges, gros comme des groselles rouges, fort délicats, & qui mesme en ont le goust.

Ses feuilles ont une admirable vertu pour la guerison des vieilles vlcères, & c'est une chose assez remarquable, que le dessus de la feuille mange les chairs baveuses, nettoye les vlcères, les rend vermeilles, & les dispose à la guerison; & que le dessous de la mesme feuille, quand elles sont en cét estat, les acheve de guerir en peu de temps.

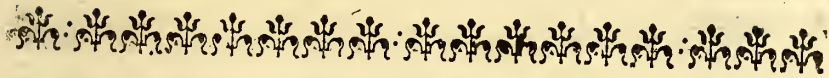


*Du Cacao.*

§. X.

I'Ay esté fort long-temps dans les Isles , sans avoir jamais veu vn seul arbre de Cacao; mais enfin les Sauvages ayant découvert en l'année 1655. à Monsieur du-Parquet, ce tresor qui estoit caché dans la Capsterre de son Isle , plusieurs personnes en ont planté, & le cultivent fort heureusement ; cet arbre ne se plaist que dans des lieux ombrageux & humides.

Il est si délicat , que non seulement il ne peut porter son fruit ailleurs ; mais aussi les vents violens , les trop grandes ardeurs du Soleil , & les grandes fraischeurs des nuits, l'en empêchent. Il ne croist guères plus haut que l'Acajou, & a plusieurs rameaux chargez de feuilles , assez semblables à celles des Chastaigners , mais un peu plus grandes. La forme extérieure de son fruit approche de celle d'un melon, mais il est un peu plus pointu, il est jaune quād il est meur, & remply d'une grande quantité de fruits , comme des glands entassez & serrez les vns contre les autres. La substance de ces petits fruits est comme celle de l'amande ; mais brune , & oléagineuse , vn peu amere , mais fort nourrissante , & ce sont ces grains que l'on nomme Cacao, ou Cacou, & dont l'on fait la chocolate, tant en vsage , & si renommée parmy les Portugais & les Espagnols, qu'elle passe quelquefois pour monoye, dās les lieux où l'on en fait beaucoup. Cette marchandise est tres-bonne, & si les habitans des Isles s'étudient à la cultiver, ie crois qu'ils en pourront faire vn profit considerable.

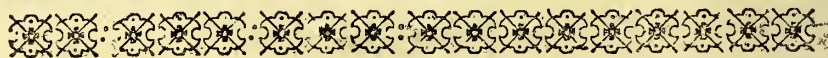


Du Cocos.

§. XI.

LE Palmiste qui porte ce beau fruit, n'estoit pas encore connu dans nos Antilles Françoises, à la premiere impression de mon livre, de là vient que i'en ay point parlé. Il y est maintenant fort commun, quoy que cét arbre ne soit pas le plus haut de tous nos Palmistes, il est pourtant le plus beau, parce qu'il est chargé de plus grand nombre de feuilles, & bien plus belles que celles des autres. Son tronc est aussi semblable, mais le bois qui n'a pas un pouce d'épaisseur en est bien plus tendre, tout le reste qui est au dedans n'est qu'une substance filasseuse & remplie d'un suc, qui a le goût du petit lait, & quelques-unes de ses noix sont aussi grosses que la teste d'un enfant, & toutes revestues d'une grosse écorce filasseuse, épaisse d'un pouce; la noix qu'elle enveloppe n'est pas tout à fait ronde; mais elle tient un peu du triangle; son extrémité est barbuë, & a trois petits trous ronds de la largeur d'une lentille, la coque de cette noix est noire & dure comme de la corne; il y a dedans l'épaisseur d'un doigt une substance solide comme celle des amandes qui se forment, mais d'un goût bien plus savoureux; il n'y a amande ny noyau monde qui la surpasse, qui conforte & qui nourrisse comme elle. L'on tient que cette substance se forme d'une certaine liqueur, dont l'on trouve environ un demy septier dans la noix avant qu'elle soit meure; & bien que cette liqueur soit fort douce & rafraichissante, elle a pourtant quelque degré de chaleur, qui fait qu'elle conforte l'estomach & provoque les urines: cette liqueur est dans sa perfection, quand le fruit n'est qu'à demy meure, & la substance blanche a atteint la sienne, lors que le fruit est parvenu à sa parfaite maturité. Il se dit une infinité d'autres bel-

les choses de cét arbre, qui sont autant de petites hyperboles & exagerations.

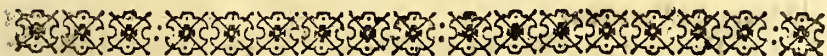


Du Raisinier.

§. XII.

PResque toutes les rives des Capsterres de ces Isles, sont bordées de certains arbres crochus, nouëux, confus, & meslez ensemble. Le bois de ces arbres est couvert d'une écorce grize, tirant sur le jaune, seiche & d'un goust salé. Le bois est rouge, plein, & massif. Les fuëilles sont entierement rondes, larges comme une assiette, épaisses & fortes comme de la Carte, lissées & vertes dans le cœur de l'Esté, mais rouges sur le déclin. Quoy qu'elles soient à demy pied l'une de l'autre, elles ne laissent pourtant pas de faire grand ombre. De dessous la plupart des fuëilles, il sort de petites queuës, lesquelles dans les premiers pluyes se garnissent & s'environnent de bout en bout, de petites fleurs comme celles de la vigne, & en suite de raisins gros comme des noisettes, & de couleur de rose. Il y a fort peu à manger dans chaque raisin, à cause du noyau qui est gros comme une balle de pistolet. Le fruiët a un goust de prune, mais il est un peu salé. L'arbre ne porte guères deux années de suite. D'Alechamps dit quelque chose de cét arbre sous les noms de *Copey*, de *Guibaran*, & de *peuplier de l'Amerique*. Il donne la figure de la branche & des fuëilles qui me semblent bien dessinées.





De deux sortes de Papayers.

§. XIII.

LA pluspart des habitations nouvellement défrichées produisent sans aucune culture, des arbres tres-particuliers en leur forme: car ils sont gros comme la jambe, hauts d'une picque ou environ, droits comme des flèches, & sans aucunes branches; ces arbres sont creux, & n'ont qu'un pouce ou environ, d'un bois si tendre, que l'on coupe aisément tout l'arbre d'un coup de serpe. Toutes ses feuilles (qui sont semblables à celles du figuier de France, mais deux fois plus grandes) sont attachées depuis le haut de l'arbre, jusqu'à un pied au dessous, par des queue's longues comme le bras, grosses comme le pouce, & creuses comme des flutes. Au dessous de toutes ces feuilles, il y a environ une trentaine de fruits attachez immédiatement à l'entour de l'arbre, dont ceux qui sont les plus bas, sont les plus gros & les plus meurs. Ces fruits sont ronds, gros comme le poing, & de couleur orangez, qui n'ont qu'environ un bon doigt d'épais, d'une chair semblable à celle du melon, mais d'un goût doux & fade. Tout le dedans du fruit est creux & rempli d'une egraine semblable au poyvre, & qui a le mesme goût, Quoy que plusieurs en mangent, ie ne l'ay jamais trouvé bon.

Il y a male & femelle parmy ces arbres. Le male ne porte presque jamais de fruit; mais parmy ces feuilles il pousse de petites branches menuës, longues comme le bras, qui se divisent en rameaux tous chargez de fleurs jaunes sans odeur: la femelle qui porte le fruit, n'a que de grosses fleurs jaunes attachées immédiatement à l'arbre, qui exhalent une odeur aussi douce que le jasmin. Les fruits meurent

successivement ; de sorte qu'il y en a de meurs presque tout le long de l'année.

Les François qui furent chassés par les Anglois de l'Isle de sainte Croix , l'an mil six cens quarante-cinq , nous ont apporté dans la Guadeloupe de la graine d'une sorte de Papayer, qui porte un fruit gros comme le plus gros melon que nous ayons en France : il est beaucoup meilleur que les autres , mais toujours douxereux : celui cy a quelque ressemblance aux mamelles , d'où vient que les Portugais l'appellent *Mamoeira*, & mesme estant incisé avant qu'il d'estre meur, il en sort quelque goutte de lait , qui se fige & se tourne en gomme.



Des Callebassiers.

§. X I V.

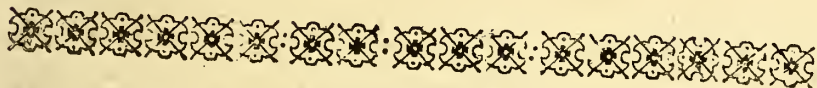
LA Providence de Dieu qui ne manque jamais de pourvoir abondamment des choses nécessaires , a eu soin de donner à ces pauvres Sauvages (qui n'ont ny orfèvre, ny estaimier, ny industrie, ny métal pour faire de la vaisselle) un arbre qui les fournit tous les ans de seaux, de bouteilles, de cüeilleres, de rasses, & de quantité d'autres petites vstencilles. C'est le *Calebassier* qui croist gros comme un pommier, mais plus bas, plus branchu, & plus abondant en feuilles, lesquelles ont la forme de langue de chien, sortent immédiatement des branches sans aucune queue, & sont extrêmement druës, d'un verd luisant & resplendissant au Soleil. Les fleurs sont d'un gris verdastre & picotées de noir. Outre que toutes ces fleurs viennent sur toutes les branches, il en croist aussi autour du tronc de l'arbre. A ces fleurs succedent les fruits desquels on ne sçauroit déterminer la forme ny la grandeur : C'est assez de dire qu'ils vont depuis la

Des Antilles habitées par les François. 189

grosſeur d'une petite poire , juſqu'à celle d'une groſſe citrouille. Il y en a de rondes, de longues, de quarrées, en poires, & en ovale; en un mot, de toutes les façons.

Ce fruit eſt verd & poly quand il eſt ſur l'arbre , & gris quand il eſt ſec : ſon écorce eſt de l'épaiſſeur d'un quart-d'écu, mais d'un bois fort & difficile à rompre. Tout le dedans eſt une pulpe ou chair blanche. Il y a dans cette pulpe de petites grâines plates, en forme de cœur, qui produiſent le meſme arbre. On vüide aiſément cette pulpe en faiſant par le haut un petit trou , grand comme pour fourrer le doigt, & remüant dedans avec un baſton. Mais le meilleur moyen de les vüider eſt de les faire bouillir ; car tout ce qui eſt dedans ſ'amolit, & eſtant devenu mol comme de la bouillie, ſort bien plus aiſément. Si on veut faire de la vaiſſelle, on le fend & on le coupe en telle forme & grandeur qu'on le deſire, & le mot general de cette vaiſſelle, eſt *Couij*. Quand on ne veut que les ſeparer en deux, l'on lie une petite corde tout autour, & l'on frappe doucement deſſus avec un marteau, & cela ſe diviſe comme ſi on l'avoit coupé avec un couteau.

La chair blanche eſt un ſouverain remede contre la brûlure, & appliquée en fronteau, elle appaiſe les douleurs de teſte cauſées par les grandes ardeurs du Soleil. Les Sauvages les peignent de rouge & de noir, comme on peint la vaiſſelle de bois en Flandre.



Du Courbaril.

§. X V.

LE *Courbaril* eſt un des plus gros, des plus hauts, & des plus beaux arbres du pays. Son écorce eſt grize, ſon bois maſſif & rouge. Ses feuilles ſont d'une moyenne grandeur, fort druës, & deux ſur chaque petite queue ; de ſorte

A a iij

qu'elles sont comme un pied de chevre divisé. Il porte un grand nombre de fruits larges de quatre doigts, longs comme la main, & épais d'un pouce. Ces fruits sont couverts d'une écorce tannée, rude, épaisse d'un teston, & dures comme du bois. Tout le dedans du fruit est rempli d'une certaine farine fibreuse, de couleur de pain d'épice, & de même goût. Il y a aussi dans cette farine deux ou trois noyaux, presque aussi gros que des amendes, qui sont extrêmement durs & de couleur de pourpre. Dans la famine de la Guadeloupe, on faisoit du pain de cette farine, & cela sauva la vie à beaucoup de personnes. J'ay trouvé à quelques-uns de ces arbres, des morceaux de gomme gros comme le poing, mais dure, claire, & transparente comme de l'ambre, qui ne se dissout ny à l'eau ny à l'huile. J'ay crû fort longtemps que c'étoit de la gomme de Carabé, ou ambre jaune: mais j'ay depuis changé d'opinion, & crois que c'est la gomme anime: car elle est de bonne odeur, & exhale une fumée aussi suave quand on la brule, que celle de l'ambre est puante & désagréable. L'on se sert ordinairement de ce bois pour faire les rouleaux des moulins à sucre.



Du Genipa.

§. X. V I.

LE Genipa est un arbre fort haut, droit, & de différentes grosseurs, selon les differens lieux où il croist: ses branches qui s'étendent fort au large, sortent du tronc par étages comme celles du sapin, elles sont chargées de grandes feuilles longues d'un demy-pied, & larges comme la main, qui tombent de l'arbre les unes apres les autres; l'extrémité de ses rameaux pousse cinq ou six belles fleurs blanches, qui ont quelques excroissances jaunes dans le milieu, & sont de tres bonne odeur: les fruits sont gros comme un œuf d'oye,

Des Antilles habitées par les François. 191

& d'une chair assez ferme le long de l'écorce ; mais molasse dans le milieu , & tous remplis d'une infinité de graines plates. Ce fruit est de bonne odeur, d'un goût aigrelet qu'on méprise pourtant , à cause de ce qu'il noircit la bouche de ceux qui en mangent , il tombe quand il est meur , & en se détachant de l'arbre , il pette comme un coup de pistolet.

Le suc que l'on tire de ce fruit teint les mains , & tout ce qu'il touche d'une couleur noire , qui ne peut estre effacée que neuf jours apres. Les habitans malicieux attrapent ordinairement les filles & les femmes nouvellement venues, en leur faisant croire que ce suc sert à l'embellissement des mains & du visage : & j'en ay marié quelques-unes qui en avoient encore les mains & le visage tout noir.

Tous les animaux , & particulièrement les oyseaux & les crabes qui vivent de ces fruits , s'engraissent promptement , & leur chair est de bon goût, mais noire ou de couleur d'ardoise.

Le bois de cet arbre est blanc, dur, facile à estre mis en œuvre , quand il est frais coupé : car il devient si dur avec le temps, que les outils rebroussent dessus. L'on en fait des planches qui se noircissent dans l'eau, & on s'en sert ordinairement pour faire des affuts de fusil : l'on ne coupe pas cet arbre, quand il est jeune (comme dit Rochefort) car en ce temps il ne vaudroit rien du tout, & il a tant de moëlle dans le cœur, que l'on n'en sçauroit tirer une planche large de deux ou trois pouces.



Des pommes de Mancenille.

§. XVII.

IL se trouve dans toutes ces Isles une seule sorte de pomme, qui a du rapport avec celles de l'Europe. Ces pommes

sont toutes semblables aux petites pommes de Paradis ; quoy qu'en effet ce soient de vraies pommes d'enfer & de mort, autant dangereuses au corps de ceux qui en mangent, que la pomme d'Adam le fut à son ame. Son odeur est assez semblable à celle des pommes de rainette, & si suave, qu'elle invite les passans à la cueillir, & à en manger : mais son seul attouchement fait élever les pustules & les cloches aux mains : c'est infailliblement avaler la mort, que d'en manger.

L'arbre qui porte ce funeste fruit, est tout à fait semblable à un poirier, horsmis que l'écorce en est plus épaisse & si laiteuse, qu'à la moindre incision, il en sort une grande quantité de lait, lequel est un venin subtil, caustic, & si dangereux, que touchant sur la chair nue, il la brule & y fait élever des cloches, qui sont incontinent suivies d'une inflammation tres-dangereuse. S'il arrive qu'il en tombe la moindre goutte dans une playe, & qu'on n'y remédie promptement elle y met infailliblement la gangrene.

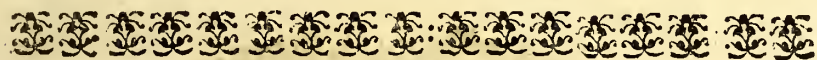
Non seulement ce fruit & le lait qui sort de son écorce est veneneux ; mais mesme les gouttes de pluyes qui en tombant touchent les feuilles de l'arbre, contractent les mesmes qualitez ; de façon qu'il est tres-dangereux de passer sous cet arbre quand il pleut, principalement quand la pluye commence à tomber : car quand il a beaucoup plu, & que les feuilles sont bien lavées, il n'y fait pas si dangereux. La viande cuite au feu du bois de cet arbre, contracte ie ne sçay quoy de malin, qui brule la bouche & le gosier. Tous les animaux qui mangent de ce fruit, excepté l'Arras, deviennent malades & leur chair noire, & comme brulée, & ie crois qu'en fin ils en meurent : il est aussi tres-dangereux de manger de ces animaux, & j'en ay fait l'experience à mes dépens, comme ie diray ailleurs.

Lors que ces pommes de Mancenille tombent de l'arbre, e'les ne pourrissent point comme les pommes de l'Europe, quand mesme elles tomberoient dans l'eau ; mais elles deviennent ligneuses, dures, & flottent dessus.

J'ay donné quelques remedes au mal extérieur, que cause
le

le lait de la Mancenille , où j'ay parlé de l'herbe aux flèches; & en donneray lors que ie traiteray des *Soldats* ou *Cancelles*. Pour le remede du mal interieur de ceux qui en mangent, il n'y a qu'à avaler promptement un verre d'huile d'olive, avec de l'eau tiede, pour faire tout vomir, & encore il faut que cela se fasse promptement : car une heure apres en avoir mangé , il n'y a plus de remede ; & mesme quelque prompt remede qu'on y puisse apporter, ceux qui en guerissent ne sont plus que languir, & traïner vne vie malheureuse & fort courte. Et partant , que les frians prennent garde à eux en mettant pied à terre : car pour l'ordinaire ces arbres croissent le long de la mer.

On a trouvé de mon temps dans l'estomach de quelques personnes qui en estoient mortes , une place ronde , large comme la main, noire, & brûlée. Les Sauvages font des incisions à l'écorce de cét arbre, & recueillent soigneusement le lait qui en découle, pour empoisonner leurs flèches, lesquelles ils oignent d'une certaine gomme visqueuse, comme de la térébentine, puis les trempent dans ce lait, & les font seicher au Soleil, pour s'en servir lors qu'il vont à la guerre.



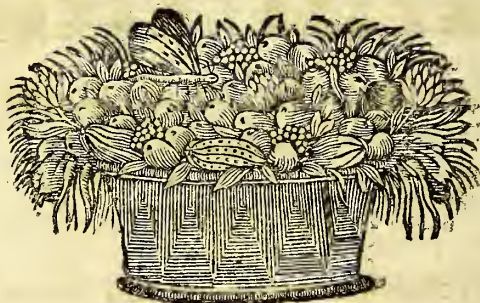
*Des Pennaches marines, du Corail & des
Rochers.*

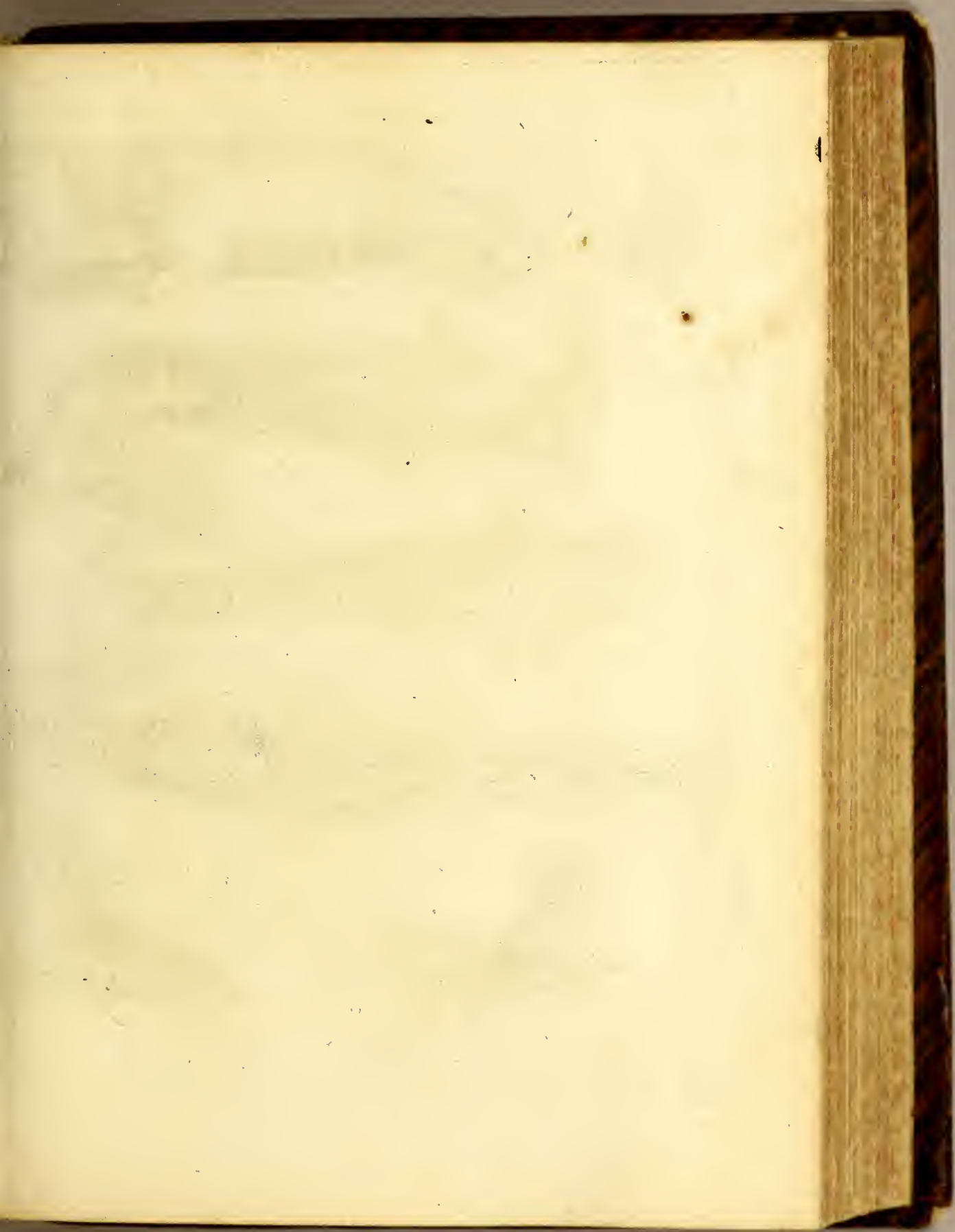
§. XVIII.

IE ne puis conclure ce Chapitre, sans dire un mot de quelques plantes marines, qui pour estre d'une substance plus solide, que les plantes de la terre, ne laissent pas de végéter, & de croistre sous les eaux, comme celles-là croissent sur la terre; les Pennaches, les *Coraux* & les *rochers* sont de ce nombre.

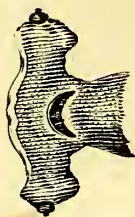
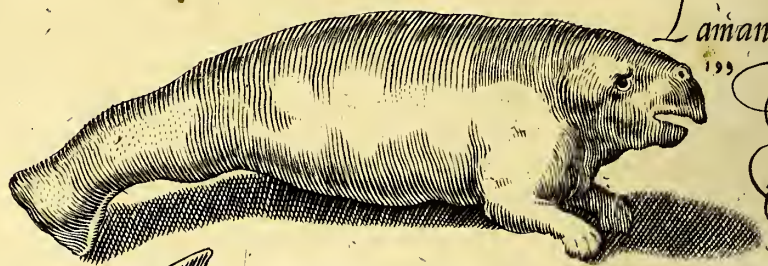
Les Pennaches sont des petits arbrisseaux marins, dont le bois est pliant & souple comme de la baleine, ils sont plats,

& il semble que ce soient de grandes feuilles toutes percées à jour par une infinité de petits trous : toutes ces petites branchages confus sont enduites d'un certain limon endurcis, coloré en divers endroits de blanc, de jaune & de violet, ce qui les fait paroître au fond de la mer comme de beaux pennaches. Je m'estonne de ce que Rochefort leur desite un peu de solidité pour estre apportés en France; car il n'y a rien de si commun en Holande, en Angleterre, & en France, que ces pennaches, & non seulement les cabinets de nos curieux, mais la plupart des maisons de Dieppe qui en sont parées, font voir combien son desir est ridicule. J'ay veu quantité de Coral blanc, & une infinité de rochers, si fresse & si délicatement travailléz, que le desir de Rochefort auroit esté mieux appliqué sur ces rochers, que sur les pennaches marines: car quelque soin que j'aye pris, je n'en ay jamais pû apporter qu'en pieces.

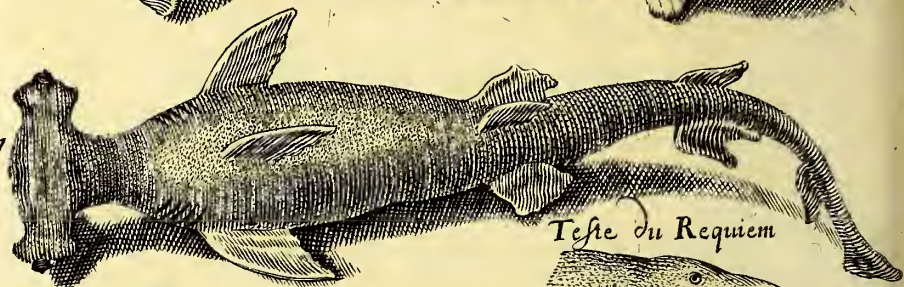




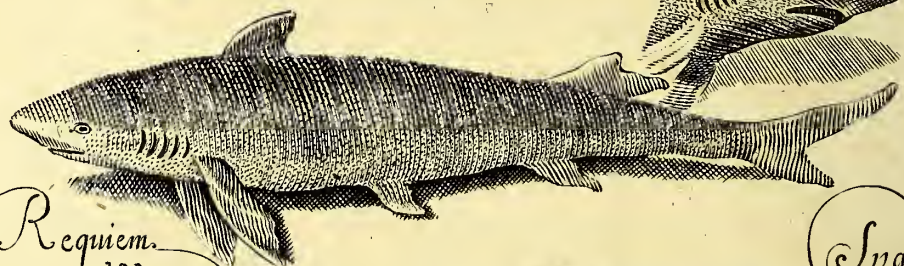
Lamantin.
199



Zigene 207

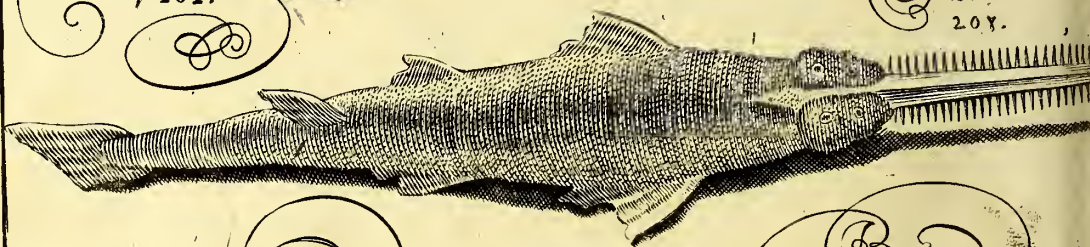


Tesle du Requiem



Requiem.
202.

Spadon
208.



Dorado 212.



Bonite
214.





TRAITE IV. DES POISSONS.

CHAPITRE I.

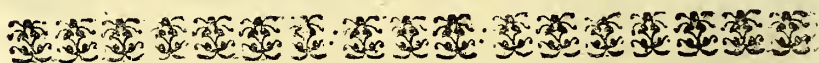
Des Poissons de la mer.



VOY que la coste de Barbarie passe pour la plus poissonneuse de toutes les costes de l'Univers : si est-ce que les costes de ces Isles ne luy cedent point, ny en quantité, ny en bonté de toute sorte de poissons. Et ie me promets que les descriptions que j'en feray dans ce traité, seront d'autant plus agreables, qu'elles sont remplies de plusieurs belles remarques & particularitez, que j'ay recherchées avec beaucoup de soin : & que sans m'amuser à chercher dans les livres, des descriptions de diables; & d'autres monstres marins, comme a fait le sieur de Rochefort, ie décriray seulement les choses que j'ay veuës, & dont j'ay fait diverses experiences.

Le Reverend Pere Bouton (qui a écrit une petite relation de la Martinique) estoit peu instruit, lors qu'il a dit, que non seulement tous les poissons de cette coste sont differens de ceüx de France, mais mesme, qu'excepté trois: sçavoir le Lamantin, le Marsoüin, & la Dorade, le reste

n'a point de nom : car outre que j'en pourrois nommer plus de 300. il est certain, que presque tous les poissons de la France se rencontrent aussi frequemment dans toute l'Amerique, que ceux du pays mesme. Le grand nombre de Baleines, de Soufleurs, des Marsoüins, de Rayes, d'Anges, de Mulets, de Maquereaux, de Vives, de Harans, de Turbots, de Congres, de Murennas, de Rougets, de Saumons, & une infinité d'autres que j'y ay veus, desquels le dénombrement seroit importun & ennuyeux au Lecteur, m'empêche d'en douter: ce qui me fait croire, que si la pesche estoit aussi bien pratiquée le long de ces costes, comme elle l'est dans celles de l'Europe, tout le reste des autres poissons s'y pourroit rencontrer.



Des Baleines.

§. I.

Plusieurs bons Auteurs ont fait de si amples descriptions des Baleines, Soufleurs, Marsoüins, & d'autres poissons de nos côtes, que ce seroit abuser du temps, d'en écrire autre chose, que ce qui est précisément convenable à mon sujet.

Les Baleines donc, paroissent le long de ces Isles, depuis le mois de Mars jusqu'à la fin de May, plus frequemment qu'en tout le reste de l'année: Elles sont en chaleur & s'accouplent pendant ce temps: & on les voit roder principalement au matin, tout le long de la coste, deux, trois, & quatre, toutes d'une bande, soufflant, & comme s'érigeant par les naseaux, deux petits fleuves d'eau, qu'elles poussent dans l'air haut de deux picques, & dans cet effort elles font un certain meuglement, qui se fait entendre d'un bon quart de lieue. Quand deux masses se rencontrent auprès d'une fé-

melle , ils se joignent & se livrent un dangereux combat, frapant si rudement des aîles & de la queue contre la mer, qu'il semble que ce soient deux navires qui sont aux prises à coups de canon.

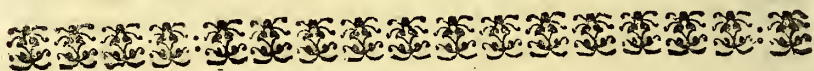
On écrit des choses de cet animal , principalement touchant sa grandeur , que ie n'ay jamais pû remarquer. René François dans ses essais , escrit qu'il y a telle baleine qui couvre quatre arpens de terre de son corps , ie veux croire que c'est à la petite mesure: car en plus de douze mille lieux de mer que j'ay fait, ie n'ay jamais veu de baleine, qui en apparence portast plus de cinquante ou soixante pieds de longueur.

L'histoire qu'a écrit Garcie, touchant la pesche & capture des baleines par les Sauvages de l'Amerique , me semble encore fort suspecte. Il dit que l'Americain, qui nâge comme un poisson , voyant venir ce colosse animé vers la coste, prepare deux tampons de bois , se fournit d'une massüe , & luy va courageusement au devant ; & s'estant dextrement jetté sur son col , & luy ayant laissé pousser son premier jet d'eau , il previent le second, luy fourant un de ces tampons dans un de ses naseaux à grands coups de massüe ; & que cet animal sentant qu'on luy charoitille si rudement les narines, se plonge au plus profond de la mer , entraînant avec soy l'Americain qui la tient embrassée. Alors , la baleine estant contrainte & pressée de respirer , remonte sur l'eau ; & ainsi donne du temps à l'Americain , de luy enfoncer son second tampon dans l'autre naseau, ce qui l'oblige pour vne seconde fois à s'enfoncer , ou plustost à se perdre au fond de l'Océan , ou ne pouvant plus respirer ny faire évacuation de ses eaux , elle s'estouffe & se noye tout ensemble. Voilà le sens de son histoire ; mais ie vous assure que ie ne l'ay jamais veu faire à aucun Sauvage de l'Amerique , ny oüï dire qu'ils l'ayent jamais pratiqué.

L'Accident qui arriva à Monsieur Du - Parquet , fort proche parent de celuy qui commandoit à la Martinique , est autant digne de remarque , qu'il fut funeste à ce :

Gentil-homme, & à la pluspart de sa compagnie: car une baleine s'estant élevée de dessous la barque où il estoit, la creva apres l'avoir enlevé de l'eau, & fit perir presque tout le monde qui estoit dedans; la baleine en mourut aussi, & quelques-uns de ceux qui se sauverent, m'ont asseuré qu'elle rougit de son sang plus de quarante pas de mer en quaré.

On voit plus grand nombre de baleines aux environs de la Martinique, qu'à la Guadeloupe, d'autant que la mer y est plus creuse & plus profonde, d'où vient qu'elles peuvent frequenter ces costes avec moins de danger, que celles de la Guadeloupe, lesquelles sont moins profondes, & où il y a plus de Kayes & hauts fonds, où elles se pourroient plus aisément échoïer & se perdre.



111

Des Soufleurs.

§. I I.

LE Soufleur est un grand poisson, qu'on pourroit avec beaucoup de raison faire passer pour une espece de baleine, supposé qu'on pust mettre du genre dans le mot de baleine; car il a tant de ressemblance avec cet animal, qu'il ne differe d'avec luy qu'en grandeur: il souffle & seringue l'eau dans l'air par les naseaux, comme la baleine, quoy qu'en plus petite quantité; de sorte que plusieurs les prennent pour de petits baleineaux, quoy que ce soit une espece de poisson toute differente. Ils vont en bande comme les Marsoüins, & il ne faut que siffler pour les faire tourner tout court, & les faire approcher des navires, mais il ne se faut pas joüer à les prendre: car ils sont douiez d'une force si extraordinaire, qu'un Capitaine de navire m'a asseuré qu'un jour en ayât fait harponer un, il fit un si furieux éfort sur la corde

qui tenoit le harpon, qu'il fit éclater la grande vergue de son mast, où cette corde estoit attachée. Ils sont en grand nombre par toutes ces costes ; il semble qu'ils ayment les hommes, car ils suivent les canots & les barques, comme s'ils se plaisoient à entendre le bruit qu'on y fait.



Du Lamantin ou Manaty.

§. III.

LE Lamantin est un poisson tout à fait inconnu dans l'Europe : il porte quelquefois jusqu'à quinze & seize pieds de longueur, & sept ou huit de rondeur de corps. Il a le musle d'un bœuf, & les yeux d'un chien, il a la veuë fort foible, & n'a point d'oreilles; mais en leur place, il a deux petits pertuis, où à peine pourroit on fourrer le doigt; il entend si clair par ces pertuis, que la foiblesse de sa veuë est suffisamment suplée par la subtilité de son ouïe. Au deffaut de la teste, il a sous le ventre deux petites pates en forme de mains, ayant chacune quatre doigts fort courts & onglez; & c'est ce qui l'a fait appeller *Manaty* par les Espagnols, comme qui diroit, poisson pourveu de mains: depuis le nombril il appetisse tout à coup, & ce qui reste de son corps depuis cette partie, est ce qui compose sa queue, laquelle a la forme d'une pelle à four; elle est large d'un pied & demy, épaisse de cinq à six pouces, revestue de la mesme peau de son corps, & toute composée de graisse & de nerfs. Ce poisson n'a point de caïlles comme les autres poissons, mais il est revestu d'un cuir plus épais que celui d'un bœuf. Sa peau est de couleur d'ardoise fort brune, & parsemée fort clairement d'un poil de couleur d'ardoise, semblable à celui du loup marin. Sa chair a le goust de celle de veau, mais elle est beaucoup plus ferme, & couverte en plusieurs endroits de trois ou quatre

doigts d'épais, de lard, duquel on se sert à larder, à barder, & à faire tout ce qu'on fait du lard de porc. Ce lard est excellent, & plusieurs le fondent & en tirent la graisse, qu'ils mangent sur le pain en guise de beurre. La viande de cet animal étant salée perd beaucoup de son goût, & devient sèche comme du bois. Je crois pourtant, que cela se doit attribuer au sel du pays, qui est extrêmement corrosif.

On trouve dans la teste de cet animal quatre pierres, deux grosses & deux petites, auxquelles on attribue la force de faire dissoudre la pierre dans la vessie, & de faire jetter le gravier des reins : mais je n'en sçaurois approuver l'usage, d'autant que ce remède est fort vomitif, & fait de grandes violences à l'estomach.

La nourriture de ce poisson est une petite herbe qui croît dans la mer, laquelle il paît tout de même que le bœuf fait celle des prés : & après s'être saoulé de cette pasture, il cherche les rivières d'eau douce, où il boit & s'abreuve deux fois le jour. Après avoir bien beu & bien mangé, il s'endort le museau à demy hors de l'eau, ce qui le fait connoître de bien loin par les pêcheurs, qui ne manquent point de luy courir sus & l'attraper en la manière suivante.

Ils se mettent trois, ou quatre au plus, dans un petit Canot (qui est une petite nasse toute d'une piece, faite d'un arbre creusé en forme de chaloupe) le Cabareur est sur l'arrière du Canot, qui remue à droit & à gauche la pelle de son aviron dedans l'eau; de sorte que non seulement il gouverne le Canot, mais encor le fait avancer aussi viste que s'il estoit poussé d'un petit vent & à demy voiles. Le Vareur (qui est celui qui darde la beste) est tout droit sur une petite planche au devant du canot, tenant la varre en main, (c'est à dire, une façon de picque, le bout de laquelle est emboîté dās un harpon, ou javelot de fer. Le troisième est dans le milieu du canot, qui dispose la ligne, qui est attachée au harpon pour la filer, lors que la beste sera frappée.

Tous gardent un profond silence; car cet animal a l'ouïe si subtile, qu'une seule parole ou le moindre clabottement d'eau

d'eau contre le canot, est capable de luy faire prendre la fuite, & frustrer les pescheurs de leur esperance. Il y a du plaisir à les voir, car le Varreur palpite de peur que la beste ne luy échape, & s' imagine tousiours que son Cabareur n'employe que la moitié de ses forces, quoy qu'il fasse tout ce qu'il peut de ses bras, & ne destourne jamais ses yeux de dessus la Varre, du bout de laquelle le Varreur luy montre la piste qu'il doit tenir pour arriver à la beste, qui les attend toute endormie.

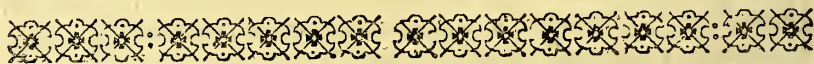
Lors que le canot en est à trois ou quatre pas, le Varreur darde son coup de toute sa force, & luy enfonce le harpon pour le moins demy-pied dans la chair. La Varre tombe dans l'eau, & le harpon demeure attaché à la beste, laquelle est à demy prise. Alors cet animal se sentant si rudement frappé, ramasse toutes ses forces & les employe à se sauver: il bondit comme vn cheval échappé, fend les ondes comme l'Aigle fend l'air, & fait écumer & blanchir la mer par tous les lieux où il passe. Il croit s'éloigner de son ennemy, mais il le porte par tout après soy, de sorte qu'on prendroit le Varreur pour un Neptune conduit en triomphe par ce monstre marin. Enfin, apres avoir bien traîné son malheur en queue, & perdu une bonne partie de son sang, les forces luy manquent, l'haleine luy défaut, & comme reduit aux abois, il est contraint de s'arrester tout court pour prendre un peu de repos: mais il n'est pas plustost arresté que le Varreur, tirant sa ligne se rapproche de luy, & luy darde un second coup de harpon mieux assené & plus violent que le premier. A ce second coup, la beste fait encore quelques foibles efforts, mais en peu de temps elle est reduite à l'extremité; & les pescheurs l'entraînent aisément à la rive du premier islet, ou l'embarquent dans leur canot, s'il est assez grand pour le contenir.

La femelle fait deux petits qui la suivent par tout: elle a sous le ventre deux tetins, desquels elle les allaicte dans la mer, comme vne Vache allaicte son veau sur la terre. Si on prend la mere, on est assuré d'avoir les petits: car ils sentent leur mere, & ne font que tournoyer autour du ca-

not, jusqu'à ce qu'on les ayt fait compagnons de son malheur.

La chair de cét animal fait une bonne partie de la nourriture des habitans de ce pays. On en apporte tous les ans de la terre ferme, & des Isles circonvoisines plusieurs navires chargez; & tant à la Guadeloupe, à S. Christophe, à la Martinique, qu'aux autres Isles prochaines, la livre s'y vend une livre & demie de petun.

Les Autheurs qui en ont écrit devant moy, disent qu'il est docile, & qu'il se rend familier, jusqu'à venir dans les maisons, & qu'il sert quelquefois à porter vn enfant. ou autre chose, du costé d'un estang à l'autre; mais toutes ces choses ne me sont point connues.



Du Requiem.

§. I V.

CE Poisson est appelé par les Espagnols *Phiburon*, par les Holandois *Haye*, & par les François, *Requiem*, parce qu'il dévore les hommes, & fait chanter *Requiem* pour eux. Il est en tout & par tout sèblable au chien de mer, que l'on pèche le long de nos costes: mais il est d'une si prodigieuse grandeur, qu'il s'en trouve communément aux costes de nos Isles, de dix-huit à vingt-pieds de longueur, & gros à proportion. C'est une chose épouvantable, que de voir la gueule de cét animal; car la seule mâchoire d'en bas, est garnie de trois, de quatre, & cinq rangs de dents, selon ce qu'il est puissant & âgé. Ces dents ne sont pas semblables ny égales en tous; j'en ay veu qui étoient hautes de deux pouces, & larges d'un, toutes faucillées, trenchantes comme des raloirs, & extrêmement dures: elles sont attachées à de petits cartilages nerveux qui les levent, & les baissent comme il luy plaît. C'est bien le plus glouton animal du monde; toutes choses luy sont bonnes, ne fussent que des morceaux de bois, pourveu

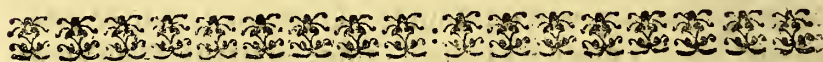
qu'ils soient un peu graissez d'huile. Il avale tout sans macher; il est furieux, hardy, & se jette quelquefois sur la rive, jusqu'à demeurer à sec, pour engloutir les passans. L'en ay veu quelquefois mordre les rames à belles dents, de rage & de dépit de ne pouvoir avoir les hommes, qui estoient dans les Canots.

S'il peut joindre un homme qui se baigne dans la mer, il luy fera bonne compagnie, le gardera de près, & ne luy fera aucun tort, tandis qu'il sera dans l'action: mais si tost qu'il sera arresté, ou qu'il pensera sortir de l'eau, il luy coupera vne cuisse, vn bras, ou la partie qu'il pourra attraper de son corps: s'il est bien grand, il l'emportera tout entier. Mais la Providence de Dieu a donné un baillon, ou plustost un frein à la gourmande impetuosité de cét animal, qui luy empêche de faire beaucoup de desordre: car il luy a mis la gueule directement dessous, & à prés d'un pied de la pointe du muse, de sorte qu'il ne peut mordre aucune chose, qu'il ne soit tourné & renversé sur le dos: & de là vient qu'il y a des habitans assez hardis pour se jeter à la nage apres luy, le combattre à coups de cousteaux, & le contraindre de fuir. Il n'a qu'un seul os dans tout le corps, cet os prend depuis la teste jusqu'à la queue, & est composé de plusieurs vertebres rondes & larges comme un écu blanc, & qui diminuë vers la fin, jusqu'à la largeur d'un double. C'est une erreur de croire, que son estomach n'a point d'orifice inferieur: & qu'apres avoir tiré la substance de ce qu'il mange, il est contraint de faire de sa gueule un fondement, retournant son estomach, comme qui retourneroit un sac, pour jetter ses excremens dehors: car j'ay remarqué dans mon dernier voyage, qu'il en a aussi bien que les autres poissons, & mesme j'ay observé sous le ventre un trou assez grand pour vüider ses excremens. L'ay neantmoins veu faire une chose à un de ces animaux, qui pouvoit confirmer dans l'erreur ceux qui estoient de cette opinion: car comme on luy eut donné un coup de hache sur la teste, il retourna son estomach, comme qui retourneroit une poche, en sorte qu'il parut jusques hors de sa gueule, & vüida plus d'un boisseau de vilenie qu'il avoit mangée.

La femelle porte ses petits dans son ventre, enveloppez dans une grande peau, à laquelle ils sont attachez avec un boyau par le nombril : ils y en trouve quelquefois jusqu'à vingt, j'en ay veu tirer du ventre de la mere, & les conseruer en vie dans de grandes cuves d'eau de mer, ils ne sont pas mauvais en cet estat.

Sa chair n'est quasi que de filasse, & sent fort le bouquin, de sorte que peu de personnes en veulent manger : on tient aussi pour certain qu'elle donne le flux de sang. La necessité m'a contraint d'en manger plusieurs fois sur mer, sans autre sauce que l'appetit, & neantmoins ie n'en ay ressenty aucun mal. Ce qui me fait croire qu'il ne fait tort, & ne cause ce flux de sang, qu'à ceux qui en mangent par ex-
cez.

On trouve dans sa teste deux ou trois cüeillerées de cer-
velle blanche comme neige, qui estant seichée, mise en pou-
dre, & prise dans du vin blanc, est excellente pour la gravel-
le. L'on fait de l'huile à bruler, de son foye. Avant mon pre-
mier retour l'on en prit un, dont le seul foye donna quaran-
te pots d'huile. Monsieur Hotman m'a asseuré, qu'avec cette
huile & de la chaux, on faisoit les corroys pour les navires,
aussi bons que l'on fait en France.



De la Bécune & autres poissons dangereux.

§. V.

Q Voy que le sieur de Rochefort mette ce poisson au
nombre de ses monstres marins, ce n'est pourtant à
proprement parler, autre chose que le vray brochet de mer,
qui est entierement semblable à ceux de nos rivières de
l'Europe, excepté qu'il est beaucoup plus grand: car il se ren-
contre des bécunes qui ont plus de huit pieds de longueur.
Ce poisson est gourmand, carnassier, & hardy, & autant, ou

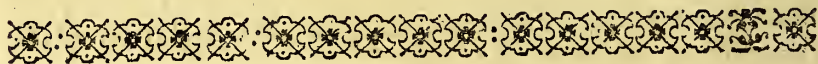
plus dangereux que le *Requiem*, que ie viens de décrire : car outre qu'il mord plus facilement que luy, il ne s'estonne nullement du bruit, non plus que des mouvemens qu'on peut faire dans l'eau, voire mesme, c'est pour lors qu'il se lance sur les personnes pour les dévorer.

Sa chair a le mesme goust que celle du brochet ; mais on ne la mange pas bien asseurément, dautant que si on n'y prend garde de bien près, elle est capable d'empoisonner tous ceux qui en auroient mangé. C'est pourquoy, celui qui en voudra manger en toute asseurance, doit luy regarder aux dents, & goustier de son foye : s'il a les dents bien blanches, & le foye doux, il en peut manger en toute seurété : mais s'il les a tant soit peu noircies, & le foye amer ou acré, on n'en doit non plus goustier que si c'estoit de l'arsenic : en effet, c'est un poison qui n'est pas moins dangereux. On dit dans les Isles que cela vient de ce que ce poisson mange de la Mancenille, qui tombe des arbres dans la mer, & ie le crois ainsi : car moy-mesme ay pensé mourir, pour avoir mangé quelques *Soldats* qui s'en estoient repeus.

Il se trouve encore deux autres sortes de poissons dans l'Amérique, qui ne sont pas moins dommageables que celui-cy : dont l'un estant mangé, enivre comme si on avoit beu du vin par excez, & cause tous les mesmes effets que le vin fait dans un yurogne. Si on en mange beaucoup, il fait dormir le long somme, c'est à dire, mourir. Mais si on en mange peu, apres avoir dormy cinq ou six heures, on est tout à fait guaranty.

Le second cause d'estranges coliques & dégorgemens de bile dans les intestins ; si on réchappe apres en avoir mangé, il fait peler la plante des pieds, & la paume des mains. J'ay veu un jeune Gentil-homme, qui apres en avoir mangé, & pensé mourir, me montra les paumes de ses mains qui estoient toutes pelées & contrefaites. Je ne puis faire aucune description, ny de l'un, ny de l'autre, dautant que ie ne les ay point veus, ny pû apprendre de ceux qui m'en ont parlé, de quelle forme ils estoient. On se peut servir contre le venin des

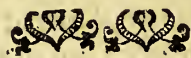
l'un & de l'autre, de la mesme précaution que j'ay observée, pour se garder du venin de la Becune,

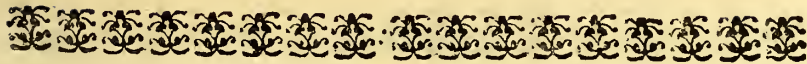


Du Tassart.

§. V I.

NOus avons encore une autre espece de Brochet marin que les matelots appellent Tassart, qui se prend ordinairement aux entre-deux, des Isles, en approchant des rochers, où les marées sont plus fortes, & la mer plus émue qu'ailleurs, il y en a de fort grands, & qui ont cinq à six pieds de long: ce poisson est fort goulû, & se jette brusquement sur l'ameçon attaché au bout de la ligne, qui traîne derrière la barque; & quand elle passeroit plus viste qu'un trait, il la poursuit & l'attrape, & tout luy est indifferent; car que l'ameçon soit couvert de lard de poisson, de crables, & mesme d'un morceau de linge, il l'engloutit; mais si la ligne n'est bié armée & revestue de bon fil de léton, ou d'une chaisne de fer, il la coupe avec ses dents; & l'on en a pris qui avoient trois ameçons dans le ventre presque gros comme les doigts. La chair en est blanche, & aussi bonne que celle du brochet; mais elle est plus dure à cuire & indigeste. J'ay veu plusieurs personnes avoir la fièvre pour en avoir mangé, d'autres qui ont eu des coliques bilieuses, & des dégorgemens de bile, dont ils ont pensé mourir: mais ie croy que cela n'arrive qu'à ceux qui en mangent trop, ou qui le mangent à demy cuit, comme il arrive assez souvent sur mer: car j'en ay mangé plusieurs fois sans en avoir resenty la moindre incommodité.





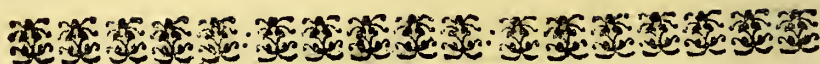
De la Zygène.

§. V I I.

ON prit en l'an 1645. dans une fenne le plus monstrueux de tous les poissons que j'aye veu de ma vie, tout son corps est assez semblable à un *Requie*, il est revêtu d'une même peau, & a presque les mêmes ailerons ou nageoires; mais sa teste est si monstrueuse, que ie ne sçay de quelle façon m'y prendre pour la décrire: car elle n'est ny ronde ny plate, ny pointue, comme celles des autres poissons; mais son front s'étend un grand pied de chaque costé, & aux deux extremités de ces excroissances il y a deux yeux placez, ronds & gros comme des balles de tripot: sa gueule est fort large, & aussi bien garnie de dents comme celle des *Requiem*s.

Cette beste n'est pas moins dangereuse & carnaciere que le *Requiem*, mais elle a plus de peine à mordre que luy: sa chair est toute semblable, & apres en avoir fait cuire, nous la trouvâmes si dure, si filasseuse, & de si mauvais goust, que nous n'en pûmes manger; son foye rend autant d'huile; que celui d'un *Requiem*, & ie croy que c'en est une espece: celui cy avoit seize pieds de long, & le plus gros de son corps, avoit bien huit pieds de circonference.

La monstrueuse difformité de cet animal, a mis plusieurs personnes en peine de le nômer, selon la forme & le rapport qu'il a avec quelque chose; quelques-uns l'ont appellé marteau, d'autres balance, d'autres poisson Juif, parce que lors que les Juifs se voiloient dans leur Synagogue, ils avoient la teste faite comme ce poisson, & ceux qui prirent celui dont ie parle, le nommoient Pantoufle; mais il vaut mieux se servir du nom que les Auteurs luy donnent ordinairement qui est *Zygène*.



*Du Poisson appelé Sie , & de
l'Espadon.*

§. V I I I.

J'Ay veu encore un autre monstrueux poisson , qui n'est pas moins dangereux , ny moins hardy que le *Requiem* : sa forme & sa peau sont assez semblables à celles du *Requiem* , mais il est plus ventru ; toute sa difformité est en la teste , celuy que j'ay veu avoit bien huit pieds de long : l'os qui sortoit de son musle en avoit trois & demy , il estoit plat & large de quatre doigts , & tout armé des deux costez , de deux pouces en deux pouces , de dents plates , trenchantes & longues comme le doigt : il nous fit un desordre estrange dans nostre sienne , qui estoit toute de foïet , & il l'auroit mise en pieces , si on ne l'eut assommé promptement à coups de leviers , la chair n'en vaut rien , & elle sent le bouquin. Celuy que l'on appelle Espadon , est tout semblable à celuy que ie viens de décrire , à la réserve de ce que l'os qui luy sort du musle , est comme la lame d'un Espadon , sans aucunes dents à ses costez , d'où luy est venu le nom d'Espadon.



Murene. 220.

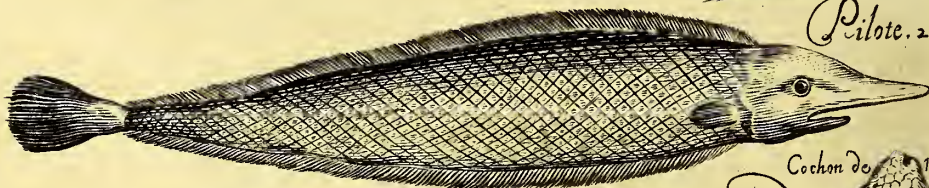


Aiguille de mer 218.

Remore 222.

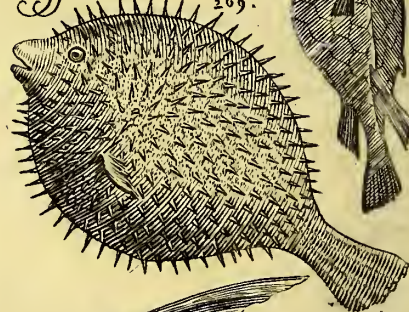


Pilote. 223

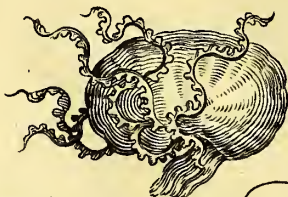


Cochon de Mer. 211

Poisson Arme 209.



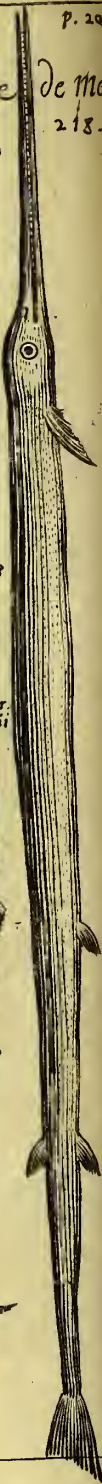
Lune

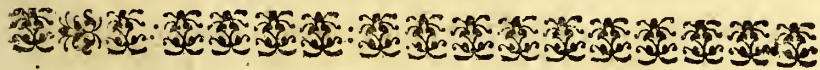


Poisson Galere 225.



Poisson Volant 212.





Du Poisson armé.

§. I X.

IL se rencontre le long de toutes les costes des Indes Occidentales, diverses sortes de poissons armez, dont les descriptions seront sans doute plus curieuses & plus agreables, que ces poissons ne sont utiles dans le pays. Le 1. est gros cōme un balon, presque tout rond, & n'a qu'un petit moignon de queue qui le rende differēt d'une boulle. Et c'est pour cette raison que tous les Autheurs l'appellent *Orbis*. Il n'a point de teste, mais il a les yeux & la queue attachées au ventre. La nature qui l'a privé de dens, luy a donné en leur place, deux petites pierres blanches, fort dures, & larges d'un pouce: qui sont comme deux petites meulès, desquelles il moult, casse, brize, & esclase les Cancres de mer, & les petis coquillages, desquels il fait sa nourriture. Il est tout armé de petites pointes grosses & longues comme des fers d'esguillettes, pointuës comme des aiguilles. Il les dresse, baisse, biaise, & traverse comme bon luy semble, & selon ce qu'il en a besoin.

La pesche de ce poisson est un tres-agreable passe-temps. On luy jette la ligne, au bout de laquelle est attaché un petit ameçon d'acier, couvert d'un morceau de cancre de mer, duquel il s'approche aussi-tost: mais voyant la ligne qui tient l'ameçon, il entre en défiance, & fait mille petites caracolles autours de luy: il le goute quelquefois sans le serrer, puis le lasche tout à coup: il se frote contre cet ameçon & le frappe de sa queue, comme s'il n'en avoit aucune envie: & s'il voit que pendant cette ceremonie, ou plustost pendant cette singerie, la ligne ne branle point, il se jette brusquement dessus, avale l'ameçon & l'appas, & se met en estat de fuir. Mais se sentant arresté par le pescheur qui tire la ligne

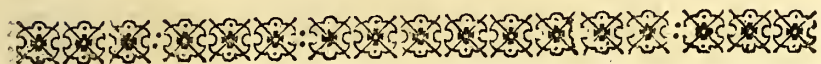
D d

à foy, il entre en une telle rage & furie, qu'il dresse & herisse toutes ses armes, s'enfle de vent comme un balon, & bouffe comme un poulet d'inde qui fait la rouë : il se darde en avant, à droit, & à gauche, pour offenser ses ennemis de ses pointes, mais en vain; car pédant, s'il faut ainsi dire, qu'il enrage de bõ cœur, & creve de dépit, les spectateurs s'éventrent de rire. Enfin, voyant que toutes ses violences ne luy servent de rien, il employe la ruse, il baisse tout à fait ses pointes, souffle tout son vent dehors, & devient flasque comme un grand moüillé: en sorte qu'il semble qu'au lieu du poisson armé qui menaçoit tout le monde de ses pointes, on ayt pris un meschant chiffon moüillé. Cependant, on le tire à terre, & alors connoissant que tout son artifice ne luy a de rien servy, que tout de bon, on a envie d'avoir sa peau, & que desia il touche le roch ou le gravier de la rive, il entre en de nouvelles boutades, fait le petit enragé, & se démene estrange-ment. Se voyant à terre, il herisse tellement ses pointes, qu'il est impossible de le prendre par aucune partie de son corps, si bien qu'on est contraint de le porter avec le bout de la ligne un peu loin du rivage, où il expire peu de temps apres.

Dans tout le corps de cét animal, qui est quelquefois aussi gros qu'un boisseau, il n'y a pas plus à manger qu'à un petit Maquereau. On luy trouve dans le ventre une certaine bourse remplie de vent, de laquelle on fait une colle la plus tenace & la plus forte qui se puisse faire.

Il y en a encores quelques autres, qui ne different guères de ce premier, qu'en la situation ou en la longueur de leurs pointes; quelques-uns les ont en forme de grandes estoiles, d'autres plus menües, d'autres plus courtes.





Des Cochons de mer.

§. X.

IL se pefche encore une autre forte de poiffon tres-com-mun dans nos Ifles , & tres-particulier dans fa forme: car vous diriez que ce font trois cartons pointus , appliquez les uns contre les autres en forme de triangle , le haut de ce triangle n'aboutit pas tout à coup jufques à la gueule ; mais un peu au deffus il y a un petit creux , où font les yeux , dont la prunelle eft bleüe, environnée d'un cercle jaune : de deffous les yeux fort un petit bec , qui fait fa petite gueule: dans laquelle il y a deux rangs de petites dents. Tout fon corps eft couvert d'une peau grize , bleüe , & jaune , & toute parfemée de petites eftoiles dorées ; de forte que lors qu'on le regarde dans l'eau , il paroift auffi beau que la dorade. Il n'y a pref-que rien à manger dans ce poiffon , qu'un petit moignon de queue qui eft à la fin de ce triangle , lequel eft dur comme s'il eftoit fait de carton ; & c'eft ce qui la fait appeller de quel-ques-uns, *cofre*, & *bource*. Quand il eft pris il gronde comme un cochon , & c'eft ce qui la fait nommer ainfi ; mais avant que de le prendre il donne bien de l'exercice , car il a l'adref- fe de ronger toutes les amorces ; & l'on tire cent fois la ligne , que l'on trouve autant de fois l'ameçon dépoüillé: ie n'en ay jamais veu qui excedaft la longueur d'un pied , l'on en appor- te en France par curiosité.



Des poissons volans, & de la Dorade.

§. XI.

Comme j'ay cy-devant parlé des petits poissons volans, qui se rencontrent vers les Canaries, & par toutes les Indes, il en faut faire icy la description. J'en ay remarqué principalement de deux sortes, qui toutes deux ont la forme des Goujons de France, mais differents en grandeur, en la forme de leurs ailles, & en leur vol. Les plus grands n'excedent de guères la grandeur d'un haran, leurs ailles (qui ne sont à proprement parler que leurs nageoires) leur prennent depuis le défaut de la teste, jusqu'au bout de la queue; de sorte qu'elles ont bien une paume de long, & deux ou trois pouces, au plus, de large, leur vol est aussi plus fort, plus élevé & plus roide. Les plus petits ne sont pas plus gros que des petits goujons & ont les ailles plus courtes, & beaucoup plus larges, à proportion que les autres, elles sont arondies par le bout.

Je ne pense jamais à ces petits poissons, qu'il ne me souvienne du miserable estat de l'homme depuis le peché, contre lequel il semble que tous les élemens conspirent pour venger l'injure par luy faite à leur commun Createur, & luy procurer la mort qu'il a meritée par son crime. Car la Mer, la Terre & le Ciel nourrissent tant d'ennemis à ces petits poissons, qu'ils n'ont aucun lieu de refuge assuré, où on ne leur dresse des embusches mortelles. Ils ont dans la mer pour premier ennemy la Dorade, qui est le plus beau poisson, que j'aye jamais veu en ma vie.

Ce poisson est quasi de la façon d'une aloze, & porte environ quatre pieds & demy de longueur. Toute la peau du dos est d'un verd doré, tout parsemé de petites estoiles d'azur, & de petites écailles d'or, si joliment agencées, qu'autre que

cette sagesse qui se joüe dans la rondeur de la terre, n'y pourroit avoir si bien réussi ; tout le ventre est gris, enrichy des mesmes petites écailles dorées, & semble estre un tres-beau drap d'or. Tout le musle est verd, mais tout surdoré ; & aux deux costez de la teste s'eslevent deux beaux gros yeux ronds dorez, & brillans : mais ce qui couronne tout cela, est qu'il passe pour un des plus excellens poissons de la mer, j'en parle comme sçavant pour en avoir plusieurs fois mangé.

Cet ennemy juré de ces petits poissons, autant cruel qu'il est beau, les poursuit incessamment, & cela avec tant de vitesse, que se voyant pressez des mortelles atteintes de cet ennemy cruel, ils prennent le vol, abandonnent leur élément ordinaire, pour aller chercher dans l'air quelque azile plus assésuré & plus favorable qui les garantisse de la mort. mais en vain ; car ils n'ont pas plustost pris l'effort, qu'un grand nombre d'oyseaux (lesquels ne se nourrissent que de ces petits poissons) fondent sur eux comme la foudre, en dévorent, & en tüent autant qu'ils en peuvent attraper. Que s'il arrive qu'ils prennent le vol en un lieu où ces oyseaux ne se rencontrent pas, le Soleil qui fait du bien à tout ce qui est sublunaire, desseichant impitoyablement les ailes de ces petits fugitifs, les contraint de se retirer dans leurs maisons, où ils ne manquent pas de rencontrer sous le seuil de la porte, le sepulchre qui les engloutit tout vivans, ie veux dire la gueule de la Dorade, qui les ayant veu partir, se couche dextrement sur le costé, & les conduit de l'œil sans les quitter aucunement, jusqu'aux lieux où ils doivent tomber, & là les recevant au vol, en fait cruellement sa curée.

Leur vol est ordinairement plus grand de nuit que de jour ; mais quoy qu'en ce temps-là ils soient à l'abry, tant des ardeurs du Soleil, que de la cruauté des oyseaux, neantmoins ils ne sont pas sans peril ; car rencontrant souvent les voiles des navires, ils tombent dedans, & n'ont pas meilleure composition des hommes, que de leurs plus grands ennemis.

Si vous me demandez d'où vient qu'ils ont tant d'ennemis, ie n'en sçay point d'autre raison, que la délicatesse & la bonté de leur chair, & dont le goût la fait rechercher par la sensualité des hommes, des oyseaux, & des poissons.



De la Bonite.

§. XII.

LA Bonite est un poisson qui se pèche plus fréquemment en haute mer que le long des costes : c'est un des ennemis des poissons volans, & qui leur donne la chasse avec autant d'empressement que la Dorade: il est gros, rond, & environ deux pieds en oualé, y compris la teste: auprez de laquelle il a deux grands ailerons pointus, comme ceux du Marsoüin : & depuis ces ailerons il y a une ligne d'écaille tirée jusques à la queue qui est fourchuë, & deux autres au-dessous, une au bas du ventre, & une inégalement grande, depuis le milieu du dos jusqu'à la queue, il est couvert d'un cuir comme celui du Marsoüin, il est demy chair, demy poisson. Ce qui est proche de la grosse areste, qui est seule dans ce poisson, est une chair semblable à celle du Marsoüin, mais plus tendre, & incomparablement de meilleur goût, & qui approche de celui du Canard; elle est sèche, ferme, & nourrit fort; il se rencontre quelquefois par hazard, que l'on en prend une grande quantité en chemin; & alors les passagers ne sont pas à plaindre. Quelquefois la mer en est presque couverte, & l'on les voit sauter dix ou douze pieds de haut: & alors on les prend avec des foines, des tridens, & des harpôs, on les prend aussi avec des ameçons gros comme le petit doigt, où l'on ne met que deux plumes de pigeon blanc enveloppées de petits linges: l'on attache la ligne à une vergue, en sorte que l'ameçon, qui semble estre un petit poisson volant, ne fait que sautiller dans l'eau, & la Bonite ne

manque pas de se jeter dessus , d'avaller l'ameçon & de s'y prendre.

La figure que le sieur Rochefort nous a donné dans son livre , a si peu de ressemblance avec la Bonite , qu'il fait bien voir qu'il ne la jamais veüe.



Des Carangues & des Lunes.

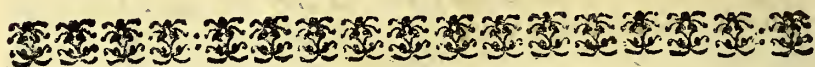
§. XIII.

LA Carangue est un poisson blanc , plat , & qui a pourtant les deux yeux aux deux costez de la teste ; il est long de deux , & quelquefois de trois pieds , large de dix-huit à vingt pouces , & épais de six : il a des empenures inégales sur le dos , & deux nageoires pointuës assez proche de la tête , & la queue fourchuë.

Il y en a une telle quantité dans les mers des Isles , qu'on les voit tous les matins à centaines sauter en l'air , & pour suivre les petits poissons jusqu'à terre. La nuit elles entrent dans les rivières , & c'est là qu'on les pesche communément : j'ay esté veiller bien des fois sur le bord des rivières pour en prendre , nous mettions des crabes écrasés pour amorce aux ameçons ; & lors qu'elles estoient prises , il nous falloit quelquefois mettre deux sur la ligne pour les tirer à terre : car elles ont tant de force , qu'elles rompoiët souvent des lignes presque aussi grosses que les doigts , il n'y a point de Turbot qui vaille ce poisson : son goust est incomparablement plus savoureux , & j'ay mangé des potages faits avec la teste d'une Carangue , qui valoient un consommé de viandes.

Nous avons de deux ou trois sortes de Lunes dans les Isles , dont les unes sont ainsi appellées , à cause de la rondeur de leurs corps , ou des petites ecaïlles , qui font autant de petites Lunes jaunes , sur une couleur bleuë , d'autres , à cause de leur queue , qui se termine en forme de Croissant. Co-

poisson est presque rond, & n'a guères plus d'un pied de large, & au plus deux ou trois pouces d'épais; sa chair est blanche, ferme, & de mesme goust que celui de la perche.

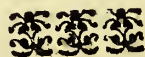


Des Capitaines & des grandes Ecailles.

§. X I V.

I'Ay pesché & pris plusieurs fois le long des costes des Isles, une sorte de poisson appelé Capitaine, à cause qu'il est tout rouge, & qu'il a une empennure sur le dos, qui se leve comme un grand pennache, armé neantmoins de grandes pointes piquantes comme des éguilles, & deux aislerons ou nageoires de mesme façon, avec lesquelles il se bat contre les autres poissons. Quoy qu'il ayt quelque rapport avec la carpe, & qu'il soit couvert d'écailles comme elle, il est beaucoup plus grand & plus gros. J'en ay pesché qui avoient trois grands pieds de long, & dix pouces d'épais, la chair de ce poisson est blanche, de bon goust & fort nourrissante.

Pour ce qui regarde la grande écaille, c'est un poisson qui va en troupes; & j'en ay veu pescher douze ou quinze d'un coup de senne. Il a quelquefois cinq & six pieds de long, & il est gros à proportion, il est tout couvert de grandes étoiles, deux fois aussi larges que celles des carpes, la chair en est grasse & de tres-bon goust.





*Des Rayes extraordinaires qui se voyent dans
les Isles.*

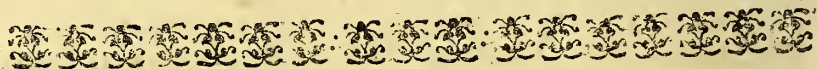
§. X V.

Bien que la Raye soit un poisson commun dans la France, & qu'il sēble que ce soit m'écarter de mon sujet d'en parler dans ce livre, qui ne doit traiter que des choses qui sont particulieres aux Isles que ie décris : Je ne puis neantmoins me dispenser, sans faire tort au Lecteur, de dire quelque chose du grand nombre de Rayes, que l'on voit dans les Isles, de leur grandeur prodigieuse, & de la qualité veneneuse qui se trouve en quelques unes.

Pour ce qui regarde leur grandeur, il ne faut qu'apporter l'exemple de celle qui fut prise à saint Christophé en 1634. elle fut veüe en mer à une portée de mousquet de la rive ; & Monsieur Desnambuc y envoya deux chaloupes, avec quinze ou vingt hommes dans chacune, elle fut frappée de deux ou trois harpons tout à la fois, & nonobstant les efforts que firent tous ces hommes, elle les entraïna si loin en mer, qu'ils perdoient l'esperance d'en estre les maistres ; mais enfin apres qu'elle fut lassée, & qu'elle eut perdu tout son sang, elle fut amenée à terre : sa grandeur estoit de 12. pieds, depuis la teste jusques à la queue, & dix d'un aisleron jusques à l'autre, personne n'en put mager, parce qu'elle étoit trop dure, & que ce n'estoit que de la filasse ; l'on profita seulement de son foye, qui fut traïsné par dix hommes, avec bien de la peine chez Mr Desnambuc.

Il s'en trouve une autre sorte fort particuliere ; car elle a le groin d'un porc, & une queue de trois, & quelquefois de quatre pieds de long, & qui va tousiours en s'amenuissant : elle est toute noire, & il semble que ce soit une de ces housfines que l'on fait avec de la baleine, & les Cavaliers

se servent dans les Isles comme de foïet : il y a au haut de cette queue deux dardillons en forme d'ameçon , dont les picqueures sont mortelles ; mais cét animal porte son antidote avec soy , & il ne faut qu'appliquer un morceau de sa chair sur la picqueure pour en guerir ; la cendre de sa chair brulée, & mesme celle du dardillon meslée avec le vinaigre en fait autant.



De l'éguille de mer, de l'Orsie, & du Balaoii.

S. XVI.

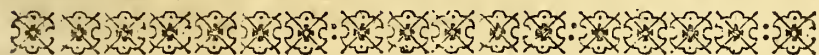
IE n'ay jamais pû remarquer dans toutes les éguilles de mer , que j'ay veuës & prises plusieurs fois dans les Isles deux choses qu'en auance le sieur de Rochefort , quand il dit qu'elles ont huit nageoires, & la queue pointuë : car celles qui me sont tombées entre les mains n'en avoient que deux proche de la teste , & deux petites sous le ventre toute voisines : & elles avoient les queues fourchuës à la façon du maquereau , mais non pas si ouvertes. Le corps de ce poisson estoit quarré, & long d'un grand pied & demy, bleu, & verdâtre sur le dos , & argenté sous le ventre. La teste qui tient un peu du triangle , a dans les deux angles superieurs deux yeux jaunes, & un bec long de huit à dix pouces, dur, menu , & aigu comme une éguille , armé de petites dents, comme ceux d'une faucille ; la mâchoire inferieure est plus longue que celle de dessus : l'aresta qui prend depuis la teste jusqu'à la queue est verte, & luisante comme du verre, & sa chair est blanche & de tres-bon goust.

Il y en a une autre sorte qui est assez semblable à la premiere , mais un peu plus grosse : & ie croy que c'est ce que l'on appelle dans les Isles *Orsie* ; il se jette quelquefois en l'air, & fait des sauts de plus de trente pas ; & si pour lors il rencontre un homme en son chemin , il le perceroit de part en

part. Sa chair est aussi bonne que l'autre, pourveu qu'il n'ayt pas mangé de la Mancenille, c'est pourquoy il luy faut regarder aux dents, qu'il a plus grandes que le premier; & si elles ne sont bien blanches, il n'en faut point manger.

Il y a encore une autre petit poisson, que l'on nomme dans la Martinique *Balaou*, qui est long comme une sardine: il a à la mâchoire inferieure un bec d'un cartilage assez fort, menu, & pointu comme une éguille, & long comme le doigt, la chair de ce poisson est ferme, délicate, & de bon goust.

L'on pèche ce petit poisson au flambeau, avec des petites foines, faites avec des ameçons redressés; car si tost qu'ils voyent la lueur du feu, ils environnent le canot à milliers, & l'on en darde autant que l'on en desire avec ces foines: d'autres se servent d'un reïs autour d'un cercle, & en prennent bien davantage.



*Des Perroquets de mer, & des autres poissons
de Roches.*

§. XVII.

L'Ay veu dans les rochers des fontaines bouillantes, où il ne demeure quand la mer est basse, qu'un pied ou deux d'eau, des troupes de poissons, qui pour l'agréable diversité de leurs couleurs sont appellez Perroquets. Ils sont à peu près de la forme de nos moyennes carpes, toutes les écailles qu'ils ont sur le dos sont d'un verd brun, & celles qui sont en bas jusques sous le ventre, sont d'un verd plus gay: ce poisson n'a point de dents, non plus que la plupart des poissons de roches qui vivent de coquillage, mais il a en la place deux petites pierres ou os fort durs; ses aisslerons & empenures qu'il a sur le dos aussi bien que la queue, sont si agréablement diversifiées de bleu, de jaune, & de rouge, que quand il les

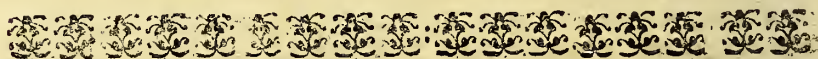
estend , il n'y a point de Perroquets si beaux sur les arbres, que ces poissons le sont dans l'eau.

Tous les autres poissons de roches, sont aussi bien bigarez de plusieurs belles couleurs, mais il se faut contenter de les voir, car ils sont tres-difficiles à prendre.

Il y a encore un autre poisson, qui n'a guères qu'un pied de long, que l'on appelle *Laquais*, à cause que son corps est tout rayé de bandes jaunes.

J'ay aussi pesché une fois dans le havre de la Grenade, une petite moruë, dont la teste estoit toute rouge, & tout son corps estoit moucheté fort dru, de petites taches larges comme des lentilles de couleur de feu.

Tous les poissons dont ie viens de parler, ont la chair ferme, tres-savoureuse, & sont de tres-bonne nourriture.



Des Murenes & des Congres.

§. XVIII.

J'ay plusieurs fois pesché une sorte de poisson, que l'on appelle *Murenes*, & des *Congres*, comme ie diray apres les avoir décrites, la *Murene* est une espece de serpent marin, qui a la forme d'une anguille, mais moins ronde. Les plus grandes que j'aye veu n'ont que deux pieds de long, & quatre doigts de large; la teste est ronde, fenduë d'une grand' gueüle armée de deux rangs de dents, fortes & aigus comme des éguilles; la peau des femelles est brune toute semée de fleurs dorées, comme des primeyers: le mâle n'a qu'un rang de petites taches dorées, qui va depuis la teste jusqu'à la queue.

J'ay remarqué une chose tres-particuliere dans ces *Murenes*, c'est que la grande areste, qui prend depuis la teste jusques à la queue, est renversée de haut en bas; en sorte que les arestes qui dans tous les poissons sont pâchées vers la queue,

ion en celui cy rebroussées vers la teste; d'où vient que toute sa force est au bout de sa queue, & que si en le peschant il se peut attacher la queue contre un rocher, vous luy arracherez plustost la teste que de le tirer dehors, ce qui m'est arrivé plusieurs fois. Sa chair est blanche & d'assez bon goust, mais si la Murene n'est un peu grande; ce n'est que de la colle, & mesme les grandes sont si remplies de petites arestes, qu'il faut avoir bien faim pour s'y amuser.

Les Congres que nous avons dans nos Isles sont tous semblables à ceux que l'on pesche le long de nos costes: c'est pourquoy ie ne m'arreste point à les décrire, ie diray seulement la façon de les prendre aussi bien que les Murenes.

Il faut que la coste où on les pesche soit de caillous ou de petites roches, & tout proche de la mer. L'on tire plusieurs de ces caillous, en sorte que l'on fasse vne fosse jusqu'à l'eau; puis l'on écrase un crable ou deux, quel'on lave dans l'eau de cette fosse, ou bien l'on y jette quelque peu de sang, & incontinent l'on voit venir la Murene ou Congre, & avancer la teste entre deux roches; & si tost qu'on luy presente l'ameçon, qui est pendu à vn petit bout de corde, & couvert de l'appast qui est un petit morceau de crabe, ou de quelqu'autre poisson, elle se jette goulument dessus, & l'entraîne dans son trou, mais il faut estre subtil à la tirer tout d'un coup; car si l'on luy donne le temps de s'attacher par sa queue, on luy arrachera plustost la mâchoire que de la prendre. Quand elle est dehors, l'on a toutes les peines imaginables à la faire mourir, si l'on ne sçait le secret, auquel consiste toute sa force, & mesme sa vie: car il n'y a qu'à luy couper le bout de la queue, ou à l'écraser, & aussi-tost elle meurt sans se débatre aucunement.

Il se faut donner de garde dans cette sorte de pesche, de se laisser mordre aux Murenes & aux Congres, lesquels se jettent bien souvent sur les doigts plustost que sur l'ameçon; car les morsures des vns & des autres sont très-dangereuses.



De la Remore.

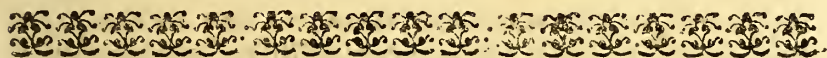
§. XIX.

Sur ce *Requiem* si prodigieux, duquel j'ay parlé en traitant de mon premier voyage dans ces Isles, il y avoit quatre ou cinq Remores si opiniastrement attachées, qu'elles ne lâcherent jamais prise qu'après sa mort, encor eusmes-nous bien de la peine à les en retirer. Elles avoient environ un pied de long, de la forme & de la grosseur (quant au corps) d'une petite roussette, & la peau assez semblable, mais un peu plus brune, tirant sur le violet, & un peu verdâtre par les deux costez, qui va toujours en blanchissant jusques sous le ventre: cette peau est gluante & visqueuse, ce qui fait que ce poisson échape des mains comme l'anguille. Elles ont une empenure sur le dos, qui va jusques vers la queue, & une autre depuis le nombril, mais plus courte que celle de dessus, la queue est composée des mesmes empenures: elles ont aussi deux ailerons ou nageoires assez proches de la teste, un trou rond sous le menton: elles portent moitié sur la teste, moitié sur le dos une forme de semelle plate, comme la semelle d'un soulier; mais toute découpée d'un double rang de rides qui en traversent la largeur. Ces deux rangs de rides sont séparées ou divisées par une raye, tirée par le milieu de cette semelle, depuis un bout jusqu'à l'autre: c'est par là, aussi bien que par le trou qui est sous le menton, qu'elles s'attachent aux Rochers, aux Navires & aux Poissons. Ils ont deux petits yeux ronds & jaunâtres, & la teste est assez semblable aux chiens de mer, avec cette difference, que la mâchoire d'en-bas avance plus que celle d'en-haut: tout au contraire des chiens, qui ont la gueûlle dessous le muse.

Pour moy, je ne sçauois soumettre mon jugement, à ce

que quelques Autheurs assurent de la Remore , disant qu'elle atreste tout court vn navire , qui cingle à toutes voiles en pleine mer: car il y a vne si grande quantité de Remores dans toutes les Indes Occidentales , qu'à peine se trouve-il vn navire qui n'en ait plusieurs attachées sous soy : & cependant depuis vn siecle & plus , que ces Isles sont fréquentées, il ne se remarque point qu'il y ait eu vn seul navire arresté. Cela me fait croire que ces deux ou trois navires que l'on dit avoir esté arrestez par les Remores , ont esté detenus par miracle ou par charme, & que dans ce temps-là on trouva quelques Remores attachées à leur ordinaire à ces navires , auxquelles on attribua faussement la cause de cette detention.

Il s'en trouve de beaucoup plus grandes , que celles que j'ay décrites ; car j'en ay veu plusieurs qui avoient plus d'un pied & demy de longueur. Elles sont fort amies des navires , & les quittent rarement quand elles les ont une fois rencontré. Elles sont gourmandes , engloutissent l'ameçon si tost qu'il est dans l'eau , & ne se rebutent point pour avoir esté manquées trois ou quatre fois. C'est un poisson un peu mollasse, mais d'assez bon goust: j'en ay mangé plusieurs fois.



Du petit Poisson appelé Pilote..

§. X X.

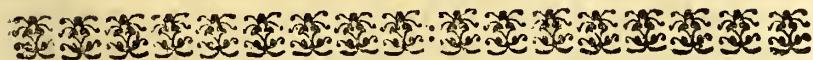
LE Pilote est vn petit poisson , qui approche fort de la grandeur & de la forme du Maquereau. Il a la teste longue & vnüe , & un bec qui avance quatre doigts au dessus de sa gueüle ; il a deux petites nageoires, tout proche de la teste, vne empenure sur le dos, depuis la teste jusqu'à la queue , & autant sous le ventre , & la queue fort petite , tout le reste du corps est couvert d'une peau

rayée en lozange , comme vous pouvez voir dans la figure que j'en donne.

Il est appelé Pilote , parce qu'ayant fait rencontre d'un navire , il ne quitte jamais la proue qu'il ne soit arrivé au port. On le voit toujours nager à un pied d'eau devant le navire, à une toise ou deux d'iceluy, sans jamais s'écarter ny à droit ny à gauche. J'en ay veu un dans mon premier voyage aux Indes, qui nous conduisit plus de 500 lieux, apres lesquelles le Pilote du navire tua d'un coup de trident, le Pilote poisson.

Il semble que ce petit animal ayt esté particulièrement créé , pour donner de l'exercice & de l'inquietude au *Requiem* ; car il s'en voit peu qui n'ayt son Pilote devant soy , qui semble luy servir de guide sans l'abandonner aucunement : & veritablement il y a du plaisir à voir le petit Pilote , se divertir & se donner carrière devant cette beste carnassiere , qui se voyant, s'il faut ainsi dire, morguée de ce petit poisson , le dévore à tout moment des yeux , & enrage de ne le pouvoir manger de la gueule. Si tost que le petit Pilote se trouve sur la teste du *Requiem* , le *Requiem* se retourne promptement pour l'engloutir : mais le petit gaillard & alligre Pilote, est plustost à la queue du *Requiem*, qu'il n'a fait la moitié du tour ; de sorte qu'ouvrant la gueule , il est contraint de boire un coup , au lieu de manger un morceau : si tost qu'il est retourné , le Pilote passant gaillardement par dessus son corps , gaigne le devant , & fretillant la queue , luy soufflette de temps en temps le muse , comme pour se mocquer de ce qu'il a manqué sa prise. Jugez si cela est capable d'inquieter, ou plustost de faire enrager une beste de haut appetit commé le *Requiem*.





De la Galere.

§. XXI.

IL faut que j'avouë ingenuëment , que ie me trouvay fort empêché dans la premiere edition de mon livre , lors que ie voulus faire la description de la Galere : car ce poisson me sembla si particulier dans sa forme , que ie ne sçavois sous quelle categoriele ranger ; c'est ce qui m'obligea dans mon dernier voyage d'en rechercher fort curieusement toutes les particularitez : & ie remarquay que tout ce qui paroissoit au dessus de l'eau, n'estoit qu'une vessie de la grandeur d'un œuf d'oye, claire & transparente comme une feuille de talc bien fin, toute violette & bordée par le haut (où elle s'etreslit) d'un filet incarnat. Toute cette figure ovale est mollement plissée, & comme rayée à la façon d'une coquille; il y a au dessous une certaine petite masse gluante ; de laquelle sortent huit bras , comme huit lanieres , longues de la longueur de la main , dont quatre s'élèvent en l'air, des deux costez, pour luy servir de voiles, & les quatre autres luy servent de rames dans l'eau.

Ce qui m'a fait croire & dire dans ma premiere edition, que ce poisson naissoit de l'écume d'un petit limaçon , est, que j'ay veu certain temps le long des costes de ces Isles, une grande quantité de petits limaçons de mer, dont l'ouverture de la coque , estoit bouchée de ces petites galeres , qui n'étoient pas plus grosses que de petites fèves ; mais peut estre que les œufs de ce poisson s'estoient arrestés dans ces coques, & que les poissons s'y estoient formez.

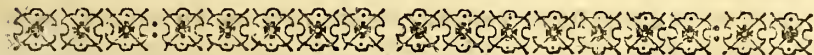
Ce poisson croist par succession de temps , jusqu'à la grosseur d'un œuf d'oye , ou quelque peu davantage , il flotte perpetuellement sur l'eau au gré des vens & des ondes , & bien loin de s'enfoncer au fond de la mer quand on luy fait

peur , comme Plinẽ & quelques-vns apres luy ont asseuré, ie croy qu'il luy est impossible de le faire; car j'en ay veu frapper avec des cordes , tourmenter avec des sceaux pour les prendre, sans en avoir veu vne seule aller à fond. Cette galere est autant agreable à la veüe , qu'elle est dangereuse au corps : car ie puis asseurer avec verité , qu'elle est chargée de la plus mauvaise marchandise qui fut jamais sur la mer , & qu'elle porte en soy le venin le plus prompt & le plus subtil, qui soit dans tout le reste des creatures. L'en parle comme sçavant , & comme en ayant fait l'experience à mes dépens : car vn iour que ie gouvernois vn petit Canot, ayant apperceu en mer vne de ces Galeres, ie fus curieux de voir la forme de cẽt animal, & de rechercher attentivement, si j'y pourrois réconter quelque chose de remarquable: mais jene l'eus pas plustost prise, que tous ses fibres m'engluerent toute la main, & à peine en eus-je serty la fraischeur, (car il est froid au toucher) qu'il me sembla avoir plongé mon bras jusqu'à l'épaule, dans une chaudiere d'huile bouillante, & cela avec de si estranges douleurs, que quelque violence que ie me pũsse faire pour me contenir, de peur qu'on ne se moquast de moy , ie ne me pũs empêcher de crier par plusieurs fois à pleine teste; misericorde mon Dieu, ie brusle, ie brusle. De bonne fortune pour moy , cela m'arriva à deux heures apres midy ; car s'il arrive que l'on tombe dans cẽt accident au matin, la douleur croist tousiours jusqu'à midy , & diminue à mesure que le Soleil decline , & le Soleil se cachant sous l'horizon, l'on est entierement guaranty.

L'on en voit quelquefois toute la coste bordée, ce qui est une marque infailible d'une tempeste prochaine; & lors que l'on marche dessus, elles pétent comme ces vessies que l'on trouve dans le corps des carpes : mais il faut prendre garde que ce ne soit pas à pieds nuds, car l'on ressentiroit les mesmes douleurs. L'eau de vie battue avec un peu d'huile de noix d'Acajou , est le remede dont l'on se sert pour dissiper cette douleur , à quoy les frictions fortes y sont aussi excellentes.

Comme ie me suis resolu de ne faire aucune digression

dans ce livre, & de ne traiter que les matieres qui sont propres & particulieres aux Isles habitées par les François; ie laisse à part les tortuës terrestres, qui nous sont apportées du Continent, & de quelques Isles qui en sont proches, comme n'étant pas naturelles à ces Isles, dans lesquelles nous voyons communément de trois sortes de tortuës, la *Tortuë franche*, la *Kaoïane* & le *Caret*.



*Des trois sortes especes de tortuës, sçavoir la
tortuë franche, le Caret, & la
Kaoïanne.*

§. X X I I.

LA figure que ie donne de la Tortuë est si exaëte, que ce seroit perdre le temps de m'arrester à faire aucune description de sa forme: Je me contenteray de décrire seulement ce que celles de ces Isles ont de particulier, & ce qui les distingue de celles de l'Europe.

L'on peut dire en commun de ces trois sortes de tortuës, que ce sont des animaux stupides, pesans, sourds, & sans cervelle, car dans toute la teste (qu'elles ont grosse comme celle d'un veau) il ne s'en trouve pas plus gros qu'une petite fève. Elles ont la veüe excellente, leur grandeur est si prodigieuse, que la seule écaille de dessus, porte quelquefois cinq pieds de long, & 4. de large: leur chair (particulierement celle de la tortuë franche) est si semblable à celle du bœuf, qu'une piece de Tortuë mise auprès une piece de bœuf, ne sçauroit estre distinguée que par la couleur de la graisse, qui est d'un jaune verdâtre. Il y a des Tortuës franches, qui toutes desossées donnent plus d'un demy baril de viande, sans y comprendre la teste, le col, les pattes, la queue, les trippes & les œufs: desquels trente hommes pourroient faire un bon re-

pas : & outre cela on tire quelquefois tant des pannes que de la graisse superflüe , de quoy faire quinze ou vingt pots d'huile, jaune comme de l'or, excellente pour les fritures & pour toutes sortes de sauces, pourveu qu'elle soit nouvelle; car lors qu'elle est vieille, elle ne sert plus que pour les lampes. La chair de ces tortües est si remplie d'esprit vital, qu'étant coupée par morceaux dès le soir, elle remuë encore le lendemain.

J'ay crû fort long-temps que les tortües de ces quartiers avoient trois cœurs : car au dessus du cœur (qu'elles ont gros comme celui d'un homme) sort un gros tronc d'arteres, aux deux costez duquel sont attachez deux autres façons de cœurs, gros comme des œufs de poule, & de la même forme & substance que le premier : mais j'ay depuis changé d'opinion, & crois fermement que ce ne sont que les oreilles du cœur. Quoy qu'il en soit, il est certain que cela bien ajusté sur une table, compose vne fleur de Lys, d'où on peut tirer vne conjecture assez avantageuse du progres de nos Colonies Françoises dans l'Amerique, puisque la Providence de Dieu, qui ne fait rien en vain, a planté la fleur de lys au cœur de l'animal, qui est le Hieroglyphe du pays.



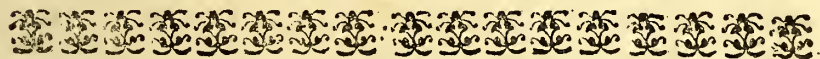
De la Kaoüanne.

§. XXIII.

LA Kaoüanne differe de la tortuë franche, en ce qu'elle a la teste beaucoup plus grosse à l'équipolent du corps, que le reste des autres tortües. Elle est plus méchante, & se défend de la gueule & des pattes, lors qu'on se met en devoir de la prendre & de la tourner : Et quoy qu'elle soit la plus grande des trois especes, elle est neantmoins fort peu estimée, parce qu'elle a la chair noire, qu'elle sent la marine, & qu'elle est d'un assez mauvais goust. Ceux qui la vont peü

cher aux Kaymans la meslent avec la tortue franche pour en avoir le débit, mais elle luy communique son mauvais goût. L'huile qu'on en tire est acre, & gaste les sauces dans lesquelles on la met, l'on n'en mange qu'à faute d'autre : ellen'est pas pourtant inutile, car l'on s'en sert à brasser dans les lampes.

Quelque temps apres que la grande écaille de la Caouïanne est dépouillée, & que les cartilages commencent à se pourrir, il se détache de dessus, huit feuilles beaucoup plus grandes que celles du Caret, mais plus minces, & marbrées de blanc & de noir. La plupart des grands miroïers en sont garnis, & il est certain que si elles estoient plus épaisses, elles iroient de pair avec l'écaille du Caret.



Du Caret.

§. X X I V.

LE Caret est la plus petite de toutes les 3. especes de tortue, la chair n'en est pas si bonne que celle de la tortue franche ; mais elle est beaucoup meilleure que celle de la Kaouïanne. L'huile qu'on en tire est excellente pour les debilitéez de nerfs, goutes syatiques, & pour toutes les fluxions froides. Je connois des personnes qui s'en sont servies fort vtilement, pour des maux de reins causez par des efforts.

Mais sur tout, ce qui le fait estimer, est l'écaille qu'il porte sur le dos, qui vaut jusqu'à six francs la livre. Toute la dépouille d'un Caret consiste en treize feuilles, huit plates, & cinq en dos d'asne ; j'avois dit quinze feuilles dans ma premiere edition, & le sieur de Rochefort qui a presque pris mot pour mot, ce que j'ay dit de cet animal, m'a fort fidellement suivy dans cet erreur.

Des huit plattes, il y en a quatre grandes qui doivent por-

ter jusqu'à un pied de haut, & sept pouces de large. Le beau Caret doit estre épais, clair, transparent, de couleur d'antimoine, & jaspé de minime & de blanc. Il y a des Carets qui portent six livres de feuilles sur le dos. On s'en sert à faire des peignes & d'autres petits ouvrages, qui sont d'une exquisite beauté, & de prix. Voicy la façon de lever ces feuilles de dessus la grande écaille, qui est proprement la maison du Caret. Apres en avoir tiré toute la chair, on fait du feu dessous, & ces feuilles venant à sentir le chaud, se levent aisément avec la pointe d'un cousteau.

L'Huile que l'on tire des pannes, & de la graisse du Caret, est chaude & estimée des Sauvages, & des habitans François qui s'en servent contre les syatiques, & les gouttes froides, les gouttes crampes, & engourdissemens de nerfs.

De la façon de pescher les Tortuës.

La pesche des tortuës se fait en trois façons, sçavoir au Chevalage, à la Varre, & quand elles terrissent.

La tortuë Chevalle, c'est à dire, s'accouple, depuis le commencement de Mars jusqu'à la my May. Je laisse toutes les circonstances de cette action, c'est assez de dire que cela se fait sur l'eau, en sorte qu'elles peuvent estre facilement découvertes: alors deux ou trois personnes se jettent promptement dans un Canot, leur courent sus, & les abordent facilement, illeurs passent un lacs coulant dans le col, ou dans une patte, ou bien n'ayant point de corde, on les prend avec la main par dessus le col au défaut de l'écaille. On les prend quelquefois toutes deux, mais pour l'ordinaire la femelle échape. Pour lors les mâles sont fort maigres & durs, & les femelles en tres-bon point.

La Varre de la tortuë se fait presque de la mesme façon que celle du Lamantin, excepté qu'au lieu de harpon au bout de la Varre, on y enclave un cloud carré, long de la moitié du doigt, & fort pointu, auquel est attaché la ligne. La

Varre estant jettée sur le dos de la tortuë, le clou s'enfonce jusqu'à la moitié dans l'écaille, qui est toute composée d'os, & y tient comme si elle estoit fichée dans du chefne. La tortuë se sentant frappée, fait les mesmes efforts que le Laman-tin, & les Varreurs les mesmes diligences. Le sieur de Rochefort dit, que ses forces luy manquent, à cause du sang qu'elle a perdu, mais il ne sçait pas que la tortuë ne perd pas une seule goutte de sang par cet endroit où elle a esté blessée, jusques à ce que le clou en ayt esté tiré.

Le Terrissage des tortuës se fait depuis la Lune d'Avril, jusqu'à la Lune d'Aoust: car alors la tortuë se sentant incommodée par l'accroissement, la pesanteur, & le grand nombre de ses œufs, qui sont quelquefois jusqu'au nombre de plus de deux mille, estant contrainte par une nécessité naturelle, qui ne se peut differer; elle quitte la mer pendant la nuit, & vient reconnoistre le long de la rive un lieu propre pour se décharger de son fardeau, ou au moins d'une partie. En ayant reconnu vn propre pour cet effet, qui est tousiours vne Ance de sable; elle se contente pour cette nuit de reconnoistre la place, & se retire doucement dans la mer, remettant la partie à la nuit suivante, ou à vne autre bien prochaine. Tout le long du jour elle se promene paissant l'herbe sur des rochers dans la mer, sans toutefois s'esloigner du lieu où elle doit pondre.

Le Soleil venant sur son déclin, on la voit paroistre tout proche de la lame, regardant deçà & delà, comme si elle se défoit des embusches: & comme sa veüe est fort perçante, si elle voit quelqu'un sur le bord du rivage, elle va chercher ailleurs un lieu plus assésuré: que si elle n'apperçoit personne, elle vient à terre à la faveur de la nuit, & apres avoir bien regardé de tous costez, elle se met à travailler, & à creuser dans le sable avec les pattes de devant, fait un trou tout rond, large d'un pied, & profond d'un pied & demy; ce qui estant fait, elle s'ajuste là-dessus, & fait tout d'une suite deux ou trois cens œufs, gros & ronds comme des balles de jeu de paume. L'écaille de ces œufs est souple comme du parchemin mouillé; leur blanc ne cuit jamais, quoy que le jaune

durcisse facilement. La tortuë demeure plus d'une bonne heure occupée à pondre, & pendant ce temps, vn chariot luy passeroit sur le corps, sans qu'elle se bougeast de la place. Ayant achevé de pondre sans qu'on l'ayt interrompue, elle bouche si proprement le trou, & remue tant de sable tout autour, qu'on a toutes les peines du monde à trouver les œufs. Cela fait, elle les abandonne & s'en retourne à la mer. Les œufs se couvent d'eux-mesmes dans le sable, où ils sont quarante jours, au bout desquels les petites tortuës sortent grosses comme de petites caïles, & fuyent droit à la mer, sans qu'on leur en ayt montré le chemin. Estant prises avant que d'y estre arrivées, on les fécasse toutes entieres, & c'est un mets délicieux.

Quantité de *Requiem*s, & autres grands poissons leur font une cruelle guerre, & en avalent quasi autant qu'il en descend en la mer: & c'est vn dire commun des habitans, que si de chaque ponaïson il en réchapoit deux, toute la coste en feroit couverte. Celles qui échappent se retirent dans des marais ou estangs d'eau salée, sous des roches, & dans des racines de Parétuviers, dont les arcades sont si embarrassées l'une dans l'autre, que les grands poissons carnassiers n'y peuvent entrer; & elles y demeurent jusqu'à ce qu'elles soient en estat de fuir où de se deffendre. Elles ne terrissent jamais que de nuit, & mesme elles attendent que la Lune soit couchée. Quand il pleut, qu'il éclaire, & qu'il tonne à tout rompre; c'est alors qu'elle territ en plus grande abondance.

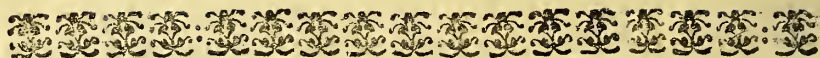
Si tost que la tortuë commence à terrir, nos François dans tous les quartiers où il y'a de bonnes Ances, y envoient des hommes, & l'on distribue également la viande que l'on a prise à ceux qui s'y sont trouvez: d'autres se mettent six ou sept ensemble, & équippent un Canot qui porte dix, douze, ou quinze barils, ou quelquefois trois ou quatre tonneaux, & vont chercher les Ances les plus fréquentées des tortuës, & là, divisant la nuit en quatre, chacun garde, & fait sentinelle le quart de la nuit, & des reueües de temps en temps tout le long de l'Ance. Ayant rencontré quelque tortue,

tuë, ils la tournent sur le dos, & la laissent là jusqu'au lendemain, sans craindre qu'elle se puisse retourner. Quelques-uns ont dit qu'estant ainsi tournée, elle soupiroit & pleuroit: les soupirs sont veritables; mais pour les larmes ce n'est autre chose que certaines glaires qui luy sortent des yeux, que l'on fait passer pour larmes.

S'il arrive qu'elle soit si grande, qu'un homme n'en puisse venir about, il la met aisément à la raison, luy cinglant quatre ou cinq coups de massuë sur le bec. Ceux qui se veulent donner du plaisir se mettent sur son dos, luy bouchent les yeux de leurs doigts, & la conduisent où bon leur semble: mais fut-elle à dix lieues sur la terre, si on la laisse en liberté, elle prend sa route droit à la mer, quand mesme on luy auroit fait faire cent tours. Chacun contribuë également aux victuailles, & au sel pour saler la viande: & au retour on partage également toute la viande, mais il y a un lot particulier pour celui auquel appartient le cours.

Le Caret vient reconnoître la terre dix-sept jours auparavant, que de pondre ses œufs; de sorte que rencontrant un train de Caret, si on ne trouve point ses œufs, il y faut venir le 17. jour ensuivant, & indubitablement on l'atrapera.

Le Caret est aussi méchant que la Caoüanne, & mord plus ferré & tient plus opiniâtrément. Vn jour ayant voulu en apporter un vif, jusqu'à nostre Case, l'ayant attaché par les deux pieds de derriere, à un levier qui estoit sur les épaules de deux de nos valets, il en mordit un par la fesse, qui se prit à crier si effroyablement, que tous les domestiques y accoururent, & chacun se prit à fraper dessus, à le brusler & tascher de luy ouvrir la gueule avec des morceaux de fer; mais on ne luy put jamais faire lascher prise, qu'après luy avoir coupé la gorge.



*Des Poissons couverts d'Ecailles & de Croûtes,
& des coquillages des Antilles.*

CHAPITRE II.

Des Crabes ou Cancres de mer.

§. I.

I'Ay trouvé un tres-grand nombre de Crabes, ou Cancres de mer le long des costes des Isles, ausquelles ie ne me veux pas arrester, parce qu'ils sont tres-semblables à ceux que j'ay veu aux costes de France, d'Angleterre, & de Hollande: c'est pourquoy ie me contenteray de parler de ces deux sortes, qui me semblent assez particulieres en leurs formes & en leurs qualitez.

Le premier est une sorte de petit cancre quarré, large d'environ 2. pouces, dont les deux mordans sont fort aigus & fort fresles, aussi bien que toute l'écaille, & toutes les autres parties de son corps. L'on trouve sur les roches qui sont le long du rivage de la mer, vne grande quantité de dépouilles de ces petis animaux, si entieres qu'il semble qu'ils soient encore dedans, mais avec cette difference, que l'animal vivant est gris, & cette coquille est si agreablement diversifiée de blanc & de rouge, qu'elle est l'admiration de tous ceux qui la regardent; ils ont deux petits yeux élevez, comme deux grains d'orges transparens & luisans comme du cristal. C'est de ceux là que l'on écrit qu'ils ont l'industrie d'épier & d'attendre, que les huîtres & les moules venues de la marée ouvrent leurs coquilles pour y jeter un petit caillou, afin que

ne se pouvant plus refermer, il les puissent manger avec plus de facilité.

Ce qui m'oblige de faire la description de ce petit animal, plustost que de tous les autres Cancres ou Grabes, qui sont plus grands & de meilleur goust, est qu'il combat par vne qualité occulte, plus efficacement les venins que tous les autres antidotes, vn seul, brisé & dissous dans le vin, fait incontinent jeter par les vomissemens, tout ce qu'il y a de veneneux & de pestifere dans l'estomach.

L'en ay trouvé sur des Ances vers le quartier du Prêcheur de la Martinique, plusieurs petits, couverts d'une coquille, qui comme un petit bouclier leur cachoit tout le corps; ils avoient une chose particuliere, que ie n'ay point veüe en aucune sorte de Cancres, sçavoir une queue fort pointüe & semblable à la lame de ces poignards d'Italie, que l'on appelle *Stilets*; ceux-là n'estoient pas plus grands qu'un écu blanc, & leur queue estoit longue comme le petit doigt de la main.

La seconde chose aussi particuliere que la premiere, est qu'ils ont sous cette écaille cinq petits pieds, qui sont autant de mordans, dont ils pincent & serrent assez fort, ceux qui les veulent prendre, mais ce n'est pas là le plus grand mal; car s'ils vous piquent de leur queue, vous ressentez les mesmes douleurs, que si vous aviez esté piqué d'un Scorpion; mais l'on tire incontinent l'antidote de l'animal qui donne le venin, car il n'y a qu'à l'écraser sur la piqueure, & il appaise la douleur & la guerit entierement.





Des Homars.

§. I L.

Nous voyons communément dans nos Isles de deux sortes de Homars , qui sont les vrayes écrevisses de mer. Les uns ont deux gros mordans, plus larges & plus longs que la main , & beaucoup plus forts que ceux des Crabes , les autres n'en ont point; mais ils ont deux grands barbillons , heriffez comme les pieds de nos Crabes , communs, & longs comme le bras ; ie croy que c'est ce que nous appellons le Pan de mer en Europe. Ils croissent tous deux, jusqu'à une grandeur fort extraordinaire : car j'en ay veu qui avoient près de trois pieds de long ; leur chair est blanche, & autant ou plus savoureuse que celle des Crabes, mais bien plus dure & plus indigeste , elle se mange avec le jus de citron & le poivre.

On les va pescher la nuit au flambeau dans les lieux pierreux, & d'où la mer s'estant retirée, il ne laisse pas d'y demeurer de petites mares ou fosses pleines d'eau, où on les foine; harponne , ou bien on les coupe en deux avec un coute-las.

Ie ne diray rien dans ce livre des estoiles de mer, des orries ou chataignes , parce qu'elles sont si communes dans toutes les costes de France, que c'est se rendre ridicule que de s'amuser à en faire des descriptions particulieres en parlant de nos Isles (comme a fait le sieur de Rochefort.)



Des Huîtres & des Moules.

§. III.

IL se trouve des huîtres dans quelques-unes de nos petites islets du Cul-de-sac de la Guadeloupe, & peut-estre en plusieurs autres endroits, quoy que ie n'en aye jamais veu ailleurs; elles n'estoient pas plus grandes que les petites huîtres d'Angleterre; c'est à dire; larges comme un écu blanc; elles estoient attachées sur les arcades & les branches des Parétuviers qui trempoient dans la mer; sans doute que la semence des huîtres qui est répandue dans la mer, lors qu'elles frayent, s'attache à ces brâches, de sorte qu'elles s'y forment & y grossissent par succession de tēps, & par leur pesanteur font baisser les branches dans la mer, où elles sont rafraichies deux fois le jour par le flux & reflux. Il ne faut pas douter qu'il n'y en ayt de plus grandes dans la mer, autour de ces Isles; & que si l'on avoit des instrumens pour les pescher comme l'on a dans l'Europe, on n'en manqueroit pas dans la Guadeloupe. Il y en a de deux sortes, la premiere excepté sa petitesse est toute semblable aux nostres, mais plus délicate & de meilleur goust: la seconde est toute plate, & a une petite houe de poil, comme un petit barbillon, dans le milieu; mais elles sont si acres, que l'on n'en scauroit manger, & ie croy qu'elles sont veneneuses.

Il y a aussi en quelques endroits, des moules semblables aux nostres, qui croissent sur des cayes & des rochers, comme dans l'Europe, mais elles sont rares, & dans des lieux si éloignés, que l'on en mange rarement.

I'en ay veu une autre sorte dans plusieurs rivières, semblables à celles qui sont dans la rivière de Seine, dont l'écaille par dedans est luisante comme la nacre de perle; elles estoient molasses, & nous eusmes tous mal au cœur apres en

avoir mangé. L'on m'a assuré que quand l'on en jette le premier boiillon, & que l'on les acheve de cuire avec du sel & du piment, elles perdent cette mauvaise qualité.



*Des Lambis, des Casques & des Trompettes
de mer.*

§. I V..

LEs Lambis, les Casques & les Trompettes de mer sont les trois plus grands limaçons, qui se trouvent dans les mers de nos Isles.

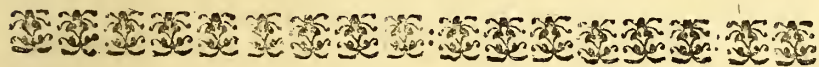
La coque du Lambis est si prodigieusement grosse, que j'en ay veu qui pesoient plus de six livres, il semble que ce soit une petite roche, tant elle est rude, & relevée en divers endroits par de petites excroissances, bosses ou pointes hautes d'un ponce, & grosses comme le doigt; elles sont ouvertes par dessous, & faites d'un costé, comme un lambeau de bord de chapeau: tout le dedans est poly & luisant, & d'une couleur de chair fort vive. Les Sauvages les rompent par morceaux, & à force de les éguiser sur des roches, ils en font de petites lames plates & longues comme le doigt, & les ayant percées ils les pendent à leur col, comme un ornement précieux.

Il y a dans cette coque un gros limaçon, qui tire une langue pointuë & longue d'un demy pied, dont il léche sa bave, & le bord de sa coque. Peut-estre que c'est pour cette raison qu'il est appelé Lambis: sa chair est si dure, qu'à quelque sauce qu'on le puisse mettre, il faut estre bien affamé pour en manger; les Sauvages le font cuire avec de l'eau de manioc pour l'amolir, & en mangent assez souvent.

Le Casque est un autre sorte de limaçon de mer, plus petit que le Lambis, plat par dessous & moins ouvert; son bord qui est relevé luy donne une figure de Casque, qui luy en a

acquis le nom, sa coque, qui est fort délicatement rayée & marbrée de blanc & de ja une par dessus, est beaucoup plus belle que celle du Lambis; les bords de dessous sont dentelés & polis comme ceux du Lambis, mais moins ouverts. Rochefort dit, qu'il est doublé d'un satin incarnat, mais ie n'en ay jamais veu de semblable.

Le Viguiot ou limaçon appelé trompette, est fait en forme de cornet long, de huit à dix pouces; sa coque est blanche & polie, particulièrement sur le haut, & toute ondoyée d'une couleur minime fort vive; le limaçon qui est dans cette coque est de meilleur goust, & plus tendre que les autres.



De deux sortes de Burgaus.

§. V.

LEs Burgaus sont aussi communs dans les mers de nos Isles qui sont bordées de rochers, que les limaçons le sont dans la France. Il y en a de deux sortes, qui sans contredit l'emportent en beauté, par dessus les autres coquillages qui s'y rencontrent.

Les premiers & les plus communs croissent quelquesfois jusqu'à la grosseur du poing, mais ordinairement ils n'en excèdent pas la moitié. C'est de leur coque que les ouvriers en nacre, tirent cette belle nacre qu'ils appellent *la Burgandine*, plus estimée que la nacre de perle. Tout le dedans de cette coque, n'a aucun besoin de travail, puis qu'elle fait montre sans aucun artifice de sa beauté naturelle: mais tout le dehors estant brute, gris, noir, & blanc, ayant passé par la meule douce, par l'esprit de vinaigre, de sel, ou de l'eau seconde, qui luy oste toute sa crasse & ce qu'elle a de brute, elle devient comme une grande opale marbrée de blanc, de verd, & de noir.

Le poisson qui est dans cette coque a une écaille rûde, noi-

re, & mince comme une feuille de papier attachée à sa teste: mais qui est plus dure & plus forte que de la corne, avec laquelle il en bouche si serrément le trou, qu'il est impossible de l'en tirer dehors, ny de luy faire aucun dommage sans rompre la coque.

C'est la nourriture ordinaire des habitans, qui ne sont pas bien fournis de victuailles, allant sur les Ances esloignées, ou faisant le tour des Isles. I'y ay esté bien des fois réduit, & mesme à en manger de tous crus. Quand ils sont cuits, on les tire aisément de la coque; mais avant que de les manger, il faut prendre garde de tirer par l'extrémité du limaçon, un certain boudin amer, que l'on dit estre fievreux, & l'on ne mange guère que ce qui est tourné en limaçon, qui est rempli d'une certaine masse verte, que quelques-uns disent estre ses excremens, d'autres disent que ce sont les herbes qu'il a mangées, mais qu'il n'a pas encore digérées, & c'est mon sentiment: quoy qu'il en soit, ceux qui ont faim le trouvent bon, mais en vérité, c'est une pauvre nourriture.

L'autre Burgau n'est estimé, que parce qu'il est plus délicatement ouvragé que le premier; il est plat par le dessous, & a un petit trou rond dentelé, qui va depuis le milieu jusqu'au haut de la coque, tout en tournoyant comme un limaçon, quoy que cette coque soit aussi large qu'un escu blanc, sa hauteur n'est que d'un pouce: mais il est si artistement gravé & coloré de verd, au dessus de sa nacre, qu'il est le plus estimé de tous ceux qui viennent de nos Isles.



Des Pourcelaines, & de quelques autres petits coquillages des Isles.

§. V I.

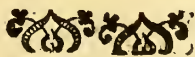
LE sieur de Rochefort révoit sans doute à quelque curieux cabinet, & avoit encore l'idée toute fraîche de
ce

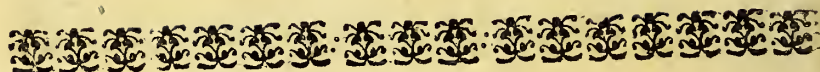
ce qu'il y avoit veu , quand il vous a voulu faire passer les Pourcelaines d'Orient pour les productions de nos Isles. biẽ que ie luy en laisse passer beaucoup, & que ie luy permette en bien des endroits, d'vser du privilege de ceux qui viennent de loin, ie ne sçauois pourtant luy pardonner une chose, de laquelle tant de gens luy peuvent donner le dẽmenty, & qui luy peuvent asseurer que s'il a veu dans nos Isles quelques unes des belles Pourcelaines, dont il nous a fait la description, elles y ont esté apportées d'autrepart.

En effet , ie n'ay veu dans nos Isles que de deux sortes de pourcelaines, qui ne sont pas fort considerables: dont la premiere est de couleur d'ardoise , un peu jaspée de quelques couleurs brunes , également polies par tout comme les autres; d'où viẽt qu'elles ne sont guères estimées, j'en ay mesme pris & destaché des rochers, dans la mer; dans lesquelles le poisson estoit encore vivant, qui n'estoient pas plus belles que celles qui avoient roulé sur le sable.

La seconde est une autre sorte de pourcelaine, plus longue & plus menuẽ que les autres: elle est à fond blãc jaunatre, & ondoyée de quelque couleur minime , on remarque sur celles-cy quel ques lignes, & mesme des notes confuses, qui n'ont rien de regulier , surquoy l'on puisse chanter des airs, comme l'on nous le veut faire à croire.

Nous trouvons encore un grand nombre de petits limaçons languets, luisans, & jaspés de diverses couleurs qui sont fort agreables , dont l'on fait des chapelets, qui ne valent pourtant à Paris que deux ou trois sols, j'en ay mesme trouvé sur les sables en plusieurs endroits de la France. Voila presque tout ce qui se trouve de coquillage dans nos Isles.





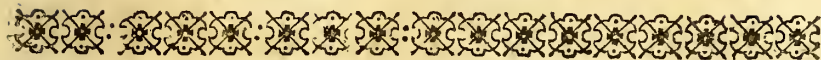
Des Loups marins.

§. VII.

J'Avois oublié de parler des loups marins qui se trouvent dans nos Isles; ce que j'en diray pourtant, n'est que sur la relation d'autrui, puisqu'il n'en ay jamais veu. Il y en a de deux sortes; les uns ont quatre pattes, & les autres n'en ont que deux. Le Pere Raymond parle des premiers dans son Dictionnaire, & le Frere Charles Poncet m'a prît, lors que j'étois en l'Amerique, qu'un jour il en avoit trouvé dans la petite terre de la Guadeloupe, pour le moins vingt qui estoient endormis, sous des arbres assez proche de la mer, & qui ronfloient si fort, qu'on les oit, entend de plus de trente pas, il me les dépeignit velus & gros comme des veaux, ayans huit à dix pieds de longueur, & seulement deux pattes, avec lesquelles la pluspart se traîsnerent tous grondans à la mer.

Il m'a prît de plus, que le Capitaine Boulenger à qui appartenoit la barque dans laquelle il estoit, fit descendre tout son équipage, & commanda qu'on leur frapât sur le muse, avec des leviers & des pinces, & que le moindre coup qu'ils y recevoient, leur faisoit ruisseler le sang, & leur arrestoit tout court, & qu'ils mouroient incontinent apres: que toute la chair de ces animaux, n'estoit presque que du lard, qui se refouloit & fondoit tout en huile; & que si le Capitaine Boulanger eut eu des futailles propres, il en auroit chargé sa barque; il adjoustoit que la chair n'en valoit rien, mais que la fressure n'estoit pas mauvaise.





Des Poissons de riviere.

CHAPITRE III.

I'Ay si peu de chose à dire des poissons de rivières, que ie n'en fais vn Chapitre particulier, qu'afin d'éviter la confusion, ie ne doute pas pourtant qu'il ne se rencontre dans les grandes rivières une grande quantité de poissons fort differens de ceux de l'Europe : en effet, j'en ay veu de grandes troupes dans la grande riviere aux Gouyaves, de la Guadeloupe; mais comme ie ne les ay veu que dans l'eau, & que la pesche n'est point pratiquée dans ces grandes rivières, ie n'en scaurois rien dire de certain.

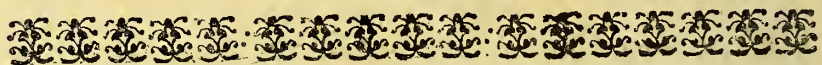
Du petit Titiry.

§. I.

IL se trouve dans la pluspart des rivières de toutes ces Isles, de petits poissons que les Sauvages appellent *Titiry*. Ils ne sont pas plus gros que des fers d'éguillettes: leur corps est tout marqueté de noir & de gris, ils ont deux petites em-pēnures, l'une sur le dos, & l'autre sous le ventre: deux petites nageoires proche de la teste, & une queue de la même étoffe; mais tout cela est meslé de trois ou quatre couleurs, de rouge, de verd, & de bleu. Ces couleurs sont si vives, qu'il semble que ce soit de l'émail appliqué sur eux. Cela ne paroist pourtant guères, si ce n'est dans l'eau, lors qu'ils se jouent & font de petites caracoles, les uns apres les autres. Je crois que ce sont les masles qui ont ces avantages de couleur; car la pluspart n'en ont point.

Plusieurs fois pendant l'année, on les voit remonter de la

mer vers la montagne en si grande quantité, que les rivières en sont toutes noires : Or comme nos rivières sont des torrens, qui se precipitent avec impetuosité à travers des rochers, ces petits poissons gagnent tant qu'ils peuvent le long des rives, où les eaux sont moins rapides; & quand ils rencontrent un saut d'eau, dont la rapidité les emporte, ils se jettent hors de l'eau, & s'attachent contre la roche, & se glissent à force de remuer, jusqu'au dessus du courant de l'eau. Vous en voyez plus de deux pieds de large, & plus de quatre doigts d'épais, attachez sur une roche, qui tous les uns sur les autres s'efforcent à qui aura plustost gagné le dessus, c'est là où on les prend : car il ne faut que mettre vn vaisseau dessous, & les pousser dedans avec la main. Vn chacun en fait de bons repas lors qu'ils remontent, sans qu'on s'apperçoive aucunement qu'ils diminuent. J'ay crû fort long temps qu'ils descendoient à la mer pour y jeter leur roque, & qu'estant formez ils remontoient à la montagne : mais j'ay changé d'opinion depuis que j'ay remarqué, que cela n'arrive que deux ou trois jours apres de grandes avalasses d'eau, qui les entraînent à la mer, & que mesme la pluspart sont tous pleins de roque en remontant.



*Des grondeurs, & de quelques Poissons qui ont
du rapport avec ceux de la France.*

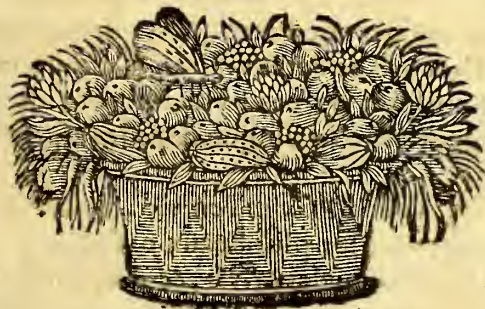
S. II.

A Pres le petit Titiry nous n'avons point de poisson dans nos petites rivières, qui soit particulier à nos Isles, que celui que nous appellons grondeur, parce que quand il est pris, il gronde comme un petit cochon : il est presque tout semblable aux bremmes de nos rivières, il en a mesme le goust, mais il est plus épais & plus charnu; c'est celui-là qui

saute le premier hors des rivières, lors que l'on y lue les racines brisées, du bois à enyvrer le poisson.

J'ay pris une fois un poisson dans la rivière de la grande terre de la Guadeloupe, qui avoit plus de deux pieds entre queue & teste, il estoit semblable à une carpe, & en avoit mesme le goust; mais toutes ses écailles estoient rouges comme du sang, & il avoit des dents de chien: il s'y pesche aussi une grande quantité de mullets, mais ie croy qu'ils viennent de la mer.

Nos Nègres font des petites nasses, avec des roseaux fendus, dans lesquelles ils prennent des loches, des moutoilles, des tessars aussi gros que le bras, & des anguilles tres-excellentes: l'on y prend aussi sous des roches & sous des racines d'arbres qui sont dans les rivières, des escrevices, qui ont quelquefois un pied de longueur, elles sont plus tendres & de meilleur goust que celles que nous mangeons en France.





TRAITE V.

DES ANIMAVX DE L'AIR.

CHAPITRE I.

Des Oyseaux.



L'AMERIQUE a sans contredit des avantages, en ce qui regarde la beauté de ses oyseaux, qui la relevent par dessus toutes les autres parties du monde ; ceux qui feront un peu de réflexion sur les ravissantes couleurs des plumes d'une infinité de sortes de Perroquets qui nous en viennent, tomberont d'accord de cette verité, & auoüeront ingenuëment que la pluspart de ces oyseaux vont de pair avec le phenix, qui peut-estre ne vit que dans les esprits trop credules.

Ceux qui ont veu le *Flamend* en vie, auoüeront aussi qu'il doit tenir rang entre les plus beaux oyseaux du monde. Je ne dis rien des *Tocans*, des *Occols*, & d'une infinité d'autres, qu'on nous apporte de la terre ferme, qui nous ravissent de la beauté de leurs plumages. J'ay veu quelques vestemens qui estoient faits des dépouilles de ces oyseaux par quelques femmes sauvages, qui auroient fait honte aux tabis & aux draps d'or de l'Europe. Mais combien Dieu a-t-il renfermé de gentilleses dans le petit *Colibry*, qui semble estre un racourcy de tout ce qu'il y a de plus beau dans le plumage



Tortue faisant son trou pour pondre
Comme on la retourne .p. 227.

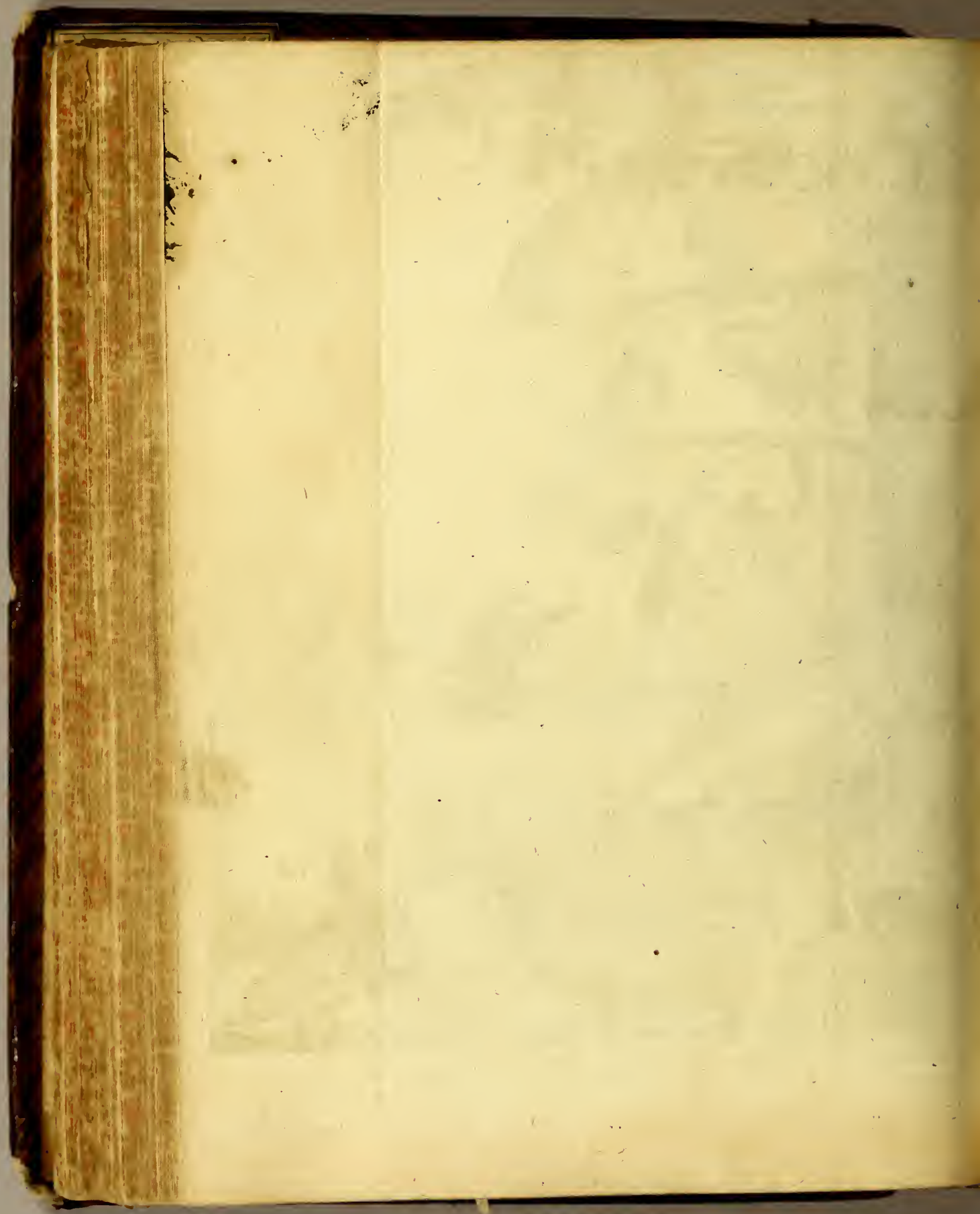
3. Varre de la Tortue .230
4. Courbaril .p. 189.

5. Resnier . 186. 7. Arras .p. 247.
6. Pie d'Inde. 8. Peroquets .250. 10. Fregatte .p. 269.
p. 238.

9. Chasse des poissons volants .212. 11. Festu en cul ou oiseau du tropique .276.

12. Flamant . 267.

13. Crabier .
14. Grand gosier .p. 271.



de tous les autres oyseaux, & n'avoir esté fait que pour contenter la veuë des hommes. Ceux qui frequentent les costes des Indes Occidentales, sont témoins de cette verité : mais comme ie n'ay point d'autre but dans cét ouvrage, que l'instruction & la satisfaction du Lecteur, je suis obligé de le faire voir dans le détail.



De l' Arras.

§. I.

Nous avons dans nos Isles 3. sortes d'oiseaux, que l'on est obligé de distinguer, bië qu'ils se raportent tous, cōme à leur veritable genre au Perroquet: car l' Arras, les Perriques, & même le Canivet de la terre ferme sōt de veritables Perroquets Il est vray qu'ils sont si dissemblables, selō les terres où ils repairent, qu'il n'y a pas une Isle qui n'ayt ses Perroquets, ses Arras, & ses Perriques, dissemblables en grandeur de corps, en ton de voix, & en diversité de plumage. Cela n'empêche pas pourtant qu'ils ne conviennent tous en ce qu'ils ont la teste de mesme forme, le bec courbé, la langue grasse & épaisse, quatre doigts, ou griffes aux pieds, qu'ils mangent de la mesme façon, & ont tous l'inclination de caqueter, & mesme de s'entretenir avec les hommes.

Ce seroit entreprendre une chose tres-difficile de vouloir décrire les admirables bigarrures de leurs plumes; outre qu'ils sont presentement si communs en France, que ce n'est plus une chose nouvelle: c'est pourquoy il suffira pour la satisfaction du lecteur d'en décrire quelques-uns, dont j'ay encore la memoire toute fraische, & de commencer par l' Arras, qui est le plus beau & le plus grand de tous les Perroquets de nos Isles.

L' Arras est une sorte de Perroquet plus grand que tous

les autres : car quoy que ceux de la Guadeloupe soient plus grands que tous les autres Perroquets, tant des Isles que de la terre ferme ; celui-cy les surpasse d'un tiers, en grandeur. Il a la teste, le col, le ventre, & le dessus du dos, de couleur de feu : ses ailes sont mêlées de plumes, jaunes, de couleur d'azur, & de rouge cramoisy : sa queue est toute rouge, & longue d'un pied & demy ; les Sauvages se panadent des plumes de sa queue, & en font grande estime : ils s'en fichent dans les cheveux, s'en passent dans le gras des oreilles, & dans l'entredeux des narines pour leur servir comme de moustaches, & ils s'imaginent tout de bon qu'ils en font beaucoup plus gentils & dignes d'estre admirez des Européens.

Cet oyseau vit de graines & de quelques fruits qui croissent sur les arbres, & mesme quelquefois dans la necessité de pommes de *Mancenille*, ce qui est un tres-subtil & caustic poison aux autres animaux. Il a le ton de la voix fort & perçant, & crie tousiours en volant : mais ceux qui les sçavent contrefaire, les font arrester tout court. Il a le port grave & assuré, & tant s'en faut qu'il s'estonne pour plusieurs coups de fusils tirez sur l'arbre où il est branché ; qu'au contraire il regarde & conduit de l'œil ses compagnons, qui tombent morts à terre, sans s'en esbranler aucunement ; si bien qu'on en tire quelquefois cinq ou six sur un mesme arbre, sans qu'ils fassent mine de s'envoler. Piseo dit que dans le Bresil, les oyseleurs se cachent dans l'arbre, où ils vont ordinairement manger, & qu'ils les prennent avec un las coulant attaché au haut d'un baston, qu'il se laissent passer au col ; & que mesme tous les autres le regardent tirer & mettre dans la gibeciere sans s'effaroucher, & qu'ils en prennent ainsi plusieurs les vns apres les autres. Au reste, c'est la chose la plus belle du monde, que de voir dix ou douze Arbas sur un arbre bien verd, car on ne vit jamais un plus bel émail.

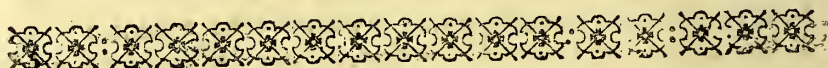
Les Sauvages se servent d'un plaisant stratagemme pour les prendre vifs : ils épient l'occasion de les trouver à terre, mangeans des fruits qu'ils ont fait tomber : car pour lors ils s'en approchent

approchèt doucement à la faveur des arbres, puis tout à coup ils se prennent à courir, frapant des mains & remplissant l'air de cris & de heurlemens, capables non seulement d'épou-
venter des oyseaux, mais de jeter de la terreur dans les cœurs les plus hardis. Alors ces pauvres oyseaux surpris & éperdus, comme s'ils avoient esté inopinément frapez d'un coup de foudre, perdent le souvenir de leurs ailles, qui sans doute les pourroient garantir, & faisans de nécessité vertu, se couchent sur le dos, se mettent sur la deffensive, & se font tous blancs des armes que la nature leur a donné, c'est à dire, du bec & des ongles, desquels ils se deffendent si vaillamment, que pas vn des Sauvages n'oseroit mettre la main dessus : si bien qu'ils sont contraints de se tenir tout autour d'eux ; criant & hurlant comme des enragez, jusqu'à ce qu'un d'eux apporte un gros baston, lequel il applique sur le ventre de l'oyseau, qui ne manque pas aussi-tost de le saisir du bec & des griffes : mais pendant qu'il s'amuse à mordre, les Sauvages le lient & le garottent si estroitement sur le baston, qu'ils en font par-apres tout ce qu'il leur plaît, & bien souvent les rendent privez, & leur apprennent à parler; mais ils ne parlent jamais mieux que les Corbeaux de l'Europe.

La chair de cet oyseau est fort dure, & estimée de plusieurs, mal saine, & mesme veneneuse, ie n'en ay pourtant jamais veu de mauvais effets, quoy que nos habitans en mangent fort souvent. Il faut croire que ceux qui en ont resenty du mal avoient mangé de ceux qui s'étoient repeus des pommes de Mancenille.

Le mâle & la femelle se tiennent bonne compagnie, & c'est une chose tres-rare que de les voir seuls. Quand ils veulent faire leurs petis, (ce qu'ils font une fois ou deux l'année) ils font un trou avec leur bec, dans la fouche d'un grand arbre, & sans y composer d'autre nid que de quelques plumes, qui tombent de leur corps, il y pondent deux œufs gros comme des œufs de pigeon, marquetez comme ceux des perdrix : les autres Perroquets font leurs nids tout de mesme, mais il y en a qui font des œufs tous verds. Lors que l'on les tire du nid, ils ont deux petits vers tous vivans dans les narines, &

vn dans une petite bube qui leur vient sur la teste ; ces petites versmeurent d'eux-mesmes, lors que ces oyseaux commencent à se couvrir de leurs plumes. Les Arras aussi bien que les gros Perroquets de la Guadeloupe & de la Grenade, vivent plus que les hommes, mais ils sont presque tous sujets au mal caduc, & on les voit ferrer les bâtons, sur lesquels ils sont perchez, tomber la teste en bas, se débattre & écumer comme les hommes qui sont tourmentez de ce mal.



Des Perroquets.

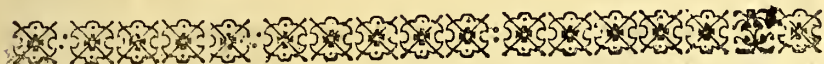
§. I I.

LE Perroquet de la Guadeloupe est si beau & si particulier dans les couleurs de ses plumes, qu'il merite que ie le choisisse entre les autres pour le décrire. Il est quasi gros comme une poule, il a le bec & les yeux bordezz d'incarnat: toutes les plumes de la teste, du col, & du ventre, sont de couleur violette, vn peu meslée de verd & de noir, & changeantes comme la gorge d'un pigeon: tout le dessus du dos est d'un verd fort brun, trois ou quatre des maistresses plumes de ses ailles sont noires, toutes les autres sont jaunes, vertes & rouges. Il a sur les deux gros des ailles, deux belles roses composées des mesmes couleurs. Quand il herisse les plumes de son col, il s'en fait comme une fraise autour de la teste, (belle à merveille,) dans laquelle il se mire, comme le Paon fait dans sa queue. Il a la voix forte, parle tres-distinctement, & apprend promptement, pourveu qu'on le prenne jeune. Il fait son nid tout de mesme que l'Arras. J'en ay veu deux privez qui firent leur nid dans vn grand arbre, à cent pas de nostre case: le male & la femelle couvoient alternativement leurs œufs, & venoient l'un apres l'autre chercher à manger à la case, où ils amenerent leurs petis, quand ils furent en estat de chercher leur vie.

Des Antilles habitées par les François. 251

Cet oiseau vit de fruits sauvages qui croissent dans les forêts, excepté qu'il ne mange point de *Mancenille*. La graine de coton l'enivre, & opere en luy tout ce que l'excez du vin fait en l'homme, & pour lors on le prend avec beaucoup de facilité.

Le goust de sa chair est excellent, mais changeant, selon la qualité de la nourriture qu'il prend : car s'il mange de la graine d'*Acajou*, sa chair a un goust d'ail assez agreable ; s'il mange de la graine de bois d'Inde, elle sent le cloud de girofle & la canelle ; si ce sont des graines ameres, il devient amer comme fiel : quand il mange de la pomme de *Ienipa*, sa chair devient toute noire, mais elle ne laisse pas d'estre de tres-bon goust : mais lors qu'il se nourrit de prunes de *Momins*, de *Cachimas*, & de *Gouyaues*, il devient si gras qu'il semble n'estre qu'un morceau de graisse, & alors nos François qui en font une estrange dégast, sont contrainsts de tirer la graisse de la marmite avec une cueilliere à pot, afin que l'on en puisse manger le potage.



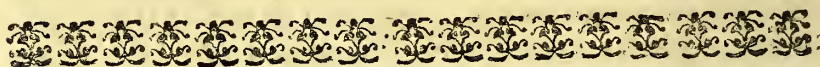
Des Perriques.

§. I. I. I.

CE que nous appellons Perriques, sont de petits Perroquets tous verds, gros comme des Pies, & qui à vray dire, ne sont que de petits cajoleurs, qui ne peuvent non plus garder le silence que le cliquet d'un moulin. Ils volent en bande, & se branchent tousiours sur les arbres les plus füeilus & les plus verds, de sorte qu'on ne les peut que bien difficilement appercevoir : Et là vous les entendez cajoler & dégoiser pesse-messe un certain petit jargon si éclatant & si importun, qu'ils estourdissent les oreilles des passans : & s'ils entendent qu'on parle bien haut, ils haussent le ton de la voix, & veulent tousiours avoir le dessus. Ils se nourrissent

comme les autres Perroquets, mais la chair en est beaucoup plus délicate. Ils apprennent fort facilement à chanter, à parler, à siffler, & à contrefaire toutes sortes d'animaux. Ils sont plus gaillards, & donnent plus de divertissement que tous les autres Perroquets.

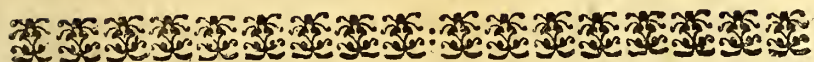
Tous les Perroquets grands & petits ne font que *cancaner* continuellement, ce mot signifie un certain murmure nazonant, que les habitans n'ont pû exprimer autrement. J'en ay veu pourtant parler distinctement avant que d'avoir quitté le *Cancanage*.



Des Mansfeny.

§. I V.

LE Mansfeny est un puissant oyseau de proye, qui en sa forme & en son plumage a tant de ressemblance avec l'Aigle, que sa seule petitesse l'en peut distinguer, car il n'est guère plus gros qu'un faucon : mais il a les griffes deux fois plus grandes & plus fortes. Quoy qu'il soit si fort & si bien armé, il ne s'attaque jamais qu'aux oyseaux, qui n'ont presque point de deffense, comme aux Griues, Aloüettes de mer, & semblables petits oyfillons, & tout au plus aux Ramiers & Tourterelles. Il vit aussi de Serpens & de petits Lezards, il se perche ordinairement sur les arbres secs, les plus hauts & les plus élevez au milieu des habitations; & c'est là où les habitans le tirent à coups de fusils : ses plumes sont si fortes & si serrées, que si on ne le prend à rebours, le plomb n'a point de prise sur luy. La chair en est un peu noire, mais elle ne laisse pas d'estre excellente.



Du Pescheur.

§. V.

LE Pescheur est tout semblable au Mansfeny, horsmis qu'il a les plumes du ventre blanches, & celles de dessus la teste, noires: ses griffes sont vn peu plus petites. Ce Pescheur est vn vray voleur de mer, qui n'en veut non plus aux animaux de la terre, qu'aux oyseaux de l'air: mais seulement aux poissons, lesquels il épie de dessus une branche, ou de dessus la pointe d'un roc: & le voyant à fleur d'eau, il fond promptement dessus, l'enleve avec ses griffes, & le va manger sur un rocher.

Quoy que celuy - cy ne fasse point la guerre aux oyseaux, ils ne laissent pas de le poursuivre, & de s'attrouper autour de luy, de le béqueter jusques à ce qu'il change de quartier. Les enfans des Sauvages les élèvent estant petits, & s'en servent à la pesche, par plaisir seulement; car ils ne rapportent jamais leur pesche.



De l'Emerillon Gri-gry.

§. VI.

L'Esmerillon que nos habitans appellent *Gri-gry*, à cause qu'en volant il jette un cry, qu'ils expriment par ces syllabes *Gri-gry*, est un autre petit oyseau de proye qui n'est guère plus gros qu'une Grive: il a toutes les plumes de dessus le dos & des ailes, rousses, tachées de noir: & le dessous du ventre blanc, moucheté d'hermine. Il est armé de bec & de

griffes à proportion de sa grandeur. Celuy-cy ne fait la chasse qu'aux petits Lezards, & aux Sauterelles qui sont sur les arbres, & quelquefois aux petits poulets quand ils sont nouvellement éclos. Je leur en ay fait lascher plusieurs fois, la poulle se défend contre luy, & luy donne la chasse. Les habitans en mangent; mais il n'est pas bien gras, & ne vaut pas vn coup de poudre, qui est assez chere dans toutes ces Isles.



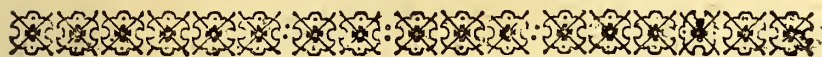
Des Perdrix.

§. VII.

IL y a dans la Guadeloupe, selon la commune opinion des habitans, de trois sortes de perdrix, rousses, noires, & grizes; lesquelles n'ont jamais passé dans mon esprit que pour des Tourterelles, dont j'ay plusieurs raisons.

Car en premier lieu, elles n'ont pas la chair courte comme celle des perdrix de France: elles ont le bec droit, branchent & nichent sur les arbres, elles ne pondent que deux œufs, elles ne couvent ny ne menent leurs petits quand ils sont éclos, mais elles les appatellent dans le nid, comme font les Tourterelles: Or est-il que toutes les perdrix de l'Europe ont le bec crochu, ne se branchent jamais, font leur nid à terre, pondent grand nombre d'œufs, couvent leurs petits apres qu'ils sont éclos, & les menent cloussant chercher leur vie; & les petits perdreaux suivent leur mere, & la connoissent au son de l'apeau: tout cecy donc ne se pouvant verifier des perdrix des Indes, j'ay raison d'inferer que ce sont plustôt des Tourterelles que des perdrix. Il en faut dire autant des Ortolans de la Martinique, qui sont de petites tourterelles, qui ne sont pas plus grandes que des aloüettes: c'est une des choses qui m'a semblé la plus jolie, & ie crois que parce qu'ils sont fort gras & fort délicats, qu'on leur a donné le nom d'Ortolans, pour signifier qu'il n'y a rien de meilleur dans les Isles.

Il y a un fort grand nombre de ces perdrix dans toutes les Indes ; elles sont sujettes au changement de goust , selon les graines qu'elles mangent.

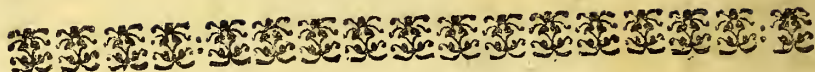


Des Faisans.

§. VIII.

Quand nous passâmes par l'Isle de *Kayriouacon*, nous y entendîmes un grâd tintamarre de certains petits oyseaux. qui crioient continuellement *caracara, caracara* ; ce sont ces oyseaux que nos habitans font passer pour des Faisans : & le sieur de *Roche fort* dit , que les François les appellent *Poules-pintardes* & Faisans, ce qui seroit peu de chose s'il ne nous avoit pas donné dans ses figures au lieu de ce Faisan , la *Poule-pintarde*, qui est un oiseau de la coste d'Afrique , aussi rare dans les Isles qu'en France. Ce Faisan est un fort bel oiseau, gros comme un chapon , mais plus haut monté, sur des pieds de paon ; il a le col beaucoup plus long que celui d'un coq, & le bec & la teste approchantes de celles du corbeau, il a toutes les plumes du col & du poitrail d'un beau bleu luisant , & aussi agréable que les plumes des paons , tout le dos est d'un gris bruni , & les ailles de la queue qu'il a assez courtes, sont noires.

Quand cet oiseau est apprivoisé , il fait le maître dans la maison , & en chasse les poules-d'inde & les poules communes à coups de bec , & les tuë quelquefois : il en veut mesme aux chiens qu'il beque en traistre, & leur fait jetter de grands cris ; j'en ay veu un chez Monsieur Du-parquet , qui estoit ennemy mortel des Nègres, & n'en pouvoit souffrir un seul dans la case, qu'il ne béquât par les jâbes ou par les pieds, jusqu'à en faire sortir le sang ; ceux qui en ont mangé m'ont assuré , que sa chair est aussi bonne que celle des Faisans de France.



Des Ramiers.

§. I X.

LEs oyseaux que les habitans appellent Ramiers , sont les vrayz bisets de l'Europe : ces oyseaux sont passagers, & ne s'arrestent jamais long-temps en un lieu : ils suivent les grains, qui ne meürissent jamais en mesme temps en tous les endroits des Isles. Ils branchent & nichent sur les plus hauts arbres deux ou trois fois l'année. Lors qu'ils rencontrent des grains ou des fruiçts qui leur sont propres , il s'y en amasse vne si grande quantité , que les arbres en sont tous couverts ; & nos chasseurs se mettent quelquefois trois ou quatre, chacun sous son arbre éloignez l'un de l'autre d'environ deux cens pas ; & lors qu'un a tiré son coup , ils s'envolent sur un autre arbre , où l'autre chasseur tire aussi son coup , & les fait envoler sur un autre ; & ainsi se les renvoyët alternativement, jusqu'à ce que ces pauvres animaux s'accoustument à ce bruit , & ne s'envolent plus , & pour lors il n'est pas croyable cōbien ils en tuënt : il y en a même qui en salent dans des barils pour l'arriere saison. Ils sont gras & d'aussi bon goust que les pigeons de l'Europe ; mais c'est quand ils mangent de bonnes grains , desquelles ils prennent le goust : car lors qu'ils se nourrissent des grains amers, comme celles de l'Acomas, ils sont amers comme de la suye.

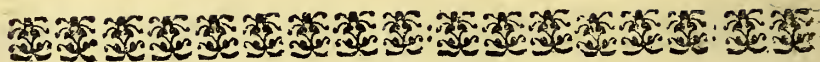


De l'oiseau appelé Diable.

§. X.

LE Diable est un oyseau nocturne , ainsi nommé par les habitans des Indes , à cause de sa laideur. Il est si rare, que ien'en ay jamais pû voir un seul , sinon de nuit , & en volant. Tout ce que j'en ay pû apprendre des Chasseurs , est que sa forme approche fort de celle du Canart , qu'il a la veuë affreuse, le plumage meslé de blanc & de noir; qu'il repaire dans les plus hautes montagnes, qu'il se territ comme le lapin dans des trous qu'il fait dans la terre , où il pond ses œufs , les y couve & y élève ses petits , ien'ay pû apprendre de quelle viande il les appâtelle. Quand il paroist de jour, il sort si brusquement qu'il épouvente ceux qui le regardent. Il ne descend jamais de la montagne que de nuit , & en volant, il fait un certain cry fort lugubre & fort effroyable. Sa chair est si délicate, qu'il ne retourne point de Chasseurs de la montagne, qui ne souhaite de bon cœur avoir une douzaine de ces Diables pendus à son col.





De la Pie des Antilles.

§. XI.

L'On voit tres-souvent le long des rivieres de la Guadeloupe, vne Pie tout à fait admirable : elle a le bec & les jambes rouges, le col tout bleu environné d'un collier blanc ; elle a une sorte de chapeton blanc, moucheté & rayé de lignes noires, qui luy prend depuis le bec jusques sur le dos, dont les plumes sont tannées jusqu'au croupion, qui est tout jaune : d'où il sort une grande queue composée de huit plumes bleuës rayées de blanc, dont il y en a deux qui sont huit ou dix pouces plus longues que les autres : les petites plumes de ses ailes sont tannées, rayées de lignes noires, ses grandes plumes sont meslées de verd & de bleu, & tout le dessous du ventre est blanc. Cette Pie est encore plus défiante que celle de l'Europe, & ellè ne donne presque jamais le temps de la contempler sur les branches des arbres, où on la tire à coups de fusil, plustost pour la voir que pour en manger ; car la chair n'en est pas bien blanche. Elle jette en volant, un cry assez semblable à nos Pies de l'Europe.



Des Héronnelles.

§. XII.

Les héronnelles sont autant rares dans toutes ces Isles, qu'elles sont communes dans l'Europe ; car pendant sept ou huit ans que j'y ay résidé, ie n'en ay jamais veu plus d'une douzaine : elles n'y paroissent que pendant les cinq ou six mois qu'on les void en France, & se retirent & se cachent ie ne sçay où, pendant le reste de l'année : ce qui me confirme dans une opinion particuliere, & contraire à la commune, qui assure que toutes les héronnelles changent de climat, & vont passer les six mois de froidures dans des regions plus chaudes : car i'estime que c'est une pure resverie, puis qu'il est tres-certain que dans les regions les plus chaudes, elles font la mesme retraite.

Ie ne veux pas pourtant nier, que celles qui sont voisines des pays chauds ne s'y retirent, lors que le froid les presse : mais il ne faut pas croire la mesme chose de celles qui en sont éloignées, comme celles de la France, & de tout le reste des pays Septentrionaux. Aristote au livre huitième des animaux, chapitre seizième, est de ce sentiment : voicy comme il en parle ; *Animum complures conduntur ; non, ut aliqui putant, paucae ; nec omnes ad loca tepidiora abeunt, sed quibus loca eiusmodi sunt vicina solita sedi, ijs eo secedere libet, ut Miluos, Hirundines agere animaduersum est. Quae autem procul locis eiusmodi morantur, non mutant sedem sed se ibidem condunt : iam enim vise sunt multae hirundines in angustiis conuallium nude atque omnino depulmes.*

Aldroiiandus dans son Ornitologie, Tome second, livre dix-septième, chapitre sixième, assure ; que plusieurs héronnelles se cachent mesme dans la glace, & s'y conseruent jusqu'au Printemps ; auquel temps elles reprennent for-

ce & vigueur, & volent comme auparavant. Conformément à cela vn homme digne de foy, m'a asseuré qu'en vn certain village de Moseovie, on luy apporta dans un poëlle une grande piece de glace, dans laquelle il y avoit plusieurs héronnelles gelées, & mortes, au sentiment de tout le monde; & que la glace venant à se fondre, les héronnelles sentant le chaud se r'animerent, & prirent le vol comme si elles n'eussent esté qu'endormies. Olaüs Evêque d'Ypsal en Suède, Albert le Grand, & plusieurs autres sont de cette opinion: Et si nous adjouſtons à cela, que les regions chaudes ont beaucoup moins d'héronnelles que les froides, il ne faut pas s'étonner, si ie ſouſtiens certe proposition, & si j'asseure que les héronnelles ne changent pas tousiours de pays, ainsi que le vulgaire croit; mais qu'elles se retirent dans des creux d'arbres, comme dit le Poëte Claudian.

Vel quâlis gelidis pluma labente pruinis.

A boris immoritur trunco brumalis hirundo.

Où dans de vieilles masures, ou dans des roseaux: & que la vie & la chaleur naturelle est conservée au cœur, sans que les autres parties s'en ressentent. De sçavoir maintenant comme cela se fait; c'est une chose qui surpasse la portée de nos esprits.



Des Grives, des gros becs, & du bout de petun.

§. XIII.

IL y a dans toutes ces Isles une si grande quantité de Grives, qu'on ne sçauroit voir un fruit meur, qui n'en soit endommagé: elles nichent sur des arbres fort hauts, & y multiplient estrangement: j'ay veu abatre des arbres, où il y avoit jusques à trois nids de grives dessus, & dans chaque nid quatre petits tout couverts de graisse: el es vivent ordinairement de petit piment long, & elles en sont si friandes

que c'est le meilleur apas dont l'on se serve pour les prendre. Le gros bec a toute la forme d'un moineau, mais il a les plumes verdâtres. Celuy-cy ayant le bec fort dur, fait un signalé service aux autres; car il entame l'écorce des Bannanes qui est fort dure, avant qu'elles soient meures, puis tous les autres l'accompagnent à manger le dedans du fruit.

Il y a aussi dans la Guadeloupe, un tres-grand nombre de petits oyseaux noirs, fort semblables aux Merles, les habitans les appellent, *bout de petun*, d'autant qu'ils croient (comme les fous font dire aux cloches, & voyent dans les nuës tout ce que bon leur semble) que cét oyseau dit en son ramage, un petit bout de petun. Il a la voix fort éclatante; quand il chante il estend les aïles, éparpille la queue, & danse à la cadence de son chant. Il donne la chasse aux petits lezards & les mange: il vit aussi de Cassave qu'il vient dérober jusques dans les Cases. L'on ne voit point de ces oiseaux dans la Martinique.



*Des Serins, du Chadonneret, & du Rossignol
des Isles.*

X I V.

IL y a aussi quantité de petits oyseaux plus gros que des Serins, & qui ont le ramage assez semblable: mais ils ne font guère plus de bruit qu'une cygale. Dans une grande quantité de nids, ie n'y ay jamais trouvé plus de trois œufs.

Monsieur Du Parquet acheta en l'année 1657. d'un Marchand qui avoit relasché aux Isles un grand nombre de Serins des Canaries, auxquels il donna la liberté; & depuis ce temps-là on les entend ramager autour de son habitation, si bien qu'il y a de l'apparence qu'ils y ont multiplié.

Il y a aussi plusieurs beaux petits oyseaux, qui ont la teste, le dos, & le ventre noir, & les aïles meslées de rouge, de jau-

ne & de blanc. Ces oyseaux sont dans un perpetuel mouvement , & tousiours à la fraischeur le long des rivières & des fontaines, sous des arbres; & là ils font mille & mille tours pour attraper un moucheron ou un maringoin , desquels ils se nourrissent.

L'oyseau que les habitans appellent Rossignol, est fort rare dans la Guadeloupe. Il est assez semblable au Roytelet de l'Europe; mais il est un peu plus gros. C'est le seul de tous les oyseaux que j'aye veu dans les Indes, qui ayt un beau ramage. Il se nourrit de mouches & de petites araignées: il est autant commun dans la Martinique, qu'il est rare dans la Guadeloupe, il niche fort privéement dans les Cases. Chez un Lieutenant de mes amis, j'en ay veu un qui faisoit son nid dans une callebasse pendue au dessus de sa table: Il y avoit desia trois ou quatre ans que ce petit oyseau ioüissoit de cette faveur, & payoit fort fidèlement ses entrées & ses sorties par de petites chansons fort agreables.



Du Colibri.

§. X V.

LE Colibri est le plus petit, & le plus gentil de tous les oyseaux du monde. Dans toutes nos Antilles, il s'en trouve communément de deux sortes, qui toutes deux disputent de la beauté avec des avantages si égaux, que ie ne sçay de quel costé pancher pour donner mon suffrage: j'ayme mieux laisser cela indecis, & me contenter seulement d'en faire icy la description, afin qu'avec connoissance de cause, le Lecteur puisse comme un autre Pâris, donner la pomme d'or à qui elle appartient.

Le plus petit n'est pas plus gros que le petit bout du doigt, il a toutes les grandes plumes des aisles & celles de la queue noires: tout le reste du corps & le dessus des aisles est d'un

verd brun, rehaussé d'un certain vermeil, ou lustre, qui feroit fronte à celui du velours & du satin: il porte une petite huppe sur la teste, de verd naissant, enrichy d'un surdoré, qui exposé au Soleil brille & éclate, comme s'il avoit une petite estoile au milieu du front: il a le bec tout noir, droit, fort menü, & de la longueur d'une petite épingle.

Le plus gros est environ la moitié gros comme le petit Roytelet de la France, il a les aîsles & la queue de mesme que le premier: Toutes les plumes de dessus le dos sont de couleur d'azur, il ne porte point de huppe sur la teste; mais en recompense elle est couverte, & toute la gorge jusqu'à la moitié du ventre, d'un certain velouté cramoisy changeant, & qui exposé à divers jours, fait parade de mille belles couleurs, sans en déterminer aucune. Ceux-cy ont le bec fort long, & fait en bec de Corbin. Tous deux ont la teste petite, & deux petits yeux ronds & noirs comme deux petits grains de jayet.

Les femelles des premiers n'ont point la petite huppe sur la teste, non plus que celles des seconds, l'ornement de la teste & du ventre. Le Soleil n'est pas plustost levé, que vous les voyez voltiger autour des fleurs, comme de petites fleurs celestes qui viennent courtoiser celles de la terre, & sans jamais poser les pieds, vous leur voyez donner mille baisers, fourrant leur petite langue (qui est composée de deux petits filets, & toute semblable à celle d'une vipere) jusqu'au centre de la fleur, d'où ils tirent en mesme temps le plaisir & l'utilité, le miel & leur nourriture.

Voila la plus sincere & la plus avantageuse descriptiõ que l'on en puisse faire: le S^r de Rochefort luy met l'Iris sur le dos & sur les aîsles, & veut qu'on le prenne pour une escarboucle: il luy donne des émeraudes aux cuisses, l'ébène noir & polie aux pieds & au bec; il dit que ses yeux sont deux diamans, & que sa huppe est prise pour une couronne de rubis & de toute sorte de pierres precieuses, & tout l'oyseau pour une rose de pierreries, volante & animée; & que mesme il y en a qui exhalent une odeur aussi suave que l'ambre, & les

plus fin musc ; mais ce sont autant d'hyperboles fort éloignées de la sincérité d'un homme, qui doit exprimer les choses comme elles sont.

Je n'ay jamais rien vu en ma vie de plus gentil, ny de plus artilement travaillé, que le nid de ces petits oyseaux : ils le font ordinairement sur les petites branches d'un Oranger ou d'un Citronier, ou sur les foibles syons des Grenadiers, & bien souvent dans les Cafes sur le moindre festu replié, qui pend de la couverture. La femelle bastit le nid pendant que le mâle va chercher les matériaux, qui sont du coton, qui n'a jamais esté mis en œuvre, & qu'il cueille luy-mesme sur les arbres ; de la plus fine mousse des forests, & de petites écorces de gommiers. Il y a veritablement du plaisir à voir cette petite ménagere en besogne : elle revest premierement la branche, ou le festu sur lequel elle doit faire son nid de coton, à la largeur d'un pouce, & si serrément que tout le petit édifice ne peut estre ébranlé : puis elle élève là-dessus un petit rond de coton, de la hauteur d'un doigt, qui est comme le fondement. Cela fait elle carde, s'il faut ainsi dire, tout le coton que luy apporte le mâle, & le remue quasi poil à poil avec son bec & ses petits pieds, puis elle en forme son nid, qui n'est pas plus grand que la moitié de la coque d'un œuf de pigeon : à mesure qu'elle esleve le petit édifice, elle fait mille petits tours, polissant avec sa gorge la bordure du nid, & le dedans avec sa queue : puis elle revest tout le dehors de ce petit édifice, de mousse, & de ces petites écorces de gommiers qu'elle cole tout à l'entour du nid, pour le garantir des injures du temps.

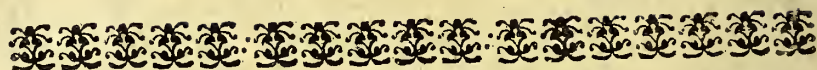
Tout cela achevé elle pond dedans deux œufs, qui ne sont guères plus gros que de petits pois, blancs comme de la neige. Le mâle & la femelle les couvent alternativement l'espace de dix ou douze jours, au bout desquels les deux petits paroissent, qui ne sont pas plus gros que des moucherons. Je n'ay jamais pû remarquer en quoy consiste la bêche que la mere leur apporte, sinon qu'elle leur donne sa langue à sucer, que je crois estre toute emmiellée du suc qu'elle tire des fleurs.

Quelques-

Quelques-uns de nos François les tirent à coups de fusils, chargez d'une petite pincée de sable au lieu de plomb: mais cela les dépouille de leur plumage, & leur fait beaucoup perdre de leur lustre. Nous avons appris des Sauvages une methode pour les prendre vifs: car il n'y a qu'à faire une petite verge de roseau fort desliée de la longueur de deux pieds, qu'il faut attacher à une baguette de dix ou 12. pieds, & apres avoir incisé un arbre que les François appellent *bois de soye*, recevoir le lait qui en sort, lequel à force de le remuer sur lamain s'épaissit & devient en gluë, plus subtile & plus tenace que celle de la France: cela fait, il faut engluer la petite verge, & se cacher sous un arbre fleury, pendât quoy ces petits oyseaux venât à voltiger autour des fleurs & s'occupant à les sucer, on les touche facilement avec le bout de la verge, à laquelle ils demeurent attachez. Bien que ces petits oyseaux meurent aussi-tost qu'ils sont pris: j'en ay pourtant veu un chez d'Orange à la Guadeloupe, qui avoit esté eslevé petit avec de l'eau sucrée; il estoit tellement ennemy d'un Perroquet qui estoit dans ce logis; qu'il le venoit combattre & béqueter en volant, & l'épouvantoit tellement du broüissement de son vol, qu'il ne sçavoit où se mettre.

J'en ay fait sécher plus de 50. de toutes les façons, & de plusieurs Isles que j'ay apporté en France; mais ie n'en ay jamais veu, dont l'odeur approchast de l'ambre gris, ou du musc, au contraire, ie fus obligé de les mettre parmy de bonnes odeurs, pour leur oster celle qu'ils avoient qui n'estoit pas trop bonne.

Quelques Autheurs assurent qu'ils sont une partie de l'année attachez par le bec à un arbre, comme s'ils estoient morts, ie ne sçay ce qui en est: Il est vray qu'un jour j'en trouvay un qui avoit le bec piqué dans l'écorce d'un arbre; & l'ayant pris avec les doigts, il fit un effort si brusque qu'il me fit peur, & s'échapa. L'on en dit mille autres réveries, auxquelles ie ne me veux pas arrester.



*Des oiseaux domestiques, comme poulles-d'Inde,
poulles communes & pigeons.*

§. X V.

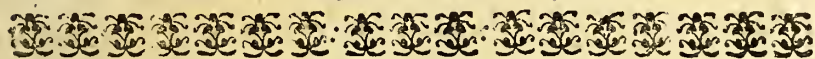
LEs poulles-d'inde sont dans toutes ces Isles, comme dans leur lieu naturel : elles couvent trois ou quatre fois l'année, pourveu qu'on en ayt un peu de soin, & que l'on se donne de garde de ne jamais laisser sortir les petits avant que le Soleil ayt donné sur la rosée : car ces animaux sont si délicats, que si la rosée leur mouille tant soit peu la teste ils en meurent. Ils sont aussi sujets pour l'ordinaire à certain vertige qui les fait tournoyer, & enfin tomber morts, sans que nos habitans puissent sçavoir d'où cela vient. Pour moy, ie croy que c'est la trop grande ardeur du Soleil qui leur donne sur la teste.

Ceux qui ont des femmes un peu ménageres, (qui sont des oyseaux assez rares dans nos Isles,) font de grands profits à les eslever, & ie sçay des meilleures familles de S. Christophe, qui se sont enrichies à ce petit ménage.

Les poulles communes y multiplient merveilleusement, elles n'ont pas plustost pondu une vingtaine d'œufs, qu'elles veulent couver, & leurs poussins sont moins de temps à éclore que ceux de l'Europe : mais la chair de ceux que l'on n'a point nourris, avec des patates & de la cassave, ou du miel, est tousiours filasseuse & de moindre goust que les autres; il faut aussi necessairement avoir des poulalliers, d'où les poulles ne sortent point qu'elles n'ayent pondu: car comme elles ont tousiours envie de couver, elles font tout ce qu'elles peuvent pour pōdre & perdre leurs œufs dans des haziers : & j'ay veu des cases où il y avoit une tres-grande quantité de poules, qui ne pouvoient avoir un œuf faute de

cette precaution. Il y a aussi des Colombiers en plusieurs habitations, où les pigeons multiplient comme dans l'Europe, ces pigeons sont d'aussi bon goût que les nôtres.

Il faut conclure ce chapitre, en disant, qu'il y a lieu de s'étonner de ce que le S^r de Rochefort ayt dit, parlant des oiseaux de terre, qu'il y a une grande abondance de Corneilles dans ces Isles: car ie n'en ay jamais veu une seule, & tous les habitants ausquels j'en ay parlé, disent qu'il faut qu'il l'ait révé, ou qu'on luy ayt fait à croire.



Des oiseaux de mer & des marests.

CHAPITRE II.

Du Flambant ou Flaman.

§. I.

LE Flambant est un oiseau gros comme une Cicogne, qui est le plus haut monté de tous les oyseaux que j'aye veu en ma vie: car ses jambes qui ne sont guères plus grosses que les doigts, ont depuis le pied jusques à la premiere jointure, quinze ou seize pouces, & presque autant, depuis cette jointure jusqu'au corps: elles sont toutes rouges, aussi bié que les pieds qui sont à demy marins, il a le col rond, menu, pour la grandeur de l'oiseau, & long d'une demy toise; il a la teste ronde, petite, & un gros bec long de six ou sept pouces, moitié rouge & moitié noir, & courbé en forme d'un demy arc, avec lequel il va chercher au fond de l'eau sa nourriture, qui sont des vers marins, & quelques petits poissons; toutes ses plumes sont de couleur incarnat, & quand il vole à l'opposite du Soleil, il paroist tout flamboyant comme un

brandon de feu ; mais il faut remarquer que les jeunes sont beaucoup plus blancs que les vieux , & qu'ils rougissent à mesure qu'ils avancent en âge.

J'en ay veu aussi quelques-uns qui avoient les aîsles mêlées de plumes rouges , noires , & blanches , ie croy que ce sont les mâles.

Ces oiseaux ont le ton de la voix si fort, qu'il n'y a personne, en les entendant, qui ne crût que ce sont des trompettes qui sonnent. Ils sont rares, & ne se voyent guère que dans les salines les plus éloignées du peuple. Ils sont toujours en bande , & pendant qu'ils ont la teste cachée barbotant dans l'eau, comme les Cygnes, pour trouver leur mangeaille, il y en a toujours un en sentinelle , tout de bout, le col estendu, l'œil circonspect, & la teste inquiète : si tost qu'il apperçoit quel qu'un, il sonne la trompette, donne l'alarme au quartier, prend le vol tout le premier, & tous les autres le suivent. Ils volent en ordre comme les gruës ; que si on les peut surprendre , ils sont si faciles à tuer , que les moindres blessures les font demeurer sur la place. La chair en est excellente, quoy qu'elle sente un peu la marine. Mais sur tout la langue passe pour le plus friand morceau qui puisse estre mangé.

On les écorche , & de leur peau on en fait des fourrures, que l'on dit estre tres-vtiles à ceux qui sont travaillez des froidures & debilités d'estomach.

Le sieur de Rochefort ne s'est pas moins trompé icy, que dans beaucoup d'autres endroits de son Livre , quand il nous a fait dépeindre vn monstre au lieu du flamant, & particulièrement quand il a assuré qu'il a le bec tout semblable à l'Epelart, que nous appellons Spatule; il n'avoit qu'à voir la figure que nous en a donné Gesnere, pour la donner telle qu'elle doit estre.





De la Fregate.

§. I I.

LOyseau que les habitans des Indes appellent *Fregate* (à cause de la viffesse de son vol) n'a pas le corps plus gros qu'une poule : mais il a l'estomach extrêmement charnu. Toutes les plumes des masles sont noires comme celles du Corbeau : il a le col moyennement long, la teste petite, deux gros yeux noirs, & la veüe autant ou plus perçante que celle de l'Aigle : il a le bec assez gros, tout noir, long de six à sept pouces, tout droit ; mais le dessus est recourbé par l'extrémité, en forme de crochet : il a les pattes fort courtes, deux griffes comme celles d'un vautour, mais toutes noires : ses ailles sont si prodigieusement grandes, que de l'extrémité de l'une à l'autre, il y a quelquefois sept à huit pieds : & ce n'est pas sans sujet, puisque ses ailles luy sont absolument nécessaires, s'écartant quelquefois des terres de plus de trois cens lieuës. Il a beaucoup de peine à se lever de dessus les branches ; mais quand il a une fois pris son vol, on luy void fendre l'air d'un vol paisible, tenant les ailles estenduës sans presque les remuer, ny se fatiguer aucunement. Si quelquefois la pesanteur de la pluye, ou l'impetuosité des vents l'importune ; pour lors il brave les nuës, se guinde dans la moyenne region de l'air, & se dérobe à la veüe des hommes. Mais quelque haut qu'il puisse estre, il ne laisse pas de reconnoistre fort clairement les lieux où les *Dorades* donnent la chasse aux poissons volans : & alors il se precipite du haut de l'air comme un foudre, non toutefois jusqu'au raz de l'eau ; car il seroit bien en peine pour s'en relever, mais quand il en est à dix ou douze toises, il fait une grande caracole, & se baisse comme insensiblement, jusqu'à venir raser la mer, au lieu où :

la chasse se donne , & en passant il prend le petit poisson au vol dedans l'eau , du bec & des griffes , & souvent de tous les deux ensemble.

Le masle porte une grande creste rouge comme celle du coq , non pas sur la teste , mais sous la gorge. Cette creste ne paroist pourtant qu'à ceux qui sont bien vieux. Les femelles n'en ont point , mais elles ont les plumes plus blanches , particulièrement sous le ventre.

Or tout ainsi que dans l'Europe , les Herons ont des héroïnes , qui sont certains petits cantons de bois qui leur servent comme de lieu de refuge où ils s'assemblent , se reposent , se conservent , & multiplient leur espece ; de mesme ces oyseaux ont eu fort long-temps une petite Isle dans le petit cul-de-sac de la Guadeloupe , qui leur servoit comme de domicile , ou plustost d'une fregatiere , où toutes les fregates des environs venoient se reposer la nuit , & y faire leur nid dans la saison. Cette petite Isle a esté nommée *l'Islette aux Fregates* , & en porte encore le nom , quoy qu'elles ayent changé de lieu : car és années mil six cens quarante-trois & mil six cens quarante-quatre , plusieurs personnes leur firent une si rude chasse , qu'elles furent contraintes d'abandonner cette Isle : & moy-mesme poussé par les avantageux recits qu'on me faisoit de l'huile qu'on tire de ces oyseaux , ie leur fus donner la dernière chasse , & à l'ayde de trois ou quatre personnes , j'en pris plus de cent en moins de deux heures. Nous surprenions les grandes sur les branches , ou dans leur nid ; & comme elles ont beaucoup de peine à prendre leur vol , nous avions le temps de leur sangler des coups de bâtons , (que nous avions , longs comme des piques) au travers des aïles , & elles demeuroient tout court à demy estourdis. Il n'y en eut pas une de toutes celles qui prirent le vol , qui n'eut mal au cœur en partant , & qui ne nous vomit deux ou trois poissons grands comme des harans à demy cuits. Je crois que c'estoit pour se décharger , afin de voler avec plus de facilité.

L'huile ou la graisse de ces animaux est un souverain re-

mede pour la goutte syatique , & pour toutes les autres provenantes de causes froides. On en fait cas dans toutes les Indes comme d'un medecament precieux.



Du grand Gosier.

§. I I I.

CE grand Gosier (que quelques-vns appellent Pelican d'eau) est un oyseau, qui quant aux pattes, au corps, à la queue, & aux ailles, est tout semblable à un oye, la couleur de ses plumes est d'un gris cendré: il a la teste deux fois grosse comme celle d'une oye, mais voutée & couverte d'un plumage blanc & raz, qui le fait paroistre de loin comme pelé & chauve. Il a les deux costez de la teste plats, dans lesquels sont enfoncez deux petits yeux, qui au lieu de luy servir d'ornement, le font paroistre plus laid. Son bec est long d'un bon pied de Roy, & plus; large de deux pouces, tout gris, & rayé depuis un bout jusqu'à l'autre. Le dessous du bec est composé de deux petits osselets, pliables, lesquels estant bien joints par le bout, sont pourtant separez jusqu'à la teste, aux deux costez de laquelle ils s'emboîtent comme les mantibules. La peau du dessous de son col (qui est fort épaisse, sans plume, toute grize, souple & plus extensible que du chamois, & douce comme du satin) se vient joindre à ces deux petits osselets, en sorte que le dessous de ce bec sert comme de cercle pour ouvrir & fermer la gueule de son sac, de sa gibeciere, ou de son grand gosier. Qu'on le nomme comme on voudra, ie puis assurer sans hyperbole, qu'il tiendra plus de poissons, que six hommes bien affamez n'en scauroient manger en un bon repas.

A peine le jour leur a-t-il fait ouvrir les yeux, qu'ils se mettent en campagne, volans à raz de l'eau tout le long de

la coste, jusqu'à ce qu'ils ayent trouvé vn lieu où il y ayt quantité de poissons. L'ayant rencontré, ils se levent une pique ou deux dedans l'air, & chacun d'eux choisissant sa proye, tout à coup ils serrent les ailles, roidissent le col, dressent le bec, & se laissent tomber la teste devant, comme s'ils estoient morts, & cela si à propos, que rarement manquent-ils leur proye, laquelle ils engloutissent toute vive dans ce gouffre de golier. Cela fait, ils se relevent, quoy qu'avec beaucoup de peine, & tout incontinent se laissent retomber pour en faire de mesme, continuant ce petit jeu, jusqu'à ce qu'ils ayent gagné de quoy emplir leur sac, tant qu'il en regorge.

Quand ils sont bien saouls, ils se retirent à l'écart, & se vont poser sur quelque pointe de rocher, qui paroist au dessus de l'eau, & se tiennent là jusques au soir, comme tous tristes, les yeux fichez dans la mer sans branler, non plus que s'ils estoient de marbre. Le soir venu, ils retournent à la Chasse comme le matin, & ayant bien soupé, ils se retirent dans certaines petites isletes qui leur servent de retraite, comme nous avons dit cy-devant des fregates: quoy qu'ils ayent les pieds plats & marins comme les oyes, ils ne laissent pas de se brancher & nicher sur les arbres. Ils ont le cœur quatre fois aussi gros que celui d'un oye; leur chair est baveuse, & sent si fort le marescage, qu'il se faut faire violence pour en manger; leurs os sont blancs, luisans, & presque transparens, tous creux, & sans moëllles, les Sauvages en font des siflets qu'ils estiment. Je crois que leur graisse est aussi bonne que celle des fregates, si on en vouloit user. On se sert de leur peau pour faire des fourrures, comme de celle du Flaman.

Le R. P. Raymond Breton assure dans son Dictionnaire, qu'il a veu un de ces oiseaux, que les Sauvages avoient pris petit, & qu'ils l'avoient dressé à la pèche, à laquelle apres avoir esté *rocuié*, c'est à dire rougy, comme les Sauvages, il alloit tous les matins, & revenoit tous les soirs au Carbet, le Golier tout plein de poisson, que les Sauvages luy faisoient rendre

rendre comme l'on fait aux Cormorans en France.

Il y eut en l'année 1656. au mois de Septembre, vne grande mortalité de ces oiseaux, particulièrement des jeunes : car toutes les costes des Isles de saint *Alouise*, de saint Vincent, de Becoüya, & de tous les Grenadins, estoient toutes bordées de ces oiseaux morts.

Le sieur de Rochefort eust mieux fait de mettre un oison en la place de la beste qu'il a donnée pour représenter cet oiseau, car il y auroit eu plus de rapport; sans doute qu'il est le seul auteur de cette beste, que ie n'ay pû trouver dans pas vn de ceux qui en traitent.



Des Herons des Antilles, & des Crabiers.

§. I V.

OVtre les Herons de l'Europe, qui sont assez communs dans nos Isles; il y en a de deux sortes, que nos habitans nomment *Crabiers*, à cause qu'il vivent ordinairement de Crabes. Les premiers different fort peu d'un Heron, mais j'y ay remarqué vne chose tres-particuliere; c'est qu'ils ont tous dans la substâce de la peau du ventre quatre taches jaunes, larges d'un pouce, & longues de deux, & deux autres semblables aux deux cuisses, qui sont plus épaisses, & ameres comme le fiel, qu'il faut couper soigneusement, à moins de vouloir perdre l'oiseau & la viande, avec laquelle il auroit bouilly; car elles luy communiqueroient leur amertume, de sorte qu'il seroit impossible d'en manger.

Le second est vn tres-bel oiseau, qui a la forme du corps plus longue que celle des autres oiseaux, & le col deux ou trois pouces plus long que le corps: ses aisles finissent avec la queue, il est monté sur des jambes longues & menuës comme celle du Heron; son bec est long d'un pied; droit, menu & jaune, tirant sur le verd; sa teste est en chaperon-

née de noir, & porte sur le sommet une belle aresté de plumes de couleur d'ardoise, au dessous de laquelle pendent en arriere en forme de pennaches, deux autres plumes longues de huit à dix pouces, fines & desliées comme des aigrettes & de couleur d'ardoise: ses yeux sont larges, clairs comme du cristal, & environnez d'un cercle doré: il a au bas du col cinq ou six belles aigrettes blanches, qui sont precieuses & assez rares: car il n'y a que ceux qui sont fort vieux qui en ont, ie croy mesme que les femelles n'en ont point; tout le dos est couvert de ces belles plumes fines de couleur d'ardoise, comme celles qui luy servent de pennaches; toutes les plumes de ses aissles sont presque de mesme couleur: sa chair, est aussi bonne que celle des autres Herons, mais il n'est pas si commun.

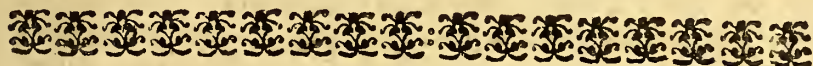


Des Mauves.

§. VI.

IL n'est pas necessaire de faire icy vne longue description des Mauves, d'autant qu'elles sont suffisamment connues tout le long des costes de France. Je me contenteray seulement de dire, qu'il y a quantité de petites isletes qui en sont si remplies, que tous les Sauvages en passant en chargent leurs Pirogues, qui tiennent bien souvent autant qu'une bonne chaloupe. Mais c'est vne chose plaisante de les voir accommoder par ces Sauvages; car ils les jettent tous entiers dans le feu sans les vuider ny plumer, & la plume venant à se brusler, il se fait une croûte tout autour de l'oiseau, dans laquelle il se cuit. Quand ils le veulent manger, ils levent cette croûte, puis ouvrant l'oiseau par la moitié, ils en tirent toute la farce, c'est à dire, tripes & boudins, & tout ce qu'il y a dedans. Cependant, l'oiseau n'en a pas plus mauvais goust: ie ne scay ce qu'ils font pour les garder de la corru-

ption ; car ie leur en ay veu manger qui estoient cuits huit jours auparavant: ce qui est d'autant plus surprenant, qu'il ne faut que douze heures, pour faire corrompre la pluspart des viandes du pays.!

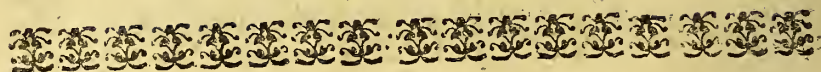


De deux sortes de Fous.

§. VI.

L'Oyseau qu'on appelle Fou dans nos Isles, est vn oiseau de mer, qui a presque la forme d'un grand corbeau; il en a mesme le bec, & non pas pointu comme les Bécasses, ainsi que l'écritle sieur de Rochefort, il a tout le dessus du dos gris brun, le ventre blanc, & les pieds comme les Canes. Il vit de poisson, & luy donne la chasse avec les Fregates, & les *fétu en cul*. Sa chair sent le marescage, & n'est guères bonne à manger: on l'appelle fou, parce que s'il voit vn navire, soit en pleine mer, soit proche de terre, il se vient percher sur les masts, & quelquefois si l'on avance la main, il se vient mettre dessus, & se laisse prendre. Dans mon dernier voyage aux Isles, il y en eut vn qui passa tant de fois par dessus ma teste, que ie l'enfilay d'un coup de demy-pique.

Il s'en trouve encore d'une autre sorte, tous semblables à ceux-cy en leur forme, mais qui sont un peu plus gros, & blancs comme des cignes; ceux-cy se voyent le long des terres, & bien qu'ils volent autour des navires, ils ne sont pourtant pas si fous que de se venir percher sur les masts.



Du Fétu en cul, ou l'oïseau du tropic.

§. VIII.

L'Oïseau que les matelots appellent communément *fétu en cul*, & que quelques vns nomment plus iudicieusement oïseau du tropic, parce qu'il ne se voit qu'entre les deux tropics, pourroit à mon jugement passer pour un de ces oïseaux, qu'on appelle de Paradis, parce qu'on ne les voit presque jamais à terre, si ce n'est pour couvrir ou appâter leurs petits : il n'a pas le corps plus gros qu'un pigeonneau, d'où l'on peut iuger avec combien de fausseté, le sieur de Rochefort, le fait plus gros qu'une Corneille : il a la teste petite, le bec gros & long comme le petit doigt, pointu, & rouge comme du corail, & les pieds de mesme couleur. Toutes ses plumes sont blanches comme la neige ; il a deux plumes longues d'un pied & davantage, qui luy servent de queue, elles sont si vnies qu'il semble que ce n'en soit qu'une, & c'est ce qui luy a fait donner ce vilain nom : il vole extrêmement haut, & s'écarte fort loin des terres : il jette un petit cry clair & perçant, semblable à celuy des petites Mauves de nos costes ; les Sauvages estiment les deux plumes de sa queue, & se les tichent dans les cheveux, & se les passent dans l'entre-deux du nez, pour leur servir de moustaches.





*Des Vigions, & de tous les oiseaux de riviere
& de marests.*

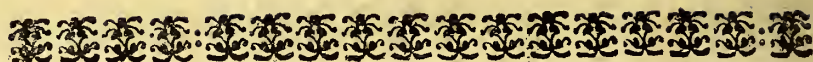
§. VIII.

IL se trouve dans toutes les rivières des deux culs de-fac de la Guadeloupe, dans les estangs & pays marefcageux, grand nombre de Canars, Serceilles & *Vigions* (qui est une autre sorte de Canard, qu'on ne voit pas en France) lesquels de nuit quittent les rivières & estangs, & viennent fouir les patates dans les jardins, d'où est venu le mot de Vigioner, tant vñté dans les Indes, pour dire déracer les patates avec les doigts.

Les poules d'eau y sont aussi fort communes, aussi bien que les bécassines, pluviers, chevaliers, aloüettes de mer, & autres petits oyseaux de marine, se trouvent en telle quantité dans toutes les salines, que c'est une chose prodigieuse.

L'oyseau que l'on nomme aigrette n'est guères plus gros qu'un pigeon, il a le collong, la teste petite, & le bec comme celui d'un petit heron, & les pieds noirs. Toutes ses plumes sont si blanches, qu'elles éblouissent la veüe: ie n'y ay point trouvé d'aigrettes, quoy que j'en aye veu plusieurs qui avoient esté tûées, il n'y a pas plus à manger, qu'au corps d'une grive.





*Des Chaüans que l'on appelle dans les Isles
Canots, & des Chauves-souris.*

§. IX.

L'On entend durant la nuit presque dans toutes nos Isles, une sorte de Chaüant, qui jette un cry lugubre, côme qui crieroit *au Canot* : & c'est ce qui luy a fait porter ce nom, cela a fait bien souvent courir les habitans qui sont proche de la mer, sur le bord du rivage, dans la croyance que c'estoient des pauvres habitans, dont les canots estoient en peril d'estre cassez contre les roches, & qui demandoient du secours : ils ne sont pas plus gros que des Tourterelles, mais ils sont tous semblables en leur plumage aux hibous, que nous voyons communément en France, ils ont deux ou trois petites plumes aux deux costez de la teste, qui semblent estre deux oreilles.

Il me souvient d'avoir un jour assisté un habitant de la Guadeloupe à la mort, ie vis dessus & dessous son liét sept ou huit de ces *canots*, qui y faisoient un bruit desesperé, de sorte que tous ceux de la maison me vouloient persuader que c'estoient des diables ; toute la nuit ils ne firent autre chose que r'entrer & sortir, & crier continuellement, mais le jour venant à paroistre, ils sortirent de la maison.

Il y a dans les Isles un grand nombre de Chauves-souris, plus grosses que celles de France : mais ie n'ay jamais oüi dire qu'elles ayent piqué personne aux oreilles, comme font celles du bresil, qui impriment une petite morsure, dont l'on a bien de la peine à estancher le sang.

Des Mouches.

CHAPITRE III.

A Pres avoir suffisamment traité des oyseaux , j'ay crû estre à propos de traiter icy des mouches , comme en son propre lieu : & quoy que j'aye peu de chose à dire de ces volatiles , ie ferois scrupule de frustrer l'attente du Lecteur curieux en le taisant , dautant que ce que j'en diray n'est pas commun.

Des Abeilles.

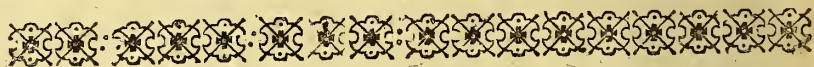
§. I.

L Es Abeilles doivent tenir le premier rang entre les autres mouches, comme les troupes royales, & celles qui sont les plus vtils aux hommes. Mais comme ce seroit sans doute m'elloigner de mon dessein , si j'écrivois des Abeilles de nos Antilles, tout ce que les Autheurs ont laissé par écrit de celles de l'Europe: ie me contenteray de dire précisément ce en quoy elles sont dissemblables.

En 1. lieu, il n'y en a point du tout de privées: elles sont toutes sauvages, & ie ne crois pas qu'on les puisse jamais apprivoiser. I'y ay fait tout ce que j'ay pû , ayant lié le tronc d'un arbre , dans lequel il y avoit une ruche, ie la posay sur une souche, laquelle j'environnay de cendres pour la garantir des fourmis , & y apportay tous les artifices que ie crûs nécessaires pour sa conservation, mais en vain: car quoy que les Abeilles y demeurassent fort long temps , ce ne fut que pour butiner & enlever tout ce qu'il y avoit dedans: & en ef-

fet, quand elles l'eurent vüidée, elles l'abandonnerent entièrement.

Ces Abeilles sont la moitié plus petites que celles de France, & n'ont point du tout d'aiguillon. Elles font leur petit ménage dans des arbres creux, & leur miel est dans de petites bouteilles de cire, qui sont grosses comme des œufs de pigeon, dont chacune tient une bonne demy-once de miel fort clair, bien épuré, de couleur d'ambre, d'un goût fort aromatique, & meilleur que celui de France: mais il est faux de dire, comme fait le sieur de Rochefort, qu'il soit plus blanc que celui de l'Europe. Dans les ruches les plus abondantes, il n'y a pas plus de cinq ou six livres de miel, & deux ou trois livres de cire noire, laquelle ne peut estre blanchie pour quelque diligence qu'on y puisse apporter. Elle est beaucoup plus molle que celle de l'Europe: nous nous en servons neantmoins pour faire des cierges, mais c'est à faute d'autre.



Des Mouches luisantes.

§. II.

IEn'ay rien veu dans toute l'Amerique digne à mon jugement d'estre admiré, comme les mouches luisantes. Ce sont comme de petits Astres animez, qui dans les nuits les plus obscures remplissent l'air d'une infinité de belles lumieres, qui éclairent & brillent avec plus d'éclat, que les Astres qui sont attachez au Firmament. De jour elles rendent hommage à ce bel Astre, duquel toutes choses lumineuses empruntent tout ce qu'elles ont de splendeur & d'éclat: car elles sçavent si bien cacher leur lumiere, que ceux qui ne les cōnoissent pas les prendroient pour de vils escarbots: elles se retirent dans les bois pourris, jusqu'à ce que le

Le Soleil soit couché : & alors elles prennent le vol qui deçà, qui de là , & il semble que ce soient autant de chandelles allumées , portées par des mains invisibles le long des forets & des habitations. Je ne sçay si c'est l'amour ou l'envie qui les fait courir avec tant d'ardeur , apres les choses qui brillent ou esclatent tant soit peu : mais il ne faut que poser une chandelle , un tison de feu , ou une méche allumée, pour les faire approcher , & faire tant de tours aux environs de ces lumieres estrangeres , que bien souvent elles y esteignent la leur , en s'y bruslant comme les papillons à la chandelle.

Ces petites chandelles vivantes suppléent souvent à la pauvreté de nos Peres, auxquels la chandelle & l'huile manquent la pluspart de l'année: quand ils sont dans cette nécessité, chacun se saisit d'une de ces mouches, & ne laisse pas de dire Matines aussi facilement que s'ils avoient de la chandelle.

Si ces mouches estoient incorruptibles comme les pierres , & que leur lumiere les survéquit ; il est certain que les diamans & les escarboucles perdroient leur prix : mais cette lumiere est tellement attachée à la disposition de l'animal, que lors qu'elles sont en pleine santé, elles font feu de toutes parts; & quand elles sont malades, cette lumiere s'affoiblit, & elle se perd entierement, lors qu'elles meurent. Cela se remarque aisément par ceux qui en veulent conserver en vie : car elles ne vivent que quinze jours ou trois semaines au plus, estant ainsi prises.

Ce que le Sr de Rochefort rapporte des Sauvages, qu'ils se frottent le corps de cette liqueur luisante qui sort de cette mouche, est un côté fait à plaisir : & ce qu'il assure qu'elles ne vivent que de fleurs est pareillement faux, puisque j'en ay nourry de bois pourry, & celles que nous avons dans la Guadeloupe semblent ne vivre d'autre chose.

J'en ay veu une autre espece toute differente dans la Martinique ; lesquelles ne sont pas plus grosses que les mouches communes. Celles-cy font briller en un moment dans l'air

dix ou douze petits éclairs d'un feu doré , le plus agreable du monde , puis elles s'arrestent & cachent leur feu tout à coup, & à un moment de là elles recommencent, & vont ainsi voltigeant toute la nuit, faisant paroître à chaque démarche un petit échantillon de leur gloire. Cette clarté est attachée à une certaine matiere blanche , de laquelle elles sont toutes remplies , & elles la font paroître par les incisions de leur peau quand il leur plaist.



Des Mouches cornuës.

§. III.

LA mouche cornuë est une estrange espece de mouche; laquelle quant à la forme du corps, est toute semblable au cerf-volant, ou à ces gros hanetons gris qu'on trouve sur la fin de l'Esté dans les cheminées : elles ont la teste noire, fort petite, & couverte d'un poil orangé, doux comme de la foye: dans cette teste sont enchassez deux yeux ronds, gros comme des petits pois tannez, clairs, & diaphanes comme du verre. Il sont arrestez dans leurs petits chatons par deux petites pointes qui les couvrent à demy. Ces yeux sont d'une matiere si dure, que j'ay fait plusieurs fois mon possible pour les crever, sans en pouvoir venir à bout, à moins que de mettre la teste par morceaux. Cette petite teste se termine en forme de corne, retroussée & armée de quatre dents, comme la pince d'une escrevisse. Cette Corne est noire, dure & polie comme du jayet, & longue d'environ deux pouces.

Mais ce que ie trouve de plus remarquable, & qui ne se rencontre dans pas un de tous les animaux que j'aye veu, est qu'elle a une jointure & un mouvement au dessus des yeux: car cette petite teste est couverte d'un certain casque, de

puis les aîsles jusques sur les yeux, où il se termine en une autre corne longue de trois ou quatre pouces, & qui se courbant en bas, atteint la jointure de l'autre, & fait comme la pince d'une escrevisse. Cette corne est de mesme estoffe que la premiere, excepté que le dessous est bordé d'un poil raz & doux comme du velours: elles haussent & baissent ce casque quand bon leur semble, il n'y a que les masles qui portent ces cornes, les femelles n'en ont aucune.

J'en ay veu deux autres sortes dans la Martinique; dont la premiere estoit toute semblable à celle que nous venons de décrire, excepté que les deux cornes estoient égales, & aux deux costez de la teste, & qu'elles se ferroient de plat, au lieu que celles de l'autre se fermoient de haut en bas.

La seconde estoit plus petite, longue d'un pouce & demy, & large d'un doigt, & tout le dessus de ses aîsles qui sont dures comme celles des hanetons, estoit rayé d'une couleur argentée sur du verd.

Le fleur de Rochefort qui est accoustumé à nous donner des monstres, au lieu des animaux qu'il nous veut représenter, n'a donné à sa mouche cornuë que quatre pieds, bien qu'elle en ayt six: il en décrit plusieurs sortes que je n'ay jamais veu dans les Isles, & qu'il n'a peut-estre veu que dans les cabinets. En verité cét autheur rêve, quand il dit que quelques-uns appellent ces grosses mouches phalanges; car la phalange est une grosse arraignée veneneuse, qui se trouve dans la Martinique, & dont il a assez bien exprimé la figure.





Des Guespes.

I V.

Les Guespes font une bonne partie des plus rudes incommoditez de la Guadeloupe : elles sont grosses comme des mouches à miel , mais deux fois plus longues : elles sont grizes , rayées de jaune , & armées d'un tres dangereux aiguillon. Elles composent une petite gaufre grande comme la main , à guise d'un rayon de miel , où il n'y a pourtant que les petites Guespes , lesquelles se forment chacune dans leur petite case , & toutes les grandes sont par dessus , desquelles une partie couve & foment , s'il faut ainsi dire , leurs petits , pendant que les autres travaillent à agrandir la ruche.

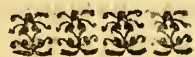
Ces ruches sont attachées par de petits filets , composez de la mesme matiere que la ruche , à des branches d'arbres & courtines des couvertures des maisons , lesquelles sont fort basses dans toutes ces Isles : & cela en si grande quantité , qu'à peine peut-on voir deux pieds de courtines , où il ne pende un de ces dangereux bouquets : en plusieurs endroits de l'Isle , & nommément le long des rivieres , tout en est si rempli , qu'il faudroit avoir autant d'yeux qu'un Argus pour les éviter toutes.

Ces petites furies (s'il faut que ie les appelle ainsi) semblent n'estre composées que de feu , de fierté , & de colere : elles sont tousiours prestes à mal faire ; il ne faut que passer un peu trop près d'elles , pour les voir toutes fondre sur vous , comme de petites enragées , chacune vous enfonçant dans la chair son aiguillon , jusqu'au gros bout : à travers de cet aiguillon il se glisse un certain venin , qui cause une si excessive douleur , que j'aymerois mieux estre piqué d'un scorpion

du païs, que d'une de ces Guespes. Ces piqueures sont en mesme temps suivies de l'enflure, qui dure trois ou quatre jours, & il n'en faut qu'une seule pour rendre le visage d'un homme tout contrefait.

J'ay trouvé dans l'Isle de la Grenade des ruches de Guespes, d'une structure bien particuliere: car elles pendoient aux branches des arbres comme des fruits, elles estoient plus grosses que la teste d'un homme, de la figure d'une poire grise, dont le gros bout pendoit en bas, toute l'écorce estoit faite de cette cire, dont les guespes font leur petite gaufre, & le dedans estoit divisé par estages de trois gauffres ronds semblables à celles de nos Abeilles: j'en voulus prédre une où il y auoit des mouches, croyant qu'elles n'avoient point d'éguillon cōme les abeilles de la Guadeloupe & de la Martinique mais j'en fus si vivement piqué, que ie fus contraint de la quitter & d'en prendre une sèche, que ie voulois apporter en France, mais cela estoit si fragile, qu'elle fut en piece avant que ie fus arrivé à la Martinique.

Le remede le plus prompt & le plus en main, est d'appliquer l'allumelle d'un cousteau toute froide sur la piqueure. Mais l'herbe aux fleches est le plus excellent remede de tous; car sa racine pilée & appliquée sur le mal, attire le venin, fait cesser la douleur, & oste l'enflure en mesme temps. Pendant les grandes pluyes, la plupart se retirent dans la terre, & dans des creux d'arbres, où elles demeurent cachées deux ou trois mois, aussi bien que les Arondelles durant l'hiver dans l'Europe.





Des Maringoins & des Moustiques.

§. V.

SI nous joignons aux incommoditez que causent les Gueles dans l'Isle de la Guadeloupe, celles que causent les Maringoins & les Moustiques, (sans rien dire des chiques, qui sont les plus petits animaux, & ceux qui affligent davantage les hommes) nous avons juste sujet de croire que Dieu se sert des choses les plus petites & les plus infirmes du monde, pour faire admirer sa puissance, & confondre la superbe des hommes.

Les Maringoins, que quelques-uns appellent en France, *Cousins*, sont à proprement parler de petits yurognes de sang humain, & de petits larrons de la patience des hommes; lesquels s'engendrent dans des eaux croupies. Au commencement, ce n'est qu'un petit vermicelle, guère plus gros qu'un cheveu, long comme un grain de bled: les aîles leurs viennent ie ne sçay comment, puis ils s'envolent en si grande quantité, qu'en plusieurs endroits l'air en est tout obscur, & principalement au matin deux heures avant le jour, & autant apres le Soleil couché.

Si-tost qu'on est arrêté, ces petits tyrans viennent bourdonner autour des oreilles avec tant d'importunité, qu'il n'y a point de patience qui n'échappe: & si tost qu'on pense sommeiller, ils se rüent sur toutes les parties du corps qui sont découvertes, & chacü d'eux ajuste son petit bec (qui ne pourrât estre presque veu des plus clair-voyans, se fait neâtmoins cruellement sentir) dans un des pores de la peau, & si-tost qu'ils ont rencontré la veine, vous les voyez ferrer les aîles, roidir les jarets, & succer le sang le plus pur, comme un enfant qui tire le lait du sein de sa nourrisse; que si on les laisse

faire, ils en tirent tant, qu'à peine peuvent ils voler. Les endroits de l'Isle où il y a moins de Crables, sont ceux où il y a moins de Maringoins.

Les Sauvages font du feu sous leurs lits, afin que la fumée les chasse. Quelques François qui ont des habitations dans des fonds, & proche des lizieres des bois, sont aussi quelquefois contraints de se servir de ce remede, & mesme d'enfumer les Cafes de tabac; mais en verité, le remede est pire que le mal.

De tous les moyens qu'on invente pour se garantir de cette vermine, ie n'en trouve point de meilleure que de faire des pavillons de raiseaux de fil de coton, dont les quarrés soient fort petits; car ces petits animaux ayant de grandes ailles, il est impossible qu'ils y passent: c'est ce que nous ont appris les Sauvages du Bresil, qui se servent de ces pavillons qu'ils pendent au dessus de leurs lits.

Il y a encore une autre espece de mouche, que les habitans appellent *Moustiques*; ces mouches ne sont pas plus grosses que de petites pointes d'épingle, mais piquent plus vivement que les Maringoins, & laissent vne marque sur la peau, comme une tache de pourpre. Celles-cy ne se rencontrent que le long des rives de la mer, qui sont à l'abry des vents, où il n'est pas possible de se tenir arresté au matin & au soir, sans en estre extrêmement tourmenté.



De quelques autres especes de Mouches qui ne se voyent point dans l'Europe, & des Mouches communes

§. V I.

IL y a encore dans ces Isles deux autres sortes de mouches, qui ne se rencontrent point dans l'Europe, dont les pre-

mieres sont larges d'un bon pouce, & longues d'un pouce & demy, elles sont plates & assez semblables aux écargos : celles-cy ont les dents si dures, qu'elles rongent & percent jusqu'au cœur, les bois les plus durs, pour y faire leur nid.

Les autres sont certains moucherôs, qui ne font que bourdonner le long de la terre, lors qu'immediatement apres la pluye, le Soleil vient à l'échauffer un peu ardemment. Ce qu'il y a de plus remarquable en celles-cy, est la façon de faire leur nid : car pour cét effet, elles vont couper de petites feuilles d'arbres qu'elles arondissent avec leurs dents ; en sorte que de deux fûcilles elles en forment un petit panier, dans lequel elles en ajustent un autre d'une égale grandeur ; de maniere toutefois qu'il ne va pas jusqu'au fond : & dans ce qu'il y demeure d'espace, ie ne sçay si elles y pondent un œuf ; mais il s'y engendre une mouche, & ainsi successivement jusqu'à dix ou douze ; & l'on trouve ordinairement ces petits nids dans des armoires, où il y a quelque ouverture par où elles peuvent passer.

Il y en a encore une autre sorte, longue comme la moitié du doigt, qui en fait tout autant. Je sçay par experience certaine, que l'une & l'autre ont un tres-dangereux aiguillon.

Pour ce qui regarde les mouches communes, on a esté longtemps dans ces Isles sans en estre beaucoup tourmenté : mais depuis que l'on a commencé à faire du sucre, & à couvrir les cases des fûcilles de cannes, & que les cuisines sont devenues plus grasses qu'elles n'estoient au commencement : on en est incomparablement plus tourmenté, que dans la France au cœur de l'Esté.

Les habitans qui ont des chambres closes & separées du commun, devroient faire de ces petits raseaux, & les attacher à leur fenestre, pas un n'y pourroit jamais entrer.



1. Acouty. 2. Chasse de l'Acouty. 3. Manitou ou Opassum. 4. Cochon des Isles. 5. Chasse du Cochon. 6. Tatou. 7. Tatou en bourse. 8. Chasse du Tatou. 9. Acayou. 10. Grand Figrier. 11. Squine. 12. Cacao. 13. Callebassier.



TRAITE VI.

DES ANIMAUX DE LA TERRE.

Des Animaux à quatre pieds.

CHAPITRE I.

Des bestes de Labour.

§. I.



O V T ce que nous avons de moutons, de chevres, de chevaux, de bœufs, & d'ânes, tant dans la Guadeloupe, que dans toutes les autres Isles habitées par les François; a esté apporté par ceux qui y demeurent, depuis qu'elles ont esté habitées. Les Espagnols n'y en mirent aucuns, comme ils ont fait dans les autres Isles, d'autant que celles-cy estant toutes couvertes de bois, le bétail n'y auroit pû subsister sans herbage. Monsieur Aubert second Gouverneur, a commencé le premier pré dans la Guadeloupe, & y a fait apporter les premiers chevaux, & Monsieur Hotiel depuis quelques années apres son arrivée, y fit rouler les chariots, & labourer la terre avec les bœufs.

Bien qu'il y eût d esia quelques chevaux dans saint Christophe à l'arrivée de Monsieur de Poincy; cette Isle pourtant n'en a esté parfaitemēt peuplée, qu'en suite du cōmerce qu'il

establit avec l'Isle de *Courasol* habitée par les Holandois: car le Gouverneur ayant appris que l'on faisoit à saint Christophe une grande quantité de cette sorte de pois, que nous appellons *Haricots*, chargea un navire de chevaux & d'autre bétail, & envoya par le mesme navire deux deputez à Monsieur de Poincy, pour le prier de faire le plus de pois, & de cassave qu'il pourroit, & luy promettre en échange autant de cavalles, chevaux, vaches, taureaux, & moutons, qu'il voudroit. On leur en fournit tant dès cette premiere fois, qu'ils laissèrent tout le bétail qu'ils avoient amené dans leur navire, & demurerent encore redevables de douze chevaux.

Je ne sçay si ce cōmerce a duré long-temps, mais ie sçay bien que non seulement saint Christophe, mais encore toutes les autres Isles, sont autant peuplées de toute sorte de bétail que la France, & qu'il y multiplie bien davantage, parce que les femelles portent plus souvent, & bien moins de temps que ceux de France.

Quelques gras, beaux, & porelez pourtant que puissent estre les chevaux, comme ils ne vivent que de verdure, de racines de manioc, & de patates, ils sont flasques, & n'ont jamais tant de vigueur que les chevaux de l'Europe, qui vivent de bonne avoine. Ce n'est pourtant pas une règle si generale, qu'il n'y ait de l'exception; car j'en ay veu quelques-uns qui avoient soin de leur donner tous les jours deux ordinaires de mil, & ceux-là se portoient parfaitement bien, & étoient aussi vigoureux que nos chevaux de l'Europe: mais ils sont fort sujets à la pousse, & aux autres maladies des chevaux de France.





*Des Porcs qui se rencontrent dans toutes ces Isles.
Agréable description de la chasse de
ces animaux.*

§. I I.

Nous devons aux soins des Espagnols toute l'utilité que nous retirons aujourd'hui , non seulement des bestes de labour : mais encore des porcs desquels ils ont rempli toutes les Indes : Et ie ne m'estoie nullement , si cette nation a aussi heureusement réussi dans l'establissement de ses Colonies dans l'Amerique , que dans le gouvernement de ces peuples barbares , desquels un seul Espagnol regit un pays assez grand & assez peuplé , pour faire une Province : car il faut avouer ingenuëment qu'ils sont autant recommandables , dans la prévoyance & le soin qu'ils ont eu de remplir chacune de ces Isles , selon la capacité des animaux qu'elles pouvoient nourrir , que nous sommes blasmables dans le dégast que nous en faisons tous les jours , qui est tel qu'en quinze ou seize années , une petite poignée de François dans la Guadeloupe , a destruit ce qui a servy aux Espagnols , presque l'espace de deux siècles , pour rafraichir tous les ans une tres-puissante armée , sans qu'il y ait paru aucune diminution jusqu'à nôtre arrivée.

Nos Chasseurs , qui au commencement sans s'éloigner des habitations , mettoient en une matinée des trente & quarante porcs par terre , sont maintenant contrains de faire des dix , douze , & quinze lieuës par mer , portans leurs chiës , leurs armes , & tout leur équipage dans des Canots , ramans comme des forçats de galere , mangeant du pain du pays , beuvant de l'eau , & couchant sous des arbres , exposez à toutes les

injures du temps, & qui pis est, à la mercy des Maringoins & des Moustiques, qui leur tirent le meilleur sang du corps, & ne leur donnent pas un seul momēt de repos; de sorte qu'ils sont contrains de passer la plus grande partie de la nuit; à l'entour d'un grand feu, assis sur leurs derrieres comme des singes, le bout de perun à la bouche, fumant comme des dragons, jusqu'à ce que la fatigue les accable, que le sommeil les charme & rende leurs corps insensibles aux piqueures de ces Maringoins & des Moustiques.

Quand ils sont arrivez au rendez-vous, ils composent promptement un petit *Ajoupa* de feuilles de Latanier ou de Balifier, qui leur sert seulement pour essuyer les plus fortes ondées de pluyes, & pour mettre à couvert leurs victuailles, & leurs lits. Cela fait, dès la pointe du jour, ils donnent la huée à cinq ou six gros dogues ou mastins qu'ils ont avec eux, & se mettent en campagne, le plus souvent à jeun, & vestus seulement d'un petit caleçon de toille, qui leur serre les fesses, & ne les empêche nullement de courir. Vn d'eux tiendra un grand cousteau dans sa main, un autre un coute-las, un autre une lance qui est comme une demy-pique, mais qui a le fer large cōme la main; & un autre aura un mousqueton ou un pistolet. En cēt équipage, ils suivent les chiens qui vont questant & éventant la venaison, brossant à travers des halliers, grimpant des montagnes & des rochers, qui font peur à lès voir, franchissant mille precipices, où il y a au moindre de quoy se rompre le col. Pour l'ordinaire, ils sont contrains de cheminer par des pays perdus, où ils enfoncent dans la bouë & dans la fange, bien souvent jusqu'à la ceinture.

Après toutes ces peines, s'ils rencontrent une bande de porcs, il ne faut pas dire que ce soit une chasse; mais bien une guerre confuse, d'hommes, de chiens, & de porcs: les hommes crient, les chiens aboyent, les porcs grongnent, comme si toutes les furies d'enfer les tenoient aux fesses: les chiens mordent comme loups enragez, les porcs se deffendent, & quelquefois d'un coup de hure, font bondir les chiens de la hauteur d'un homme, & leur mettent les trippes au Soleil.

Les Chasseurs secourent leurs chiens , & c'est à qui lancera plus hardiment entre le col & l'épaule , celui qui fait plus de résistance. Les autres égorgent ceux que les chiens ont desla terrassez : mais pendant cette confusion, garde la dent; car ces animaux ont de si furieuses deffenses , que quelque-fois d'un coup de dent , ils vous décourent plus de peau, que le meilleur Chirurgien du pays n'en sçauroit guerir en trois mois.

Enfin , ce massacre achevé sans que nos Chasseurs aient pardonné aux truyes pleines , non plus qu'aux marcassins. (& c'est ce qui fait le dégast & destruit entierement la chasse) ils font promptement le devoir aux chiens, leur donnant toutes les fressures , lesquelles au commencement on laissoit perdre, aussi bien que la teste & les pieds, & on donnoit de la meilleure viande aux chiens , & mesme j'en ay veu qui faisoient scrupule de leur en donner de cruë. Mais ce tēps-là est bien passé; car ie sçay certainement que ceux qui en ont fait plus de dégast, sont à present contrains d'aller chercher pour eux avec beaucoup de travail, ce dont autrefois ils n'ont pas voulu repaistre leurs chiens.

La Chasse achevée chacun se charge de sa beste : & si le nombre des porcs tuez excède celui des hommes , ils en escorchent deux ou trois, & font des sacs de leurs peaux; puis separant la chair d'avec les os , ils composent autant de fardeaux qu'ils font de personnes; d'autres vüident le ventre du porc, luy coupent les pieds & la teste, & luy font un trou par le milieu de l'échine, où ils passent la teste, en sorte que la moitié du porc pend pardevant, & l'autre par derriere : & ainsi chargez comme des asnes qui vont au moulin , ils prennent le chemin du rendez-vous , duquel assez souvent ils sont éloignez de deux , trois & quatre grandes lieues. De vous dire icy la peine qu'ils endurent en ce retour, c'est chose qui se peut mieux concevoir que décrire. Je les ay veu quelquefois detester leur vie, maudire la chasse, & protester avec des juremens execrables, qu'ils n'y retourneroient jamais. Si tost qu'ils sont arrivez, ils jettent la charge par dépit contre terre, & la couvrent de plus de maledictions, qu'il

n'y a de poil sur la peau qui l'environne : ce ne sont que plaintes , que murmures & que riottes , auxquelles à moins que de vouloir estre gourmé , il ne faut point de réplique. Cependant ceux qui ont gardé le boucan , qui savent aussi bien la maladie de leurs compagnons , que le remede qu'il y faut apporter, sans dire un seul mot, augmentent promptement le feu, mettent la marmite haut, & si la chasse est bonne, ils vous jettent un porc en deux pieces sur le boucan, qui est composé de quatre petites fourches de la hauteur de deux pieds, plantées aux quatre coins du feu, sur lesquelles ils ajûtent des bâtons en forme de gril.

A peine la viande a-t-elle senty le feu, que tous mes compagnons (auxquels le Proverbe, affamez comme des Chasseurs, convient mieux qu'à qui que ce soit) tirent des égouillettes chacun de son costé , & remuent les maschoires de si bonne grace, qu'il n'y a point de dégousté qui n'eût de l'appetit à les voir faire. Le caquet leur revient avec le goust de la viande, & à proportion que le ventre s'emplit, le souvenir de leurs maux s'évanouit & se perd. Ils disent merveilles de la generosité de leurs chiens ; chacun estalle ses proüesses, raconte ses aventures, & vante l'adresse qu'il a eu à esquiver un coup de dent, & à lancer le cochon : enfin, ils s'échauffent si bien par ces discours, que comme si leurs maux passez n'avoient esté que des songes & de pures imaginations, à les entendre il semble qu'il n'y ayt point de mal-heureux que ceux qui sont privez de leur mal-heureux bon-heur : ils font de nouveaux projets d'y retourner dès le lendemain, mesme dans des lieux plus éloignez & plus difficiles : ils n'y manquent nullement, & continuënt ce penible exercice, plustost qu'une chasse agreable & divertissante , jusqu'à ce qu'ils ayent la charge de leurs Canots , ce qui leur peut valoir, quand la chasse est bonne, à chacun un baril de viande, ou deux pour le plus.

Ayant leur charge complete, ils s'en reviennent vent derriere, chantant, & aussi joyeux que s'ils avoient fait une heureuse fortune : mais comme souvent le naufrage se rencontre dans le port, il ne faut qu'une lame à l'emboucheure d'u-

ne rivière, lesquelles toutes sont de tres-difficile & dangereuse entrée; ou un mouton en passant une pointe, pour renverser toute la boutique, & ainsi convertir la joye de nos pauvres Chasseurs en duëil, & les priver d'un bien acquis avec de si penibles travaux.

Je reviens à mon sujet, duquel ie me suis un peu trop écarté en suivant nos Chasseurs. Je dis donc que les Espagnols ayans reconnu. que la Guadeloupe leur estoit la plus commode de toutes les Isles Cannibales, pour le rafraischissement de leur armée, tant à raison des belles eaux, des torrens, & des rivières, desquelles elle est avantageusement pourvue, qu'à cause de la grande abondance de fruiçts qui s'y trouvoient en plus grande quantité, que dans toutes les autres Isles; ils y jetterent en passant grand nombre de porcs, afin que par succession de temps ils se multipliasent, en sorte que pendant trois ou quatre jours que les femmes estoient occupées à blanchir le linge de l'armée, les soldats pussent chasser pour rafraischir toute la flotte, fatiguée par un si long trajet de mer.

Ie ne sçay où ils ont pris les porcs, qu'ils ont mis dans toutes ces Isles; car ils sont tous differens de ceux que nous avons en France. Ils sont plus courts d'un bon tiers, ont la hure plus grosse, & sont armez de deux horribles dents, bouclées comme des cornes de beliers. Ils sont noirs comme les sangliers, & ont la peau, principalement les vieux masles, épaisse d'un bon ponce. La chair à meilleur goust que celle des porcs de nostre France.

On nous en apporte quelquefois de l'Isle de Tabac, & des autres Isles voisines, d'une autre sorte. qui a une chose bien remarquable, c'est un évent, ou un certain trou sur les reins, dans lequel on pourroit aisément fourrer le petit doigt, & qui penetre jusqu'au creux: ils respirent par cet endroit, d'où vient qu'ils ont l'haleine plus forte, & durent davantage à la course, & font plus de peine aux chasseurs.

Ce n'est pas un petit ménage, que la nourriture des porcs dans les Isles, & ie sçay des personnes fort riches, qui y ont

gagné la meilleure partie de leur bien ; outre que cela ne coûte que la peine d'un Nègre , qui leur donne tous les jours une brassée ou deux de bois de patates dans leurs parcs, qui sont des Clos quarrez faits d'arbres couchez les uns sur les autres, & il n'y a guères d'habitation bien réglée, où il n'y ayt un bon parc à Cochon.



De l' Acouty.

§. III.

L' Acouty , que quelques-uns ont voulu assez mal à propos faire passer pour le Lapin des Indes, est un petit animal, qui tient du lievre & du cochon tout ensemble ; car il a le corps , l'agilité & les dents d'un lievre , mais il a la teste approchante de celle d'un rat, & les oreilles courtes & arondies : son corps est couvert d'un poil roux cuissant & rude, comme celui d'un cochon de trois mois, il a la queue pelée & plus courte que celle d'un lievre ; ses jambes de derriere sont aussi destituées de poil, & ont six orteils onglez, bien que celles de devant, n'en aient que quatre, lorsqu'il est priué, on le dresse à marcher sur ses deux pates de derriere, & à prendre de celles de devant la viande qu'on luy presente, qu'il mange comme les singes, & avec plus d'avidité que les Lapins ne mangent les chous.

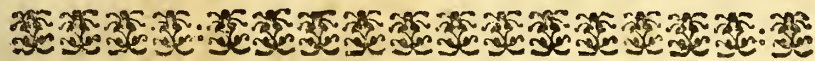
Ce petit animal repaire dans des arbres creux, & se nourrit de racines d'arbres, d'où vient que rarement il s'en rencontre de fort gras, nommément entre ceux qui se prennent loin des habitations : car ceux qui en sont plus proches se nourrissant de fruits, de manioc & de patates, sont plus gras & de meilleur goût : mais les uns & les autres sentent si fort la venaison, & ont la chair si dure, que plusieurs les méprisent.

Il se fâche & gronde contre ceux qui luy font du tort, & se

se défend contr'eux. Il me souvient qu'un jour nous en trouvâmes un dans nostre Chapelle, qui ne s'épouvanta pas de nous; mais nostre Superieur l'ayant voulu prendre par deux fois, il commença à gronder & à herisser le poil, & se jetta à sa jambe, dont il emporta la piece; nous le saisismes pourtant, mais il se prit à crier, à siffler, & à se débatre si rudement qu'il nous échapa.

La femelle porte deux ou trois fois l'année. Quand elle est prestée de mettre bas, j'ay remarqué qu'elle fait un petit lit d'herbe, ou de mousse sous un buisson, & y fait ses petits, qui n'excèdent jamais le nombre de deux. Là, elle les allaite deux ou trois jours, puis elle les transporte, comme les chastes font leurs petits, dans certains creux d'arbres où elle les nourrit, jusqu'à ce qu'ils soient en estat de se pourvoir d'eux-mêmes. Au commencement que l'Isle de la Guadeloupe fust habitée, les habitans ne vivoient presque d'autre chose; & ils ont presque tous de petits chiens dressés à cette chasse qui les éventent, & les poursuivent jusques dans le creux des arbres, où les chasseurs les enfument cōme des renards dans leurs terriers. La plupart des chiens qui servent à cette chasse, perdent la veüe en peu de temps, ie crois que cela vient des Lianes bruslantes, & des petites branches qui leur cinglent les yeux en courant,

Les Sauvages se servent des dents de cét animal dans leurs ceremonies, pour s'égratigner & faire saigner par toutes les parties de leurs corps; comme ie diray ailleurs.



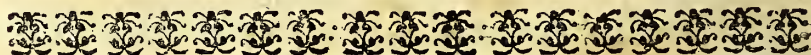
Des Lapins.

§. I V.

PLusieurs habitans nourrissent dans toutes les Isles où j'ay esté, aussi bien que dans la Guadeloupe, grand nom-
P p

bre de Lapins , lesquels ont esté apportez de l'Europe. Ils font de petites garennes , avec des pieux qu'ils enfoncent dans la terre deux ou trois pieds , où ils rencontrent infailliblement le tuf , qui est presque aussi dur que du roc , sur lequel les pates des Lapins n'ont point de prise. Ils peuplent aussi abondamment qu'en France , mais les rats se meslent parmy eux , & mangent les petits , & bien souvent estranglent les grands ; d'où vient que si on n'en a un grand soin, toutes ces garennes déperissent petit à petit.

L'on en lascha quelques-uns du temps que Monsieur de l'Olive estoit Gouverneur de la Guadeloupe , & demouroit au Fort royal , & ils avoient si bien peuplé autour des grands jardins de ce Fort , que les Chasseurs y alloient presque tous les jours , & ne revenoient presque jamais sans en rapporter.



Du Tatoü ou Armadille..

§. V.

IEn'avois jamais ny veu ny mangé de Tatoü, avant le dernier voyage que ie fis aux Isles en 1656. Je fus dans la Grenade au temps qu'ils commençoient à paroistre, & on eut de la peine à en trouver pour m'en faire voir & manger ; l'on m'en apporta pourtant deux ou trois , que j'eus le temps de contépler, & d'en éplucher à loisir toutes les particularitez.

Cette Isle , est la seule de toutes les Isles habitées par les François , où ce petit animal puisse vivre , & plusieurs personnes ont fait tout ce qu'ils ont pû pour en apporter de vivans à la Martinique, sans y avoir pû réussir: car si tôt qu'ils viennent devant l'Isle de S. Vincent , les forces leurs manquent , & la plupart meurent avant qu'on l'aye passée ; & si les plus forts vont jusques à l'Isle de la Martinique, ils expirent en les descendant à terre.

Le Tatoü, dont le sieur de Rochefort nous a donné la figure, a esté tiré de quelque relation du Bresil, car ce n'est point celuy de nos Isles ; il se trompe mesme dans les choses qui sont communes à tous les Tatoüs : j'ay fait tirer la figura que ie donne sur le Tatoü mesme, & par là l'on verra qu'il est fort différent, de corps, de queue, de pates & de teste, de celuy que cét Auteur nous a donné.

Il a la teste comme un cochon de lait, mais bië plus pointüe que ne dit le sieur de Rochefort, qui luy dõne aussi un corps trop gros, à proportion de l'animal, il ne luy donne que trois bandes ou trois cercles qui l'environnent, bien qu'il en aye dix : il luy met cinq ongles à chaque pied, & il est certain qu'il n'en a que quatre, outre qu'il n'a point d'argot qui tire en arriere, comme il luy en met aux pattes de devant ; mais tous ses orteils & ses ongles sont couchez les uns le long des autres ; la queue qu'il luy donne est aussi trop courte, qu'il doit avoir beaucoup plus longue que son corps, & toute divisée par nœuds & par cercles d'écailles, les épaules & les hanches sont couvertes d'une écaille, qui descend jusque à la sortie des pates de devant & de derriere, cette écaille est grise & toute semée de petites taches blanches, larges cõme des lentilles. Tout le milieu du corps entre ces deux écailles est environné de dix bandes d'écailles dures, larges d'un pouce, & tout traversé de pointes ou rayons aigus, toutes ces bandes sont jointes l'une à l'autre, & aux deux autres écailles, par un cuir meslé de tendons nerveux, qui luy laissent le mouvement fort libre, en sorte qu'il se plie, se tourne, & se met en boulle, quand il luy plaist, & il a deux rangs de dents trenchantes dans la gueule.

Toutes les écailles qui le couvrent sont d'une fermeté qui tient de l'os & du cartilage, mais elles ne sont pas si dures, qu'elles soient à l'épreuve des armes des chasseurs, comme le dit le sieur de Rochefort : car quand il est vif, elles ne resistent point aux moindres dragées ; que l'on luy tire ; peut-estre qu'il y en a de plus dures ailleurs, mais ce n'est pas dans nos Isles.

Cét animal territ comme le Lapin, & demeure pour le

moins un tiers de l'année caché, sans qu'il en paroisse un seul, bien que dans tout le reste de l'année il soit aussi commun dans la Grenade, comme les Lapins dans nos garennes; & il faut que pendant tout ce temps, il dorme dans sa taniere, ou qu'il y vive des fruits & des racines qu'il y amasse.

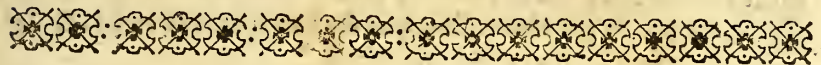
Sa nourriture est de patates, de canes de sucre, de fruits qui tombent des arbres, & de poules & poulets quand il les peut attraper.

Lors qu'il paroist, nos habitans luy donnent la chasse avec des petits chiens, qui le pressant de trop prez, l'obligent de se mettre en boule, c'est à dire, qu'il retire ses 4. patates, sa teste & sa queue sous son ventre, en sorte qu'il devient rond comme une boule, & si bien couvert de ses écailles, que les chiens ne luy peuvent faire aucun dommage. Il n'y a point de mains assez fortes pour ouvrir cette boule, & il faut l'approcher du feu pour luy faire montrer son nez; si un homme le rencontre dans le chemin, il fuit devant luy; & si l'homme s'arreste, il se met à fouir la terre avec ses pattes, & bien plus viste que ne feroit une taupe, & de temps en temps il se mesure, pour voir si son trou est assez grand pour se cacher; & lors que l'on voit qu'il y entre plus qu'à demy corps, il faut fraper des mains & courir sur luy, car il se fourre incontinent dedans, laissant sa queue dehors, par laquelle on le prend sans qu'il fasse aucune resistance.

La chair de cet animal est blanche, grasse, tendre, délicate, & bien meilleure que celle du cochon de lait; on en fait rôtir de tous entiers, on en met dans le potage; on en fait des hachis, des patez, en un mot, il se mange à toute sorte de sauces, & c'est un des plus friands morceaux des Isles.

Ximenés écrit, que les lames ou bandes qui l'environnent étant mises en poudre subtile, & prises plusieurs fois le pois d'un écu dans une decoction de sauge, provoquent la sueur, & sôt un souverain remede contre la vérole: & que le dernier os qui la joint au corps, mis en poudre & en masse, avec un peu de vinaigre rosart, guerit comme par miracle la surdité, en mettât gros comme la teste d'une épingle de cette

masse avec du coton dans l'oreille, & le sieur de Rochefort a mal entédu cet auteur, quand il a dit qu'il falloit mettre un petit os de sa queue dās l'oreille avec du coton, car cēt os est 20. fois plus grand que le trou de l'oreille: quelques-vns luy donnent aussi la vertu du di&tame de Crete, qui attire les épinés ou fers de flèches, des playes où elles sont cachées.



Du Manitou de la Grenade.

§. V I.

SI tost que ie fus arrivé dans l'Isle de la Grenade, l'on me fit voir un animal que les habitans appellent Manitou, & encore d'autres noms comme de *Carigucya*, de *Maritacaca*, & d'*Ospasson*, selon le langage des pays où il se rencontre.

Cet animal a quelque chose du rat, du renard, du singe & du cochon, celuy que ie vis estoit un peu plus grand qu'un chat, tout le poil qui le couvroit estoit d'un gris fort brun, & il sentoit si fort le bouquin qu'il faisoit mal au cœur, il avoit la teste longue comme celle d'un renard, qui tenoit un peu du groüin d'un cochon, sa queue estoit grande, pleine de dents de chat, & mesme deux moustaches comme celles des chats: il avoit une queue presque deux fois aussi longue que son corps, moitié velue, moitié pelée comme celle d'un rat; les habitas m'assurerent qu'elle estoit si forte, qu'il se pendoit par le bout aux branches des arbres, & s'élançoit d'arbre en arbre, avec une legereté merveilleuse; ils me firent voir aussi qu'il avoit le ventre double, & qu'an dessous du fondemēt, il y avoit une petite ouverture, qui ne se voyoit qu'en l'étendant avec les doigts, & cela faisoit comme une bourse ou double verre, tout revestu par dedās d'un poil fort mollet; ils m'assurerēt que les petits se formoient dās cette bourse, & s'y nourrissoient, suçant huit petits tetons qui sont atta-

chez au corps de la mere , & qu'ils sortoient souvent de ce ventre , & y rentroient si tost qu'on leur faisoit peur , que le male en avoit autant que la femelle , & portoit alternativement les petits.

Ils sentent si mauvais, que les chiens ne les veulent pas approcher, si on ne les presse bien fort; ils sont méchans & mordent comme des loups, font la chasse aux poulles & aux oyseaux, quoy qu'ils ne laissent pas de manger des fruits & des cannes, quand la proye leur manque.

Personne n'en mange dans les Isles , & celuy que l'on me fit voir fut jetté à la voirie , les Nègres mesmes n'en voulurent pas.



Des Piloris ou Rats musquez.

§. V I I.

IL se trouve dans quelques-vnes de ces Isles grand nombre de *Piloris* ou Rats musquez, de mesme forme que les Rats de l'Europe : mais d'une si prodigieuse grandeur, que quatre de nos Rats ne pesent pas un *Piloris*. Ils ont le poil du ventre, blanc, & le dos noir, & sentent si fort le musc, qu'ils embaument tout l'air voisin des lieux où ils repairent. Ils nichent mesme jusque dans les Cases, mais ne peuplent pas tant que les autres rats communs. Les habitans de la Martinique les mangent , mais ils sont contraints apres les avoir écorchez , de les laisser exposez à l'air une nuit entiere , & mesme d'en jeter le premier bouillon, pour en oster la trop grande senteur du musc.

Ces Rats sont naturels dans l'Isle de la Martinique, & non pas les autres Rats communs, qui n'y ont paru que depuis quelques années, qu'elle est fréquentée des navires. On a crû fort long-temps que les Couleuvres & les Serpens la garantissoient des Rats: mais depuis dix-huit ou 20. ans les cou-

leuvres n'ont pas beaucoup diminué, & les Rats y sont en aussi grand nombre que dans toutes les autres Isles.

Il est pourtant vray que les couleuvres leur donnent la chasse, & les mangent comme ie diray ailleurs, mais cela ne les diminuë pas: j'ay veu une couleuvre morte qui avoit un Piloris, presque aussi gros qu'un chat dans le corps.



Des Rats communs.

§. V I I I.

IE puis avec beaucoup de raison appeller les Rats communs que nous avons dans nos Isles, l'affliction commune de tous les habitans du pays: car cette vermine peuple au delà de ce qu'on se peut imaginer, & a tellement prevalu depuis cent quatre vingts, que les navires de l'Europe les y ont apporté, (& ie n'avance pas une proposition en l'air, puisque auparavant qu'un grand Galion d'Espagne se fut brisé à la coste de la Martinique, il nes'y estoit point veu de rats communs) qu'il n'y a à present dans toute l'Amerique pas un petit coin de terre, voire mesme une petite islete dans la mer, ou un petit rocher sterile, dans lequel il ne s'en rencontre un grand nombre. Ils terrissent par tout comme des lapins, & principalement dans les habitations, lesquelles de nuit semblent estre des garennes, où les rats fourmillent au lieu de lapins. Le tort qu'ils font dans tout le pays est general; car il n'y a rien que l'on puisse garantir de la dent de ce mal-heureux bestail, puisque mesme ie les ay veu souvent ronger le cuivre & le fer, pour entrer dans les cofres où on avoit enfermé du pain: il semble qu'ils se plaisent plus au dégast & à mal faire, qu'à se repaistre.

Ils entament les Ananas, les Melons, les Figues, les Bananes, & les autres fruitz de la terre, avant qu'ils soient mûrs. S'ils attaquent une piece de gros Mil, du soir au len-

demain il n'y aura pas un épy qui n'en soit endommagé. J'ay veu de grandes pieces de ris tellement bouleversées par les Rats en une seule nuit, qu'on eut dit qu'un Regiment de gens de pied eût passé par dessus. Ils entament les Canes de sucre les unes apres les autres, si bien qu'une demy douzaine de Rats en gaste plus qu'il n'en faudroit, pour repaistre tous les Rats d'une ville. Ils en font de mesme des pois, des fèves, du manyoc, des patates, & de tous les autres biens de la terre. Il n'en faut qu'un seul, qui en s'aiguissant les dents ronge la souche d'une plante de petun, jusqu'à gouter de la moëlle, pour y faire venir tous les autres, & ruiner en trois ou quatre nuits, toutes les belles esperances, & le travail de cinq ou six mois d'un pauvre miserable. J'ay veu des habitations entieres plantées de petun, toutes ruinées & arrestées si bas par ces bestes, qu'il n'y avoit que deux ou trois fûcilles à chaque plante.

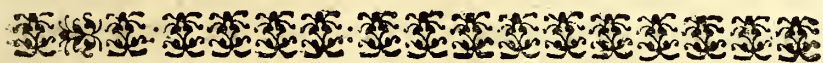
Ils sont si insolens qu'ils viennent ronger le cal de la plante des pieds, à ceux qui dorment trop fort. J'en ay esté plusieurs fois mordu au bout des doigts en dormant: & bien davantage, j'ay assisté un pauvre garçon à la mort dans la Guadeloupe, auquel ils avoient rongé les pieds plus de deux heures avant son trépas.

J'ay quelquefois pris plaisir de les voir au clair de la Lune, descendre les uns apres les autres, le long d'une petite verge de fer, où il y avoit une lampe pendue, pour venir boire l'huile qui estoit dedans, & l'un de nos freres les ayant aperceus, ayant pendu son li& proche de cette verge, lors qu'ils étoient estendus & alongez pour boire dans la lāpe, il les prenoit à pleine main par le milieu du corps, & les faisoit crever, il en tua de cette façon 8. ou dix à moins d'une heure.

Au cōmencement que la Guadeloupe fut habitée, de vingt chats, il ne s'en rencontroit pas un qui leur fît la guerre. J'en ay veu quelques-uns si accoustumez de les voir, qu'ils se joüoient quelquefois avec eux, & permettoient que les rats leur passassent sous le ventre, sans faire mine de les vouloir prendre; si bien qu'on estoit contraint de leur faire la guerre avec de petits chiens qu'on dressoit à cét exercice. J'ay appris
de

de nos Religieux qui sont revenus depuis peu en France, que les habitans ont maintenant des chats, qui font une assez bonne guerre aux rats, & en diminuënt fort le nombre.

Tous les habitans du país ont des gardemâger, ou au moins de grandes clayes, qu'ils appellent Balan, qu'ils pendent par les quatre coins à une corde, attachée au haut de la case, & passent dans la corde un coüy, qui est la moitié d'une grosse callebasse fort lissée; ce coüy est attaché à trois ou quatre pied au dessus de la claye, de sorte que les rats ne trouvant point de prise sur ce coüy glissant, sont contrains de rebrousser chemin.



Des Souris.

§. I X.

I'Ay passé cinq ou six ans dans la Guadeloupe, sans que j'aye veu, ny ouï dire qu'il y eust paru aucune souris. Mais depuis ce temps-là, il s'y en voit un assez grand nombre par toutes les Cases: ie crois qu'elles ont esté apportées de l'Europe, aussi bien que les rats. Elles sont beaucoup plus petites que celles de France: mais elles ne font pas moins de desordre.

Dans mon dernier voyage, j'y en ay veu de toutes les sortes, & par toutes les Isles, & en aussi gtand nombre qu'en France, excepté à la Martinique, où elles ne me semblent pas si communes, sans doute, parce que les serpens les mangent.

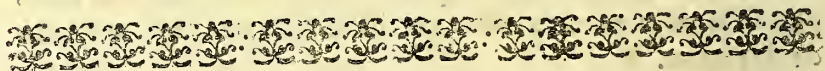


Des Chats.

§. X.

IL y a grand nombre de chats par toutes ces Isles qui vraisemblablement y ont été aportés par les Espagnols. La plupart sont marquez de roux, de blâc & de noir: & ont le poil raz & fort luisant. Plusieurs de nos François apres en avoir mangé la chair, en portent les peaux en France pour les vendre. Ces chats au commencement que nous fumes dans la Guadeloupe, estoient tellement accoustumez à se repaistre de Perdrix, de Tourterelles, de Grives, & d'autres petits oiseaux, que comme j'ay dit, ils ne daignoient pas regarder les rats; & j'ay veu une chate dans une de nos maisons, qui tous les jours apportoit à ses petits plusieurs bonnes pieces de gibier, qui nous servoient beaucoup à nourrir les malades que nous avions pour lors au Convent.

Mais la chasse & le gibier estant maintenant fort diminué dans la Guadeloupe, aussi bien quë dans les autres Isles; j'ay apris que les chats ont rompu la trêve avec les rats, & qu'ils leur font maintenant bonne guerre.



Des Chiens.

§. XI.

Les Chiens ne sont pas naturels dans ces lieux, si ce ne sont certains petits chiens que j'ay veus à quelques Sauvages: ils avoient la teste & les oreilles fort longues, & approchoient de la forme de renards. Ils aboyent beaucoup plus clair que les autres chiens. Tous les autres y ont esté

apportez par les Chasseurs. Il s'en est escarté plusieurs dans les bois , qui par succession de temps ont si bien multiplié, qu'on en rencontre quelquefois des bandes de dix ou douze ensemble , & qui font beaucoup de dégast pour la chasse; on les appelle *chiens marons*.

Bien que la plus grande partie de ces chiens marons fussent les hommes , & que quelques autres se contentent de japper , il s'en rencontre de fureux , qui se jettent hardiment sur les hommes, & quelques-uns auroient esté dévorez s'ils n'avoient esté secourus.

Vne chose bien remarquable , est une maladie à laquelle tous les chiens qui sont dans les Indes sont sujets , excepté ceux qui sont ergotez des quatre pieds. Cette maladie leur vient d'un certain ver qu'ils ont sous la langue : quand elle commence , ils quittent le boire & le manger, sont tristes , & comme assoupis l'espace de quatre jours; puis tout à coup ils commencent à heurler & à se plaindre si pitoyablement , qu'ils font compassion à ceux qui les entendent. Quand le mal les presse , ils se levent brusquement, & se mettent à courir sans prendre garde où ils vont , donnant de la teste contre les arbres & contre les rochers, heurlant & écumant par la gueûle, comme s'ils estoient enragez, jusqu'à ce que perdant haleine, ils roidissent les jambes, rouillent les yeux dans la teste , & tombent comme morts sur la place, où ils demeurent quelquefois plus d'une heure sans se relever; ce qui leur arrive cinq ou six fois le jour. Cela continuë quelquefois huit jours, quinze jours , trois semaines, & plus; jusqu'à ce qu'enfin ils s'aillent precipiter dans quelque trou, ou s'enfoncer si avant dans les bois, qu'ils n'en reviennent jamais.



De tous les reptiles, Amphibies & Vermes.

CHAPITRE III

Des Lezards.

§. I.

Q Voy que le recit que ie fais de la nourriture que nous prenons des Lezards, dans toutes les Isles Cannibales, choque les esprits délicats : j'ose neantmoins assurer que c'est un des bons mangiers des Isles, lors qu'il est bien assaisonné. La seule imagination fait rebuter beaucoup de choses, que l'expérience met au rang des plus exquises. Tout le monde abhorre les serpens dans l'Europe, cependant j'ay mangé dans Paris de la chair de vipere, qui m'a semblé aussi bonne que celle de poulet. Quant à moy, ie crois que la foiblesse de ces délicats, qui se laissent mourir de faim par pure fantaisie, auprès d'un bon morceau, parce qu'il est hideux, ou à cause de son nom, n'est pas moins blasmable que l'extravagance des femmes grosses, qui desirerent desordonnément des choses qui leur sont quel quefois les plus nuisibles.

La teste, le corps & la queue du Lezard, sont environ cinq pieds de longueur, & tout le corps quinze poudes de circonférence; toute sa peau est grise, brune & cendrée, par taches, toute couverte de petites écailles semblables à celles des serpens, mais un peu plus forte & plus rude; il a sur le dos depuis la teste jusqu'au bout de la queue, un rang de pointes ou de rayons, qui sont élevez d'un poud sur le milieu du dos, & diminuant tousiours vers la teste & la queue: il a deux yeux longs & à demy ouverts, & deux narines au bout de la

Grand Lézard

308.

Gobe mouches 313.



Anolis. 312.



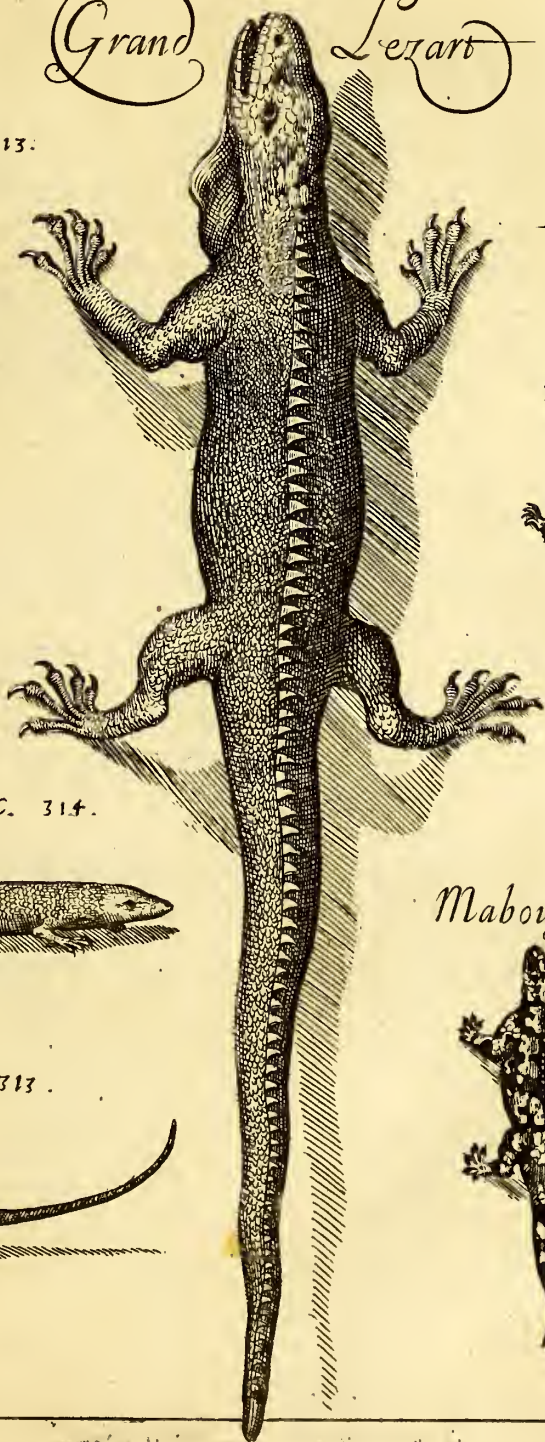
Mabouya ou Scinc. 314.

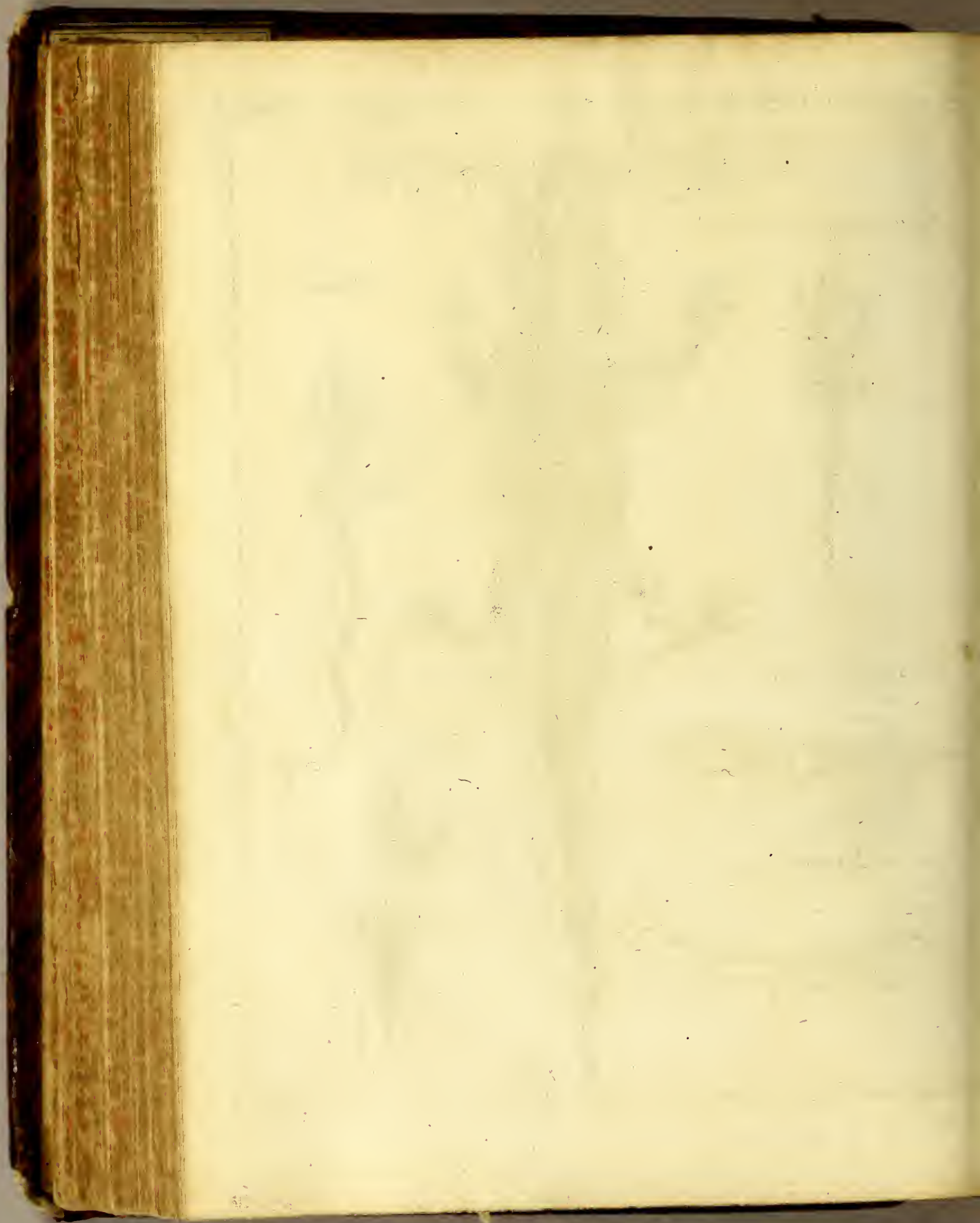


Mabouya. 315.



Rocquet 317.





reste, & ses deux mâchoires sont pleines de petites dents, comme ceux d'une faucille. Le masse a dessous la gorge une grande peau qui luy pend jusqu'à la poitrine, qu'il roidit & estend, en sorte qu'il semble que ce soit une areste; le sommet de la teste est livide & par petites bosses, presque comme la gorge des poulles-d'Inde: au reste, toutes ces belles couleurs & ces riches toiles d'or & d'argent, dont les habitants le fleur de Rochefort, ne se voyent dans pas une de nos Isles.

Il a quatre pates, dont celles de devant sont un tiers plus menuës que celles de derriere, & il a à toutes quatre cinq ongles armés de cinq griffes fort pointuës.

La queue aussi bien que les pattes sont fort charnuës, & tout le reste du corps est assez maigre. Il a une grande capacité de ventre & toutes les parties interieures comme un animal parfait: vn cœur mediocre, un grand foye, où est attaché un gros fiel verd, extrêmement amer, & une ratte fort longue. Depuis les costes ils ont tous le dedans du ventre revestu de deux pannes de graisse, jaune comme de l'or, qui sert aux debilitez de nerfs: on s'en sert aussi comme de vernix sur les armes, pour empescher la rouille, qui est presque inévitable dans ces lieux.

Les masses sont un tiers plus grands & plus forts que les femelles: ils ont une posture hardie, un regard affreux & épouvantable. La couleur de leur peau est grize, tirant sur le noir, & la teste est marquetée comme la gorge d'un poulet d'Inde. Les femelles sont toutes vertes, d'un regard plus doux & craintif. Ils se couplent au mois de Mars, & en ce temps-là il ne fait pas bon s'approcher d'une femelle, lorsqu'elle a un masse proche de soy: car le masse pour deffendre sa femelle, saute hardiment sur celuy qui l'attaque: & quoy que sa morsure ne soit pas dangereuse, il ne démord jamais, s'il n'a le cousteau dans la gorge, ou que l'on ne luy frappe bien rudement sur le nez.

C'est en cette saison qu'on leur donne la chasse le long des rivières: car après qu'ils se sont repcus, (un peu avant le jour),

de feuilles de *Mapou*, & de fleurs de *Mahot*, qui croissent le long des rivières, ils se vont reposer sur des branches d'arbres, qui avancent un peu sur l'eau, pour goûter en même temps l'agréable chaleur du Soleil du matin, & la fraîcheur des eaux. Je crois cet animal le plus stupide de tous les animaux du monde; car bien qu'il soit le plus subtil & le plus prestre à la course, neantmoins lors qu'il est arrêté sur une branche, il voit approcher le Canot, entend le bruit, se laisse même mettre la verge sur le dos, & le laz coulant sur la teste, sans s'ébranler aucunement: & bien davantage, s'il a la teste trop serrée contre la branche, il ne faut que luy frapper trois ou quatre petits coups sur la teste, il leve incontinent le nez, & s'ajuste luy-même le laz dans le col. Mais lors qu'il sent que tout de bon on le tire à bas, & que la corde luy serre un peu trop le gosier, il embrasse promptement la branche, & la serre si bien de ses griffes, qu'il y a risque de perdre la prise: mais à cela, bon remede; car il ne faut que le saisir par le gros de la queue, le plus proche des cuisses que l'on peut, d'autant qu'il a les costes tellement disposées, qu'il ne se scauroit plier qu'à moitié, si bien qu'il ne peut mordre quand on le tient par cet endroit; c'est pourquoy le sieur de Rochefort dit mal à propos, que les Sauvages qui le tiennent par la queue le saisissent par le chignon du col, de peur qu'il ne morde.

Environ le mois de May, les femelles descendent de la montagne, & s'approchent du bord de la mer pour y pondre leurs œufs, où la plupart des mâles les accompagnent: d'où vient que depuis ce temps-là jusqu'au mois d'Aoust, il s'en prend beaucoup plus que dans tout le reste de l'année. Leurs œufs sont tousiours non pairs, depuis treize jusqu'à vingt-cinq, & elles les pondent tous en une fois; ils sont de la grosseur des œufs de pigeon, mais un peu plus longs; l'écaille en est blanche & souple comme du parchemin mouillé. Tout le dedans de l'œuf est jaune sans aucun blanc ny glaire, & pour quelques bouillons qu'on leur puisse donner, ils ne durcissent jamais, principalement si on y met du beure.

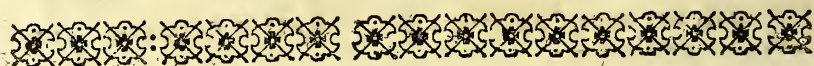
Ils sont beaucoup meilleurs que ceux des poules, & donnent un goût très excellent à toutes sortes de sauces. Elles font un trou dans le sable pour y pondre leurs œufs, & s'y fourrent entièrement, & après avoir pondu & les bouchent le trou & les abandonnent; & ces œufs se couvent d'eux-mêmes dans la terre.

Ce n'est pas à cause qu'ils viennent pondre leurs œufs dans le sable du bord de la mer, qu'ils ont été appelés amphibies, comme dit le sieur de Rochefort, parce que s'ils trouvent le sable plus loin, ils y font sans difficulté leurs œufs: mais à cause qu'étant quelquefois poursuivis des chiens, & se jettent dans le fond des rivières, & y demeurent fort longtemps.

Ces lézards ont la vie si dure, que si on ne sçait l'invention de les faire mourir, on a toutes les peines du monde à les tuer. J'ay vu frapper plus de cent coups de la teste d'un lézard, tout de la force d'un homme sur un rocher, sans le pouvoir faire mourir. Le secret est de leur fourrer un petit bâton, ou un poinçon dans les naseaux; car ils expirent sur le champ sans se débattre en façon quelconque, ou bien on leur fiche un clou sur le milieu de la teste, & ils expirent sur le champ, car il est faux qu'ils ayent un trou sur la teste, où l'on fiche une épingle pour les faire mourir. Au reste, ce sont les plus beaux jeuſneurs du monde: car on les peut garder vivans sans boire ny manger trois semaines entières.

Un bon lézard peut abondamment repaître quatre hommes, quelques affamez qu'ils puissent estre: les femelles sont toujours plus tendres, plus grasses & de meilleur goût que les mâles. Ximenes assure qu'il a de petites pierres dans la teste, qui étant mises en poudre, & prises en quelque liqueur que ce soit, dissolvent la pierre dans la vessie, & font vüider le gravier des reins, ie ne les ay jamais veües, les curieux pourront les chercher & en faire l'expérience. On a remarqué que ceux qui sont nourriture ordinaire de lézards, ne profitent & n'engraissent jamais, au contraire, ils déperissent petit à petit, & deviennent hétiques. Ils sont aussi fort dan-

gereux pour ceux qui ont eu la grosse verolle: car ils font revenir ce mal, quoy qu'autrefois on en ayt esté parfaitement guéri.



Des cinq autres especes de petits LeZards.

Il faut encore pour ne rien omettre, faire icy mention de cinq especes de lezards, qui ne se mangent point, & desquels ie n'ay pû remarquer aucune vtilité.

Des Anolis.

§. I I.

LEs Anolis ne se rencontrent pas dans tous les quartiers de l'Isle de la Guadeloupe, mais seulement vers le grand Cul-de-sac: ce que ie n'ay point remarqué dans toutes les autres isles, dans lesquelles ils sont vniuersellement par tout. Ils portent un pied ou pied & demy de longueur, les plus gros n'arriuent jamais à la grosseur du bras. Ils ont le ventre de couleur de gris cendré, le dos tanné tirant sur le roux, le tout rayé de bleu, & la teste toute marquetée comme les autres lezards, mais leur bec est un peu plus affilé. Ils sont tousiours dans la terre, & n'en sortent qu'à la plus grande chaleur du jour, auquel temps ils viennent ronger les os & les arestes des poissons qu'on jette devant la porte. Ils paissent quelquefois l'herbe, principalement les potageres. Si on en tuë quelques-uns, les autres les mettent en pieces, & les mangent.

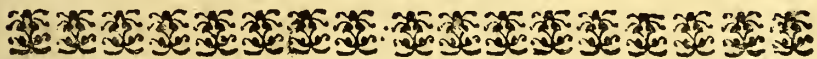


Des Gobe-mouches.

§. I I I.

LEs Gobe-mouches sont de petits lézards , qui ne sont guères plus gros que le doigt, & tant soit peu plus longs. Les mâles sont verts, & les femelles toutes grises, & un tiers plus petites que les mâles. Ils ne vivent que de mouches & de ravets , qu'ils poursuivent avec tant d'avidité , qu'ils se précipitent du haut des arbres pour les attraper. C'est l'animal le plus patient que je vis jamais ; car il se tiendra une demi-journée entière en embuscade sans se remuer , pour découvrir une mouche , laquelle il n'a pas plutôt apperceüe, qu'il saute brusquement dessus & l'engloutit.

Toutes les forêts sont tellement remplies de ces petits lézards , qu'à peine trouve-t-on un arbre où il n'y en ait plusieurs : mesme toutes les maisons en sont si pleines , qu'on ne sçauroit jetter la veüe en quelque lieu que ce soit, qu'on n'en découvre quelques uns. Cela nous est non seulement importun, mais perilleux : car je les ay veu sauter plusieurs fois sur le corporal , pendant que je disois la sainte Messe, pour y prendre des mouches.

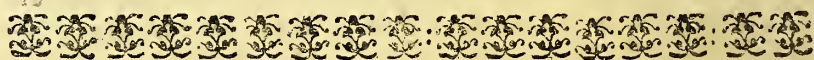


Des Roquets.

§. I V.

IL se trouve une autre espece de petits lézards dans quelques petites Iles , qui sont dans les Culs de-sacs de la Guadeloupe. Les habitans les appellent *Roquets* : ils ont tout

au plus un pied de long, & sont tous gris; ils ont l'eschine fort aiguë, & picotée de quelques taches noires; ils portent la queue retroussée en arcade sur le dos, au lieu que tous les autres portent la queue traînante à terre; mais elle ne fait pas un cercle & demy sur leur dos, comme le sieur de Rochefort l'a écrit. Ils sont agiles, gaillards, & font mille petites caracoles autour de vous, jusqu'à venir manger les miettes qui vous tombent des mains. Ils se fourrent aussi dans la terre, non pour y pondre leurs œufs, comme les autres lézards, mais pour manger ceux des autres & des Tortues.

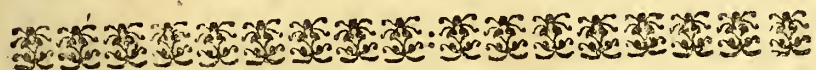


*Des Scincs qui se trouvent dans les Isles
Françoises.*

§. V.

I'Ay veu non seulement dans la Guadeloupe, mais encore dans les autres Isles, de veritables *Scincs*, tous semblables à ceux qu'on nous apporte de l'Egypte. C'est une sorte de lézard, que les habitans de la Guadeloupe appellent *Mabouya*, & dans quelques autres Isles Brochet de terre, ie ne sçay pour quelle raison: ie crois pourtant que c'est plustost broche de terre que l'on a voulu dire, parce que cét animal est presque tousiours dans la terre; & que lors qu'on luy a coupé les pieds, il semble que ce soit une broche, & non pas un brochet, comme a voulu le sieur de Rochefort, qui pour s'accommoder au nom qu'on a donné à cét animal, escrit avec autant de hardiesse que de fausseté qu'il a la figure entiere, la peau, & la hure de nos brochets. Ces *Scincs* sont plus charnus que les autres lézards, ont la queue plus grosse, & les jambes ou pattes si courtes, qu'ils rampent contre terre: toute leur peau est couverte d'une infinité de petites écailles, comme celle des Couleuvres, mais d'une couleur jaune, argenteé & luisante comme s'ils avoient esté

graissez d'huile : leur chair est bonne contre les venins & les blessures des flèches empoisonnées , pourveu que l'on en use modérément, car i's desseichent plus les humeurs que les autres lezards.



Des Maboüyas.

§. V I.

Bien que ces lezards ne soient pas les plus grands , ce sont pourtant les plus vilains & les plus laids de tous ; & c'est ce qui les a fait appeller par les Sauvages, aussi bien que par les habitans *Maboüyas*, qui est un nom qu'ils donnent communément à tout ce qui leur fait horreur.

Ils n'arrivent jamais à la longueur d'un pied : & quand on leur a coupé la queue , il semble que ce soient de veritables crapaux : ils ont les doigts des pates, plats, larges, & arondis par les bouts, si bié qu'il semble que ce soit de la toile découpée par plaisir, à l'extrémité de chacune, il y a une petite griffe comme l'éguillon d'une guêpe.

Ils se retirent pour l'ordinaire sur des branches d'arbres, sur le faîte & sur les chevrons des Cases, & descendent fort rarement en bas, ie ne sçaurois dire pourquoy ils sont redoutez des Sauvages & des François , si ce n'est à raison de leur laideur : car encore bien que lors qu'on les agace, ils se jettent hardiment sur vous, & s'y attachent si opiniâtrément, qu'on a de la peine à les en retirer , ie n'ay jamais oüi dire qu'ils ayent mordu ou fait mourir personne. Pendant la nuit ils jettent de temps en temps un cri assez effroyable , qui est un pronostique infallible du changement de temps.

Tous les autres petits lezards sifflent à qui mieux mieux tout le long de la nuit ; principalement quand il pleut, car pour lors vous entendez des millions de siflemens confus,

qui ne sont pas moins importuns que le coaxement des grenouilles de l'Europe.



Des Couleuvres & autres Serpens, qui ne sont point nuisibles.

§. VII.

LA diversité des Serpens est si grande dans toutes les Indes, qu'il n'y a pas une seule Isle qui n'ait ses Serpens, differens en forme, en couleur, & en venin. Mais Dieu a regardé toutes nos Isles Françoises, à la reserve de deux ou trois, d'un œil de bien-veillance très-particuliere, en ce que de trois sortes de serpens qui s'y rencontrent, & qui s'y voyent assez rarement, il n'y en a pas un seul qui soit veneneux, & qui ayt jamais fait mal à personne par ses morsures.

Les premiers & les plus communs sont de petites Couleuvres grizes, qui ne portent jamais plus de deux pieds, ou deux pieds & demi de longueur: elles ne sont guères plus grosses que le pouce, & se trouvent par tous les endroits de l'Isle, mais assez rarement. Elles fuyent tousiours devant le monde, & les habitans du pays marchent souvent sur elles nus pieds, sans qu'elles fassent aucun mal. On les prend mesme à la main sans aucun danger. Les habitans les font bouillir pour en tirer les vertébres, & s'en font de tres-beaux cordons.

Les seconds sont certaines Couleuvres, dont la peau de dessus le dos est toute marquetée de noir & de jaune, & le ventre est grisâtre mêlé de jaune: celles-cy sont plus grandes que les premieres, & ont quelquefois cinq ou six pieds de longueur: & quoy que l'agreable varieté de leur peau recrée la veuë, elles ont un regard affreux, qui fait quelquefois rebrousser chemin aux plus hardis. Elles repairent

pour l'ordinaire és lieux montagneux , secs , pierreux , & arides : d'où vient qu'il y en a beaucoup moins à la Capsterre des Isles, qui est la plus plate, moins pierreuse & plus sujete à la pluye, qu'à la Basse-terre. On se sert de leur peau pour faire des baudriers , qui sont parfaitement beaux.

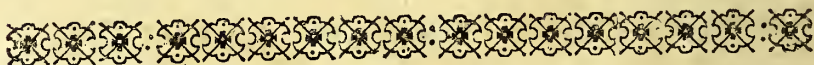
Les troisièmes sont toutes noires, beaucoup plus grosses & plus longues que les deux précédentes. J'en ay veu de plus de 7. pieds: celles cy sont hardies, & tant s'en faut, qu'elles fuyent comme les autres: au contraire, elles poursuivent opiniâtrément ceux qui leur font tort, & sans doute leur feroient du mal, s'ils ne se deffendoient. J'ay esté deux ou trois fois dans cette peine, non sans de grandes apprehensions.

Mais une fois entre les autres, le Reverend Pere Bouton, le premier des Peres Jesuites, qui ait esté dans les Isles, m'en ayant montré une, presque aussi grosse que le bras, entortillée autour d'un bananier, l'ayant voulu fraper d'un coup de canne; & l'ayant manquée, elle se jetta à terre, & me choisissant entre tous les autres qui fuyoient chacun de leur costé, elle me poursuivit plus de cent pas, dans des fucilles de parates, la teste levée plus d'un pied au dessus, sifflant & tirant une langue fourchue de la longueur d'un doigt: enfin, voyant qu'elle me gaignoit, ie résolus de l'attendre, & m'arrestay tout court: elle en fit autant, & s'estant lancée pour se jetter sur moy, ie la previns, luy singlant un coup de canne à quatre doigts au dessous de la teste, qui l'étourdit heureusement pour moy: car sans doute elle m'auroit fait du mal.

Toutes ces trois especes de Couleuvres se trouvent presque dans toutes nos Isles; mais elles sont beaucoup plus grandes dans la grande terre de la Guadeloupe, qu'ailleurs. Tant les unes que les autres vivent de petits lezars, de petits oiseaux, de ravets, & de grenouilles.

Il s'en trouve une autre sorte dans l'Isle de la Dominique, qui n'est jamais plus grosse que le bras, & qui a pourtant dix

ou douze pieds de long: ce serpent se jette ordinairement sur les poules, & en un clin d'œil s'entortille autour d'elles, & sans les mordre ny les piquer, les serre avec tant de force, qu'il les fait mourir, & les avale en suite sans les mâcher. Son venin & ses piqueures ne font pas moins de mal que celles des scorpions, mais ils ne sont pas mortelles; le sieur de Rochefort, sous prétexte que j'ay dit que quelques-vns les prenoient à la main, prend occasion de dire que les habitans dans les Isles, qui n'eut horreur de tous ces serpens, & si cela s'est pratiqué, ç'a esté par des temeraires & par des charlatans. Pour les couleuvres vertes dont il parle, elles ne se voyent point dans nos Isles Françoises; mais seulement dans celles qui sont proches de la terre ferme.



Des Couleuvres de la Martinique, & de sainte Aloufie.

§. VII I.

Plusieurs personnes s'estonnent avec assez de raison, de ce que les Isles de la Martinique & de Ste Aloufie, étant situées au milieu de toutes les Antilles, qui n'ont point de bestes veneneuses, produisent neantmoins des serpens, dont les piqueures mortelles ont fait perdre la vie à tant de François, de Sauvages & de Nègres.

Quelques-uns croient que cela procede de l'intemperie du climat: mais avec peu de fondement, car il se trouve des terres voisines, & presque sous un mesme degré & parallele, où neantmoins on ne voit point de semblables serpens. D'autres croient, avec plus de probabilité que cela vient du terroir qui est extrêmement pierreux, & tout semblable à celuy dans lequel les viperes de l'Europe se plaisent davantage.

Il n'est pas hors de propos de rapporter icy l'opinion des Sauvages sur cette matiere. Quelques-uns d'entr'eux nous ont asseuré, qu'ils tenoient par tradition tres-certaine de leurs peres, que cela venoit des *Arroüagnes*, nation de la terre ferme, auxquels les *Karaïbes* de nos Isles font une tres-cruelle guerre. Ceux-là, disent-ils, se voyans tourmentez & vexez par les continuelles incursions des nostres, s'aviserent d'une ruse de guerre non commune, mais extrêmement dommageable & perilleuse à leurs ennemis; car ils amasserent grand nombre de ces serpens, lesquels ils enfermerent dans des panniers & callebasses, les apporterent dans l'isle de la Martinique, & là leur donnerent liberté, afin que sans sortir de leur terre, ils pussent par le moyen de ces funestes animaux, leur faire une guerre immortelle:

Il se rencontre ordinairement dans cette Isle trois sortes de serpens fort dangereux. Les uns sont gris veloutez & tachetez de noir en plusieurs endroits: les autres jaunes comme de l'or, & les troisièmes roux. Je crois fermement que les gris veloutez sont de veritables viperes, celles principalement qui ne portent guère plus de deux pieds de longueur, & qui sont quelquefois plus grosses que le bras. Cette grosseur est égale jusqu'à deux ou trois pouces proche de la queue, laquelle depuis cet endroit se termine tout à coup en pointe par un petit ongle: elles ont la teste tres-plate & large quasi comme la main, armée de quatre & souvent de huit dents, longues d'un pouce pour l'ordinaire. l'en ay veu & apporté en France de longues comme la moitié du doigt, elles sont pointuës comme des éguilles, & courbées en forme de croc: il y a à chacune de ces dents un petit pertuis, qui penetre depuis la racine jusqu'au bout, & c'est par là qu'elles font glisser le venin dans la playe, où la dent se rencontre.

Tous les autres serpens, tant jaunes que roux, ont la teste en tref, & c'est par cette marque qu'on distingue les serpens dangereux d'avec ceux qui ne le sont pas, ils sont armez de dents comme celles que j'ay décrites, & ont le corps semblable aux autres serpens, mais d'une si prodigieuse grandeur,

qu'il s'en rencontre souvent d'aussi gros que la jambe ; & longs de sept à huit pieds.

Tant les uns que les autres naissent souvent d'une même mere ; ce qui me fait croire que les mâles s'accouplent indifferemment avec les femelles de l'une & de l'autre espece : car je trouvay du temps que ie demourois aux Isles une de ces viperes, grosse comme la jambe, si foible, qu'à peine se pouvoit elle remuer, au milieu de plus de soixante petites de toutes sortes, qu'elle venoit de mettre bas, & qui toutes estoient louvées, & prestes à se jeter, & à mordre ceux qui les approchoient. l'en ay ouvert quelques-unes, dans lesquelles j'ay trouvé plus de quarante œufs, presque gros comme le ponce, & plus de cent petits gros comme des lentilles, tous remplis d'un jaune assez blaffart. Tous ces œufs estoient revestus d'une membrane faite comme un boyau. Mais il faut remarquer que ces œufs ne sortent jamais du ventre de la mere, & que les petits s'y forment, mangent la coque, & même la membrane qui les environne, laquelle venant quelquefois à sortir du ventre de la mere, ils vont ronger jusques proche du nombril : ce qui n'arrive pas à toutes, car il est certain qu'elles vivent apres avoir fait leurs petits, & que même elles en font plusieurs fois en une année.

l'ay remarqué dans ces viperes trois sortes de venins differens en couleur & en qualité. Ce venin est enclos dans de petites vessies grosses comme des pois, lesquelles environnent les dents. Les jaunes ont le venin un peu jaunastre, & plus espais que les autres, & celuy-là est le moins dangereux : les grises l'ont comme de l'eau un peu trouble ; & les rousses, clair comme de l'eau de roche, & ie croy que c'est le plus subtil & le plus dangereux.

Les unes & les autres se rencontrent, quoy qu'assez rarement par toutes les parties de l'isle, & en toute saison, n'y ayant point de froid qui les oblige à se retirer dans la terre : il est vray qu'aux mois de May & d'Avril, elles paroissent plus frequemment, & les habitans croyent que ce sont les *Tour-lourous* (qui sont certains petits cancre) lesquels descendant de

de la montagne, se fourrent dans les creux des arbres, & les en font sortir.

Les rats & les poules les attirent autour des cases, & vous voyez peu de personnes entrer dans un poullalier, sans avoir soigneusement regardé de tous costez ; car c'est là ordinairement où elles se trouuent. Si elles rencontrent une poule qui couve, elles se mettent sur les œufs, se font couvrir par la poule, jusqu'à ce que les petits soient éclos, lesquels elles avalent tous entiers, & mordent incontinent la poule, & la font mourir. Elles ont l'industrie de clouffer & contrefaire les poules qui conduisent leurs petits, apres qu'elles ont tüé la mere. Je l'ay veu faire à une, qui en ma presence, apres avoir tüé la poule, avala neuf poulets qui avoient plus de trois semaines.

C'est un signe infailible qu'elles sont dans une maison, lors qu'on entend piper les rats : elles les sçavent aussi fort bien contrefaire pour les attraper, & elles les avalent tous entiers aussi bien que les Pisoris, qui sont quatre fois aussi gros que les rats de l'Europe.

C'est encore une marque assurée, qu'il y a une mauvaise couleuvre en quelque lieu, lors qu'on y voit les petits oiseaux attroupez, crians comme ils font en France, apres les oiseaux de proye.

Il y a aussi quelques habitans, principalement les Nègres, qui les connoissent au flairer, & les éventent comme les chiens font la venaison : car elles exhalent dans l'air une odeur qui sent la marée, & comme le poisson à moitié gasté.

Lors que les habitans sçavent qu'il y a une mauvaise couleuvre dans leurs cases, qu'ils ne peuvent découvrir, ils font du feu dans le milieu de la case, & disent pour raison qu'elles fuyent lorsqu'elles le voyét. Mais cela sert de peu, car elles se fourrent sous les cofres, dans les recoins de la Case, dans des panniens, dans des barils, & dans d'autres choses semblables, dans la couverture, & mesme jusques dedans les lits.

Madame du-Parquet m'a assuré qu'un jour pensant pren-

dre sur le chevet de son lit le bonnet de nuit de son mary, elle prit à pleine main un gros Serpent roux qui dormoit.

Et un Gentil-homme digne de foy m'a dit , que disant avec un Prestre de l'Isle, il en tomba une du haut de la case, au milieu du plat qui estoit sur la table, mais tout cela arrive très-rarement.

Quelques Chasseurs qui les apprehendēt le plus, prennent de grandes bortes , lors qu'ils vont à la chasse pour se garantir de leurs morsures , mais cela sert fort peu, puis qu'elles ne garantissent que les jambes , & ne descendent que de celles qui sont à terre , & non pas des autres qui sont louvées sur les branches des arbres , ou sur l'éminence de quelque rocher ; lesquelles se dardent indifferemment sur toutes les parties du corps. Les deux derniers qui furent mordus pendant mon séjour dans l'Isle, le furent à l'épaule & au bras.

Il est vray que si on ne les touche point , elles n'offensent presque jamais personne , & mesme elles passeront sur vous en dormant, sans vous faire aucun tort : mais s'il arrive qu'en passant, ou en vous remuant vous les touchiez, ou que quelque petite branche les heurte, elles se jettent incontinent sur vous, & vous mordent infailliblement.

Lors qu'elles sont saoules , elles dorment d'un si profond sommeil, qu'on les peut prendre, manier, pousser, & traiter assez rudement sans qu'elles s'éveillent, & cela dure quelquefois trois iours & trois nuits.

S'il arrive qu'un homme en soit mordu fort loin dans les bois, & étant seul, il est en danger de la vie : car quelque ligature qu'il puisse faire au dessus de la playe, au bout d'une heure ou deux, le venin luy gagne le cœur, les Syncopes le prennent, & il tombe pour ne jamais se relever.

*Remedes contre les morsures de toutes sortes
de Serpens.*

La premiere chose qu'on fait pour penser les personnes atteintes de ces veneneuses morsures, est de lier promptement la partie blessée au dessus de la playe, prenant toutefois garde de ne pas trop serrer, dautant que cela peut nuire au blessé. Puis on applique une ventouse sur la playe, & l'ayât ostée on fait trois ou quatre scarifications dessus, apres quoy on applique derechef la ventouse, jusqu'à trois ou quatre fois: & cela attire tout le venin: cela fait on met un emplastre de theriaque sur la playe. Cependant, il faut avoir soin de faire prendre du theriaque, ou quelque autre potion cordiale au malade, & de le tenir chaudement; car tous les esprits se retirent au cœur, & laissent toutes les parties du malade fort froides & disposées à la corruption.

Voila les remedes ordinaires, mais la charité m'oblige pour la consolation des habitans de cette Isle, & pour m'acquiter en partie des obligations extrêmes que ie leur ay, d'en coucher icy quelques autres plus faciles, & desquels un chacun se pourra servir sans avoir recours au Chirurgien.

Le premier est de couper la teste de la Couleuvre, la broyer & l'appliquer sur la playe, sur laquelle il faut faire quelques legeres incisions. Celuy-cy est pour ceux qui sont mordus dans les bois, qui est si asseuré, que Mathiole le tient pour le plus certain.

Vn autre tres-assuré est de plumer le derriere d'un gros poulet, (& apres avoir fait l'incision si l'on veut) l'appliquer immédiatement sur la playe, il attirera tellement le venin par le fondement, qu'il mourra entre les mains de celuy qui l'appliquera. Celuy-là mort, il faut en remettre un second, & ainsi consecutivement jusqu'à ce que le poulet ne meure plus. La chaux vive mellée avec de l'huile & du miel, & ap-

pliquée en forme d'emplastre sur la playe, est encore un tres-excellent remede; il ne faut pas neantmoins omettre, tant en se servant de ce remede que des precedens, de donner du theriaque ou autre potion confortative au malade, de peur que le venin ne gagne le cœur, auparavant que le remede opere.

Outre ces remedes, j'en ay trouvé plusieurs autres, que la commodité rendra plus considerables: car ils sont tousiours presens dans toutes les Indes, comme les fûeilles de petun verd pilées & appliquées sur la playe. Deux ou trois gouffes d'ail pour manger, & quelqu'autres broyées & mises en forme d'emplastre sur la morsure. La cendre de sarment de vigne dissoute avec de l'huile rosat, & appliquée sur le mal. Le poids d'un écu de suc de mouron pris dans du vin blanc, ou dans de l'eau, si le malade a la fièvre, empesche que ce venin ne gagne le cœur. Le suc de la Betoine pris en mesme quantité & en la mesme façon, a le mesme effet. Le bouillon de toute sorte de Pollior ou de tin, est encore un assez bon remede. Les fûeilles de moutarde, broyées & appliquées sur la blessure y servent aussi beaucoup. D'Alechamps donne encore plus de cent sortes de remedes.

Mais un des meilleurs que l'on puisse pratiquer, & que l'on neglige faute de le connoistre, est une plante que j'ay décrite au traité 3. chap. 4. de cette 2. partie, paragraphe 13. elle est fort commune dans toutes nos Isles, & son seul nom témoigne assez les proprietéz admirables desquelles Dieu l'a douée. On l'appelle *bois de Couleuvres*: d'autant que ses branches coupées par morceaux ont la forme de serpent. Tous les Auteurs qui ont écrit de cette plante, assurent qu'il y a une telle antipathie entre elle & les serpens, qu'ils la fuyent, & qu'ils ne mordent jamais ceux qui la portent en la main, ou sur eux, & qu'ils crevent & meurent si tost qu'ils en sont touchez: que sa racine broyée & beuë avec de l'eau rose ou du vin, est un remede prompt & assuré contre toutes les morsures de toutes sortes de serpens.

Iean Hugues Linscot Hôlandois, dans sa navigation des Indes Orientales, dit au chap. 75. que la vertu de cette plan-

te a esté premierement montrée aux Indiens par une petite beste nommée *Quil*, ou *Quirpele*, semblable à un furet, laquelle leur sert par les maisons à prédre les rats & les souris. Il y a une inimitié naturelle entre cette beste & le serpent, lequel elle attaque soudain qu'elle le voit: & comme il luy arrive souvent d'estre atteinte de la morsure du serpent, contre cette morsure, elle a recours à ce bois. Il adjouste qu'il y a grande quantité de ce bois en *Seylan*, où l'on voit grand nombre de ces bestes, & qu'il sert de medecine asseurée à leurs blessures: & que c'est ce qui fait tant estimer cette racine, & qui la met à si grand prix.

Le dernier & le plus efficace de tous, selon l'avis des plus fameux Medecins de la Faculté de Paris, auxquels ie l'ay communiqué, est d'user tous les mois d'une poudre composée de rates & de cœurs des serpens ou viperes, en prenant le poids de quinze ou vingt grains dans un bouillon, ou dans quelque autre liqueur: car s'il arrive que celui qui use de cette poudre, soit mordu de ces dâgereuses bestes, le venin n'aura aucun pouvoir sur luy. Pour le regard de ceux qui ne pourront ou ne voudront s'assujettir à vser de ce souverain remede tous les mois, si par mal-heur ils viennent à estre mordus, ils en doivent prendre incontinent le poids d'un escu. Et c'est le plus asseuré contrepoison qui soit au monde.

Il faut prendre garde, en faisant la ligature au dessus de la playe, de ne pas serrer avec autant de violence que l'on le peut, ainsi, que le recõmande le sieur de Rochefort, parce que la partie superieure s'enflammant, attire nonobstant la ligature, le venin, qui trouvant une partie enflammée y cause des desordres irremediabiles.

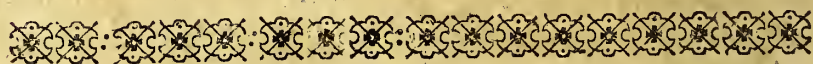
Vn avis qui est aussi tres-salutaire, c'est de dilater le plus que l'on peut la playe, & en tirer beaucoup de sang; & si le sang n'en sortoit point, il y faudroit appliquer le feu, ou même couper l'endroit de la morsure, avant que le venin eût gagné plus avant.

Quelque ardeur aussi que ressent le blessé, il ne faut pas

qu'il passe dans l'eau, ny qu'il en boive; mais qu'il se serve de prifane faite avec de gros mil, & du jus d'orange.

Quelques-uns se meslent de succer les morsures, & d'en tirer le sang & le venin tout ensemble : quoy que cela soit bon, c'est une chose si dangereuse, que ie ne conseille à personne de s'en servir, qu'au défaut de tout autre remede : car si celuy qui succe, a la moindre égratigneure autour des gencives, ou dans la bouche, ou qu'il avale la moindre goutte de sa salive envenimée, il est certain qu'il en mourra sur le champ, comme il arriva à un Nègre de Monsieur le Gouverneur de la Martinique, qui voulant secourir un Sauvage mordu d'une Couleuvre, en luy sucçant le venin de l'épaule, s'envenima le cœur, & tomba mort à ses pieds en luy sauvant la vie.

Le fleur de Rochefort en adjouste à ceux-cy, qu'il a tirés de mon Livre, quantité d'autres qu'il a pris dans les Auteurs qui ont traité de la guerison des Couleuvres, bien que la plupart ne se rencontrent point du tout, ou mal-aisément dans nos Isles.



Des estranges grenouilles de la Martinique.

§. VII I.

SI ce que Mathiole assure des grenouilles au Chapitre quarante-huitième de ses Commentaires sur Dioscoride est vray, il faut avouër (quand il n'y auroit aucun remede, pour les morsures des Couleuvres de la Martinique) que la Providence divine y a suffisamment pourveu, par des grenouilles d'une si prodigieuse grandeur, qu'une seule peut suffisamment & abondamment repaistre un homme à son disner.

Cet Auteur assure, que c'est un souverain remede contre les morsures de toutes sortes de serpens (horsmis de l'as-

pie) que d'user de grenouilles bouillies, humant premièrement le bouillon, mangeant par apres la chair, & appliquant les grenouilles fraîchement ouvertes par le ventre, sur la playe.

J'ay veu quelques-unes de ces grenouilles qui avoient plus de quatorze pouces de longueur, & larges à proportion: elles repairent non seulement le long des rivières, mais par tout, dans les bois les plus esloignez des eaux. Elles ne coaxent pas comme celles de l'Europe, mais pendant la nuit elles aboyent comme des chiens.

Elles font leurs petits dans des fouches d'arbres à moitié pourris: & pour ce faire, elles jettent premièrement large cōme la main d'écume blanche cōme de la neige, & dessus ce premier liēt elles pondent six, huit, dix & douze œufs, tantost plus, tantost moins, lesquels sont gros comme des grains de Coriandre, & de couleur d'orange: elles font ainsi plusieurs liēts, jusqu'à ce que cela soit gros comme la teste: ie ne sçay si elles couvent ces œufs, mais il est certain que tres-souvent on les trouve sur cette masse baveuse où ils sont, & qu'elles demeurent dans la fouche où elles ont pondu, jusqu'à ce que leurs œufs soient éclos.

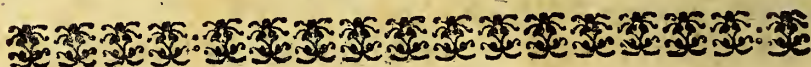
Quelques uns les ont voulu faire passer pour des crapaux, mais sans fondement: car elles ont toute la forme de grenouilles, & sautent quelquefois de la hauteur d'un homme; tous les habitans en mangent, & ie les ay trouvées tres-excellentes.

L'on ne trouve point de ces grenouilles dans la Guadeloupe, mais seulement de petites qui ne sont pas plus grosses & plus larges que le pouce, & encore si rarement que ie n'y en ay veu que cinq ou six, pendant le temps que j'y ay demeuré.

La dernière fois que j'ay esté à la Martinique, ie fis prendre quantité de ces grenouilles, & les écorchay moy mesme, afin d'en apporter les peaux en France, pour en faire admirer la grandeur: mais j'experimentay en les écorchant, qu'elles n'estoient pas tout à fait exēptes de venin; car ayant mis 2. de mes doigts dās la gueūle d'une qui étoit encor toute vive,

ie sentis une douleur comme si j'eusse touché des orties , & cela me dura plus d'une demy heure.

Ce Chapitre devoit traiter de toutes les vermines, reptiles & amphibies , comme son titre le porte ; mais apres-y avoir pensé, j'ay crû que ie ferois mieux de le diviser en trois, & de traiter dans le suivant de toutes les Crabes, cancelles ou soldats de nos Isles, & dans celuy d'apres de quelques insectes nuisibles qui s'y rencontrent.



De toutes les sortes de Crabes ou Cancelles, qui se trouvent aux Antilles.

CHAPITRE III.

LA mesme Providence qui nourrit l'espace de quarante ans, le peuple d'Israël de la Manne du Ciel , dans la vaste solitude des deserts de l'Arabie , tire avec la mesme bonté des entrailles de la terre de la Guadeloupe , & de plusieurs autres Isles une Manne vivante & perpetuelle , sans le secours de laquelle plusieurs habitans de ces Isles souffriroient beaucoup : car pour ne point déguiser la verité, tout ce que j'ay dit cy-devant du gibier, de la chasse des animaux, & de la pesche des poissons, ne se rencontre que chez les plus aisez : & encore la pluspart du temps ils sont contrains de deux choses l'une, ou de manger leur pain sec, ou d'avoir recours aux Crabes, aussi bien que les plus indigens. Tous les Indiens ne vivent presque que de cela : en un mot, quand toutes choses manquent, ce qui arrive assez souvent, les Crabes ne manquent jamais à ceux qui veulent prendre la peine de les chercher.

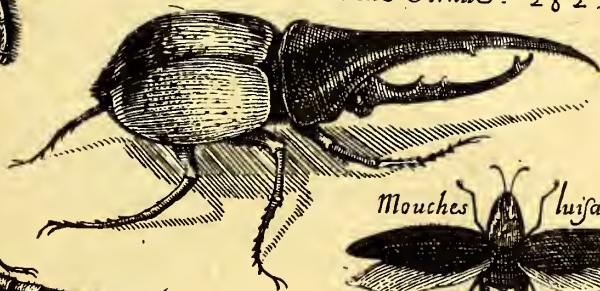
Grosse Araignee 342.



Araignee



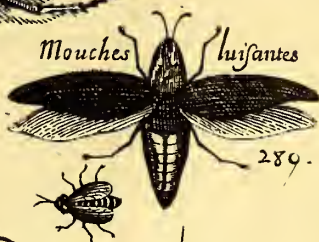
Mouche Cornue. 282.



Sautrelle ou locuste
des Iles. 347.



Mouches
luisantes

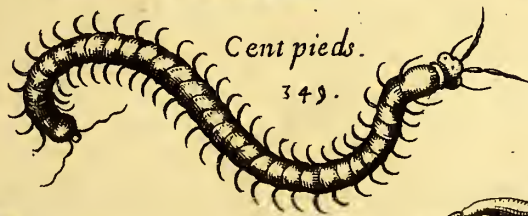


289.

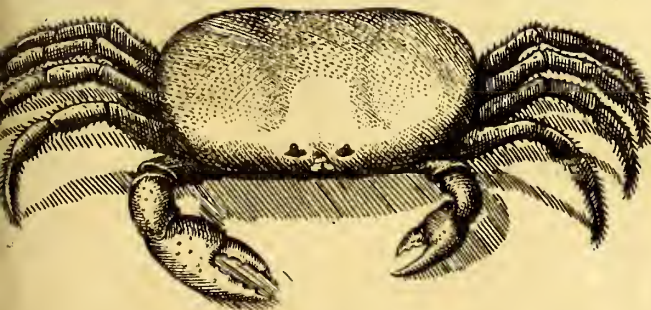
Crabe Marine



Cent pieds.
349.

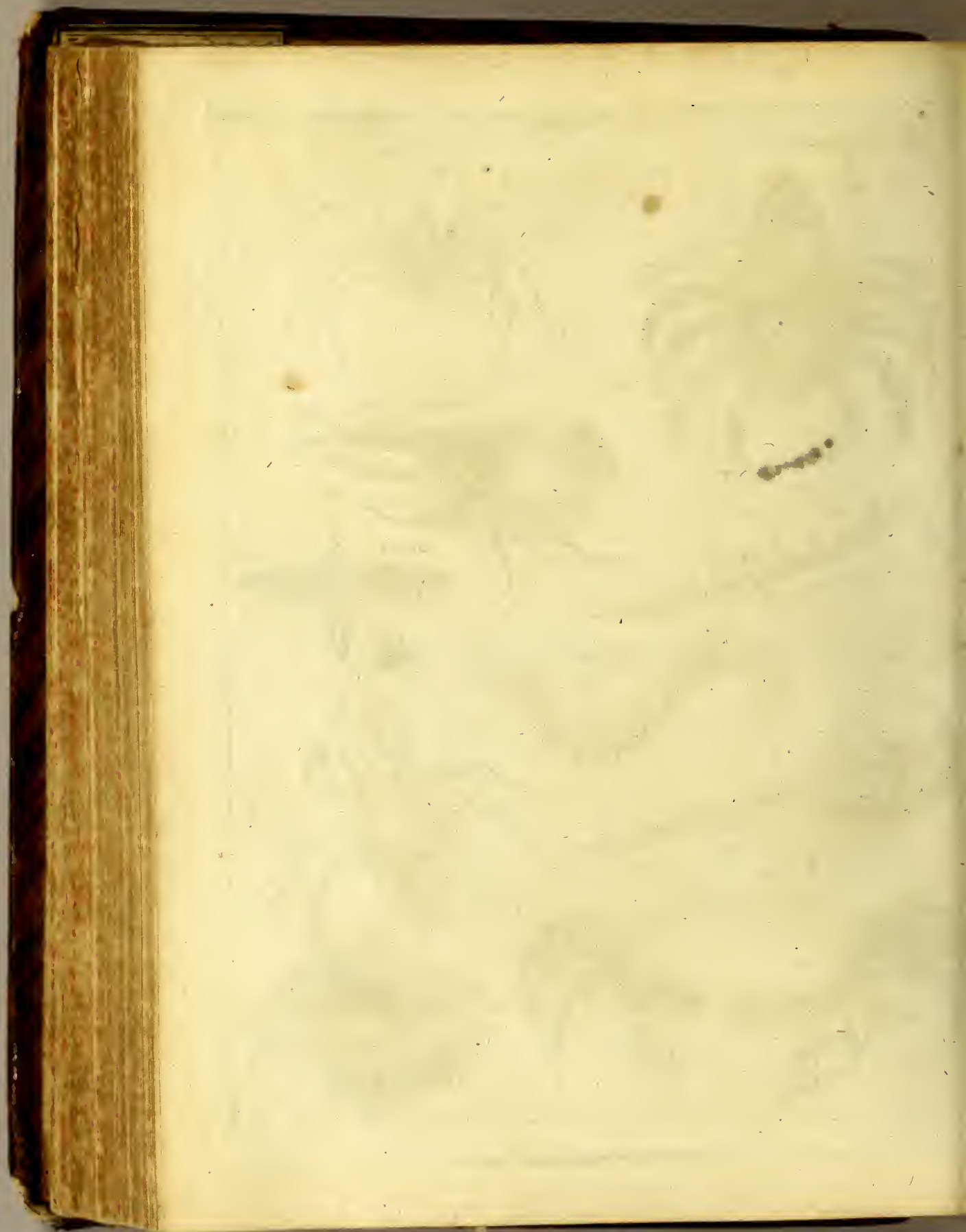


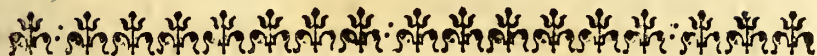
Crabe de terre. 328.



Soldat.
337.







Des Crabes violettes.

§. I.

TOut le corps de cét animal semble n'estre composé que de deux mains tronquées par le milieu , & rejoin-tes ensemble : car des deux costez vous y voyez les quatre doigts , & les deux mordans qui servent comme de pouces. Tout le reste du corps est couvert d'une écaille large com-me la main , relevée en bosse , sur le devant de laquelle sont enchassés deux petits yeux , longs , & gros comme des grains d'orge , transparens comme du cristall , & solides comme de la corne. Vn peu au dessous est la gueule , couverte de quel-ques barbillons , sous lesquels sont deux dents larges com-me la moitié de l'ongle , trenchantes , & blanches comme de la neige : elles ne sont pas situées comme les mâchoi-res des autres animaux , en haut & en bas ; mais aux deux costez , & s'entrejoignent comme des fers de ciseaux ; c'est avec ces dents qu'elles coupent & fissent les fûeilles , les fruiets , & les bois pourris , qui sont leur nourriture ordi-naire.

Toute cette écaille est remplie d'une certaine liqueur es-paisse , grasse , & fibreuse , de laquelle les habitans font d'assez bons saupiquets. Au milieu de cette liqueur , que les habi-tans appellent *Taumaly* , est ce qu'ils nomment (à raison de son amertume) le fiel de ces animaux , qui n'est pourtant au-tre chose que leur estomach , dans lequel tout ce qu'ils man-gent , se digere : il est composé d'une peau ou membrane assez desliée , & estenduë par deux petits osselets ou cartilages , & est gros deux fois comme le ponce , & a toute la forme de l'é-caille.

Les masles & les femelles , ont au dessous du corps un cer-

tain plastron composé de diverses pieces, ajustées comme les tassettes d'un corcelet, sous lequel il y a cinq ou six barbillons de chaque costé. Il y a un petit pertuis large comme le tuyau d'une plume; qui sort immédiatement de l'estomach, & passant par le milieu de ce plastron, se vient terminer à la fin: c'est par cet endroit qu'elles vüident leurs excremens. Cét animal n'a point de sang, mais au lieu de sang, il sort de ses blessures une eau claire, qui s'épaissit comme de la gelée, & se caille.

Celles dont ie parle à present, sont pour l'ordinaire toutes violettes; mais il s'en trouve quantité qui sont agreablement diversifiées & pennachées de bleu, de blanc, & de violet. Voilà la plus exacte description que j'en puisse faire.

C'est icy où le sieur de Rochefort, pour déguiser son larcin, change le nom ordinaire de ces Crabes violettes, & les appelle *Crabes peintes*, & apres les avoir chamarrées à sa mode, de blanc, de violet, de tanné, de rouge, de jaune, & de verd, les orne d'un riche coloris le mieux meslé qu'on se puisse figurer, & pour couronner son hyperbole, les fait toute luisantes & couvertes de vernix. Apres les avoir ainsi habillées, il adjouste une fausseté manifeste, disant, qu'elles ne sont pas comme les blanches, qui n'osent paroistre que de nuit; car toutes les trois sortes de Crabes ne paroissent que de nuit, & dans saint Christophe & dans saint Eustache, où elles ne sont plus si communes qu'elles ont esté, tous ceux qui veulent manger des Crabes violettes, les vont prendre la nuit au flambeau: il est vray pourtant que toutes sortent de leur terrier quand il pleut, & que pour lors la terre est couverte de toutes les trois sortes de Crabes, qui se promènent & cherchent leur vie.

Ce n'est pas une moindre fausseté, que de dire qu'elles ne rompent jamais leur rang; car toutes les bandes marchent en confusion, & souvent les unes par dessus les autres.

C'est une chose tout à fait digne d'admiration, de les

voir descendre de la montagne, environ le mois d'Auril ou de May, lors que les premieres pluyes commencent à tomber: car alors elles sortent toutes des creux des arbres, des fouches pourries, de dessous les rochers, & d'une infinité de trous qu'elles font elles-mesmes dans la terre. On en voit la terre couverte, en sorte qu'il se faut faire place, & les chasser devant soy pour mettre le pied à terre, sans en écraser quelqu'une.

Il semble qu'elles ayent de la prevoyance à se désier du peu de durée de la pluye; car la plupart se rangent le long des rivieres, & des ravines les plus humides, pour se retirer dans les lieux plus frais, avant que la pluye leur manque, & estre ainsi à l'abry des chaleurs qui leur font tout à fait contraires.

Toute cette décente se fait avec tant d'ordre, qu'encor bien que le seul instinct naturel y agisse, il semble toutefois que la conduite d'un experimenté Marechal de Camp y soit employée. Elles se divisent pour l'ordinaire en trois bandes; dont la premiere n'est composée que de males, qui sont plus gros, plus forts, & plus robustes que les femelles, & consequemment obligez à s'exposer non seulement aux injures du temps, & à frayer le chemin; mais encore à essuyer toutes les difficultez & les estranges massacres, que les habitants en font dans ce premier rencontre. Ceux cy qui sont comme l'avantgarde de l'armée, sont souvent arrestez par le défaut de pluye, & contrains de faire alte & autant de stations & de nouveaux logemens, qu'il y a de nouveaux changemens dedans l'air.

Cependant, tout le gros de l'armée, qui n'est presque composé que de femelles, se tient clos & couvert dans les montagnes, jusqu'à ce que le temps soit entierement disposé à la pluye: alors elles se mettent en campagne, & font comme des bataillons, longs d'une lieuë ou d'une lieuë & demie, & larges de quarante ou cinquante pas, si serrez, qu'à peine peut-on découvrir la terre.

Trois ou quatre jours après, suit l'arriere-garde, qui est

composé de mâles & de femelles, en mesme ordre & en aussi grand nombre que les autres. Or comme dans les armées, tout le monde ne marche pas en ordre, & ne tient pas une mesme route: de mesme, outre le grand nombre de ces bataillons qui suivent le cours des rivières & des ravines, tous les bois en sont remplis, mais un peu moins que les lieux par où passent les troupes. Elles marchent fort lentement toute la nuit, & le jour quand il pleut, & s'exposent fort rarement au Soleil. Que s'il arrive qu'elles fassent rencontre de quelque pays découvert & sans abry, & qu'il fasse tant soit peu de Soleil; elles s'arrêtent toutes à la lizière du bois, & attendent que la nuit soit venue pour passer ce qui est découvert. Si quelqu'un s'approche du gros & leur donne l'épouvante, elles font une retraite confuse & à reculons, présentant toujours les armes en avant, qui sont deux certaines tenailles, ou mordans dangereux, qui serrent jusqu'à emporter la pièce, & faire jeter les hauts cris à ceux qui en sont attrapez: elles frappent de temps en temps ces mordans l'un contre l'autre, comme pour menacer, & font tant de bruit & un si estrange cliquetis en s'entreheur-tant de leurs écailles, qu'on croiroit entendre le bruit des corselets & des tassettes d'un Regiment de Suisses qui marche.

S'il arrive pendant cette décente que la pluie cesse, & que le temps se mette tout à fait au beau, (ce qui est assez ordinaire) elles font une alte generale, & chacune prend logis où elle peut, les unes sous des racines, & les autres sous des arbres creux: celles qui ne trouvent point de logis tout fait, prennent la peine d'en faire elles mesmes, & remuent tellement la terre, que par tout où le gros se rencontre, on y enfonce jusqu'à my-jambe. Cependant, les habitans qui ne fouhaitent autre chose que de les voir arrestées en chemin, leur font bien cherement payer leur logis; car tout le monde fait bonne chere à leurs dépens, & à peine se trouve-t-il une case, où on n'en fasse mourir plus de cent par jour: car pour lors on jette tous les corps, & on se contente d'un amas de

petits œufs quasi imperceptibles , desquels elles ont gros comme le ponce à chaque costé de l'estomach , qui sont fort nourrissans & de tres-bon goust. Il se rencontre quelques années dans lesquelles par l'interruption des pluyes , elles sont deux ou trois mois à faire le voyage:mais il ne faut que huit ou dix jours de temps pluvieux , pour leur faire vüider leurs œufs , se baigner dans la mer , & remonter promptement à la montagne.

On pourroit icy asseurer , que la mesme necessité qui fait sortir les Tortuës de la mer, pour se décharger de leurs œufs sur la rive , fait descendre les Crabes de la montagne pour se décharger des leurs dans la mer , comme dans le lieu où elles prennent naissance, aussi bien que les Tortuës sur la terre : mais qui voudra éplucher la chose de plus près, & avec plus de curiosité , trouvera que les seules femelles des tortuës viennent à terre, & que les masles ny les petits n'y abordent jamais:mais toutes les Crabes de l'Isle, grâdes & petites, masles & femelles, viennent indifferemment tous les ans une fois se baigner dans la mer ; & cela sans doute pour rendre quelque sorte d'hommage à celle qui leur a donné la vie , & puiser dans le sein de leur mere , des forces & des qualitez occultes , qui les disposent à une nouvelle naissance , laquelle leur arrive une fois tous les ans, ainsi que nous verrons dans la suite de cette description.

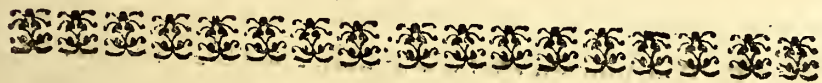
Si-tost qu'elles sont arrivées au bord de la mer , elles se laissent couvrir par deux ou trois fois des premieres vagues qui battent sur la rive , & se retirent incontinent , s'en allant chercher logis pour se reposer. Cependant, les œufs des femelles grossissent , sortent du corps , & s'attachent aux barbillons qui sont sous le plastron, que nous avons décrit. Il y en a pour l'ordinaire l'épaisseur d'un gros œuf de poule, qui sont semblables à la roque des harens. Pour lors on n'en fait plus de cas, comme ayant beaucoup perdu de leur goust. Quelques jours apres elles se vont toutes baigner pour la seconde fois dans la mer , & y secoüent leurs œufs , desquels plus des deux tiers sont à l'instant dévorez par certains pe-

rits poissons, que les Sauvages appellent *Tyiri*, desquels pour lors la mer est toute noire le long de la rive. Et ceux-cy y attirent les grands poissons qui y viennent pour manger les petits. Ce temps aussi est le plus propre de l'année pour la pèche, & j'ay veu pour lors amener d'un coup de senne plus de poisson, que vingt hommes n'en pouvoient porter. Les œufs des Crabes qui réchappent éclosent sous le sable, & on voit les petites Crabes par millions, remonter à la montagne.

Je ne sçay ce que la mer opere sur ces animaux; mais la plupart sortent de ce second bain si foibles & si atténuées, qu'à peine peuvent-elles marcher: elles deviennent maigres, & leur chair mesme change de couleur, d'où vient qu'une grande partie ne remontent pas si tost aux montagnes, mais se rengraisent dans le plat-pays. Elles s'accouplent toutes au sortir de la mer, & après s'estre remises dans leur embonpoint, elles font des trous dans la terre, qu'elles bouchent si bien de la mesme terre & de fûcilles, qu'il n'y peut entrer aucun air. Là, elles se dépouillent de leurs anciennes écailles, & ensemble de la carcasse de leurs os, (qui sont toutefois inseparables des écailles,) sans en faire aucune rupture, & la laissent si entiere, qu'à peine peut-on connoistre le lieu par où elles sont sorties. Or cela est moins concevable à ceux qui sçavent de combien de jointures, de coins, de recoins, & d'os entremeslez les uns dans les autres, est composé le corps d'une Crabe; que de concevoir la carcasse ou squelette d'un homme dépouillé de sa chair, sans aucune lésion, ny rupture de sa peau.

La Crabe demeure donc près de son écaille sans aucun mouvement, & quoy que ie ne dise pas sans aucun sentiment, j'ose bien asseurer quelle est plus de six iours sans le faire connoistre. Pendant qu'elles sont en cet estat, elles n'ont point d'amertume dans l'estomach, le *Taumaly* en est jaune comme de l'or: Elles sont grasses, pleines & en tres-bon point, & c'est bien le plus excellent & le plus délicieux manger qu'une Crabe bourciere, (c'est ainsi qu'on les appelle,

lors qu'elles sont en cét estat) qu'on se puisse imaginer. Elles ne sont pour lors revestues que d'une peau extrêmement délicate, laquelle par succession de temps, s'endurcit & se forme en écaille. Elles ont en ce temps-là quatre pierres grosses comme des fèves de bresil, blanches comme neige, attachées au dessous de l'estomach, lesquelles se fondent & se dissipent, à mesure que l'écaille s'endurcit, & se perdent entierement, quand elle a atteint sa perfection. On assure que ces pierres font jeter le gravier des reins : mais elles sont fort desagreables à prendre, & excitent à vomir. L'en ay veu faire l'experience à plusieurs avec plus de peine que de profit.



Des Crabes blanches.

§. II.

PResque tout ce que j'ay dit de la forme des Crabes violettes, convient à celles que nous appellons Crabes blanches; avec cette difference, que les blanches surpassent tellement les violettes en grandeur, qu'une seule blanche en vaut trois violettes. Pour en faire une exacte description, il faut encore diviser celles qui sont continuellement le long des estangs & dans la vase, d'avec celles qui vont un peu plus avant dans les terres, & ne sont pas toujours dans l'eau, cōme les plus grandes qui sont toujours dans leur terrier, & à demy corps dans l'eau; celles-cy ont de grands mordans larges de quatre doigts, & longs de deux pieds, qui semblent représenter la forme d'une Mitre: il y a beaucoup plus à manger à celles-cy, mais elles sont plus sujetes à manger de la Mancenille, & à estre *malinotes*, c'est à dire, malades; mais quand tout cela ne seroit point, elles sentent toujours la bouë.

Les autres sont celles qui se trouvent dans les bois un peu

esloignés des estangs & des lieux bourbeux, elles sont plus petites que les autres, & ont les mordans plus courts, la chair plus ferme, & de meilleur gouft, & le Taumaly plus jaune & plus gras.



*Des Tourlourous, & de quelques particularitez
qui conviennent à toutes les Crabes.*

§. III.

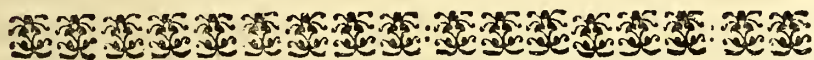
Les Tourlourous sôt les plus petites & les moins estimées de toutes les Crabes: ils sôt de couleur de feu, & ont une tache noire sur le dos, qui releve beaucoup l'éclat de cette couleur. Les habitans de la Guadeloupe n'en veulent point manger, & croient qu'ils donnent le flux de sang: mais un chacun en mange dans la Martinique, au défaut des autres, qui s'y rencontrent assez rarement. Mais en verité, il faut avoir bien du loisir, pour manger des Tourlourous, puis qu'en une demy journée de temps, l'on ne scauroit éplucher de quoy repaistre un homme.

Les unes & les autres sont sujettes à quelques maladies, dont il se faut tres-soigneusement donner de garde, parce qu'il en peut arriver de tres-grands accidens, comme il est arrivé à plusieurs habitans, qui ont presque perdu la vie pour avoir mangé des *Crabes manilotés*, (c'est ainsi qu'on les nomme quand elles sont attaquées de ces maladies.) Pour connoistre cela, il faut regarder au *Taumaly*; s'il est laid, s'il se fond, s'il se reduit en eau blanche: enfin, si la Crabe est legere; car pour lors il la faut jetter comme un dangereux venin.

Elles peuvent encore causer les mesmes accidens, quand elles mangent de la Mancenille: c'est pourquoy, il faut prendre garde aux dents & au *Taumaly*, & mesme au dedans du corps

corps , qui devient brûlé & noir comme du charbon. Et quoy que cette noirceur leur arrive , quand elles se nourrissent de pommes de Génipa , cela neantmoins se peut aisément connoître ; car celles cy ont le *Taumaly* ferme , sont grasses , pleines , & en tres bon point ; & celles-là ont tout le contraire.

Ces animaux ont une faculté qui ne doit estre enviée que des coupeurs de bourse , ou de ceux que le Prevost tient desia au collet : c'est que si vous les prenez par un mordant ou par une patte , elles s'en défont comme bon leur semble , les détachent de la jointure , aussi proprement que si on les avoit coupez avec un rasoir , vous les laissez dans la main & se sauvent , & s'il en est besoin , elles les quittent toutes les unes apres les autres. Iugez si semblables gens ne doivent pas souhaiter une chose qui leur seroit si necessaire. Si elles sont blessées à un mordant ou à une patte , elles extirpent promptement le membre & le mal tout ensemble , sans avoir besoin de l'assistance de quelque expert Chirurgien. Tous ces membres coupez leur reuiennent au bout de l'an , ou au moins d'autres en leur place.



Des Soldats ou Cannelles.

§. I V.

CE Soldat est une espece de petit cancre , long de trois ou quatre pouces au plus : il a la moitié du corps semblable à une sauterelle marine , mais revestu d'une écaille un peu plus dure : quatre pieds assez semblables à ceux d'une Crabe ; deux mordans , dont l'un n'est guère plus gros qu'un de ses pieds , & l'autre est plus large que le pouce , rond , qui serre estrangement , & bouche tout le trou de la coquille où il loge. Tout le reste du corps n'est qu'un certain boudin , d'une peau assez rude & épaisse , gros comme le doigt , &

long de la moitié, ou un peu plus. Au bout il y a une petite queue, composée de trois petits ongles, ou trois petites écailles, comme la queue d'une sauterelle de mer. Toute cette moitié du corps est remplie d'un *Taumaly*, semblable à celui qui se trouve dans la coquille d'une Crabe: mais rouge, & qui étant exposé au feu ou au Soleil se fond, & se resoud en huile, qui est un véritable baume pour les playes recentes. J'en ay fait moy-mesme l'experience sur plusieurs personnes, avec de tres-heureux succez. Tous les habitans en font grand cas, & il s'en trouve peu qui n'en fassent provision.

Ils descendent tous les ans une fois au bord de la mer, ie ne sçay si c'est pour s'y baigner, & y jeter leurs œufs comme les Crabes; mais ie sçay bien que c'est aussi pour y changer de coquille, car la nature qui les fait naître le derriere tout nud, leur a donné l'instinct d'y pourvoir en naissant, car à peine sont-ils au monde, qu'un chacun d'eux cherche une petite coquille, proportionnée à sa grandeur, fourre son derriere dedans, l'auste sur soy, & ainsi revestus des dépouilles d'autrui, & armez comme des soldats de ces coquilles estrangeres, gagnent la montagne, repairent dans les rochers & dans des arbres creux comme font les Crabes, & vivent comme elles de feuilles de bois pourris & de fruiçts; & quelquefois aussi de pommes de Mancenille. D'où vient qu'encore que nos habitans en mangent, & les estiment fort, ils sont tres-dangereux. J'ay une fois pensé rendre l'ame, pour en avoir mangé deux dans la grande terre, sous des Mancenilles.

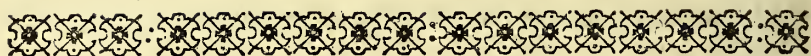
Cependant, nos soldats croissent dans la montagne, & la coquille, qui n'a pas esté expressément faite pour eux, commence à les presser & à leur serrer si estroitement le derriere, qu'ils sont contraints de descendre au bord de la mer, pour changer de maison. Les curieux qui ont pris garde à ce qui se passe dans ce changement, auoient ingenuëment avec moy, qu'il y a un plaisir extrême à les voir faire. Ils s'arrestent à toutes les coquilles qu'ils rencontrent, les considerent attentivement, & en ayant rencontré quelque une qu'ils croyent

leur estre propre, ils quittent incontinent la vieille, & fourrent si promptement le derriere dedans l'autre, qu'il semble que l'air leur fasse mal, ou qu'ils ayent honte de le montrer à nud.

Aristote qui a dit, que les animaux ne combatoient que pour le manger & l'acouplement; auroit adjousté, s'il avoit sceu ce que font ces petits animaux, & pour le logis: car si deux se rencontrent en mesme temps dépoüillez, pour entrer en une mesme coquille, ils s'entremordent & se battent, jusqu'à ce qu'en fin le plus foible cede, & quitte la coquille au plus fort, qui en estant revestu fait trois ou quatre caracoles sur le rivage; que s'il trouve que ce ne soit pas son fait, il la quitte & recourt promptement à son ancienne, & en va chercher une autre ailleurs. Ils changent souvent jusqu'à cinq ou six fois, avant que d'en trouver une propre.

Il portent dans leurs coquilles environ une demy cuëillerée d'eau claire, laquelle est un souverain remede contre les pustules & vessies, que le lait ou l'eau qui tombe de dessus les branches de Mancenille, fait eslever sur la peau.

Quand on le prend, il fait paroistre de la colere, jettant un petit cry, comme qui diroit, gre, gre, gre, & tasche d'attraper avec son gros mordant, celui qui le tient, & deslors qu'il a une fois mordu, on le tuëroit plustost que de luy faire lacher prise. Vn de ces soldats m'ayant une fois pris par le bout du doigt, me fit par l'espace de deux heures souffrir d'estranges douleurs, sans que j'y pûsse apporter aucun remede. J'ay appris depuis qu'il ne faut que luy chauffer la coquille: car alors non seulement il démord, mais mesme abandonne sa maison & se sauve.



De quelques insectes nuisibles des Antilles.

CHAPITRE IV.

Des Scorpions.

§. I.

IL y a dans la Guadeloupe un grand nombre de Scorpions gris, & tous semblables à ceux qu'on trouve en France; mais, graces à Dieu, les piqueures n'en sont pas mortelles. J'en ay été piqué plusieurs fois: entre autres, j'en fus piqué un jour en dormant, vis à vis du cœur, ou ayant senty de la douleur, je portay incontinent la main: j'en fus piqué pour une seconde fois au bout du doigt; & ie ne sçay si cette piqueure me toucha quelque bout de nerf, mais elle me fit beaucoup plus de mal, que celle que ie receus à l'endroit du cœur, laquelle ne me causa qu'une petite enflure large comme un quart-d'écu: mais l'autre, non seulement me fit enfler le doigt, mais encore tout le bras m'enfla jusques dessous l'aisselle, sous laquelle il se fit une glande grosse comme un œuf de pigeon, & le bras me demeura tout tremblant l'espace de 24. heures, apres lesquelles tout se dissipa, sans que j'y appliquasse aucun remede. Ils sont ordinairement dans du bois pourri, dans les livres, & bien souvent dans les cofres où il y a du linge.

J'ay remarqué que les femelles pour faire leurs petits, tissent une petite toile large comme l'ongle, d'un fil qu'elles tirent de leurs corps comme les Araignées, & y pondent onze œufs guères plus gros que des pointes d'épingles: elles portent cela par tout avec soy, jusqu'à ce que les petits soient éclos, & aussi-tôt qu'ils sont au monde, si on

les effarouche, ils gaignent le dos de la mere, laquelle recourbant sa queue par dessus eux, les deffend de son aiguillon.

Il s'en trouve une sorte dans l'Isle de sainte Aloufie, dont les piqueures sont bien plus dangereuses que celles des premiers: c'est pourquoy ils sont autant apprehendez des habitants de cette Isle, que les Couleuvres dangereuses.

Il est certain qu'ils changent tous de peau comme les Crabes de coquilles, puis qu'on trouve dans les livres & dans le linge quantité de peaux de Scorpions, vuides & toutes entieres, excepté une petite fente qu'ils ont sous le ventre, par où les Scorpions sont sortis.



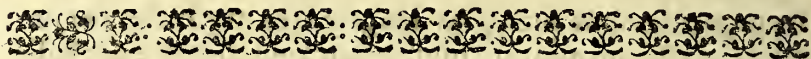
*Des Araignées qui se voyent communément
aux Antilles.*

§. I I.

IL se trouve un grand nombre d'Araignées de toutes sortes dans toutes les Antilles, aussi bien que dans la France. Elles ont presque toutes de petites bourses d'une estoffe qui semble estre d'un cuir bien délicat. Là dedans elles pondent leurs œufs, & se tiennent dessus pour les couvrir, ou pour les conserver des autres petits insectes qui les mangeroient: il s'en trouve qui les portent tousiours avec eux, jusqu'à ce qu'ils soient éclos, comme les Scorpions, & elles en font une telle quantité, que cela n'est pas concevable.

J'en ay trouvé d'autres dans les bois qui ne sont pas communes; car elles sont toutes plates, & pas plus épaisses qu'un teston, larges d'un pouce, & longues d'un pouce & demy, la partie antérieure est faite comme un écusson, divisé par petits carreaux, & le ventre ou la partie postérieure est un ouale

assez joliment moucheté & rayé par dessus. Elles sont toutes grizes, & ont les jambes fort longues, dures, & herissées comme les griffes d'un cerf-volant.



D'une sorte d'Araignée monstrueuse, qui ne se voit pas dans la pluspart des Antilles.

§. I I I.

I'Ay veu dans l'Isle de la Martinique, une sorte d'Araignée qui doit estre épluchée de plus près. Car ie ne crois pas qu'au reste du monde, il s'en trouve de plus prodigieuse. Le corps de cette araignée est composé de deux parties, dont la postérieure, qui semble estre le ventre, est presque de la grosseur d'un œuf de poulle, toute velue, d'un poil noir, herissé & assez long. La partie de devant est un peu plus courte, mais moins épaisse. Au milieu du dos il y a une petite ouverture ronde, comme pour fourer un pois, toute environnée d'un poil un peu plus long que celui du corps. De chaque costé de cette partie sortent cinq pieds plus longs que les doigts, velus, & à quatre jointures, sans celles qui les joignent au corps, & à chacun d'eux une petite pince ou mordant de corne rousse & fort dure, & deux dents dans la gueule de la mesme estoffe, longues comme la moitié d'une épingle, courbées, & asilées comme des éguilles: elles ont deux petits yeux noirs, luisans, guères plus gros que des pointes d'épingles.

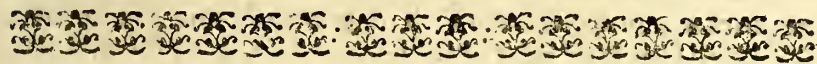
Elles sifflent comme les autres Araignées, & font une petite bourse grande comme la coque d'un œuf, dont la première peau est un cuir délicat comme le cannepin, sur lequel les Chirurgiens éprouvent leurs lancettes, tout le dedans est

Des Antilles habitées par les François. 343

rempli d'une filasse douce comme de la soye, dans laquelle elles reposent leurs œufs, elles tiennent cette bourse sous leur ventre, & la portent par tout avec elles.

L'en ay trouvé encore quelques-unes toutes semblables dans des Ananas : mais un peu plus petites, & qui avoient une partie du poil de dessus le corps, tout verd. Quelques habitans appréhendent cet animal, & assurent qu'il est autant ou plus dangereux que les vipères de la même Isle.

S'il arrive qu'on l'irrite & qu'on l'agace, elle jette un venin subtil, qui rendroit un homme aveugle, s'il tomboit dans les yeux; le poil même de cette beste est veneneux, & si on le touche lors qu'elle envie, il pique & brûle presque comme des orties : si on la prend & qu'on la presse ou serre tant soit peu, elle pique d'un éguillon plus petit, que celui d'une Abeille, mais si veneneux, qu'il faut avoir recours à tous les remèdes, que nous avons donnez pour la morsure des serpens; encore a-t-on bien de la peine à sauver la vie à un homme, & il n'y a presque que le petit cancre de mer qui y puisse remédier. On en recherche fort curieusement les dents, & l'on assure qu'ils en appaisent la douleur, pourveu que l'on s'en frotte, & écre souvent les dents; ie ne sçay si mes maux de dents estoient pires que ceux des autres, mais ie sçay bien que cela n'a eu aucun effet sur moy.



Des Fourmis.

§. I V.

I'Ay remarqué quatre ou cinq sortes de fourmis dans nos Antilles, extrêmement importunes aux habitans: car quoy qu'il n'y ayt point d'Hyver qui les oblige à se pourvoir pendant le temps de la recolte, pour cette saison, où il semble que non seulement toutes choses leur doivent manquer,

mais qu'elles soient contraintes sur peine de la vie de garder prison dans les entrailles de la terre, ou elles feroient bien mille siecles avant qu'on les secourût d'un seul grain de bled: si est-ce neantmoins que les fourmis de ces Isles, travaillent avec autant de soin & de prevoyance tout le long de l'année, à faire amas & provision de toutes les graines qu'on sème, que si elles estoient sujetes aux mêmes rigueurs que celles de l'Europe. Et quoy que cette incommodité ne soit pas la plus sensible de celles qu'elles causent, c'est pourtant la plus dommageable aux habitans: car qu'ils sement aujourd'huy un beau carreau de graine de petun, si les fourmis y donnent, en une nuit tout est enlevé, sans qu'il vienne une seule plante. J'ay veu de pauvres habitans quasi reduits au desespoir à ce sujet: & cela n'arrive pas seulement au petun, mais à toute autre sorte de graine.

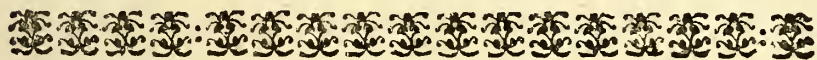
Celles dont je parle sont petites fourmis noires, assez semblables à celles que l'on voit le plus communément dans l'Europe: mais elles sont en si grande quantité que cela est quasi inconcevable; de sorte qu'on ne peut garder ny confitures, ny fruits meurs, ny viande cuite ou crüe, ny aucune sorte d'huile ou de graisse, qu'ils n'en soient incontinent tous remplis, & cela en quelque lieu qu'on les puisse mettre, quand ce seroit au dessus du feu. J'en ay veu bien souvent nos tables si couvertes, que nous estions contrains de les abandonner à leur importunité. S'ils prennent une fois la route du lit, il faut faire estat de le changer de lieu, ou de ne jamais dormir en repos.

Il y a deux autres sortes de petites fourmis rouges, pas plus grosses que des pointes d'épingles; mais qui ne sont pas si communes que les autres. Il y en a une espece qui ne mord point, mais qui se niche pour l'ordinaire en si grande quantité, dans les cofres où il y a du linge, que bien souvent le linge en demeure tout taché, & se pourrit entierement, si on n'y prend garde.

Les autres qui sont toutes semblables aux precedentes, ne repairent que dans les bois, & tombent de dessus les feuilles des

des arbres; il n'en faut qu'une seule pour donner bien de la pratique à un homme: car si elle gagne une fois le collet de la chemise, elle ne cesse de mordre en divers endroits, & en mordant fait glisser un certain venin, qui s'étend & se coule entre cuir & chair, aussi large que la main, & cause une démangeaison si douloureuse, qu'on auroit courage de se mettre en pièces à force de se grater; & cela dure quelquefois une matinée entière.

Une troisième sorte de fourmis très-dangereuses, sont celles que les habitans appellent *Chiens*, à cause de leurs morsures. Elles sont longues comme un grain d'avoine, mais deux fois aussi grosses: elles ont deux petites dents comme des aiguillons d'abeilles, desquelles les morsures sont plus douloureuses que celles des Scorpions; mais cela ne dure qu'une heure au plus. Il y en a par tous les endroits des Isles, non toutefois en si grande quantité que des autres.



Des Poux de bois.

§. V I.

ON pourroit encore mettre au nombre des fourmis certaines petites bestioles, que les habitans appellent *Poux de bois*, parce qu'ils rongent, minent, cavent, & font pourrir le bois où elles s'attachent. Ces poux approchent assez de la forme de la fourmy: ils sont blancs, si tendres & si délicats, qu'ils sont recherchés avec grande avidité des petits oiseaux, des poulets, & de tous les petits lézards, comme les plus friands morceaux qu'ils puissent rencontrer, aussi ne vont-ils jamais qu'à couvert.

Ils bastissent avec de la terre certaines petites galeries, chemins, ou conduits un peu plus amples que le tuyau d'une plume, auxquels ils font faire tant de milliers de tours & de

détours confus ; qu'enfin ils en composent une motte plus grosse qu'un demi-baril , & ie crois que s'il y avoit un homme assez expert pour dévider toute cette besogne, qu'il s'y trouveroit quelquefois plus d'une lieüe de chemin.

Au reste , ils font là dedans comme dans une petite Republique où ils se multiplient , & comme dans une petite forteresse, où ils sont à couvert des embusches de leurs ennemis. Si l'on fait brèche à leurs murailles , ils s'interessent tous pour le bien public , & travaillent avec tant de diligence à la reparation de cette brèche , qu'en verité il y a de la satisfaction & du plaisir à les contempler dans cet ouvrage. On voit avancer leur travail à veuë d'œil , sans jamais pouvoir comprendre ny apprendre le mestier de ces ouvriers. S'estant un peu trop multipliez , ils font une petite galerie ou ligne de communication , tout le long de la Sole jusqu'au premier joint qu'ils rencontrent , & y bastissent tout de nouveau , & allant ainsi de coin en coin , & de joint en joint , pourrissant tous les lieux où ils s'arrestent , ils font en peu de temps tomber un bastiment en ruine.

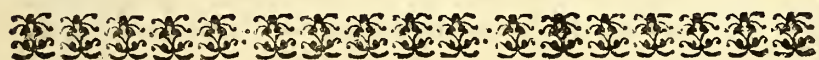
C'est un bon remede pour leur couper le chemin , que d'engraisser d'huile de vache de mer, les lieux par où ils passent , & mesme d'en verser sur la motte ; car ils la quittent incontinent.

Le sieur de Rochefort pour ne se pas servir des mesmes termes & des mesmes remedes dont ie me sers , est tombé dans un autre inconvenient , car l'huile de *Palma Christi*, n'est pas si commune , qu'on l'aille verser sur ces mottes ou testes de Nègres, il en faudroit bien avoir pour cela, & ie n'ay point veu d'habitans assez mal-avisez pour employer la graisse du Lamentin à cet usage : elle est un peu trop chere dans le pays , & l'on se contente bien de se servir de la plus vilaine huile de *Requiem* , & de ce qui se trouve dans le fond des vaisseaux , où on a mis de l'huile à brusler , car ces petits animaux tout au contraire des fourmis, fuyent tout ce qui est enctueux.

Des Antilles habitées par les François. 347

Enfin, ces petits animaux vieillissent, & les aisles leurs viennent comme aux fourmis, pour leur ruine: car ils abandonnent leur demeure terrestre pour se mettre dans l'air, au rang des oiseaux, où ils ne vivent qu'un jour ou deux pour le plus. Leur demeure estant abandonnée, noircit, desseiche, & brusle comme des allumettes. Les habitans appellent cette morte *teste de Nègre*, à cause qu'elle est noire, ronde, & frisée comme la teste d'un Nègre. J'ay veu quelques Chirurgiens qui faisoient suër des hydropiques à la fumée de cette morte ou teste de Nègre, avec d'assez bons succez.

Les Sauvages se servent de ces *testes de Nègres*, pour cuire leurs *cannaris*, & tous leurs pots de terre: car apres les avoir environnés & couverts tout à fait de cela, y mettant le feu, cela fait un feu lent, qui les cuit aussi bien que nos fournaïses.



Des Langoustes ou Sauterelles des Antilles.

§. VII.

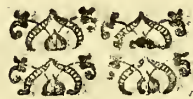
IL ne se trouve pas moins de Langoustes ou Sauterelles différentes dans toutes nos Isles que dans l'Europe, desquelles n'ayant rien de considerable à écrire, ie m'arrestera y particulièrement à trois sortes, dõt les premieres ne sont remarquables entre les autres qu'à cause de la grandeur, qui va au double des plus grandes qui se voient communément en France dans les bleds; il y en a de vertes & de rousses, & j'en ay veu une sorte dans l'Isle de la Grenade, qui avoit une forme de couronne sur la teste, les unes & les autres sont ordinairement sur les arbres, qui ont les fûcilles un peu tendres, comme sur les gommiers blancs.

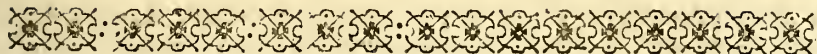
Les deux autres sont tout à fait admirables dans leur for-

me, & c'est ce qui m'a obligé d'en donner les figures. La premiere la plus grande & la plus dangereuse est si hideuse, que nos habitans ne sçachant quel nom luy donner, l'ont appelée *Cogfigrue* : elle est grosse comme le tuyau d'une plume d'oye, longue de six à sept pouces, divisée en neuf ou dix sections ou jointures, dont la premiere divise le corps d'avec la teste, qui est presque ronde, & qui a deux petits yeux qui s'élancent au dehors, comme ceux des Crabs; & deux longs poils qui luy servent de cornes : tout le corps est parsemé de petites excroissances, qui ne sont guères plus grosses que des pointes d'épingles; tout le corps va tousiours en amenuisant jusqu'à la queue, qui est encore divisée en trois nœuds, au bout desquels il y a une façon de gaine, ou de fourreau, qui couvre un petit éguillon dangereux : elle a six grands pieds comme ceux des Sauterelles; mais dont il y en a deux situés à la premiere jointure, qui divise la teste d'avec le corps, deux autres à la seconde jointure, & les deux derniers à la quatrième, j'en ay veu de vertes & d'un gris jaunatre.

Pourveu qu'on ne touche point cette beste, elle ne fait mal à personne; mais si on la serre tant soit peu, elle vous pique de son éguillon, qu'elle pousse hors du fourreau; & à mesme temps que vous en estes piqué, vous sentez un certain frémissement ou tremblement par tout le corps, qui est passé en peu de temps, & qui s'apaise sur le champ, en frottant l'endroit piqué, avec un peu d'huile de palme ou de soldars.

La seconde est presque semblable, mais la moitié plus petite, & n'a point d'éguillon qui fasse mal à personne.





Des Scolopendres ou Cent-pieds des Antilles.

§. VIII.

ENtre plusieurs sortes de Scolopendres, que l'on nomme communément en France *cent-pieds*, qui se voyent aussi frequemment dans nos Isles que dans l'Europe, & desquels ien'ay rien à dire de particulier, il s'y en rencontre une sorte, dont les morsures ne sôt pas moins douloureuses que celles des Scorpiôs de ces Isles. Elles sont plus longues que le doigt, grosses cōme un tuyau de plume à écrire, mais plus plates, & de couleur de fer rouillé; elles ont la teste ronde, deux petites dents fort aiguës, & tout le corps divisé de dix ou douze sections ou jointures, & autant de rayes noires. Au bas de chacune de ces rayes, elles ont deux pieds assez lōgs, deux petites cornes à la teste, & la queue fourchuë: elles vivent dans le bois pourri, & quand on les presse, elles mordent avec ces deux petites dents, qui font autant de douleur que les Scorpions du pays, & pour guerir il se faut servir des mesmes remedes, que l'on se sert pour guerir les piqueures des Scorpions.



Des Chenilles.

§. IX.

LEs Chenilles font icy des rafles generales deux ou trois fois l'année, & coupent les fûeilles de Manyoc, de Patates, de Petun, & d'autres herbages, aussi net que si le feu y.

avoit passé. Quelques habitans voyant dépouiller les jardins de leurs voisins, se garantissent du même dommage, faisant des lifieres de bois tout le long de leurs habitations, auxquelles ils mettent le feu, de sorte qu'il demeure une separation de cendre large de trois ou quatre pieds : & cela arreste les Chenilles tout court, car elles se laisseront plustost mourir de faim, que de passer par dessus la cendre.

Il seroit à souhaiter, que les Poulles fissent autant de fois qu'il y a des Chenilles, ce que ie leur ay veu faire une fois dans nostre habitation de la Guadeloupe : car ces malheureuses Chenilles s'estant mises à ronger toutes nos parates, nos Poulles s'en saouloïent jusques à cinq ou six fois par jour, dont elles en devinrent si grasses, qu'il sembloit que ce n'étoit qu'une masse de graisse, & nous delivrerent de cette malédiction, mais ie ne les ay jamais veu depuis dans cette humeur.



Des Ravets.

§. X.

CEs Ravets sont certains petits animaux semblables à des hannetons dépouillez de leurs plus dures ailles ; mais un peu plus plats & plus tendres. Il y en a une si grande quantité dans la Guadeloupe, que ie ne crois pas qu'il y ayt une Isle dans toute l'Amerique, où ils s'en trouve un si grand nombre : au moins dans celles où j'ay esté, ie n'en ay jamais tant veu. Ces petits animaux font beaucoup de tort aux habitans, car ils sont à milliers dans les cofres, si on ne les visite quasi tous les jours. Ils mangent la cassave, la viande cuire, cruë, & mesme salée : mais sur tout ils nous font beaucoup de tort dans nos Bibliothèques, où ils sont perpetuellement à ronger les livres, qu'ils gastent entierement.

Mais le tort qu'ils ont fait à tous les curieux de l'Europe, lors que le R. Pere Fucillel s'en retourna en France en l'an-

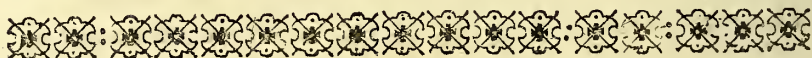
née 1658. est tout à fait déplorable: car ce bon Pere ayant eu un soin particulier, de se faire réserver par ses amis, qui avoient des filets, & par quelques pefcheurs de la Martinique, tous les plus beaux petits poissons qu'ils prenoient, & tous ceux qui avoient quelque chose de particulier ou d'extraordinaire, & dont l'on n'avoit jamais eu aucune connoissance dans l'Europe, il les avoit soigneusement vüidé, & fait sécher dans des sacs de papier, pëdus au dessus du feu, en sorte qu'ils estoient aussi beaux & aussi vermeils, que s'ils fussent venus presentemët de la mer. Mais la veille de son départ les avät mis sur des tables pour les aïrier, ces malheureux animaux pendant la nuit, leurs mangerent tous les yeux, & les parties les plus tendres, de sorte que ce bon Pere vit le matin toute sa riche & loüable curiosité dans un si pitoyable estat, qu'il n'eut pas le cœur de la faire passer jusques en France.

Toutes les Poulles du pays sont extrêmement friandes de ces Ravets, & ne vivent presque d'autre chose; aussi est ce une tres bonne nourriture, & qui les engraisse mieux que tout ce qu'elles pourroient manger.

Le sieur de Rochefort s'égare estrangement, quand parlant des Ravets & des Poux de bois tout ensemble, il dit premierement que les Poux de bois reverent les lettres, & ne mangent que les marges des livres: car il n'est que trop vray qu'ils rongent aussi bien le milieu que les marges, quand ils trouvent le moyen de s'y glisser. Il ne devoit pas nō plus aller jusqu'au Caire, pour nous donner un moyen de se garantir des Ravets & nous apprendre celui dont on se sert pour empêcher les fourmis d'entrer dans les cabinets, sçavoir de mettre les quatre pieds des cabinets dans l'eau, puisque nos moindres jardiniers de l'Europe pouvoient luy épargner ce voyage, & luy apprendre ce remede, dont ils vsent pour empêcher les fourmis de monter aux Orangers, & aux autres plantes qu'ils veulent préserver de ces bestioles; & le malheur encore est que ce secret qui est bon contre les fourmis, ne vaut rien contre les Ravets, puisque la plupart ont de bonnes aïles.

Il ne se trompe pas moins de dire, que les plus gros Ravets.

sont environ gros comme des hannetons, puisque ceux de la Martinique & de plusieurs autres Isles, sont larges d'un pouce. & longs d'un pouce & demi, & qu'ils volent comme des oiseaux.



Des Vermines : comme Poux & Puces.

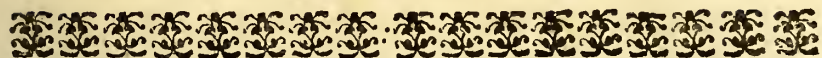
§. I X.

LEs Poux & les Puces sont aussi rares dans toutes ces Isles, comme ils sont cōmuns dans les Hospitiaux, & dans les Corps de gardes de l'Europe: car pourveu qu'on se puisse tenir nettemēt, & que l'on change de linge tous les 8. ou tous les quinze jours au plus tard, on n'en voit jamais sur soy, si ce n'est quelques-vns à la teste; mais cela est extrêmement rare.

Je croy que les Sauvages, & particulièrement les Nègres se servent d'une huile qu'ils tirent du Ricinus, ou Figuier d'enfer, pour se garantir des poux: car s'il falloit qu'ils n'eussent point ce remede, & que les poux leurs gagnassent la tête, les pauvres gens en seroient infailliblement mangez, d'autant qu'ils ne se peuvent servir de peigne, à cause de leurs cheveux crépus.

Le R. P. Raymond dans son Dictionnaire, donne vne raison de ce qu'il y a si peu de poux dans les Indes, & dans tous les pays chauds, qui me semble assez probable: car il dit que c'est à cause que suant presque tousiours, les serositez, qui sortent par ces sueurs, sont plus pures & moins propres à engendrer des vermines.

Il se trouve encore en certains cantons, où il y a beaucoup de lezars, des Tiques grosses comme des lentilles, & semblables en leur forme, à celles qui se trouvent sur les vaches qui vont aux bois; leurs morsures font élever des bubons douloureux, gros comme des pois, qui sōt quelquefois quatre ou cinq iours à guerir.



Des Chiques.

§. XII.

IE ne sçay ce que la terre de toutes ces Isles a de malin: mais il s'y engendre & se leve de la poussiere la plus volage & la plus échauffée du Soleil, certains petits atomes animez (s'il faut ainsi dire) que les habitans appellent *Chiques*. Ces petites bestes ne sont guères plus grosses que des cirôs, & toutes semblables à de petites puces, & qui sautent comme elles, ie crois même que c'en est une espece; ces bestioles se fichent dans la chair, avec vne démangeaison si douloureuse, qu'ils font perdre patience aux plus gens de bien. Ils s'attachent pour l'ordinaire au dessous des ongles des pieds, qui est un endroit fort sensible, à l'entour des talons, & au costé de la plante des pieds, & se cachent entierement dans la chair, & y grossissent en deux ou trois iours, comme de petits pois: de sorte que pour les tirer, il faut decerner avec beaucoup de douleur la chair tout autour avec des épingles, avec des éguilles, ou avec un canif: si bien que la Chique tirée, il reste vn trou qui quelquefois s'apostume & se forme en vlcere malin tres-difficile à guerir; particulièrement lors que l'on rompt ou déchire la Chique, & qu'une partie de sa peau demeure dans le trou.

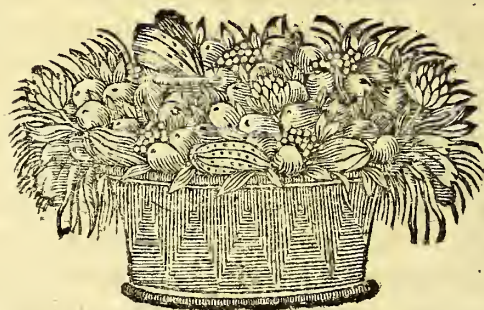
Si l'on n'est fort diligent à les tirer, elles remplissent ce trou de lentes, desquelles il se forme autant de Chiques, qui toutes prennent place auprès du lieu où elles ont pris naissance, & il s'y en amasse à centaines, qui endommagent si bien les pieds, qu'elles arrestent vn homme tout court, luy font tenir le li&t, & aller au baston. J'ay veu mille fois maudire le pays à la pluspart des habitans, à cause des Chiques, & mesme faire dessein de l'abandonner. Moy-mesme, quoy que j'aye tousiours esté tres soigneux de m'en garantir, comme ayant

tres besoin de mes pieds , pour le service du pauvre peuple, j'avouë franchement que c'est ce qui m'a le plus dépiû, & le plus incommodé dans le pays. Sur tout, c'est le fleau des parrelleux: car si tost qu'un homme se neglige, elles luy gagnent les genoux, les fesses, les coudes, les mains, & s'y entassent tellement les vnes sur les autres, qu'apres s'y estre pourries, il s'y forme de vilains vlceres , qui sont quelquefois suivis de l'espian, qui est la vérole du pays.

Ces petits animaux ne s'attaquent pas seulement aux Hommes , mais les Singes , les Chiens , & les Chats n'en sont pas exempts; cela n'est pas pourtant ordinaire, j'ay veu mesme un jeune ramier sortant du nid qui en estoit plein.

Les remedes generaux sont , d'aller bien chauffé , se laver souvent, tenir la case nette & bien arroulée, & s'il se peut faire , d'eau de mer : ne point frequenter le foyer où il y a des cendres.

Les particuliers sont , se frotter les pieds avec des fûcilles de petun broyées, & d'autres herbes ameres: mais sur tout le roucou est la peite aux Chiques.





TRAITE VII.

DES HABITANS DES ANTILLES.



L me reste maintenant, pour ne me point départir de l'ordre que j'ay tenu jusques icy, de traiter du plus noble des Animaux, qui est l'Homme: & d'autant que la condition & l'estat des habitans de toutes ces Isles, est fort dissimblable (pour ne rien confondre) je diviseray ce septième Traité en deux Chapitres, dans le premier ie traiteray des Sauvages naturels du pays; & dans le second des François des Colonies: j'avois dessein d'y comprendre aussi les Esclaves, mais parce qu'en traitant d'eux, j'ay à parler de plusieurs nations différentes, qu'il faut necessairement distinguer par des Chapitres, j'en feray un Traité particulier, qui fera la cloture de cette seconde partie.

Et parceque ie prétens seulement dépeindre icy les Sauvages de nos Isles, & exprimer sans déguisemēt, & avec toute la sincerité possible, la verité des choses comme ie la connois: ie ne mesleray aucune chose des nations du Continent de la terre ferme, dans le Chapitre qui traite des Sauvages, afin que l'on conçoive les veritables idées qu'on doit avoir de ceux-cy.

Ie prie pourtant le Lecteur de m'excuser, si ie ne les fais pas si polis que le sieur de Rochefort les a faits, en quelques endroits de son livre, puisque ie suivray en cela le sentiment de la plupart de ceux qui les ont frequentez, qui m'ont protesté plusieurs fois, qu'ils ne les reconnoissoient plus dans la peinture qu'il en a faite.



*Des habitans naturels des Antilles de l' Amerique,
appeles Sauvages.*

C H A P I T R E I.

Des Sauvages en general.

§. I.

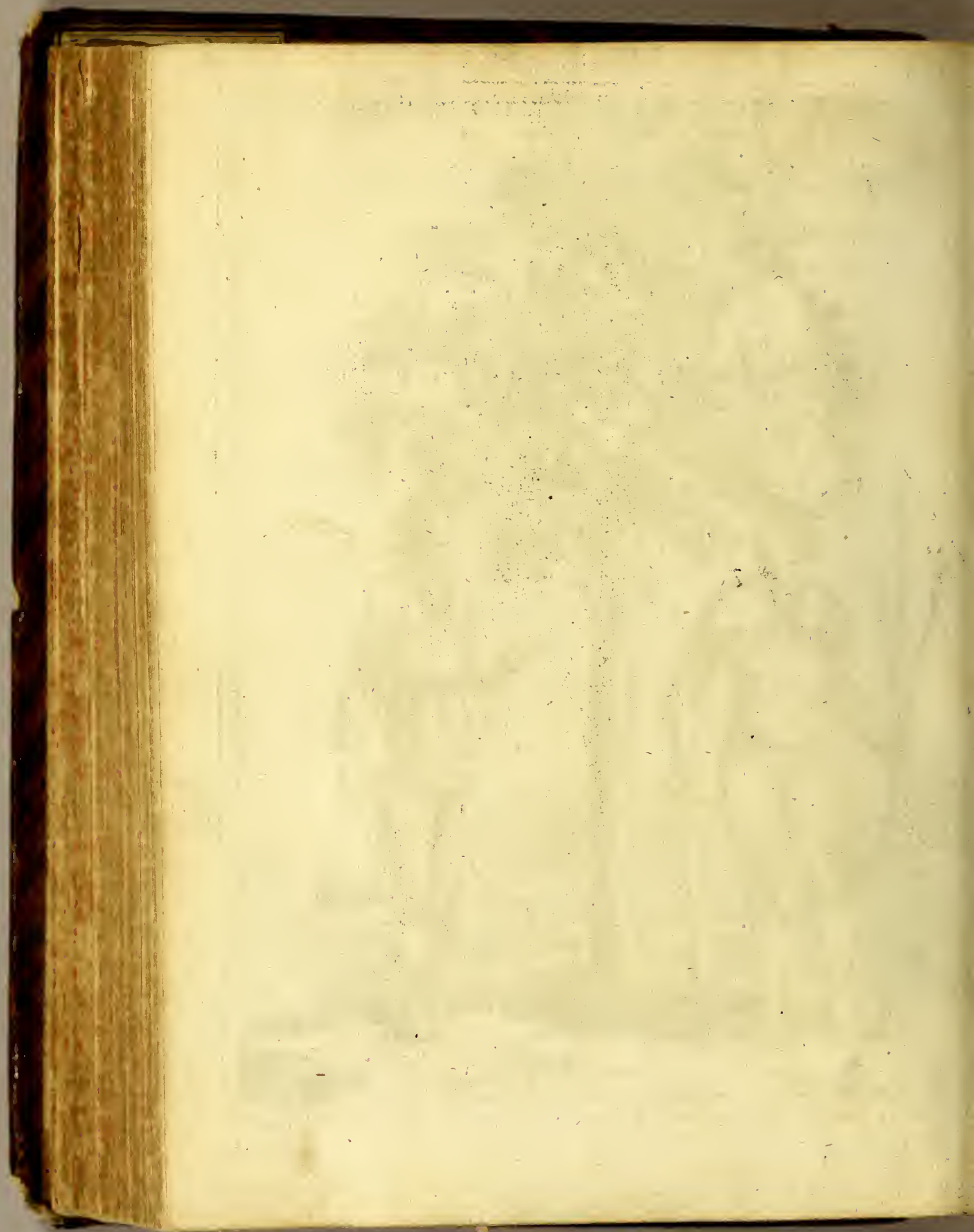
Comme dans les siecles passez plusieurs ont crû, que l'air de la Zone torride n'estoit, s'il faut ainsi dire, composé de feu, de flammes, & d'ardeurs; que la terre qui est dessous n'estoit qu'un desert affreux, si sterile & si brulé, qu'il ne ser voit qu'à ensevelir ceux qui le vouloient habiter, que toutes les eaux y estoient chaudes, croupies & envenimées: en un mot, que c'estoit plustost un séjour d'horreur & de supplices, qu'une demeure agreable & charmante. De mesme; à ce seul mot de Sauvage, la plupart du monde se figure dans leurs esprits une sorte d'hommes barbares, cruels, inhumains, sans raison, contrefaits, grands comme des geants, velus comme des ours: enfin, plustost des monstres que des hommes raisonnables; quoy qu'en verité nos Sauvages ne soient Sauvages que de nom, ainsi que les plantes & les fruits que la nature produit sans aucune culture dans les forests & dans les deserts, lesquelles quoy que nous les appellions Sauvages, possèdent pourtant les vraies vertus & les proprietés dans leur force & dans leur entiere vigueur, que bien souvent nous corrompons par nos artifices, & alterons beaucoup, lors que nous les plantons dans nos jardins.

Or comme j'ay fait voir que l'air de la Zone torride est le

Papayer franc 187.

356





plus pur, le plus sain & le plus temperé de tous les airs, & que la terre y est un petit Paradis tousiours verdoyant, & arrousé des plus belles eaux du monde : il est à propos de faire voir dans ce traité, que les Sauvages de ces Isles sont les plus contents, les plus heureux, les moins vicieux, les plus sociables, les moins contrefaits, & les moins tourmentez de maladies, de toutes les nations du monde. Car ils sont tels que la nature les a produits, c'est à dire, dans une grande simplicité & naïfveté naturelle : ils sont tous égaux, sans que l'on connoisse presque aucune sorte de superiorité ny de servitude; & à peine peut-on reconnoistre aucune sorte de respect, mesme entre les parens, comme du fils au pere. Nul n'est plus riche; ny plus pauvre que son compagnon, & tous vnaniment bornent leurs desirs à ce qui leur est utile, & précisément necessaire, & méprisent tout ce qu'ils ont de superflu, comme chose indigne d'estre possédée.

Ils n'ont point d'autre vestement, que celui duquel la nature les a couverts. On ne remarque aucune police parmy eux: ils vivent tous à leur liberté, boivent & mangent quand ils ont faim ou soif, ils travaillent & se reposent quand il leur plaît: ils n'ont aucun soucy, ie ne dis pas du lendemain, mais du desjeuner au dîner, ne peschant ou ne chassant que ce qui leur est précisément necessaire pour le repas present, sans se mettre en peine de celui qui suit, ayant mieux se passer de peu, que d'acheter le plaisir d'une bonne chere avec beaucoup de travail.

Au reste, ils ne sont ny velus ny contrefaits; au contraire, ils sont d'une belle taille, d'un corsage bien proportionné, gras, puissans, forts & robustes, si dispos, & si sains, qu'on voit communément parmy eux des vieillards de cent ou six vingts ans, qui ne sçavent ce que c'est de se rendre ny de courber les épaules sous le faix des vieilles années, & qui ont fort peu de cheveux blancs, & à peine le front marqué d'une seule ride.

Que si plusieurs ont le front plat & le nez camus, cela ne provient pas d'un défaut de nature, mais de l'artifice de leurs

meres, qui mettent leurs mains sur le front de leurs enfans pour l'aplatir & l'élargir tout ensemble, croyant que par cette imposition de mains, ces pauvres petits reçoivent toute la beauté de leurs visages ; & parce que cette premiere figure imprimée dès la naissance de l'enfant changeroit avec l'âge : les meres tiennent fort souvent leurs mains appliquées dessus le front de leurs petits, de peur qu'elle ne change.

Les Chassieux, les Chauves, les Boiteux, & les Bossus, y sont tres-rares. Il s'y rencontre peu de frisez, mais pas un seul qui ayt les cheveux blonds ou roux, haïssant extrêmement ces deux sortes de poil. La seule couleur du cuir les distingue d'avec nous ; car ils ont la peau bazanée comme la couleur d'olive, & mesme le blanc des yeux en tient un peu.

Plusieurs ont asseuré que cette couleur ne leur estoit pas naturelle, & que naissans blancs comme les Europeans, ils ne deviennent ainsi bazanez qu'à force de se peindre & se froter de Roücou. Mais une preuve manifeste de la fausseté de cette proposition, est que nous avons quantité d'enfans Sauvages parmy nous, sur lesquels on n'a jamais appliqué aucune de ces couleurs, qui neantmoins ne laissent pas d'estre bazanez comme les autres.

Ils ont le raisonnement bon, & l'esprit autant subtil que le peuvent avoir des personnes, qui n'ont aucune teinture des lettres, & qui n'ont jamais esté subtilisez & polis par les sciences humaines, qui bien souvent en nous subtilizant l'esprit, nous le remplissent de malice : & ie puis dire avec verité, que si nos Sauvages sont plus ignorans que nous, qu'ils sont beaucoup moins vicieux, voire mesme qu'ils ne sçavent presque de malice que ce que nos François leur en apprennent.

Ils sont grands rêveurs, & portent sur leurs visages une physionomie triste & melancolique. Ils passent des demy-journées entieres assis sur la pointe d'un roc, ou sur la rive, les yeux fichez en terre ou dans la mer, sans dire un seul mot. Ils ne sçavent ce que c'est de se promener, & rient à pleine teste, lors qu'ils nous voyent aller par plusieurs fois d'un lieu à l'autre sans avancer chemin, ce qu'ils estiment pour

une des plus hautes sotises qu'ils ayent pû remarquer en nous.

Ils se piquent d'honneur, mais ce n'est qu'à nostre imitation, & depuis qu'ils ont remarqué que nous avons des personnes parmy nous, auxquelles nous portons beaucoup de respect, & déferons en tout: Ils sont bien aises d'en avoir de semblables pour Comperes, c'est à dire pour amis, desquels ils prennent en mesme temps le nom, pour se rendre plus recommandables, & leur font porter le leur, & taschent aussi pour cette mesme fin de les imiter en quelque chose.

Vn jour un des plus anciens de la Dominique, nommé Amichon, ayant veu Monsieur le Gouverneur de la Martinique, avec un grand mouchoir à la matelote autour de son col, que nous appellons communément *Cravatte*, il crût avoir chez soy de quoy se faire considerer, en imitant son Compere, c'estoit le lezé d'une vieille toille, d'une voile de Chaloupe, de laquelle il se fit deux ou trois tours au col, laissant pendre le reste devant soy. Il vint à la Guadeloupe en cét équipage, où il appresta à rire à tous ceux qui le virent ainsi ajusté. Je m'enquis bien serieusement de luy, pourquoy il s'estoit ainsi accommodé, & il me répondit d'un ton fort grave & sérieux, que c'estoit cōme son Compere du-Parquet. Mais en verité, quelques grands desirs qu'ils ayent d'estre honorez, ils n'ont pas de point d'honneur que l'interest d'un petit cousteau, d'un grain de cristal, d'un verre de vin, ou de *brusle ventre* (c'est ainsi qu'ils appellent l'eau de vie) ne leur fasse fouler aux pieds.

Ils sont d'un naturel benin, doux, affable, & compatissent bien souvent, mesme jusqu'aux larmes, aux maux de nos François, n'estant cruels qu'à leurs ennemis jurez.



De l'Origine des Sauvages de nos Isles.

§. II.

NOs Sauvages sont remplis de tant de rêveries touchant leur origine, que ce n'est pas une petite difficulté de tirer mesme une vray-semblance de la diversité de leurs rapports. Toutefois, parmy tant de differentes opinions, ils ont tous cette croyance qu'ils sont descendus des Galibis, peuples qui demeurent dans la terre ferme, & qui sont leurs plus proches voisins : mais ils ne peuvent dire ny le temps, ny le sujet qui les a portés à quitter leur terre natale, pour s'épandre dans des Isles assez reculées ; ils assurent seulement que leur premier pere nommé *Kalinago*, ennuyé de vivre parmy sa nation, & desireux de conquetter de nouvelles terres, fit embarquer toute sa famille, & apres avoir vogué assez long-temps, qu'il s'establit à la Dominique (qui est une Isle où les Sauvages sont en assez grand nombre) mais que les enfans perdant le respect qu'ils devoient à leur pere, luy donnerent du poison à boire, dont il mourut ; de telle sorte qu'il changea seulement de figure, & devint un poisson épouvantable, qu'ils appellent *Atraioman*, & qui vit encore aujourd'huy dans la riviere. Cette metamorphose n'est approuvée que des plus simples, les autres l'estimant une pure rêverie.

Mais comme l'on ne scauroit rien tirer de cette fable, qui nous puisse pleinement satisfaire sur cette matiere, il faut que le Lecteur se contente de ce que nous en a donné le R. Pere Raymond dans son Dictionaire : car ie ne crois pas qu'il y ayt presentement personne dans l'Europe, qui en ayt de plus certaine connoissance que luy, ayant passé une bonne partie de sa vie avec ces Insulaires, desquels il a appris
tout

tout ce que l'on en peut sçavoir. Voicy ses propres paroles: J'ay enfin appris des Capitaines de l'Isle de la Dominique " que les mots de *Galibi* & de *Caraibe*, estoient des noms que " les Europeans leur avoient donnez, & que leur veritable " nom estoit *Callinago*, qu'ils ne se distinguoient que par ces " mots *Oubaobanum*, *Boloüébonum*, c'est à dire, des Isles, ou de " terre ferme; que les Insulaires estoient des Galibis de terre " ferme, qui s'estoient détachez du continent pour conquie- " ster les Isles; que le Capitaine qui les avoit conduits, estoit " petit de corps, mais grâd en courage, qu'il mangeoit peu & " beuvoit encore moins, qu'il avoit exterminé tous les natu- " rels du pais à la reserve des femmes, qui ont toujours gardé " quelque chose de leur lāgue, que pour cōserver la memoire " de ses conquestes, il avoit fait porter les testes des ennemis " (que les François ont trouvées, dās les antres des rochers qui " sont sur le bord de la mer, afin que les peres les fissent voir à " leurs enfans, & successivement à tous les autres qui decen- " droiēt de leur posterité. Ils m'ont dit qu'ils avoient eu des " Roys, que le mot *Aboüyon* estoit, celui de ceux qui les por- " toient sur leurs épaules: & que les Caraibes qui avoient " leur carbet au pied de la Souffriere de la Dominique, au de là " d'*Amichen*, estoient descendus de ces Rois. Mais ce bon Pere " ne s'est pas enquis d'eux du temps auquel avoit cessé cette " Royauté, qui étoit une chose digne d'estre sceüe.

L'on peut adjouster deux ou trois choses, qui font voir clairement, que ces peuples sont descendus des Galibis: dont la premiere est la tradition commune de tous les Sauvages qui le croient ainsi, & qui assurent que les Calibis leurs ancestres, vinrent dans les siècles passez combattre les *Ygne- ris*, qui estoient les naturels du pays.

La seconde chose, qui le confirme, & de laquelle nous parlerons ailleurs, c'est la diversité du langage des hommes & des femmes, qui dure encor aujourd'huy; car ils disent que cette diversité a pris son origine dans le temps de cette conquête, d'autant que les Galibis ayant tûé tous les masles de ces Isles, & n'ayant reservé que les femmes & les filles auxquelles ils donnerent de jeunes hommes de leu

nation pour maris , les uns & les autres conserverent leur langage originaire. A quoy si vous adjoustez la conformité de religion , de mœurs & de langage , il n'y a pas lieu de douter , qu'ils ne tirent leur origine des Galibis de terre ferme.

Au commencement, que l'Isle de la Guadeloupe fut habitée , c'estoit un bruit commun parmy les Sauvages & les vieux habitans François, qu'outre les Sauvages qui estoient les maistres des Isles , il y avoit encore dans les montagnes quelques *Ygueris* qui estoient restez des premiers habitans, que les Galibis avoient massacrez , lesquels en descendoient quelquefois furtivement, & leur faisoient beaucoup de tort, mais nos chasseurs qui en ce temps traverserent l'Isle de toutes parts, n'en ont jamais eu aucune connoissance.

On disoit de plus, que peu de temps avant le premier voyage que le Reuer. Pere-Raymond fit aux Sauvages , ces prétendus *Ygueris* avoient surpris une petite Nègre esclave , & apres l'avoir écorchée, avoient revêtu un arbre de sa peau: & cette cruauté inhumaine ayant mis nos Sauvages dans la fureur , ils estoient assembleés en mesme réps, & que grimant par des rochers inaccessibles, ils estoient arriveés à une case qu'ils avoient investie aussi tost que les assiégez qui n'estoient qu'un hōme, une fēme, & un petit enfant, apres quelques foibles resistances avoient esté pris: que le mary avoit esté rosty & mangé, & la fēme faite esclave avec son enfant. Cinq ans apres ce même Pere y étāt retourné, il aprit qu'il y avoit eu une dé-cēte de ces montagnars, qui avoient mis le feu dans quelques cases de leurs ennemis , & qu'apres s'estre chargez de butin, ils avoient fait leur retraite dans leurs habitatiōs. Cette nouvelle irruptiō ayant donné lieu au Pere de s'enquerir de nos Sauvages , s'ils croyoient que ces gens qui faisoient les dé-centes fussent encore de véritables *Ygueris* : ils répondirent que non , & que ceux qui vivoient dans leurs montagnes estoient des esclaves fugitifs, appelez Alloüagues, qu'ils avoient pris dans la guerre, lesquels redoutant une servitude honteuse, & saisis d'apprehension d'estre mangez, avoient ga-

gné les bois & les montagnes où ils auoient multiplié, parce qu'ils auoient leurs femmes.

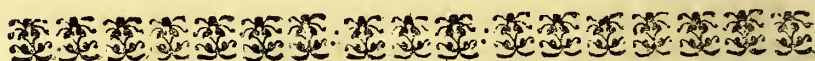
Il est vray que j'auois dit un peu trop generally dans la 1. edition de cette histoire, sur le rapport de Monsieur de l'Olive, du sieur de la Ramée, & des plus vieux habitans de nos Isles, que les Sauvages qui les habitoient avant nous, estoient des restes des massacres des Espagnols dans les Isles de Cuba, Hispaniola & saint Jean de Port-ric: cela n'est pas pourtant si éloigné de la vray-semblance, que le sieur de Rochefort nous le veut persuader: car encore qu'il y ayt bien de la difficulté de remonter contre le vent avec les vaisseaux des Sauvages, neantmoins il n'est pas veritable, que ce soit *merveille quand les vaisseaux tels que sont ceux des Sauvages, peuvent gagner contre le vent une lieuë en un iour*, puisque ie les ay veu moy-mesme faire des dix & douze lieuës par jour à vent contraire, & ainsi la difficulté qu'auroient eu ces fugitifs de gagner nos Isles, n'est pas si grande qu'il la fait, aussi auons-nous appris de ceux qui accompagnèrent Monsieur Desnambuc dans les combats rendus à saint Christophe, en l'année 1626. qu'entre les Sauvages qui y perirent, il y en auoit plusieurs de ces miserables qui s'y estoient refugiez, pour éviter la cruauté des Espagnols.

Mais en combatant ce que j'auois dit (sans me nommer) il n'a pas pris garde qu'il tomboit dans un inconvenient bien plus grand, faisant descendre nos Sauvages des Apalachites, qui sont six ou sept cens lieuës plus bas que ceux des Isles, qui ont esté occupées par les Espagnols; car de dire pour toute raison qu'ils eurent le vent favorable, il y a environ cinq ou six cens ans, c'est à dire, trois cens ans du moins, avant que l'Amerique ayt esté decouverte, cela s'appelle deuiner.

Aussi ie me persuade, qu'il n'a cherché si loin l'origine de nos Sauvages, que pour auoir pretexte de grossir son livre de l'histoire, que M^r Britol a fait des Apalachites: de mesme qu'il a fait échoüer une licorne de mer à la Tortuë, bien que ce poisson soit du Fret de Dauis & du *Groenand*, afin

de mettre dans son livre, l'histoire de ces peuples faite par les Holandois, & mesler ainsi le Midy & le Septentrion, les chaleurs de la Zone torride, avec les froidures & les glaces des zones extrémés.

En effet, bien que ie fusse dans les Isles au temps que cette pretëdue Licorne s'est échoüée, & que ie ne fusse que trop curieux d'apprendre tout ce qui s'y passoit, ie n'ay jamais rien ouï dire de semblable, & tous les habitans de ce temps-là auxquels ie m'en suis enquesté, disent qu'ils n'en ont jamais ouï parler, aussi ie ne puis concevoir comment la memoire d'une chose si considerable, leur ayt esté si cachée. Je ne veux pourtant pas dire que cela soit absolument faux ny impossible.



De la Religion des Sauvages.

§. III.

C'Est une chose tout à fait déplorable, de voir naître ces pauvres Sauvages dans l'infidelité, passer toute leur vie dans les ténèbres, & comme dit saint Paul, *fili jra sine Deo in hoc mundo*, apres avoir vécu sans aucune connoissance de Dieu, mourir sans esperance de salut : car nous aurons p'ustost fait de dire qu'ils n'ont point du tout de Religion, que de faire passer toutes leurs badineries, superstitions, ou plustost sacrileges, dont ils honorent tous les demons qui les seduisent, pour un culte de quelque divinité.

Ils ont pourtant quelque sentiment d'un Dieu, plus puissant que tous ceux dont nous allons parler, & ils tombent d'accord avec nous qu'il a fait le Ciel, & qu'il y reside, & bien que le sieur de Rochefort die qu'ils y mettent cette distinction, que le Dieu de la France a fait le Ciel de la France, & le Dieu des Isles a fait celuy des Isles : j'en ay veu plusieurs qui estoient de ce sentiment, & accordoient sans

distinction cette suprême verité. Ils avouënt mesmes qu'il est doué d'une si grande bonté , qu'il ne fait aucun mal à personne : mais au lieu de s'élever par cette connoissance , ils le laissent comme indifférent , ne rendant leur honneur , & ne présentant leurs offrandes qu'à ceux dont ils esperent de l'utilité, & dont ils craignent les malefices.

Ils croient communément deux sortes de Dieux , dont les uns sont bons qu'ils appellent *Ichéiri* , & les autres sont mauvais qu'ils nomment *Maboya*, ou *Mapeya*, ils croient qu'il y a entre eux diversité de sexes, qu'ils multiplient, & qu'ils ont esté hommes comme eux, qu'ils sont de diverses nations, & que quand ils sont appelez par leurs *Boyez* , ils amènent quelquefois les enfans des enfans de leurs enfans.

Ils croient que ces esprits ou ces Dieux ont le pouvoir de faire croistre leur maguycs , qu'ils les peuvent secourir dans leurs maladies , qu'ils les aident dans leurs combats, qu'ils font les Ouragans, qu'ils empoisonnent & font mourir qui bon leur semble.

Ils ont parmi eux certains charlatans , que les Sauvages appellent *Boyez* , & le sieur de Rochefort, Prestres, Sorciers, ou Magiciens ; mais puis qu'il dit que ces *Boyez* n'offrent point de sacrifice , & que c'est le propre des Prestres d'en offrir , il me semble qu'il auroit mieux fait de les nommer Ministres comme luy.

La pluspart de ces *Boyez* (c'est ainsi qu'ils appellent ces Sorciers) sont dédiés & comme consacrez dès leurs tendre jeunesse à ce detestable ministère , par des jeûnes & des effusions de sang, faites en s'égratignant toutes les parties de leur corps, avec des dents d'Acouty.

Lors qu'un de ces *Boyez* en veut faire un autre : apres avoir long temps jeûné , il fait descendre son Dieu : & cela se fait dans la grande Case commune , qui est faite en ovale, dont les chevrons vont jusqu'à terre , & à laquelle il y a une seule porte, & pas une fenestre : il y a au bout de la Case un *Matou-rou*, qui est une petite table faite de jonc ou de latanier, lar-

ge d'un pied ou d'un pied & demy en quarré, & haute de huit à dix pouces, sur laquelle l'offrande ordinaire est préparée, qui est de Cassave, fièche, & du *Oüycon*, dans des callebasses neuues; le Boyé appelle son Dieu avec les ceremonies ordinaires, en châtant une chanson d'un air assez lugubre, apres quoy il souffle un peu de fumée de petun, & aussi-tost il tombe comme un sac de bled au milieu de la Case, en mesme temps on luy presente un liêt de coton, qui est pen lu exprez pour luy, puis on luy fait l'offrande de ce qui est sur le Matourou, & le Boyé commence sa harangue, & demande un Dieu pour celuy à qui il a enuie de le donner, qui s'est aussi purifié par des jeûnes tres rigoureux. Cey estant fait, ce Dieu ou ce Diable luy en donne un, qui paroist en forme d'homme; & si c'est une femme, il luy donne une Déesse qui paroist aussi en forme de femme; & l'on ne dit pas parmy eux que ce soient les Dieux des Sauvages, mais le Dieu d'un tel, ou la Déesse d'une telle.

Si-tost que ce nouveau Boyé est fait, son Dieu ne manque point de luy conter une fable, pour acquerir de l'estime dans sō esprit. Le frere Charles qui avoit esté à la Dominique avec Pere Raymond, m'a raconté qu'il avoit fait connoissance avec un de ces Boyés, qui disoit avoir un Dieu qui s'appelloit *Yris*, & qui estoit un des plus méchans de toutes ces fausses divinitez: & lui ayât demandé un jour, d'où venoit qu'il avoit un tel Dieu, il luy répondit que son pere en avoit deux, & qu'il luy avoit laissé celuy cy comme par heritage, qu'il avoit aussi donné une Déesse à sa femme. Il adjoustoit que son Dieu estoit un jour entré dans le corps d'une femme, qu'il l'avoit portée plusieurs fois par dessus le Soleil, sans qu'elle fut esbloüye de ses rayons: que là elle avoit veu plusieurs belles terres découpées par des rochers, d'où rejallissoient une infinité de tres-belles sources d'eau viue, & qu'il luy promettoit qu'apres sa mort, elle viuroit en ces lieux avec luy. C'est ainsi que le Diable abuse de ces pauvres malheureux.

Quand ils veulent sçavoir l'éuenement de quelque mala-

die, ils appellent un Boyé, & apres auoir bien purifié & nettoyé la case, on prepare au milieu un *Matouton*, avec des cassaves, & du oüy cou, comme nous auons dit cy-dessus. Le Boyé vient la nuit, & comme il est enfant de tenebres, & qu'il a toutes lumieres en horreur, il esteint soigneusement le feu dans la Case, & ne permet aucunement qu'il y en ait aux enuirs.

A ce propos, ie ne puis passer sous silence, ce qui arriva à nostre R. P. Raymond. Vn jour ayât esté auerty qu'on deuoit faire venir le Diable dans une Case, qui estoit voisine de la sienne; il prit resolution d'y aller pour le contraindre de s'enfuir, & pour desabuser ce pauvre peuple. Comme il marchoit un tison à la main, faute de flambeau ou de lampe, dont ils n'ont pas l'usage: les femmes sortirent toutes esperduës, & vinrent au deuant de luy, entrecoupant leurs paroles de colere, disant qu'il les vouloit perdre, que leur Dieu entroit desia dans la fureur, qu'il ne se plaisoit que dans les tenebres, & auoit en horreur la clarté. Ce bon pere répondit courageusement, qu'il ne redoutoit aucunement sa colere, & que la puissance d'un Dieu qu'il falloit adorer en pure verité, estoit plus forte que tous les artifices d'un diable qui les trompoit. Les femmes repartirent que s'il auançoit davantage, il seroit cause que leurs maris & elles seroient mal-traitez. Il fit ce qu'il put pour auancer & pour les desabuser d'une si estrange superstition; mais parce qu'il ne sçauoit pas encore bien la langue, il fut contraint de s'en retourner.

Pour retourner à mon discours, du quel ie me suis un peu esloigné; apres que le Boyé est entré de nuit dans la Case, il prend seance au milieu de ceux qui l'ont appelé, & apres auoir fait les ceremonies que nous auons dit, le Dieu ou le Diable de Medecin, tombe d'enhaut dans le milieu de la Case, faisant cliqueter ses doigts comme les Barbiers qui secouient l'eau de leurs mains, apres auoir lauë une barbe. Etant interrogé, il répond d'une voix claire & distincte à tout ce qu'on luy demande. Si le malade doit mourir, il dit

qu'il mourra, & ne luy fait aucune chose, alors un chacun l'abandonne comme un homme mort. Si au contraire il doit guerir, le maistre & le valet, c'est à dire, le Boyé & le Dieu pretendu, s'approchent du malade, raistent, pressent, & manient plusieurs fois la partie affligée, soufflant tousiours dessus; & en tirent quelquefois, ou font semblant d'en tirer des épines de Palmiste longues comme les doigts, de petits os, des dents de serpent & des éclats de bois, persuadant au malade que c'est ce qui luy caufoit de la douleur. Souvent ils succent la partie malade, & sortent incontinent de la Case pour vomir, à ce qu'ils disent, le venin: ainsi le pauvre malade demeure guery plus par imagination qu'en effet, & plus enchanté que desabusé. Toute cette ceremonie achevée, le Diable de Medecin remuë tout ce qu'on luy a apresté, & il semble qu'il fasse bonne chere, quoy que tout demeure, comme nous auons dit. Cela fait, il donne du pied contre la terre assez rudement, s'en va en secoüant les mains, & faisant cliqueter ses doigts.

S'il arrive qu'une personne inuite plusieurs Boyez, & qu'ils fassent venir chacun leur Dieu, c'est pire que la diablerie de Chaumont: car ces diables s'entredisputent, & se disent milles injures, & mesme, au dire des Sauuages, s'entrebatement si rudement, qu'ils épouvantent de telle sorte ces pauvres Barbares, qu'ils sont contraints de se sauver, de peur d'estre de la partie, & d'y demeurer les plus forts en portant les coups.

Quand le malade est guery, il fait un festin ou l'*Ichéiry*, où le Dieu pretendu, & le Boyé ne manquent pas de se trouver. A la fin du festin tous deux noircissent le malade avec des pommes de Génipa, & le font aussi beau que le Medecin, c'est à dire, noir comme le diable.

Vn jeune garçon François, qui a esté trois ou quatre ans esclau parmy eux, demanda un jour à un Boyé comme estoit fait son Dieu; & il luy répondit, qu'il estoit si vieil qu'il estoit tout courbé, & que son baston estoit devenu tout lui-fant à force de le porter.

Les diables se nichent quelquefois encore dans les os d'un mort, qu'on tire de son sepulcre, & qu'on enveloppe dans du coton, il rend des oracles de ces os quand on l'interroge, & dit que c'est l'a-me du mort qui parle.

Ils se servent de ces os parlans, pour enforceler tous ceux contre lesquels ils ont conçu quelque rancune, ce qu'ils font en cette sorte. Ils prennent ce qui reste du boire ou du manger de leurs ennemis, ou quelque autre meuble qui luy appartient : & quand ils l'ont envelopé avec ces os, on voit aussi-tôt qu'il perd sa vigueur ordinaire, une fièvre lente le mine, l'éthique le saisit, & meurt en langueur, sans qu'on puisse apporter aucun remede pour le recouvrement de sa santé. Nostre Pere Raymond en a veu un, lequel se voulant vanger du meurtrier de son frere, se mesprit, & tua un innocent pour un coupable : les parens de celuy qui avoit esté si mal-heureusement assassiné, sans considerer qu'il y avoit eu dans cette mort plus de malheur que de malice, se resolurent à la vengeance; ils rougirent du coton du sang de celuy qui avoit esté tué, & le mirent avec ces os de mort, & on vit aussitôt celui qui avoit tué décheoir peu à peu de son embōpoint; de sorte qu'après avoir traîné une vie langoureuse l'espace de deux ans, il mourut dans le dessein qu'il avoit de venir recevoir le baptême à la Guadeloupe, où le Pere Raymond estoit pour lors.

Ils ont aussi de certains marmousets de coton, par la bouche desquels à ce qu'ils disent, le diable leur parle. Ils les jettent dans la mer, lors qu'ils veulent faire voyage; s'ils coulent à fond, ils disent que c'est signe de la tempeste & de risque: s'ils & flotent sur l'eau, que c'est un pronostique assuré de beau temps.

Monsieur du-Parquet, Lieutenant général pour sa Majesté dans la Martinique, m'a assuré que les Sauvages de cette Isle auoient trouvé dans des cavernes certaines idoles de coton en forme d'hommes, ayant des grains de savonnettes au lieu d'yeux, & une espee de casque faite de coton, sur la teste : ils asseuroient que c'estoient les Dieux des *Tgneris* qu'ils avoient massacrez, pas un Sauvage n'osoit

entrer dans cette caverne, & ils trembloient de crainte lors qu'ils en approchoient.

Ce Seigneur en estant auerty, y envoya de ses habitans, avec ordre de prendre ces Idoles, & de les apporter chez luy: mais les Sauvages l'ayant sceu, furent saisis d'une telle frayeur, & dirent tant de choses à ces habitans, qu'ils leur communiquèrent leur crainte: de sorte que les deux premiers qui mirent le pied dans cette caverne s'évanouirent, d'où on les rapporta à demi-morts, & les autres n'osèrent passer plus avant. Quelque temps apres il y envoya des gens plus hardis, qui sans en parler aux Sauvages y entrèrent, & les enleverent secretement.

Ces Idoles furent cause d'une plaisante aventure; qui arriva à un Capitaine de saint Malo: car Monsieur du-Parquet les ayant mis dans une caisse, la donna à ce Capitaine sans luy dire ce que c'estoit, & luy commanda d'envoyer cette caisse à feu Monsieur le Duc d'Orleans, avec des lettres qu'il luy donna pour ce Prince. Ce pauvre Capitaine ayant esté assez mal-heureux pour estre pris par une Fregate de saint Sebastien, il fut mené en Espagne, les Idoles ayant esté trouvées, il fut mis à l'Inquisition, & il eust infailiblement expérimenté les rigueurs duës à un Sorcier, si les lettres que Monsieur du-Parquet, escrivoit à son Altesse Royale, n'eussent decouvert son innocence.

Ils font aussi certaines petites statuës de bois, qu'ils disent estre des figures des Maboyas, qui leur ont apparu en les mal-traitant, ils les portent pendus à leur col: mais c'est plustost pour arrester, ou au moins diminuer les outrages de ces cruels tyrans, que par aucune inclination qu'ils ayent de leur rendre aucun culte. Pour en parler sainement, tous ces devoirs que les Ichéiris, aussi bien que les Maboyas, exigent d'eux par leurs *Boyez*, sont plustost de viues imitations de ce qui se passe au sabat des Sorciers, que des actes d'une veritable Religion: & le R. Pere Raymond dit dans son Dictionnaire, qu'ils rejettent toutes les causes des maux qui leur arrivent sur les Dieux des *Boyez*, sur les Maboyas & sur les Sorciers, qu'ils craignent plus les premiers qu'ils ne les ai-

ment, qu'ils haïssent les seconds, & se vengent bien souvent des troisiemes avec fort peu de raison.

Quand il se fait une Eclipse de Lune, ils s'imaginent que Maboya la mange; ce qui fait qu'ils dansent toute la nuit, tant les jeunes que les plus âgez, les femmes que les hommes, sautelant les deux pieds joints, une main sur la teste, & l'autre sur la fesse, sans chanter; mais jettant de temps en temps dans l'air certains cris lugubres & épouvêtables. Ceux qui ont une fois cômencé à dâser, sont obligez de continuer jusqu'au point du jour, sans oser quitter pour quelque necessité que ce soit. Cependant, une fille tient en sa main une callebasse, dans laquelle il y a quelques petits cailloux enfermez, & en la remuant elle tasche d'accorder sa voix grossiere avec ce tintamarre importun. Cette danse est differente de celles qu'ils font quand ils s'enyvrent, parce que l'une procede de superstition, & l'autre de gaillardise.

Il faut aussi rapporter à une sorte de superstition les jeusnes qu'ils observent pour divers sujets: quand une fille a atteint l'âge de puberté, quand un garçon entre dans l'adolescence, quand les enfans ont perdu leur pere, ou leur mere; quand un mari a perdu sa femme, ou bien la femme son mari; quand ils ont tué quelques-uns de leurs ennemis dâs la guerre, mais sur tout quand ceux qui sont nouvellemēt mariez ont un garçon pour leur premier enfant, car c'est là le plus solennel de leurs jeusnes, ils passent quelquefois cinq ou six jours sans manger, ny boire: d'autres plus robustes se contentent pendant neuf ou dix jours d'un peu de pain & d'eau, & s'ils ne faisoien ces rigoureuses abstinences, ils seroient tenus pour des lasches.

Il faut encore mettre au nombre de leurs superstitions, l'abstinence qu'ils font de sel, de la chair de Porc, de Tortuë, de Lamentins, de graisse, d'œufs, & de quantité d'animaux qui auroient passé pour immondes en la loy de Moïse: & cela avec leur coustume d'espouser leur cousines germaines, & que les cousins fils de deux freres s'appellent freres, qu'ils n'ont point de surnoms, & qu'ils disent, commu-

nément un tel, fils d'un tel, comme les Juifs, a fait croire qu'ils estoient descendus des Juifs; mais ils ne rendent aucune raison, qui fasse connoître qu'ils pratiquent toutes ces coutumes par aucuns motifs de religion, de sorte qu'il n'y a pas lieu d'en tirer aucune conséquence.

Ils croient l'immortalité de l'ame, mais ils tiennēt que chaque persōne en a trois: une au cœur, une à la tête; & l'autre au bras. Celle du cœur, qui se manifeste par ses battemens: va, disent-ils, droit au Ciel après la mort, pour y estre bien-heureuse: celles du bras & de la teste qui se manifestent par le battement du poulx, & par le mouvement des arteres, deviennent Maboyas, c'est à dire, esprits malins, auxquels ils imputent tout ce qui leur arrive de sinistre & de funeste.



*De la naissance, de l'education & des mariages des
enfans des Sauvages.*

S. I V.

Comme depuis la nature corrompue par le peché de nos premiers parēs, les loix ont esté absolument necessaires pour esclairer la raison, & la faire marcher sans erreur dans les droits sentiers de la verité: il ne se faut pas estonner si la naissance, la vie & les mœurs de nos Sauvages, qui sont privez de ces belles lumieres, ne sont remplies que de superstition, d'erreurs & de sottises, qui en donnant matiere de risée, tirent en mesme temps les larmes des yeux, de ceux qui ont de veritables sentimens Chrestiens.

Celle de leurs sottises qui me choque davantage, est une superstition que les hommes pratiquent à la naissance des enfans. Les femmes enfantent avec peu de douleur, & si les travaux sont rudes en quelques-unes, elles les sçavent soulager par la racine d'un limple, qui a une admirable vertu

pour cét effet. I'en ay parlé au Traité des plantes, chapitre premier, paragraphe quatriesme. Et tant s'en faut, qu'elles fassent toutes les façons des femmes de l'Europe, l'enfant n'est pas plustost au monde, qu'apres l'avoir lavé & mis dans son petit liſt de coton, elles travaillent dans la Case, comme si rien ne s'estoit passé en leur endroit; & comme si le mal de la femme avoit passé jusqu'au mari, il commence à se plaindre.

Cependant, on se met en peine de le solliciter: on luy pend promptement un liſt au haut de la Case, & là on le visite comme malade; & on luy fait faire une diette qui gueriroit des gouttes & de la grosse verolle, les plus replets hommes de France. Pour moy, ie m'estonne comme ils peuvent tant jeûner sans mourir: car ils passent quelquefois les cinq premiers jours, sans boire ny manger aucune chose, apres cela jusqu'au dixième ils boivent du oüy cou, qui nourrit à peu près autant que de la bierre. Ces dix jours passez, ils commencent à manger de la cassave seulement, boivent du oüy cou, & s'abstiennēt de toute autre chose par l'espace d'un mois entier: pendant ce temps ils ne mangent pourtāt que le dedans de la cassave, en sorte que ce qui demeure est cōme le bord d'un chapeau, duquel on auroit osté la forme: & ils gardent tous ces bords de Cassave pour le jour du festin, qu'ils font au bout de 40. jours, les pendant avec une corde dans la Case.

Les quarante jours expirez, ils invitent leurs parens & leurs meilleurs amis, lesquels estant arrivez, auparavant que de se mettre à manger, découpent la peau de ce pauvre miserable avec des dents d'Acouty, & tirent du sang de toutes les parties de son corps, en sorte que d'un malade par pure imagination, ils en font bien souvent un malade réel: ce n'est pourtant là encore que le poisson (s'il faut ainsi parler): car voicy la sauce qu'on luy prepare. Ils prennent 60. ou 80. gros grains de piment, ou poyvre d Inde le plus fort qu'ils peuvent trouver, & apres l'avoir bien broyé dans l'eau, ils lavent avec cette eau pimentée, les playes & les cicatrices.

de ce pauvre mal-heureux : lequel comme ie crois n'endure guère moins que si on le brusloit tout vif : cependant, il ne faut pas qu'il dise un seul mot , s'il ne veut passer pour un lasche & pour un infame. Cette ceremonie achevée, on le ramene à son lit où il demeure encore quelques jours, & les autres vont faire bonne chere, & se resjoûir dans le Carbet à ses dépens.

Ce n'est pas encore tout , car par l'espace de six mois entiers, il ne mange ny oiseaux ny poissons, croyant fermement que cela feroit mal au ventre de l'enfant, & qu'il participeroit aux défauts naturels des animaux , desquels le Pere se feroit repeu : par exemple, si le Pere mangeoit de la Tortuë, que l'enfant seroit sourd, & n'auroit point de cervelle comme cét animal; s'il mängeoit du Lamantin, qu'il auroit les yeux petits & ronds comme le Lamantin, & ainsi des autres.

Au reste, pendant tout ce temps ils gardent une si estroite continence envers leurs femmes, que la brutalité, mollesse, & concupiscence effrenée de la plupart de nos Chrestiens, est suffisamment confonduë par ces barbares , qui n'ont ny foy ny religion. Ils se separent aussi de leurs femmes, si-tost qu'elles ont conceu.

Les femmes jeshent aussi pendant ce temps , mais non pas si rigoureusement que leurs maris : elles s'estudient pour lors , & prennent grand soin d'aplatir le front de leurs enfans, pendant qu'ils sont encore tendrelets , & de leur enfoncer le nez, afin de les rendre camus. Il ne laisse pourtant pas d'y en avoir quantité, qui ont le nez aquilin, & aussi bien fait que celui de nos François.

Huit jours apres ces six mois , le Pere invite un de ses plus intimes amis , pour estre le Parrain de l'enfant, ou une Maraine si c'est une fille , qui apres avoir un peu banqueté à leur mode, coupent un peu de cheveux au devant de la teste de l'enfant, luy percent le gras des oreilles, l'entre-deux des narines, où l'on passe deux ou trois fils de coton, de peur qu'elles ne se rebouchent, & la levre de dessous. S'ils croyent que l'enfant soit trop foible pour supporter

cette douleur, ils different jusqu'au bout de l'an, se contentant de luy couper les cheveux. Cela fait, ils luy donnent le nom qu'il doit porter toute sa vie, ils ne laissent pas pourtant d'en prendre d'autres, mais celuy-là demeure toujours, & en reconnoissance le pere & la mere de l'enfant oignent le col & la tette du Parrain ou de la Maraine, avec de l'huile de Palmiste.

C'est une chose estrange de voir si peu de Sauvages contrefaits, veu que les meres ne les emmaillottent jamais: aussi les femmes Sauvages se sçavent fort bien moquer de nos Françoises, qui dorlotent tant leurs enfans. Quand les enfans sont un peu robustes par le lait qu'ils ont succé des mammelles, on leur donne pour nourriture quelques patates ou banânes que les meres maschent, avant que de les mettre dans la bouche de leurs petits, lesquels à peine ont atteint l'âge de trois ou quatre mois, qu'ils marchent à quatre pattes dans toute la Case, comme de petits chiens, & se veautrent dans la poussiere, se roulant incessamment sur la terre, & ils s'accoustument si bien à marcher à quatre pates, que lors qu'ils sont grands, il courent aussi viste de cette façon que nos François courent debout. Quand la force leur permet, ils se levent tout de bout; mais ils font pour lors autant de cheutes que de démarches: & ce qui est admirable, est qu'ils tombent tousiours dessus les mains ou sur leur derriere.

Tous mangent de la terre, aussi bien les meres que les enfans: la cause d'un si grand dereglement d'appetit ne peut proceder à mon avis, que d'un excez de melancolie, qui est l'humeur prédominante dans tous les Sauvages: & cela est si vray qu'il semble qu'ils trouvent autant de délices & de satisfaction à manger de la craye que du sucre. Les Meres aiment tendrement leurs enfans, & sont tousiours en alarme, pour des tourner tout ce qui leur peut arriver de funeste: elles les tiennent presque tousiours pendus à leurs mammelles, mesme la nuit & c'est une merveille que couchant dans des lits suspendus, qui sont fort incommodes, elles n'en-

estouffent jamais aucun, bien qu'assez souvent elles se couchent avec leurs enfans, toutes saoules & sans raison. Elles s'en éloignent fort peu, & dans tous les voyages qu'elles font, soit sur mer, soit sur terre, elles les portent avec elles sous leurs bras, avec un petit list de coton, qu'elles ont en escharpe lié par dessus l'épaule, afin d'avoir tousiours devant leurs yeux l'objet de leurs soucis.

S'il arrive que le mary quite sa femme, elle retient tous les enfans, & ne luy en donne aucun qu'elle n'y soit contrainte, & les enfans qui ont esté ainsi abandonnés, assistent leur mere & la font subsister.

Quand ils sont plus âgez, si ce sont des garçons, ils suivent le Pere & mangent avec luy, si ce sont des filles, ils suivent la mere, & mangent avec elle. Tât les uns que les autres sont élevez par leurs Peres & leurs Meres, plustost en bestes brutes qu'en hommes raisonnables; car ils ne leur apprennent ny civilité, ny honneur, non pas mesme à dire bon jour, bon soir, ny remercier ceux qui leur font plaisir, d'où vient qu'ils n'honorent leurs parens ny de paroles ny de reverence, & s'ils obeïssent quelquefois à leurs commandemens, cela vient plustost de leur caprice qui le leur persuade, que du respect qu'ils leurs portent. Le libertinage s'entretient d'autant plus facilement parmy les enfans, qu'ils sont moins corrigez, quand mesme ils maltraitent leurs Peres ou leurs Meres, & que la pluspart ne sont point repris d'une action si execrable.

Ils n'ont aucune vergogne de leur nudité, ils rotent, pettent, & font toutes les autres necessitez naturelles sans aucune circonspection. Les Peres & les Meres ne leur apprennent aucune chose, si ce n'est à pécher, à tirer de l'arc, à nâger, à faire de petits paniers, & des list de coton.

Quand les garçons & les filles ont atteint l'âge de puberté, on les fait jeusner trois semaines, ou un mois, & on leur découpe la peau avec des dents d'A court, comme nous avons desia dit cy-dessus.

Lors qu'ils veulent faire un de leurs garçons Capitaine,

ou le mettre au rang de ceux qui peuvent aller à la guerre. Le garçon se munit quelque temps auparavant, d'un certain oiseau de proye apelé *Mancefenil*, lequel il nourrit, jusques au jour destiné à cette ceremonie, lequel estant venu, le Pere invite les plus signalez & les plus anciens de ses amis, lesquels estant assemblez, il fait seoir son fils sur une sêlette, & apres l'avoir encouragé à estre genereux dans les combats, & à se vanger de ses ennemis, il prend l'oyseau par les pieds, luy brise & écrase la teste sur celle de son fils : & quoy qu'il l'estourdisse presque des coups qu'il luy donne, il ne faut pas qu'il fronce seulement le sourcil, s'il veut passer pour genereux soldat. Cela fait le Pere broye, & froisse tout le corps de l'oyseau, le met tremper dans de l'eau avec quantité de piment : & apres avoir découpé la peau de son fils par toutes les parties de son corps, & l'avoir lavé avec cette eau pimentée, il luy donne le cœur de ce *Mancefenil* à manger, afin, à ce qu'ils disent, qu'il aye plus de courage.

Cela fait, on luy pend un liêt de coton au haut de la Case, dans lequel on le couche tout de son long, & il faut qu'il demeure là, sans boire ny manger, ny remuër aucunement, jusqu'à ce qu'il n'en puisse presque plus : car ils croyent sfermement que si dans ce temps il se courboit, qu'il demeureroit dans cette posture le reste de ses jours. Quand le fils a passé par cette estamine, qui est si rude que quelques-uns en meurent, il passe pour valeureux soldat, quoy que bien souvent ce ne soit qu'un lasche.

Pour ce qui regarde leurs mariages, il faut remarquer que les jeunes gens ne sçavent ce que c'est que de faire l'amour avant que de se marier. Quand ils veulent épouser une fille qui ne leur est pas acquise de droit, comme sont les Cousines germaines qui décendent de ligne feminine, ils la demandent à sô pere, car ils se marient rarement cõtre le gré de leurs parens. Ils n'ont aucun degré de cõsanguinité prohibé parmi eux : & il s'est trouvé des peres qui ont espousé leurs propres filles, desquelles ils ont eu des enfans, & des meres qui se sont mariées avec leurs fils : quoy que cela soit une chose

tres-rare. Mais c'est une chose assez commune que de voir à un mesme homme les deux sœurs, & quelquefois la mere & la fille.

Si une fille épouse un Capitaine, ou le fils d'un Capitaine, elle est conduite chez son mary par son Pere & sa Mere, où elle porte le dîné du mary, & ils mangent tous deux ensemble assis contre terre au milieu de la Case, sans autres resjouissances, si ce n'est un petit vin, c'est à dire, une petite débauche entre les parens, & encore assez rarement, puis la femme demeure avec son mary. Si ce n'est pas vn Capitaine qui épouse vne fille, il quitte sa demeure, & va se marier comme nous avons dit, & demeure dans le logis de son beau-pere, & en ce ren contre les filles, ont un avantage par dessus leurs maris, qui est qu'elles peuvent parler à toutes sortes de personnes, mais le mary n'ose s'entretenir avec les parens de sa femme, s'il n'en est dispensé, ou par leur bas âge, ou par leur yvrognerie. Ils évitent leur rencontre par de grands circuits qu'ils font, & s'ils sont surpris dans un lieu dans lequel ils ne s'en peuvent dédire, celui auquel on parle tourne son visage d'un autre costé, pour n'estre pas obligé de voir celui qui luy parle, s'il est obligé de l'entendre. Cette estrange coutume m'a esté rapportée par vn jeune homme, qui avoit esté long temps esclave parmi eux. Les maris & les femmes changent de nom quand ils sont mariez.

La Polygamie est commune parmy eux, d'où vient qu'ils ont presque tous plusieurs femmes, & quelquefois jusqu'à six ou sept, & mesme en plusieurs Isles où ils ont coutume de frequenter; sur tous les Capitaines font gloire d'avoir vne famille nombreuse, pour avoir plus de credit parmy ceux de leur nation, & se rendre plus redoutables à leurs ennemis. Vn Sauvage qui a plusieurs femmes leur bastit à chacune une petite Case, dans laquelle le mary les visite de telle sorte que durant vn mois (qu'ils content par Lunes) il demeure avec vne femme, & vn autre mois avec vn autre: surquoy il faut remarquer qu'il ne paroît aucune sorte de jalousie entre elles. Que les femmes de l'Europe crient miracle tant qu'il leur plaira.

La femme que le mary entretient pendant ce mois, est obligée de luy aprestre toutes ses necessitez, elle luy fait du pain, elle le sert comme son maistre, elle le rougit & le peigne tous les jours, & s'il faut qu'il aille en traite, elle l'accompagne inseparablement dans son voyage.

Mais cōme l'amour de leurs femmes n'est pas égal, leurs visites aussi ne sōt pas réglées; & ils laissent écouler des années entieres sans en cōnoître quelques-vnes: mais si ce sont des filles de Capitaines, les peres s'interessēt pour leurs filles, & menacent leurs gendres de leur otter leurs filles, & de les donner à d'autres. Que si elles sont trompées & abusées par les artifices & promesses d'un amant, & que leur peché qui a esté fait en cachette vienne à la connoissance du mary, il pardonne quelquefois à la femme, mais jamais à celuy qui l'a faite tomber en faute.

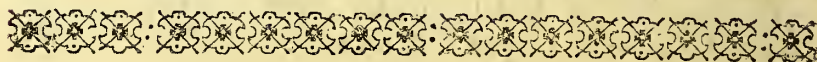
Ils veulent estre aussi libres dans l'abandonnement de leurs femmes, que dans leur choix: c'est pourquoy ils les quittent quand bon leur semble, quoy que les femmes ne puissent pas faire le mesme sans le consentement de leurs maris.

Si un homme épouse une esclave qu'il ayt pris en guerre, quoy qu'elle soit au nombre de ses femmes, elle est tousiours tonduë comme un garçon, & souvent quand ils en ont pris leurs plaisirs, ils leur donnent d'un coup de *Boutou* (qui est une espece de massuë, & leur arme ordinaire) par la teste, & les envoient ainsi en l'autre monde pour toute recompense.

Cela est neantmoins assez rare, & nous en avons veu plusieurs, particulièrement des vieillards qui aymoient tendrement ces jeunes esclaves, & mesme les enfans qui en naissoient estoient de pareille condition que les autres. Bien que ce soit une chose tres-certaine, que les femelles des animaux portent moins de temps dans nos Isles que dans l'Europe: ie n'ay point remarqué ny oüi dire, que les femmes jouissent de ce privilege; mais seulement qu'elles sont bien plustost capables d'avoir des enfans, & qu'elles cessent bien plus tard

d'en porter que les femmes de l'Europe. L'on trouve dans les registres de la Guadeloupe, le nom d'une vieille Sauvagesse, appelée Madame, âgée de cent ans, & sa fille âgée de cinq ans, j'ay veu la femme & l'enfant, & bien que l'on ne sceut son âge que par des conjectures, il est tres-assuré qu'elle ne pouvoit pas avoir moins de 80. ans, quand elle la mit au monde.

Le R. Pere Chemel Iesuite, m'a assuré deux ou trois choses, dans une des lettres qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire, qui sont des preuves de cecy. Car il me mande que du temps qu'il demouroit aux Isles, vn jeune garçon François domestique de Monsieur de la Vallée, ayant abusé d'une vieille Sauvage, qui avoit du moins 80. ans, elle en devint grosse; à quoy il ajousté, que d'as l'opinion des habitans qui avoient les premiers habité les Isles, elle avoit plus de cent ans, ce qu'ils confirmoient par l'âge des enfans de ses enfans, qui estoient desia fort vieux; & que dans l'Isle de la Martinique, il avoit marié une Françoisse âgée de 55. ans, qui ne laissa pas de devenir grosse, & d'avoir plusieurs enfans, bien que depuis quinze ans elle n'en eust point eu.



De l'exercice des Sauvages.

S. V.

Toute l'occupation des hommes Sauvages, est plustost un divertissement necessaire; sans lequel la vie mesme la plus douce seroit insupportable, qu'un penible travail: car ils passent toute leur vie dans une si grande oyiveté, que quand on les voit mettre la main à l'œuvre, il faut croire que c'est plustost la tiédeur & l'ennuy qu'ils trouvent dans cette faincantise, qui les fait travailler, qu'un mouvement raisonnable.

Si tost qu'ils sont levez, ils courent à la riviere pour se la-

ver tout le corps, & ils allument par-apres un grand feu dans leur carbet, autour duquel ils s'asseoient tous en rond, pour se chauffer. Là, chacun dit ce qu'il sçait, les uns s'entretennent avec leurs amis, les autres jouent de la flûte, de sorte qu'ils remuent tous ou la langue ou les doigts; cependant que les femmes aprestent le dé-jjeuner.

Après ce repas, quelques-vns vont à la pèche, qu'ils exercent en plusieurs manieres, car les uns tirent le poisson à coups de flèches, & se plongent aussi tost pour le prendre: d'autres lors qu'ils voyent des homars quiest une grosse escrevince de mer, prennent une grosse pierre dans leurs deux mains, & se plongent la teste devant, & laissant la pierre au fond, en rapportent les homars.

Ils varrent aussi les Tortuës mais pour l'ordinaire: ils pèchent à la ligne comme nous, & prennent de gros poissons avec de grosses lignes de pite, & de gros ameçons; & pour les petits ils les prennent avec de petits ameçons d'étain sans aucun apats.

Ils ont aussi des oyseaux comme des Pêcheurs, & grands Gosiens qu'ils dressent de jeunesse à la pèche, & s'en servent comme nous nous servons des Cormorans.

Ils enyvrent aussi assez souvent le poisson dans les rivières, avec certaines herbes broyées & lavées dans l'eau, & le poisson qu'ils prennent à la main, ne laisse pas d'estre aussi bon que s'il avoit esté pris à la ligne.

Les autres s'en vont dans leurs habitations pour y couper du bois, ou faire en se divertissant quelque petit travail, qu'ils y croient necessaire.

D'autres s'occupent à faire des *Ibichets*, avec la premiere écorce d'une herbe que les Sauvages de la Dominique appellent *Oùlloman*, & que j'ay décrite sous le nom de *Solaman*, pour l'avoir ainsi oüy nommer à d'autres: ces Ibichets sont des petits cribles ronds ou quarrez, & dont les trous sont si petits, qu'ils s'en servent pour passer leurs farines & leur oüy cou.

On en voit qui font des lignes pour pècher en haute mer,

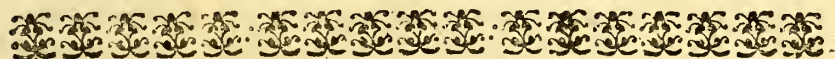
quelques autres des ceintures de coton , ceux qui sont les plus faineans coupent leur barbe avec un cousteau , ou bien l'arrachent poil à poil : les autres font des *Boutous* , des Arcs, des Flèches, des *Catolis* (qui est une espece de hotte, dont se servent les femmes Sauvages.) Les plus diligens s'occupent à faire des Canots & des Pirogues, & y passent bien souvent des années entieres. Quand ils sont priez d'aller abatre le bois d'une habitation de leurs voisins, ils y vont tous ensemble , & en une boutade, qui leur durera quelquefois deux ou trois heures , ils vous jettent cent pas de bois en quarré par terre tout en confusion , & puis s'en vont boire & yvrogner tout le reste du jour , & bien souvent durant toute la nuit : mais en tous les autres ouvrages, ils n'y employent qu'une heure le jour , & encore si laschement qu'ils semblent qu'ils se moquent de la besogne. Ils consomment tout le reste du temps , à se faire peigner & peindre par leurs femmes, à jouer de la fluste & à rêver. Tout cecy regarde les occupations des hommes, car toute la jeunesse s'exerce continuellement à tirer de l'arc, & ils s'y perfectionnent si bien, qu'ils tirent les oyseaux en volant. Ils luitent quelquefois, mais d'une maniere toute differente de nos François : car ils se prennent par les bras au dessous du coude , & se donnent de si rudes secousses , que le Pere Raymond assure en avoir veu un , qui ayant esté jetté à terre par son adversaire , fut plus d'un quart-d'heure sans se reconnoistre.

Quoy qu'on dise que les Indes sont le Paradis des femmes, cela n'a lieu que pour nos Françaises ; & si ce n'est pas sans exception , comme nous dirons dans son lieu : mais pour ce qui regarde les femmes des Sauvages, elles sont plutôt les esclaves de leurs maris que leurs compagnes : car elles ne sont jamais oisives. Dès qu'elles sont levées elles se vont baigner, puis elles preparent le bouillō de leur mari, qu'elles font avec quelques bananes bouillies, & apres leur en avoir fait prendre une grāde éculée, elle se mettent à peigner & à ajuster leurs cheveux, & à les peindre de roücou. Cela achevé, elles mettent la main à la paste ; & travaillent à faire du

pain pour le des-jeusner (car elles n'en font qu'au jour le jour) puis elles font cuire ce que leurs maris ou leurs enfans leur ont apporté de la chasse ou de la pesche , & le leur apportent quand il est cuit, avec de la Cassave : mais il n'est pas vray qu'elles soient obligées d'aller querir la venaison, ou ce qu'ils ont pesché jusques dans le bois, ou sur le bord de l'eau, comme dit le sieur de Rochefort.

Après cela, elles s'en vont cultiver leurs jardins & labourer la terre avec un gros batton pointu , qui est comme un épieu & ne se servent point du tout de nos houës. Elles ont aussi le soin de planter les vivres, de les cultiver, d'arracher le manyoc, le grater, le presser, le passer, & le faire cuire en Cassave, & de faire le oiiy cou dans leur grande assemblée. Aquoy il faut ajouster le soin & la nourriture de leurs enfans. Celles qui demeurent à la Case s'occupent à faire des lits de coton, & y consomment presque autant de temps que leurs maris à faire leurs pirogues. Elles s'occupent aussi à exprimer des huiles de Covahu & de Palmiste, pour graisser la tette, & les cheveux de leurs maris. Et il faut observer que ce seroit une infamie à un homme d'avoir touché le travail d'une femme.

Le soin qu'elles ont de traiter les malades , & de penser les blessez , leurs a acquis une connoissance merveilleuse des simples, avec lesquels elles guérissent une infinité de maux.



Du commerce des Sauvages.

§. VI.

ILs n'ont entre eux aucune sorte de commerce, ne vendent ny n'achètent rien, s'entredonnant fort libéralement toutes les choses desquelles ils peuvent soulager leurs

Compatriotes sans se beaucoup incommoder : mais n'y ayant jamais eu de nation qui ayt esté plus necessiteuse dans toutes les choses que l'art a rendu communes à toutes les nations de l'Europe : ils ont tousiours esté fort desireux du commerce des François , & des autres Nations de l'Europe : car auant leur communication , s'il leur falloit abatre du bois pour faire une habitation, ils n'avoient que des haches de pierre; s'ils vouloient aller à la pesche, ils n'avoient que des amegons de Carer, s'ils avoient dessein de faire une Pirogue pour aller à la guerre contre leurs ennemis , ils souffroient toutes les peines imaginables pour couper un arbre , pour le tailler , pour le creuser & luy donner la forme d'une Pirogue : neantmoins ils ne trafiquent pas en assurance avec les vaisseaux , à cause que quelques-uns des leurs ont esté enlevez , à qui on a ravé la liberté & quelquefois la vie. Ceux qui leur font plus de mal, sont les Anglois contre lesquels ils ont la guerre , à cause qu'ils ont occupé quelques-unes de leurs Isles dans lesquelles ils veulent s'enterrer. Ils leur ont liurez plusieurs combats , où les Anglois ont tousiours eu du desavantage : ceux-cy en vengeance de ces mauvais traitemens , quand ils passent devant la Dominique, changent de pavillon pour n'estre pas reconnus , & pour attraper ces pauvres miserables par ce stratagemme dans leurs navires, & les vendre comme la plus chere marchandise de leur Traite.

Nos Sauvages voudroient biẽ que nos François fissent avec eux, ce qu'ils font avec leurs Compatriotes, c'est à dire, donnassent liberalement ce qu'on leur demande : mais comme ils ont quantité de bonnes marchandises , & sont plus attachez à leurs interets que ces Barbares, ils ne peuvent gouter cette façon de faire ; & ie crains qu'avec le temps nos François ne leur fassent quitter cette loüable coustume pour embrasser le trafic. Ce qu'ils ont desia assez bien commencé parmi nous : car nous n'avons plus rien d'eux, si ce n'est en recevant d'une main , & en donnant de l'autre. Au reste , ils sont si gueux & si pauvres, que la pluspart portent tout ce qu'ils ont de meubles avec eux.

Quand

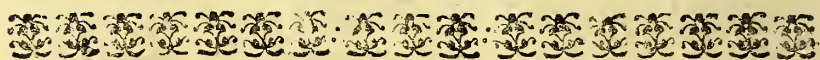
Quand ils nous viennent visiter, c'est qu'ils ont affaire de nos denrées, comme de Haches, Serpes, Cousteaux, Eguilles, épingles, amèçons, toile pour faire des voiles à leurs pirogues, de Cristal, de petits miroirs, de la raffave, & autres petites bagatelles qui sont de peu de prix.

Ils nous apportent en échange, des liëts de coton, des Tortuës, des Porcs, des Lezards, du Poisson, des Poulles, des Perroquets, des fruits du pays, des Arcs, des Flèches, de petits paniers, & du Carer, qui est la meilleure marchandise, & de plus grand prix. Ils nous apportent aussi de ce qu'ils peuvent butiner sur leurs ennemis, tout ce qui n'est pas à leur usage, & quelques pierres vertes, & s'arrestent aussi à ce qu'ils ont de besoin; & si un Cousteau leur est nécessaire, quand vous leur presenteriez deux Haches ou deux Serpes, qui valent vingt fois autant pour une Tortuë, ils ne la donneront pas; & prendront un Coûteau, parce qu'ils en ont besoin, & que c'est le meuble entre tous les autres qui leur est le plus nécessaire: car ils coupent & taillent perpétuellement.

On a leur traite à bon compte, & quelques uns de nos François y ont beaucoup gagné Vne Tortuë quelque grande qu'elle puisse estre, ne vaut qu'une Serpe ou une Hache, un beau & gros Porc ne vaut pas davantage: mais où il y a le plus à profiter, c'est sur les liëts de coton & sur le Carer.

Comme nos François sont plus fins & plus adroits qu'eux, ils les duppent assez facilement: ils ne marchandent jamais un liët au soir, car comme ces bonnes gens voyent la nécessité qu'ils en ont toute presente, ils ne donneroient pas leurs liëts pourquoy que ce fust; mais le matin ils le donnent à bon compte sans penser que le soir venu, ils en auront autant affaire que le soir precedent: aussi ils ne manquent point sur le déclin du jour de retourner & de rapporter ce qu'on leur a donné en échange, disant tout simplement qu'ils ne peuvent coucher à terre; & quand ils voyent qu'on ne leur veut pas rendre, ils pleurent presque de dépit. Ils sont fort sujets à se dédire dans tous les autres marchez qu'ils font: c'est pour

quoy il faut cacher & éloigner tout ce qu'on a acheté d'eux. En un mot, tout leur commerce & tout leur trafic n'est qu'un jeu de petis enfans; & bien souvent quand ils viennent parmy nous, ils coustent plus à nourrir que le gain que l'on a aux denrées qu'on achete d'eux, ne vaut. Ils sont fort importuns à demander ce qui leur agréé: ie ne sçay pourtant si c'est par orgueil ou par honte, qu'ils ne prient jamais d'une chose qu'on leur a une fois refusée.



Des resioüissances, tant generales que particulieres des Sauvages.

§. VII.

NOs Sauvages font certaines assemblées, qu'ils appellent *Oüycou*, & depuis la frequentation des François, *Vin*; ce sont des resioüissances communes, dans lesquelles hommes, femmes, & enfans s'enyvrent comme des porcs, avec du *Oüycou* qu'i's boivent par excez sans rien manger. C'est dans ces débauches qu'ils se souviennent des injures passées, qu'ils entrent en colere, que leur colere passe en fureur, & que leur fureur éclate par des vengeances horriblement funestes.

Toutes ces assemblées ont plusieurs motifs differens; car ils les font quand ils ont dessein de faire la guerre, lors que les hommes sont déchiquetez avec des dents d'Acouty, apres l'accouchement de leurs femmes: quand on coupe la premiere fois les cheveux aux enfans: quand les peres font leurs fils soldats, ou qu'ils les mettent au nombre de ceux qui sont capables d'aller à la guerre. Ils font encore des vins, lors qu'ils veulent mettre un canot à la mer, lequel a été fait de nouveau dans les montagnes, car pour lors ils appellent tous leurs voisins, lesquels apres avoir travaillé pendant

quelques heures, boivent tout le reste du iour. En fin, lors qu'ils veulent abatre un jardin nouveau, ou faire une nouvelle habitation. Tous ces *vins*, *Oüycou*, ou débauches, sont accompagnées de gaillardises. Les uns jouënt de la flûte, les autres châtent, & ils forment une espee de musique, qui a bien de la douceur à leur goust; les vieilles qui ne chantent jamais qu'elles ne soient saoules, tiennent la basse avec une voix enrouée, & les jeunes gens le dessus, avec un ton éclatant; il y a une fille qui tient une callebasse pleine de petites pierres, avec laquelle elle fait un peu de bruit, s'accordant au ton des autres.

Pendant que ces violons animez fredonnent, trois ou quatre des plus adroits des conuiez, se font frotter par tout le corps d'une eau gommée & colante, pour faire tenir des plumes sur eux, & paroistre comme des mascarades dans toute l'assemblée. Ils font mille postures, dansent d'une façon barbare, qui lasse plustost qu'elle ne recrée; l'un tient son bras droit estendu sur les épaules d'un autre, & celtuy-cy son bras gauche autour du col de son compagnon, & tous les autres les suivent ainsi deux à deux, dansant autour du Carbet, jusqu'à ce qu'apres avoir bien fait rire toute l'assemblée par ce spectacle boufon, on leur fait apporter par des femmes à chacun une callebasse de Oüycou, qui tient environ deux quartes de Paris, & il faut, quelques saouls qu'ils puissent estre, qu'ils la vüident ou qu'ils crevent: quand ils n'en peuvent plus, un des plus forts de la compagnie les embrasse par derriere, leur ferrant si fort le ventre, qu'il leur fait vüider ce qu'ils ont de trop, par haut & par bas, & les contraint d'achever leur callebasse. Cela fait, ils recommencent à danser.

Cependant le maistre du Carbet qui a invité les autres, s'abstient de la débauche, & il semble qu'il ne soit point de la partie: car il se tient debout devant la porte, le Boutou sur l'épaule, comme s'il estoit en faction, pour empescher qu'il n'y arrive du desordre.

Ils ne croyent pas que l'yvrogherie soit un crime, mais

seulement un divertissement, d'où vient que les femmes boivent aussi hardiment que les hommes: mais c'est un horrible crime parmy eux d'abuser d'une femme estant saouïe. Les femmes dancent aussi en rond, tenant une main sur la teste, & l'autre sur la fesse, & sans sauter ny marcher, ils remuent les pieds, & quoy qu'ils prennent bien de la peine, ils avancent fort peu de chemin: ils n'ont qu'un banquet plus civil & plus honeste, sçavoir quand un Sauvage a pris une Tortuë, ou fait quelque autre bonne pêche, car pour lors il prie quelqu'un de ses plus proches, luy fait bonne reception & meilleure chere, apres laquelle il s'en retourne fort content.

Parmy les desordres de leurs débauches, ils ont cette honnesteté, de ne manger jamais rien, sans inviter tous ceux qui sont dans leur compagnie, si bien qu'apres le partage de la viande, il arrive quelquefois qu'il n'en reste plus pour celuy qui traite; & parce que c'est la coustume, ils se font souvent faschez contre nostre R. P. Raymond, qui refusoit son mets, de peur d'estre trop à charge.

Ces assemblées sont tres-frequentes parmy eux, en sorte qu'à peine se passe-t-il une semaine, qu'il ne s'en fasse quelque une dans la Dominique.



De la nourriture ordinaire des Sauvages, & du bon traitement qu'ils font à ceux qui les vont visiter.

S. V I I I.

IL n'y a rien où la rudesse de nos Sauvages paroisse tant que dans leur manger: car ils sont si mal propres en tout ce qu'ils font pour le boire & pour le manger, que cela fait bondir le cœur à ceux qui le voyent aprestier. Je ne dis rien.

icy de leur Oüycou & boisson ordinaire, qu'ils font avec de la Cassave maschée par de vieilles bavardes de femmes, desquelles la bouche put bien souvent comme un retrait. Ils rottent, pissent, (ie n'ose dire davantage) sans aucune honte, lors qu'ils mangent. Ils ne s'estonnent nullement de voir dans leur manger des cheueux, des pailles, des feuilles, des chenilles, & milles autres ordures: en un mot, ils n'ont rien de bon ny de propre que le pain, qui est de la Cassave. Ils pimentent si estrangement tout ce qu'ils mangent, qu'il n'y a qu'eux qui en puissent user.

Pour ce qui regarde les viandes qui leur sont le plus en usage, elles n'ont point de conuenance avec celles qu'on mange dans l'Europe: car ils ne se nourrissent que de *Burgaux* (qui est un coquillage de la mer) de Crabes, de Soldats, de Tortuë, & de plusieurs sortes de poissons, tant de mer que de riuere. Ils ne mangent jamais de potage ny de chair, si ce n'est de quelques oyseaux qu'ils jettent dans le feu avec leurs plumes & leurs entrailles; & quand ils sont plustost guilleux que plumeux, ils les retirent, les boucanent & les mangent. Ils n'usent ny de lait ny de fromage, ny de beurre, ils ont en horreur les œufs & l'huile: (cela s'entend chez eux,) car quand ils sont avec nous, ils s'accoustument à manger à nostre mode: il y en a pourtant qui sont plus scrupuleux que les autres, & qui ne veulent point du tout enfreindre leur ancienne coustume.

Ils ne se seruent point de sel pour assaisonner leurs mets; & s'ils rencontrent de la graisse, ils la jettent. Ils n'ont qu'une sauce generale qui est faite avec des arestes de poisson, & grande quantité de piment, auquel ils ajoutent l'eau de Manyoc, qui perd son venin quand elle a boüilli. Ils y meslent aussi de la *mouchache*, qui est comme la plus fine farine qui a esté tirée du Manyoc, puis font boüillir tout ce beau tripotage, dans lequel ils saucent leur pain avec tant de satisfaction de leur goust, qu'ils le preferent à toute la délicatesse des viandes les plus exquises.

Ils mangent ordinairement trois fois le iour: mais la plus-

part du temps ils n'ont point de repas réglé, car ils mangent quand ils ont faim, & quand bon leur semble. Les hommes mangent à part dans le grand Carbet, les femmes & les petits enfans, dans leurs petites Cases. Ils s'assoient tous sur leur derriere, comme des singes autour du *Coüy* (c'est à dire, de la moitié d'une Callebasse) qui leur sert de vaisselle, dans laquelle tout ce qu'ils doivent manger est apresté. Pour l'ordinaire, les Chiens & les Chats sont de la partie; mais les enfans ont grand soin de les frapper avec un petit baston sur le muse, quand ils vont trop viste au plat.

Parmy eux il y en a tousiours un député, pour recevoir & traiter les hostes. Quand quelqu'un de leurs amis les vient visiter, le maistre des ceremonies l'introduit dans le Carbet, luy pend promptement un liêt, sur lequel il le prie de s'asseoir: ce qu'il fait aussi tost gardant ie ne sçay quelle gravité & silence. En mesme temps, tout le monde se met en peine d'apporter de quoy faire bonne chere à ce nouveau venu. Vne femme luy porte à boire, une autre du pain, une autre des Crabes ou du poisson, ou des Burgaus, ou autres choses semblables.

Si la Cassave est pliée, cela luy donne à connoistre que quand il aura mangé selon sa nécessité, il doit laisser le reste; que si elle est estenduë, il peut apres en auoir mangé ce que bon luy semble, emporter le reste chez soy.

Quand il a bien beu & bien mangé, il auertit ses hostes qu'il est saouil: aussi tost celuy qui l'a introduit luy amene tout le monde du Carbet, pour luy faire la bien-venue, tous le salüent les uns apres les autres par un seul mot de *Haleatibou*, c'est à dire, soit le bien-venu. Apres cette civilité il parle indifferemment avec un chacun, & apres auoir fait boire & manger à la Compagnie, ce qui reste de son repas, il dit adieu à tous en general & en particulier. Ils observent cette civilité à tous ceux qui les visitent en faisant voyage. Si c'est un ancien ou quelqu'un qui soit un peu considéré, outre ce que nous venons de dire, les femmes le Roucoüent & luy graissent la teste d'huile de Palmiste.



Des Ornaments des Sauvages.

§. I X.

IL faut un peu modifier icy ce que j'ay avancé dans le premier paragraphe de ce Traité : sçavoir, que les Sauvages n'ont au un vestement que celui dont la nature les a couverts : car il est très certain qu'ils ont presque tous les jours un bel habit d'écarlate, lequel quoy qu'aussi juste que la peau, ne les empêche ny d'estre veus comme s'ils n'avoient rien, ny de courir. C'est une certaine peinture qu'ils appellent *Roïcou*, qui est dissoute avec de l'huile, qui seiche comme de l'huile de lin ou de noix. Les femmes ne manquent pas tous les matins, lors qu'ils se doivent trouver aux assemblées publiques, mais principalement quand ils doivent faire voyage, de leur donner au lieu de chemise blanche, un juste-au-corps de cette peinture, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la teste.

Plusieurs adjoustent pour réhausser cette couleur, de grandes moustaches noires recoquillées, & des cernes de mesme couleur autour des yeux, quelquefois ils se barioient tout le corps de rayes noires; de sorte qu'ils sont aussi laids & horribles, qu'ils s'imaginent estre beaux.

Nos Religieux qui portent des habits blancs, ne perdent jamais rien auprès d'eux, quand ils ont un habit neuf: car ils attrapent souvent quelques pieces de leurs habits, qu'ils ne sçauroient cacher. Par tout où ils se frottent ou s'assoient, ils y laissent tousiours de leurs marques.

Il me souvient à ce propos, qu'un Capitaine Sauvage vestu tout de neuf, ayant esté repris assez aigrement par Mademoiselle Aubert nostre Gouvernante dans l'Isle, de ce qu'il s'estoit assis sur son lit, qui estoit de futaine blanche,

où il avoit laissé une bonne partie de son haut de chausses : & Monsieur Aubert son mary l'ayant invité peu de temps apres de se mettre à table pour dîner : Il eut bien de la peine à s'y refoudre , prevoyant qu'infailiblement il rougiroit tout le banc sur lequel il s'assieroit : mais ayant jetté les yeux sur son assiete , il s'imagina que cét instrument rond , auquel il ne falloit plus que trois pieds pour faire une sélette , n'avoit esté mis là que pour poser ses fesses : c'est pourquoy il la prit , & l'ayant mise sur le banc , il mit son derriere dessus ; mais voyant que tout le monde s'estoit pris à rire de cette action , il se mit en colere , & nous fit dire par un truchement , qu'il ne sçavoit en quelle posture se mettre parmy les François , & qu'il n'y reviendrait plus de sa vie.

Ce vellement quoy que leger ne leur est pas inutile : car il les garantit non seulement du hâle , mais encore du poudrin de la mer , duquel se forme un sel acre , qui desseiche & brulle la peau : il les échauffe aussi dans les froidures de la nuit , & sur tout les preserve des piqueures fascheuses & importunes des Moustiques & des Marins.

Ils ne portent point de barbe , mais se l'arrachent poil à poil , comme j'ay desia dit , avec la pointe d'un cousteau , & s'il en reste , le razent avec une herbe qui coupe comme un rasoir. Ils portent tous les cheveux longs comme les femmes de l'Europe , & en laissent pendre une partie sur le front , qu'ils coupent en forme de garsette , & aussi deux moustaches aux deux costez des tempes : tout le reste , ils le tirent derriere , le peignent , & l'ajustent fort proprement avec des éguillettes de coron , au bout desquelles il y a de petites houpes , des Dez à coudre , du Cristal , de petites paternettes blanches , & autres semblables bagatelles. Ils fichent dans cette trouffe de cheveux des plumes de toutes couleurs , & quelquefois s'en font des couronnes autour de la teste.

Ils ont tous les oreilles , la levre d'en-bas , & l'entre-deux des narines percez ; ils passent dans l'entre-deux des narines de

de longues plumes de Perroquet, qui leur seruent comme de moustaches : ausquelles ils pendent quelquefois de petites lames de cuivre larges comme l'ongle. Ils se passent des ames dans les trous des oreilles, & des épingles dans les trous de la levre.

Ils portent à leur col de grands coliers, qui leur pendent jusques sur l'estomach. Ces coliers sont ordinairement faits de dents d'Acouty, de dents de Chats, & de dents de Leopards qui sont fort proprement ajustées dans des tresses de coton: ils portent aussi pendus à leur col des siflets, qu'ils font des os de leurs ennemis.

L'ornement duquel ils font plus de cas sont le *Caracolis*, ou *Coullouceli*, qui sôt certaines lames d'un métal, qui est une sorte d'or de bas aloi, lequel a cette propriété de n'estre point susceptible du verdet ny de la rouille. C'est ce qui fait que les Sauvages l'ont en grande estime, & qu'il n'y a que les Capitaines ou leurs enfans qui en portent.

On a crû que ces *Caracolis* provenoient de l'Isle d'Hispaniola, autrement saint Domingue : mais les Sauvages assurent le contraire, & disent qu'ils les traitent avec leurs ennemis, qu'ils appellent, *Alloüagues*, par le moyen de quelques intelligences qu'ils pratiquent parmy ceux de cette nation, qui leur en font present, en reconnaissance de ceux qu'ils reçoivent reciproquement d'eux. De sçavoir d'où ces *Alloüagues* les prennent, c'est la difficulté; car ils disent que les Dieux qu'ils adorent, lesquels font leur retraite dans des rochers sourcilleux, & dans des montagnes inaccessibles, leur donnent pour les obliger à porter plus d'honneur, & une plus grande reverence à leur souveraineté. S'il est vray ie m'en raporte, il se peut faire pourtant que le diable abuse les foibles esprits de ces ignorans par cet artifice. Quoy qu'il en soit, ces *Caracolis* sont tres-rares parmy eux, & ils les apportent de la terre ferme.

Il y en a de diverses grandeurs, mais les plus estimez n'ont pas plus de deux fois, la grandeur d'un escu d'argent. Ils ont la forme de Croissant, & ils les portent pendus à leur col, enchassez dans du bois.

Ils portent des brassulets de rassade blanche, larges comme la main, non pas au poignet, mais au gros du bras, proche l'épaule: ils en ont autant aux jambes au lieu de jarretières.

Ils s'en font mesme de doubles écharpes, de cinq ou six chaisnons passez en croix par dessus les épaules, & dessous les aisselles.

La coiffure des femmes est semblable à celle des hommes, hormis qu'elles n'y fichent point de plumes, & ne portent jamais de couronnes: mais elles fichent les plus beaux peignes qu'elles ont dans leurs cheveux, & il semble que ce soit une huppe. Elles se peignent de roucou comme les hommes, & portent aussi des brassulets cōme eux, non pas au gros du bras, mais au poignet. Elles portent des coliers de diverses pierreries, comme de pierres vertes, d'ambre, de cristal, & de rassade: l'en ay veu qui en avoient plus de six livres pesant pendus au col.

Quand elles doivent paroître dans leurs grandes assemblées, elles se font des ceintures treffées de fil de coton, & de chaînes de rassade blanche où elles pendent en diuers endroits de petites trouffes de fix ou sept chaisnons de rassade, longs comme le doigt, & grand nombre de petites sonnetes, afin de faire plus de bruit en dansant.

Toutes les filles & les femmes, excepté les esclaves, portent dès leur tendre jeunesse une certaine demy-chaufse, qui prend depuis la cheville du pied jusqu'au gras de la jambe; & une autre large de quatre doigts, entre le gras de la jambe & le genouil: au haut de la chaussure d'en-bas elles attachent une espece de rotonde, plus large qu'une assiette, tissue de jonc & de coton, & une autre un peu plus petite au bas de celle d'en haut: de sorte, que ces deux rondes serrent & font si bien rebondir le molet de la jambe, qu'il semble que ce soit un fromage de Hollande pressé entre-deux assiettes.

Ces chaussures sont d'autant plus estimées des filles & des femmes, que c'est une marque infailible de leur liberté, d'où vient que les esclaves n'en portent jamais: elle leur est

VISITE DES SAVVAGES AVX FRANÇOIS.



neantmoins fort incommode & fort douloureuse; car si-tost que l'eau donne dessus, elles se resserrent si fort, qu'elles en pleurent quelquefois de douleur.



*Des Carbets, Cases, Liets, Pirogues & Canots
des Sauvages.*

§. X.

Quand à ce qui regarde les demeures, les Cases ou les habitations de nos Sauvages: il faut dire que chaque famille compose son hameau; car le Pere de famille a sa Case, où il reside avec ses enfans qui ne sont pas mariez, & avec ses femmes, tous les autres enfans qui sont mariez, ont chacun leur ménage & leur Case à part, autour de celle du Pere de famille.

Toutes ces Cases qui n'ont point d'autre plancher que le toit, sont séparées en deux ou trois chambres, dont l'une sert au manger, une autre à coucher, & à recevoir ceux qu'ils viennent visiter: quelques-uns en ont une petite particuliere, où ils mettent tous leurs *Cacannes*, c'est à dire bijoux: comme leurs Arcs, Flèches, Boutous, Haches, Serpes, & Cousteaux; ils y mettent aussi leurs Liets, & leurs petits paniers, où sont leurs petits miroirs, leurs Ciseaux, leurs coliers & chaisnes de rassade, & en un mot, tous leurs petits ornemens.

Les autres ustencilles qui seruent au boire & au manger, qui consistent en quelques petites jattes de terre, Cannaris qui seruent à faire le *Oüycon*, & en quelques autres petites vaiselles qu'ils appellent *Coüy*, qui sont faites de callebasses, comme nous avons dit ailleurs, sont dans la cuisine: tout le reste de leurs meubles sont quelques petites sélettes à trois pieds toutes d'une piece, & quelques petites tablettes

qu'ils appellent *Matoutou*, qui ont quatre pieds de bois, & le reste est tissu de fûcilles de Latanier & de joncs, comme j'ay dit ailleurs.

Tous leurs jardins où ils plantent leurs viures sont dans les bois separez de leur demeure ordinaire. Au milieu de toutes ces Cases, ils en font une grande commune qu'ils appellent *Carbet*, lequel a toujours soixante ou quatre-vingt pieds de longueur, & est composé de grandes fourches hautes de 18. ou vingt pieds, plantées en terre. Ils posent sur ces fourches un Latanier, ou un autre arbre fort droit qui sert de faist, sur lequel ils ajustent des chevrons qui viennent toucher la terre, & les courent de roseaux ou de fûcilles de Latanier; de sorte qu'il fait fort obscur dans ces Carbets, car il n'y entre aucune clarté que par la porte, qui est si basse, qu'on n'y sçauroit entrer sans se courber. Les garçons ont le soin de le nettoyer & balayer, & mesme tout autour d'iceluy. Les filles & les femmes font le mesme aux petites Cases. Au costé de ce Carbet qui est fait en ovale, il y a une petite porte particuliere, par laquelle ils pretendent que le Diable entre quand leur Boyé l'a appelé, & il n'y a que luy seul qui passe par cette porte.

Nos Sauvages n'ont aucun usage de couchers, mais ils ont des lits de coton qu'ils portent par tout avec eux; & ceux qui n'ont pas de lits de coton, couchent sur des cabanes composées de quatre bastons, tissus par dedans d'esguillettes d'écorces de mahor. Leurs femmes employent quelquefois un an entier à faire un de ces lits. Lors qu'elles ont filé sept à huit livres de fil de coton un peu gros: maistres-uny & bien tords, elles les ourdissent sur un métier, comme pour faire de la toile, & puis elles les tissent comme les Tisserans: mais en façon de créseau, laissant à chaque bout de la piece un bon pied de filers sans les tisser. Le tout porte environ dix à douze pieds de large, & six ou sept de longueur. Pour se servir de ces lits, ils prennent dix ou douze brasses de cordes de pites un peu plus grosses que du foit, & ayant lié huit ou dix de ces filers, ils font un ply de cette corde long de deux pieds, puis repassent cette corde dans huit ou dix.

autres filets ; & refont encore un ply , & ainsi consecutivement jusqu'à la fin. Cela fait , ils prennent une autre corde de Pite , grosse comme le doigt , avec laquelle ils lient les plis de cette premiere corde ensemble , & en font autant à l'autre bout. Quand ils s'en vont coucher , ils pendent ces lits par ces deux grosses cordes à des arbres , ou à deux fourches de la Case , sans toutefois le bander beaucoup , mais le laissant un peu courbé.

Ces lits sont assez commodes & fort sains , car on y est toujours à l'air : & il y a du plaisir à s'y reposer pendant la chaleur du jour , à la fraicheur sous des arbres. Presque tous nos François s'en servent , principalement ceux qui ne sont pas mariez : car pour dormir à son aise dans un lit de coton , il ne faut ny compagnon ny compagne.

Lors que ces lits sont neufs , ils sont blancs comme de la neige ; mais les Sauvages ont soin de les peindre de rustiques & de moresques à leur mode , avec une peinture noire qui ne déteint jamais : enfin , ils les graissent d'huile & les peignent de Roucou , pour les garantir de la pluye.

Les Sauvages sont toujours du feu sous leurs lits : car ils sont fort frilleux. Cela les garantit aussi des Maringoins : mais sur tout , à ce qu'ils disent , des Maboyas & des malins esprits.

Nos Barbares sont deux sortes de bastimens à leur mode pour naviger sur la mer , qui sont bien differens de nos bateaux & chaloupes. Les plus grands sont ceux que nous appelons Pirogues , & en Sauvage *Canoïa* , & les plus petits ceux que nous appelons Canots , & eux *Conliala*. Les uns & les autres sont des arbres tous entiers , qu'ils do'lent , creusent , & ajustent maintenant avec les Haches , les Tylles , & autres outils , qu'ils achètent des Europeens ; mais avant qu'ils eussent commerce , avec eux , ils y consumoient des années entieres , abataient les arbres ou les bruslant par le pied , & les creusant avec des Haches de pierre , & avec un petit feu qu'il falloit conduire petit à petit , tout le long de la Pirogue , jusques à ce qu'elle eut atteint la forme qu'ils luy vouloient donner.

Les Pirogues semblent n'estre autre chose que deux grandes planches jointes ensemble par le bas, & ouvertes de six à sept pieds de large par le haut, & bouchées par les deux extremités, avec des morceaux de planches ; mais particulièrement à l'arriere où elles sont presque tousiours un peu plus haute qu'à l'Avant.

Or comme pour l'ordinaire elles ne sont pas assez hautes de cette premiere structure : ils les rehuvent & réhaussent tout de bout en bout, avec des planches de quinze à seize pouces de large : & comme ils ne se servent point de clouds ; ils cousent & ajustent ces planches sur la Pirogue, avec des éguillettes de Mahot : & apres avoir bien calfadé les jointures avec des estoupes faites d'écorce de Mahot battuë, ils cousent par dessus cette estoupe des gaulettes, avec des éguillettes de Mahot. Cela à la verité est assez estanche, mais il ne dure guère, & il y a tousiours à refaire. Ils cousent aux deux costez à demy pied du bord, des perches, sur lesquelles ils attachent de deux pieds en deux pieds, des bastons en travers de la Pirogue, en dedans, lesquels leur servent de Tore ou de siege, pour s'asseoir en ramant.

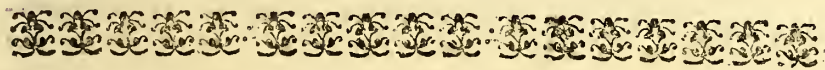
Ces Pirogues sont pour l'ordinaire de quarante pieds de long, & de sept ou huit pieds de larges ; le gouvernail n'est que d'une planche cramponée, sans fer & sans cloux, dans une autre morceau de bois : elles portent quelquefois cinquante personnes & tout leur bagage. Elles vont à la voile & à la rame ; leurs rames ont un manche comme celuy des Besches, & au bout, un petit morceau de bois de travers, sur lequel on apuye une main, & de l'autre on tient la rame proche de la pelle, qui est longue de deux pieds & demy. Ils rament tout d'une autre façon que nous : car ils ont le nez tourné vers le devant de la Pirogue, & en poussant l'eau en arriere, ils poussent la Pirogue en avant. Ils font quelquefois deux ou trois cens lieuës en mer, avec d'assez mauvais temps, & lors qu'ils sont arrivez, ils n'ont point d'autre ancre qu'une pierre prise avec quatre bastons, & pour Cable leur écorce de Mahot. Les *Conliakas*, que nous appellons Canots, n'ex-

cedent jamais vingt pied de long, & trois ou quatre de largeur : ils sont pointus par les deux bouts, de sorte qu'on a peine à discerner la Poupe d'avec la Proüe. Ils les réhuent rarement. Ils rament dedans comme dans leurs Pirogues ; il y en a de toutes façons, & de si petits qu'ils ne peuvent porter qu'un homme, & ceux-là ne servent qu'à la pesche. Ils se servent quelquefois aussi de piperis, tels que nous les avons dépeints dans la premiere partie.

Ils n'ont ny Bouffole, ny Aiman, ny Cadran : c'est pourquoy ils ne s'éloignent pas beaucoup de terre. Quand ils la perdent de veüe, ils se gouvernent de nuit sur les Estoiles, & de iour sur la route du Soleil.

Celuy qui entreprend de faire quelque voyage porte le nom de Capitaine, gouverne la Pirogue, & donne ordre à tout ce qu'il faut pour l'embarquement, sans pourtant qu'il en soit plus considéré des autres.

Quand ils prennent terre ailleurs que chez eux, ils font de petits toits ou auvents qu'ils appellent *Ajoupa*, les couvrent de feuilles de Latanier, ou de Baliziers, & pendent leurs lits dessous.



De tout ce qui se passe dans les guerres des Sauvages, & des armes dont ils se servent.

§. XI.

LEs Sauvages ont trois sortes de Capitaines qui leur commandent. Les premiers sont ceux qui sont les maîtres de quelques Canots ou Pirogues : les autres sont ceux qui ont des habitations en propre ; les troisièmes ceux qui sont élus tels par suffrages, ou bien parce qu'ils ont fait paroître un grand courage dans leurs guerres, ou bien pour

avoir tué plusieurs de leurs ennemis. Ils ne font jamais élection de jeunes gens, quoy qu'ils soient fils de leurs Capitaines, de crainte que le peu d'expérience qu'ils ont, & la temerité qui les transporte, ne leur soient prejudiciables : mais ils font choix de personnes âgées, afin qu'elles ne soient pas moins estimées par la maturité de leurs conseils, que par la longue connoissance qu'elles ont des armes.

Quand ces vieillards connoissent qu'ils ne sont plus capables de supporter le fardeau de leurs charges, ny des courses penibles qu'il faut faire assez souvent dans ces emplois, ils s'en déportent, & n'acquierent pas moins d'honneur par cette ingenuë confession de leur foiblesse, que s'ils avoient réporté des victoires; mais afin que la pluralité de ces Capitaines ne fasse perdre le respect qu'on leur doit, il n'y en a quelquefois qu'un seul dans une Isle. Il y en a deux dans la Dominique, qui demeurent fort éloignés l'un de l'autre, de peur que leur autorité ne se choque, & que la jalousie ne les perde. Leur puissance est pourtant limitée, parce qu'ils ne commandent que dans les affaires de la guerre.

Et c'est à ceux-là que le sieur de Rochefort donne assez mal à propos les noms de Generaux & d'Amiraux, & que quelquefois il les appelle *Caciques*, quoy que ny les Sauvages, ny mesme la pluspart des François n'ayent jamais entendu parler de ce nom.

Comme nos Sauvages ont de vieilles guerres, tant contre quelques nations de l'Europe, desquelles j'ay suffisamment parlé dans ma premiere partie, que contre les nations Sauvages de la terre ferme, particulièrement contre les Alloüagues: ces Capitaines en tant qu'experimentez aux affaires de la guerre, ayant donné des preuves irreprochables de leur generosité & de leur courage, soulevent tout le peuple, leur font prendre les armes, & les mettent en campagne quand il leur plait. Tous leur obeissent en ce qui concerne la guerre seulement; car hors de là ils ne sont nullement considerez.

L'un

Quand donc quelqu'un de ces Capitaines a dessein d'aller à la guerre, il fait un vin, ou une assemblée generale chez soy, où apres que les cōvies se sōt bien réjouis, bien dansé à leur mode, & beu jusqu'à crever: les vieilles fēmes routes saoules qu'elles sont, cōmencent à se souvenir du dessein de l'assemblée, & se mettent à raconter les outrages & les torts qu'elles pretendent avoir receus de leurs ennemis. L'une regrette son mary tué; l'autre dit qu'ils ont mangé son pere, une mere plaint son fils, une sœur son frere: bref, ils font un *Caramémo* de plaintes confuses si estranges, qu'ils émeuvent toute l'assemblée aux larmes, s'excitant vnaniment les vns les autres à la vengeance de leurs ennemis. Alors ce Capitaine qui a fait le projet de la guerre fait le hola, & cette rumeur estant apaisée, il harangue devant toute l'assemblée; mais d'un langage si relevé entre eux, que les femmes & les enfans n'y entendent rien.

Dans cette harangue il leur represente leurs Peres massacrez, leurs Freres égorgez, & leurs enfans dans l'esclavage. Apres il vante hautement toutes ses prouesses, leur faisant un grand narré de toutes les victoires qu'il a remportées sur leurs ennemis, lesquelles sont bien souvent plus imaginaires que réelles: les exhortant à se confier en sa valeur, & à combattre genereusement. Tous vnaniment applaudissent à son discours, car il le prononce avec tant de ferveur, que le dernier de leurs ennemis passe desja pour exterminé dans leur esprit. Pour conclusion, il leur assigne le jour du départ, & leur donne le rendez-vous. Aussi-tost tous les Capitaines qui doivent conduire des Pirogues, donnent ordre aux vivres & aux munitions de guerre: & toutes les femmes travaillent à faire de la farine pour le voyage, qu'elles envelopent si proprement dans des feuilles de Balisiers, que l'eau n'y peut entrer.

Quand le Capitaine ne fait point d'Assemblée, il depute l'un des plus considerables dans les habitations. Celuy-cy estant arrivé parle au maître du Carbet, durant une bonne demy heure. Apres cet ennuyeux discours, le Maître répond avec autant de prolixité que l'autre, & approuve ou des-

approuve le dessein de la guerre, à laquelle il va si bon luy semble: car ils n'y forcent jamais personne. S'il est tout à fait persuadé, soit par la nécessité, soit par l'utilité de cette entreprise, il promet de se trouver au rendez-vous au jour assigné pour le départ.

Cependant les Soldats, qui sont de l'entreprise se munissent de *Boutons* (qui est une façon de massue faite bresil, de bois verd, ou de quelqu'autre bois massif, & pesant comme plomb.) Cette massue est longue de trois pieds ou environ, & large cōme la main jusques sur l'extremite où elle s'elargit un peu: elle est plate, espaisse d'un pouce, & gravée à la façon des Sauvages: qui remplissent cette graveure d'une peinture blanche faite avec de la *mouchache*, c'est à dire, de la fine fleur de manyoc. Quoy que ce *Bouton* ne soit pas trop en main, il n'y abœuf qu'ils ne terrassent d'un seul coup. Il y en a de grands, & de petits, à proportion de ceux qui les portent.

Ils font un grand amas de flèches, qu'ils ont préparées de longue main. Ces flèches sont faites d'un certain tuyau qui croist à la sommité des roseaux & qui en porte la graine. Ce tuyau est gros cōme le petit doigt, long de quatre à cinq pieds, poly & sans aucun nœud, jaune cōme de l'or, & léger cōme une plume. Dans le gros bout de ce tuyau, ils ajustent au lieu de fer, une verge de bois verd, ou de quelque autre bois fort & pesant, & y font avec des cousteaux quantité de petits ardillons ou harpons, afin qu'on ne puisse les retirer sans agrandir la playe: le bout de ces flèches est empoisonné avec du lait de Mancenille; de sorte que toutes les blessures, ne fussent-elles qu'au bout du doigt, en sont mortelles. Ils mettent aussi à quelques unes de leurs flèches certaines arestes longues cōme la main, que l'on trouve au dessus de la queue d'une sorte de Raye assez commune dans toutes les Indes: cette Areste porte son venin avec soy, & est aussi dangereuse sans artifice, que les autres avec le poison. Quelques-unes de leurs fleches sont empennées au bout cōme les nostres, avec des pluines de Perroquet. Leurs Arcs qui sont tous semblables aux nostres,

sont faits de Bresil, de Palmiste, ou de bois de Hestre.

Ils portent aussi quelquefois des Sagayes de bois de Bresil, ou de Hestre, qui sont comme des demy-piques, avec un dard au bout, du mesme bois: & les dardent fort adroitement.

Lors que tout est préparé, le Conducateur de l'armée fait encore un vin, ou une Assemblée, dans laquelle il détermine derechef le lieu où ils doivent aller, & l'ordre qu'on doit tenir dans le combat. Ils cōsultent le Diable dans cette même assemblée par le moyen d'un Boyé, & l'interrogēt du succès de la guerre, & apres avoir receu les oracles qu'il a à leur dire, (qui au sentiment mesme de nos Barbares, sont le plus souvent des menfonges), ils achevent de boire leur oüycou, & partent tous yures, n'emmenant avec eux de femmes, que ce qui leur en faut pour les servir, les peigner, rocoüer, & faire leur cuisine.

Estant arrivez aux enuirs des terres ennemies, ils ne vont pas les attaquer à l'estourdy; mais se vont cacher dans quelque Riviere ou dans quelque Isle deserte, dans laquelle leurs ennemis ne s'avisent pas d'aller, & envoient cependant leurs espions dans leurs terres, pour observer soigneusement leurs deportemens, & le temps auquel il est plus facile de les surprendre: car iamais ils n'attaquent leurs ennemis qu'au dépourveu. Si pendant qu'ils sont dans leurs poltrones embuscades, ils en sont découverts, & qu'ils recōnoissent qu'ils se preparent à la deffense, dès là, la guerre se termine, & sans autre ceremonie, ils plient bagage & s'en retournent chez eux; car ils sont tous si lasches, que s'ils sçavoient asseurément qu'un d'eux deust perir dans le combat, ils n'iroient jamais à la guerre.

Si par malheur quelques miserables Sauvages ennemis, descendent en mer pour pescher dans un Canot, ils les laissent passer; & lors qu'ils ne s'en peuvent plus dédire, ils fondent tous sur eux, criant & meuglant comme des Taureaux enragez: les prennent, les lient, & garotent si bien qu'ils n'ont garde de leur échaper. Avec cette infame conquête,

ils s'en retournent plus enflés d'orgueil, que s'ils avoient rendu de grands combats, & remporté les plus glorieuses victoires du monde.

Si cela n'arrive pas, ils apprennent de leurs espions où sont les Carbet les plus éloignés, les plus aisés à surprendre, & les plus foibles : & ce sont ceux-là qu'ils vont attaquer.

Lors qu'ils ont résolu d'attaquer un Carbet, ils attendent ordinairement (je ne sçay pourquoi) que la Lune soit à pic, c'est à dire, dans son plein, & à la petite pointe du jour ils environnent ce Carbet, & bien qu'il ne s'enferme que cinquante ou soixante hommes de défense, & qu'ils ne soient pas moins de mille ou quinze cents hommes pour les attaquer : ils font tout ce qu'ils peuvent pour les surprendre dans leurs lits, ce qui arrive assez souvent ; mais s'ils sont découverts, & que les autres se défendent avec ardeur : ils assiègent le Carbet, & tirent tant de coups perdus, que les jardins sont tous remplis & tous lardés de Flèches.

Si les ennemis font trop de résistance, ils tâchent de les brûler dans leur Carbet : pour cet effet, ils attachent gros comme le poing de coton bien cardé à une Flèche, & y mettent le feu, & tirent sur la couverture du Carbet, laquelle n'étant faite que de feuilles de Roseaux, de Lataniers, ou de Palmistes, est fort susceptible du feu, & brûle comme des allumettes ; si celle-là n'a pas l'effet qu'ils prétendent, ils en tirent tant d'autres, qu'enfin le feu prend au Carbet, dans lequel leurs ennemis (cela s'entend des Sauvages & non pas des Européens) se laissent plutôt brûler que de se rendre à la merci de ces Antropophages.

S'ils se défendent courageusement, à mesure que le Soleil se hausse, le courage de nos Sauvages se ralentit ; & jamais leurs sièges ne durent que jusqu'à midi.

S'ils perdent des hommes dans le combat, jamais ils ne laissent les blessés, ou les morts, à la disposition de leurs ennemis, quand même la plupart d'entre eux devroit périr en les sauvant.

S'il faut combattre en bataille rangée , ce qui arrive très-rarement , & toujours contre leur intention ; ils se divisent en trois bandes, sans observer pourtant ny files, ny rangs, ny aucune forme de Bataillon. Avant que de tirer un seul coup de flèche, ils jettent des cris horribles & épouvantables, pour jeter de la terreur & de l'effroy dans le cœur de leurs ennemis : & ils les redoublent de temps en temps pendant le combat. Si leurs ennemis laschent le pied, le courage leur enfle & ils deviennent des Lyons : mais si on leur résiste courageusement, ils perdent cœur, font teste des talons, & bon marché de leur vie.

Quand ils ont remporté quelque victoire , ils pillent les Cases , & ce que chacun peut avoir de butin luy appartient en particulier. Ils ne s'emparent jamais des terres de leurs ennemis, toutes leurs guerres n'ayant point d'autre but que de les exterminer en vengeance des injures qu'ils croient en avoir reçues. Ils prennent hommes & femmes prisonniers, & destinent les hommes à la mort sans aucune remission, & les femmes à l'esclavage. Quoy qu'ils les épousent assez souvent , elles ne portent jamais de Brodequins ny chaussure, dont les autres femmes Sauvages se servent; & ils leur font porter les cheveux courts pour marque de leur servitudes.

S'il y a de leurs ennemis morts sur la place, ils les mangent sur le lieu, apres les avoir bien boucanné à leur mode, c'est à dire ; rostis bien sec. Mais ils emmenent en triomphe en leur pays ceux qui sont vivans : & apres les avoir bien fait jeusner, ils font une assemblée generale, dans laquelle ils les font comparoître tous liez, là, ils leur disent milles injures, & font milles brauades, faisant à tout moment semblant de leur décharger le Boutou sur la teste. Ces mal-heureuses & infortunées victimes , endurent pour l'ordinaire tout cela d'un visage serain & constant, sans s'estonner en façon quelconque; ils les défient mesme, & se vantent hautement d'avoir mangé de la chair de leurs Peres , leur disent qu'ils ne mangeront que ce qu'ils ont mangé, & qu'ils ont des parens & des amis qui sçauront bien vanger leur mort. En fin, le

plus ancien commence, & leur donne un coup de Boutou, & les autres les achevent. Ils s'abstiennent maintenant de mille cruautéz, qu'ils avoient accoustumé de leur faire avant que de les tuër, mais ce n'est pas du consentement de leurs femmes, lesquelles leur feroient endurer tous les tourmens imaginables, s'ils estoient en leur puissance.

Après les avoir tuéz, ils les démembrerent, coupant la chair avec des Cousteaux, & les os avec une Serpe, puis jettent tous ces membres coupez sur un gros Boucan, sous lequel il y a un grand brazier, qu'ils ont fait voir au patient pour le faire mourir par ce spectacle effroiable, avant que de l'assommer.

Après que cette bonne viande est cuite, les plus valeureux font griller le cœur & le mangent: les femmes ont pour partage les jambes & les cuisses, tous les autres mangent de toutes les parties indifferemment. Ils mangent cette viande par rage & non pas par appetit, pour se vanger & non pour se repaître, ny pour le plaisir qu'ils trouvent en son goust: car la plupart deviennent malades après cét execrable repas.

Sur tout, c'est une chose prodigieuse & estonnante, de voir la manie, ou plustost la rage des femmes, en mangeant la chair de leurs ennemis: car elles la maschent, remaschent, la ferment entre leurs dents, & ont si peur d'en perdre quelque chose, qu'elles léchent les bastons sur lesquels il est tombé quelques gouttes de graisse.

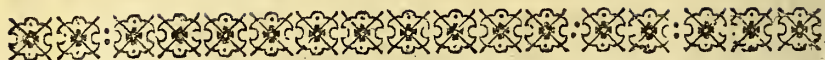
Après qu'ils ont mangé de cette chair dans l'assemblée, chacun en remporte chez soy & la garde pour en manger de fois à autres. Du temps que j'estois dans la Martinique, un Sauvage apporta dans une Case une jambe rostie, aussi seiche & aussi dure que du bois, de laquelle il mangea, & invita un chacun à faire le mesme, disant que s'ils avoient mangé de l'Aloüague (c'est ainsi qu'il appelloit cette viande cuite) ils seroient tres-courageux. Ceux qui en mangent le plus d'entre eux, sont les plus estimez.

Comme ils ont sans doute gousté de toutes les nations qui les fréquentent, ie leur ay ouï dire plusieurs fois que de

tous les Chrestiens, les François estoient les meilleurs & les plus délicats : mais que les Espagnols estoient si durs qu'ils avoient de la peine à en manger. Quelque temps auparavant que les François habitassent l'Isle de saint Christophe, ils firent une décente dans saint Jean de Port-ric, où entre autres choses, ils tuèrent & boucanerent un de nos Religieux, duquel apres avoir mangé, la plupart d'entre eux moururent, & ceux qui resterent furent en suite affligez de tres-grandes maladies. Plusieurs Sauvages qui vivent encore, disent qu'ils n'en mangerent point du tout, mais qu'ils le laisserent tout rosty sur le Boucan sans y pouvoir toucher; ie crois qu'ils ne disent cela que par vain respect, car les plus simples d'entre eux, avouënt ingenuëment qu'ils le dévorent. Depuis ce temps-là, ils n'ont plus voulu manger de Chrestiens, se contentant de les tuer & de les laisser dans le mesme lieu.

Leurs différens particuliers, se terminent par des combats singuliers à coups de Boutou, & c'est bien-tost fait : car d'un seul coup bien assené, on envoie un homme en l'autre monde. Celuy qui a tüé doit quitter le Pays, ou s'exposer à autant de combats, que le mort a de parens, si ce n'est qu'à force de presens il les adoucisse : encore n'y a-t'il point d'assurance, car au premier vin ou assemblée qui se fera, un d'eux luy donnera par trahison un coup de Boutou par la teste.

J'ay oüi dire à Monsieur du-Parquet, que deux Sauvages se batans eu duël dans son Isle à coups de flèches, ils furent l'espace d'un *Miserere* dans un continuel mouvement, pour éviter les coups de ces flèches, qu'ils se tiroient d'assez loin, & que les ayant fait separer, il se trouva qu'ils ne s'estoient fait aucun mal : voila ce qui regarde leurs guerres avec les autres Sauvages.



*Des maladies, de la mort, & des funérailles
des Sauvages.*

§. XII.

Comme il n'y a point de reigle si generale, qui ne souffre quelque exception, aussi ne faut-il pas inferer de ce que j'ay dit dans le premier paragraphe de ce Chapitre, touchant la disposition de nos Barbares, qu'il n'y ayt plusieurs Sauvages dans les Indes, sujets à toutes les maladies qui nous travaillent dans l'Europe : mais il faut dire qu'elles y sont aussi rares qu'elles sont icy communes, & bien leur en prend; car s'ils réchappent de leurs maladies, il faut plustost attribuer cela aux puissans efforts de la nature, qu'aux remedes & bons traitemens qu'on leur fait.

Quant aux remedes, il est constant qu'ils en ont de tres-souverains; mais ils se serviront d'un remede duquel ils ont veu un bon succez dans une maladie, comme d'une selle à tous chevaux : de sorte que ne connoissant pas les causes des maladies, non plus que les qualitez des remedes, ils leurs peuvēt aussitost nuire que leurs profiter & le soulager. Pour le bno traitement, ils ne sçavent ce que c'est que de les delicater: quand ils auroient la mort entre les dents, ils sont nourris comme ceux qui sont en pleine santé.

Ils apprehendent sur tout la petite vérole, parce que ne sçachant pas les moyens d'y remedier, elle fait assez souvent autant de ravage parmy eux, que la peste en fait dans l'Europe : mais s'il y en a fort peu parmy eux qui en soient marquez, c'est que la plupart en meurent.

Ils sont aussi quelquefois particulièrement sur l'arrière-faison travaillez de fièvres, qu'ils guérissent par quelque remede

remede topiques , avec quelques fuëilles de Cachima, & de quelques autres herbes broyées & mises au front , & sur les poignets ; ils se servent aussi comme nous avons dit en parlant du piment d'un filet qui en est frotté , lequel ils passent sur les yeux pour faire perdre la fièvre.

Ils sont aussi presque tous les ans tourmentez d'un certain mal des yeux, dont ie parleray au Chapitre suivant, parce que nos François en sont aussi bien affligez qu'eux ; ce mal est contagieux, & se communique non seulement de Famille à Famille, mais encore d'Isle en Isle: & bien que les Sauvages ayēt peu de remedes pour ce mal, ils en ont pouttāt de tres-excellens pour les taves ou cataractes: car Monsieur du Parquet estant menacé d'un triste aveuglement par deux grosses taves , qui luy offusquoient la veuë, & sur le point de s'embarquer pour venir chercher du remede en France : un ancien Sauvage appelé Pilote , luy promit que s'il vouloit venir en son Carbet, il le feroit guérir par ses femmes , & s'y estant fait porter, ces femmes luy ayant lavé les yeux avec du coton , trempé dans le suc de certaines herbes , & luy essuyant avec leurs langues , en cinq ou six jours la plus grosse tave tomba, & l'autre peu de temps apres.

Mais s'ils sont peu tourmentez de la plupart des maladies que nous avons dans l'Europe : cette infame maladie qu'ils appellent *Epiān*, qui est la veritable vérole, dans le plus haut degré de sa malignité ne les quitte presque jamais : car bien que l'on dise qu'ils la guérissent facilement , avec le jus d'une écorce d'arbre , dont ils usent en potion, & en se noircissant le corps avec du jus de Genipa, & des fuëilles de Roseau brulées : il est certain que tout cela ne fait que pālier le mal , & que mesme quelques enfans naissent & meurent avec cette vilaine maladie.

L'on croit que non seulement les desordres de leur luxure contribuēt à ce mal, mais bien davantage, leur nourriture qui n'est que de poisson trop frais & à demy cuit , & particulierement de Lezards , qui ont cette propriété maligne, de réueiller ce mal en ceux qui en ont esté guéris.

Les saignées dont ils se servent sont de fort legeres scarifi-

cations, avec des dents d'Acoury, & il leur sort si peu de sang, que tout le corps d'un homme ainsi scarifié, n'en donne pas une bonne pâlette.

Ils sont fort sujets à certains cloux qui leur viennent aux fesses, & autour des cuisses, qui ne sont pour l'ordinaire que des fleurs de la vérole. Le Pere Raymond, dit qu'ils percent ces cloux avec des arestes des queue de Rayes, ce qui me semble estrange, puisque les piqueures de ces arestes sont presque incurables.

Ils vsent aussi de quelque purgations à la fin de leurs maladies, mais elle leur font bien souvent plus de mal que de bien.

Les femmes ont le plus de connoissance des qualitez des plantes, & de toutes les autres choses que les hommes, & elles s'en servent assez vtilement.

Lors que tous les remedes naturels de ces medecines n'ont point le succez que l'on en espere, ils ont recours à leur Boyé, & ce Boyé ayant consulté le diable les guérit, ou leur prononce l'arrest de mort, ainsi que ie l'ay dit au §. 3. de ce chapitre.

Si tost qu'ils sont tombez malades, les gens mariez & leurs proches parens s'en éloignent, & ne les visitent plus, disant pour leurs raisons qu'il sort de leurs corps certaine qualite, capable non seulement d'affliger & d'empirer le malade, mais de le faire mourir; quoy que plusieurs s'abstiennent de les voir par ces motifs, neantmoins la nature n'est pas tellement assoupie & pervertie en eux, qu'ils n'ayent quelque compassion & douleur de voir leurs parens & leurs amis malades.

Vn iour le R. Pere Raymond demanda à un jeune garçon Sauvage, pourquoy il ne visitoit pas son pere affligé, & malade à mourir. Ce pauvre jeune homme se mit à soupirer & à verser un ruisseau de larmes, asseurant qu'il avoit le cœur si touché de compassion à l'endroit de son Pere, qu'il luy estoit du tout impossible d'y penser sans s'affliger: mais que pour le voir en ce pitoyable estat, il ne le pouvoit, sans mourir aussi-tost. En quoy nous pouvons remar-

quer qu'ils ne sont pas d'un naturel si barbare qu'on s'imagi-
gine.

Le R. Pere Raymond assure, qu'il en a veu mourir quelques-uns des plus vicieux d'entre eux, qui avoient des inquietudes horribles, procedantes des grandes apprehensions & des perplexitez estranges de ce que leurs ames devien-
droient apres la mort, & que personne ne les pouvoit conso-
ler là-dessus.

Si-tost qu'ils sont decedez, les femmes prennent le soin de laver le corps, de le nettoyer, & le peindre de roucou de-
puis les pieds jusqu'à la teste, elles luy graissent les cheveux
d'huile de Palmiste, le peignent, le coiffent, & l'ajustent aus-
si proprement que s'il devoit paroistre dans une assemblée
solemnelle: puis elles l'envelopent dans un liêt de coton,
qui n'a jamais seruy à personne; l'on fait la fosse où il doit
estre enterré, dans la mesme Case où il est mort, ou bien on
luy en bastit une tout exprez, car ils n'enterrent jamais leurs
morts à découvert, & n'obmettent aucune ceremonie (de
celles qu'ils ont accoustumé de pratiquer) en quelque lieu
qu'ils se rencontrent.

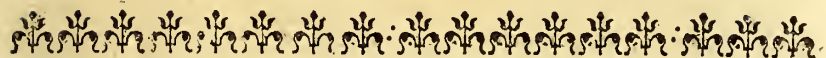
Vn iour un Capitaine Sauvage de la Dominique, avec sa
famille composée de trente ou trente-cinq personnes, nous
apporta un de ses enfans malade pour le faire baptiser a-
vant sa mort. Mais cet enfant estant expiré à deux lieuës de
nostre Convent, ils arriverent chez nous fort affligez, tes-
moignant beaucoup de regret de ce qu'il n'avoit pas receu
le Sacrement de Baptisme, & nous prierent avec instance
de leur donner une petite Case abandonnée, que nous a-
vions dans un jardin au bord de la mer, pour servir de sepul-
ture à leur enfant. Nous la leur accordasmes fort volon-
tiers: & aussi-tost ils se mirent tous à travailler à cette Case,
& la remirent en un aussi bon estat, que si elle eust esté toute
neuve. Ils y firent la sepulture de leur enfant de la façon, &
avec les ceremonies que ie va dire.

Ils firent une fosse toute ronde dans le milieu de la Case,
profonde de trois ou quatre pieds, dans laquelle ils mirent
l'enfant accommodé & ajusté comme j'ay dit, & enveloppé

dans son liſt de coton. Ils le mirent en ſon ſeant ſur ſes-talons, les deux-coudes ſur ſes deux genoux, & la teſte appuyée ſur les paumes de ſes deux mains. Puis toutes les femmes ſe mirent de meſme autour de la foſſe, & commencerent à ſouſpirer eſtrangement : incontinent apres elles entonnerent un certain chant fort lugubre & fort lamentable. Cette chanſon eſtoit entrecoupée de ſouſpirs, & bien ſouvent de grands cris en levant les yeux vers le Ciel, & elles verſerent une ſi grãde quantité de larmes, qu'elles euſſent cõtraint les cœurs les plus endurcis à pleurer avec elles. Leurs maris étoient aſſis derrieres elles, fondant en larmes à leur imitation; & les embraiſſoient d'une main cõme pour les conſoler, & les ca-reſſoient de l'autre, leur paſſant ſouvent la main ſur le bras. Pendant ce temps-là, l'un d'entre eux boucha la foſſe avec un bout de planche, & les femmes jetterent de la terre deſſus de temps en temps. Apres ces ceremonies (qui durent une bonne heure) les femmes braſſent ſur la foſſe toutes les hardes du défunct, qui conſiſtent en certains petits paniers, coton filé, & autres petites bagatelles.

Quand c'eſt un chef de famille qui eſt decedé, ſes femmes & ſes enfans ſe coupent les cheveux, les portans courts comme les eſclaves l'eſpace d'un an entier : & jeuſnent tous l'eſpace d'une Lune au pain & à l'eau, ce n'eſt pas qu'ils croient que cela profite à l'ame du treſpaſſé, mais ils diſent que ſ'ils ne jeuiſſoient à la mort d'un de leurs parens, la veuë leur affoibliſſoit, qu'ils deviendroient tremblans, & tomberoient dans les mains de leurs ennemis. Si le défunct a des eſclaves, ſes parens les tuënt, ſ'ils n'uſent de precaution, & ne ſe garantiffent par la fuite : car on ne les pourſuit point.

Les parens qui ne ſe ſont point trouvez aux funerailles, viennent par apres viſiter le tombeau, & il faut qu'ils pleurent comme les autres, quoy que bien ſouvent ils n'en aient point d'envie. Ils ſont quelquefois un bon quart-d'heure à ſouſpirer, ſe lamenter, & faire mille grimaces, avant que de jeter une larme : mais quand ils ſont une fois en train, on ne les en ſçauroit retirer.



*Des obstacles qui se rencontrent à la conversion
des Sauvages.*

§. X I I I.

IL est aisé de conclure de ce que nous avons dit des mœurs & des coustumes de ces pauvres Barbares , avec quelle facilité ils s'achemineroient vers le Ciel , s'ils estoient éclairés des lumieres de la Foy, puisque nonobstant les tenebres épaisses, dont leurs entendemens sont remplis, & la nature corrompue qui leur sert de guide dans toute la conduite de leur vie, ils pratiquent des austeritez si effroyables, des jeûnes si penibles, des mortifications si estranges , des effusions de sang si cruelles , que beaucoup de Saints qui possèdent la gloire, n'en ont point exercé de semblables dans cette vie.

Que seroit-ce si au lieu des Demons , ils avoient Iesus-Christ pour Maistre , & si au lieu des superstitieuses ceremonies auxquels ceux-là les engagent , ils avoient les saintes maximes & les pratiques innocentes de l'Evangile : que ne feroient-ils pas à la faveur de ces lumieres , & que n'entreprendroient-ils pas en veüe des recompenses eternelles qu'il promet; puisque sans esperance d'une meilleure vie ny d'aucun salaire, ils observent si exactement toutes les choses que leur prescrivent ces esprits d'erreur & de mensonge : & de quels vices ne se dégageroient-ils pas dans l'apprehension des supplices interminables d'une eternité mal heureuse, puis qu'encore qu'ils reconnoissent & qu'ils avoient tous les jours , les fourbes & les impostures des demons , & de leurs supposts, la crainte neantmoins de quelques maux passagers, dont ceux-cy les menacent, leur fait executer avec tant de ponctualité; ce qu'ils exigent d'eux. Ne se leveront-ils pas avec sujet au jour du jugement contre les Chrestiens, & par-

ticulierement contre ceux qui conversent , & qui traitent tous les iours avec eux , & ne condamneront-ils pas avec justice leur Ambition , leur Avarice , leur Luxe , leurs dissolutions , leurs trahisons , leurs envies , & mille autres pechez qui ne sont pas mesme connus parmy eux.

En un mot, si ce qui se trouve de plus difficile dans la pratique de la vertu , & qui met le plus d'obstacle à nostre avancement spirituel , n'a point de prise sur leurs esprits ; quelle conjecture avantageuse ne devons-nous pas tirer à l'avantage de ces Barbares , si au lieu de mille rêveries qui embarrassent & confondent entierement leurs esprits , ils avoient la connoissance des mysteres également ineffables & adorables de nostre salut ; & si au lieu des demons qui les tyrannisent , ils avoient un Dieu incarné pour modele de leurs mœurs & de toutes leurs actions.

Ce sont ces pensées qui tiennent en haleine , tant de Religieux , qui s'estiment heureux dans les fatigues , qui ne sont point concevables à ceux qui ne les voyent pas ; & qui tiennent leurs vies vtilement employées , & leur mort glorieuse , pourveu qu'ils puissent contribuer à l'instruction & à la conversion de ce peuple barbare.

Mais si l'on me demande maintenant , d'où vient que depuis tant d'années , on voit si peu de progres du Christianisme parmy les Sauvages ? Je répons , qu'encore qu'il ne soit pas visible & apparent , à cause des obstacles qui se sont rencontrez , tant de leur part , que de divers autres evenemens , dont j'ay fait le recit dans cette histoire ; il est neant moins beaucoup plus grand que nous ne l'avions esperé : car outre que les Chefs de ces peuples par des considerations politiques , ont souvent empesché ou retardé les Missionnaires , de leur annoncer l'Evangile : il est certain qu'il y en a deux principaux de la part des Sauvages mesmes , sans autres milles petites difficultez , que le feu de la charité consume , & sans parler de ceux que Satan nous suscite tous les iours.

Le premier , & qui est presque maintenant l'unique , est la mauvaise impression que les Sauvages ont conceüe de la

mauvaise vie des Chrestiens ; car ils ont veu des hommes qui se sont venus emparer de leurs terres, & de celles de leurs voisins, avec des cruautés inouïes : qui ne cherchoient que de l'or, & dont la vie avoit quelque chose de plus barbare que la leur ; d'où vient qu'en core de nostre temps, ils avoient une telle horreur du nom de Chrestien, que la plus grande injure qu'ils pouvoient faire à un homme, c'estoit de l'appeler Chrestien : de sorte que quelque bonne mine qu'ils fissent, quand on leur demandoit s'ils vouloient estre Chrestiens, & qu'ils répondissent qu'oüy, ce n'estoit pourtant que par complaisance, & pour tirer de nous ce dont ils avoient besoin : car en leur particulier ce seul nom de Chrestien leur fait bondir le cœur & grincer les dents. D'où il faut inferer qu'en core bien que plus des deux tiers des Sauvages de la Dominique, soient instruits jusqu'à répondre, qu'il n'y a qu'un seul Dieu en trois Personnes, qu'il a fait le Ciel & la Terre, qu'il punit d'une eternité de supplices les méchans dans les Enfers, & qu'il recompense les bons dans le Paradis : qu'ils sçachent les Prières les plus communes, comme le Symbole des Apostres, l'Oraison Dominicale, la Salutation Angelique, & que mesme ils se servent du signe adorable de la Croix : neantmoins, jusqu'à ce qu'ils soient plus pleinement informez du Mystere de nostre Redemption, & qu'ils ayent osté de leur cœur la haine qu'ils portent au saint Nom de Chrestien, ce seroit trop risquer que de leur donner le Baptême. C'est pourquoy les Religieux se donnent bien de garde de rien precipiter dans une affaire de si grande importançe, outre qu'ils sçavent tres-bien que la plupart des Sauvages recevroient le Baptême pour un petit cousteau, ou pour quelque autre bagatelle, & se moqueroient par-après de ce Sacrement adorable, à la moindre chose qu'on leur refuseroit.

C'est ce qui fait que tous les Religieux Missionnaires y apportent toutes les circonspectiions imaginables, & qu'ils prennent de la part des Sauvages toutes les assurances & les precautions qu'ils croient necessaires, pour ne pas don-

ner ce Saint Sacrement en vain , ny l'exposer aux blasphèmes de ces Barbares.

Le Pere Raymond assure, qu'en dix ou douze ans il n'en a baptisé que quatre, & encore que c'estoient des gens tous proches de la mort. Je sçay de science certaine, que les RR. Peres Iesuites qui s'y employent maintenant, plus que les autres Missionnaires, en usent de la sorte : c'est pourquoy il y a bien sujet de s'estonner de la hardiesse & de la temerité, avec laquelle le sieur de Rochefort ose taxer les Religieux , d'avoir esté cause que ce Sacrement n'a pas esté en telle reputation qu'il devoit estre , à cause qu'ils ont baptisé un peu à la legere, & d'apporter pour preuve de sa proposition deux insignes faussetez , dont la premiere est , que *ya Maraboüs fils du Baron , a esté baptisé à Paris avec grande solemnité, & à la veüe de plusieurs Seigneurs qui honorerent cette action de leur presence* : la seconde , qu'il fut renvoyé en son pays, estant chargé de presens & de beaux habits ; mais aussi peu Chrestien qu'il estoit sorty , parce qu'il n'avoit pas bien compris le mystere de la Religion Chrestienne , & qu'il n'eut pas si tost mis pied à terre, qu'il se moqua de tout ce qu'il auoit veu comme d'une farce, disant que les Chrestiens ne se repaïssoient que de folie, & qu'il se mit en la compagnie des autres Sauvages, & se fit rocoüer.

Voila bien de l'imprudence de la part des Religieux , si ce que j'avance est veritable; mais voila bié de l'impudence & de l'effronterie, s'il n'y a que de la fausseté : ie le pardonnerois au sieur de Rochefort, s'il n'avoit fait debiter son livre que dans la Holande, ou dans les pays éloignez, où son conte auroit pû passer pour une verité; mais d'avancer hardiment aux yeux de tout Paris , que *ya Maraboüs fut baptisé à Paris avec grande solemnité, & à la veüe de plusieurs Seigneurs qui honorerent cette action de leur presence* : c'est ce qui n'est pas supportable.

Car ie luy demanderois volontiers dans quelle Eglise il fut baptisé, qui fut le Prelat qui en fit la ceremonie, qui fut celuy qui luy donna le nom de Louis, & quels furent ces
Seigneurs,

Seigneurs qui honorerent cette action de leur presence : c'est ainsi que l'on circonscrit ces sortes d'actions, qui se faisant avec éclat ne peuvent être cachées : cependant, il n'y a personne à Paris, qui ait jamais eu aucune connoissance de ce Baptême de *ya Maraboüis*, que par ce qu'en a dit le sieur de Rochefort, lequel sans doute a esté surpris en cette rencontre, aussi bien que dans plusieurs autres choses qu'il nous a données dans son livre.

Car ie ne veux pas croire qu'il ait eu dessein de donner cette fable du Baptême de *Maraboüis*, pour avoir occasion de déclamer contre les Religieux Missionnaires, touchant l'administration du Sacrement de Baptême; qui par ce que ie vais dire mesme de ce *Maraboüis*, font bien connoître avec quelle prudence & avec quelle retenüe ils agissent dans la dispensation des Sacremens.

Ce pauvre Sauvage estant donc venu en France, après s'estre sauvé du naufrage que fit le vaisseau; où estoit le Pere Coliard, qui amenoit ce jeune garçon, il fut conduit à Paris, & reçu dans le Convent des RR. Peres Iacobins de la rue neuve saint Honoré, où durant près de dix mois on travailla à l'instruire des mysteres de nostre sainte Religion, après quoy estant tombé malade, comme il fut abandonné des Medecins, & à l'extremité, l'on crut qu'il falloit luy donner le S. Sacrement de Baptême: c'est pourquoy on luy demanda s'il ne vouloit pas bien le recevoir & mourir Chrestien: ayant répondu qu'oüy, comme l'on se mettoit en devoir de le baptiser, il montra bien qu'il n'estoit pas si peu instruit que le sieur de Rochefort veut dire, & qu'il avoit bien compris le Mystere de la Religion Chrestienne: car il fit connoître qu'il sçavoit bien que ce Sacrement ne se reiteroit pas, disant qu'il croyoit que le Pere Coliard l'avoit baptisé dans le naufrage, & qu'il luy avoit jetté de l'eau sur la teste: mais que cela s'estoit fait si viste, qu'il ne s'en souvenoit pas parfaitement, mais pourtant qu'il vouloit mourir Chrestien: c'est ce qui obligea le feu R. P. Joseph Roussel, Religieux d'une probité & d'une prudence assez cōnuës dans Paris, pour ne faire pas les choses à la legete, de ne le baptiser que sous condition. Voila

simplement comme la chose se passa, en presence de trois ou quatre Religieux, dans l'une des chambres du Convent, où *Maraboûis* estoit malade, & à quoy se reduit la grande solennité, dont parle le sieur de Rochefort, qui n'a pas esté mieux informé du retour de ce ieune homme aux Isles : car il n'est point vray, qu'il n'eut pas si-tost mis pied à terre, qu'il se moqua de tout ce qu'il avoit veu comme d'une farce, disant que les Chrestiens ne se repaissoient que de folie, bien au contraire j'ay appris des Religieux qui le reconduisirent aux Isles, qu'estant arrivé à la Martinique ils l'avoient veu souvent soupirer, pleurer, & regretter l'aveuglement des Sauvages, disant qu'ils vivoient comme des bestes, & qu'il disoit souvent pendant la traversée qu'un Sauvage qui étoit mort chez les Capucins, estoit mort bon Chrestien, & qu'il eut bien voulu mourir de mesme.

Il est neantmoins veritable, qu'estant arrivé à la Guadeloupe, sa mere fit tant qu'elle l'attira pour venir voir ses parens, & prendre un liêt de coton qu'elle luy avoit fait, & que peu de temps apres qu'il y fut arrivé, sa mere & tous les autres Sauvages eurent tant de pouvoir sur luy, qu'ils luy firent épouser comme par force une de ses cousines germaines, laquelle luy appartenoit selon la coustume du pays, mais quelque temps apres reconnoissant sa faute, méprisant cette femme, & faisant tout son possible pour s'en revenir parmy les Chrestiens, ses propres parens l'empoisonnerent. Le R. P. Raymond confirme cecy dans son Dictionnaire, disant que c'est à tort qu'on l'accuse d'estre mort Apostat: si bien que le sieur de Rochefort a esté aussi mal informé du Baptême & du retour de *Maraboûis*, que des beaux habits & des presens qu'il remporta de France, puisque le tout ne montoit pas à la valeur de cent francs.

J'avois mis dans la 1. edition de mô livre pour un second obstacle, la difficulté d'apprendre la langue des Sauvages, qui n'estoit pas le moindre en ce temps-là : car le peu de Religieux que nous avions, ne pouvant presque suffir aux Chrestiens de la Colonie, il nous estoit presque impossible



1. Case a Petun
 2. Negre qui e'jambe le petun.
 3. Negre qui le torque . p. 99.

4. Negre qui le monte.
 5. N. qui ratissent le Manioc.
 6. Moulin a greger le Manioc.
 7. Ancienne maniere de greger le Manioc. . 112.

MÉNAGERIE

8. La Presse.
 9. Negresse passant la farine.
 10. Negresse qui cuit la cassave
 11. la Case du maistre.

12. la Cuisine.
 13. Cassave qui seiche.
 14. Corassole .p. 171.

d'enuoyer aux Sauvages pour apprendre cette langue, d'autant plus difficile qu'elle est diséteuse & moins parfaite; mais le R. Pere Raymond y a si bien remedié par ses soins & ses trauaux infatigables, dans le Dictionnaire tses-ample, & l'excellent Catechisme qu'il nous en a donné, que les Missionnaires se peuvent rendre tres-capable de les instruire, sans quitter le service qu'ils sont obligez de rendre aux Chrestiens des Isles, où ils font leur residence. Outre que le nombre de Religieux de divers Ordres, estant bien plus grand qu'il n'a esté jusqu'à present; il y a lieu d'esperer que Dieu benissant les travaux de nos Missionnaires, l'on y verra bien tost la pluspart de ces pauvres Sauvages embrasser la Religion Chrestienne, & qu'ils rendront avec nous des actions de graces immortelles, à celui qui par son infinie bonté les aura tiré de l'aveuglement, & de la gueûlle de l'Enfer.



De l'estat des Colonies Françoises dans les Antilles de l'Amerique.

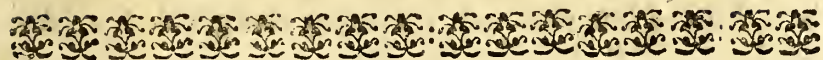
CHAPITRE II.

L'On peut facilement iuger, parce que j'ay dit dans la premiere Partie de cette Histoire, en faisant le recit de l'establissement des Colonies Françoises, qu'à les considerer dans cet estat, & dans celui auquel elles sont aujourd'huy, il y a quelque rapport à ce qui arriua au commencement du monde: qui n'estant qu'une masse confuse, & sans agrément, n'eut pas plustost receu l'ordre & la disposition que la diuine Sagesse y establit, qu'il parut un ouurage digne de la puissance qui l'auoit tiré du neant. En effet, c'est à peu prez de cette maniere que l'on doit parler de nos Colonies, tirées ce semble du neant, à cause de la foiblesse de leurs commencemens, qui nous ont fait voir tant de confusions &

de desordres, qu'elles ressembloient veritablement à un cahos rempli de tenebres , qui n'a esté démessé dans la suite des temps, qu'avec des peines incroyables & des travaux infinis : & si nous les voyons maintenant dans un estat pareil à celuy du monde , lors qu'il fut éclairé de la lumiere du Soleil , nous en auons l'obligation à nostre triomphant Monarque, qui à guise d'un Soleil éclatant porte ses rayons dans ces Pays éloignez , par les soins extraordinaires qu'il prend de les conferuer , & de les maintenir dans la paix & dans le repos , & d'y faire naître l'abondance de toutes sorte de biens.

Il est vray que dans ce premier estat , ces Pays n'avoient rien que de rebutant. Les peuples qui les habitoient estoient Barbares, les Terres incultes, ne produisoient rien qu'apres un travail inconceuable , & les vaisseaux n'ayant point accoustumé de les frequenter , nos premiers François perissoient souuent, par la main de ces Barbares, succomboient sous le faix du travail , ou manquoient des choses qui leur devoient estre apportées de dehors. Mais depuis que les Sauvages ont esté rangés à la raison , que les terres ont esté défrichées, & que les vaisseaux ont fait voile de ce coste là, toutes choses y abondent maintenant , & rien n'y manque , soit pour la necessité , soit pour la délicatesse de la vie.

Mais parce que j'ay suffisamment fait voir toutes ces choses, tant dans les establissemens, dont j'ay parlé dans la premiere partie , que dans les differens traitez que j'ay donnés dans cette Seconde, où j'ay parlé des fruits de la terre, des Oyseaux, des Poissons, & des Animaux : c'est pourquoy, afin de n'user point de redites, ie traiteray seulement dans ce Chapitre, de la Religion & des mœurs des habitans François, des Loix qu'ils obseruent, de leur Commerce, de leurs maladies & des remedes qu'ils y trouuent, enfin de tout ce qui peut servir pour donner une connoissance entiere & exacte des Colonies Françoises de l'Amerique. Je commence par la Religion..



De la Religion des Antilles Françoises. Des Missionnaires qui travaillent à l'instruction des François, des Sauvages, & des Nègres. Refutation des calomnies de Mr Biet contre les Missionnaires.

§. I.

Bien que suivant les pieuses intentions du feu Roy Louis XIII. de triomphante memoire , qui permit l'Establissement des Colonies Françoises dans l'Amerique, il n'y deust passer personne qui ne fist profession de la Religion Catholique , Apostolique & Romaine ; & que les Seigneurs de la Compagnie l'eussent ainsi promis à sa Majesté, dans le quatriesme article du Contract, qu'ils passerent avec Monsieur le Cardinal de Richelieu, en l'année 1635. „ qu'ils ne feront passer esdites Colonies & habitations au- „ cun qui ne soit naturel François , & ne fasse profession de „ la Religion Catholique , Apostolique & Romaine : & si „ quelqu'un d'autre condition y passoit par surprise , on l'en „ fera sortir aussi-tost qu'il sera venu à la connoissance de ce- „ luy qui commandera dans l'Isle.

Et que sa Majesté perseuerant dans sa premiere intention, l'eut confirmé dans son Edict du mois de Mars de l'année „ 1642. en ces termes : Et dautant que le principal objet des „ Colonies doit estre la gloire de Dieu, les Associez ne souff- „ fritoient dans les Isles estre fait exercice, d'autre Religion „ que de la Catholique, Apostolique & Romaine, & feront „ tout leur possible pour obliger les Gouverneurs & Offi- „ ciers des Isles à y tenir la main, & pour travailler incessam- „ ment à la conuersion des Sauvages, &c.

Neanmoins les Gouverneurs y ont souffert de tout

temps des Heretiques, & mesme Monsieur Hoüel a élevé le sieur Potel Huguenot aux premieres charges de son Isle, contre l'usage & la coustume.

Il est vray que le zele des Religieux Missionnaires a empesché qu'ils n'ayent fait en public l'exercice de leur Religion ; & ils en ont porté de si frequentes plaintes aux Gouverneurs, qu'on a tousiours puni par des Amendes pecuniaires, ceux qui se sont assemblez pour en faire les fonctions, de sorte que jusqu'à present il ne s'est fait dans les Isles aucun exercice public, que de la Religion Catholique, Apostolique & Romaine.

Et bié que la vie licentieuse de quelques-uns des premiers habitans ayt décrié les Isles, & les ait fait passer pour un pays de libertinage & d'impiété, ie puis pourtant asseurer avec verité, que Dieu y a donné une si grande benediction au zele & au travail des Missionnaires, qu'il s'y rencontre presentement autant de vertu & de pieté à proportion, que dans la France : car les Sacremens y sont frequenter, & l'on y assiste aux Offices divins, avec une assiduité qui témoigne assez le zele & la deuotion des habitans, & parce qu'une bonne partie des habitations est éloignée d'une, & quelquefois de deux lieuës ; le Maistre de la Case vient ordinairement à la premiere messe, avec les principaux Domestiques, & retourne promptement la Messe estant acheuée, pour donner moyen à la Maistresse de venir à la grande Messe, avec le reste de la famille; ou bien ils se divisent selon les besoins du ménage, en sorte que tout le monde vient à la Messe. mais parce qu'il se rencontre des habitations si éloignées des Eglises, qu'il faut faire quelquefois trois ou quatre lieuës par mer avec danger de se noyer, pour venir à la Messe : ceux-cy n'y vont pas regulierement toutes les Festes & Dimanches, & ce seroit trop exiger d'eux, que de les y vouloir contraindre, bien qu'il y en ayt tousiours quelques uns de la Case qui n'y manquent point.

Il n'y a point d'autres Pasteurs dans toutes les Antilles Françoises, que les Religieux Missionnaires qui se reduisent

seulement à quatre Ordes, sçavoir les nostres, les Peres Carmes, les Capucins & les Iesuites.

Nostre premiere Mission fut à la Guadeloupe, en l'année 1635: & nos Peres sont demeurez seuls, tandis que la Compagnie a subsisté: mais Monsieur Hoüel en estant devenu Seigneur, & s'estant bröüillé avec eux en leur ostant la place, dont la Compagnie les auoit gratifié par différentes deliberations des 1. Decembre 1638. cinquième Octobre 1639. & 5. May 1645. il y appella les RR. Peres Carmes, leur donna une Chapelle au Fort que nous auions benisté, & tranchant de l'Euêque, entreprit de former des Parroisses, & de contraindre les peuples d'aller à celle qu'il luy plaisoit: ce que nos Religieux furent contraints d'empêcher autant qu'ils peurent.

Ce procedé parut d'autant plus estrange, qu'il estoit opposé à la maniere dont il auoit usé jusques alors, & particulièrement lors que les RR. Peres Capucins se vinrent refugier à la Guadeloupe, apres avoir esté chassés de saint Christophe: car il demanda pour eux la permission de dire la Messe chez luy, au R. Pere Armand de la Paix nostre Superieur, & luy écrivit pour cela le 21. Novembre 1648. en ces termes: *Je vous supplie par celle-cy de me faire la faueur de permettre que les Peres Capucins qui sont ceans, disent la Messe à ma petite Chapelle: j'attends cette faueur de vostre bonté.* Ce que le R. Pere Armand luy ayant accordé, il l'en remercia en ces termes quelques jours apres: *Je vous remercie tres humblement de la permission que vous avez donnée aux RR. F. P. Capucins qui sont ceans de dire la Messe à ma petite Chapelle du Fort.*

Quelques années apres, ayant eu differend avec les Peres Carmes, il appella deux Peres Iesuites, dont il mit l'un à la Cap-sterre sur l'habitation du sieur Dorange; mais cet ancien habitant ayant fait ses plaintes au Superieur de la Martinique, de ce qu'on luy ostoit son bien, les Peres Iesuites abandonnerent ce quartier.

Ayant formé le dessein de chasser nos Religieux, (qu'il auroit executé, si un Corsaire n'eut enlevé à sa rade le vaisseau

dans lequel il les vouloit faire embarquer , comme j'ay remarqué) : il obligea Monsieur de Boisseret de traiter avec deux des plus habiles d'entre les R.R. Peres Augustins Reformez du Faux-bourg saint-Germain. Ces bons Peres ne se voulurent pourtant point engager de faire ce voyage , qu'après les assurances qu'on leur donna , que nos Religieux auoient esté chassés.

Surquoy ayant écrit à Rome, ils en receurent un Bref, par lequel sa Sainteté les establiſſoit Miſſionaires à la Guadeloupe, ſuppoſé que nous nous en fuſſions retirez : *Modo FF. Prædicatores à prædicta infula receſſerint*; Eſtant arriués à la Guadeloupe avec cette Miſſion, ſur la fin de l'année 1650. Monsieur Hoüel les reçut avec beaucoup de joye , & de peur qu'ils ne s'apperceuſſent que nos Peres y eſtoient , à peine eurent-ils eſté deux heures à terre, qu'il les fit conduire toute la nuit à la Cap-ſterre, où ils furent bien ſurpris de trouver le R. Pere Feüillet, que Monsieur Hoüel y auoit mené. Quelques iours apres ils ſe plaignirent à luy, de ce qu'on les auoit trompés , & demeurèrent cinq ou ſix mois enſemble dans le logis de Monsieur Hoüel , ſans prendre aucun employ.

Neantmoins ceux du quartier des vieux habitans, n'ayant point de Religieux qui demeurast chez eux , M^r Hoüel pria l'un de ces bons Peres d'y aller , mais ſi toſt qu'ils virent qu'on les ſeparoit , ils en conceurent tant de triſteſſe, qu'ils moururent tous deux en fort peu de temps. Le R. Pere Fontaine enterra celuy qui demeuroit chez Monsieur Hoüel à la Cap-ſterre : & celuy des vieux habitans eſtant à l'agonie, il en arriua un autre aſſez à temps pour luy fermer les yeux , & le R. Pere Beaumont qui luy auoit adminiſtré les Sacremens , luy rendit les derniers devoirs de la ſepulture.

Ces deux bons Religieux fort recommandables, pour leur pieté & leur doctrine , furent fort regretés : celuy qui eſtoit arriué le dernier , ne demeura à la Guadeloupe que pour retourner en France. Depuis ce temps-là, les Reu. Peres

res Augustins n'ont plus songé d'y en envoyer d'autres, s'étant apperceus trop tard qu'on s'estoit joué d'eux.

Bien qu'il n'y eut aucune necessité de Missionnaires dans l'Isle, il y a pourtant bien de l'apparence que Monsieur Hoüel fit aussi solliciter d'autres Communautés pour nous faire déplaisir: il le tesmoigna assez ouvertement à Madame sa Mere, dans sa lettre du 23. Avril, lors qu'il luy dit; *J'ay fondé les Carmes, j'attens les Iesuites qui doivent venir prendre possession de la demeure que ie leur dois donner, ie les desire avec passion, & c'est ce qui met les Jacobins au desespoir.* En suite dequoy il la prie de luy envoyer des Capucins & des Ecclesiastiques Se-culiers; & de faire en sorte que monsieur son Oncle, le Pere de l'Oratoire, vueille accepter l'Evêché de la Guadeloupe; l'assurant qu'il trouvera bien de quoy luy faire faire un bon revenu, & que cela le mettra en repos.

Il y a donc à la Guadeloupe de nos Peres, des Carmes, & des Iesuites: nous sommes seuls à la Cap sterre, & la Basse-terre a quatre Parroisses, dont la nostre est la principale comme la plus ancienne. Les Reuer. Peres Iesuites n'y ont pas voulu prendre la charge des ames, se contentant d'une espece d'hospice. Les Reverends Peres Carmes ont la Parroisse du Fort.

Les Reuer. Peres Capucins estoient seuls Missionnaires à saint Christophe; mais en ayant esté chassés par Monsieur le General de Poincy, de la façon que ie l'ay remarquée: si-tost qu'ils en furent dehors, Monsieur de Poincy demanda de nos Religieux avec instance au R. Pere Raymond; mais ce bon Pere connoissant l'injustice qu'on faisoit aux Rever. Peres Capucins, ne luy voulut pas donner cette satisfaction.

A son refus, il écrivit aux RR. PP. Iesuites de la Martinique, qui lui envoyèrent des religieux, & depuis ce tēps-là ils y ont tousiours exercé les fonctions de Missionnaires, avec tout le zele & l'édification qu'on peut souhaiter: mais quelques années apres les Reu. P. Carmes partagerent leurs travaux; ils avoient pourtant seuls le soin de la Capsterre, quand j'y passé en 1657. mais comme la moisson est grande, nous y auōns esté

appelez par Monsieur le Commandeur de Salles l'année dernière 1665. & le R. P. Jean de Boulogne à fait cet établissement.

Les Reu. Peres Iesuites ont esté seuls , aussi bien que les premiers à la Martinique , depuis leur arrivée qui fut en l'année 1640. jusqu'en 1654. que le R. Pere Jean de Boulogne y établit une maison pour l'Ordre , à la priere de M^r le General du-Parquet.

Dés l'année 1650. Madame la Generale sa femme, auoit tâché d'y arrester les R. P. Feüillet & Fontaine, qui alloient à la Guadeloupe, elle leur auoit offert une habitation, & les en auoit fait prier par M^r de S. Aubin, qui commadoit dans l'Isle: mais les besoins de la Guadeloupe, où il n'y auoit encor que nos peres , furent cause qu'ils ne pûrent satisfaire à ses desirs , aussi bien qu'à l'inclination de la plupart des habitants.

Le Reu. Pere Raymond Breton y passant à son retour en France , promit à monsieur du Parquet de luy enuoyer de nos Religieux , & afin qu'ils y allassent avec l'autorité nécessaire pour y seruir les peuples, il écriuit à Rome au R. Pere procureur General de l'Ordre, afin d'obtenir de la Congregation, *de propaganda fide*, l'extension de nostre mission sur toutes les Isles de la Domination Françoisse, ce qui nous fut accordé le 7. Septembre de l'année 1654. avec d'autres graces. Voicy les termes du Decret de la Congregation: *Propo- nente Eminentissimo Cardinali Bichio libellum supplicem Procuratoris fratrum Dominicanorum ad Missionem Guadalupe proficiscientium, petentis primò Confirmationem dictæ Missionis, & Facultatum prout alias fuit factum , cum extensione harum ad omnes & singulas alias insulas adiacentes Regi Christianissimo subiectas, &c. SACRA CONGREGATIO ad primum respondit affirmatiuè.*

Avec ce pouuoir & l'agrément des Reuer. peres Iesuites, le R. Pere de Boulogne y arriva le 25. Decembre de la mesme année 1654. & il acheta une place au fond du mouillage, des liberalitez de M^{rs} du-Parquet, où il bastit une Egli-

Des Antilles habitées par les François. * 427

se qu'il a desservi long-temps avec le rev. pere Jean Baptiste Fetillet. En l'année 1658. il alla s'establir à la Capsterre de la mesme Isle, pour y administrer les Sacremens aux François, qui furent habiter ce bel endroit de cette Isle, où nous sommes seuls.

Il n'y a que nos peres dans l'Isle de Ste Croix. Monsieur le Commandeur de Salles les ayât demandez au R. P. Fontaine, qui estoit pour lors Prefet Apostolique de nostre mission, il y enuoya le R. Pere Nicolas Dubois, & le rev. Pere Mammez le Clerc, sur la fin de l'année 1659. ils y travaillent encor à present avec beaucoup de succez, & de consolation des habitans.

Nous avons esté les premiers missionnaires establis dans l'Isle de la Grenade, où monsieur le General du-Parquet, nous a donné une belle place, qu'il a mesme spécifiée avec ses bornes dans le contract de vente, qu'il en passa avec monsieur le Comte de Cerillac. Le rev. Pere Bresson, Docteur en Théologie, y a servy le peuple jusqu'à son arrivée, mais n'ayant pû s'accommoder avec luy, il s'en retourna à la Guadeloupe, & il y a presentement des rev. peres Capucins.

Il n'y a point encor de missionnaires dans les Isles de saint Barthelemy, de saint Martin, de Marie-galande, & de sainte Aloufie où les religieux vont, tantost les vns, tantost les autres, selon les occasions & la necessité des habitans.

Tous les religieux de la Guadeloupe administrent les Sacremens à leurs parroissiens sans aucune retribution; car il n'y a ny dixmes, ny gros, ny offrande à recevoir, tout s'y fait par un pur motif de charité; & nous entretenons nos Chapelles d'orneemens, & de tout ce qui est necessaire pour le service Divin.

Monsieur le General du-Parquet a donné quatre Nègres à chacune des quatres paroisses du Fort, du Prescheur, du Carbet & de la Case pilote de la Martinique, pour l'entretien des rever. peres Iesuites qui en ont soin, à condition que s'ils venoient à les quitter, ils demeureroient à ceux qui les desser-

viroient en leur place: outre cela il y a des marguilliers établis, qui fournissent ces Eglises d'ornemens, & de tout ce qu'il faut pour faire le service.

L'on presche tous les Dimanches dans toutes les Eglises à la grande messe, apres avoir fait le Catechisme aux serveurs & aux Negres à la premiere messe.

Bien que les Rever. Peres Thomas l'Arcannier, Denys Méland, Jean Chemel, & André De-jan Iesuites, se soient exposez les premiers aux Sauvages de la Martinique, & y aient travaillé avec beaucoup de zele: les Rev. peres Aubergeon, & Gueyma, tous deux de la mesme Compagnie, d'une vie tres-exemplaire, n'y ont pas moins fait, & ont esté plus heureux: l'un & l'autre, ayant esté massacrez le 23 de May de l'année 1654. le premier en celebrant la sainte messe, & l'autre se disposant au mesme sacrifice.

Je ne diray rien davantage des peines & des travaux des particuliers Missionnaires de nos Isles, mais ie ne puis m'empêcher de me plaindre de la maniere dont le sieur Biet, qui a écrit l'histoire de la France équinoxiale, charge tous les Religieux en general, & les Missionnaires de nos Isles en particulier, d'ignorance, de peu de soin des ames qui leur sont commises, d'estre plus attachez au temporel qu'au spirituel, de peu d'union victorieux & de plusieurs autres desordres qu'il ne veut pas rapporter, apres quoy il veut encore qu'on croye que ce n'est point par animosité qu'il ayt contre aucun ordre Religieux. Je le veux croire pour l'obliger, mais ie luy demanderois volontiers de quelle façon il se fust exprimé, s'il eust esté porté d'animosité contre eux? Et moy ie luy proteste que c'est sans ressentiment que ie répons à ce qu'il avance contre les Missionnaires, & pour me servir de ces termes, il faudroit *n'avoir pas tant soit peu de zele de la gloire de Dieu*, & de l'honneur de ceux qui la procurent, par tant de travaux & de peines *pour demeurer muet en cette rencontre.*

Car en verité, ne semble-t-il pas que Monsieur Biet ayt esté dans toutes les Isles, qu'il y a examiné la conduite de tous les Missionnaires, & qu'il a trouvé la source de tous les de-

fordres qui s'y commettent. Cependât il n'a veu que la guadeloupe, & il n'y a demeuré que depuis le 15. May, jusqu'au 10. Juillet, c'est à dire, environ 7. semaines: il ya bien de l'apparence qu'en core pendant ce séjour durant 15. jours qu'il s'est baigné; son Rheumatisme l'a obligé de songer plustost à sa santé, qu'à la conduite des missionnaires. Aussi l'on void bien qu'il n'avance rien que sur la relation de quelques esprits mal satisfaits d'eux, à cause du zele qu'ils ont eu à corriger leurs desordres, & du courage qu'ils ont fait paroître à arrêter leurs entreprises. Toutes les flateries dont il use en quelques endroits, bien opposées à ce que nous avons veu l'espace de plusieurs années, le font assez connoître.

mais quand il y auroit eu quelque manquement, soit pour la doctrine, soit pour les mœurs, en quelqu'un des missionnaires: car ie ne veux pas dire que tous les Religieux missionnaires soient impeccables & également sçavans (& apres que dans le College des Apostres il s'est trouvé un Judas) l'on ne s'estonne pas si dans les compagnies les plus saintes, il s'en trouve quelqu'un qui s'écarte de son devoir. mais monsieur Biet m'avouera que c'est le raisonnement le plus defectueux & le plus contraire aux principes de la Logique, que celui qui tire une consequence generale d'un fait particulier: & qu'ainsi, parce que peut-estre il s'est trouvé quelque Religieux missionnaire, qui n'estoit pas aussi versé dans la methode du Pere Véron, que M. Biet ou le Coutelier de Paris, ou qui n'avoit pas un talent égal au sien pour se servir de sa science, & pour tonner comme luy aux oreilles de ses Auditeurs, de conclure que les religieux ne sont pas propres pour les Missions, c'est avoir peu estudié la Logique, & l'art de penser.

C'est pourquoy sans dessein de traiter icy la question de la Hierarchie, qui n'est nullement de ce lieu: ie croy que le jugement que feu Monsieur le Cardinal de richelieu a fait des religieux, l'emportera dans tous les esprits raisonnables sur celui de Monsieur Biet: & que le choix que ce grâd Ministre fit d'eux pour les envoyer Missionnaires aux Isles, prévaudra au.

sentiment de ce bon Curé. Aussi ce grand Prince de l'Eglise ne fit en cela que suivre l'exemple des Souverains Pontifes, qui estant infiniment plus esclairez que Monsieur Biet, pour juger ce qui est plus necessaire & plus utile en ces occasions, ont pris ordinairement les Religieux pour ces sortes d'emplois.

Ainsi saint gregoire le grand se servit des Religieux Bénédictins pour envoyer en Angleterre, ainsi les Souverains Pontifes ses Successeurs s'en sont tousiours servis dans pareilles rencontres, & dans les derniers siecles & de nos jours, les seuls Religieux ont esté choisis, pour porter l'Evangile dans les grandes Indes, la Chine & le Iappon; où ils ont fait paroître combien ils sont propres pour toutes les fonctions Apostoliques.

Je dis bien plus, qu'il n'y a personne plus propre pour les Missions, que les Religieux: car pour ne point parler de la difficulté qui se rencontre à trouver des Ecclesiastiques, qui veulent traverser tant de mers, ce que Monsieur Biet n'a pû ignorer, puis qu'il a escrit que de six qui devoient passer avec Monsieur l'Abbé de l'Isle Marivaut, *deux manquerent de courage apres sa mort, & qu'un autre (ayant esté raisonnablement refusé dez Paris, de faire passer à ce premier voyage certaines Damoiselles dont il estoit le Directeur,) prit occasion de retirer sa parole qu'il avoit donnée à Monsieur l'Abbé, plus de huit mois auparavant, ce qui ayant obligé Monsieur l'Abbé & la Compagnie de luy accorder sa demande; on fut neantmoins contraint de les renvoyer du Havre, d'où elles furent suivies par ce bon Ecclesiastique, qui prit leur mesme route, quittant son pieux dessein.* Les fatigues qu'il font esuyer dans les commencemens de l'establissement des Colonies, demandent des hommes dévouéz par leur estat, à la penitence & à la croix.

Je ne doute point aussi que si M^r Biet s'étoit informé des anciens habitans de la Guadeloupe, de l'austerité dans laquelle nos Peres ont vescu les dix premieres années qu'ils y ont demeuré, & qu'il eust appris que pendant tout ce temps, ils n'ont

vescu que de Crabes, de Cassave, & de pourpier Sauvage, cuit à l'eau, dont ils faisoient aussi leur boisson; & que cependant ils ne laissoient pas de travailler infatigablement pour assister le peuple : qu'ils estoient obligez de porter le Saint Sacrement en des lieux esloignez, de deux & de trois lieues, par des montagnes & des precipices, les chemins de l'Isle n'estant encore ny faits ny frayez, & que dans ces courses journalieres, il leur falloit passer deux & trois fois les rivières, ayant l'eau jusques aux aisselles; il avoüeroit sans doute qu'il n'y a point de personnes plus propres pour ces sortes d'emplois, que ceux qui font profession d'estre morts au monde & à eux-mesme.

Il devoit se souvenir des calomnies qu'on a vomies contre luy, pour ne se pas laisser si aisément persuader contre les Religieux Misionnaires, & ie ne doute point qu'il n'eut pas écrit comme il a fait, s'il eut songé aux persecutions auxquelles il sçait qu'ils sont exposez, parmy des gens qui ayant accoustumé de vivre dans le libertinage, ne peuvent souffrir les reprimandes & les corrections, que la justice & la charité obligent les Pasteurs de leur faire en bien des rencontres.

En effet, si (nonobstant les grâds talens de monsieur Biet pour les missions; bien que depuis son départ, il n'ait fait que reprendre & corriger, mesme quand il estoit dans ses plus grandes foiblesses & infirmités) il avouë neantmoins que ses remontrances ont peu profité, falloit-il attribuer à la faute des Religieux Misionnaires, si les vices regnent impunément parmy les Chrestiens qui habitent les Antilles, comme s'ils manquoient à leur devoir. Et parce que lors qu'il estoit à la rade de la Martinique, il vint un jeune homme dans son Bord, qui ne l'eut pas plustost veu qu'il commença à vomir mille maledictions contre l'Isle & contre ses habitans, en disant qu'il s'estonnoit comment Dieu ne l'abysmoit point, pour les crimes qui s'y commettoient, & pour les pechez qui y regnoient. Falloit-il sur le rapport d'un jeune homme, qui n'avoit demeuré que fort peu de temps dans cette Isle, & possible qu'une nuit, (puis qu'on n'avoit

débarqué que sur le soir du 1. iour de May, & que ce fut le lendemain second iour de May feste de saint Athanase, qu'il vint dans son bord) falloir-il, dis-je, sur le rapport de ce jeune homme croire ces desordres ? mais estoit-ce un sujet pour tirer de si fascheuses consequences, contre la conduite des religieux missionnaires, que de dire qu'ils ne sont nullement propres à ces fonctions Apostoliques.

N'y a-t-il pas bien plus d'apparence que ce jeune homme s'est trompé, & que monsieur Biet a avancé trop legerement sur sa foy que l'on Sabbatizoit dans la Martinique, & que pour favoriser les Juifs le iour du poids du Samedi avoit esté transferé au Vendredy: car est-il croyable que les Rever. Peres Iesuites qui estoient pour lors seuls missionnaires dans la Martinique, & qui venoient d'empescher monsieur du-Parquet, de recevoir le debris des Holandois du récif, parce qu'ils estoient heretiques, & dont le Supérieur mesme estoit allé à la Guadeloupe, pour obliger monsieur Houël, de ne leur point permettre de s'habituer dans son Isle, à cause du danger qu'il y avoit qu'ils ne l'infectassent du venin de l'heresie, eussent souffert ce changement du Samedi au Vendredy en faveur des Juifs, & qu'on leur permit publiquement de sabbatizer.

Mais quand l'autorité d'un gouverneur l'auroit emporté en cette récontre, sur les remonstrances des missionnaires, seroit ce un sujet à M^r Biet de les rendre responsables de tous ces desordres, & n'auroit-il pas fait bié plus iudicieusement de conclure, j'ay crié en vain, ie me suis épuisé sans profit, & toutes mes exhortations n'ont de rien servi envers ceux de la Colonie de Cayenne, les missionnaires des Antilles ne sont pas plus heureux que moy. Car comme les religieux missionnaires raisoñeroient fort mal de conclure à cause des crimes & des pechez, qui se sont commis dans les vaisseaux qui ont conduit la Colonie de Cayenne, & dans Cayenne mesme; que monsieur Biet & ses Confreres ne faisoient pas apprehender les iugemens de Dieu, & qu'ils estoient comme des chiens muets, qui voyant le Loup dans la bergerie, ne disoient mot: ainsi

monsieur

Monsieur Biet n'a pas mieux raisonné, quand (sur le rapport de ce jeune homme, & de quelques autres qui n'ont jamais pû s'accorder non seulement avec aucun Supérieur des missionnaires; mais même avec aucun qui ayt eu, ou de l'esprit ou du bien) il a voulu rendre la conduite des Religieux missionnaires, responsable de tous les desordres qu'il a veu pendant son séjour à la Guadeloupe, & que pendant ce même séjour il a pris des autres Isles.

Aussi les preuves qu'il en apporte ne sont pas moins defectueuses que son raisonnement. En effet, n'est-ce pas une preuve bien convainquante d'apporter pour *la premiere raison de ces desordres, que ces bons Religieux sont tous Missionnaires Apostoliques, qui ne reconnoissent que le Souverain Pontife, & partant ils sont indépendans les uns des autres.* Voilà un secret qui jusqu'à présent avoit esté inconnu, & dont toute l'Eglise va estre redevable à Monsieur Biet; car si la qualité de *Missionnaires Apostoliques*, & la dépendance du seul Souverain Pontife, est la premiere source de tous les desordres, que commettent les fidèles des Colonies, les Papes ont esté bien peu éclairés dans leur conduite, & bien aveugles dans leur choix, d'employer ordinairement les Religieux dépendans d'eux seuls à ces fonctions Apostoliques; mais aussi cette 1. raison de Monsieur Biet est bonne, il nous va persuader sans y penser, que tout ce qu'on a dit de luy au sujet de Cayenne est véritable, & que *la premiere raison* des desordres qui s'y sont commis, c'est la qualité de *Missionnaires Apostoliques*, dépendant du Souverain Pontife, que luy & ses Confreres ont eû: car ie ne pèse pas qu'il veuille que nous croyons qu'il tint sa mission de l'Evêque de Cayenne, puis qu'il n'y en a point eu jusqu'à présent, ny d'aucun autre Evêque de France, puis qu'il n'y en a point qui ne soit trop éclairé pour pretendre aucune jurisdiction hors de son Territoire: & partant, il faut ou que Monsieur Biet n'ayt point eu de mission (ce qu'il n'avouera pas sans doute) ou qu'il soit *Missionnaire Apostolique*, & en cette qualité, aussi bien cause des desordres de Cayenne, que les Religieux missionnaires de ceux des Antilles.

Ce bon Ecclesiastique n'a pas esté mieux informé, quand il a avancé qu'il n'y a point de *subordination* entre les Religieux missionnaires, *que chacun fait à sa fantaisie, sans garder un mesme ordre dans la discipline de l'Eglise*. Car si par la discipline Ecclesiastique, il entend certaines ceremonies exterieures, ie luy avouëray que les Religieux missionnaires ne sont pas vniformes en cela, non plus qu'ils ne sont pas vniformes en leurs habits, ny en la maniere de reciter leur office, mais où est en cela le desordre? les Dioceses, les Paroisses mesme font-elles vniformes dans ces ceremonies exterieures? que si par la discipline de l'Eglise il entend l'administration des Sacremens, il se plaint d'une chose qui n'est point particuliere aux missionnaires des Antilles, mais qui est generale dans toute l'Eglise; qui se rencontre dans les Dioceses, & dans une mesme Paroisse, *où chacun fait à sa fantaisie, & ou, par ignorance, ou par un esprit de relaschement, les uns recoivent & permettent l'usage des Sacremens à ceux (qui pour leurs mauvaises habitudes, ou pour quelques autres raisons aussi fortes) en avoient esté éloignez par les autres: & c'est peut-estre de ceux-là que M^r Biet a trouvé, qu'il y avoit sept ou 8. ans qui ne s'estoient confessez, & non pas parce que les missionnaires ne veillent pas comme de veritables Pasteurs.*

Car il doit sçavoir qu'encore que *chacun* des Missionnaires ait son *canton* cōme il le faut pour servir tous les habitans des Colonies, cependant l'on sçait fort bien tous ceux qui s'approchent des Sacremens, & s'il avoit esté informé de la verité comme elle est, il auroit appris que plusieurs fois on a fait sortir de l'Eglise, & qu'on a traité cōme d'escōmuniez ceux qui manquoient à satisfaire au devoir des Chrétiens, touchant la cōmunion Paschale: c'est pourquoy il se trōpe lourdement, quand il dit, qu'il n'y a point de *subordination* entre les Missionnaires, car quand ce que j'ay dit des R.R.P.P. Capucins chassés de saint Christophe, à l'égard de nos Peres dans la Guadeloupe, & de nos mesmes Peres à l'égard des Reu. peres Iesuites, lors de nostre establissement dans la Martinique, ne le montreroit pas assez; il n'a qu'à consulter les Registres de la Con-

gregation, de *Propaganda fide* : & il verra que dans chaque mission il y a un Prefet de la Mission, & qu'aucun Prestre ne peut administrer les Sacremens sans sa permission, & que ceux mesme qui sont approuvez par le Pape, & qui ont pouvoir de sa Sainteté de le faire, sont obligez de presenter leurs facultez à ce Prefet. C'est ainsi que cette sacrée Congregation l'ordonne par son Decret du 7. Septembre 1654. car ayât esté consultée, sçavoit si tous les Prestres qui abordent aux Isles pouvoient administrer les Sacremens sans la permission des Missionnaires: *An liceat singulis sacerdotibus ad dictas insulas confluentibus, absque Missionariorum licentia, Sacramenta Ecclesiastica administrare ?* elle répondit que non, *SACRA CONGREGATIO respondit, sacerdotibus ad dictas insulas confluentibus haud licere Sacramenta Ecclesiastica administrare sine legitima approbatione, aut sine facultatibus Apostolicis, eosque obligari huiusmodi facultates & approbationem Praefecto Missionis ostendere :* & ainsi c'est à tort que Mr Biet dit qu'il n'y a point de subordination entre les missionnaires.

Il n'a pas moins de tort d'attaquer les Superieurs des missionnaires, & de dire qu'ils envoient en ces lieux le plus souvent des personnes qui n'ont pas toute la science qui leur est nécessaire; car pour ne dire mot des Reu. Peres Iesuites, Carmes & Capucins, qui y servent de missionnaires, dont la doctrine & les talens pour s'en servir, sont assez connus pour estre à l'épreuve de la censure de Monsieur Biet, & ne parler que des nostres; si des Docteurs en Theologie de la Faculté de Paris, des gens qui ont enseigné la Theologie, & capables de l'enseigner, comme ont esté presque tous ceux que nous y avons envoyez, n'ont pas toute la science nécessaire pour en faire des Missionnaires Apostoliques : M^r Biet a raison. mais si ces personnes en ont plus qu'il n'en faut pour ces sortes d'employs: comment a-t-il osé avancer generalement, que les Superieurs n'envoient le plus souvent que des gens qui n'ont pas toute la science qui leur est nécessaire. mais quand bien l'on en auroit envoyé quelqu'un qui ne seroit pas aussi fort que ie viens de dire, ie l'asseure bien que nous n'en avons jamais envoyé, & que nous n'en envoyons jamais d'assez ignorant,

pour consacrer avec du pain fait de farine de Manioc, comme faisoit ce bon Prestre, que nostre R. P. la Mare, Docteur de la Faculté de Paris, trouva à la Martinique lors qu'il y arriva.

Quoy que l'ignorance de ce bon Prestre soit tres-constante & tres-veritable, & qu'elle ayt esté connuë de la pluspart des habitans de cette Ile, ie me donneray pourtant bien de garde d'en tirer une consequence generale, contre tous les Ecclesiastiques qui vont aux Indes, en qualité de Missionnaires, comme Monsieur Biet a fait contre tous les Religieux, parce qu'il en a veu un qui *n'avoit pas bien étudié la methode du Pere Véron*. Je veux croire au contraire qu'ils sont tous tres-sçavans, & aussi capables que Monsieur Biet; l'on m'avouera pourtant qu'à parler generalement, qu'il se trouve pour le moins autant de Religieux capables que d'Ecclesiastiques Seculiers, & que ceux-cy par l'estat de leur condition, qui les dégage davantage des choses temporelles, ont pour le moins autant de disposition pour distribuer les talens que Dieu leur communique, comme les Prestres Seculiers. M^r Biet sçait que les Ecclesiastiques de la France n'ont pas tous étudié en Theologie, & que mesme il s'en trouve plusieurs à la campagne qui ne sçavent pas un mot de Philosophie, & qu'il y en a tres-peu qui ayent ce beau talent qu'il exige des Missionnaires Religieux, & qu'il exprime par ces paroles, *qui tournent & qui fassent apprehender les ingemens de Dieu, qui reprennent les vices courageusement, & qui s'opposent fortement pour les corriger*.

M^r Biet sçait aussi, que si dans des meilleures Villes du Royaume, il se trouve douze ou 15. Docteurs, à peine y en a-t'il le quart, ie ne dis pas qui ayent ce beau talent qu'il demande aux Missionnaires de nos Isles, mais qui preschent passablement. Cela suffit pour faire voir que M^r Biet qui d'ailleurs est un fort homme de bien, a esté poussé à parler contre les Religieux Missionnaires, par quelques-uns de leurs ennemis: Et ie supplie le Lecteur de m'excuser de cette grande digression, que l'on m'a obligé de faire contre mes propres inclinations.

Mais quand il y en auroit dauantage qui eussent ces talens que M^r Biet desire dans les Religieux Missionnaires des Antilles, & faute desquels il veut qu'ils soient la cause de tous les desordres des Chrestiens qui les habitent; ce ne sont pas ces Messieurs qui quittent la France pour aller aider les peuples des Colonies, & travailler à la conversion des Sauvages: car la plupart étant attachez par de bons Benefices, ou par d'autres raisons qui ne leur permettent pas mesme, d'aider & de secourir les peuples de la campagne, qui bien qu'ils aient leurs Pasteurs particuliers, qui ont droit de *veiller sur les ames qui sont sous leur direction*, ne laissent pas de demeurer dans une ignorance crasse & viure comme des bestes, parce que ces Pasteurs, ou n'ont pas toute la science qui leur est necessaire, ou bien s'ils ont la science, ils n'ont pas le talent de s'en seruir, ou enfin, parce que ce sont des chiens muets qui voyant le loup dans la bergerie ne disent mot. Ces Messieurs, dis-je, abandonnant ainsi le soin du salut de leurs voisins, n'ont garde de traverser les mers pour aller servir des peuples qui leur sont inconnus.

Le moyen que monsieur Biet dōne pour remedier à tous ces desordres, dont il pretend que les Religieux Missionnaires sont la cause, ne me paroist pas fort spécifique. Ce remede qui sert de cōclusion au grād discours qu'il a fait contre eux, c'est d'y envoyer des Euesques; *quel remede, dit-il, à cela? Il n'y en a point d'autre que d'y enuoyer des Euesques.* O l'excellent remede, s'il étoit aussi efficace qu'il a paru à Mōsieur Biet, & qui ne seroit pas seulement necessaire pour les Isles, mais encore pour tout le monde; car si l'establissement d'un Euesque empeschoit ses Diocesains d'estre plusieurs années sans se confesser, s'il dissipoit l'ignorance crasse qui est parmy le peuple, s'il donnoit aux Ecclesiastiques les qualitez requises pour en faire des Missionnaires Apostoliques, s'il leur communiquoit toute la science qui leur est necessaire, & le talent de s'en seruir: enfin, s'il faisoit des Predicateurs qui reprissent les vices couragement, qui fissent apprehender les ingemens de Dieu, & qui enseignassent comme il faut nos saints Mysteres, il n'y a point de Villes ny de Bourgades considerables dans les Royaumes, où il ne

fust à propos d'en establir, aussi bien que dans les Isles. mais si les lieux où il y a des Evêques, ne sont pas exempts des desordres & des vices que monsieur Biet a veu dans la Guadeloupe, & s'il s'y en commet mesme de plus grands: avec quel jugement a-t-il pû dire qu'il n'y a point d'autre remede à cela que d'y envoyer des Evêques.

L'on sçait bien que c'est l'ordinaire d'établir des Evêques, aux lieux où l'on a planté la foy, quand les choses sont dans un estat pour les faire subsister avec honneur; il ne falloit point citer Theopilacte pour ce sujet, ny alleguer l'exemple du Royaume de Candie, où saint Paul avoit laissé saint Tite Evêque, pour regler les affaires de cette Eglise là, & establir des Prestres par les Villes qui en avoient besoin; car quel rapport d'un temps à l'autre? quelle convenance d'un Royaume peuplé à des Isles desertes, & d'un grand peuple à une poignée de gens, qui vont establir une Colonie, pour conclure que les Religieux ne doivent pas estre employez aux missions, & qu'il n'y a point d'autre remede aux desordres des Isles que d'y envoyer des Evêques: car si les habitans ont tant de peine à payer les droits que la Compagnie & les Seigneurs ont exigé cy-devant, & qu'on exige encore aujourd'huy, que ç'a toujours esté le pretexte des revoltes & des seditions; que seroit-ce si cômme le veut M^r Biet, on imposoit une dixme de toutes les choses qui croissent dans les Isles pour la subsistance des Evêques.

Je parleray plus bas de l'usage des viandes, contre lequel Monsieur Biet s'élève si fort; & ie concluray ce paragraphe, en disant que ces *grandes possessions* qu'ont nos Religieux, ne leur ont pas encore fourny le necessaire à la vie & au vestement, & partant que le trafic ne les a jamais empesché de travailler comme il faut au salut des ames.





Du Gouvernement.

§. I I.

LE gouvernement de toutes les Isles , depuis l'année 1625. que l'on commença d'establir des Colonies, jusqu'en l'année 1649. a esté Aristocratique, & la Compagnie a gouverné les habitans par des Lieutenans , auxquels elle donnoit des commissions pour trois ans ; elle les honora en suite de la qualité de Gouverneurs , & pour les rendre plus considerables, elle joignit la qualité de Senéchal à celle de gouverneur, avec pouvoir de presider à tous les jugemens.

Elle donnoit à ces Lieutenans ou gouverneurs un droit capital de vingt-cinq livres de Tabac, à prendre sur chaque habitant , & autant pour l'entretien des Forts necessaires à la conservation des Isles: elle exemptoit outre cela certain nombre de leurs domestiques, des droits Seigneuriaux , & leur donnoit la preference d'acheter des Nègres , quand il en arrivoit dans leur Isle.

L'oeut pris, en ce téps-là le couuernemēt des Isles, pour un image du siecle d'or: car les gouverneurs qui n'avoient point d'autre fortune que leurs établissemēs dās ces lieux, apprehēdāt qu'on ne les blāmāt en France, & qu'on empêchāt la continuation de leurs charges , gouvernoient les habitans plustost en Peres , qu'en Seigneurs & en Maistres, & la confiance cordiale que les habitans avoient en leurs gouverneurs, causoit une si estroite vnion, qu'ils sembloient n'avoir point d'autre volonté que la leur.

mais les guerres civiles ayant deschiré les Isles durant les années 1645. 46. & 47. les intrigues detestables qu'on y a pratiquées depuis , ont également divisé les esprits des gouver-

neurs & des peuples , & ceux-là se sont veus obligez d'agir avec plus d'autorité & d'empire pour maintenir leur rang, & ceux cy prenant cette nouvelle conduite pour une oppression de leur liberté, ont beaucoup diminué de l'affection qu'ils avoient pour leurs personnes, & du respect qui estoit deu à leurs charges.

La naissance de monsieur de Poincy, sa qualité de Commandeur, & les grands emplois qu'il avoit eu en France, l'élevant au dessus de la charge de simple gouverneur : sa majesté l'establit son Lieutenant general sur toutes les Isles, mais en cette qualité, son autorité ne s'estendoit pas sur la police, ny mesme sur les habitans, si ce n'estoit dans les choses qui regardoient la guerre, en cas que les Espagnols ou quelque autre nation eussent entrepris sur eux; car pour lors il avoit droit de commander aux gouverneurs, & à tous les habitans.

Neantmoins quelque temps apres, la Compagnie luy ayant donné aussi la qualité de gouverneur de S. Christophe: toute l'autorité luy demeura.

En 1645. monsieur de Thoisi Patrocle fut pourveu de la Lieutenance generale des Isles; mais il ne fut reconnu que dans la Martinique & dans la Guadeloupe, où il ne demeura qu'un an, & toujours en guerre comme nous avons dit dans la premiere partie.

La Compagnie ayant vendu les Isles, & le Domaine avec la propriété qu'elle en avoit receu du roy, à la Religion de Malthe, & à messieurs du-Parquet & Hoüel, le gouvernement devint en quelque façon monarchique, & chaque Isle ne dépendit plus que d'un Seigneur.

Chacun payoit à son Seigneur les cent livres de petun, qu'on auoit coustume de payer à la Compagnie : tous les Blancs & les Noirs, hommes & femmes, libres & esclaves au dessus de dix ans payoient ces droits, excepté quelques officiers qui avoient certain nombre de leurs gens exempts; sous M. du-Parquet à la Martinique, tous les serviteurs des Capitaines, en quelque nombre qu'ils pussent estre, ne payoient
rien

rien , non plus que les Ecclesiastiques & les libres *Créoles*, c'est à dire, ceux qui estoient nés dans le pays.

C'estoit l'unique obligation des habitans des Isles , car il n'y avoit ny tailles ny imposts, ny doüanne pour l'entrée & pour la sortie des marchandises.

On ne payoit point de lots & ventes pour la vente des habitations, & lors qu'on voulut établir cette coustume, le peuple se souleva, & la Compagnie fut obligée de n'y plus penser, parce que l'on luy fit connoître que cela auroit ruiné les habitans , qui ne faisoient des habitations que pour les vendre; & la plupart des habitations en ce temps-là, changeoit deux ou trois fois de maistre en une année.

Les Gouverneurs estoient absolus, ils commandoient avec toute sorte d'autorité, & comme ils recevoient ceux qu'ils vouloient dans leurs Isles , ils avoient aussi l'autorité d'en chasser ceux qui ne leur agréaient pas.

Mais depuis qu'ils devinrent Seigneurs & Propriétaires des Isles, ils firent de plus grandes dépenses, augmentèrent le nombre de leurs gardes , & distribuèrent les charges de la milice & de la judicature à qui il leur plut.

Ils ont toujours esté fort honorez , & tous les Officiers de saint Christophe, (au moins ceux de la Basse-terre) venoient saluer Monsieur de Poincy en son Château tous les Dimanches au matin, où il y avoit une table de 40. couverts pour déjeûner , & cette coustume se pratiquoit dans les autres Isles avec proportion.

Quand un habitant va voir le Gouverneur, il l'arreste ordinairement pour dîner à sa table, qui est toujours ouverte aux honnestes gens , & particulièrement aux Officiers ; mais cette magnificence consume une grande partie de leur revenu.

On a crû que cela avoit obligé Monsieur Hoüel d'augmenter les droits de ses habitans à deux cens livres de pe-tun, en les exemptant de l'obligation de faire la garde. Mais depuis il a pris jusqu'au dixiesme de toutes les marchandises qui se faisoient dans son Isle: ce qui monte si haut, que

c'est une merveille s'il n'est pas bien riche à présent.

Chaque quartier forme une ou deux Compagnies, selon que le quartier est peuplé, de sorte que tous les habitans sont soldats, & obeïssent aussi exactement à leur Capitaine, qu'à M^r le Gouverneur, il a le pouvoir de les faire mettre aux fers, quand ils font quelque faute, & en son absence le Lieutenant de la Compagnie commande dans le quartier. Les Officiers y sont fort respectez, & au moindre ordre que l'Enseigne ou le Sergent donnent, on leur obeit sans aucune résistance.

Tous ces Officiers ont exemption des droits pour leurs personnes, & pour huit ou dix de leurs gens, & dans la Guadeloupe; ils n'ont point de gages, & ordinairement il y a plus d'honneur que de profit; car ces charges les engagent à beaucoup de dépense.

Il n'y a point de garnison dans les Isles, mais les habitans sont obligez de monter la garde chacun à son tour. On la monte huit jours de suite dans la Guadeloupe, mais dans les autres Isles; elle n'est que de vingt quatre heures. Il n'y a qu'un Officier à chaque brigade, avec un Sergent, ainsi une Compagnie est quinze jours ou trois semaines en repos. Cette garde de huit iours est assez incommode aux habitans de la Guadeloupe, particulièrement à ceux qui sont seuls, car leur place déperit beaucoup par une si longue absence. Les maîtres de Cases y peuvent envoyer un de leurs gens, mais non pas un de leurs esclaves, à qui on ne permet pas de manier des armes.

Du temps que ie demeuroid à la Guadeloupe, l'on faisoit régulièrement l'exercice generale une fois le mois, & Monsieur le Gouverneur choisissoit un Dimanche, auquel les deux ou trois Compagnies les plus proches se trouvoient sous les armes proche de nostre Eglise, & en sortant de la messe, où quelquefois auparavant, ils faisoient l'exercice.

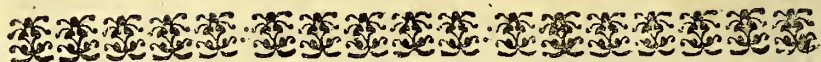
Depuis que Messieurs les Gouverneurs ont esté Propriétaires des Isles, ils ont voulu estre maîtres absolus chez eux, & ne plus relever que de sa majesté, indépendamment

de monsieur de Poincy. monsieur du-Parquet, en considération de ses grands services , & de la prison glorieuse qu'il avoit endurée pour l'intérêt du Roy , fut le premier que sa majesté gratifia de la qualité de son Lieutenant General , sur la Martinique & sur les autres Isles qu'il avoit achetées. Monsieur le Comte de Cerillac s'en fit pourvoir pareillement pour la grenade ; & Monsieur de Boissieret obtint du Roy , que ses Sujets ne relevassent plus de la Jurisdiction de monsieur Hoüel son Oncle , ainsi ils estoient tous indépendans les uns des autres , d'où plusieurs desordres estant arrivées, sa majesté a esté obligée pour y remedier de les rappeler tous , & les priver de leurs charges.

L'on ne se marioit point dans les Isles sans en avoir demandé la permission au Gouverneur ; & quiconque eust passé outre apres sa deffense , en auroit esté honteusement chassé. Ceci a causé de grands desordres , que le Cencile de Trente avoit tasché d'empescher , par l'anathème qu'il a lancé contre les Seigneurs qui ostent à leurs sujets la liberté de se marier.

Le premier jour de l'An toutes les Compagnies ont accoutumé d'aller saluer sous les armes M^r le Gouverneur.

Personne ne peut sortir d'aucune Isle sans un congé par écrit, du Gouverneur, & scellé du cachet de ses armes. Il recommande celuy à qui il donne ce congé comme Soldat d'une telle Compagnie qui a bien servy le Roy. On l'obtient facilement , mais celuy qui veut sortir , est obligé de faire publier sa permission au prosne , pour avertir qu'il s'en va , afin que ceux qui luy doivent , ou à qui il doit, viennent compter avec luy , si bien que personne ne s'en va sans payer, & les Capitaines des Navires n'oseroient embarquer qui que ce soit sans congé , & s'ils l'avoient fait , ils seroient indispensablement condamnés à l'amende , & perdroyent tous les effets qu'ils laisseroient dans l'Isle.



De la Justice.

§. I I I.

LE corps de la Justice n'est composé dans chaque Isle, que d'un Juge: qui porte tout ensemble la qualité de Juge Civil & Criminel, parce qu'il juge également de l'un & de l'autre; d'un Procureur Fiscal, & d'un Greffier, sans Advocats ny Procureurs.

Il y a une Salle destinée pour tenir l'Audience deux fois la semaine, où chacun plaide sa cause soy-mesme, & comme nous concevons parfaitement les choses qui nous regardent, & que l'ardeur de deffendre nostre droit rend les interressez fort éloquens, on ne sçauroit croire le plaisir qu'il y a d'assister à ces audiéces: où l'on void une éloquécce sans fard, & une vivacité d'esprit à trouver des raisons, que des Advocats qui ont consumé toute leur vie sur les livres, auroient de la peine à inventer.

La partie interessée fait elle-mesme la fonction de Sergent; car quand une personne a receu quelque tort d'un autre, elle en va faire sa plainte au Juge, qui luy donne un billet pour luy porter, par lequel il luy est enjoint de se trouver à l'Audience: ce billet vaut autant que les exploits des Huissiers & des Sergens de France. S'il manque à y venir, le Juge prie l'Officier qui est de garde de l'envoyer querir par deux de ses soldats, qui ne manquent point de l'amener, & outre l'amende à laquelle il est irremissiblement condamné, on le met pour l'ordinaire apres que sa cause est iugée, aux fers jusques au lendemain, & quelquefois davantage: c'est ce qui se pratiquoit dans la Martinique, mais j'ay veu des Sergens dans la Guadeloupe.

Il y a appel des Sentences du Juge, au Conseil souverain.

de l'Isle, que Monsieur le Gouverneur tient ou chez luy ou au Fort. Ce Conseil est composé des Capitaines, & de deux des principaux habitans de chaque quartier de l'Isle, qui iugent en dernier ressort de toutes les causes, tât civiles que criminelles. Cette Iustice souveraine n'y a esté établie que depuis l'année 1646. que Monsieur de Thoisy Patrocles en apporta la provision du Roy. Auparavant on appelloit des iugemens rendus aux Isles, au grand Conseil de sa Majesté à Paris.

Le Iuge assiste à tous les poids, pour y faire payer ceux qui doivent, & pour examiner la qualité de la marchandise, de la façon que ie diray cy-apres.

Le Gouverneur donne des gages au Iuge & au Procureur Fiscal, & il leur est absolument deffendu de rien recevoir des Parties : mais ces gages sont si modiques, qu'il n'y a pas dequoy faire subsister un honneste homme, aussy la plupart refusent ces sortes de charges, ou reçoivent des deux mains tout ce qu'on leur presente, pour sostenir les grandes dépenses qu'ils sont obligez de faire, d'où procede ordinairement la corruption de la Iustice.

Il y a une taxe mise sur toutes les sêtecés que les Greffiers délivre, outre laquelle il ne scauroit rien exiger; mais ils font attendre les Parties si long-téps, qu'elles sont souvent obligez de leur faire des presens pour retirer leurs Sentences. Monsieur du Parquet ayant sceu que Vigeon en vsoit de la sorte, le cassa de sa charge, & l'eut chassé de l'Isle sans la priere que Madame fit pour luy.

Il y a des Notaires dans chaque quartier des Isles, qui reçoivent les testamens, & qui passent toutes sortes de contracts, comme on fait en France, mais ils le font à bien meilleur marché.

Toutes les causes se iugent en Robbes courtes, & on ne sçait ce que c'est que de soutanne ny de bonnet quarré. C'est dans ces Isles où l'on fait bonne & briève justice : car comme l'on n'y employe point toutes les formalitez d'écri-

tures qui se pratiquent dans la France , & qui font voir assez souvent la fin de la vie , avant celle des procez , les causes y sont terminées du soir au lendemain , & l'on y voit rarement un procez durer plus d'une semaine.

L'on garde dans toutes ces Isles la coustume de Paris , & si elle y est transgressée en quelques points , cela vient de l'ignorance des Juges qui ne la sçavent pas , ou de l'impossibilité de la garder , & en ce cas l'on suit l'usage des lieux.

Monsieur le General de Poincy , & Monsieur du Parquet , lors que leur santé le permettoit se trouvoient toutes les semaines à l'Audiance , le premier sous le grand Figuier à la Basse-terre de saint Christophe , & le second à la Martinique sous son calbacier au Fort saint Pierre , où ils accommodoient tous les differents , & ne renvoyoient jamais les Parties qu'ils ne fussent d'accord , & ne se fussent embrassées.

Les Isles ont esté long temps sans prison , & l'on ne parloit point en ce temps-là de Geolier ny d'écrotic. Quand quelqu'un avoit commis un crime qui meritoit punition , le Juge le faisoit mettre aux fers dans le corps de garde , & l'Officier en estoit chargé ; c'est pourquoy on lui destinoit un Soldat , qui ne le perdoit point de veüe : mais il y a maintenant des prisons & des cachots en plusieurs Isles.

Jamais on ne met personne en prison pour debtes , on peut bien saisir le petun quand on l'apporte au poids public , mais on ne sçauroit contraindre personne par corps à satisfaire à ses creanciers.

Le Boureau est ordinairement un Nègre , à qui l'on donne la liberté pour exercer cét infame métier : il est vray qu'il n'a pas beaucoup de pratique , car comme jusqu'à present , l'on a eu besoin de monde , l'on en a fait mourir le moins qu'on a pû , afin de conserver la Colonie : & l'on a souvent changé la peine de mort à quelque bannissement dans d'autres Isles , d'où l'on revenoit bien-tost. Mais à la Guadeloupe , Monsieur Houël

n'a pas fort épargné la vie de ses Sujets. Vn criminel se sauue facilement dans les bois, quand il a fait un mauuais coup, d'où apres s'estre tenu caché quelque temps, il luy est aisé par le moyen de ses amis de s'embarquer dans les premiers vaisseaux. Mais quand un criminel est apprehendé, son procez luy est fait suiuant la forme, & il est condamné à mort ou au banissement.

Il arriua dans la Martinique en l'année 1657. une chose assez particuliere pour estre remarquée. Vne femme mariée ayant esté accusée d'estre Sorciere, & les conjectures de ce crime se trouverent si vray-semblables, qu'il étoit presque impossible d'en douter: car l'on prouuoit qu'au moment qu'elle touchoit des enfans, ils deuenoient en langueur & mouroient en cet état; qu'elle enuoyoit une espece de chenilles inconnuës sur les habitations de ceux avec qui elle auoit des differens, qui rauageoient tout ce qu'il y auoit de meilleur, pendât que les autres habitatiōs qui les environnoient ne souffroient aucun dommage de ces insectes, & autres choses semblables. Le Iuge l'ayant fait mettre aux fers pour en tirer la verité, il la fit visiter par tout, pour decouurir si elle n'auoit point quelque marque de celles que l'on dit, que le Diable imprime à tous les Sorciers, mais n'en ayant trouvé aucune, il se resolut de faire l'experience d'une observation qu'il disoit auoir leuë dans les livres de quelques Auteurs dignes de foy, sçauoir que les Sorciers ne pleurent jamais pendant qu'ils sont entre les mains de la Iustice: il pria pour ce sujet l'un de nos Peres, sans luy decouurir son dessein, d'aller voir cette pauvre mal-heureuse, & de luy dire toutes les choses les plus touchantes qu'il pourroit, afin de luy faire reconnoistre & pleurer sa faute.

Ce bon Religieux n'y manqua pas, & dans le corps de garde qui luy seruoit de prison, il luy dit tout ce qu'il peut pour la toucher, mais ce fut en vain; par où ce Iuge voyant une partie de son experience asseurée, il la fit conduire dans un magasin, où il pria ce mesme Pere de luy dire encore quelque chose; mais à peine eut-il ouvert la bouche,

qu'elle se prit à verser une si grande quantité de larmes, qu'elle excita tous ceux qui estoient presens à pleurer avec elle.

Le Juge croyant l'auoir suffisamment conuaincuë par cette experience impertinente, suiuit encore le conseil d'un certain Maistre Iacques Chirurgien, Italien de nation, appelé le Romain, qui luy dit qu'il auoit veu pratiquer en Allemagne & en Italie, l'épreuve de l'eau, & qu'elle estoit permise. Ce bon homme sans prendre aduis des R.R. Peres Iesuites ny de nous, y condamna cette miserable.

Le lendemain on la conduisit à une riuere assez profonde proche le Carbet, où on ne luy laissa sur le corps qu'un simple caneçon de toile, & ce Maistre Iean qui faisoit en cette rencontre plustost l'office de Bourreau que de Chirurgien, luy attacha les deux pouces sur les deux gros orteils des pieds, & l'ayant liée par le milieu du corps d'une grande corde que l'on tenoit des deux costez de la Riuere, elle fut poussée dans l'eau, & tirée jusqu'à l'endroit le plus profond, où elle flota comme un ballon sans jamais pouvoir enfoncer, bien que de sa part elle fit plusieurs efforts pour aller à fond: plus de deux cens personnes presentes à cette action, la croyant assez conuaincuë la vouloient retirer: mais ce Romain envoya un petit garçon à la nâge, qui luy ayant attaché une éguille à coudre dans les cheveux elle enfonça aussi tost comme du plomb, & fut au fond de l'eau l'espace d'un bon *Miserere*, où on la voyoit sans se remuer, mais aussi sâs en avaler une goutte; ce qui est si vray, que lors qu'elle fut retirée, l'on fut obligé de luy en donner pour estancher sa soif. Ces trois circonstances de ne pouvoir enfoncer, d'enfoncer par un si petit morceau de fer, & d'estre dans l'eau sans prendre de respiration & sans y pouvoir boire, firent refoudre le Juge de la condamner le lendemain à la mort.

Mais pendant qu'il se preparoit au jugement, ce Romain s'auisa sur le soir de luy donner la question à sa mode, & luy brusla si bien les costez & les flancs, qu'elle mourut la
mesme

mesme nuit sans avoir avoué le crime dont on l'accusoit.

Tout le monde blasma le procédé du Juge , & les Religieux en firent leurs plaintes à Monsieur le Gouverneur, comme d'une chose dont la pratique estoit inusitée en France; & dont les consequences estoient dangereuses.

Quand ie passay à saint Christophe en 1658. ie vis un certain vieillard aux fers dans le corps de garde , accusé du mesme crime, mais bien qu'il y eut plus de deux ans qu'il y fust, jamais M^r de Poincy ne voulut permettre que son Juge en usât comme celuy de la Martinique.



Des Bastimens, tant publics que particuliers.

§. I V.

C'Est mal vser des termes, ou ne pas sçavoir la definition d'une Ville , qu'Aristote donne dans ses Politiques, de dire qu'il y en a eu dans nos Isles Françoises, comme font Messieurs Biet & de Rochefort ; car il n'y a ny Ville ny Bourg, mais seulement quelques rangées de Magazins, bastis de pierres & de planches, où les Marchands estrangers vendent ce qu'ils apportent , & où quelques Artisans font leurs retraites pour la commodité du public , comme les Tailleurs, les Menuisiers, & autres semblables.

Chacun demeure sur son habitation , excepté quelques Officiers, qui ayant souvent affaire au Fort, retiennent comme une espece de petite Salle pour s'y retirer quand ils y viennent ; mais ils n'y tiennent point de ménage , & ils mangent chez les premiers Magasiniers où ils se rencontrent.

Toutes ces rangées de Magazins ne font pas tant de Cases & de maisons qu'il y en a à la Foire saint Germain de

Paris : outre qu'il n'y a ny portes ny murailles , qui donnent la forme d'une Ville ou d'un Bourg; & il n'y a point de petit village en France, qui ne passât plustost pour une Ville, que les Villes pretenduës qu'on dit estre à la Guadeloupe : à moins , comme j'ay dit , qu'on ne vuëille abuser des termes , & leur donner un autre sens que celui qu'ils signifient.

La Barboude seule habitée par les Anglois , se peut vanter d'avoir deux Villes Regulieres , dans chacune desquelles on compte plus de cent Hostelleries , aussi bien garnies qu'en Europe. Dans la plupart des Isles habitées par les Espagnols; il y a des Villes Regulieres, bien basties, environnées de murailles, fortifiée de bons bastions ; qui sont si peuplées , qu'il y a des Eglises Cathedrales, & des Convens de Religieux de differens Ordres comme en Europe. Il faut esperer que le nombre des habitans s'augmentant dans les Isles, on y formera des Villes & des Bourgs comme autrepars; mais jusqu'à present il n'y en a point, non pas mesme chez les Anglois de saint Christophe , d'Antigoa, des Nievres, & de Monsarra, quoy qu'ils soient incomparablement plus peuplez que nous .

Les Eglises n'ont rien qui approche de celles de France, elles ont quinze à seize toises de longueur , & trois ou quatre de hauteur. Jusqu'à trois ou 4. pieds hors de terre, les murailles sont de pierre de taille ou de moëllon : le reste aussi bien que le comble est de Charpenterie; & toute la clôture est à jour pour y donner de l'air. Il n'y a qu'un Autel : qui est environné de balustrades , le reste n'est qu'une simple Nef, dont les hommes occupent la partie la plus proche de l'Autel, & les femmes l'autre. Les ornemens sont assez beaux, mais il n'y a ny retable, ny menuiserie; la Chapelle du Fort de la Guadeloupe est de pierre, mais elle est si petite; que presque tout le peuple est obligé d'entendre la Messe de dehors.

Les maisons des Gouverneurs sont toutes de pierre de taille & de moëllons. L'architecture en est assez reguliere,

les chambres fort commodes, & à l'exterieur elles n'ont rien qui les distingue des bastimens de France. Monsieur le General de Poincy en a montré l'exemple aux autres par la belle maison qu'il a bastie à trois estages, de pierres & de briques, comme j'ay dit ailleurs. Celles des Officiers & des riches habitans, ne sont encor pour la pluspart que de charpenterie revestue de planches; avec un estage au dessus de la Salle, dont le plancher est d'ais ou de briques; elles sont couvertes de tuilles, que les Holandois apportent avec des briques, & tout cela leur sert à lèver leurs Navires. Les autres ne sont couvertes que de sentes de bois, faites en façon de tuilles.

Les Cases des simples habitans ne sont encore pallissades que de Roseaux, particulièrement aux endroits où on ne craint pas les incursions des Sauvages; ces logemens n'ont que des Salles basses, separées par dedans en deux ou trois départemens, dont l'un sert de Salle, l'autre de chambre à coucher, & le troisième de garde-manger. Celles des plus pauvres, sont couvertes de feuilles de Cannes, de Roseau, de Latanier & de Palmiste, & celles-là sont incomparablement plus agreables que nos chaumines de France. Comme il n'y a point d'Hyuer dans les Isles, il n'y a pas une seule cheminée dans toutes les maisons, excepté chez les Gouverneurs; où l'on en a fait plustost pour leur servir d'ornement que pour la necessité.

La Cuisine est tousiours separée de la Case. Elle est composée d'un petit appenty qui en est à cinq ou six pas, au dessous du vent. L'on pend la marmite à un gros bâton posé sur deux petites fourches, & l'on fait cuire publiquement chez les habitans de mediocre condition toutes les viandes que l'on mange: mais chez les plus accommodez, la Cuisine est murée, comme une Case particuliere.

La vanité qui regne dans les habits des habitans, n'a pas encor passé jusqu'à leur meuble; car quelque coffre, une table, un liât, & des bancs, sont tout l'emmeublement des Cases. Les personnes mariées ont des couches comme dans la France: mais les autres n'ont que des liâts de coton pen-

dans, dans lesquels ils se couchent à la façon des Sauvages: & outre que l'usage en est commode, ils ne sont pas de dépense, d'autant qu'il ne faut ny oreillier, ny draps, ny couverture, de sorte qu'un bon liç de coton suffit pour la vie d'un homme.

Il y a tousiours parmy les magasins une fort belle Case destinée pour le poids Royal, où l'on pèse toutes les marchandises, avant que les habitans en puissent disposer. Je n'ay jamais veu de forts Reguliers dās toutes nos Antilles, & ceux que l'on a représenté jusques icy sur les cartes, n'ont esté que des fictions de graveurs: il n'y avoit du tēps que j'y demeuroidis que des plattes formes environnées de murailles, avec des embrasures où il y avoit huit ou dix pieces de canon; mais j'ay appris que l'on y a fait d'assez belles forteresses. Les bastimens sont pour l'ordinaire fort peu élevés, à cause de la violence des vents & des Ouragans.

Je n'ay veu des vitres qu'aux fenestres des maisons des gouverneurs, tous les particuliers n'en ont point, soit parce que le verre est trop fragile, soit parce que l'usage en est incommodé, à cause des chaleurs du pays, où l'on est obligé de tenir tousiours la porte & les fenestres ouvertes pour donner passage à la brize, afin de rafraischir la Case: que l'on ferme la nuit, à cause de la trop grande fraischeur.



Des Familles qui composent les Colonies.

§. V.

IL y a de deux sortes de familles dans les Isles; les premières sont composées de personnes mariées, les autres de certains garçons qui vivent en société, qu'ils appellent marelorage aux termes du pays; ils ont dans la Case égale autorité sur les serviteurs, tout y est en commun, & ils vivent en fort bonne intelligence. Lors que l'un des deux se

marie ; ils se separent , & l'on partage les serveurs, tant François engagez, que les Nègres esclaves; l'habitation est apretée, & celuy à qui elle échoit est obligé d'en payer la moitié à l'autre. Ces separations qui seroient en France des sources intarissables de procez, se font sans bruit & sans querelle : autrefois mesme ils ne se separoient pas, & celuy qui n'estoit pas marié continuoit de demeurer avec son Matelot ; mais la jalousie qui s'est introduite dans le pays, & les fascheux accidens qui sont arriüés par l'indiscrétion du Matelot, ou par l'imprudence des femmes, ont obligé les gouverneurs de deffendre cette société, & ils n'ont plus voulu souffrir qu'un garçon demeurât dans la Case de son Matelot, apres son mariage.

Toutes les meilleures familles qui sont aujourd'huy dans les Isles ont commencé comme cela: car Monsieur d'Enambuc , & apres luy Monsieur de l'Oliue n'y ayant mené que des engagez, quand ces pauvres gens auoient acheué leurs trois ans, ils se mettoient deux ou trois ensemble, abbattoient du bois, & faisoient une habitation, sur laquelle ils bastissoient une Case, & faisoient des marchandises. Quand l'un estoit marié, il assistoit son Matelot à faire une habitation, & taschoit de luy acheter quelque engagé, afin de l'aider à gagner quelque chose, pour acheter une femme de la façon que ie diray.

Au commencement que les Isles furent habitées, chacun faisoit sa place, ceux qui venoient libres avec des hommes, alloient trouver le gouverneur, qui leur donnoit gratuitement une place de bois de deux cens pas de large, sur mille pas de hauteur, à défricher: il en donnoit autant à ceux qui sortoient de service, mais l'on a depuis réduit la hauteur des estages à cinq cens pas.

J'ay veu de bons garçons aux Isles, qui ne faisoient autre chose que de faire de belles habitations, qu'ils vendoient routes plantées de viures & de Tabac à assez bon marché aux nouveaux venus: ce qui leur estoit une grande commodité; car ordinairement ils faisoient comme on dit de la ter-

re le fossé, la payant du revenu de la place en deux ou trois levées, à proportion de la somme.

Mais aujourd'hui les choses sont bien changées; car la terre y est beaucoup plus chere à proportion qu'en France, & une place de six ou huit mille livres de petun, n'est pas grande chose: encore trouue-t-on mieux son compte de l'acheter à grand prix, que d'en aller défricher dans des montagnes éloignées du commerce, de la Rade & du Fort. Il n'y en a plus à saint Christophe à défricher, les places y sont hors de prix, & le bois y est si rare, que j'ay veu des habitans en envoyer querir dans des bateaux, à une petite Isle appelée *Saba*, occupée par les Hollandois.

Les familles des gens mariés sont ordinairement composées de trois sortes de personnes: des Maîtres, des Serviteurs François, & des Esclaves. C'est une loy inviolable & fondamentale dans les Isles, que ceux qui y passent au dépens d'un autre, soit hommes, soit femmes, soit garçons, soit filles, sont obligez de servir trois ans, à commencer du iour qu'ils mettent pied à terre dans l'Isle, ceux qui ont payé leur passage. Il n'est pas besoin d'en passer de contract, & on n'est pas moins engagé sans écriture, qu'avec tous les contrats des Notaires de France.

Celuy qui en passe un autre, n'a pas seulement le droit de s'en servir trois ans, mais le peut vendre à qui bon luy semble, & celuy-cy à un autre, si bien qu'on a veu de jeunes garçons François, & souvent de bien meilleure maison que ceux qu'ils ser voient, changer sept ou huit fois de maître pèdant leurs trois ans. L'unique moyen de se rédimer de cette servitude, c'est de trouver des amis qui en achètent un autre pour servir en sa place; & en ce cas, les gouverneurs contraignent les Maîtres d'agréer cet échange; il est vray, que si c'est un nouveau venu, il servira quelquefois les trois ans, quoy que l'autre n'en eut plus qu'un à acheuer.

Les femmes les & filles sont sujetes à la mesme loy; mais comme elles sont beaucoup plus rares, aussi elles ne sont pas soumises à toutes ces rigueurs; car les femmes des Officiers les achètent, & s'en servent à faire leur ménage, au lieu

des fêmes Nègres qui sont plus propres à travailler à la terre. Elles ont un privilege que les Maistres & les Maistresses ne les peuvent pas retenir, quand quelqu'un les recherche en mariage: car en rendant le prix qu'ils en ont payé, elles sont mises en liberté, & il les épousent. Les familles d'aujourd'huy sont bien differentes de celles du commencement, où la rareté des femmes obligeoit les habitans d'épouser les premières venues: ce qui a fait que quantité de pauvres filles ont trouué de fort bons partis; car on ne travailloit que pour avoir une femme, & la premiere chose qu'on demandoit aux Capitaines quand ils arrivoient de France, estoit des filles. A peine estoient-elles descendues à terre, qu'on couroit tout enséble au marché & à l'amour; on n'y examinoit bien souuent, ny leur naissance, ny leur vertu, ny leur beauté, & deux iours apres qu'elles estoient arriuées, on les épousoit sans les connoistre; car il n'y auoit presque pas une de ces precieuses qui ne se vantât d'estre bien alliée en France; quoy qu'il en fut, le mary les habilloit le plus superbement qu'il pouuoit, & s'estimoit encore bien-heureux d'en avoir à ce prix.

Mais ce qui estoit au commencement si recherché, est aujourd'huy un sujet de rebut: les filles qui estoient la meilleur marchandise qu'on püst mener aux Isles, est aujourd'huy de contrebande, si ce n'est qu'elles y ayent quelques parens, qu'elles passent à leurs dépens, & qu'elles ne soient avantagées de quelque beauté; car pour lors elles peuuent esperer de trouver un bon parti.

La cause de ce changement vient de ce qu'à present, il y a quantité de filles nées aux Isles, que les habitans aiment mieux prendre de bonne heure, de la maison du Pere & de la Mere pour s'allier dans l'Isle, que d'épouser des personnes qu'ils n'ont jamais veuës ny connuës.

Tous les Contracts de mariage se font suivant la Coustume de Paris. Les fêmes ordinairement y sont fort avantagées, il y a fort peu de gens mariés qui ne fassent un don mutuel, & mesme qui ne se donnent tout au dernier viuant: c'est pourquoy quand un homme est mort sans enfans, la femme se

met en possession de tous les biens, sans que les parens du mary y puissent rien pretendre : le mary en fait de mesme à la mort de sa femme.

Chaque famille un peu considerable compose une espece de Hameau ; car outre la Case principale où l'on demeure , il y a plusieurs autres petits bastimens assez proches , au milieu desquels est la grande Case à petun, qui est ordinairement de huit ou dix toises de longueur. Les Cases des Nègres sont au dessous du vent , chaque garçon & chaque homme marié a la sienne , & ainsi on verra quelquefois quinze ou vingt petites Cases l'une proche de l'autre devant une grande place, qu'ils ont soin de tenir fort propre.

Il y a un Commandeur dans chaque famille, qui a soin de faire travailler les serviteurs , & sur lequel on se repose de l'habitation ; quand il est habile, on ne le sçauroit assez payer ; mais quand il est ou faineant ou sans experience, il ruine bien-tost son maistre. Leur appointement est de 1300. livres, de deux mil livres , & de trois mil livres de petun par an , il mange à la table du maistre , & tous les serviteurs , François & Nègres luy obeissent en toutes choses.

Dans le temps de faire le Petun, il y a un Torqueur dans la famille , qui a ordinairement le dixiesme pour son travail, c'est à dire, de dix rolles un. Cette condition est fort bonne dans les Isles, car un bon Torqueur gagnera aisément quatre ou cinq mil livres de petun par chaque année, outre la nourriture & le logement. Il n'y a point de Boulangers dans les Isles. Chaque famille fait sa Cassave de cette maniere. Le Commãdeur destine une partie des Nègres pour arracher le Manyoc pendant le iour, & quand la nuit est venue, tous les gens de la Case le ratissent & l'égrugent : le lendemain la farine estant pressée , on destine une Nègre ou deux , selon la quantité de la famille pour la cuire.

Chaque famille a sa basse-Court, où sont nourris les volailles d'Inde, les communes, & les Oysons, il y en a qui ont des Canes & des Lapins. Toutes ont des parcs où l'on élève des

des Cochons. Ces Parcs sont certains Clos faits de pieces de bois, longues de seize à 18. pieds; entrelassées en quarré les unes dans les autres, pour empêcher ces animaux de sortir: il s'en fait aussi de petits Citroniers, qui font une haye si forte & si piquante, que les Pores ne la sçauroient forcer. On les nourrit dans ces Clos de feuilles de Patates & d'autres choses: & l'on attache à ceux qu'on veut laisser courir de grands morceaux de bois au col, de peur qu'ils n'aillent chez les voisins, & on leur foudre de petits morceaux de fer ou de bois au groin, de peur qu'ils ne fouillent les Patates; mais j'en ay vu qui les déroient avec le pied.

Quand un habitant trouve le Porc de son voisin sur sa place y faisant dōmage, il doit en avertir le maître, afin qu'il le fasse retirer; & s'il ne le fait, il a droit de le tuer, & d'en prendre la teste pour se payer de son coup de poudre.

L'ordinaire des repas est réglé au déjeuner, dîné & soupé comme dans la France: le pain ordinaire est la Cassave qui se fait de racine de Manyoc, comme j'ay dit au §. 14. du ch. 1. du 2. Traité: & bien que les plus riches fassent venir de la farine de France & de Holande pour en faire du pain, il y en a pourtant plusieurs qui préfèrent la bonne Cassave au pain de l'Europe.

Le maître de la Case fait sa provision de viande, lors que les Navires arrivent & achete autant de barils de bœuf, ou de lard, qu'il luy en faut pour sa provision. Il en distribue une certaine quantité par semaine à ses esclaves, mais elle n'excede pas pourtant une demy livre par teste pour chaque jour.

Quoy que la table du maître soit ordinairement servie de ces viandes salées qui viennent de l'Europe, neantmoins les habitans aisez & bons ménagers qui nourrissent beaucoup de bestail, ont tousiours quelque piece de viande fraîche sur leur table, cōme poulets d'Inde, Volaille, ou Cochon de lai: mais dans les Isles où le Gibier est abondant, les Perroquets, les Ramiers, les Perdrix & les Perriques, & d'autre Gibier ne manquent gueres les Dimanches & les Festes.

Quand leurs amis les viennent visiter, ils les reçoivent avec beaucoup de cordialité, & leur font des festins qui ne cedent en rien à ceux de l'Europe.

La boisson ordinaire est le Maby ou le Oüycou, mais en plusieurs Cases l'on a coustume d'vser d'une boisson qu'on appelle *Vesou*, que ie trouve excellent. Ils ont pour la faire un petit moulin à bras, où l'on brise des Canes de sucie, & l'on met deux pintes d'eau sur trois pintes de jus de Canes, puis ayant mis cela dās des vaisseaux, on le laisse bouillir pendant deux ou trois iours, comme on fait le Oüycou, cette boisson estant raffise est delicieuse au goust, & aussi bonne que de la limonade, excepté qu'estant plus chaude, elle est beaucoup plus saine à cause du pays. Les plus aisez ont du vin de madeire à leurs repas, les autres boivent deux ou trois coups d'eau de vie au dīné, & autant au souper.

Les iours maigres sont tres-difficiles à passer aux Isles: & il y a bien des familles où les Nègres n'en gardent point du tout. Ce n'est pas que les Mers ne soient tres-poissonneuses, mais chacū est si attaché à son travail, qu'il n'y a que les plus accōmodés, qui ont un Sauvage ou un Nègre, qu'ils envoyēt à la pesche pour leur table, cōme font les Gouverneurs, chez lesquels l'on sert ordinairement chair & poisson les iours gras, parce que leurs gens vont tous les iours à la pesche & à la chasse. l'ay veu deux personnes à la Martinique, qui s'étoient appliquez à l'exercice de la pesche, & l'on avoit taxé le poisson qu'ils vendoient à une livre & demie de petun, la livre de gros poisson; & à une livre celle du petit, cela étoit fort cōmode, mais ce n'estoit qu'une goutte d'eau dans la mer; outre que la chaleur y est si grande, que le poisson y est incontinent corrompu, & ce qui est pris le matin ne vaut plus rien à manger le soir.

Il ne faut point parler de jeūnes dans les Isles pour les gens de travail; car comme il y fait extrêmement chaud, il s'y fait une tres-grande dissipation d'esprits, & par consequent de forces; d'oū vient qu'ils sont obligez de faire plusieurs repas, & de manger beaucoup, pour repaier les forces perduës. Il y en a neantmoins plusieurs, qui nonobstant leur

travail ne laissent pas de garder les jeûnes , mais cela est tres-rare.

Monsieur Biet n'a pas tant de [sujet] de s'élever au suiet de l'abstinence du Careme ; car il est presque impossible d'en faire une regle generale ; non seulement parce que la Moruë , le Saumon, le Harang, & le Maquereau salé se corrompent, si-tost que l'on donne air aux barils où ils sont enfermés, ce qui fait que les Marchands en apportent tres peu , mais parce que les Navires qui vont pescher une grande quantité de Tortuës aux *Kayemans*, qu'ils apportent vendre dans les Isles , n'arrivent qu'en Septembre ou en Octobre, si bien qu'elle est mangée ou gastée avant que le Careme arrive.

L'huile & le beure n'y viennent pas aussi, réglément, & s'il y en a en un temps, il n'y en a pas dans une autre, outre qu'estant assez chers, les pauvres n'ont pas le moyen d'en acheter, ce qui fait que l'on leur permet ordinairement de manger des œufs: mais s'il y en a beaucoup qui passent la dispenſe, cela n'est pas si particulier aux Isles, qu'il en faille tirer un argument contre les Millionaires.

Les enfans de nos Isles ne sont pas éleués avec tant de delicatesse, que les enfans de l'Europe : car on ne les emmaillotte jamais, à cause de la trop grande chaleur qui les corromperoit dans leurs ordures. On les nourrit de lait, de patates & de fruits, & il y en a peu qui mangent de la bouillie. Il s'en trouve fort peu de contrefaits, & ils marchent bien plustost que dans la France. Ils viennent à merveille jusqu'à l'âge de 7. ou huit ans, mais j'ay remarqué qu'à cet âge, la plupart semble estre arrestez tout court, le teint leur pallit, & ils deviennent languissans, si bien que plusieurs y meurent. Je crois que cela vient de la nourriture qui leur engendre des vers ; car en ayant fait ouvrir quelques-uns, j'ay trouvé dans leur estomach de gros pelotons de vers entrelassez les uns dans les autres, qui leur piquotoient cette partie, d'où vient qu'avant leur mort ils ne faisoient que vomir.

Les Peres de famille un peu accommodez sont soigneux quand ils ont des enfans , d'acheter quelques François qui sçachent lire & écrire pour montrer à leurs enfans. Ce n'est pas qu'il n'y ayt quelques maîtres d'Escoles, dont les conditions sont fort bonnes aux Isles ; mais l'éloignement des habitations les unes des autres, fait que plusieurs n'y peuvent pas envoyer leurs enfans.

Quand quelque Commandeur abuse d'une Nègre , l'enfant mulâtre qui en vient, est libre , & le Pere est obligé de le nourrir & de l'entretenir jusqu'à l'âge de douze ans, sans l'amende à laquelle il est encore condamné. Les Gouverneurs & les Juges tiennent la main à la garde de cette Ordonnance, qui passe presentement pour loy dans les Isles, afin d'empêcher ce detestable abus, qui n'est pas à present si commun qu'il a esté.



Du Trafic.

§. VI.

L'Usage de l'argent monnoyé n'est pas encore introduit dans nos Isles , & tout le commerce s'y fait par des trocs, en donnant aux Marchands François & estrangers, en échange de leurs denrées, ce que le pays produit; c'est à dire du Sucre, de l'Indigo, du Tabac, de la Casse, du Sené, du Gingembre, du Coton, du Carer; & des Bois de tincture & du Roücou.

L'on ne traite précisément avec ces Marchands , que pour acheter ce qui est nécessaire dans la famille , comme du vin , de l'eau de vie, de la viande, des Toillès, des Estoffes, des Souliers, & des Chapeaux; mais il y en a plusieurs qui envoient leurs marchandises en France ou en Hollande à leur

Des Antilles habitées par les François. 461

Commissionnaires, qui leur envoient tout ce qu'ils leur demandent, & apres avoir vendu leurs marchandises, leur gardent le surplus de l'argent, & leur en tiennent compte.

Quand un Navire arrive aux Isles pour traiter, apres que le Capitaine a esté rendre ses respects au gouverneur, & luy en a demandé la permission: le gouverneur envoie le Juge, l'Officier de garde, le greffier & le Commis de sa maison dans ce vaisseau, pour mettre la taxe à toutes les marchandises. Le Greffier en fait un estat qu'il signe, & qu'on affiche à la porte du magasin où il veut debiter, si bien qu'on n'a qu'à lire le prix des choses; car il n'est pas permis au Marchand de les vendre au delà de la taxe.

Comme l'on ne porte pas ordinairement des marchandises avec soy, pour acheter ce que l'on a de besoin, le Marchand ou le Commis écrit ce qu'il a livré, & lors qu'on tient les poids, il ne manque pas de s'y trouver avec son liure; & si ceux auxquels il a vendu y apportent des marchandises, apres qu'il a payé les droits du Seigneur, le Marchand montre son liure au Juge qui luy fait delivrer le tout, ou une partie de ce qui luy est deu. Quand deux ou trois Magasiniers ont affaire à un mesme habitant, celui qui a le plus de faueur auprès du Juge, ou de l'Officier en son absence, est le plus tost payé.

On oblige absolument tous les habitans d'apporter leur petun au poids public, pour estre visité auparavant que d'en payer leurs debtes: la friponnerie de quelques-uns, qui faisoient de méchantes marchandises, se contentant de couvrir un roolle d'un tour ou deux de bon petun, est cause de cette Ordonnance; & les plaintes des Marchands de Frâce & de Hollande, ont obligé les Gouverneurs d'y tenir la main, de peur que la malice de quelques particuliers ne decreditassent leurs isles. Quand le petun est apporté au poids, on ouvre le rolle avec une espee de tenailles trenchantes, qui penetrent jusqu'au bâton, & s'il n'est pas bien conditionné, les Gouverneurs le font couper & jeter en la mer.

Comme l'on suppose que ceux qui en envoient pour leur

compte , le font le meilleur qu'ils peuvent ; on n'est pas si exact à le visiter, parce qu'il n'y a que pour eux à perdre : c'est pourquoy on souffre que le Peseur l'aille peser & marquer dans les Cases particulieres.

Tous les bastons sur lesquels on monte le Tabac , sont marquez par le Peseur, apres qu'il les a fait passer par un anneau de fer, pour empescher qu'on n'en mette de trop gros, ce qui tourneroit à la pette des Marchands, parce que le bois dont on se sert est extrêmement pesant.

On trouve dans les Magazins tout ce qui est necessaire, les Marchands ayant soin de les assortir de tout ce qu'il faut aux habitans , afin qu'ils n'aillent point de magazin en magazin : mais tout y est incomparablement plus cher qu'en France, car une paire de souliers se vend quelquefois jusqu'à cét livres de petun, c'est à dire quinze frâcs, & des personnes fort intelligentes dans le commerce m'ont dit, que ceux qui savent bien ce qui est necessaire & utile aux Isles, gagnent cent pour cent sur les marchandises qu'ils y apportent.

C'est sans doute pour cela , que les Holandois donnent à meilleur marché que nos François, les marchandises mesmes qu'ils achètent en France , & que nonobstant les pertes qu'il y ont faites en divers temps , y ayant perdu par les Ouragans, quelquefois jusqu'à vingt-cinq & trente Navires en une mesme année ; ils ne se sont pourtant jamais rebutez , & ont toujours fourny abondamment toutes les Isles de tout ce qui estoit necessaire aux habitans.

Aussi est-ce la premiere raison pour laquelle nos habitans avoient abandonné les ports de France , pour mettre tous leurs effets entre les mains des Holandois : A quoy il faut adjouster, l'excez des droits des doüanes, qui alloient bien souvent si haut, qu'ils excedoient le prix des marchandises. Mais sans doute ce qui a le plus rebuté les habitans , c'est qu'il falloit payer ces droits aussi bien pour les mauvaises marchandises qu'il falloit jeter en la mer, que pour les bonnes. Si bien que j'ay vëu de pauvres habitans redevables de plus de cent escus pour ces droits, qui pensoient tirer jusqu'à cinq mil livres de la vente de leur petun.

Outre tout cela, la plupart des vaisseaux qui alloient aux Isles avant la formation de la dernière Compagnie, estoient si chetifs, qu'il n'y avoit aucune seurété pour les marchandises qu'on y embarquoit, de sorte que les Holandois ayant quantité de beaux, de bons, & de grands vaisseaux, se contentant bien souvent de la moitié de ce que prenoient les François pour le fret : il ne faut pas s'estonner si l'on embarquoit dans leurs vaisseaux toutes les marchandises de nos Isles.

Si bien que si nous considérons les choses de près, nous trouverons, que non seulement nos habitans ont eu raison de mettre leurs interets entre leurs mains : mais aussi que les Holandois, qui sont les gens du monde les plus avisez pour le trafic, ont eu sujet de rechercher avec empressement le commerce de nos Isles, à cause des gains inconceuable qu'ils y ont fait.

Ainsi la franchise des Ports d'Holande y a insensiblement attiré nos habitans, & les Marchands Holandois leur ont témoigné tant d'affection & de fidélité, qu'ils se sont adroitement emparez de tous les biens des Isles, & nos François trouvant aussi leur compte avec eux, ont fait en même temps celui des Hollandois, en leur enuoyant toutes leurs marchandises.

Ce commerce a fort enrichi la ville de Flessingue, dont les habitans appellent ceux des Isles, *leurs Planteurs*, par ce qu'en effet ils ont toute la peine, & ceux-là tout le profit. Mais de tous ceux qui trafiquent avec nos François, il n'y en a guères qui fassent un profit plus considérable que leurs Commissionnaires : car outre que ceux-cy ont trois pour cent, tant des marchandises qu'ils reçoivent des Isles, que de celles qu'ils y envoient, ils sont souvent acheter pour eux, par des personnes interposées, les marchandises qu'ils reçoivent, dont connoissant la bonté & le profit que l'on peut faire dessus, il est impossible qu'ils ne fassent des gains très-considérables ; d'autant plus que cet achapt se fait bien souvent de l'argent même des habitans de nos Isles, qui demeure entre les mains de ces Commissionnaires, lors qu'ils ne trou-

vent pas de quoy l'employer , en telle sorte que quelques-uns de ces Commissionnaires ont eu l'espace de douze & de quinze années, des sommes de vingt & de trente mille livres, à des habitans qui n'étoient pas des plus riches: d'où l'on peut iuger du reste, & à quel denier ces gens-là, qui ne laissent pas de l'argent inutile dans un coffre, le font profiter, & l'avantage qu'ils en retirent.

Les habitans ayât témoigné il y a quelques années la crainte qu'ils avoient de perdre tout leur bien en cas de rupture, entre la France & la Hollande, les Hollandois leurs offrirēt le droit de Bourgeoisie chez eux, & firēt asseurer leurs deniers sur les maisons de Ville d'Amsterdam, de Mildebourg, & de Fleissingue: si bien que les plus considerables habitans de la Martinique prirent la qualité de Bourgeois, qui leur fut donnée moyennant douze liures par an, pour un certain droit de garde, & par ce moyen ils asseurerent tous leurs biens.

Aussi la France estant sur le point de rompre avec la Hollande en l'année 1657. à cause du Chevalier de la Lande, que le Vice-Admiral Ruyter avoit pris & mené en Zelande: les Hollandois depescherent promptement une petite Frégate aux Isles, pour en donner avertis à leurs Marchands, & pour asseurer les habitans que quoy qu'il arrivast, leurs effets estoient aussi asseurez que s'ils estoient en France.

Nos Navires François de Diepe, du Havre, de saint Malo, de la Rochelle, & de quelques autres ports, y ont aussi passé; mais le secours qu'ils y ont apporté par leurs marchandises a esté tres-peu considerable: car ils tenoient leurs traites si cheres, que l'on trouvoit toujours mieux son compte avec les Holandois. L'un des principaux commerces qu'ils y ont exercé, ç'a esté d'y faire passer des jeunes garçons engagez, qu'ils vendoient aux habitans, pour les servir trois ans comme des esclaves, dont le prix commun estoit de mille ou douze cens livres de petun; mais ils estoient vendus bien plus cher, lors qu'ils sçavoient quelques métier. Les Capitaines qui faisoient ce detestable negoce avoient des gens qui les prenoient à toutes mains, & enjolloient bien souvent / de

de pauvres Ecoliers & des enfans de famille , leur faisant croire mille merveilles du pays, où ils les alloient reduire à l'esclavage. Monsieur le General de Poincy escrivit aux Seigneurs de la Compagnie , en l'an 1640. pour les obliger d'empêcher ce detestable cōmerce, & de poursuivre un Capitaine qui en avoit mené deux cens à la Barboude , sa lettre exprime trop bien la disgrace de ces pauvres enfans pour n'estre pas donnée icy , voicy comme il parle. Vn nommé " *Jonas & Lantery* son frere , ont attrapé par leurs artifices " deux cens jeunes hommes François, entre lesquels il y en a " de bonne maison, qu'ils ont retenu l'espace de trois mois à " S. Servais proche de S. Malo, & les ont engagez pour 5. 6. & " 7. ans, à raison de 500. liures de coton piece, & ce en l'Isle " de la Barboude.

Pour parvenir plus facilement à leur detestable dessein, " ils froterent un Navire qui leur appartenoit, & au Capitai- " ne Gibaut du Grenezay , ou Iersay, & autres Marchands " dumefme lieu: apres ledit Lantery s'accommoda avec le " Capitaine, & entra pour Marchand dans ledit Navire, qui " fut chargé de diverses marchandises, & de ces pauvres bre- " bis qu'ils ont mené à la boucherie du corps & de l'ame. " Dieu a desia puny ledit Lantery par la mort, qu'il luy a en- " voyé en chemin en s'en retournant, n'ayant pas voulu qu'il " ait jōū d'un si injuste profit. Ceux qui ont apporté ces nou- " velles, disent que c'estoit bien la chose la plus déplorable " que l'on sçauroit dire, de voir ces pauvres enfans à leur dé- " barquement. Je ne pense pas qu'il y ait lieu au monde, tant " barbare soit-il, qu'il se pūst commettre une action si inhu- " maine : si Dieu laisse ce Jonas quelque temps impuny , il " meriteroit bien d'estre châtié par les hommes, & contraint " de racheter ces innocens. Si l'Isle de la Barboude eût esté " sous l'autorité du General des Anglois, ou qu'il fut amy " du Gouverneur de cette Isle : mais il n'est pas dans l'éten- " duë de son Gouvernemēt, & d'ailleurs ils sont ennemis ir- " reconciliables ; ie les aurois reclaimés, & me ferois fort que " ie me serois fait faire justice : cela cessant, l'affaire merite-

roit bien que sa Majesté donnast commandement à son Ambassadeur près du Roy d'Angleterre, de faire les diligences de les reclamer & obtenir leur rachapt, qui pourroit estre payé des biens dudit Jonas & Lantery. L'œuvre ne scauroit estre que charitable & meritoire, de garantir ces pauvres exposez, de perdre la vie de l'ame & celle du corps, Bien qu'il n'y eut rien de plus iuste, neantmoins la Compagnie n'ayant point poursuivi cette affaire, tous ces pauvres enfans y sont morts.

Les Hollandois qui loient les Navires à fort bon marché, vont plustost dans les Isles pour en rapporter du fret, que pour gagner sur leurs marchandises : en effet j'ay passé dans un vaisseau d'Amsterdam, du port de deux-cens cinquante tonneaux, dont le Marchand donnoit pour le Navire les frais de l'équipage & les gages des matelots, douze cens livres par mois, qui eseroit (pourveu qu'il reuint chargé) de gagner sur son fret huit ou 10000.liu. quand mesme il seroit cinq mois en mer: & c'est là un des grands profits qu'ils font ordinairement dans leurs voyages.

On avoit coustume de donner un sol pour liure quand on payoit en argent, mais à present les Capitaines à l'enuy les uns des autres, embarquent les marchandises à meilleur marché; les uns à dix, & mesme à huit deniers pour liure, si ce n'est quand ils se payent en petun : car pour lors ils ont le neufiesme roolle.

Sur trois mille pesant, vn habitant a son passage franc, & s'il ne passe point, il en peut mettre un autre en sa place.

Autrefois on distinguoit l'année en deux saisons pour le commerce, & les Navires n'y venoient qu'en la saison du Petun pour se charger de la premiere ou de la seconde coupe, qui sont les meilleures, & dans ce temps-là les Magazins regorgeoient de marchandises: mais on estoit six autres mois qu'on appelloit l'arriere saison, où ceux qui n'avoient pas fait provision, ou par impuissance, ou par paresse, souffroient beaucoup : depuis qu'on a commencé à faire du sucre à saint Christophe, la Rade n'a jamais esté sans vaisseaux, non

plus que les magasins sans marchandises. La Martinique & la Guadeloupe en sont plus fréquentées que jamais depuis qu'ils y ont travaillé, & le seront encor davantage dans la suite des temps; & par ce flux & reflux continuel de vaisseaux, il n'y a plus d'arrière saison dans les Isles.

On a encore une autre espèce de commerce dans quelques Isles avec les Sauvages, qui a esté autrefois meilleur qu'il n'est à présent: car au commencement que les Isles ont esté habitées, ces Barbares ne connoissant pas la valeur des choses, ils les donnoient pour des bagatelles, & pour lors un Sauvage eut donné son lit de coton pour un verre d'eau de vie, ou pour un petit cousteau.

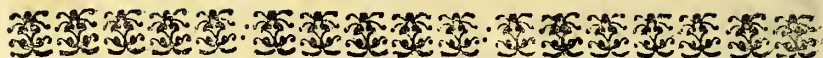
Ils apportent de belles dépouilles de Carer, que nous appellons communément en France, écaille de Tortuë, dont on fait de beaux ouvrages; c'estoit la marchandise la plus recherchée par les François, & l'on en avoit une dépouille de treize feuilles pour une hache, pour quelques grains de Cristal, ou de la Raffade, pour leur faire des brasselets & des coliers: à présent qu'ils en connoissent mieux le prix, ils demandent bien d'autres choses.

Outre cette écaille de Tortuë, ils apportent encore des Cochons en vie, des volailles & des Perroquets, & du poisson cuit, qu'ils vendent pour de la toile, pour faire des voiles à leurs Pirogues.

Quelques Holandois leur ont porté des flèches ferrées, & mesme des armes à feu pour du Carer.

Quoy qu'ils ne viennent que rarement aux Isles, on ne laisse pas de traiter avec eux, & il y a certains François à qui les Gouverneurs donnent beaucoup de traite, & qu'ils enuoyent à la Dominique & à S. Vincent, d'où ils rapportent quantité de Carer.

Ils ne sont plus si niais qu'ils ont esté, & cōme ils connoissent le besoin qu'ils ont eu de leurs lits apres les avoir vëdus, ils n'en vendent plus. C'est pourquoy la plupart des lits de coton qui sont aux Isles, nous sont venus de terre ferme.



Des Artisans.

§. V I I.

Bien que ce soit ce qui manque le plus dās les Isles: ce n'est pas pourtāt que sa Majesté, qui a permis l'establissement des Colonies, ne leur ayt donné de beaux privileges pour les y attirer, declarant par son Edit du mois de Mars 1642. Que les Artisans qui passeront esdites Isles, & y exerceront leurs métiers pendant six années consecutives, seront reputez maistres de chef-d'œuvre, & pourront tenir boutique ouverte en toutes les Villes de nostre Royaume, à la reserve de nostre ville de Paris, en laquelle ne pourront tenir boutique ouverte que ceux qui auront pratiqué leursdits métiers esdites Isles pendant dix années. Neantmoins les Apotiquaires, Chirurgiens, Barbiers, Maistres de Monoye, Orfevres, & tireurs d'or, ont esté exceptez de ce privilege par Arrest du Parlement rendu l'onzième Juillet 1664.

Ce n'est pas que beaucoup d'Artisans n'ayent passé aux Isles; mais comme ils trouvent mieux leur compte à estre maistres que valets, ie veux dire, à acheter une habitation & à la faire valoir, que de travailler pour les autres, de là vient qu'ils sont rares, & que le peu qu'il y en a, exige des salaires excessifs, si bien que tout ce qu'ils font, couste à proportion biē plus qu'il ne fait en France: & parce qu'ils gagnent beaucoup en peu de temps, ils ont bien-tost acheté une habitation; apres quoy ils n'exercent plus leur art ou leur mestier que par maniere d'aquit, pour se défaire peu à peu de leurs pratiques.

Il y a beaucoup de Chirurgiens, & l'on ne trouve point de quartier où il n'y en ayt un ou deux. Ils entreprennent les Cases à l'année, & on leur donne cinquante livres de perun

Des Antilles habitées par les François. 469

par teste, hōmes, femmes, enfans & seruiteurs, tant blancs que noirs, moyennant quoy ils sont obligez de les traiter, & de leur fournir de remedes dans leurs maladies à la reserve des accidens, comme les blessures qui arrivent par batteries ou autrement, qui leur valent beaucoup, n'estant point comprises dans leur marché. Ils doivent faire le poil chaque semaine aux François, & ceux qui ont bien de la pratique deviennent riches en peu de temps: car ils ne dépenſent guères en remedes, & ont un ou deux petits garçons qu'ils achètent pour trois ans, qu'ils envoient par les Cafes faire le poil, ce qui les soulage beaucoup: outre qu'ils ne leur coûtent guères à nourrir; car ils sont incessamment en campagne à faire leur tour. Si tost qu'ils ſçavent faire le poil & un peu ſaigner, ils se croient habiles hommes, & quoy qu'ils ſoient fort ignorans, ils ne laissent pas de s'avancer. Les premiers de cette profession qui ont esté aux Isles, y ont fait des fortunes tres-considerables; c'est assez de dire, que M^r Giraud qui a laissé plus de 300000. livres de bien, & M^r Aubert en ont fait l'exercice aux Isles, & que c'est par là qu'ils ont commencé leur fortune.

Le mestier de Torqueur s'apprend aux Isles, on y est maistre sans chef-d'œuvre, & sans qu'il en coûte que la peine de l'apprendre: ce sont ordinairement de pauvres garçons qui ayant acheué leurs trois ans de service s'adonnent à ce travail. Il est fort lucratif, & un garçon qui y est habile peut avoir beaucoup de reste au bout de l'année, car ils sont nourris à la table du maistre: mais comme ils ne travaillent qu'une partie de l'année, la pluspart mangent dans une saison ce qu'ils ont amassé en l'autre. Il y a presentement beaucoup de Cafes à la Guadeloupe & à la Martinique, où on a fait apprendre des Nègres à Torquer; & quoy qu'il n'y ait pas grand profit, c'est pourtant une grande commodité, parce que les maistres en disposent comme il leur plaist, ce qu'ils ne peuvent pas faire des Torqueurs François, qui sont souvent la débauche, & de laquelle on a peine de les retirer, bien que la besogne ſoit pressée.

Il y en a qui ne font d'autre mestier que de scier de long

dans les bois , & de faire des planches qu'ils vendent bien cher aux habitans. Il y a des Charpentiers , quelques Maçons , & des Serruriers , qui se mêlent aussi de racommoder les armes.

J'ay veu un Potier d'estain à saint Christophe chez Monsieur le General de Poincy , aussi bien que des Corroyeurs , qui corroioient des peaux de cheual pour faire des harnois , mais ie n'en ay point veu ailleurs.

La necessité des Cabroüets ou Chariots pour traifner les marchandises : des fornies pour le sucre , & des quaiſſes pour l'embarquer , qu'on faisoit venir d'Hollande à grands frais , ont obligé les habitans d'y appeller des Charrons & des Tonneliers.

Il y a eu autrefois un Coutelier à la Guadeloupe , à qui Monsieur Houël auoit donné deux de ses Nègres pour apprentifs , comme il auoit fait aux Charrons & à tous les Artisans qui travailloient chez luy , pour auoir des ouvriers à sa discretion. L'on a pourtant crû que c'estoit une mauuaise politique , d'apprendre à des esclaves à manier le fer , parce que dans une revolte ils pourroient beaucoup nuire.

Il y a quantité de Tailleurs d'habits , mais il faut qu'ils soient plus gens de bien que ceux de France ; car quoy qu'ils soient fort employez , ils sont presque tous gueux , ce qui est une preuve qu'ils ne dérobent pas.

Il y a un Confiseur à la Martinique , qui confit des Ananas , du Gingembre , du Piment verd , des Oranges , des Alimons , & d'autres fruits : Et cōme le sucre y est à bon marché , & que à tous ces fruiſts ne luy coûtent rien , il ne se peut qu'il ne s'enrichisse ; car il en debite une prodigieuse quantité , & aux habitans , & aux Capitaines de Navires ; car personne ne s'embarque pour la France ou pour la Hollande , sans faire provision de ces Confitures , particulièrement du Gingembre , & d'une espece de Piment doux , qui est fort excellent sur mer. Comme il y a aux Isles les plus belles Oranges & les plus beaux Limons qui soient au monde , on pourroit faire un grand commerce de ces confitures , si l'humidité de la mer ne leur faisoit pas perdre leur glaciſ en chemin.

Depuis l'arrivée du débris du Recif, quelques François & quelques Holandois qui se refugierent à la Martinique, y ont establis des Cabarets où ils traitent par teste, & où l'on va prendre ses repas comme dans les Cabarets de France: l'on ne scauroit croire ce qu'ils y ont gagné, car outre qu'ils ont adroitement retiré tout l'argent monoyé qui estoit répandu dans toutes les Cases de l'Isle, ils ont profité du plus clair & du plus liquide du bien de beaucoup d'habitans: car trois ou quatre personnes dépenseront quelquefois chacun leur cent livres de petun à desjeuner; d'où l'on peut conjecturer le grand profit que ces Cabaretiers font; quand les habitans se mettent à faire des débauches de trois ou quatre jours, car pour lors plusieurs y mangent tout le petun qu'ils ont apporté au poids, pour acheter les denrées dont ils avoient besoin, ou pour payer les droits.

Il y a quelques Menuisiers, mais il n'y a ny Chapeliers ny Cordoniers, ny de tous les autres mestiers que nous voyons en France: Il y a aussi des Mareschaux, car bien que les chevaux qui viennent de Corossol ne soient ferrez que des pieds de devant, neantmoins les chevaux de prix sont ferrez des quatre pieds.



Des mœurs des habitans, des Colonies.

§. VIII.

L'On eut eu bien de la peine d'en faire la peinture, il y a vingt ans, qu'on ne se connoissoit pas les uns les autres, & que le peu de fréquentation qu'on avoit ensemble, estoit cause que la plupart gardoient la coustume de vivre qu'ils avoient pratiquée chez eux. Outre qu'il n'y avoit rien d'arresté, la nécessité qu'on avoit de monde faisoit qu'on souffroit toutes choses, & c'estoit un flux & reflux continuel de

voyages de l'Amerique en France, & de France en l'Amerique : mais les mariages ont arresté les hommes, qui ayant laissé beaucoup d'enfans qui n'ont aucune habitude en France, ont affermy les Colonies, & estably une façon de vivre fort douce & fort agreable.

Les travaux & les soins des Religieux Missionnaires à bien instruire le peuple, & particulièrement les enfans, les ont rendus exacts au service de Dieu; il y a beaucoup de pieté, & l'on voit avec édification quantité de familles, & les meilleurs des Isles, faire les prieres ensemble tous les soirs au son d'une cloche, qui y appelle tous les Domestiques. Je l'ay veu pratiquer chez Monsieur le general du-Parquet : car tous les jours les François Domestiques, tant gardes que les petits Officiers, se trouvoient avec luy à sa Chapelle pour entendre la Messe.

A six heures du soir on sonnoit les prieres, auxquelles il ne manquoit jamais de se trouver avec madame & toute sa maiso, & personne ne s'en dispensoit que pour des occasions bien pressantes. Apres les prieres, il y avoit un jeune homme qu'il avoit acheté exprez, qui faisoit prier Dieu les Nègres tout haut, leur faisant reciter le *Pater*, l'*Aue*, le *Credo*, & le *Confiteor* en François, avec les Commandemens de Dieu, & un Formulaire de prieres avec des actes de contrition: Et tout se terminoit par un *Exaudiat* pour le Roy, & la maison Royale: à son imitation les bons habitans ont pris cette sainte coutume.

Ils sont fort charitables à secourir les malades qu'ils appellent *Malingres*, ce sont pauvres Torqueurs qui ont mangé leur fait, ou d'autres qui achevent leurs trente-six mois, qui tombant malades n'ont aucune retraite. Je ne scaurois oublier icy ce que j'ay tres-souvent veu de mes yeux à la guadeloupe chez le sieur Dorange, sa Case estoit la maison des pauvres, il avoit une chambre qui ne servoit qu'à les recevoir, & sa femme leur lavoit les pieds, & les assistoit avec toute sorte de charité & de tendresse: tout le monde en estoit edifié, car cette maison, qui estoit sur un grand chemin estoit ouverte à tous les passans, & j'y ay veu quelquefois jusqu'à
trente

trente personnes, qui apres avoir mangé au soir tout le pain de la Case, alloient avec luy arracher du Manyoc, afin d'en faire pour le dé-jeuner du lendemain. Dieu a éprouvé ce bon habitant comme Iob : car apres avoir passé le plus beau temps de sa vie à la Guadeloupe, où il estoit des plus accommodez, il en fut chassé (commel'on dit) le baston blanc à la main : mais il luy a rendu à la Martinique, sept fois autant qu'il en auoit perdu.

L'hospitalité est fort pratiquée dans les Isles, & c'est une chose merveilleuse de voir l'empressement que ceux de la Martinique témoignēt aux nouveaux venus: car quel quefois il descēdra cent cinquāte personnes d'un Navire à terre, qui sont bien receus, & bien regalez par des gēs qui ne les ont jamais vus: parce qu'ēcore qu'il n'y ait point d'hostelleries dās les Isles, l'on ne laisse pas d'estre bien receu par tout. Quād on va d'un quartier à l'autre, on ne fait point de difficulté d'entrer dans la 1. Case qu'on trouve sur le chemin, le Maistre reçoit son Hoste avec civilité, luy presente le bout de perun pour fumer, & du vin ou de l'eau de vie; si le voyageur veut tarder, on luy tend un liēt, & il peut s'asseurer d'estre le bien venu.

Cette hospitalité s'exerce mesme entre les habitans des Isles differentes, quand ils vont de l'une à l'autre: où ils font leurs affaires sans rien déboursē. Quand on a la moindre connoissance chez une personne, quand ce ne seroit que de l'amy de son amy, ou de quelqu'un de mesme pays: l'on y est aussi familier que chez soy, l'on y demeure les semaines & les mois entiers, & ceux qui vous reçoivent s'estiment honorez de ce que l'on a preferé leur Case à d'autres.

Depuis l'establissement de ces mal-heureuses gargoteries, l'on agit avec plus de circonspection, & il y en a qui ayment mieux qu'il leur en couste que d'estre à charge : c'est pourquoy il y a sujet de craindre que cette vertu Chrestienne, ne devienne aussi rare aux Isles qu'elle est aujourd'huy en France.

Le peuple y est fort laborieux, & les faineants y passent

fort mal leur temps. Il est vray que ce rude travail ne dure pas tousiours : car d'abord qu'un homme a gagné de quoy avoir des esclaves, il prend un Commandeur sur qui il se repose du soin de l'habitation, & n'a plus d'autre soin que de se divertir; ce n'est pas que le Maistre n'ayt l'œil sur le travail de ses gens, mais il ne met plus la main à la besogne.

L'on a remarqué que ceux qui viennent les mieux accommodés aux Isles y deviennent gueux; car comme ils trouvent quantité de bons habitans, qui ne cherchent qu'à passer le temps, ils joient, ils se divertissent, & mangent insensiblement leur petit fait : au lieu que ceux qui y sont venus engagez, & que la nécessité a obligé de servir, travaillent avec ardeur quand ils sont libres, pour amasser de quoy se mettre à leur aise.

Il n'y a point de difference de Noble, & de Roturier, entre les habitans, celui qui a plus de bien est plus considéré; car il n'y a que les Officiers qui tiennent rang, ainsi les richesses seules font la distinction entre les autres. Les hommes y portent la qualité de Soldats, & il y a fort peu de maistres de Cases, qui ne portent l'espée au costé, & la canne à la main, en quelque endroit qu'ils aillent.

Le luxe est grand dans les Isles, l'on est sur tout fort curieux de beau linge, & parce que la plupart ne portent point de pourpoint : ils ont des chemises de toile de Hollande, fort belles, avec des Crauates au col, qui ont plus d'une aune & demie de longueur. Les hauts de chausses sont de quelque beau drap ou de quelque belle serge brodée de passement d'or & d'argent, ou chargés de quantité de galands. Les Officiers sont ordinairement fort lestes & fort curieux en bouquets de plumes & en baudriers, à quoy ils n'y épargnent rien. L'on n'y porte point de manteaus, si ce n'est quand il pleut, ou quand on fait voyage. Vn certain gaillard à ce sujet voyant vn nouveau venu à l'Eglise, avec un manteau sur ses épaules, le fit assigner devant le Juge, pour demander dédommagement contre luy de sa levée de petun, disant qu'il la luy alloit faire perdre, par l'hyver qu'il alloit amener aux Isles.

Les femmes jouissent du privilege de leurs maris , & elles croient que leur qualité de Soldats meritent bien qu'on les traite de Damoiselles. Elles en soutiennent assez bien le rang par leurs braueries , mais particulièrement les femmes des Officiers, qui sont toutes vêtues de des-habillés de tafetas, ou de satin de couleur. De là vient que les rubans sont l'une des bonnes marchandises , & qui a le plus de debit dans le pays, à cause de la prodigieuse quantité qu'il en faut: & j'en ay veu avec d'aussi beaux points de gennes qu'en France. Il est vray que leur vanité & leur luxe a esté plus grand qu'il n'est pas à present; car elles mettoient autrefois sur elles, tout ce que leurs maris pouvoient gagner, & l'on eut dit qu'ils ne travailloient que pour les faire braves : ce qui avoit donné lieu à ce proverbe, que les Isles estoient l'enfer des hommes François, & le Paradis de leurs femmes : & au contraire, qu'elles estoient l'enfer des femmes Sauvages , & le Paradis de leurs maris; parce que les femmes Sauvages travaillent comme des esclaves , & font tout, pendant que leurs maris se promènent ou s'arrachent la barbe ; & que les François s'éventrent à force de travailler , pendant que leurs femmes ne se mettent en peine que de faire les belles.

Comme les hommes vont de temps en temps voir les Gouverneurs, leurs femmes vont aussi faire leur Cour aux Gouvernante.

Les habitans vivent assez en paix les uns avec les autres, & s'ils ont quelques contestations, c'est ordinairement pour leurs bornes & les lizieres de leurs habitations.

Autrefois ils se traitoient assez souvent , avec des dépenses & des profusions effroyables , & beuvoient dans ces festins avec des excez qui surpassoient ceux des Allemans; mais à present il y a bien de la moderation, & ils se cōtentent de boire des vins de Madere¹, qui ne font pas si mal que l'eau de vie , dont au commencement ils faisoient des dégasts estranges.

Ils n'ont pas l'exercice des jeux de la France, parce qu'ils

n'ont pas le temps, & il n'y a guère que les Magaziniers des Forts qui se divertissent quelquefois à la boule.

Ils s'entr'assistent fort charitablement, quand un habitant veut recouvrir sa Case, tous les voisins viennent l'aider, & il leur rend la pareille dans les occasions. Quand on a un travail pressé, l'on emprunte les Nègres des uns & des autres, & l'on ne les refuse que tres-rarement.

Les visites sont fort fréquentes, ce qui sert beaucoup à entretenir l'amitié, aussi l'on est toujours fort bien reçu de ceux que l'on va voir, & l'on n'est fort jamais que l'on n'ait fait grande chere; car l'on fait gloire de bien traiter ceux qui viennent rendre visite, & j'ay vu des plus considerables des Isles, qui s'épargnoient, pour avoir dequoy bien regaler leurs amis, quand ils les venoient voir.

Les plus riches envoient de bonne heure leurs enfans en France pour y estudier; car il n'y a pas encore de College dans nos Isles comme dans celles d'Espagne. Les femmes y vivent dans une grande liberté, neantmoins sans scandale. Elles suivent ordinairement leurs maris dans les visites qu'ils feroient à leurs amis. La chaleur fait que chez elles particulièrement, elles sont vestuës à la negligence, n'affectant d'estre braves que quand elles sortent, ou pour venir à l'Eglise, ou au Fort, ou pour rendre visite.

La plupart des Peres & des Meres elevent leurs filles avec un peu trop de liberté; c'est pourquoy la retenue & la modestie exterieure de nos filles de France leur manque, aussi bien que beaucoup de choses qu'elle devroient savoir, comme travailler en Tapissierie, en linge, blanchir, & autres choses semblables. On les marie fort jeunes, & ie ne sçay si la chaleur du pays y contribuë, mais on ne fait pas de difficulté d'en marier à onze ans, qui auroient encore la bavette en France; elles ont des enfans de bonne heure; & elles acouchent sans beaucoup de douleur; j'en ay vu une qui estoit acouchée à douze ans & demy, qui m'assura qu'elle n'avoit pas souffert plus d'un demy-quart d'heure, encore la douleur n'estoit-elle pas considerable.

Des Antilles habitées par les François. 477

La façon de vivre du pays est si agreable, & l'on y vit dans une liberté si honneste, que ie n'ay pas veu un seul homme, ny une seule femme qui en soient revenus, en qui ie n'aye remarqué une grande passion d'y retourner.

La dureté avec laquelle la plupart traitent les François engagez qu'ils ont achetés pour les servir trois ans, est la seule chose qui me paroist fascheuse ; car ils les font travailler avec excez, ils les nourrissent fort mal, & souvent les obligent de travailler en la compagnie de leurs esclaves, ce qui afflige ces pauvres gens plus que les peines excessives qu'ils souffrent. Il y a eu autrefois des maistres si cruels qu'on a esté obligé de leur deffendre d'en acheter jamais, & j'en ay connu un à la Guadeloupe, qui en a enterré plus de 50. sur sa place, qu'il avoit fait mourir à force de les faire travailler, & pour ne les avoir pas assistés dans leurs maladies. Cette dureté vient sans doute de ce qu'ils ne les ont que pour trois ans, ce qui fait qu'ils ont plus de soin d'épargner leurs Nègres, que ces pauvres gens ; mais la charité des gouverneurs a beaucoup adoucy leur condition par les ordonnances qu'ils ont faites en leur faveur.



*Des maladies auxquelles les habitans de nos Isles
sont sujets.*

§. I X.

ENtre toutes les maladies, dont les habitans de nos Isles sont attaqués, il y en a qui sont communes avec celles de la France, & d'autres qui sont propres & particulieres à toutes ces Isles, & aux terres qui sont exposées à une mesme température de l'air. Les Fièvres intermitantes, les Tierces, les double tierces, & les quotidiennes, attaquent pour l'ordinaire les nouveaux venus : si bien qu'il semble que ce soit

une espece de tribut , qu'il faut payer en arrivant aux Isles. L'on en est pourtant quitte à bon marché , puisque ces fièvres intermitantes n'excedent guères quatre ou cinq acces, & elles sont d'autant moins dangereuses, qu'elles prennent plus promptemēt; car l'on a remarqué qu'elles causent bien souvent, ou la mort, ou des maladies qui ont de tres-fascheuses suites, à ceux qui en ayant esté exempts à leur arrivée, en sont saisis durant le cours de la premiere année: c'est pourquoy les plus prudens qui n'ont point payé ce tribut, se conservent par un regime de viure fort moderé, se gardans de manger avec excez des Citrons, des Oranges, des Figues, des Bananes, & des autres frui&s du pays.

Au commencement que les Isles furent habitées, l'on imputoit la cause de ces fièvres, au mauvais air que les terres nouvellement défrichées ont coustume d'exhaler: mais depuis qu'elles ont esté découvertes, & que l'air y est devenu incomparablement plus pur; tous les nouveaux venus n'ont pas laissé de payer ce tribut comme auparavant; d'où vient que nos habitans sont contrains de dire, que c'est le changement de Climat & de viure, fort differens de ceux de l'Europe, qui sont cause de ce déreglement d'humeurs.

Outre toutes ces fièvres intermitantes, l'on est aussi tourmenté des fièvres chaudes continuës, avec leurs symptomes comme en France, de Pleuresies, de Colliques bilieuses, de Dissenteries, & de toutes les autres maladies, auxquelles le corps humain est sujet; mais il faut avouer que comme le pays est plus sain, elles y sont aussi plus rares.

Nos habitans sont aussi sujets à certains maux qu'ils appellent maux d'estomach & d'hydropisies, qui décōcertent tous les Chirurgiens, & enlèvent presque les deux tiers de ceux qui meurent dans les Isles, mais particulieremēt les pauvres engagez; sans qu'ils y puissent donner remede: parce que la plupart connoissent aussi peu le mal, que sa cause, & les remedes qu'il y faut apporter. Bien que ie ne pretende pas icy faire le Medecin, ie ne sçaurois pourtant m'empêcher de dire, ce que mes recherches m'ont fait connoître de ces maux.

Des Antilles habitées par les François. 479

Leur principale source est à mon aduis l'imprudence de nos François, qui ne se precautionnent nullement contre tout ce qui les leur peut causer, & de ce que ces maux commençans sans douleur, ils les negligent jusques à ce qu'ils ne soient plus en estat d'y remedier. Ce dernier inconvenient regarde particulièrement les pauvres serviteurs engagez, qui seroient mal receus à vouloir quitter leur travail, & à se dorloter, pour un mal qui n'est presque rien dans l'apparence, si bien qu'estans poussez au travail, jusques à ce qu'ils succombent, il y en a tres-peu qui en réchappent.

Mais ce qui leur est commun avec les autres habitans nouvellement arriuez, c'est l'indiscretion avec laquelle ils usent des fruits & des eaux du pays; car la parfaite santé de l'homme consistât dans la liberté du mouvement du sang, & des esprits, qui contiennent la vie, & la distribuent dans toutes les parties du corps, l'empêchement ou le dérèglement de ce mouvement, fait des obstructions qui sont les veritables causes des maux, dont nous parlons maintenant: parce que nos François nouvellement arrivez dans un pays fort chaud, mangent indiscrettement pour se rafraîchir quantité de Citrons, & boivent des eaux froides comme de la glace: & apres avoir bien sué tout le long du jour, goustent avec delices tous découverts les fraischeurs piquantes des nuits. Plusieurs mesmes des pauvres engagez, se couchant assez souvent encore tous moites de sueur sur la terre, ils en attirent les vapeurs froides & veneneuses; d'où vient que les Pores, les veines & les Arteres se reserrant tout à coup, la Circulation du sang, & la transpiration des esprits en est empêchée, & en suite le foye & le ventricule n'ayant plus l'entiere liberté de leurs fonctions, perdent leur force, & font bien-tost paroître tous les symptomes, qui sont les veritables appanages de toutes ces maladies. Car ils sont surpris de debilité, de lassitudes, & de maux de cœur, qui sont suivis de fièvres lentes, & sur tout du mal qu'ils appellent *coup de barre*, qui n'est autre qu'une douleur qui leur prend sur le milieu des cuisses, qui les empesche de se remuer, & tout cela est accom-

pagné d'une soif enragée, qui attire apres soy l'hydropisie. Vne bile jaune se répand quelquefois par tout leur corps, & la tristesse & la melancolie s'emparant pour l'ordinaire de leur esprit, les acheue & les met au tombeau.

Les principaux remedes contre ce mal, sont d'éviter toutes les causes, qui le produisent; car lors qu'il est vne fois enraciné, il est presque impossible de le guerir. Nos Chirurgiens leur ordonnent bien de se promener & de faire de l'exercice, mais la difficulté de respirer les en empêche; ils leur commandent de manger peu & souvent, & des aliments de bon suc, & c'est pour l'ordinaire ce qui leur manque. Car comme il n'y a point de Boucheries establies dans la plus part de nos Isles, la viande fraîche ne se rencontre pas toujours, & la plus-part des Maistres ne peuvent, ou ne veulent pas en faire la dépense, pour leurs engagez, d'où vient qu'il en meurt une infinité de ces maux.

Il y a un autre sorte de mal, propre & particulier à nos Isles, que plusieurs ont trainé jusqu'à la mort, & d'autres ont esté contraints d'en venir chercher le remede dans les eaux de Bourbon, & dans l'experience des bons Medecins. Ce mal est une espece de Paralysie ou engourdissement des nerfs & des tendons, causé par une pituite visqueuse, qui distillant du cerveau, imbibe la substance de ces nerfs, & empêche la libre communication des esprits vitaux, d'où il arrive que les membres, & particulièrement les bras & les jambes, demeurent destituez de leurs forces, & quelques-fois demeurent tout contrefaits. J'ay veu des habitans qui se sont servis utilement pour la guérison de ce mal, des decoctions dessicatives que l'on donne aux verolez. D'autres en se frotant le col, & l'épine du dos, avec de la graisse de serpent batuë avec de bonne eau de vie: les autres se servent d'huile de Fregate. Nos Chirurgiens leur ordonnent pour regime de manger des viandes rosties, les plus seiches qu'il se peut, pourveu qu'il n'y ait point de fièvre.

L'usage immodéré des fruits du pays, engendre une si grande quantité de bile que les coliques bilieuses y sont ordinaires,

naires, & dont j'ay veu mourir plusieurs. Les medicamens dont l'on se sert pour ces maladies aiguës, sont les mesmes dont on se sert en France quand on en est attaqué : mais j'en ay veu qui se sont soulagez & mesme gueris, par des ventouses qu'ils se sont fait appliquer sur le ventre.

L'on y est aussi sujet à un certain mal des yeux, (que les habitans appellent le mal à la mode) qui les rend challeux, enflâmez & pleureux. Ce mal dure ordinairement huit ou neuf jours, apres lesquels il diminuë petit à petit, & se guérit de soy-mesme. Nos habitans croient que les remedes l'irritent, mais ie suis certain qu'il y en a de fort bons dans nos Isles, & particulierement que quelques gouttes du suc de ces excroissances, qui viennent sur l'arbre, que l'on nomme dans les Isles fromage de Hollande, les gueriroient ou les soulageroient beaucoup.

La verole des Indes que nos habitans nomment *Pian & Epian*, dont j'ay suffisamment parlé en traitant des maladies des Sauvages, a passé jusques à nos François : soit que quelques uns l'ayent gagnée par leurs débauches avec les femmes Sauvages, soit que d'autres l'ayent contractée par leur negligence à se tenir proprement, se laissant remplir de chiques, ou se veautrant souvent dans la poussiere & dans l'ordure, comme font plusieurs petits enfans, auxquels ce vilain mal arriue sans aucune autre cause ; soit en mangeant des viures corrompus, du poisson à demi-cuit, en faisant ordinaire de Lezards, beuvant des eaux croupies, & du Oüycou moisy & gasté : car toutes ces choses en particulier contribuent à produire ce vilain mal, & quelques-unes toute seules sont capables de le donner.

Nos Chirurgiens gardent presque la mesme methode que ceux de France pour le guerir ; mais la plupart des François & des Nègres ne sont pensez que lors que le mal est inveteré, & qu'il les presse de près. Ie croy pourtant que comme ce mal se gagne aisément, il se gueriroit aussi avec bien de la facilité, si l'on y appliquoit des remedes aussi-tost qu'il est connu.

Plusieurs habitans, mais particulierement les pauvres

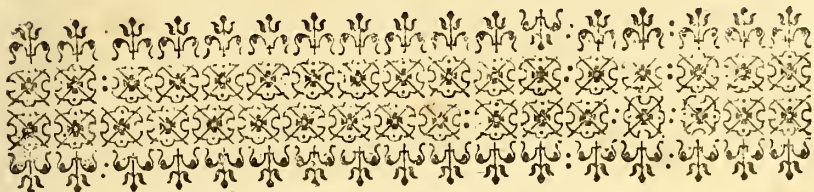
serviteurs, sont fort tourmentez d'ulceres aux jambes & aux pieds. L'on en peut distinguer de deux sortes, dont les unes procedent de cause interieure, c'est à dire, de la corruption & de l'abondance des humeurs, comme celles qui arrivent dans les temps humides & pluvieux, & les autres de causes externes, comme celles qui arrivent pour avoir laissé quelque peaus de Chiques, en les tirant de dessous les ongles des orteils, qui bien souvent se communiquent d'un orteil à l'autre, & deviennent si malignes, qu'il y faut souvent appliquer le verd de gris, & l'eau forte, pour les guerir. l'en ay guery plusieurs en leur faisant vser de decoction de gayac, & en lavant leurs ulceres avec la mesme decoction, laissant dessus une compresse mouillée d'eau de vie.

Les Chirurgiens sont dans nos Isles, tout ensemble Medecins & Apotiquaites; mais la pluspart estant tres-ignorans, ou ils ne connoissent pas les remedes, ou ils ne sçavent pas s'en servir.

L'on y saigne fort rarement, & l'on croit que c'est excéder que de saigner cinq fois dans une fièvre violente, parce que la pluspart des maladies dégènerent en hydropisies.

L'on pratique quelquefois avec succez la saignée du front, pour certains maux de testes violens, qui prennent subitement aux François & aux Nèges, qui travaillent dans les jardins pendant la plus grande ardeur du Soleil. Les malades souffrent beaucoup dans la pluspart de ces Isles, parce que n'y ayant point de Boucheries, comme j'ay dit, l'on n'y fait les bouillons que de quelques volailles sans herbes; si bien qu'il n'y a guères que les plus aisez qui puissent entretenir un regime convenable pour la guerison.





TRAITE VIII. DES ESCLAVES

Des Antilles de l'Amerique.

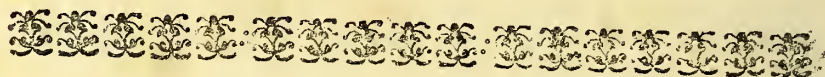


E ne pretens pas traiter icy , en Iurisconsulte de la nature de la servitude , & de la qualité du Domaine, que l'hōme acquiert sur son semblable, par l'achapt, par la naissance, & par le droit de la guerre : mais seulement iustifier nos habitans du reproche injurieux , que plusieurs personnes, plus pieuses que sçavantes, leur font, de ce qu'ils traitent des Chrestiens comme des esclaves , les achetant , les vendant, & en disposant, dans un País où ils vivent selon les loix de la France, qui abhorre la servitude sur toutes les Nations du monde, & où tous les esclaves recouvrent heureusement la liberté perduë , si-tost qu'ils y abordent, & qu'ils en touchent la terre.

Je me contenteray seulement d'en parler en Historien , & de faire connoître au Lecteur la condition de ces pauvres miserables , dont nos François se servent dans les Isles ; & d'autant que ces esclaves sont le plus beau bien des habitans , puisque toutes les richesses du País viennent de leur travail , & qu'ils font aujourd'huy une partie tres-considerable des Antilles par leur nombre , qui excède de beaucoup celuy de nos François, j'ay crû estre obligé de

P p p ij

faire un traité particulier de leur conduite , & de leurs mœurs, dans cette Histoire naturelle, pour la rendre achevée dans toutes ses parties.



Des Esclaves Sauvages.

CHAPITRE I.

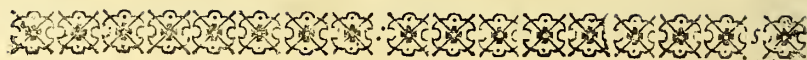
NOUS avons deux sortes de Sauvages naturels de l'Amérique qui servent dans les Antilles, les Européens qui s'y sont habituez. Les uns sont Brasiliens, les autres Aroüagues peuples de la terre ferme, & ennemis mortels de nos Caraïbes, qui leur font une sanglante guerre, c'est aussi d'eux qu'on les achete; car quand ils en ont pris plusieurs dans quelque expedition, apres avoir assouvy leur rage sur quelqu'un de ces mal-heureux, & l'avoir boucané & dévoré dans un vin general, ils reservent ordinairement les femmes pour s'en servir aussi bien à leurs plaisirs, qu'à leur ménage, & vendent les hommes & les jeunes garçons prisonniers; aux François, aux Hollandois, ou aux Anglois, selon l'amitié & le commerce qu'ils entretiennent avec ces Nations.

Pendant la guerre que les Hollandois ont fait aux Portugais dans le Bresil, leurs aventuriers faisoient indifferemment esclaves tous les Sauvages Brasiliens qu'ils attrapotent, ou à la pêche, ou dans les terres lors qu'ils y descendoient: car quoy que ces peuples fussent libres, les Hollandois pretendoient que leur bonne intelligence avec les Portugais, les rendant leurs ennemis, leur donnoit droit de leur ravir la liberté, & de les vendre dans des Isles éloignées: & comme le besoin que la plupart de ces vaisseaux ont de se rafraichir, les obligeoit de passer par nos Isles, d'autres mesme y venant exprés pour chercher du Fret, ou pour se

charger de bois verd, pour payer une partie de la dépense de leur voyage, ils y vendoient les Sauvages qu'ils auoient pris au Bresil.

Nos François n'en ont jamais pû faire autant aux Caraïbes, car quelque guerre qu'ils ayent eu contre ceux des Isles de la Dominique, de la Grenade, de la Martinique, de saint Christophe, de saint Vincent, & de sainte Aloufie, ils n'ont pû les reduire à la servitude apres les avoir pris: d'autant que ces Barbares accoustumez à la faineantise, ont une si grande horreur de cette condition laborieuse, qu'il n'y a rien qu'ils ne tentent pour se procurer la liberté par la fuite. Ce qui arriva au Gouverneur de Montserrat pour le Roy d'Angleterre, montre bien l'aversion prodigieuse que cette Nation a de la servitude; car en ayant pris quelques-uns de la Dominique, il employa toute sorte de moyens pour les contraindre de travailler; mais il luy fut impossible de les dompter, car quoy qu'il les chargeast de chaines fort pesantes pour les empescher de s'enfuir, ils ne laissoient pas de se trainer au bord de la mer pour se saisir de quelque Canot, ou pour espier l'occasion de quelque Pirogue de leur Nation qui les reportast chez eux: si bien que voyant leur opiniastreté il leur fit crever les yeux, mais cette rigueur ne luy profita de rien: car ils aymerent mieux se laisser mourir de tristesse & de faim, que de vivre esclaves.

Ce qui ayant esté reconnu par nos François, ils ont mieux aimé les tuer apres les avoir pris, ou les garder pour en faire des eschanges avec ceux qu'ils nous avoient enlevez, que de tenter inutilement de les reduire à l'esclavage. De sorte que dans ce premier Chapitre, ie n'ay à traiter que des deux sortes de Sauvages esclaves que j'ay dit, sçavoir des Aroüagues & des Brasiliens.



Des Esclaves Aroüagues.

§. I.

LA perte de la liberté, & l'apprehension d'un travail rude & fascheux, auquel les Aroüagues ne sont nullement accoustumés, sont à mon avis les deux sources du chagrin & de la tristesse de ceux qui servent d'esclaves dans nos Isles. Chagrin qui est si grand, que si l'on ne les occupe à certains travaux, qu'ils prennent plustost comme un divertissement, que comme une peine que la servitude leur impose, ils meurent de melancolie.

De là vient que pour en tirer du service, il faut les traiter en apparence comme s'ils estoient libres; car plus on leur témoigne de douceur & de familiarité, plus ils taschent de bien faire les choses qu'on leur ordonne. C'est pourquoy il ne faut point parler de les faire sarcler les jardins, ny bescher la terre pour y faire des fosses à Manyoc, ny déjamber le perun, ny de faire de rudes besognes; car on les tueroit plustost que de les y contraindre, & ils sçavent fort bien dire que ces sortes de travaux ne sont bons que pour les Nègres, si bien qu'ils ne sont esclaves, qu'à demy. C'est pourquoy nos François estudent leurs inclinations, & d'abord qu'ils ont connu l'exercice où ils se plaisent, ils les y employent & en tirent de grands services.

Comme l'on en amène peu dans les Isles, il n'y a que Messieurs les Gouverneurs, les Officiers & les principaux habitans qui en ayent, & ceux-cy ayant d'autres esclaves pour faire le travail de la Place, ils ne se servent de ces Aroüagues que pour la Chasse ou pour la Pesche, à quoy ils sont d'autant plus adroits, que ces deux exercices sont l'ordinaire occupation à laquelle ils s'adonnent chez eux.

Nous auons bien de la peine à les instruire dans les commencemens, car ils sont stupides, dédaigneux, & portent une auersion secrete aux maistres qui les retiennent à leur seruice, qui passe souvent de leurs personnes à leur Religion. Le grand secret pour les gagner à Dieu, c'est de leur témoigner de la douceur & de l'amitié; d'où vient que la charité que les Religieux Missionnaires leur font ordinairement paroistre, les rend dociles, & leur fait écouter attentiuement le Catechisme, qu'on leur fait pour les rendre Chrétiens.

Il semble que la grace du Sacrement de Baptême leur donne un autre esprit & un autre temperament: car si tost qu'ils sont baptisez, ils ne sont plus si tristes, n'ont plus tant de dégoust de leur condition, & à voir le changement de leur humeur & de leur conduite, il est aisé de voir qu'ils s'estiment aussi heureux, qu'ils se croyoient miserables; & pour lors ils seruent avec un zele qui donne de l'admiration.

Nous l'auons sensiblement remarqué en nostre Convent de la Basse-terre de la Guadeloupe, en la personne du jeune *Alayoülé*. Ce pauvre enfant fut pris à l'âge de huit ou neuf ans en son pays, par un Sauvage de l'Isle de saint Vincent, qui l'ayant amené en son Carbet, le destinoit pour estre boucané quelque iour (c'est à dire rôty & mangé en un de leurs festins;) desia mesmes les petits Caraïbes se resioüissoiét de la bõne chere qu'ils en feroient un iour, & ne l'appelloient plus que leur *Boucan*; mais son maistre traitant d'un mariage en fit present à un autre Sauvage de la mesme Isle, qui estant d'un naturel plus doux, se voyant importuné par les autres Caraïbes de le boucaner, il prit l'occasion de l'arrivée d'un Sauvage appelé *Thomas*, pour luy sauuer la vie: car il luy en fit present, & ce *Thomas* que Monsieur Houël auoit enuoyé à saint Vincent, pour decouvrir les Autheurs du massacre des habitans de Marie-galande, dont ceux de la Dominique les chargeoient, estant de retour à la Guadeloupe, amena ce jeune Aroüague chez nos Peres, qui luy en donnerent tout.

ce qu'il voulut , plustost pour auoir occasion de l'instruire, que pour en tirer du service.

Ils l'habillerent aussi-tost qu'ils l'eurent, & l'instruisirent avec tant de soin , que neuf mois apres il fut baptisé , & appelé Raymond. La grace qu'il receut de Dieu dans ce Sacrement, luy faisant connoistre le bon-heur de son nouvel estat, & la maniere charitable & des-interessée avec laquelle nos Peres agissoient en son endroit , le tenant chez eux plustost comme leur frere qu'en qualité d'esclave, l'ôt rendu si affectonné à leur service, qu'il n'a jamais plus de joye que lors qu'il peut leur témoigner son zele. Il s'est adonné à l'exercice de la pesche , où il s'occupe avec d'autant plus de plaisir , qu'il connoist que sa peine leur est vtile. Il est fort zelé pour la Religion Chrestienne qu'il a embrassée, aussi bien que les autres Aroüagues convertis ; & il ne peut souffrir la nudité des Sauvages de nos Antilles, & témoigne une horreur extrême de leur façon de viure.



Des Esclaves Brasiliens.

§. I-I.

LA grande communication que les Brasiliens ont avec les Portugais , leur éveille d'une telle maniere l'esprit, qu'ils n'ont rien de sauvage que le nom & l'exterieur : si bien qu'ils sont incomparablement plus adroits à toutes choses, plus civils dans leurs façons de faire, & d'une humeur plus gaye que les Sauvages de nos Isles , & que les Aroüagues. Ils ont une adresse admirable pour la Chasse & pour la Pesche, & il ne faut qu'un esclave Brasilien dans une Case, pour fournir en tout temps, la table du Maître, de Gibier & de poisson.

La vivacité de leur esprit les rend plus faciles à instruire,

struire, & ils comprennent beaucoup mieux, & en moins de temps les mysteres de nostre Religion, que les Aroûagues. L'on distingue aisément ceux qui ont esté convertis à la foy par les Portugais, d'avec ceux qui ont demeuré au Récif avec les Holandois, par la pieté & par la deuotion qu'ils font paroistre dans les Eglises, par l'assiduité qu'ils apportent au seruice diuin, & par leur extérieur, dans lequel ils font paroistre bien plus de retenue & de modestie.

Ils supportent la misere de leur condition avec assez de patience, & pourueu qu'on les traite avec douceur, ils sont prests à tout faire, excepté à trauailler à la terre. Nos habitans s'accommodât à leur humeur par necessité, ne les y occupent pas, mais seulement à la Pesche & à la Chasse, pour lesquelles ils les achètent ordinairement.

Les femmes Brasiliennes sont des thresors dans les familles; car outre qu'elles font les choses du ménage, auxquelles on les applique, plus proprement que les femmes Nègres, elles y sont plus habiles. Nos Damoiselles Françoises sont ravies d'en auoir pour porter leurs enfans, qui n'en ont pas tant d'aersion que des femmes Mores, & i'en ay veu qui s'en seruoient mesme pour les nourrir. Madame la Generale du Parquet en auoit deux qui luy seruoient de filles de chambre, & qui s'en acquitoient parfaitement bien.

Elles font une espece de Cassaue, qui n'est pas plus épaisse qu'un escu blanc, si appetissante, que j'ay veu des habitans la préférer au pain des farines de France, qu'on mange à la table des Gouverneurs, & de quelques Officiers. Le Oüycou qu'elle font, & dans lequel elles mettent quel que peu de Gingembre, a tout un autre goust, & est infiniment plus agreable à boire, que celuy qu'on fait ordinairement aux Isles. L'adresse qu'elles ont à émonder le ris, a obligé quelques habitans de la Martinique d'en cultiuer; j'en ay veu chez nos Peres d'aussi blanc que celuy qu'on nous apporte en France; & leur Brasilienne le piloît si delicatement dans une grosse souche d'arbre, que son mary aussi Brasilien auoit creusé exprés, qu'elle en tiroit la pellicule rougeastre, sans en écraser un grain.

Elles ont un secret particulier pour blanchir le linge, aussi bien que beaucoup d'adresse, pour apprester les viandes : mais ce que j'ay observé de plus admirable dans leur conduite, c'est qu'elles sont aussi attachées au travail, que leurs maris le sont à la faineantise, car elles ne sçauroient demeurer en repos : si tost qu'elles ont achevé une besogne, elles en commencent une autre : & quoy qu'on leur donne à faire, elles ménagent si bien leur temps, qu'elles en trouvent assez, pour filer du coton pour se faire des Lits, ou quelques hardes pour leurs enfans : quelques-unes mesme tricotent, & font de fort beaux Bas pour leurs Maîtres & pour leurs Maistresses.

Il les faut traiter comme les Aroûagues pour en tirer du service, les laisser dans l'opinion qu'ils sont libres, & ne leur commander que les choses qui flattent leurs inclinations : car ils ont cette manie, de ne rien faire des choses qu'ils croient qu'on leur commande comme à des esclaves : c'est pourquoy il faut les laisser faire, & ils en deviennent infiniment plus utiles, que quand on les traite avec empire & avec rudesse. C'est en cela particulièrement qu'ils sont bien differens des Nègres, dont l'humeur arrogante veut estre traitée avec autorité ; ce qui a donné lieu à ce proverbe usité dans les Isles : *regarder un Sauvage de travers, c'est le battre, le battre, c'est le mer; battre un Nègre, c'est le nourrir.*

Quand un esclave Brasilien se mesle ou de la Chasse ou de la Pesche, il ne faut attendre autre chose de luy : car quand il est revenu de l'un ou de l'autre exercice, il se repose le reste de la journée, à moins qu'il ne luy prenne fantaisie de faire quelque chose, comme d'accommoder ses lignes, ou de faire des flèches, pour se des-ennuyer. Il y en a qui n'usent point de poudre & de plomb à la chasse, & qui n'y vont qu'avec l'arc & les flèches ; à quoy ils sont si adroits, que j'en ay veu un, tirer des grives avec de petites flèches, qu'il leur dardoit avec la main. Mais ce qui est presque incroyable, celui que nos Peres avoient à la Martinique, tiroit des Colibris de cette maniere, en mettant au bout d'une flèche lon-

gue d'un pied , un petit tampon gros comme un pois, de peur de les percer:& de vingt il n'en manquoit pas vn.

Ils sont extrêmement jaloux,& il ne faut pas qu'un Commandeur s'amuse à l'entour de leurs femmes, comme ils font quelquefois à l'entour des femmes Nègres : car un Sauvage ne feroit aucune difficulté de le tuër. Ils sont fort vaillans, & ont une telle antipatie avec nos Caraïbes , qu'ils ont tousiours esté des plus échauffez à se battre contre eux, dans les occasions. Quand les habitans de la Martinique furent à la Capsterre de l'Isle pour en chasser les Sauvages à vive force , le R. Pere Jean de Boulogne qui les accompagnoit par terre , y mena son Brésilien pour porter une partie de ses ornemens , cét Esclave marcha tousiours à ses costez sans le quitter, mais aussi tost qu'il eut apperceu les Caraïbes , le Pere n'en fut plus le maistre, il mit son paquet à terre, courut ioindre les soldats, & se batit si vaillamment qu'on le vit tousiours à la teste des François durant le combat, & ne fit pas moins d'exécution avec ses flèches , que les habitans avec leurs armes à feu.

Ils ne veulent avoir aucun commerce avec les Nègres, ne mangent jamais avec eux, & bastissent mesme leurs Cases à part , aussi bien que les Aroüagues ; les uns & les autres s'imaginans qu'on les regarderoit comme des esclaves, si on les voyoit converser avec eux.

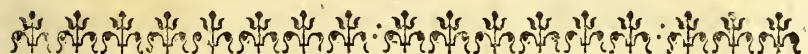
Quoy que tout ce qu'ils prennent à la Chasse ou à la Pêche appartienne à leur Maistre , ils ne croient pas pécher contre la fidelité , de disposer de quelque chose pour avoir leurs necessitez, & il y a des Gargotiers qui les débauchét, & qui en tirent ordinairement à vil prix, une partie de ce qu'ils ont pris à la mer ou dans les bois ; il est pourtant vray qu'ils font tousiours la meilleure part à leur Maistre , & qu'ils ne vendent que ce qu'ils iugent de superflu pour la Case.

Avec ce petit commerce ils s'entretiennent honnestement, paroissent assez lestes, s'achetent du linge, de l'eau de vie, & ce qui est nécessaire pour leurs enfans, à quoy l'on ferme les yeux, afin de ne les pas attrister. Nostre Brésilien de

la Martinique faisoit tous les *Requiem*s, qu'il prenoit à la pèche. Il en vendoit la chair aux Nègres pour du mil, dont il nourrissoit nos volailles, pour des Figues, pour des Ananas, pour des Bananes, & pour des Mèlons, & ne manquoit jamais d'apporter tous les iours pour le dessert un plat des choses qu'il trafiquoit.

Les Holandois qui se refugierent à la Guadeloupe & à la Martinique apres leur dérouté du Récif, y amenèrent deux sortes de Sauvages Brasiliens, dont les uns estoient libres, & les autres esclaves: la plupart des premiers étoient idolâtres, presque tous les seconds estoient Chrestiens, mais par le commerce qu'ils avoient avec les Hollandois leurs maîtres, quelques uns avoient succé le venin de leur heresie. En l'année 1657 deux bons Peres Cordeliers Portugais de l'Isle de saint Michel des Açores, ayant esté contrains de se réfugier à la Martinique, pour ne pas tomber entre les mains d'un vaisseau Zelandois qui leur donnoit la chasse, demurerent chez nos Peres l'espace de deux mois. L'on ne sçauroit dire le fruit qu'ils firent parmy les esclaves Brasiliens, qui les vinrent trouver de tous les quartiers de l'Isle. Ils leur prescherent souvent en Portugais dans nostre Chapelle, en cōvertirerent plusieurs, firent abjurer l'heresie à quelques autres, & les entendirent presque tous en Confession; ces pauvres gens étoient ravis de ce que ces Religieux leur parloient Portugais, car la plupart sçavoit parfaitement cette langue.

L'on remarque que les Sauvages Brasiliens libres, sont extrêmement pauvres, parce qu'ils ne veulent pas travailler à la terre pour faire des marchandises, & ils sont si faineans qu'ils jeusneroient souvent, si les autres qui sont chez des maîtres ne les assistoient de Cassave, & des autres choses necessaires pour la nourriture. Leurs femmes sont miserables, parce qu'elles n'ont rien à faire, & l'oyiveté dans laquelle elles vivent leur est insupportable,



*Des Esclaves Nègres , vulgairement appellez
Mores, en France.*

CHAPITRE II.

C'Est veritablement en la personne des Nègres , que nous déplorons les miseres effroyables qui sont attachées à la servitude : les Brasiliens & les Aroüagues que nos habitans achètent pour les servir , sont esclaves à la verité , puis qu'ils ont perdu leur liberté , & que leurs maistres en peuvent disposer comme il leur plaist , mais ils ne souffrent presque rien de la fatigue & des travaux de cette fascheuse condition , les Nègres seuls en portent toute la peine : & comme si la noirceur de leur corps estoit le caractere de leur infortune, on les traite en esclaves, on les nourrit comme on veut, on les pousse au travail comme des bestes, & l'on en tire de gré ou de force jusqu'à leur mort, tout le service dont ils sont capables.

*Du pays des Nègres , de la maniere qu'on les
achete chez eux , & qu'ils viennent
aux Isles.*

§. I.

LEs Nègres sont tous Originaires d'Afrique , tirez des costes de Guynée, d'Angole, de Senega , ou du Cap-verd.

Les Marchands François, Espagnols, Anglois, Portugais
Qq q iij

& Holandois , les y vont traiter pour d'autres marchandises. Quand un Navire arrive à ces costes , le Marchand du vaisseau s'adresse au Roytelet, ou au Gouverneur de la Province où il aborde, & ceux-là leur vèdnt ces pauvres misérables, hommes, femmes, & enfans de tout âge, pour des Barres de fer, pour des meulles, pour de petites pieces d'argent, pour de l'eau de vie, pour de la Toile, & pour d'autres denrées dont ils ont le p'us besoin en ces pays.

Ils exposent ordinairement en vente trois sortes de personnes. Premièrement, ceux qu'ils ont pris en guerre sur leurs ennemis ; Secondement, ceux qui ont merité la mort pour quelque crime , ayant mieux en tirer du profit, que de les faire perir par le dernier supplice : en troisieme lieu, ceux qui sont surpris dans quelque vol, le Magistrat faisant passer pour un banissement la perte qu'ils font de leur liberté chez les estrangers qui les achètent.

Il s'est trouvé des Marchands assez injustes , qui ont enlevé les innocens avec les criminels, ravissant la liberté à ceux mesme qui leur vendoient ces personnes captives , ou qui étoient venus à leur vaisseau, pour y faire bone chere : & l'on m'a dit, qu'un certain Capitaine en ayât attiré plusieurs dans son vaisseau à force de boisson & de presens , pendant que ces pauvres gens ne songeoient qu'à se bien divertir ; le Pilote ayant levé l'anchre, si-tost que le Navire fut sous voile, en les saisit, & chargea de chaines, & qu'ils furent amenés aux Isles, où ils furent vendus en qualité d'esclaves.

Je ne sçay ce que cette nation a fait ; mais c'est assez que d'estre noir, pour estre pris, vendu, & engagé à une servitude fascheuse qui dure toute la vie. En l'année 1657. un Capitaine de Zelande en ayant trouvé deux dans un Navire Portugais aux costes du Bresil , tous deux de condition libre, dont l'un estoit Diacre, & l'autre un tres-fameux Marchand, il les amena à la Martinique pour les vendre : mais s'estant heureusement sauvez du vaisseau à la nâge, pendant la nuit, ils s'allerent jeter aux pieds de Monsieur le General du Parquet , qui fut tellement touché de leur disgrâce

qu'il les prit sous sa protection comme sujets du Roy de Portugal Allié de la France, & tout ce que le Capitaine put obtenir, ce fut un certificat de Monsieur le General, pour sa décharge auprès de ses Marchands, auxquels par un excez de charité, il s'obligea de payer la liberté de ces deux Mores; s'ils n'estoient pas satisfaits de ses raisons. Le Diacre qui fit voir au R. Pere Feuilleux les lettres de son Evêque, parloit fort bien Latin, & avoit fait deux années de Theologie. Le Marchand presenta à Madame la Generale un tres-beau diamant qu'il avoit sauvé; mais elle le refusa, en luy disant que Mr du Parquet ne cherchoit d'autre recompense, que la gloire d'avoir secouru des personnes affligées, & alliées du Roy son Maître.

Les François & les Holandois n'ont pas tousiours esté chercher si loin la plupart des esclaves, qu'ils sont venus vendre aux Isles: car ce sont de riches prises que les uns & les autres ont fait sur les Espagnols & sur les Portugais: & l'on ne scauroit dire le nombre qu'ils leur en ont enlevé, car bien qu'il y en ait beaucoup aux Isles, il en est mort incomparablement davantage dans leurs vaisseaux, qu'ils ne nous en ont revendu. L'on a veu des Capitaines qui en ont pris jusqu'à sept cens dans un Navire, dont ils n'en ont pas quelquefois amené deux cens dans nos Isles, parce que n'ayant pour l'ordinaire des vivres qu'autant qu'il leur en faut pour leur équipage, s'ils s'ont surpris de quelque calme, ou éloignés des terres, n'y pouvant arriver que de long-temps apres, la plupart des esclaves qu'ils ont pris, perissent de miseres & de faim.

Parmy ces esclaves il s'en trouve quelquefois qui estoient de grande qualité dans leur pays; mais nous n'avons jamais pu savoir le rang qu'avoit tenu chez eux la premiere femme Nègre, que nous acheptâmes à la Guadeloupe, ny de quelle façon elle avoit esté prise en guerre. Elle avoit un port de Reyne, & vn esprit si élevé au dessus de la misere de sa condition, qu'on voyoit bien qu'elle n'avoit rien perdu de sa dignité, dans sa disgrâce. Tous les autres Nègres de sa

terre, hommes & femmes, luy rendoient des respects comme à une Princesse ; quand ils la voyoient à l'Eglise ou en chemin, ils s'arrestoient tout court devant elle, ils mettoient les deux mains à terre, & s'en frapportoient les cuisses, & les tenoient en un moment élevées au dessus de leurs testes, qui est la maniere dont ils rendent hommage à leurs Souverains.

Nos habitans estiment davantage les Nègres d'Angole que ceux du Cap verd, tant pour la force du corps, que pour l'adresse à bien faire les choses qui leur sont commandées: mais lors qu'ils sont échaufez, il ne faut pas estre trop bon queteur pour en éventer le frais, & les suivre à la piste par tout où ils ont passé: car ils sentent si fort le bouquin, que l'air des lieux par où ils ont marché, en est infecté plus d'un quart-d'heure apres. Ceux du Cap verd ne sentent pas la moitié si fort que les Nègres d'Angole; & ils ont la peau plus noire, les membres du corps mieux proportionnez, les traits du visage plus delicats, le naturel plus doux, & sont même pour l'ordinaire d'une taille plus avantageuse.



De l'humeur des Nègres, & de leur adresse à ce qu'ils font.

§. I I.

IL est de l'humeur de la plupart des Nègres, comme de ces couleurs bizarres qui paroissent tantost vertes, & tantost dorées selon la difference du iour où elles sont exposées: car ils sont gays ou melancoliques, laborieux ou faineans, amis ou ennemis, selon les traitemens qu'ils reçoivent de leurs Maistres, ou de leurs Commandeurs.

Quand on les traite avec douceur, & qu'on les nourrit bien,

bien, ils s'estiment les plus heureuses gens du monde, ils sont à tout faire, & on voit sur leurs visages & dans leurs actions, des marques certaines de la satisfaction de leur esprit. Au contraire quand on les traite avec rigueur, on s'aperçoit bien-tôt que la melancolie les ronge.

Il est vray pourtant qu'à parler de leur humeur en general, ils sont fiers, arrogans, & superbes; & qu'ils ont si bonne opinion d'eux-mêmes, qu'ils s'estiment autant ou plus que les Maîtres qu'ils servent. C'est aussi ce qui oblige les Nations de l'Europe establies dans l'Amerique, de les traiter avec hauteur, de ne leur pardonner point de fautes, comme à gens qu'on ne craint point; parce que si ces esclaves avoient la moindre pensée qu'on les apprehendast, ils en deviendroient plus insolens, & plus hardis à former des cabales, pour s'affranchir de leur captivité.

Comme ils sont grands railleurs, ils relevent les moindres défauts de nos François, & ils ne sçauroient leur voir faire rien de reprehensive, qu'ils n'en fassent entre eux le sujet de leur divertissement, & de leur entretien.

Je ne sçay si les chansons qu'ils marmotent en travaillant, procedent de la gayeté de leur temperament, ou s'ils les disent pour charmer leurs fatigues; mais ils paroissent d'une humeur assez enjouée, & chantent ordinairement chacun en son particulier quand ils travaillent une chanson, dans laquelle il repetent tout ce que leurs Maîtres ou leur Commandeurs leur font de bien ou de mal. Presque tous ont une pente furieuse au larcin, & quand ils ne devroient prendre que des bagatelles, ils ont de la peine à s'en empêcher, se déroband même les uns aux autres. L'on m'a voulu persuader qu'ils contractoient cette inclination & cette habitude dans nos Antilles, par la necessité qu'ils souffrent de beaucoup de choses, qu'ils taschent de se procurer par cet injuste moyen: mais j'ay appris d'eux-mêmes, qu'ils ne le font pas moins chez eux, & que de tous leurs vices, celui-là est le plus commun & le plus ordinaire. Pour ce qui regarde l'ivrognerie, nous pouvons dire qu'ils ne sont sobres que

par nécessité ; car lors qu'ils ont du vin ou de l'eau de vie, ils en boivent avec excez, & s'en gâstent facilement.

Quand ils affectionnent un Maître, ils se mettoient en pieces pour luy, & sont extrêmement fideles en toutes choses, & nous avons veu dans quelques uns d'aussi fameux témoignages de fidelité envers leurs Maîtres, que dans ces anciens esclaves dont Seneque releve avec tant d'éloquence le zele & l'affection. Les premiers Nègres que nous eumes à la Guadeloupe, voyant la misere où nous estions réduits, ne vivans que de Crabes & de Pourpier, cuit à l'eau & au sel, déroboient à nos voisins tout ce qu'ils pouvoient attraper; mais comme nous les obligions de reporter ce qu'ils avoient pris, ils nous disoient en leur baragoûin qu'ils étoient bons Nègres, & qu'ils vouloient nous bien donner à manger.

L'on a pû remarquer dans ma premiere Partie l'inviolable fidelité de ceux de Monsieur de la Fontaine, Capitaine de l'Isle de saint Christophe, & proscript pour avoir executé les ordres du Roy, car ses esclaves qui le nourrissoient dâs les bois où il s'estoit réfugié, ayant esté surpris, les seditieux employèrent toute sorte de tourmens, pour leur faire declarer le lieu où étoit leur Maître, mais ils ne le voulurent jamais découvrir, & aymerent mieux qu'on leur coupât les doigts des pieds & endurer la mort, que de le trahir.

Dans l'irruption que les Nègres fugitifs firent avec les Sauvages sur le morne de *Riflet* à la Martinique, en l'année 1657. les Nègres du sieur d'Orange se battirent vaillamment contre ces revoltez qui les vouloient débaucher, & eux seuls le coutelas à la main, & la rondache au bras, empêchèrent que ces furieux ne brussassent la Case, & ne ravageassent l'habitation de leur bon maître qui estoit absent, pendant que celles de ses voisins estoient tout en feu. Je rapporterois mille autres exemples de leur fidelité envers les Maîtres qui les traitent avec douceur, & comme parle Seneque, en petits amis & non pas en esclaves, *serui sunt ? imo contubernales. Serui sunt ? imo humiles amici.*

Si les Nègres sont fort sensibles aux bien-faits, ils le sont pareillement aux outrages ; car ils portent une haine secrète à ceux qui les mal-traient , & il n'y a que la seule impuissance de s'en vanger , qui estouffe une partie de leur ressentiment : & c'est de ces esclaves reduits au desespoir , que nous devons entendre ce Proverbe , dont le mesme Seneque fait mention , *Totidem esse hostes , quot servos*. La Martinique en vit un exemple effroyable dans l'irruption , dont ie viens de parler , en la personne des Nègres du Sieur & de la Dame de la Planche , habitans des plus aisez de l'Isle ; car ces esclaves se voyant trop mal traitez , s'étant enfuy & ayant pris l'occasion des Sauvages pour executer leur vengeance contre leur Maistre & leur Maistresse ; ils vinrent effrontément en plein midy , entrerent dans la Case , & leur ayant reproché les traitemens fascheux qu'ils en avoient receus , leur fendirent la teste à tous deux , à coups de serpe : & apres ce cruel assassinat , ces furieux se mirent à crier qu'ils ne se soucioient plus de mourir , puis qu'ils s'estoient vangez des cruautéz qu'on auoit exercé sur eux.

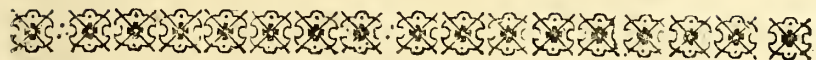
Ils sont vaillans & hardis dans les dangers : & dans tous les fascheux demeslez que nos habitans de l'Isle de saint Christophe ont eu de temps en temps avec les Anglois , ils ne se sont pas moins rendus redoutables à cette nation que leurs Maistres. Monsieur d'Enambuc s'en seruit avantageusement pour repousser les Anglois dans leurs limites , & monsieur le Cōmandeur de Salles se voyant cette année 1666. dans la necessité de vaincre ou de perir , les a employées pour chasser de l'Isle , ces ennemis irreconciliables de nostre Nation , & ils y ont si bien fait leur devoir , en mettant le feu par tout , pendant que nos François se sont battus , qu'ils n'ont pas peu contribué au fameux avantage que la France a remporté sur l'Angleterre.

L'Amour qu'ils ont les uns pour les autres , est fort tendre , & ceux d'une même terre ont en semble des liaisons si étroites & si particulieres , qu'ils s'assistent dās toutes leurs maladies , s'interessent dans le traitement qu'on leur fait , & ne peu-

voir mal-traiter leurs compagnons, sans compatir à leurs peines, & sans en murmurer quelquefois assez hautement: si bien qu'il faut que le Commandeur qui les chastie quand ils ont failli, dissimule avec prudence le mécontentement qu'un homme fait paroître quand on punit sa femme, ou qu'un Pere & une Mere témoignent, quand on chastie quelqu'un de leurs enfans; car s'il les irritoit trop, il y auroit sujet de craindre qu'ils ne se soulevassent contre luy, comme il est quelquefois arrivé: & j'ay vu des Peres & des Meres qui se jettoient à genoux, & qui prioient qu'on les frappast à la place de leurs enfans.

La plupart sont assez adroits à faire toutes les choses auxquelles on les occupe, & nous remarquons que la fréquentation de leurs enfans avec ceux de leurs Maîtres, dans leur jeunesse, leur ouvre l'esprit & les rend plus spirituels que leurs peres & leurs meres. Monsieur Houël voulant se mettre en estat de se passer des Artisans François, qu'il avoit fait venir de Paris avec de grandes dépenses, leur donna à tous de ces jeunes Nègres pour apprentifs, qui se rendirent si habiles: qu'il avoit dans sa ménagerie de la Capsterre, des Nègres Charrons, Menuisiers, Tailleurs de pierre, Massons, Couteliers, Serruriers, Confiseurs, tous habiles dans leurs mestiers. Il faut pourtant avouer qu'il y en a de si stupides & de si grossiers, qu'on a mille peine à leur faire faire les choses qu'on leur commande; & qui sont aussi peu utiles à la besogne au bout de deux ou trois ans, comme le premier jour qu'ils sont arrivez aux Iles.





*De la conversion des Nègres à la Religion Catho-
lique, & du zele qu'ils y font paroistre,
quand ils l'ont embrassée.*

§. III.

Quand les Religieux Missionnaires ne s'occuperoient dans les Isles, qu'à travailler à la conversion de ces pauvres esclaves, ils devroient s'estimer bien heureux, & leur travaux bien employez, puisque Dieu a repandu de si abondantes benedictions sur les soins qu'ils ont pris de leur salut, qu'il n'y a presque pas un Nègre dans toutes les Antilles Françoises, qui ne soit Chrestien, & qu'ils n'ayent regené dans les eaux du Baptesme.

Tous les Missionnaires ensemble n'ont peut-estre pas gagné à Dieu vingt Sauvages adultes depuis trente-cinq ans, quoy qu'ils se soient sacrifiez à leur instruction; & que quelques-uns soient allez demeurer avec ces Anthropophages, en danger dans estre tous les jours massacrés; ie ne suis point de ces faiseurs de Relations, qui font des miracles de toutes choses, & qui remplissent leurs livres de Conversions, dont ceux qui ont esté aux Isles se moquent comme d'un conte fait à plaisir, quand on leur en demande les particularitez: mais ie soustiens avec verité, que les Missionnaires ont cette consolation dans leurs peines, d'avoir engendré à Iesus Christ & à l'Eglise, plus de quinze mille esclaves, qui n'auroient jamais eu la connoissance du vray Dieu dans leur pays, & qui seroient miserablement morts dans les impietez & les erreurs de Mahomet, dont ceux qu'on amene d'Afrique sont infectez.

Ceux qui sont pris sur les Espagnols, ou sur les Portu-

gais, sont ordinairement Chrétiens, quand ils nous sont vendus : car ils ne font point de difficulté de les baptiser, si tost qu'ils les ont achetez en Afrique, dans l'esperance de les instruire quand ils seront chez eux. Mais ces sortes de baptisez, n'en sont pas plus sçavans dans nos mysteres, & ne nous donnent pas moins de peine à instruire, que ceux qui ne l'ont pas esté.

Les uns & les autres dont nous avons parlé, ne s'opiniâtrent pas dans leurs erreurs, & ils y renoncent avec d'autant plus de facilité qu'il y sont fort peu instruits. J'en ay trouvé quantité qui n'avoient point de Religion, & qui n'estoient ny Idolâtres ny Mahometans : qui n'adouroient aucune Divinité, & n'avoient jamais fait reflexion qu'il y eut un Dieu : en quoy nous pouvons dire, que leur servitude est le principe de leur bon heur, & que leur disgrâce est cause de leur salut, puisque la foy qu'ils embrassent dans les Isles les met en estat de connoître Dieu, de l'aymer, & de le servir.

Les graces que Dieu répand dans leurs ames, consolent merveilleusement les missionnaires, de toutes les peines qu'ils prennent à les instruire : mais il n'y a rien d'approchant pour les Caraïbes ; car bien que par leurs travaux incroyables, il y en ayt beaucoup de suffisamment instruits des mysteres de nostre foy, que plusieurs portent des Chapelets au col, & sçachent prier Dieu : avec tout cela, l'on n'oseroit les baptiser, parce que l'on ne void point qu'ils soient touchés de Dieu, d'autant que l'on sçait qu'ils se feroient baptiser pour un coûteau, pour un coup d'eau de vie, & pour des bagatelles : & qu'un quart d'heure apres ils n'y sôgeroient plus. Mais les Nègres sont certainement touchés de Dieu, puis qu'ils conservent jusqu'à la mort, la Religion qu'ils ont embrassée : qu'ils en pratiquent les vertus, & en exercent les œuvres : & ie puis dire avec verité qu'ils y vivent bien plus Chrétiennement dans leur condition, que beaucoup de François.

Ils viennent exactement à la Messe les Dimanches

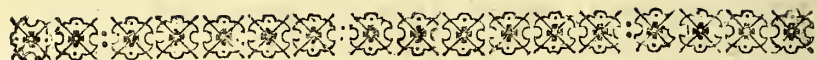
& les Fêtes, ou comme ie l'ay dit, on leur fait vn Catechisme exprez, auquel ils sont soigneux de se trouver, & j'ay assez souvent remarqué, qu'ils y manquent plus par la faute de leurs Maistres qui les occupent, que par leur negligence.

Ils frequentent les Sacremens avec beaucoup de pieté, & ce qui paroist comme incroyable en France, est le sujet ordinaire de nostre admiration dans l'Amerique; car nous les voyons fort souvent se confesser & communier, & il se passe fort peu de Dimanches ou de Fêtes, où nous ne voyons plusieurs hommes & femmes faire leurs deuotions.

Chez tous les Gouverneurs, l'Aumosnier ou quelque autre de la maison, a soin de les faire prier Dieu. L'on observe la mesme chose dans les meilleures familles, ou le Commandeur, ou quelque Engagé les fait prier Dieu le matin, avant que d'aller au travail, & le soir apres l'auoir finy.

Leurs enfans nez dans les Isles sont aussi bien instruits que les petits François, ainsi succant la Religion avec le lait, & y estant elevez dès leur enfance, il y a lieu d'esperer qu'ils en pratiqueront les œuvres pour faire leur salut.

Pendant le sejour que j'ay fait autrefois dans les Isles de S. Eustache & d'Antigoa, on me dit que les Holandois & les Anglois, tenoient pour maxime dans leur Reformation pretendue, de n'auoir point d'esclaves Chrestiens: croyant faire injure au sang & à la loy de Iesus-Christ, de tenir en servitude ceux que sa Grace affranchit de la captivité; & l'on m'assura qu'ils ne baptizoient jamais leurs Nègres, que quand ils les voyoient à l'article de la mort; & que s'ils rechapoient de leurs maladies, ils estoient libres, & n'étoient plus obligez à servir leurs Maistres, que comme les autres seruiteurs qui gagnent de bons gages: ceux qui me firent ce rapport me dirent ausy, que la pluspart des habitans les laissoient assez souvent mourir sans Baptême, de peur de les perdre s'ils venoient à guerir.



*Du Mariage des Nègres, & de la tendresse qu'ils
ont pour leurs enfans.*

§. I V.

LE domaine que les Maistres ont sur leurs Esclaves est si absolu, & ils en ont une propriété si entiere, que non seulement ils leur appartiennent comme un bien qu'ils ont acquis par le titre d'achapt : mais qu'ils ont encore le même droit sur les enfans mal-heureux qui naissent de leurs mariages, cōme sur un fruit qui croist dans une terre dont ils sont Seigneurs. C'est pour cela (que les Nègres faisant la force & la richesse de leurs Maistres, & qu'un homme n'estant considéré dans les Isles que par le nombre de ses esclaves) nos François ont soin de les marier le plustost qu'ils peuvēt pour en avoir des enfans, qui dans la suite du temps prennent la place de leurs Peres, font le mesme travail & leur rendent mesme assistance.

Il est vray qu'il faut donner cette louange à nos habitans, qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour donner à leurs esclaves, des femmes de leur terre, qu'ils ayment incomparablement plus que les autres : c'est pourquoy si un Nègre & une Nègresse, qui appartiennent à deux Maistres, s'ayment ; les Maistres font un accommodement, & l'un achete le Nègre, ou l'autre la Nègresse, ou bien il luy fournit dans le premier Navire qui en apporte, un esclave au choix de celuy qui delaisse à l'autre son Nègre ou sa Nègresse. Cette Regle n'est pourtant pas sans exception, car il arriue quelquefois qu'on a peine à faire cette accommodement ; car un maistre qui connoit la bonté de son esclave, a bien de la peine à s'en défaire, particulièrement quand il a chez luy quelque
Nègresse

Négresse preste à marier, & bien qu'il n'use pas absolument de violence pour la luy faire épouser, il luy commande d'une maniere, qui arrache souvent son consentement pour éviter d'estre mal-traité, de sorte que cette malheureuse nécessité, est l'origine du mauvais ménage que plusieurs font ensemble, car ils ne s'ayment point, & quoy qu'on fasse, l'õ ne sçauroit empêcher, qu'ils ne nourrissent de puissantes inclinations pour quelque Nègre de leur terre, & qu'ils n'entretiennent souvent avec eux un tres-dangereux commerce.

L'on a veu à la Guadeloupe une jeune Nègresse, si persuadée de la misere de sa condition, que son Maistre ne put jamais la faire consentir, à se marier au Nègre qu'il luy presentoit; ce Maistre d'abord croyant qu'elle en ayroit quelque autre, pria l'un de nos Peres de le sçavoir d'elle, & de luy promettre qu'il l'acheteroit à quelque prix que ce fust; mais elle ne respondit jamais autre chose, sinõ qu'elle ne se vouloit point marier. Son maistre se mocquant de sa resolution, l'amena un Dimanche à nostre Eglise pour épouser le Nègre qu'il luy vouloit donner, elle ne résista point, mais elle attendit que le Pere luy demandât si elle vouloit un tel pour son mary, car pour lors elle respondit avec une fermeté qui nous étonna; non mon Pere, je ne veux ny de celuy-là, ny même d'aucun autre: je me cõtente d'estre miserable en ma personne, sans mettre des enfans au monde, qui seroient peut-estre plus malheureux que moy, & dont les peines me seroient beaucoup plus sensibles, que les miennes propres. Elle est aussy tousiours constamment demeurée dans son estat de fille, & on l'appelloit ordinairement *la Pucelle des Isles*.

Les femmes Nègres sont naturellement fort fecondes, si bien qu'il semble que Dieu renouvelle en leur personne la merveille des femmes Iuifves esclaves en Egypte: car plus elles ont de mal, & plus elles ont d'enfans; & le seul amour qu'elles leur portent les empesche d'en avoir davantage; car elles gardent une continence admirable, jusqu'à

ce que leurs enfans soient seurez, de peur que devenant groües, leur lait ne leur fasse mal; d'où vient qu'elles n'accouchent pour l'ordinaire, que de vingt mois en vingt mois, & quelquefois de deux ans en deux ans; que si l'enfant vient à mourir bien tost apres sa naissance, elles manquent rarement d'accoucher au bout des neuf mois.

Elles accouchent avec beaucoup de facilité, & ne savent pour la pluspart ce que c'est que de Sages femmes pour les secourir dans cet état, car à peine ont-elles mis leurs enfans au monde qu'elles les accommodent, & les vont laver, & elles sont si peu incommodées de leur accouchement, que j'en ay veu tracasser deux ou trois heures apres dans la Case, comme si rien ne s'estoit passé.

Leurs enfans ne viennent pas noirs au monde, & j'en ay baptisé quantité d'aussi blancs & d'aussi vermeils que ceux de nos François: mais deux ou trois iours apres qu'ils sont nez, la couleur leur change, ils paroissent d'un jaune bazané, qui se brunit peu à peu jusques vers le septiesme iour, auquel ils deviennent noirs comme du jayet. Elles n'ont point l'usage de maillot, de beguin, ny de berceau: mais elles se servent d'une toile qu'elles attachent par les deux bouts, & qu'elles suspendent au dessus de leur grabat, à la façon des lits de coton de nos Sauvages, & elles les couchent tous nuds dans cette toile, à laquelle elles lient une petite corde pour les bercer la nuit quand ils crient.

Pendant cinq ou six mois elles ne donnent à leurs enfans point d'autre nourriture que le lait de leurs mammelles, ce qui fait qu'ils deviennent plus gras & plus potelez que nos petits François, à qui on dōne de la boüillie, & qu'on eleue à la mode de France. Apres ce temps-là elles maschent dans leurs bouches des Patates, des Igniames, & du gros nil rôty; qu'elles leur font avaler, apres l'auoir reduit comme en boüillie; elles se gardent bien de leur donner des Patates cuites dans la chaudiere, parce qu'elles sont trop venteuses, & leur causent des coliques, mais elles les font cuire exprés sous la cendre.

Elles sont fort bonnes nourrices, c'est pour quoy nos François qui ont le moyen d'en auoir, s'en seruent pour allaiter leurs enfans, & elles les nourrissent & les élevent mieux que leurs propres meres.

Je ne sçauois à ce sujet passer sous silence, une chose tres-considerable & tres-extraordinaire arrivée cette année à une Nègresse de mademoiselle la Garique, cette Damoiselle aussi bien que plusieurs autres femmes des Officiers de saint Christophe, ayant esté mise sur un vaisseau pour estre conduite en France, un iour devant le combat & la deffaite des Anglois : ces Damoiselles ne pensant aller qu'à la Guadeloupe, firent embarquer si peu de provisions & de viures, qu'elles penserent toutes mourir en chemin, mais particulierement une petite fille de cette Damoiselle : elle estoit nouvellement sevrée, & comme l'on n'auoit rien pour luy donner & l'appaiser, elle jettoit des cris continuels, qui ayant touché le cœur d'une vieille Nègresse, qui n'auoit eu, ny enfans ny laiçt depuis plus de trente ans, elle prit cet enfant, & pour l'amuser luy donna son tetin à sucer, ce que l'enfant fit si bié, qu'apres de grandes douleurs que la Nègresse sentit sur les épaules & autour du sein, il luy vint une si grande quantité de laiçt, qu'apres auoir nourry cet enfant plus de six mois, elle en nourrit encore actuellement un autre, dont cette Damoiselle est accouché depuis qu'elle est arrivée en France.

Quand elles donnent à teter à leurs enfans, elles ne les tiennent pas sur leurs bras comme font nos Françaises; mais elles les mettent sur leurs hanches, & ces petits séparant leurs jambes, s'y tiennent si serrez avec les genoux & les pieds, & s'attachent si fortement de leur deux mains à la mamelle qu'ils succent, que la mere n'a pas besoin de les tenir, & ils s'accoustument si bien à cette situation, que j'en ay veu mettre leurs enfans de cette façon quand elles travailloient dans la Case, sans que cela les empêchast de faire leur besogne: elles n'abandonnent jamais leurs enfans, quand elles vont au travail, mais les portent sur leur dos; ou elles les

mettent d'une main, & se tenant courbées, leur accommodent les jambes deçà & de là le long de leurs reins, & les enveloppent d'une grande toile, qu'elles appellent *Pannes*, qui prend ces petits au dessous de la teste: apres cela elles se redressent & lient cette toile sur leur estomach, & ces pauvres enfans dorment ainſy sur le dos de leurs meres, comme sur un bon lit; & quoy qu'elle les agitent beaucoup en travaillant à la terre, ils n'en perdent pas un moment de leur sommeil.

S'ils ſont camus, c'eſt que les Peres & les Meres leur écrasent le nez pour les rendre tels, comme ils leur preſſent extraordinairement les levres pour les faire lippus: car ils ne viennent point tels naturellement: auſſi le premier que nous avons élevé de nostre Nègre Dominique à la Guadeloupe, a le viſage auſſi beau, le nez auſſi aquilin, & les levres auſſi minces que les François: en un mot, il n'a rien de Nègre que la couleur & les cheveux, parce qu'un de nos Peres avoit ſi expreſſément deſſendu à ſa mere de luy applatir le nez, qu'elle n'oſa pas luy écacher. Ce bon Pere croyant qu'elle traiteroit de la meſme maniere la fille qu'elle eut en ſuite, il ne luy en parla pas davantage, mais il ſe trompa: & comme il luy en fit reproche, elle répondit que c'eſtoit pour la rendre plus belle que ſon fils, qu'elle croyoit extrêmement laid, parce qu'il n'avoit pas cette déformité hideuſe dans laquelle ils eſtablirent la beauté en leur pays.

Leurs enfans commencent à marcher, ou pluſtoſt à ſe traîner à quatre pattes deſ l'âge de ſix à ſept mois, & quoy que dans les commencemens ils tombent autant de fois qu'ils ſont de pas, j'ay pris garde qu'ils ne ſe bleſſent point: car ils tombent toujours ſur leur derriere, ou ſur leurs mains, de là vient qu'ils ne criaillent point quand ils tombent, mais n'en font que rite, & c'eſt un plaiſir de les voir ſe relever de terre, car ils retomberont ſouvent plus de dix ou douze fois, auparavant que de ſe pouvoir tenir debout: c'eſt pourquoy ils taſchent toujours de ſ'attacher à la muraille ou à quelque meuble quand ils veulent marcher. Les Fran-

çois nouvellement arrivez dans les Isles , ont pris souvent de ces petits Nègres pour des singes, en les voyant se traîner à quatre pattes dans le logis : & i'en ay veu plusieurs qui avoient de gros calus aux genoux, à force de s'eltre traînés dessus.

Quand ils ont atteint sept ou huit mois , les meres ne les tiennent plus sur leur dos pendant qu'elles travaillent , elles les mettent à terre auprès d'elles sans qu'ils crient : & ie me suis cent fois estonné de les voir des journées entieres, nuds comme la main , exposez aux brullantes ardeurs du Soleil , se veautrer dans la poussiere , & dormir sur la terre, sans en estre malades. C'est un plaisir nompareil que de voir trois ou quatre petits Nègres se joüer ensemble pendant que leurs meres travaillent, car ils se barboüillent, se renversent, & sont tantost dessus, tantost dessous ; sans pourtant se faire aucun mal , si bien qu'ils ne crient point , & ne détournent point leurs meres de leurs besognes, si ce n'est pour leur donner à têter.

A l'âge de trois ou quatre ans, elles les laissent à la Case sous la conduite de quelque petite Nègresse de six à sept ans (s'il s'en trouve dans la famille,) pour en avoir soin : s'il n'y en a pas, celle qui a soin de la cuisine y prend garde. Quand les Peres & Meres reviennent du travail, à midy ou au soir, la premiere chose qu'ils font c'est d'appeler leurs enfans, ou de les aller chercher chez les voisins, & ils ne mangent point jusqu'à ce qu'ils les ayent trouvez.

Nous avons remarqué une chose assez particuliere l'espace de plus de deux ans en nostre Nègre Dominique; apres la mort de sa femme, il ne manquoit pas un seul iour, si-tost qu'il estoit retourné de la place, de prendre le garçon & la petite fille qu'il en avoit eus , & de les porter sur la fosse de la Defunte, où ils pleuroit devant eux une bonne demy-heure, ce que ces petits enfans faisoient souvent à son imitation.

Quoy que j'aye dit, que depuis que les petits Nègres ont atteint l'âge de sept ou huit mois , les Meres ne les tiennent

plus sur leurs dos quand elles travaillent , neantmoins quand elles vont loin pour rendre quelque visite , elle les portent de mesme, jusqu'à l'âge de six à sept ans ; il est vray que leurs maris les soulagent dans cette peine, en les portant comme elles sur leur dos.

Les Nègres, aiment leurs enfans avec tant de tendresse, qu'ils s'offrent le morceau de la bouche pour leur donner ; & le meilleur moyen pour gagner leur affection , c'est de faire du bien à leurs enfans, car ils se mettroient en pieces pour reconnoître l'amitié qu'on leur porte : ils ne scauroient aussi les voir chastier , ou les entendre crier , qu'aussi tost ils n'y courent , & ne témoignent un extreme déplaisir du mal qu'on leur fait , car ils aymeroient mieux qu'on les frappast qu'eux , & ie n'ay iamais veu les esclaves moins maistres de leur colere , que quand il s'agit de l'interest de leurs pauvres enfans.

On ne s'attend pas à eux pour leur apprendre à prier Dieu, ny les premiers principes de la civilité ; les habitans en ont soin , & jusques à present il y a peu de familles dans les Isles, où l'on n'élève les petits Nègres de pair à compagnon avec les enfans du logis ; & plusieurs habitans aiment mieux qu'ils soient avec leurs enfans , qu'avec leurs Peres & leurs Meres.

De là vient que la plupart des petits Nègres ne savent point d'autre langue que la langue Françoisse, & qu'ils n'entendent rien à la langue naturelle de leurs parens ; excepté seulement le baragouin , dont ils usent commuément dans les Isles , & dont nous nous servons aussi avec les Sauvages , qui est un jargon composé de mots François, Espagnols, Anglois, & Holandois.

Ie vis à mon dernier retour des Isles chez Monsieur de Poincy, plus de 160. petits Nègres, garçons & filles depuis quatre, iusqu'à neuf, à dix ans. Ils entendoient tous les matins, la Messe dans sa Chapelle , apres laquelle le François qui avoit soin d'eux, les faisoit prier Dieu tout haut, & leur apprenoit le Catechisme ; ils étoient si bien instruits, que ie

n'en trouvoy pas un tant soit peu grandelet qui ne sceut ses prieres, & qui ne me répondit pertinemment des mysteres de la foy qu'on luy avoit appris : i'en vis mesme quelques-uns qui commençoient à lire.

Nous ne sommes pas dans nos maisons de l'opinion de plusieurs habitans, qui croient qu'une bonne maxime pour tenir les Nègres dans le devoir, c'est de les tenir dans une crasse ignorance de toutes choses, excepté de ce qui regarde leur trauail, nous sommes bien aises que les nostres apprennent à lire & à servir à la Messe. Ces Messieurs qui font les Rafinez dans la Politique, leur font apprendre d'autres choses qui feroient bien plus à craindre dans la suite des temps pour appuyer leurs revoltes, supposé qu'ils en eussent l'envie, comme de sçavoir manier les armes, d'apprendre à forger, & d'aller à la chasse.

Les Nègresses ont quelquesfois des enfans de nos François : qui n'estant pas de la condition de leur mere, m'obligent d'en dire quelque chose dans le paragraphe suivant.



De la naissance honteuse des Mulaftres, & de leur condition.

§. V.

ON ne sçauroit mieux verifier le proverbe qui dit, que l'amour est aveugle, que dans la passion déreglée de quelques-uns de nos François qui se portent à aymer leurs Nègresses malgré la noirceur de leur visage, qui les rend hideuses, & l'odeur insupportable qu'elles exhalent, qui devroient à mon auis esteindre l'ardeur de leur feu criminel.

Je ne taxe personne en particulier, ie dis seulement en

general, qu'il y a quelques habitans qui ont abusé de leurs Négresses, aussi bien que les Commandeurs qui les menent au travail. Il se peut faire aussi qu'ils s'attachent plustost aux femmes mariées qu'aux filles, pour mieux cacher leur crime ; mais le fruit de leur peché paroît plus communément aux secondes qu'aux premières. Il faut pourtant avouer, que si l'on pouvoit excuser un crime que Dieu deteste, il n'y a personne qui ne portast compassion à ces pauvres malheureuses, qui ne se laissent ordinairement aller au desirs sales de ces hommes perdus, que par des sentimens de crainte d'un mauvais traitement, par la terreur des menaces dont ils les épouventent, ou par la force dont ces hommes passionnez, se servent pour les corrompre.

Les enfans qui naissent de ces approches illegitimes, sont communément appelez *Mulâtres* dans toute l'Amerique, aussi bien chez les Espagnols & chez les Portugais (parmy lesquels ce crime est aussi ordinaire qu'il est rare dans nos Antilles) que chez nos habitans, faisans sans doute allusion aux Mulets, parce que ces pauvres enfans sont engendrez d'un blanc & d'une noire, comme le Mulet est produit de deux animaux de differente espece.

Ils tiennent aussi quelque chose de leurs Pere & de leur Mere, de mesme que les Mulets participent aux qualitez de ceux qui les engendrent : car ils ne sont pas tout blancs, comme les François, ny tout noirs comme les Nègres ; mais ils ont une couleur plombée qui tient de tous les deux. Les cheveux approchent de ceux du Pere quant à la longueur, mais ils tiennent de ceux de la mere quant à la frisure, qui ressemble à de la laine noire.

Messieurs les Gouverneurs ont eu pitié de ces pauvres enfans ; car ils ont crû qu'ils estoient assez mal-heureux de porter sur leur front, & dans la couleur de leur visage l'opprobre de leur naissance, sans adjouster l'esclavage pour punir un crime dont ils sont innoceens : c'est pourquoy ils ne se sont point arrestez à cette axiome de Droit, qui rend l'enfant de la condition de la mere qui l'enfante, *Partus se-*

quitur

quitur ventrem, & ils les ont declarez libres pour punir le peché de leurs Peres.

Ans ces pauvres enfans ne sont ny à leur Pere, ny à leur mere, ny à leur maistre ; mais afin qu'ils ne demeurassent point sans assistance , la Justice condamne le Pere à se charger de l'enfant jusqu'à l'âge de douze ans. J'ay connu un Commandeur qui n'en a pas esté quitte pour 2000. livres de pécun , sans compter les interets du Maistre qui mont érent assez haut, pour la perte du temps de son esclave.

Il y a quantité de ces Mulâtres dans les Isles, qui sont libres, & qui travaillent pour eux ; j'en ay veu quelques-uns assez bien-faits, qui avoient épousé des Françoises. Ce desordre pourtant a esté autrefois plus commun qu'il n'est pas aujourd'huy, car la quantité de femmes & de filles dont les Antilles sont fournies, l'empesche : mais au commencement de l'establissement des Colonies, il a esté épouvantable & presque sans remede.



De la maniere dont on nourrit les Nègres.

§. VI.

Comme la nourriture des Nègres dépend de leurs Maistres, elle est aussi differéte dans chaque Case, que l'humeur de ceux qu'ils servent. Les uns s'ont mieux nourris que les autres, mais à dire le vray, ils s'ont tous nourris d'une maniere tout à fait pitoyable, de sorte que s'ils n'avoient l'adresse de se pourvoir eux-mesmes, ils patiroient infiniment.

Monsieur le General du Parquet voyant que quelques habitans de la Martinique en usoient tres mal envers leurs esclaves, fit une Ordonnance, par laquelle il estoit enjoint à tous les Maistres de Cases qui avoient des Nègres, de leur donner chaque semaine pour le moins deux livres de vian-

de par teste dans l'arrière saison, & trois quand les Navires arrivoient. Outre cela, on leur donne de la Cassave & des pois, qu'ils font bouillir avec un peu de graisse. Leur boisson c'est de l'eau, qui ne leur est pas épargnée, parce que ce sont eux-mêmes qui ont la peine de l'aller querir.

L'on destine pour l'ordinaire dās chaque Case quelque vieille Nègresse, ou quelque autre prestre d'accoucher, ou quelque François engagé pour avoir soin de la marmite, pendant que les autres travaillent sur la place. Quand l'heure du dīné est venue on les appelle tous; & pour lors le Cōmandeur distribuē les morceaux, que chaque Nègre emporte dans sa Case pour manger à sa fantaisie. Quand ils travaillent sur quelque place éloignée de l'habitation; on leur porte leur dīné sur le lieu, comme on fait aux vendangeurs en France, & pour lors ils mangent tous ensemble.

Il y a des Cases où le maître donne un baril de viande à la fois, qu'on distribuē tous les Dimanches aux Nègres, avec une quantité de Cassave & de pois. Chaque famille de Nègres fait sa cuisine à part, & appreste à sa mode & à son goût, ce qu'ils doivent manger: il est vray que ie ne sçay comme ces pauvres gens là font, mais avec le peu de viande qu'on leur donne, ils se portent mieux que beaucoup de François. Ils supplēnt à la viande par des Ignames, des Patates, des Giraumons, du gros mil, (que nous appellons en France bled de Turquie) & par quantité d'herbes & de fèves de sept ans, avec lesquelles ils font de si estranges salmigondis, qu'il n'y a qu'eux seuls capables d'en manger.

Ils sont beaucoup mieux quand les années sont pluvieuses que dans la sécheresse, car ils ne manquent ny de pois, ny d'autres fruiets: mais aussi l'on ne sçauroit dire combien ils souffrent quand les pluies sont rares, car pour lors ils sont bien heureux d'avoir de la Cassave, encoren'en ont-ils pas à discretion.

L'on ne leur donne à boire de l'eau de vie, que lors qu'on les oblige à quelque travail rude, ou quand ils replantent le

Tabac au fort de la pluye. L'Eau de vie estant un peu plus commune dans les Isles, depuis que l'on y fait du sucre, par le secret qu'on a trouvé d'en faire avec l'escume qu'on tire des chaudières, & les sirops qui découlent des formes, comme j'ay dit ailleurs, on leur en donne quelques jours de la semaine chez quelques habitans, où les Commandeurs sont fideles: car s'ils sont yvrognes, ils dissipēt dans les débauches qu'ils en font avec leurs amis, ce qui ne leur est donné que pour le distribuer aux esclaves dont ils ont la conduite.

Les Nègres que l'on employe à faire cuire le sucre, sont incomparablement mieux nourris que ceux qui travaillent à la terre, & qui ne font que porter les Canes, de la place au moulin; car comme le travail de ceux-là est fort rude, on ne leur épargne, ny viande, ny boisson. Ils sont ordinairement divisez en deux escoüades, dont la premiere travaille sans interruption, depuis midy jusqu'à minuit; & la seconde relève celle-cy, & travaille depuis minuit jusqu'à midy, si bien que sans la nourriture dont ils reparent leurs forces, ils ne pourroient pas subsister long-temps avec ce travail.

Les Holandois chassiez du Récif, qui se sont habituez à la Guadeloupe & à la Martinique, gouvernent leurs esclaves à la façon du Bresil, & ne leur donnent ny nourriture ny habits, ny quoy que ce soit: mais aussi ils leur laissent la liberté de travailler pour eux le Samedi de chaque semaine, leur donnant pour ce sujet une quantité de terre sur l'habitation, pour y planter du Manyoc, des Patates & des Pois, dont ils trafiquent de la maniere que ie diray cy-apres.

Plusieurs François croyant gagner beaucoup de se décharger de la nourriture & de l'entretien de leurs esclaves, ont voulu imiter les Holandois, mais ces esclaves n'estant pas stilez à ce petit ménage comme ceux du Bresil, sont contrains de voler leurs propres Maistres, aussi bien que les voisins pour trouver de quoy viure.

La necessité où on les a reduit par cette sorte de Lezine est

si grande, qu'il y en a qui ne vivent qu'à rapines, ce qui cause un grand mal aux voisins de ces sortes de Maîtres, car ils ne peuvent plus cultiver d'Ananas dans leurs jardins, élever de volailles, ny entretenir de Bananiers à l'écart de leurs habitations, qui ne soient à la discrétion de ces Nègres affamez.

La malice des Nègres de la Martinique, qui faisoient adroitement mourir les Cochons, & même les chevaux pour les manger, apres qu'on les avoit jettés loin de l'habitation, donna lieu à l'ordonnance qui fut faite par toute l'Isle, par laquelle il estoit commandé à tous les Maîtres de Cafes de faire jeter fort loin en mer, les animaux qui leur mourroient: ce qui ne fut pas plustost commencé d'exécuter, qu'ils cessèrent de faire mourir les bestiaux de leurs Maîtres.

Il n'y a rien que ces pauvres gens souffrent avec plus d'impatience que la faim, aussi il n'y a point d'extrémité, où ils ne s'exposent pour s'en garantir, jusqu'à s'oster la vie: comme firent cinq pauvres esclaves en l'Isle de saint Eustache en l'année 1647. Ces mal-heureux se voyant dans une terre, où l'eau estoit fort rare pour lors, & où ils n'avoient pas à manger à moitié leur saoul, prirent résolution de se faire mourir pour retourner en leur pays (car c'est une des erreurs de ceux qui ne sont pas baptisez, de croire qu'en mourant ils s'en retournent en leur pays natal). Ayant donc pris cette résolution desespérée, ils se pèdirent les uns apres les autres. Cette execution fut commencée par les plus jeunes, & finie par une vieille femme âgée de plus de quare-vingt ans, laquelle apres avoir rendu ce cruel service aux autres, se le rendit à soy-même.





Des Cases des Nègres, & du petit ménage qu'ils
font pour s'entretenir.

§. VII.

L'On pratique si bien le département des Nègres dans toutes les habitations des Isles, que pour éviter la mauvaise odeur qu'exhalent leurs corps, on les place tousiours au dessous du vent du logis de leurs Maistres, l'on ne les en éloigne pas beaucoup pourtant, afin de les observer. Chaque Nègre qui n'est point marié a sa petite Case à part, l'homme & la femme n'en ont qu'une pour eux deux, & pour leurs petits enfans; mais dez qu'ils sont grands, le Pere a soin de leur en bastir quel qu'une proche de la sienne.

Leurs Cases ont du rapport à celles où se retiroient les habitans du siecle d'or, dont Seneque nous décrit le bonheur, *furca utrimque suspensa fulcrunt casam, spissatis ramalibus ac fronde congesta, & in procline disposita, decursus imbribus quatuor magnus est.* Elles n'ont guères plus de neuf à dix pieds de longueur sur six de large, & dix ou douze de haut; elles sont composées de quatre fourches qui en font les quatre coins, & de deux autres plus eslevées qui appuyent la couverture qui n'est que de Roseaux, que la pluspart font descendre jusqu'à un pied de terre. Ceux qui la tiennent plus hautes, la pallissadent avec de gros pieux qui se touchent les uns les autres, sans se servir de Roseaux comme les François, qui sont bien aises d'avoir de l'air: si bien que leurs Cases sont closes comme une boëte, de peur que le vent n'y entre, ce qu'ils font avec beaucoup de raison, parce que n'y estant presque jamais que la nuit, comme ces nuits sont extrêmement froides, ils seroient trop incōmodéz du vent, &

du grand air, ainsi le jour n'y entre que par la porte qui est de cinq pieds de haut.

Tous les esclaves d'une mesme famille bastissent leurs Cases en un mesme lieu, en sorte neantmoins qu'ils laissent dix ou douze pas de distance. Quand ils sont beaucoup ils font ordinairement un cercle, & ils laissent une place commune au milieu de toutes les Cases, qu'ils ont grand soin de tenir tousiours fort nette.

Monsieur le General de Poincy qui en avoit sept à huit cens, avoit fait entourer leur quartier de murailles, & leur avoit fait bastir des cellules de pierre & de brique. Ce quartier s'appelloit la ville d'Angole ; mais une partie ayant esté détruite par le feu, depuis ils se sont bastis comme les autres.

Leur liët fait peur à voir, & il n'y a personne qui ne le crut plus propre à faire souffrir un corps, qu'à luy procurer le repos necessaire pour reparer les forces. Ce liët est composé de branches d'arbres entrelassées en forme de claye, & élevé de trois pieds de terre sur quatre gros bastons : mais il n'y a ny draps, ny pailleste, ny couverture. Quelques feuilles de Baliziers, dont ils ostent la grosse costé, leur servent de pailleste, & ils se couvrent de quelques meschans haillons pour se garantir du froid, qui leur est d'autant plus sensible pendant la nuit, qu'ils ont eu pendant tout le jour les pores ouverts, par la chaleur extrême où ils sont exposez en travaillant.

Ils ne sont pas plus riches en meubles, que nos Sauvages; leurs coffres & leurs armoires consistent en quelques callebasses de différentes grosseurs, dont ils se servent generalement pour serrer leurs bagatelles, pour conserver leur eau de vie quand ils en ont, ou de vaisselle à mettre ce qu'ils mangent. Plusieurs habitans leur permettent de nourrir des volailles, & avec cela, ils font si bien leurs petites affaires, qu'il se procurent les choses les plus necessaires. A l'arrivée des vaisseaux, ils ont l'adresse de faire present aux Capitaines (qui sont pour lors fort affamez de viande fraische) de quel-

que paire de poulets ou de chapons, qu'ils leur payent quatre fois au de là de ce qu'ils valent, soit en toiles, soit en eau de vie, soit en autre chose dont ils peuvent avoir besoin, & ils portent le reste aux Gargotiers, qui leur en donnent en échange, les choses qui leur sont nécessaires. Ce petit commerce les soulage beaucoup, & est fort avantageux aux Maîtres qui le permettent; car ils s'achètent si abondamment pour leur estat, les choses nécessaires, qu'ils s'entretiennent eux-mêmes, & ne sont plus à charge.

On leur avoit autrefois permis de nourrir des Cochons, mais le grand soin qu'ils en avoient leur faisant négliger ceux de leurs Maîtres qu'ils laissoient mourir de faim; l'on a esté contraint de leur retrancher cette permission. Le sieur D'orange qui est adoré de ses esclaves, les nourrit d'une manière, qui au lieu de luy estre à charge luy est encor utile: car il leur donne de temps en temps cinq petits cochons à nourrir, dont il y en doit avoir trois pour luy, & deux pour leur part, à son choix: cela fait qu'ils les élèvent tous avec un-mesme soin, & comme ils sont tous interessez à les bien nourrir, c'est à qui leur donnera à manger, de sorte qu'il n'y a pas un d'entre eux qui ne leur apporte une brassée de feuilles de Liannes, ou de bois de Patates, quand ils retournent du travail, à midy & au soir. Après que ceux là sont tuez, il leur en donne d'autres, & ainsi ses esclaves sont bien nourris sans qu'il luy en couste rien.

Je ne sçay quel soin ils apportent pour faire profiter leurs volailles & pour les distinguer, car chacun reconnoit les siennes, si bien qu'ils n'ont jamais de querelle pour ce sujet. Elles multiplient infiniment davantage que celles de leurs Maîtres, une de leurs poules couvera deux fois, contre les autres une, & élèvera mieux ses poulets, (qui semblent estre négligez par leur absence) que celles de la Case pour qui on prend tant de peine & tant de soin.

Les Nègres qui ont le Samedi libre pour se nourrir & pour s'entretenir, à la façon de ceux du Brésil, vont travail-

1er. ce iour là chez les habitans , qui les nourrissent & leur donnent dix livres de petun pour leur peine ; ils ne manquent pas de trouver des gens qui les occupent , & l'on est aujourd'huy plus aise à la Martinique de se servir d'eux, de cette maniere, que d'emprunter ceux de ses voisins, pour qui on est obligé de faire d'autres corvées quand ils les ont prestez.

Les Maistres déterminent une quantité de terre assez ample sur leurs habitations à ces esclaves , pour y planter leurs pois , leurs Patates , & leur Manyoc , & particulièrement leurs Ignjames, qu'ils ayment sur toutes choses. Outre cela , ils font des jardins d'une partie de cette terre , où leurs femmes cultivent des herbes potageres, des Cōcombres, des Melons de route sorte, & des Giraumons , que leurs Maris vont vendre aux Magazins les Dimanches & les Festes entre les deux Messes.

Ceux qui sont ménagers , & qui ne dissipent pas en débauche le petun qu'ils gagnent, se nourrissent & s'entretiennent honnestement ; mais comme il y en a , ou qui n'ont pas assez d'industrie, ou assez de retenue, ces misérables mourroient de faim, s'ils ne déroboient pour vivre. C'est pourquoy les habitans de la Martinique voudroient que cette coutume Brasilienne fut abolie, parce qu'elle donne trop de liberté aux esclaves , & que plusieurs ne gagnant pas assez pour s'entretenir & se nourrir, se rendent marons.



De la façon qu'on habille les Nègres, & des ornemens dont ils se parent.

§. VIII.

C'Est icy où paroist veritablement la misere des esclaves, car si l'on iuge ordinairement de la qualité d'une personne

sonne par la richesse des habits qui le couvrent, on a lieu de dire, en voyant la pauvreté des haillons de nos Nègres, qu'ils sont très-misérables, & de la dernière condition qui soit au monde.

Les hommes n'ont pour tout habit les iours de travail, qu'un méchant caléçon de grosse toile, pour couvrir leur nudité, & un bonnet à la teste; & les femmes une juppe ou une cotte de la même étoffe, qui descend jusqu'à terre à quelques unes: mais qui souvent ne va pas jusqu'aux genoux, sans bonnet, ny autre chose qui leur couvre la teste.

Les uns & les autres n'vont jamais de chausses ny de souliers, leurs petits enfans, garçons & filles, vont ordinairement nus comme la main, jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans; & pour lors on leur donne une petite robe de grosse toile, qu'on leur laisse jusqu'à neuf ou dix ans, après quoy l'on habille les garçons comme leurs Peres, & les filles comme leurs Meres.

Les Dimanches & les Fêtes, les hommes ont une chemise & un caléçon de couleur, avec un chapeau: les femmes ont aussi une chemise avec une juppe de toile blanche, ou de quelque serge rouge ou bleuë. Et c'est tout ce que les Maîtres sont obligés de leur donner quand ils les entretiennent.

S'ils veulent avoir quelque chose pour se parer ou pour parer leurs enfans, ils sont obligés de se le procurer eux-mêmes. Leur plus grande ambition c'est d'avoir de belles chemises, & quelques galands à leur chapeau: les femmes sont curieuses de jupes de belle toile blanche, qu'elles préfèrent à toutes les étoffes, comme plus capables de relever leur noirceur, en quoy elles mettent leur plus grande beauté. Quand elles ont leurs beaux habits de toile, elles portent des coliers & des bracelets de Rasiade blanche à quatre ou cinq rangs, avec des rubans de couleur à leurs cheveux, à leurs chemises, & à leurs jupes: & se tiennent fort propres les iours qu'elles ne travaillent pas.

Autrefois il y avoit des Nègres à la Martinique , qui par un abus intolerable portoient l'épée; mais l'on a esté obligé de leur ôster , à cause des fascheuses suites que cela pouvoit avoir , & ils ne portent plus qu'un baston à la main comme les Laquais. J'ay veu qu'on leur donnoit les apresdisnées des Samedis pour laver leurs hardes , & pour raccommo-der leurs petites besognes , il y a mesme encor quelques vieux habitants qui gardent cette coustume: mais on le leur a si bien retranché en quantité d'endroits , qu'à peine leur donne-t-on une heure de relasche; si bien que ces pauvres gens sont obligez de dérober du temps de leur sommeil, ou de prendre celui des Dimanches & des Fêtes, pour se nettoier & raccommo-der leurs hardes.

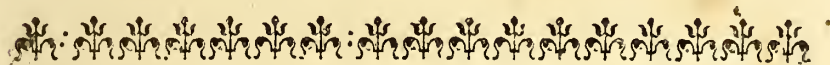
Quoy que leurs cheveux crépus nous paroissent extrêmement courts , il y a pourtant des Nègres qui les attachent à des filets de coton pour les rendre plus longs: mais je ne trouve rien de plus mauffade que de les voir en cet estat ; car quoy qu'ils s'estiment bien parez , quand il leur pend de la teste une soixantaine de cordons de coton qui lient leurs cheveux , de la grosseur du petit doigt : cependant on prendroit pour lors leurs testes pour celle d'une Meduse, à qui les Peintres apres les Poëtes donnent des serpens au lieu de cheveux.

Auparavant qu'ils usassent de chemises , tant les hommes que les femmes s'oignoient tout le corps avec de l'huile de Palmiste pour paroistre plus noirs , maintenant ils ne se frottent que le visage, & celui de leurs enfans.

Quelques Nègres se razent la teste par figures , tantost en étoiles, tantost à la façon des Religieux; mais la plus commune c'est de se la razer par bandes , y laissant autant de plein que de razé , & ils font la mesme chose à leurs petits garçons.

Auparavant que leurs enfans portent des chemises , les Meres leur attachent des grelots aux jambes & aux poignets; elles leur mettent encore un Colier, des Brasselets & une es-pece de ceinture, de Rasse bleuë, blanche & verte.

Plusieurs Nègres particulièrement d'Angole, ont une es-
pece de broderie au visage, au sein, aux bras & aux épaules:
& il faut pour cela qu'on leur ayt déchiqueté la peau avec
une lécette ou quelque autre instrument, & qu'on ayt remply
les cicatrices de quelque drogue pour les faire lever: car tou-
tes ces cicatrices sont des excressances de chair, élevées de
l'épaisseur d'un gros grain d'orge, mais beaucoup plus lon-
gues; elles representent différentes figures, les unes sont tail-
lées en fleurs, les autres en étoiles, & toutes font une bro-
derie assez bigeare.



Du travail qu'on exige des Nègres.

§. I X.

SI le travail, auquel Dieu engagea le premier homme, est
un chastiment de sa rebellion; & si sa iustice vangeresse
y a tellement obligé les mal-heureux enfans de ce Pere cou-
pable, que Iob assure qu'il ne leur est pas moins naturel,
que le vol à l'oysseau: on peut dire que les Nègres souffrent
la plus rigoureuse peine de cette revolte.

On peut aisément juger de la rigueur de leur travail, par
la forte passion que nos habitans témoignent pour amasser
du bien: car comme ils ne viennent dans les Isles que pour
cela, ils tirent de leurs Nègres tout le service qu'ils peuvent.
C'est pourquoy ils les font travailler non seulement depuis
le matin jusqu'au soir: mais encor une grande partie de la
nuict, particulièrement dans la saison où l'on fait le petun;
car pour lors, ils ne finissent pas le travail avec la journée:
mais apres qu'ils ont souppé, le Cōmandeur les conduit dans
la Case à petun, & distribué à chaque Nègre & à chaque
Nègresse, & mesme à leurs enfans, au dessus de douze ans,
sept ou huit aulcttes de petun à éjamber, c'est à dire, sept

ou huit Roseaux longs de douze à quinze pieds, chargez d'un bout à l'autre de quantité de Plantes de Tabac, fanées, qu'ils sont obligez de manier feuille à feuille pour en ôter la coste du milieu, & quelques habiles qu'ils soient, il est toujours plus d'une heure après minuit quand ils ont achevé. Mais à peine ont-ils dormy trois ou quatre heures, qu'on les éveille pour retourner au travail, ce qui harasse ces pauvres gens d'une telle maniere, qu'on les void dormir tout de bout; quel qu'en vie pourtant qu'ils ayent de reposer, il faut qu'ils s'en deffendent: car si le Commandeur qui les observe dans le travail, les voit sommeiller, il les frappe d'une lianne, qui leur fait bien-tost perdre l'envie de dormir;

Aussi l'on peut à bon droit leur appliquer la définition qu'Aristote donne des serviteurs, quand ils les appelle les instrumens de leurs Maistres; car comme le Maistre se sert de ses instrumens, quand & comme il luy plaist, ainsi on les occupe à tout ce que l'on veut, & l'on leur fait quitter la besogne qu'ils ont commencée, pour en reprendre un autre, sans qu'ils témoignent la moindre repugnance.

Le remarque pourtant trois choses qui rendent leur travail extrêmement fascheux. La premiere est, la chaleur du pays; car étant exposez pendant tout le iour aux rayons du Soleil, il les échauffe d'une si estrange maniere, qu'ils fondent continuellement en eau, de sorte que l'on prendroit l'entre-deux de leurs épaules pour une gouttiere, à cause de la sueur continuelle qui en découle en une si prodigieuse quantité, que cela est inconcevable.

L'humeur fascheuse des Commandeurs qui les frappent à la moindre fantaisie qui leur en prend, est la seconde chose qui rend leur travail insupportable: car pour faire les bons valets, ou pour repater le temps qu'ils ont employé à la débauche, ils poussent ces pauvres esclaves au travail, avec des rigueurs, que les Maistres ne souffriroient pas, s'ils en avoient la connoissance. De là vient qu'il meurt une infinité de Nègres, dont on ne connoist pas les maladies, les uns aillant

du petun , d'autres en sarclant la terre , d'autres en faisant d'autres ouvrages, & la pluspart sont plustost morts que leurs Maistres n'ont sceu leur indisposition : car ils ont beau se plaindre, si leur Commandeur est fascheux , il se rit de leurs plaintes , & les pousse au travail à force de coups , jusqu'à ce qu'ils n'en puissent plus.

Mais ce qui rend leur travail le plus penible & le plus fascheux à mon advis, c'est l'infructuosité de ce travail ; car ils sçavent bien que toutes leurs sueurs vont au profit de leurs maistres, & que quand ils leurs amasseroient des montagnes d'or, il ne leur en reviendra jamais rien, & que quand ils vivroient des siecles entiers, & qu'ils travailleroient davantage qu'ils ne font , ils ne retireroient pas un sol de profit de toutes leurs peines;

Tous les Nègres , hommes, femmes, garçons & filles, au-dessus d'onze ou douze ans, travaillent également ; & tout l'avantage qu'ont les femmes, c'est que leur travail n'est pas toujours si rude que celui des hommes, & qu'on leur choisit de la besogne aisée , quand elles sont grosses de sept à huit mois.

Les Nègres qui suivent Messieurs les Officiers à cheval, ne sont pas pour cela dispensés du travail , quand ils sont de retour ; mais les Nègresses que leurs femmes prennent pour les servir , & pour tenir leurs enfans , sont dispensés du travail , ne sont plus sous la jurisdiction des Commandeurs, & ne s'occupent que dans les choses du ménage, comme les servantes Françoises.

Les Nègres qu'on employe à la Chasse ou à la Pesche , ne sont ordinairement autre chose, parce que ces deux exercices demandent un homme tout entier.

Un habitant qui a deux bons Nègres, peut vivre fort à son aise & honorablement ; car ils luy peuvent fournir chacun de leur travail, 17. ou 18. cens livres de Tabac, sans les vivres qu'ils font, & il s'est trouvé des habitans à la Martinique, qui louant leurs esclaves à d'autres François, à un certain prix par mois, y trouvoient aussi bien leur compte, qu'à les faire travailler.



Des Recreations des Nègres.

§. X.

UN Poëte avoit bien raison de dire chez Platon , que Dieu oste la moitié de l'esprit aux esclaves, *Dimidium mentis Iupiter illis aufert* , de peur que connoissant le malheur de leur condition , ils ne s'en affligent avec excez , & ne deviennent incapables de rendre service. Nous avons une experience de cecy dans nos Nègres , qui ne songent point à leur déplorable condition , que lors qu'on les maltraite : mais c'est encore si legerement, que si cette pensee les occupe aujourd'huy, ils n'y songent plus le lendemain.

C'est aussi d'eux que l'on peut dire, que toute la terre est leur patrie; car pourveu qu'ils trouvent à boire & à manger, tous les Pays leur sont indifferens, & bien éloignez des sentimens des enfans d'Israël , qui estoient incapables d'aucun divertissement dans la rigueur de leur captivité , & qui rejettoient les recreations les plus innocentes, comme incompatibles avec l'état present de leurs miseres : ils ne sont pas moins joyeux dans leur servitude , que s'ils estoient parfaitement libres; car ils chantent, dansent, & se divertissent bien souvent mieux que leurs Maîtres , & que ceux qui leur commandent.

Il ne se passe guères de Fêtes & de Dimanches, que plusieurs Nègres d'une mesme terre, ou de celles qui leur sôt voisines, ne s'assembtent pour se recréer; & pour lors ils dansent à la mode de leur pays, tantost à la cadence de leurs chansons, qui forment un chant tres-desagreable , & tantost au son d'un tambourin , qui n'est autre chose qu'un tronc d'arbre creusé, sur lequel l'on a étendu une peau de loup marin. L'un d'eux tient cet instrument entre ses jambes, & joue dessus

avec ses doigts , comme sur un tambour de basque ; puis quand il a joué un couplet de la chanson , ceux qui dansent en chantent un autre, continuant ainsi alternativement tant qu'elle dure.

L'en ay veu quelques-vns , qui faute de tambour se servoient de deux callebasses remplies de petites roches , qu'ils manioient pourtant avec tant d'adresse , qu'ils formoient un son assez agreable.

Ils font des postures si contraintes , & des contorsions de corps si violentes en dansant, que ie me suis souvent étonné, comme ils pouvoient se remüer, apres avoir cessé ce penible exercice: cependant en sortant de là, ils sont si frais, & paroissent si peu fatiguez, qu'on ne diroit pas à les voir, qu'ils ayent dansé.

Ils passent en ces recreations non seulement l'apresdisnée entiere des Dimanches, mais ils continuënt quelquefois leur divertissement toute la nuit, ne se separant les uns des autres, pour s'en retourner à leurs habitations, que pour se rendre avec les autres, à l'heure qu'on les meine au travail.

Pendant que les hommes & les femmes dansent & sautent de toute leur force , les petits enfans composent une autre danse à part , où il y a du plaisir à les voir imiter les postures de leurs Peres & Meres, & contrefaire leurs gestes : mais ce qui est estonnant dans ces enfans , c'est qu'ils ne s'ennuyent pas plus dans ces passe-temps que les grandes personnes , de sorte qu'ils chantent & dansent iusqu'à ce que le sommeil les accable.

Quand ils ne font pas ces assemblées , ils vont rendre visite , ou la recoivent , & la liberté qu'on leur en donne est une des plus grandes satisfactions qu'ils ayent dans leur malheur. Ils recoivent fort bien ceux qui les viennent voir (qui sont ordinairement ou leurs Alliez , ou des Nègres de leur terre) & n'épargnent rien de ce qu'ils ont dans leurs Cases, pour leur faire bonne chere. J'ay veu l'un de nos Nègres tuër cinq ou six pieces de volailles , qu'il accommodoit à sa façon , & dépenser plus de trois pintes d'eau de vie, pour

régaler cinq ou six esclaves de son pays qui l'estoient venu voir ; & comme ie le blasmay de prodigalité , il me répondit qu'il avoit autant fait cette dépense pour leur montrer qu'il estoit bien , & qu'il n'estoit pas miserable comme tel & tel de leur pays , (ce qui fait le sujet le plus ordinaire de leurs conversations) que pour leur faire paroître son affection.

Quand un Nègre reçoit visite , il appelle ordinairement au petit régale qu'il fait , ses autres camarades , hommes & femmes , lesquels pour paroître aussi courtois que luy , traitent aussi ceux de dehors , & ils s'en retournent rarement , sans avoir bû un coup ou deux dans chaque Case , quand ces pauvres gens ont un peu de boisson , ce qui n'arrive pas tousjours.

Ie remarquay un iour avec beaucoup de satisfaction un Nègre d'un de nos habitans sortir de la Case de nostre Dominique , chargé de viande & de Cassave , ce qui m'ayant obligé de luy demander pourquoy il luy donnoit toutes ces choses , il me répondit en son baragotin , que son Maître *n'estoit pas bon Capitan , pas bon à Nègre , luy point donner à manger* ; que ce pauvre esclave estoit de sa terre , & qu'il luy gardoit tousiours un morceau de ce que nous luy donnions , que ce pauvre Nègre venoit querir chaque Dimanche.

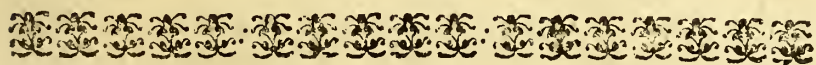
Leurs plus grandes resioüissances se font au Baptesme de leurs enfans , car pour lors ils invitent tous les Nègres de leur Pays , aussi bien que tous ceux de la Case , & ils vendroient plustost tout ce qu'ils ont , qu'ils n'eussent de l'eau de vie , pour solemniser leur naissance.

Quoy que les François ne s'amusent pas à boire avec eux dans ces divertissemens , les Parrains & les Mairaines qui sont ordinairement des François , amis de leurs Maistres , ne laissent pas de contribuer à la bonne chere.

Ils font les mesmes resioüissances lors que l'on marie leurs enfans ; mais pour lors , c'est au despens de leurs Maistres , qui les traitent , & qui leur donnent de l'eau de vie , tant pour eux , que pour ceux qu'ils prient au festin.

Après

Après le Festin, ils dansent tout le iour & toute la nuit, & quand le Maistre est un peu facile, il leur donne encore le lendemain pour continuer leur recreation.



*Des chastimens dont on punit les fautes
des Nègres.*

§. XI.

LA necessité que ie me suis imposée de ne rien omettre dans ce traité, de ce qui peut donner au Lecteur une connoissance parfaite de la condition miserable de ces pauvres esclaves; m'oblige de parler des chastimens dont l'on se sert pour les corriger, & de dire que comme on les gagne par la douceur, qu'on leur témoigne quand ils s'aquittent fidellement de leur devoir : on les range aussi par la rigueur des chastimens quand ils s'en écartent.

Leur humeur arogante & superbe, oblige nos habitans de ne laisser passer aucune faute sans les en punir, à cause des consequences dangereuses qui pourroient suivre de l'impunité; & ils sont contrains de les chastier, pour l'exemple des autres, de certaines fautes, qu'ils dissimuleroient dans toutes autres personnes.

Sans cette rigueur, il seroit impossible de les conserver; car l'on a veu par mille experiences, que l'impunité les rend insupportables, & que si le Maistre & le Commandeur qui a soin de leur conduite, ne s'en font craindre, ils les méprisent, se débauchent, & ne travaillent pas : c'est pourquoy toutes les Nations de l'Europe, François, Anglois, Espagnols, Portugais & Holandois, qui se servent de Nègres dans l'Amerique, tiennent pour maxime fondamentale dans le gouvernement de ces esclaves, de ne les fraper jamais

sans sujet , mais aussi de ne leur pardonner jamais aucune faute.

La plupart des peines dont on punit les fautes des Nègres, étant arbitraires , & à la discretion de leurs Maistres, ie ne scaurois précisément les déterminer , ny en donner une connoissance entierement exacte: c'est pourquoy ie me contenteray de remarquer celles qui leur sont le plus ordinaires , & de rapporter divers chastimens dont ie les ay vus punir. La Paresse, le Larcin, la Desobeyssance, la Fuite & la Revolte, sont les fautes auxquelles ils sont le plus sujets, & pour lesquelles on les punit; mais avec des chastimens bien differens.

En effet, ils sont quittes de la premiere pour quelques coups de Lianne, que le Commandeur porte ordinairement à la main , de laquelle il sangle ceux qu'il trouve écartez de la bande pour ne pas travailler. Ces Liannes qui sont des branches d'une plante, grosse comme le pouce, sont souples & pliantes comme de la Baleine, & fait autant plus de mal qu'un nerf de Bœuf , si bien que quand le coup est violent, il emporte la peau, ou fait au moins vne enflure qui dure un iour ou deux.

Le Larcin n'a point de chastiment déterminé, & il est permis à tous les habitans de battre les Nègres , quand ils les surprennent dérobers sur leurs habitations , ou dans leurs Cases. Il est vray qu'ils n'ont pas le droit de les tuer pendant le jour, & un habitant seroit puny exemplairement, & obligé de rendre un autre Nègre, s'il en avoit tué quelqu'un: mais pendant la nuit il est permis de tirer & de les tuer.

J'ay connu un fort honneste habitant à la Martinique, qui en traita un de la maniere que ie vâ dire. Voyant qu'après luy avoir plusieurs fois pardonné ses vols, il abusoit de sa bonté, il l'attrapa un iour dans son Parc à cochons, luy coupa les deux oreilles, sans autre forme de procez, les enveloppa dans des feuilles d'arbre , & luy donna ordre de les porter à son Maistre.

La Justice les fait quelquefois attacher au Carcan public:

pendant tout un iour, avec un certain Baillon à la bouche, qui s'ouvre par une visse, ce Baillon est frotté de piment, qui fait baver ces pauvres misérables, d'une manière qui leur est d'autant plus fascheuse, que les petits enfans se moquent d'eux, & se divertissent de leur peine.

On les y attachoit autrefois par l'oreille avec un clou, & après y avoir demeuré quelque espace de temps l'on la leur coupoit. Il me souvient à ce sujet, qu'un pauvre Nègre de saint Christophe ayant desia perdu l'une de ses oreilles par ce supplice, cōme il fut condamné à perdre l'autre, il ne voulut jamais permettre qu'on la luy coupast, qu'il n'eut parlé à Monsieur le General de Poincy, ce qui luy ayant esté accordé, il se jetta à ses pieds, le pria d'avoir pitié de luy, & de ne pas permettre qu'on luy coupast l'oreille, parce qu'il ne sçauroit plus où mettre son bout de petun si on la luy ostoit; (car c'est une coutume aux Nègres d'avoir tousiours un bout de petun sur chaque oreille pour fumer en travaillant,) sa simplicité, ayant touché Monsieur de Poincy, il luy fit misericorde.

La Desobeyssance est punie avec rigueur; car l'on n'épargne point les coups de Liane au Nègre, qui refuse de faire ce qui luy est commandé. Il faut pourtant que ie donne cette louange à nos François, qu'ils en vsent avec une moderation, qui condamne la cruauté des Espagnols; qui tuënt sans misericorde leurs esclaves au moindre refus, qu'ils font de leur obeïr: aussi les Commandeurs Espagnols ont tousiours deux ou trois pistolets de ceinture, & à la moindre resistance, ou parole un peu haute, que fait ou que dit un Nègre, ils le tuënt sur la place en presence des autres: cette Nation tenant pour une bonne maxime de sa Politique, qu'il vaut mieux perdre un Nègre que d'en perdre cinquante. C'est par cette voye de rigueur que les Espagnols & les Portugais se sont tellement fait craindre à leurs esclaves, qu'un Commandeur en aura quelquefois quatre ou cinq cens sous sa conduite, qui n'oseroient le regarder en face, ny souffler devant luy.

Les Nègres fugitifs, & particulièrement ceux qui débau-
chent les autres, sont chastiez fort rigoureusement ; car on
les attache à un Pilier, & apres qu'on leur a découpé toute
la peau à coups de Liannes, on frotte leurs playes avec du Pi-
ment, du Sel, & du jus de Citron, ce qui leur cause des dou-
leurs incroyables. Quand ce sôt de pauvres Femmes qui ont
suivy leurs Maris, ou des Enfans qui ont suivy leurs Peres, &
de qui l'on n'apprehende pas une seconde fuite, ils en sont
quittes pour ce chastiment ; mais quand on les rattrape
une seconde ou une troisieme fois apres leur fuite, les Maî-
tres renouvellent cette punition une fois ou deux la semai-
ne, pendant un mois.

L'on met ordinairement aux pieds de ces esclaves qui se
sont enfuis plusieurs fois, de gros fers brisez, si pesans qu'ils
sont obligez de les soutenir avec une corde ; puis l'on rive
ces fers, qui ne les empeschent nullement de marcher &
d'aller au travail avec les autres, & à moins qu'on ne voye en
eux un grand déplaisir de leurs fautes passées, ils portent iour
& nuit ces fers, le reste de leur vie.

J'ay veu dans saint Christophe plusieurs Nègres qui a-
voient des Colliers de fer autour du Col, auxquels étoient at-
tachées deux grâdes barres sur le derriere, en forme de croix
de saint André, dont les deux bras d'en-haut passoient deux
pieds au dessus de leurs testes, aux extremitéz desquels il y
avoit deux petits crochets aussi bien qu'à celles d'en-bas.
C'est là le meilleur moyen qu'on ayt peu trouver pour arrê-
ter les plus meschans, car il est impossible qu'ils passent par
les bois du pays avec ces instrumens.

La iustice ne prend point connoissance de ces sortes de
fautes, mais en laisse le châtiment à la discretion des Maîtres,
qui les punissent par les voyes qu'ils jugent les plus propres
pour les ranger à leur devoir. Il n'y a que la Revolte qu'on
punit inexorablement du dernier supplice. C'est ce que
l'on a pû remarquer en beaucoup d'endroits de ma Pre-
miere Partie, où j'ay dit, comme l'on a écartelé & brulé les
principaux Autheurs des Revoltes. Il est vray que quand il y

en a plusieurs d'une bade, on ne punit de mort, que les Chefs, & l'on rend les autres à leurs Maîtres, qui les punissent chez eux du châtiment des fugitifs.

L'on observe ordinairement deux choses dans les punitions exemplaires que l'on fait des Nègres fugitifs: car Premièrement l'on oblige les Maîtres de Case du quartier où l'exécution se fait, d'envoyer tous leurs Nègres, hommes & femmes, garçons & filles, & mesme iusqu'aux enfans, pour assister au châtiment de ces revoltez, afin que par la peine qu'ils voyent infliger pour ces sortes de crimes, ils soient détournés de pareilles fautes.

Si par l'Arrêt l'on ordonne que le corps de ceux qui sont condamnés à mort, seront brûlez apres avoir esté estranglez, l'on contraint les Nègres de porter chacun un morceau de bois pour composer le feu; mais lors qu'ils sont exempts du feu, l'on écartelle ces corps & l'on en attache les membres aux avenues des places publiques, à la reserve de la teste qui est toujours donnée au Maître pour la faire mettre sur un poteau au milieu de son habitation, pour imprimer plus de crainte à ses esclaves.

La seconde chose qui s'observe, c'est que pour recompenser le Maître dont on fait mourir les Nègres, l'on en prend le prix sur le public, parce qu'il n'est pas iuste que l'un perde plutôt ses esclaves que les autres, dont les esclaves ne sont pas moins coupables.

Les Nègres souffrent assez patiemment la peine de leurs fautes, mais quand on les frappe à tort, ils rugissent comme des lions, s'emporent dans une furie qui n'est pas concevable, & qui dégènereroit en un chagrin capable de les faire mourir, si cela leur arrivoit souvent.

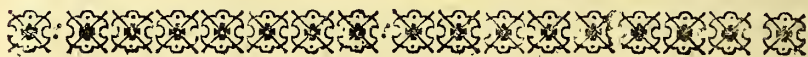
On ne fait pas semblant toutefois d'écouter, les plaintes qu'ils font contre leurs Commandeurs, & quelques iustes qu'elles soient, on leur donne toujours le tort, de peur que si le maître abandonnoit l'intérêt de celui qui leur commande, ils prissent la hardiesse de luy desobeïr, ou de luy résister quand ils les frappe, dans l'esperance que le Maître les soustiendrait:

mais l'on avertit le Commandeur en particulier , & on luy deffend de les mal-traiter sans sujet , & mesme avec trop de rigueur quand ils ont failly.

Vn Nègre qui auroit frapé vn François, ou levé la main sur luy , peut estre mis entre les mains de la iustice , & j'en ay veu vn auquel on avoit coupé le poing, pour avoir donné vn soufflet à son Commandeur.

Chaque Isle a son Boureau, qui est ordinairement un Nègre, à qui on donne la liberté pour ce sujet, qui est aussi toute la recompense qu'il tire de cét employ infame.

Je ne puis finir ce paragraphe sans exhorter les habitans des Antilles, par les belles paroles de saint Ambroise , & de les prier comme ce grand Prelat faisoit les Maistres Chrétiens de son tēps, de traiter leurs esclaves avec charité, parce qu'encor bien que la fortune les ayt rendus leurs serviteurs, ces pauvres miserables ne laissent pas d'estre leurs freres par la grace du Baptesme, qui les a fait enfans de Dieu. *Et si servus est conditione, gratia tamen frater est ? Etenim similiter Christum induit, iisdem participat sacramentis, eodem quo & tu, utitur fratre, cur te non utatur ut fratre ?* les coniurant aussi d'avoir l'œil sur leurs Commandeurs, qui abusent tres-souvent de l'autorité qu'ils leur confient , & qui traitent leurs esclaves, avec des inhumanitez qui les reduisent souvent au desespoir & à la fuite.



Des motifs qui obligent les Nègres à se rendre Marons, c'est à dire à fuir de chez leurs Maistres: & de la façon qu'ils vivent dans les bois.

§. XII.

IE ne veux pas nier que le desir de la liberté , qui est naturel à tous les hōmes, ne soit une des causes prédominantes

de la fuite des Nègres, puis qu'ils ne sont ny assez stupides, ny assez ignorans pour ne pas cōnoître l'excellence du bien qu'ils ont perdu : quelque passion pourtant que la nature leur donne pour la liberté, aussi bien qu'au reste des hommes, j'ose soutenir que ce motif n'est pas le plus puissant, qui les oblige à s'affranchir de la servitude par la fuite. Car outre ce que j'ay dit cy-dessus, que toute la terre est leur Patrie, pourveu qu'ils y trouvent à boire & à manger, ils estiment si peu la liberté, que plusieurs Capitaines de Navires, dignes de foy, qui avoient souvent fréquenté les costes d'Afrique, m'ont assuré, que les Peres y vendent leurs propres enfans aux estrangers, & ce qui est horrible à lire, qu'eux-mêmes se vendent quelquefois pour des bouteilles d'eau de vie, s'engageant pour toute leur vie à vne fâcheuse servitude, pour avoir dequoy s'enivrer vne fois.

Les extrêmes miseres que la pluspart de ces esclaves souffrent en leur pays, est sans doute la principale raison de l'insensibilité, qu'ils témoignent dans nos Isles pour la liberté qu'ils ont perdue lors qu'on les y a apportez : car soit que leur Climat soit ingrat, ou qu'ils negligent par paresse d'en cultiver la terre, ils s'estiment plus heureux d'estre esclaves parmy nous, quand ils y sont passablement nourris, & qu'on les traite avec douceur, que d'être libres en leur pays où ils meurent de faim; c'est ce que ie sçay de la bouche mesme de quantité de Nègres, qui m'ont avoué qu'ils ne voudroient pas estre obligez de retourner chez eux. C'est pourquoy il faut chercher d'autres causes de leur fuite, que le desir de la liberté.

Après y avoir bien pensé, il me semble qu'il faut distinguer entre ceux qui sont nouvellement arrivez dans les Isles, & ceux qui y ont desia demeuré long-temps; & dire que les causes de la fuite des uns & des autres est différente. Car la peine qu'ont les premiers au travail auquel ils ne sont nullement accoustumez dans leur pays, les rebute & les porte à quitter leurs Maîtres, & à s'enfuir dans les bois, esperant d'y trouver le chemin pour retourner chez eux :

mais la fuite des autres, est ordinairement l'effet ou des mauvais traitemens de leurs Maistres & de leurs Commandeurs, ou le manquement de nourriture.

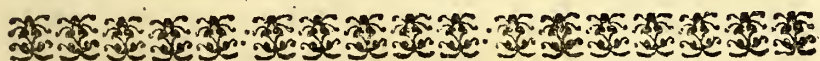
L'on ne sçauroit dire combien les Premiers pâtissent dans les bois, car ils n'y vivent que de fruits sauvages, de Grenouilles, de Crabes, de Tourlourous, qu'ils sont contrains de manger tous crus; & ils y endurent tant de miseres, que plusieurs retournent d'eux-mesmes quand ils peuvent retrouver le chemin; & les autres y meurent miserablement de faim, ou des maladies qu'ils y contractent.

Les seconds estant plus accoustumez au pays, ne se rendent jamais Marons, qu'ils n'ayent mis ordre à leurs affaires: c'est pourquoy ils se munissent de ferremens, comme serpes, haches & couteaux, emportent leurs hardes, font provision de gros Mil, & se retirent aux lieux les plus élevez des montagnes, qui sont presqu'inaccessibles, où ils abattent du bois, font un jardin, y plantent du Manyoc & des Igniames, & en attendant qu'ils soient en maturité, ils viennent la nuit à la liziere du bois, où les autres Nègres ne manquent point de leur porter à manger de ce qu'ils ont. Quand ils n'en peuvent estre secourus, ils vont hardiment la nuit dérober dans les habitations, & y prennent tout ce qu'ils trouvent, il y en a mesme qui sont venus dérober iusqu'à l'espée & au fusil de leurs Maistres.

Si-tost que les vyres qu'ils ont plantées, sont en maturité, le Mary vient querir sa Femme & ses enfans, & les autres viennent débaucher d'autres Nègres pour avoir compagnie. L'on ne sçauroit dire avec quelle abondance ces esclaves fugitifs se nourrissent, car rien ne leur manque, des choses qui se trouvent dans les bois, qu'ils accommodent à leur façon & à leur goust. En effet, les Chasseurs de la Martinique ayant decouvert en l'an 1657. l'*Ajoupa* d'un Nègre fugitif, ils y trouverent de la Cassave, des Patates, & deux grandes Callebasses remplies de serpes salez, ausquels il avoit coupé la teste, d'autres Callebasses pleines d'eau, & un rison tout allumé,

allumé. Quelques-uns ont vécu les cinq & six ans en cét estat, & l'on croit mesme qu'il y en a encor à la Martinique qui multiplient avec leurs femmes, & quoy qu'on leur ayt souvent donné la chasse, on ne les a iamais pû rencontrer; car ils ont l'adresse de ne point faire de feu pendant le iour, de peur que la fumée ne découvre le lieu de leur retraite.

Ces fugitifs sont tout à fait à craindre, car quand ils ont goûté cette façon de vie, coquine & miserable, l'on a toutes les peines du monde à les reduire; ils débauchent les autres, & l'on s'est veu réduit à cette extremité à la Martinique, qu'on n'osoit dire un mot de travers à un Nègre, ny luy faire la moindre correction qu'il ne s'enfuit dans les bois: les Nègresses mesmes les imitoient, & s'y en alloient avec de pe tits enfans de sept ou huit iours.



*Des maladies des Nègres, de leur mort, & de leurs
funerailles.*

§. XIII.

Bien que les Nègres ne soient pas si malades que les François, leurs maladies pourtant sont bien plus violentes, & il y en a certaines ausquelles ils sont bien plus sujets qu'eux. Ils sont assez souvent attaquez d'un mal de teste extraordinairement violent, plusieurs habitans en perdirent de ce mal à la Martinique en l'année Mais l'on fut particulièrement surpris de celuy que nous perdîmes pour lors, qui mourut le sardoir à la main, sans dire mot, ny se plaindre à ses compagnons, bien qu'il fust estimé le plus fort & le plus robuste de l'Isle. Comme ils vont tousiours nuds pieds, ils les ont ordinairement mangez de Chiques, & à moins que les Peres & les Meres ne baignent tous les iours leurs enfans, & ne les tiennent bien propres, ils ont presque tous l'Epian.

Quand un Nègre est malade, on luy porte tout ensemble

le Viatique & l'Extreme-Onction, & à moins qu'ils ne demeurent proche des Eglises, l'on n'a pas tousiours le temps de les aller voir dans cette extremité. Ceux qui appartiennent à de bons Maistres qui en ont soin, qui les assistent, & qui leur destinent quelqu'un de la Case pour le servir, ils sont allez heureux; mais il n'y a rien de plus miserable quand ils appartiennent à d'autres qui les negligent.

C'est dans cette rencontre que paroist le zele infatigable de nos Missionnaires; car il leur faut souvent faire deux ou trois lieues de pays, pour aller consoler un pauvre Nègre couché sur son Grabat, le plus souvent abandonné de tout secours, & qui ne voit personne que le soir, quand ses Camarades retournent du travail. Il y a mesme des maistres si inhumains, qu'ils ne veulent pas qu'une femme perde son temps (comme ils disent) auprès de son mary ou de son enfant malade. Je n'en dis pas davantage, mais l'on peut aisément juger de la peine de ces pauvres gens, en qui les sentimens de la nature ne sont pas estouffez avec leur liberté.

Quand un Nègre est mort, le Commandeur en destine quatre autres pour l'apporter à l'Eglise sur deux grandes perches, disposées en forme de siviére: & c'est icy où j'ay souvent déploré l'effroyable misere de cette condition; dans tous les autres estats la misere finit avec la vie du miserable, mais elle persevere encore dans nos esclaves après leur mort, car il ne faut point parler de suairie, & de cinquante qui meurent, il n'y en a pas deux qu'on ensevelisse dans de la toile: on les apporte couverts de leurs meschans haillons, ou envelopez dans quelques feuilles de Balifiers. Ceux qui ont apporté le mort, font la fosse où nous les enterrons.

Si la charité de nos Missionnaires ne les assistoit de leurs prières, & ne les portoit à dire une Messe pour eux, il ne faudroit pas s'attêdre que personne les secourût; outre qu'ils n'ont rien, leurs Maistres se mettent fort peu en peine de faire prier Dieu pour eux: C'est pourquoy, ie plains bien les esclaves, où il n'y a point de Religieux qui estendent leur charité sur eux iusqu'après leur mort; & si jamais l'interest



regne dans les Isles, il est certain qu'ils n'auront plus de soulagement.

F I N.

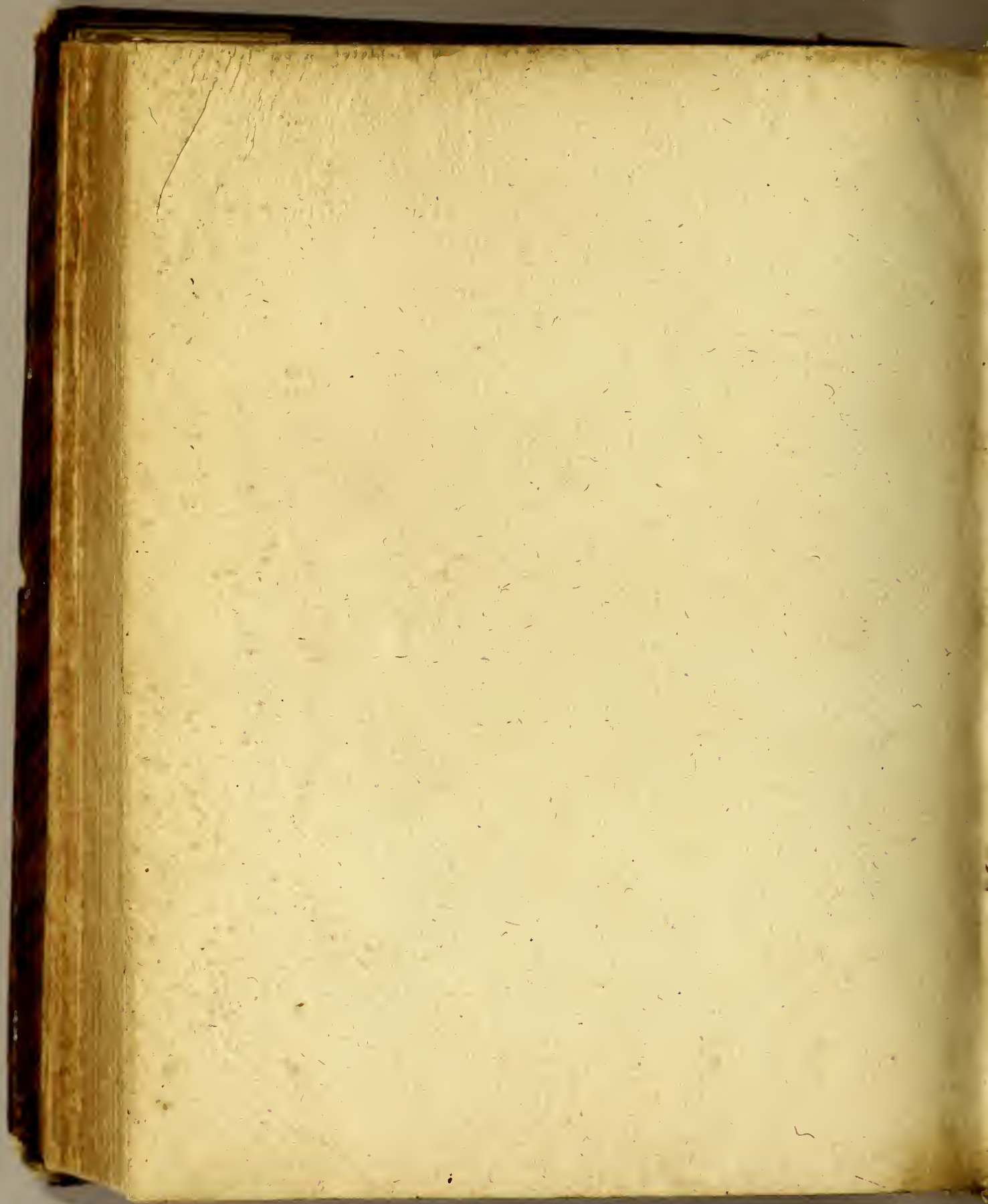
Fautes survenues à l'Impression.

P Age 11. ligne 12. salé, lisez salée, p. 12. ligne 1. Basseterre, lisez Basseterre. p. 13. ligne 13. du Plessis, lisez du Plessis, p. 31. l. 13. Pere du Chevalier, lisez frere du Chevalier, p. 32. ligne 3. est établi, lisez fut établi, p. 38. ligne 18. Lande lisez Bande, p. 40. ligne 3. 1651. lisez 1650. p. 49. ligne 27. aux gasses, lisez aux gaffes, p. 59. ligne 25. plain, lisez pleins, p. 74. Chapitre 2. lisez Chap. 3. ibid. ligne 34. les nicctures, lisez les coniectures, p. 154. ligne 21. touffe de lets gros, lisez vne grosse touffe de filets, p. 167. ligne 3. 40. pieds du trou, lisez 40. pieds du tronc, p. 171. §. 8. lisez §. 12. p. 172. §. 9. lisez §. 13. p. 184. ligne 3. 1655. lisez 1657. p. 233. ligne 17. le cours, lisez le canot, p. 245. ligne 1. y lue, lisez y lave, p. 239. ligne 7. Viguiot, lisez Vigniot, p. 254. ligne 19. couvent, lisez cloufent, p. 254. ligne 19. aïsses de la queue, lisez plumes de la queue, p. 255. ligne 5. certains petis oyseaux, lisez certains grands oyseaux. p. 299. ligne 4. figura, lisez figure, p. 300. ligne 20. ne seroit, lisez ne feroit, p. 311. ligne 4. pondu & les bouchent, lisez pondu elles bouchent, ibid. ligne 11. & se jettent, lisez elles se jettent, p. 323. ligne 28. Geluy, lisez Celuy, p. 328. ligne 1. rouché des orties, lisez touché avec des orties, p. 343. ligne 13. quelle en vie, lisez qu'elle est en vie. p. 345. §. 6. lisez §. 5. p. 363. ligne 37. Groenand, lisez Groenlano, p. 416. ligne 26. que, lisez qu'il, p. 428. ligne 11. Guyeyma, lisez Guaymu, ibid. ligne 23. vi Aorieux, lisez entr'eux. p. 430. ligne 30. font, lisez faut, p. 449. ligne 7. 1658. lisez 1656. p. 465. ligne 16. froierent, lisez fraitterent. p. 465. ligne 17. du. lisez de. p. 513. ligne 3. Aussi, lisez Ajoufi. p. 515. ligne 8. qu'il en font, lisez qu'il font. p. 521. ligne 20. vne, lisez vn. p. 530. ligne 18. plus, lisez ou plus. p. 536. ligne 26. plantées, lisez plantés.

THE HISTORY OF THE
CITY OF BOSTON

1630

THE FIRST
SETTLEMENT
OF THE
CITY OF
BOSTON
IN THE
YEAR
1630
BY
JAMES
JOHNSON
1897



E167
D975
v.2

